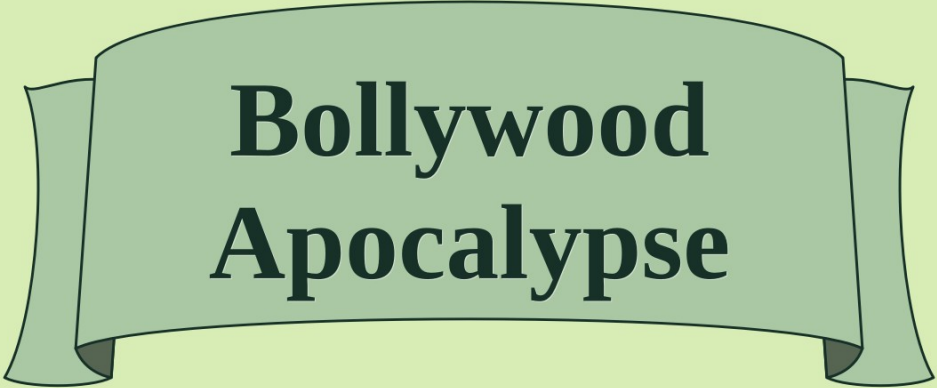


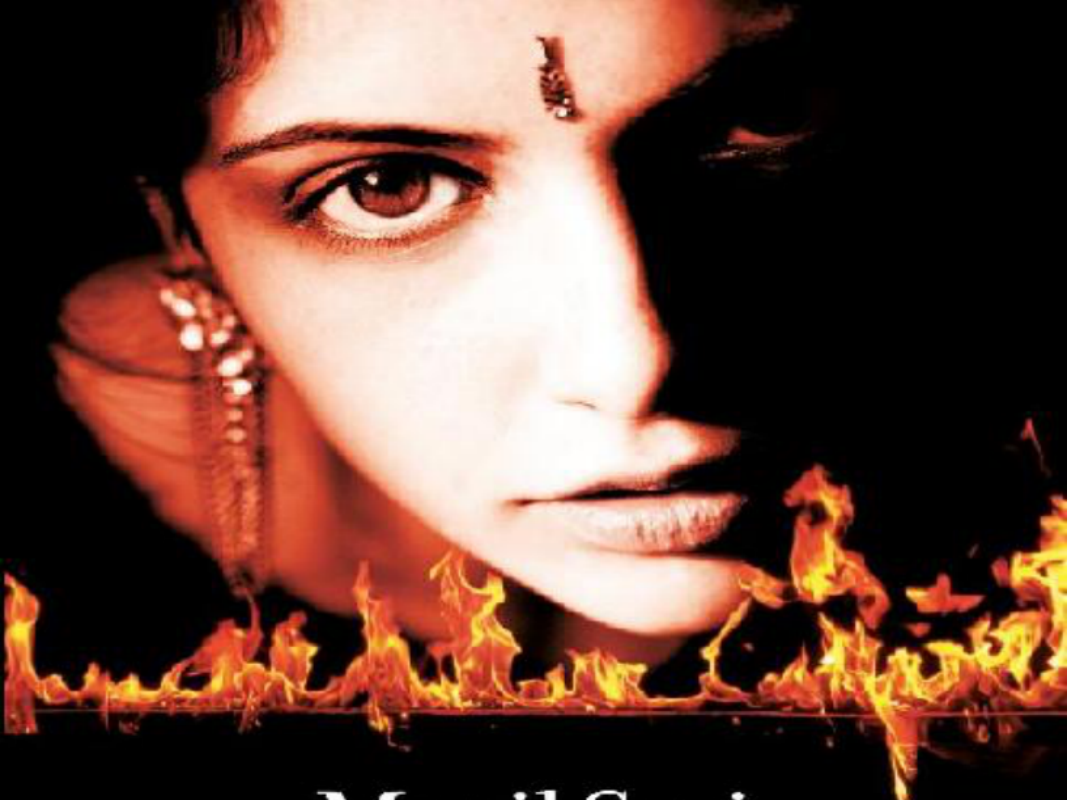


Bollywood Apocalypse

Suri, Manil

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Manil Suri

BOLLYWOOD APOCALYPSE

ROMAN



Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2014
pour la traduction française

Édition originale américaine parue sous le titre :
THE CITY OF DEVI
chez W.W. Norton & Company Ltd à New York
© Manil Suri, 2013

ISBN : 978-2-226-30397-4

À Larry

SARITA



Quatre jours avant la bombe censée rayer Bombay et nous tuer tous, je marchande une grenade avec le seul vendeur de fruits qui exerce encore son commerce au milieu des ruines de Crawford Market.

– Cinq cents roupies, vous ne trouvez pas que c'est déjà énorme ? Pourquoi ne voulez-vous pas me la laisser à ce prix-là ?

– Regardez autour de vous, *memsahib*. Vous avez vu ce qui se passe ? Vous croyez que les vergers croulent sous les grenades ? Que les camions arrivent à Mumbai tous les jours comme si de rien n'était pour livrer les fruits au marché ? Si je vous la fais à mille roupies, c'est bien parce que c'est vous, *memsahib*. Je pourrais la vendre trois fois plus cher. C'est la dernière. Et la meilleure du lot que j'avais, en plus.

Derrière moi, la pancarte indiquant Crawford Market fume encore, victime du raid aérien (à moins qu'il ne s'agisse d'une énième bombe terroriste) d'hier soir. La plupart des boutiques ont été ravagées par l'incendie. Des restes de paniers sont éparpillés par terre ; à mes pieds, des morceaux de fruits, trop calcinés pour attirer les glaneurs, jonchent le sol. Noire, parfaitement carbonisée sur toutes ses faces, je reconnais une mandarine au renflement caractéristique de son pédoncule. Au fond de l'allée, un seul autre étal tient encore debout, celui d'un marchand d'épices qui a échappé, allez savoir comment, à l'explosion et qui tente de ranimer du bout d'un bâton la carcasse d'un chien venu mourir devant sa boutique.

Le *fruitwalla* marque un point. La loi de l'offre et de la demande ne souffre aucune discussion, il est le maître du jeu. Une chose est sûre : je dois partir avec la grenade avant de me lancer dans ma quête. Mon instinct me dit qu'il s'agit de mon meilleur atout. La somme d'argent cachée entre les plis du *dupatta* de soie que je porte autour du cou est cependant inférieure de quelques centaines de roupies à ce qu'il réclame. Je tente un dernier effort pour le convaincre :

– Écoute, Bhaiyya, la bombe atomique va nous tomber sur la tête dans les jours qui viennent, tu entends ? Pas le pétard qui a détruit le marché autour de toi, la bombe a-to-mique. Sur Bombay. Mumbai, si tu préfères. La ville est foutue. En admettant que tu puisses extorquer

à tes clients des sommes exorbitantes, qu'est-ce que tu feras de ces roupies ? Tu les emporteras au paradis ? Et si personne ne devait plus jamais venir t'acheter quoi que ce soit ? La majorité des habitants ont fui, tu le sais. Tu voudrais que tous tes fruits finissent comme celui-là ?

Je pousse la mandarine du pied. Elle tombe en poussière.

– À la grâce de Devi *ma* ! répond le vendeur, intraitable. Après tout, c'est elle, la déesse tutélaire de cette ville. Maintenant qu'elle est apparue parmi nous, peut-être qu'elle va nous sauver, qui sait ? Sinon, tant pis, même si elle ne me laisse que dix minutes en possession de cet argent, ce sera toujours ça de pris. Je mourrai avec une offrande pour elle dans les mains.

Tout à coup, la futilité de ma tentative me submerge. Mettre tant d'espoir dans une grenade, quelle idiotie ! Des panaches de fumée montent des immeubles dans le lointain, l'odeur de suie imprègne tout, les ordures s'amoncellent depuis plusieurs jours, la puanteur des corps en décomposition flotte dans l'air. Depuis dix-huit jours que j'attends le retour de Karun, je suis restée dans le périmètre de mon immeuble, à l'abri du chaos. J'essaie de ne pas me demander de façon trop obsessionnelle où il se trouve en ce moment, pourquoi il est parti. L'internet ne fonctionne pratiquement plus ; les téléphones, la radio, la télévision et même l'électricité ne valent guère mieux. Les rares bribes d'informations que je reçois de l'extérieur me sont transmises par le seul gardien qui nous reste dans le quartier. Le spectacle de dévastation que je découvre autour de moi aujourd'hui me laisse incrédule. Où est passée la ville que je connaissais, que j'aimais ? Du côté du Metro, trois coups de feu retentissent, probablement des pillards exécutés par la police. Ou par des vigiles car, selon mon informateur, la police a fui, elle aussi. Je me demande ce qui arriverait si, après avoir enveloppé la grenade dans mon *dupatta*, je courais d'une seule traite jusqu'à mon immeuble et franchissais d'un bond les gravats de l'entrée en ruine. Le *fruitwalla* me poursuivrait-il ? Les vigiles me tireraient-ils dessus ? La déontologie leur interdit certainement d'abattre une femme, non ?

Peut-être le marchand de fruits déchiffre-t-il sur mon visage les hypothèses que j'échafaude, car il me reprend la grenade. Puis il me détaille des pieds à la tête. Je vois son regard s'attarder sur mon *mangalsutra*. Deux ans déjà que Karun me l'a noué au cou, le jour de

notre mariage.

J'égrène les perles noires du collier entre mes doigts, palpe son pendentif en or. Que je meure avec ou sans ce bijou, quelle différence ? Au moins, j'aurai l'impression d'avoir tenté ma chance. Je l'enlève et le tends au marchand. Il laisse tomber dans ma paume la lourde sphère rouge, le fruit qui me rendra Karun. Je pars sans me retourner.

– Cinq cents de plus, *memsahib*, s'écrie-t-il dans mon dos, se rappelant que je dois avoir au moins cette somme en poche.

Cette première étape franchie, je me retrouve submergée par l'énormité de ce qui me reste à faire. Ce matin, prévenant le gardien que j'allais partir, moi aussi, « pour un moment », comme l'ont fait la plupart des habitants de l'immeuble, mon unique impératif était de retrouver Karun, du moins de tout tenter pour le retrouver. Je ne supportais pas l'idée de perdre un jour de plus à l'attendre, la fin annoncée était trop proche. Dans ma hâte, je n'ai même pas pris le temps d'élaborer une stratégie, de mettre au point un plan pour parvenir jusqu'à lui. La dernière fois que nous nous sommes parlé, avant que tous les circuits téléphoniques soient engorgés, il appelait du centre de conférences de Bandra, à une dizaine de kilomètres au nord. Je pourrais prendre un bus, me dis-je, avant de me rappeler que rien ne circule plus dans Bombay, que tous les véhicules à roues et à essence ont été utilisés, dans l'affolement, pour évacuer la ville. Même le commissariat proche du marché, vidé de ses jeeps, offre un aspect désert. Mon seul espoir, quelque peu tiré par les cheveux, est qu'un train de banlieue égaré relie encore les différents quartiers de la ville. Je décide de me diriger vers la gare, derrière le Metro Cinema.

« Metro. » À l'angle du bâtiment, l'élégance de la calligraphie Art déco attire toujours l'œil, mais le mur attenant et le toit ont été soufflés. Des rangées de sièges couverts de gravats émergent des ruines. On se croirait sur le site de fouilles d'un multiplex de cirques romains exhumé la veille. Au foyer, trois corps sont allongés côte à côte sur le dos, des traces de balles bien visibles au front de chacun. Autour d'eux gisent un poste de télé, un autoradio et plusieurs téléphones portables. Une pancarte, au-dessus de leurs têtes, proclame : LE VOL ÇA NE PAIE PAS. Un passant anonyme a déposé des fleurs à leurs pieds. Pourquoi voler une télévision quand aucune émission n'est plus diffusée depuis si longtemps ? Je m'imagine

étendue auprès d'eux, la grenade placée derrière moi en manière d'avertissement.

Passé le tournant, je longe les vitrines brisées et les cadres vides où étaient annoncés les spectacles à venir. Une ancienne affiche de *Superdevi*, gisant parmi les éclats de verre, représente la jeune déesse dans son survol triomphal des gratte-ciel de la ville. La foule des premiers jours, quand le film est sorti simultanément dans les six salles, me revient en mémoire. Les queues de réservation s'enroulaient tout autour du pâté de maisons. Tout ça nous paraissait parfaitement inoffensif, à ce moment-là. Qui aurait pu dire qu'un film nous entraînerait aussi loin ?

Nous avons vu *Superdevi*, Karun et moi, plusieurs semaines après sa sortie. C'était la première fois que nous allions ensemble au cinéma. Assise à côté de lui dans la salle obscure, je sentais sa timidité s'épaissir jusqu'à la densité d'un écran entre lui et moi. Allait-il passer outre et me prendre la main ? L'attirance que j'éprouvais envers lui était-elle réciproque ? Serions-nous jamais semblables aux couples de Bollywood, amoureux et joyeux au point de chanter dans les jardins, de danser dans les parcs ?

Mais je n'ai pas le loisir de rêvasser plus longtemps : la sirène retentit, annonçant l'irruption de nouveaux bombardiers dans le ciel de la ville.

Je suis accroupie dans la pénombre de l'abri antiaérien du Bombay Hospital. Des doigts de lumière filtrent entre les planches qui bouchent les fenêtres ; leurs extrémités dessinent des motifs sur le sol. Nous sommes si nombreux à respirer dans cette salle que l'air ne doit plus contenir beaucoup d'oxygène. Des plantons gardent la porte de l'escalier, les narines frémissant d'une férocité affectée chaque fois qu'ils expirent. Un groupe serré d'hommes en kaki tirent sur des *bîdi* sans se préoccuper de la fumée qu'ils exhalent. (Qui sont-ils ? Des chauffeurs de taxi ? Impossible. S'il y avait eu des taxis en maraude dans les rues, je les aurais remarqués à coup sûr.) Les médecins ronflent sur leurs chaises dans une enceinte délimitée par un cordon, les infirmières gloussent au-dessus de vieux magazines consacrés aux vedettes de cinéma. Les patients (du moins ceux qui ont pu quitter leur chambre pour se traîner jusqu'ici) jurent et grognent, cherchant la position qui leur apportera un peu moins d'inconfort sur le ciment

dur. J'écoute leur toux, leur respiration sifflante, et je me demande de quoi ils souffrent, de quels miasmes ils contaminent l'air que je partage avec eux. Bizarrement, la seule odeur que je détecte est celle de poisson.

Ce n'est pas exactement la bonne odeur fraîche du *pomfret* pêché du jour que l'on coupe en tranches, ni celle des crevettes froides et roses dont on arrache la carapace, mais plutôt une exhalaison acide proche du relent de putréfaction qui plane au-dessus des prises insignifiantes exposées trop longtemps au soleil. Je me remémore la foule compacte qui a brusquement envahi, comme d'un coup de baguette magique, les rues jusqu'alors vides. Y aurait-il eu parmi eux une poissonnière qui, comme moi, se serait faufilée par les grilles de fer dans l'hôpital à l'insu des sentinelles débordées ? Je la cherche des yeux dans toute la salle avec l'idée absurde de lui acheter quelque chose, n'importe quoi, les spécimens trop petits ou difformes laissés pour compte au fond du panier. Je les désinfecterais en les frottant d'épices et la friture dans l'huile bouillante achèverait de les stériliser. Mais aucune des femmes ne transporte de telles marchandises. Ménagères, domestiques, dévotes vêtues de safran, femmes du monde couvertes de bijoux : chacune d'elles me renvoie mon regard. Ont-elles décelé l'odeur, elles aussi ? Sont-elles en train de rêver, comme moi, d'un plat de poisson croustillant ?

Depuis que Karun a disparu, ma seule façon de me distraire, c'est de penser à manger. Les vendeurs d'épis de maïs rôtis assis le long de Marine Drive me reviennent en mémoire, et l'échoppe aux volets fermés où l'on dégustait des *dosa* au bout de la rue, et même le McDonald de Colaba, victime du tout premier raid aérien. Les *puri* rebondis et croustillants se rappellent à moi chaque fois que je déroule ma ration quotidienne de *chapati* confectionnées dans une farine granuleuse achetée au marché noir. Tout en jetant une portion chichement dosée de lentilles dans le faitout, je me remémore les côtelettes de chevreau épicées grillant dans une huile aux arômes de cumin. Mais quoi que je fasse, mes pensées me ramènent toujours à Karun. J'abandonnerais sans hésiter toute nourriture, je ne laisserais plus jamais une bouchée passer le seuil de mes lèvres pour avoir la certitude que nous serons un jour réunis.

Je déballe la grenade de mon *dupatta*. J'imagine les gouttes de jus sur les lèvres de Karun, sa langue qui les recueille en laissant une fine

trace rouge sur sa peau, leur goût sucré et âcre. Et de nouveau, le doute m'étreint. Comment le désespoir peut-il m'amener à croire à cette folie, à ces contes de bonne femme ? Je me reprends. Non, la seule chose dont j'ai besoin, c'est que Karun se rappelle les nuits où nous jouions à ces jeux ensemble. Je presse la grenade pour me rassurer, je sens la texture lisse de sa peau. Qu'est-ce qui a pu le pousser à partir si brusquement, et dans un tel état d'agitation ? Était-ce de moi qu'il voulait s'éloigner ? Le reverrai-je jamais, avec tout ce qui a pu lui arriver pendant ces dix-huit jours d'horreur ?

Pour me tranquilliser, j'imagine le charme agissant, Karun qui s'étire sur notre lit. Je vois sa chemise qui remonte, l'ombre du tissu contre sa peau. Je la repousse plus haut et j'embrasse son nombril ; plus haut, jusqu'à son cou, et j'embrasse sa clavicule ; puis, posant le menton contre sa poitrine, je me perds dans la contemplation de la ligne qui sépare ses lèvres entrouvertes.

C'est cette ligne qui m'a attirée, au début. Pas ses yeux, pas son nez, pas ses lèvres proprement dites, mais plutôt la façon dont elles reposaient l'une sur l'autre. Quel sens se dissimulait dans l'obscurité qui les séparait ? Signalait-elle l'existence d'un mystère ? Était-ce une marque de timidité ? J'y lisais une invitation à explorer ce que je pressentais derrière son visage, une empathie que je n'avais jamais décelée sur les innombrables photos scrutées au fil des années.

J'ai examiné soigneusement les autres détails de sa photo, bien entendu. Je me suis assurée qu'il avait les deux oreilles de la même taille ; j'ai scruté ses cheveux pour voir s'il en avait de gris, traqué les taches et les cicatrices sur sa peau. J'en ai décelé une sur son menton (suite à une chute de balançoire ? Si oui, était-il resté un casse-cou ?). Ses yeux étaient légèrement trop rapprochés, mais pour moi ce trait n'enlevait rien à son charme. Il avait l'air d'un enfant qui tient la pose, le regard rivé, par-delà le photographe, sur une source de réconfort – sa mère, peut-être.

Je revenais sans cesse à cette courbe. Elle naissait à la commissure, puis s'accentuait pour souligner l'innocence de chacune des lèvres. Elle s'assombrissait en son milieu de manière intrigante avant de poursuivre son chemin, gracieuse et symétrique comme un diagramme mathématique. Évoluait-elle au cours de la journée, et si oui, comment ? S'élargissait-elle quand il riait ? Se convulsait-elle quand il

était en colère, ses contours se brouillaient-ils quand il était triste ? Quel effet pouvait avoir sur elle le désir ?

– Pas mal, tu ne trouves pas ? a estimé ma sœur Uma en me prenant la photo des mains. Mais je dois te prévenir tout de suite : c'est un scientifique, semblable à Anoop et tous les autres, et tu sais comment ils sont.

Elle riboulait des yeux pour appuyer son propos, mais je savais qu'elle s'entendait assez bien avec mon beau-frère, son époux depuis trois ans.

– Toi, avec tes statistiques, tu devrais pouvoir communiquer plus facilement.

Je lui ai repris la photo. Un scientifique. Je l'imaginais manipulant éprouvettes et microscopes, une batterie d'ordinateurs clignotant à l'arrière-plan. Sur l'image, seuls les meubles d'archivage, derrière lui, captaient les reflets de la lumière.

– Alors, on a un quatrième convive pour notre pique-nique ? m'a demandé ma sœur.

– Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question. C'est l'ami d'Anoop, laissons-le décider.

Uma, me voyant intriguée, a adressé un sourire entendu à ma mère, qui a répondu par un soupir. Partisan des procédures à l'ancienne, des visites du garçon à la famille de la fille, elle ne croyait pas à ces rencontres informelles. Quand ma sœur avait commencé à organiser des pique-niques, des sorties au restaurant ou même, un soir, au cinéma avec deux de ses collègues masculins, elle avait exprimé des objections. Mais nous avions déjà épuisé les voies traditionnelles – le réseau de nos connaissances, les astrologues, les petites annonces – sans aucun succès. J'avais donné mon accord en six occasions et j'étais passée trois fois à deux doigts du mariage. Un problème de dernière minute survenait toujours. Le dernier épisode en date, le pire de tous, avait failli anéantir toute chance de me caser : le grand-père de mon promis était décédé juste avant nos noces et sa famille m'en avait tenue pour responsable, déclarant que je portais malheur.

– Qui sait combien de temps notre Bunty aurait survécu, dans son ombre ? étaient-ils allés colporter.

Le mois précédent, j'avais eu trente et un ans (ramenés à vingt-huit pour les candidats pressentis). Je m'apprêtais à passer mon master en

statistiques. Avec ce deuxième diplôme (j'en avais déjà un de gestion), j'allais ajouter au défaut d'être vieille celui d'être trop instruite, réduisant encore mes chances. Ma mère a compris qu'elle n'avait plus le choix, qu'elle devait se résoudre à autoriser ce pique-nique, entre autres rencontres. Elle avait bien trop peur que j'entame de nouvelles études, que je m'emmure à jamais dans cette succursale de couvent qu'est l'université.

– Est-ce que tu sais au moins de quelle famille il est issu ? a-t-elle demandé avec inquiétude.

– On l'invite pour un pique-nique, pas pour exhumer son arbre généalogique, a répliqué Uma. Il sera là dimanche prochain. Tu n'auras qu'à le lui demander toi-même.

La situation était d'autant plus inconfortable pour ma cadette de trois ans qu'elle s'était mariée avant moi. Je la soupçonnais d'organiser ces événements en partie à cause d'un sentiment de culpabilité à mon égard.

– Sarita est tellement occupée à travailler avec sa tête qu'elle n'a pas le temps de s'occuper de son cœur, la pauvre enfant, argumentait ma mère avec embarras.

Je crois qu'elle voyait les choses à l'envers : pour moi, si je m'enterrais dans les livres, c'était justement à cause de mon absence de popularité et de succès amoureux. On avait plaqué sur moi dès mon plus jeune âge une étiquette de cérébrale dont je me serais peut-être volontiers débarrassée si les occasions de m'amuser avaient été plus nombreuses. Il m'est arrivé de souhaiter prendre moins de plaisir aux études – à l'instar de ma sœur, dont le cercle d'amis semblait s'élargir chaque fois qu'elle rétrogradait d'une ou plusieurs places dans le classement scolaire. Ma mère elle-même était plus proche d'Uma dans ce domaine : elles se retrouvaient autour d'une phobie commune de l'algèbre que je n'ai jamais partagée.

Pendant que j'étudiais en vue de ma licence de statistiques, je me suis fait une petite idée de l'avenir solitaire qui s'étendait devant moi. « Elle est mariée avec les chiffres », répétait-on à l'envi, comme si je me soustrayais à la perspective de vivre en compagnie de bipèdes. Quand j'ai posé ma candidature au master en gestion, c'était pour rire. En apprenant qu'on m'accordait la bourse d'études correspondante, allouée à vingt étudiants triés sur le volet à l'échelle nationale, j'ai été stupéfaite. Tenais-je enfin une solution, un moyen de briser la coquille

dans laquelle on m'avait recluse, pour pénétrer un domaine dont les interactions humaines formaient le socle même ? Assortie de la promesse lucrative de participer au grand décollage économique de l'Inde, cette occasion-là était trop belle pour être répudiée, me semblait-il.

Ce fut un échec. Les cours étaient assez intéressants, accompagnés de nombreuses simulations, études de cas et jeux de théorie dans lesquels j'excellais. Mais le stage qui a suivi à l'usine de textile où je devais mettre en pratique les principes acquis s'est révélé désastreux. Les ouvriers, comme leurs supérieurs, ont vu immédiatement en moi une chiffe molle, un catalogue ambulant de faiblesses exploitable à volonté sans le moindre scrupule. Les dirigeants syndicaux menaçaient continuellement de déclencher une grève, le personnel débrayait régulièrement au motif qu'il avait subi un affront et un inspecteur des impôts a fermé le site sans préavis (il s'est avéré que l'homme n'avait pas été acheté). J'ai pris la fuite au bout de la quatrième semaine et remis à jamais mon diplôme au fond d'un tiroir.

Quand je suis retournée aux statistiques pour entrer en master, le domaine était toujours aussi ordonné, posé et accueillant. Mais quelque chose me manquait, je m'étiolais, l'amour de ma discipline ne suffisait pas à me combler. J'enviais les plus motivés de mes condisciples, dont les yeux s'allumaient à la seule mention de la théorie de Bayes, qui se lançaient dans des discussions animées sur les estimateurs non biaisés et les chaînes de Markov à la table du déjeuner. Pourquoi n'étais-je pas possédée comme ils l'étaient ? Pourquoi ne partageais-je pas leur obsession d'une carrière éclatante au firmament des statistiques ? Pourquoi continuais-je à rêvasser de distractions aussi communes que de tomber amoureuse ou de me marier ?

Uma voyait dans mon dilemme le symptôme d'un problème plus général. Je manquais de détermination, je laissais les choses se faire sans protester.

– Nous sommes au vingt et unième siècle. Tu dois savoir exactement ce que tu veux, puis jeter toutes tes ressources dans la bagarre pour y arriver.

Elle entendait probablement se donner en exemple, promouvoir la pugnacité avec laquelle elle avait talonné Anoop à l'université, puis proclamé durant quatre longues années qu'il était son *boyfriend* avant

d'arriver à ses fins en l'épousant (au grand soulagement de nos parents). Nous savions pourtant l'une comme l'autre que ce modèle ne me convenait pas. Les traits de nos visages et nos silhouettes respectives avaient certes des proportions comparables (pour autant que je puisse en juger), mais je ne me sentais pas aussi attirante qu'Uma et j'étais loin de posséder son assurance. N'était-ce pas la raison pour laquelle j'avais tacitement délégué à mes parents le soin de me trouver un mari, de me tirer de la solitude qui me gagnait ?

Ma sœur m'a appelée après le dîner, la veille du pique-nique, pour me parler de Karun.

– Je crois que tu l'aimeras bien. Crois-en l'intuition des gens mariés.

Il s'est présenté chez nous à dix heures du matin. En dépit des exhortations d'Uma à prendre confiance en moi, j'ai gardé les yeux baissés quand il m'a dit bonjour (comme je le faisais toujours dans ce genre d'occasion), étudiant le motif de goyaves et de perruches vertes des dalles de l'entrée autour de ses sandales noires.

J'ai tout de même laissé mon regard errer par-dessus la boucle de cuir qui enserrait le gros orteil à l'ongle bien coupé (l'avait-il taillé la veille au soir comme moi ?), remonter jusqu'aux poils minuscules du cou-de-pied, au-dessous de l'ourlet du pantalon kaki. L'une des jambes de celui-ci étant accidentellement relevée, la cheville (dont j'ai noté qu'elle était glabre) était exposée. Je n'ai pas osé poursuivre mon ascension, bien qu'Uma, pour me taquiner, m'eût fait la réclame de ses mollets infatigables, de ses cuisses musclées et de la vigueur que recelait sans aucun doute son entrejambe.

C'étaient ses lèvres, la façon dont elles s'écartaient, que je voulais observer. J'ai levé deux fois les yeux à leur niveau, mais il avait la tête tournée. J'ai vu l'emblème d'un homme à cheval sur sa poche de devant. Il n'était pas bien découpé comme l'étaient les héros de cinéma qui paraient, torse nu, sur des affiches partout dans la ville, mais sa poitrine se soulevait et s'abaissait d'une façon attirante au gré de sa respiration, et je lui ai trouvé l'air sain. La chemise de coton bleu, ai-je décidé, était américaine (Uma a soutenu plus tard que c'était de la contrefaçon).

Alors que nous nous apprêtions à partir, ma mère a émergé de la salle de bains dans son *salvâr-kamîz* rose, chaussée de ses tennis blancs des grandes occasions.

– Il y a si longtemps que je ne suis pas allée à la plage. J'ai envie de prendre l'air, moi aussi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Selon elle, de toute évidence, Anoop et Uma auraient fait de piètres chaperons.

Juhu. Nous avons dépassé les étals de boissons fraîches, noix de coco, *dosa* et *bhel puri*, les stands de jeux d'anneaux où, pour un lancer réussi, on gagnait un flacon de talc ou une savonnette, les colporteurs de jouets et de bijoux bon marché étalés sur des draps à même le sable. Depuis plusieurs années, chaque fois que nous allions y faire un tour, cet alignement de commerces semblait avoir empiété un peu plus sur la plage. La plupart des palmiers qui la longeaient avaient disparu au profit d'un chapelet d'hôtels et de nouveaux bâtiments. Une grande roue s'était matérialisée à l'horizon et, plus près, un énorme toboggan gonflable à l'effigie de Mickey Mouse se dressait au-dessus du sable, non loin de l'Indica Hotel récemment ouvert où, du sommet d'une tourelle, une imposante réplique en sari de la statue de la Liberté levait sa torche de grès à la santé de la mer d'Arabie.

Nous avons marché assez loin, jusqu'au Sun'n'Sand dont ma mère disait qu'il avait été le premier cinq-étoiles de Juhu. Le loueur de parasols était toujours à la même place. Uma a farfouillé sur son étal en quête d'un spécimen un peu moins délabré que les autres. L'homme aurait bien voulu nous en louer deux, faisant valoir que nous étions cinq, mais ma mère n'a pas cédé, nous tiendrions très bien sous un seul. Elle lui a tendu ses vingt roupies.

C'était une journée très chaude et lourde, de celles où l'air colle à la peau pour se condenser en gouttelettes de sueur. Karun était assis sous le parasol avec ma mère, tandis qu'autour d'eux nous nous dévissions le cou, Uma, Anoop et moi, pour quelques centimètres carrés d'ombre. Ma mère avait ôté ses chaussures, mais gardé ses chaussettes bleu pétrole : « Aux pieds d'une femme, nous avait-elle enseigné, les chaussettes dénotent une éducation raffinée. » Elle a ouvert la thermos, nous a servi des verres d'orangeade et en a bu elle-même quelques gorgées. Elle a écouté Karun parler un moment des trois premières années d'université qu'il avait passées à Bombay, de son doctorat préparé à Delhi, de l'institut d'Anoop et du travail pour lequel il était revenu, puis l'interrogatoire a commencé.

Nous avions déjà vécu plusieurs fois semblable expérience, mais jamais sur une plage. Je me demandais parfois si ma mère ne

barbotait pas avec un tel enthousiasme dans l'administration de mes affaires matrimoniales parce qu'elle savait qu'après moi, Uma étant partie, elle n'aurait plus jamais l'occasion de le faire. Je me tortillais, mal à l'aise, tandis qu'elle sondait en toute indiscrétion le passé de Karun. J'avais envie de lui rappeler que c'était un pique-nique, pas un examen de passage. Mais elle savait y faire, elle y allait avec délicatesse et s'en tenait toujours au questionnement indirect. Elle a rapidement établi qu'il était fils unique, qu'il avait trente ans et que ses deux parents étaient morts.

– Les problèmes légaux n'ont pas été trop difficiles à résoudre ? a-t-elle demandé, cheminant par étapes prudentes vers ce qu'elle entendait découvrir, c'est-à-dire quels étaient la nature et le montant de son héritage (l'appartement de Karnal, près de Delhi, où il avait grandi, mais pas grand-chose d'autre).

J'ai cessé de l'écouter pour me concentrer sur les lèvres de Karun. J'imaginai la façon dont les coins de sa bouche se relèveraient en prononçant mon nom. « Sarita. » L'interstice séparant ses lèvres s'assombrirait ici, puis là, étiré sur une syllabe, détendu sur la suivante. « Sa-ri-ta. » Comment ce nom sonnerait-il ailleurs, sur une plage où nous serions seuls, environnés par le sable ? Me serait-il encore agréable à entendre de sa bouche pour la dixième, la centième, la énième fois de ma vie ?

L'interrogatoire a pris fin à midi. C'est le soleil qui nous a sauvés, amenuisant l'ombre jusqu'à ce qu'elle coule se réfugier sous le parasol voisin. La chaleur balayait la superficie protégée peu avant des rayons et ma mère s'est mise à transpirer si abondamment qu'elle a perdu la direction de ses pensées.

– Karun doit avoir faim. Si on déjeunait ?

– On pique d'abord une tête, pour se mettre en appétit ? a proposé Anoop.

Il a éclaté de rire quand Karun a demandé si l'eau du littoral de Bombay n'était pas polluée.

– Tu n'en mourras pas, cher ami, c'est sans commune mesure avec la Yamunâ de Delhi !

– Allez-y donc pendant que nous sortons le pique-nique, les filles et moi, a dit ma mère.

Karun, encore indécis, a hoché la tête.

Sans se formaliser des regards fixés sur lui, Anoop s'est levé, a

déboutonné sa chemise, s'est redressé, à son avantage, puis a fait glisser la fermeture éclair de son pantalon. Son torse foncé, couvert de boucles, brillait de sueur et un poil épais lui tapissait les jambes. J'avais piqué un fard un jour où ma sœur, se plaignant qu'il transpirait beaucoup, m'avait dit en avoir les cuisses mouillées, au lit.

Karun, intimidé à l'idée de se déshabiller devant nous, n'était pas pressé de l'imiter. Sa gêne était palpable. Embarrassées nous aussi, nous avons détourné la tête toutes les trois. Je l'ai néanmoins observé du coin de l'œil pendant qu'il ôtait sa chemise par la tête, attendant qu'elle lui couvre les yeux pour l'observer directement. C'était le moment ou jamais de considérer son corps, d'évaluer chacun des muscles de son torse, de suivre la ligne de poils serpentant de sa poitrine à sa taille menue. Au moment où il a dégagé sa tête du vêtement, j'ai détourné vivement le regard, non sans avoir surpris Uma à faire la même chose.

Il a hésité si longtemps à ôter son pantalon que j'ai bien cru qu'il allait se baigner avec. Mais finalement, voyant que nous regardions ailleurs, il a dénoué sa ceinture et s'est battu un moment avec le bouton avant de faire glisser la fermeture éclair.

Ce jour-là, j'ai senti s'éveiller au fond de moi une pulsion de révolte, le besoin de prendre en main ma propre destinée. Peut-être en avais-je assez d'être passée par là, du nombre de garçons devant lesquels on m'avait exposée, tête baissée, censée ne jamais laisser deviner le blanc de mes yeux. Ou peut-être étaient-ce les romans que je lisais, les Mills & Boon toujours plus grivois, Danielle Steel à qui je devais mes connaissances en matière de sexualité et de péché hors de nos frontières. Uma a revendiqué sa part de responsabilité. Ses années d'exhortations continuelles, d'appels inlassables à mon instinct de tueuse avaient fini, selon elle, par porter leurs fruits.

Toujours est-il que j'ai regardé. J'ai vu Karun forcer son pantalon le long de ses hanches et j'ai étudié sa gêne avec intérêt. Il a baissé les yeux aussitôt et tenté de libérer son pelvis. Le rouge de son caleçon de bain contrastait violemment avec le fourreau kaki. Il devenait brique, il paniquait, un de ses pieds s'est coincé dans la jambe du vêtement. Je ne me détournais pas. Je l'ai regardé fixement jusqu'à ce que ma mère, furieuse, m'ait planté les assiettes dans les mains et qu'il se soit extirpé de son pantalon.

– Ce sont des yeux qui s'attachent à ton crâne ou des phares de

voiture ? m'a-t-elle réprimandé plus tard.

Peut-être qu'en restant si longtemps dans l'eau, c'est cela qu'il a voulu faire, se laver de mon regard. Nous attendions sur la plage, harcelées par un chien errant attiré par le banquet, les mains posées sur les serviettes en papier qui couvraient les assiettes de sandwiches pour éviter qu'elles ne s'envolent. Il a enfin émergé, le torse ruisselant, le caleçon – dont le rouge avait foncé – sillonné de rides et plaqué contre la peau. Anoop s'est séché avant de jeter sa serviette sur les épaules de son ami pour qu'il s'essuie à son tour. Uma a tendu à Karun un sandwich et un *paratha*. Il l'a remerciée. Tout en mangeant, il a parlé avec Anoop, a posé les yeux sur elle et sur ma mère, mais jamais sur moi.

Il est devenu si difficile de respirer dans ce sous-sol que je me demande si nous n'allons pas tous finir asphyxiés. Plus généralement, ces abris sont-ils sûrs ? Bombardé, le bâtiment ne s'effondrerait-il pas sur nous ? Et si on nous avait rassemblés dans cet endroit par souci d'efficacité, sachant qu'une simple frappe nous enterrerait tous d'un seul coup ?

Bien sûr, peu importe où nous nous cachons si les Pakistanais ont décidé de passer au stade supérieur des hostilités, si la date qu'ils ont annoncée n'est qu'une ruse comme certains le prétendent et qu'ils projettent de lâcher leur Grosse Tête sur Bombay aujourd'hui.

– Ils ne peuvent rien faire, c'est du bluff ! raille un des hommes en kaki. Même leurs missiles sont sûrement des inventions, alors leurs bombes atomiques ! Tout ça, c'est des tactiques pour nous faire peur, c'est du flan !

Ses compagnons opinent du bonnet à l'unisson. Le cordon safran qu'ils portent autour du cou, assorti à la chemise, leur donne à leur insu un petit air de dandy qui choisit avec soin la couleur de ses nœuds papillon.

– N'oublions pas qu'ils sont musulmans et qu'ils n'ont pas nos traités millénaires, notre connaissance védique. Pour construire une bombe atomique, vous devez avoir derrière vous des siècles de compétences scientifiques.

– Et en plus, nous avons Devi *ma* pour nous protéger. Qu'ils essaient de toucher à un brin d'herbe de notre terre sacrée, pour voir !

Il est complètement fou, ou quoi ? On dirait qu'il n'a jamais jeté un

coup d'œil dehors ! Il n'a pas vu les étendues roussies qui défigurent sa chère terre sacrée ? Il n'a pas vérifié l'état du jardin verdoyant dont il parle ? Ou bien sa toute-puissante Devi dort-elle à poings fermés pendant les raids ? Comme si les bombes quotidiennes des terroristes (qui sont venues s'ajouter aux autres désagréments de la vie urbaine, telles les coupures d'eau et la corruption) ne suffisaient pas, nous essayons, depuis un mois et demi, les frappes aériennes pakistanaises. L'ineptie de sa sortie a dû enfin lui parvenir au cerveau, car il reprend plus sobrement :

– Aujourd'hui on est le 15 – plus que quatre jours.

Les rumeurs ont commencé à circuler fin août, peu après le commencement de la guerre. Au début, elles ressemblaient à s'y méprendre aux tentatives d'intimidation dont le Pakistan est coutumier. Le pays agite sporadiquement la menace de ses armes nucléaires depuis le bras de fer de 2002.

– C'est comme ça chaque fois qu'ils ressentent le besoin de se rassurer eux-mêmes, disait mon père, et c'est le cas aujourd'hui.

Durant de longs mois d'atrocités sans précédent perpétrées contre les musulmans en Inde, le Pakistan avait fulminé, menacé son voisin d'intervention militaire, sans oser passer à l'acte et répliquer par des frappes.

– Dommage pour eux qu'ils ne puissent pas claironner leurs véritables exploits, évoquer tous les terroristes qu'ils ont préféré nous envoyer à la place !

Finalement, humilié, son prestige au plus bas, le Pakistan a été obligé de demander de l'aide à la Chine (ce que le président pakistanais a vigoureusement démenti). Dans une invasion éclair – semblable à celle de 1962 sous le mandat de Nehru, soulignait mon père –, les troupes chinoises ont déferlé sur le territoire par la frontière nord-est. Leur prétexte, cette fois, était une revendication de souveraineté sur une région frontalière si reculée que notre propre Premier ministre lui-même avait du mal à en prononcer le nom. Le gouvernement indien a aussitôt envoyé l'armée s'enliser dans ce piège prévu pour faire diversion. Redoutant de perdre la face, il ne l'a pas rappelée quand le Pakistan a lancé son attaque par le nord-ouest.

Le 4 septembre, dix jours après l'invasion, les Nations unies ont forcé une Chine furibonde à se retirer. Le soir même, Uma m'a envoyé l'adresse url des deux communiqués pakistanais qui s'étaient frayé un

chemin sur l'internet. Le premier était un rapport du chef du personnel militaire à son ministre de tutelle, dans lequel il exposait le projet d'offensive surfant sur l'invasion chinoise. Même une ignorante comme moi ne pouvait douter de l'authenticité du document : il donnait le nombre et les types d'armes utilisées, les positions exactes des régiments déployés, les horaires de chaque opération et de chaque lancement à la seconde près. Mais c'était le second communiqué qui avait mis Uma dans tous ses états. Il contenait une analyse de la situation après le départ des Chinois : dans la mesure où l'Inde possédait des forces armées conventionnelles plus importantes, les représailles nucléaires restaient la seule option possible si la guerre continuait. Le plan qui y était joint nommait huit villes indiennes retenues pour cibles, avec les dates de déclenchement des frappes.

Les voisins de palier de mes parents ont mis aussitôt la clé sous la porte, annonçant qu'ils se retiraient *sine die* dans leur pavillon de Lonavla. Mais en général, malgré leur contenu incendiaire, les communiqués n'ont pas provoqué la panique attendue. Les tentatives laborieuses des Pakistanais pour faire croire qu'il s'agissait de documents falsifiés n'y étaient pour rien, car personne n'ajoutait foi à ce qu'ils disaient. (Leur ministre des Affaires étrangères a publié une page internet calquée sur leur communiqué et décrivant un plan d'offensive indienne. Le *Times of India* et l'*Indian Express* ont aussitôt démontré qu'on avait affaire à des faux grossiers.) Ce qui prévenait la surchauffe des esprits, c'était la certitude que l'Occident ne laisserait pas les choses s'envenimer jusqu'à ce stade. Uma avait même entendu dire que les États-Unis étaient intervenus pour canaliser les Pakistanais après le départ des Chinois ; que les pilotes, les avions, les drones qui nous bombardaient à présent étaient américains.

– Ils sont censés faire ça pour notre bien, pour établir l'égalité entre les deux camps et empêcher que la situation ne devienne *trop nucléaire*.

Puis, le 11 Septembre, jour anniversaire des attentats de 2001, l'impensable s'est produit. Des bombes sales ont explosé à Zurich, puis dans cinq autres villes, parmi lesquelles Londres et New York. Des virus informatiques, lancés dans la foulée à la conquête du monde, ont dévoré des banques de données entières de Los Angeles à Moscou, envoyé par le fond dans l'Atlantique trente-sept avions de ligne en une heure, entraîné la fusion de réacteurs dans des centrales nucléaires au

Texas, au Canada, en France. Bientôt, l'Occident entier, ébranlé, a semblé partir à la dérive – Uma rédigeait sans relâche des textos sur des quartiers assiégés en Turquie et au Danemark, une tentative audacieuse d'invasion de l'Espagne via le Maroc, des massacres en représailles dans toute l'Amérique du Nord et en Europe. Pourtant, bien malin qui aurait pu dire quels rapports respectaient la vérité, en admettant qu'un seul de ces événements ait bien eu lieu. Les attaques perpétrées contre le cyberspace décimaient impitoyablement les sources d'information et de communication. Un après-midi, alors que j'écoutais la radio, la BBC s'est subitement volatilisée à son tour. En l'absence de toute authentification possible de ses contenus, l'internet, submergé par les hackers, a sombré dans les élucubrations les plus débridées (« Le président des États-Unis vient d'être assassiné », « La moitié de l'Europe périt sous les bombes atomiques », « Les Nations unies ordonnent l'extermination de tous les musulmans »). Puis ces divagations elles-mêmes ont perdu progressivement leur audience à mesure que les coupures de courant réduisaient les ordinateurs au silence partout sur la planète.

Seule certitude : nous ne pouvions plus compter sur la protection de l'Occident, englué désormais dans ses propres cataclysmes. Le lendemain du départ de Karun, quand un nouveau communiqué pakistanais a paru, faisant état de la décision sans appel d'Islamabad de recourir à des frappes nucléaires pour éviter la débâcle, la panique si longtemps contenue a connu une escalade vertigineuse. Le plan détaillait soigneusement l'ordre et la logistique des lancements. La date retenue avait été choisie pour coïncider avec le moment où les réserves d'armes du pays ne suffiraient plus à différer la défaite dans la guerre conventionnelle qui se livrait.

Le lendemain, le message avait mystérieusement envahi la toile. L'image du communiqué était la seule chose que je pouvais faire apparaître sur l'écran de mon ordinateur. Le gardien de mon immeuble ne parlait plus que de ça : une version audio hindie s'était répandue en mode virus dans les réseaux de téléphonie mobile. La même voix fantôme appelait sans discontinuer les masses dépourvues d'ordinateurs (mais bien équipées en téléphones portables) pour intoxiquer les esprits en présentant l'attaque du 19 octobre comme inéluctable.

Uma a organisé sans tarder la fuite de la famille au grand complet

dans la voiture de mon père.

– Plus loin on ira vers le sud, mieux ça vaudra pour notre sécurité. Les missiles auront plus de mal à nous atteindre au Kerala ou à Madras.

Elle m’a suppliée de faire partie du voyage, puis mes parents ont pris le relais. Sans Karun, cependant, comment aurais-je pu partir ? Je l’attendais chaque soir sur le balcon, me demandant s’il n’avait pas été coincé quelque part sur le chemin du retour. Respirait-il le même air que moi, voyait-il les mêmes étoiles, ces étoiles qui brillaient d’un éclat si fougueux depuis l’instauration du couvre-feu ?

Peut-être les habitants qui sont restés l’ont-ils fait pour des raisons semblables aux miennes. Ou peut-être se croient-ils invincibles, pour avoir survécu jusqu’ici aux attentats terroristes et aux avions ennemis. On dit que nous ne sommes plus que dix pour cent (comment ils établissent ces pourcentages, je n’en sais rien). La ville paraît de jour en jour plus déserte. Les téléphones et l’internet ont beau ne plus fonctionner par manque de courant, le 19 octobre continue d’exciter les synapses de Mumbai, d’apporter de l’eau au moulin des rumeurs. Cette date nous impose un repère au milieu du chaos et de la confusion de nos vies ; elle clignote, crédible, à travers le brouillard. L’Europe et l’Amérique pourraient bien appartenir à une autre planète : hypnotisés par l’imminence de notre fin du monde, nous n’avons que faire de la leur.

Mon ami en kaki formule la question qui palpite dans tous les cerveaux :

– Tout le monde sait bien qu’on ne peut pas faire confiance aux Pakistanais. Qui sait à quel moment ils ont réellement l’intention de lâcher leurs bombes ? Pourquoi ne pas les anéantir en premier, au lieu de prendre le risque inconsidéré d’attendre ?

Bien sûr, si terrifiante que soit la menace, on ne peut pas la ressasser trop longtemps. Nous avons appris à nous distraire, à feuilleter des magazines en attendant la bombe. Sous mes yeux, les occupants de l’abri se rassemblent en petits groupes, la présure de l’ordre social commence à agir, le yaourt prend et s’épaissit. Des hommes d’affaires réunis en club étalent une couverture rouge au centre de la salle et délimitent leur périmètre à l’aide de sandales avant de s’asseoir sur leur tapis improvisé, dos tourné aux autres. Une

fois installés, ils entament une conversation animée en gujrati tout en massant leurs pieds nus. Les locuteurs de marathi du Maharashtra ont migré en bloc compact vers la droite, non loin de la zone délimitée réservée au personnel médical. Les sonorités d'une langue dravidienne (tamoul ? malayalam ?) s'élèvent de l'autre côté de la pièce. Patientes, des femmes vêtues de safran font cercle autour d'un homme portant des marques de haute caste sur le front, comme si elles attendaient qu'il se choisisse une épouse parmi elles. Au fond de la salle, un ancien laboratoire de chimie abandonné garni d'étagères et de béciers poussiéreux est en voie de colonisation, lui aussi. Dans la pénombre, on distingue des silhouettes accroupies par petites grappes entre les rayonnages : domestiques, *ayah*, travailleurs en short et en maillot de corps blancs déchirés.

Devrais-je tenter de me joindre à un de ces clans ? Cela me permettrait de demander quel est le chemin le plus sûr pour gagner Bandra et rejoindre Karun. Peut-être quelqu'un pourra-t-il m'aider. Le groupe qui se tient debout non loin de moi semble constitué d'individus particulièrement aisés. Les hommes en saharienne et les femmes en sari de soie se comportent comme les invités d'un cocktail. Il ne leur manque qu'un verre à la main pour que l'illusion soit complète. Une de ces bourgeoises rejette la tête en arrière dans un magnifique rire de gorge. Je remarque qu'elle porte de lourds bracelets en or, deux colliers, des boucles d'oreilles. Est-ce là sa conception de l'habillement en temps de guerre ? Puis mes yeux s'arrêtent sur les déchirures du tissu, les plis éclaboussés de boue et j'ai honte de ma réaction. Elle s'est peut-être enfuie d'une maison bombardée en emportant tous les objets de valeur qu'elle avait pu rassembler.

Nos regards se croisent et je lui adresse un signe de tête en marque de sympathie. Elle esquisse un sourire ténu, comme si un trop grand étirement des lèvres eût été déplacé et l'eût entraînée trop loin. Encouragée, je me lève, j'époussette discrètement mes vêtements et je m'approche.

– Les fumiers, est en train de dire l'homme à la saharienne beige. On leur donne du travail pendant trois ans, et le jour où la guerre éclate, ils vous lâchent tous. Personne ne veut plus être domestique.

Avec ses cheveux ras et sa moustache amidonnée, il ressemble à un colonel.

– Surtout les cuisiniers et les *ganga*... sans parler des chauffeurs, renchérit une femme qui pourrait être son épouse.

Elle porte un sari rouge vif avec un motif de mangue dorée en relief le long de la bordure. La sirène l'a-t-elle surprise en route pour un mariage ?

– Je croyais notre génération à l'abri, je croyais qu'il faudrait attendre celle de nos enfants pour être confrontés à cette déloyauté, enchaîne un autre homme au désespoir en secouant la tête. Mais le semblant de confiance qui survivait encore, la guerre en aura eu raison. Dieu sait ce qui nous attend et pour quel salaire ces goujats accepteront de travailler à leur retour.

– Et vous ? demande la femme aux bijoux en se tournant vers moi sans rien perdre de sa réserve, le sourire toujours distant. Est-ce que vos domestiques se sont enfuis, eux aussi ?

– Oh, nous ne sommes que deux, nous n'avons jamais vraiment besoin de domestiques...

Les mots sont sortis d'un trait et je les regrette aussitôt. Le colonel tousse, le visage de la femme prend une expression de contrariété atterrée.

– ... Cela dit, la *ganga* qui vient faire la vaisselle a effectivement cessé de travailler la semaine dernière.

Trop tard, j'ai raté l'examen. Un silence lugubre descend sur l'assemblée, les femmes se tamponnent cou et gorge de leurs mouchoirs. Leur or étincelle de colère, on me reproche d'avoir voulu jouer au-dessus de ma catégorie. Je pose pourtant la question qui me tient à cœur : y aurait-il un train pour Bandra qui marche encore ?

– Nous n'avons que rarement l'occasion de nous déplacer en banlieue, finit par répondre quelqu'un au milieu de l'indifférence glaciale. Et, bien entendu, jamais en train.

Leur conversation ne reprend un cours normal qu'après mon retrait docile de leurs rangs. Je m'exile au fond de la salle. Avec les bédouins et les fioles, je serai en sobre mais plaisante compagnie. C'est alors qu'un homme jeune en baskets et en jeans se glisse à côté de moi. Raclements de gorge, gestes impatients, il déploie toute une panoplie de signaux visant à attirer mon attention. Je l'ignore résolument. En plein cœur de ce bombardement aérien, se pourrait-il qu'il cherche à me draguer ?

– Hello, dit-il avec un accent qui cherche peut-être à imiter une

vedette de cinéma, et je lève les yeux contre mon gré.

Voilà mes craintes confirmées. Il est beau, il a des yeux renversants et une coupe de cheveux très flatteuse. Son corps n'est pas très élancé, mais sa silhouette bien définie a dû exiger de longues heures de gymnase. Il me considère sans doute comme une proie facile, maintenant que mon *mangalsutra* n'est plus là pour signifier que je suis mariée. Je le fusille du regard et me détourne aussitôt.

– Excusez-moi, je ne veux pas vous déranger. Je me demandais juste où vous...

Je m'éloigne sans le laisser finir. Avec tous les problèmes que j'ai sur les bras, des avances de la part d'un homme sont bien la dernière chose dont j'aie besoin. Je prends place au milieu d'un parterre d'*ayah*, afin de décourager mon Roméo potentiel.

Non loin de moi, une femme est assise en tailleur, un garçon sur les genoux. Elle porte un sari de coton rêche à bordure rouge et vert, passé entre les jambes à la façon des lavandières. Devrais-je me rapprocher d'elle pour mieux me protéger des entreprises de mon prétendant ? À l'idée de transgresser la barrière sociale qui nous sépare, j'éprouve un sentiment de noblesse. Après avoir tâté de la mesquinerie des gens de la haute, ce grand écart me ferait le plus grand bien. L'enfant est vêtu d'un pantalon effrangé aux mollets et d'un T-shirt si sale que son motif est à peine visible. À bien y regarder, on distingue un portrait approximatif de Donald Duck.

– Pourquoi vous le fixez avec cet air de chouette ? me demande la femme en marathi, en expédiant un jet rouge de bétel sur le sol.

Des miettes de noix d'arec lui teignent les lèvres en orange. Sa mâchoire se tord dans une expression agressive.

Serait-il si odieusement élitiste, après tout, de ne pas chercher à faire sa connaissance ? Tandis que je rumine ce problème éthique, des coups violents sont frappés à la porte et le silence se fait. Toute fanfaronnade bue, les plantons échangent des regards inquiets. Ils montent l'escalier, l'un d'eux s'embrouille dans ses clés. Certains des hommes en kaki se saisissent de chaises, prêts à nous défendre contre la menace pakistanaise qui, à les voir, serait parvenue jusqu'à notre porte.

Le verrou s'ouvre sur une escouade de médecins et d'infirmières exultants. Ils ont répondu à l'appel du devoir, annoncent-ils fièrement, en menant jusqu'à son terme l'opération au milieu de laquelle la

sirène les a surpris. Je cherche des yeux le brancard, leur patient. En fait, ils l'ont ramené dans sa chambre, quelque part dans les étages. Il est ainsi assuré de ne pas mourir d'une appendicite, mais la garantie qu'il survivra à l'attaque aérienne outrepassa les limites de leurs compétences.

Après cet heureux dénouement, les plantons reprennent leur mine renfrognée et les hommes en kaki leurs élaborations stratégiques sur la façon de défendre la mère patrie. Je sens le regard de la femme à l'enfant posé de nouveau sur moi. J'essaie de ne pas la regarder, mais je finis par céder à l'attraction. Son expression hostile a fait place à un air goguenard teinté de rouerie.

– Raju, dis bonjour à Auntie, dit-elle en soutenant mon regard. Auntie veut savoir qui est dessiné sur ta chemise.

– *Bimal Batak*.

Bimal le canard. Je me remémore le décret passé par la nouvelle coalition gouvernementale pour amadouer les extrémistes de droite : tous les personnages de bandes dessinées doivent désormais porter un nom hindou traditionnel. Bugs Bunny a été changé en *Khatmal Khargosh* et Superman en *Mahamanush* avant de devenir – surfant sur le succès de *Superdevi* – *Supermanush*. Archie et sa bande, jugés subversifs pour notre culture, ont tout simplement été censurés.

Le garçon commence à se plaindre de la faim, et le regard de la mère s'arrête sur mes genoux. Je comprends, trop tard, pourquoi elle est devenue brusquement causante : elle a repéré la grenade, que je recouvre prestement de mon *dupatta*.

– Moi aussi, dis-je à l'enfant.

C'est vrai. Ces jours-ci, j'ai perpétuellement faim, comme nous tous. Mais pour le moment, je ne fantasme plus sur le poisson. Brusquement, c'est de Marmite que je rêve.

Le matin du pique-nique, j'ai surpris ma mère fourrageant dans le frigo en quête d'accompagnements pour le poulet. Nous avions mangé la volaille la veille au soir en curry – seulement la carcasse, en fait, après l'avoir dénudée de sa chair destinée aux sandwiches. Comme elle n'entendait pas se satisfaire de ces filets de viande à l'état brut, elle a trouvé à y mélanger un restant de chutney à la coriandre, une moitié d'oignon tranché, des lamelles de chou en guise de laitue et l'ingrédient secret sans lequel la saveur d'ensemble aurait été

incomplète : une généreuse dose de Marmite soustraite au pot qu'elle rangeait dans un coin du tiroir aux légumes.

Uma et moi, nous avons été élevées au Marmite. Nous salivions à la pensée de son goût salé, puissant, et de son arôme bien plus qu'à l'évocation du chocolat ou des glaces. Il suffisait qu'un soupçon de Marmite soit ajouté à des nourritures détestées pour que nous les trouvions comestibles. Le Marmite nous faisait oublier la fadeur du chou-fleur, la consistance farineuse du pois chiche. Lorsqu'elle s'en servait, ma mère utilisait toujours deux cuillères afin qu'Uma et moi n'ayons pas à nous chamailler au moment de décider laquelle des deux lécherait les dernières traces du résidu goudronneux. Je me rappelle l'épisode particulièrement savoureux du lendemain de mes neuf ans, quand nous avons trouvé un pot de Marmite oublié sur la table. Nous en avons enfourné tour à tour des cuillerées si généreuses que nous pouvions y planter les dents avec volupté. Ce soir-là, notre mère nous a trouvées étendues par terre, hébétées, le visage enduit d'une substance noire collante, le pot entre nous deux, nettoyé jusqu'à la dernière trace. Dès lors, elle a caché son Marmite dans les endroits les plus inattendus (y compris, une fois, dans l'armoire aux couvertures où Uma en a découvert un demi-pot – qu'elle a proprement éclusé – des années plus tard). Elle a continué, par habitude, à dissimuler le Marmite dans le bac à légumes bien après que nous sommes devenues adultes.

La première bouchée, sur la plage, a été parfaite. Le goût profond de levure m'est monté aux narines, soulevant une tempête dans la cavité de ma bouche. Uma avait l'air de partager mon enchantement. Elle grignotait son sandwich à tout petits morceaux qu'elle roulait lentement de la langue contre l'intérieur de ses joues. Puis, regardant Karun, j'ai vu à la façon dont il tentait d'avaler sans mâcher qu'il était en plein désarroi. Dans son désir de l'impressionner, ma mère avait eu la main un peu lourde.

– Tout le monde aime mes sandwiches, dit ma mère en mordant dans le sien et en opinant à sa propre remarque. C'est à cause du condiment secret que j'ajoute. Je ne peux pas révéler lequel, sinon, ce ne serait plus un secret.

Elle est partie d'un petit rire aigu d'adolescente. Karun lui a souri, avant d'avaler bravement.

Après déjeuner, nous avons joué au rami. Dans un effort pour faire

gagner son invité, ma mère jetait continuellement les cartes dont elle pensait qu'il avait besoin.

– Bonne technique, mais quel mauvais jeu ! a-t-elle gloussé tandis qu'il ignorait le dix de pique, la dernière des offrandes qu'elle venait de déposer pour lui au pot. Elle a froncé le sourcil en voyant Uma se servir un joker et a déclaré de nouveau :

– C'est à croire que mes filles ont absorbé toute la chance qui était dans l'air aujourd'hui !

Elle espérait freiner notre dynamique gagnante en nous jetant le mauvais œil. Mais les cartes, avec notre soutien, lui refusaient leur coopération.

– Ça commence à m'ennuyer, a-t-elle finalement annoncé pendant qu'Uma comptait les points de Karun, perdant pour la dixième partie de suite. Si on essayait autre chose ?

Nous sommes passés, sans amélioration notable, au bridge, au flush et au gambler tour à tour, avant qu'Anoop accepte de nous initier au poker sur les instances de ma mère. Mais quoi que nous tentions, Karun continuait à perdre.

– Vous n'êtes pas très bon, on dirait, a remarqué Uma.

– Il y a des choses plus importantes dans la vie que les cartes ! a coupé sèchement ma mère.

– Peut-être qu'il aura plus de chance en amour, m'a murmuré Uma à l'oreille.

Ma mère, que la malchance de Karun contrariait, a tenté de le distraire en lui posant des questions sur son travail.

– Anoop dit que vous fabriquez du quartz, a-t-elle hasardé.

– Des quarks, a corrigé Anoop. Et il ne les fabrique pas, il les étudie.

– C'est tellement fascinant ! Ce type en chaise roulante – comment, déjà, Truc-Muche-Hawkins –, je ne sais pas s'il est toujours en vie –, quand il est venu en Inde, vous l'avez rencontré ?

Karun a secoué la tête. Non.

– Le pauvre *bechara*... même si Mme Dugal dit qu'il ne faut pas le juger à sa tête de travers. Il paraît qu'il aurait mis une pilée à Einstein dans un concours de cerveaux. C'est vrai ?

Uma a tiré Karun de l'embarras juste à temps en lui demandant :

– Que sont les quarks exactement ?

Karun a parlé alors des éléments constitutifs de la matière, du fait

que même les protons et les neutrons pouvaient se diviser, des six « saveurs » de quarks répondant entre autres aux petits noms de *up*, de *charm* ou de *strange*. Son visage avait pris une expression émerveillée d'enfant transporté par magie dans un zoo, un cirque, un parc d'attractions. Les traits de ma mère commençaient à se détendre. La somnolence, après tous ces sandwiches et ces *paratha*, alourdissait son regard. Elle s'est rendue, à l'issue d'une brève lutte, dans un coin encore abrité à l'ombre.

– Ne faites pas attention, c'est la chaleur, a-t-elle murmuré en s'étirant, avant de se couvrir le visage d'un mouchoir. C'est très intéressant, toutes ces petites particules de saveurs différentes, comme des bonbons.

Peu après, elle ronflait poliment.

– Allez, tous à l'eau, a proposé Anoop.

La femme à l'enfant essaie d'attirer mon attention. Je fais tout mon possible pour l'ignorer, mais sa détermination l'emporte.

– Excusez-moi, dit-elle en me secouant par l'épaule. Il a vraiment très faim.

Je recouvre la grenade d'une deuxième épaisseur de *dupatta* avant de poser une main dessus dans un geste protecteur.

– C'est toujours pour les enfants que c'est le plus dur, dis-je en guise de réponse, espérant que mon ton compatissant suffira à l'apaiser.

Mais la guerre a aiguisé ses sens. Son regard transperce le tissu et la chair, elle connaît la position de ma grenade, elle pourrait probablement m'en indiquer la taille, le poids, le nombre de pépins.

– C'est son fruit préféré depuis toujours. Si vous pouviez partager avec lui.

– Partager quoi ?

– La grenade. Celle que vous tenez sur vos genoux.

Elle a parlé sur un ton assuré et moralisateur, teinté d'un soupçon d'indignation, et assez fort pour que tout le monde entende autour de nous.

Que dois-je répliquer ? Que je dois garder un fruit entier pour l'offrir à Karun, et non une grenade entamée dont le morceau manquant aurait fini gargouillant dans l'estomac de son fils ? Que j'ai arpenté Crawford Market dans tous les sens pour la trouver, renoncé à

mon *mangalsutra* pour l'obtenir ? Que j'aurais aimé lui venir en aide, que ce n'est pas par égoïsme...

– C'est pour mon bébé à la maison, finis-je par mentir.

– Tout ce que je vous demande, c'est de lui en donner un petit morceau, *memsahib*, je vous le demande de mère à mère.

Elle évalue le volume du fruit à la bosse qu'il forme et je lis dans ses yeux le calcul primitif auquel elle est en train de se livrer.

– Il y en a largement pour deux. Pourquoi ne sauver que votre enfant, quand vous pourriez en sauver deux ?

Enhardi par les paroles de sa mère, le garçon approche ses petits doigts bruns de mon ventre.

– Pas touche ! soufflé-je.

– Comment osez-vous ? Comment osez-vous parler à mon fils sur ce ton ? s'écrie la femme en écartant la main de l'enfant, qui fond en larmes. Vous n'avez pas le droit de le traiter comme ça. Vous nous prenez pour qui ? Des mendiants ? Des intouchables ?

Elle crache une longue traînée d'un rouge flamboyant sur le sol, à côté de mon pied.

– Je vous maudis, vous et votre grenade.

Les autres se retournent pour nous regarder. La femme lève les mains en l'air et se met à geindre.

– Vous avez vu comment elle m'a insultée ! Vous voyez un peu l'égoïsme écœurant que la guerre fait remonter des égouts !

Une servante assise non loin de moi me jette un regard noir et s'écarte.

– Grenade ! continue à gémir le garçon entre deux sanglots.

L'espace d'un instant, je me sens près de céder. Quelle importance face à la perspective panoramique de notre annihilation ? Nous aurons tous disparu avant la fin de la semaine, de toute façon. Mais soudain je revois Karun, debout dans la mer, de l'eau jusqu'à la taille, le visage et le cou ruisselants de gouttes et de petites plaques d'écume. Le soleil est si vif que je ne peux capter l'expression de ses yeux. De la grève, derrière moi, me parvient le son des vagues qui se brisent.

Quand je suis entrée dans l'eau, Uma s'y ébattait déjà avec Anoop à quelque distance. Contrairement à elle, je n'avais pas apporté de maillot. J'ai retroussé les jambes de mon *salvâr* aussi haut que l'ouverture le permettait, et noué mon *dupatta* autour de ma taille.

Karun était debout, à contre-jour, dans son caleçon rouge dont l'éclat surgissait et disparaissait au gré du flot.

– Je ne peux pas aller plus loin ! lui ai-je crié quand j'ai eu de l'eau aux genoux, paroles aussitôt dispersées par le vent.

J'ai mis ma main en visière devant mes yeux pour les protéger de l'éblouissement, mais la réverbération était trop forte pour que je distingue ses traits. Les vagues se brisaient contre lui, leur écume lui encerclait la taille. Il ne bougeait pas, sa silhouette sombre émergeant de l'onde comme celle d'un dieu de la mer. Ne disait-on pas d'un homme qu'il était le seigneur et maître spirituel de son épouse ? Les gens ne croyaient-ils pas, encore aujourd'hui, que le mari était pour sa femme l'incarnation de la divinité ? Peut-être le sable où s'ancraient mes pieds était-il le sol du temple de Karun, peut-être les ondes frémissantes qui m'atteignaient étaient-elles des bénédictions issues de lui ?

Je me suis aventurée un peu plus loin en barbotant. Des noix de coco tanguaient et roulaient à la surface de la mer, noires d'avoir séjourné dans l'eau des jours durant. Une vague m'a entouré les jambes d'un collier de soucis brunis dont je me suis dépêtrée en me baissant. Puis j'ai regardé la guirlande poursuivre son chemin vers la plage. Qui l'avait offerte à la mer, et pour célébrer quoi ? Une naissance ? Un décès ? Était-ce un élément parmi d'autres d'une cérémonie de mariage ? J'imaginais un pêcheur et sa femme venus demander à Mumbadevi de bénir leur union. Mumbadevi, la déesse d'après laquelle la ville avait été nommée et qui, selon certains, avait fait de cette mer sa demeure.

J'ai agité la main vers Karun. En vain. Il ne m'a pas aperçue. Je voyais à présent qu'il avait les bras crispés sur sa poitrine comme s'il luttait contre le froid. Mais je me trompais forcément, l'eau était aussi chaude que celle d'une douche.

– Karun ! ai-je appelé en lui faisant signe de nouveau.

Cette fois, il m'a répondu par le même geste, sans pour autant s'approcher de moi. Je restais là, me demandant s'il fallait que j'avance encore. Mes vêtements étaient déjà mouillés jusqu'à la taille ; encore quelques pas et l'eau gagnerait ma poitrine. J'imaginais le voyage de retour en train, le tissu collé contre la peau, l'expression furibarde de ma mère devant l'attroupement des hommes en cercle autour de nous et leurs regards salaces. Je me suis retournée,

m'attendant à la voir accourir sans souci de se mouiller elle aussi pour me ramener sur la grève et me sauver de la honte.

Personne ne m'a arrêtée. Un groupe d'enfants pagayait sur un radeau aux troussees d'un garçon qui tenait un ballon de basket haut au-dessus de sa tête. Une femme entièrement habillée fendait les vagues d'une brasse appliquée, les plis de son sari gonflés autour d'elle comme les filaments d'une méduse. Je distinguais, sur la plage, les tranches alternées rouges et blanches du parasol sous lequel dormait ma mère. Au loin, la silhouette d'un enfant seul venait d'émerger de la bouche souriante de Mickey Mouse et dévalait le toboggan de sa langue de souris gonflable.

J'ai fait un pas de plus. Une grosse vague à la crête courroucée, écumante, s'est abattue contre mon bas-ventre. J'ai titubé, et pendant un instant, je me suis demandé s'il fallait que je tombe. Assurément, Karun se sentirait obligé d'accourir. Je serais trempée comme une soupe, mais la distance entre nous serait abolie. Irait-il me chercher au fond de l'eau pour me ramener dans ses bras à la surface ?

Avant que j'aie pu peser le pour et le contre du stratagème, il s'est avancé vers moi :

– Vous aimez nager ? Moi, j'adore ça depuis mon enfance.

Recherchait-il une épouse aquatiquement compatible ? C'était un critère comme un autre, mais qui tombait mal. J'ai revu d'un coup tout le temps que j'avais perdu à apprendre à nager durant mes années d'école, tous les cours passés à éclabousser autour de moi dans le petit bain.

– Je n'ai jamais réussi à apprendre.

Ma confession s'accompagnait du sentiment horrible d'avoir fait l'impasse sur un sujet, pour tomber dessus le jour de l'examen.

Karun m'observait en silence.

– Je pourrais vous servir de moniteur, a-t-il dit au bout d'un moment, et je me suis sentie rougir.

Peut-être était-ce une simple proposition et qu'il ne sous-entendait rien. Mais comment aurait-il pu manquer de voir le caractère intime d'une telle invitation, adressée qui plus est à une femme célibataire de mon âge ? Heureusement, une vague tonitruante s'est abattue sur nous à ce moment, lui cachant que j'avais rougi. Je suis tombée à la renverse, j'ai senti la mer m'envahir les oreilles et le nez, j'en ai goûté le sel au fond de ma gorge, entièrement submergée pendant quelques

secondes. Le sable déferlait sous mes manches, s'accumulait dans mes cheveux. Comment me présenter devant ma mère, à présent ? J'imaginai les regards lubriques des hommes s'attardant sur moi dans mes vêtements trempés.

L'eau s'est écartée, révélant le visage de Karun. La vague l'avait déséquilibré, lui aussi, et son corps recouvrait le mien. Il a tenté de se dégager, mais son pied l'a trahi et il s'est étalé face contre ma poitrine, la pointe du nez plongée entre mes seins comme pour y respirer une mystérieuse et ténébreuse senteur.

Il a bondi en arrière avant que je puisse réagir.

– Désolé, a-t-il bégayé, regardant résolument à l'horizon.

Un ballet de petites vagues faisait blanchir l'eau autour de nos genoux. Il avait l'air si troublé que j'aurais voulu lui caresser la main pour l'apaiser.

– C'est la marée, elle est trop forte, ai-je dit, et il a hoché la tête sans se tourner vers moi. Est-ce que vous avez appris à nager à beaucoup de gens ?

Il a levé la tête et m'a considérée sans un mot. Lui venait-il des arrière-pensées ? Notre contact physique l'avait-il fait changer d'avis ?

C'est peut-être Mumbadevi qui a envoyé la vague suivante pour remettre de l'ordre dans la situation. Sa force ne m'a pas renversée, pas tout à fait, juste fait tituber et tendre la main à l'aveuglette à travers l'écume. Elle savait que Karun la saisirait instinctivement et la tiendrait fermement pour m'éviter de tomber. Mais cette fois, elle a commandé prudemment à la vague de se retirer sans nous imposer l'étreinte maladroite de sa première tentative.

– Les vagues sont beaucoup moins fortes, plus loin, a-t-il dit, tandis que j'essuyais mes yeux brûlés par l'eau salée. Là-bas, elles se contentent d'onduler, elles ne grossissent qu'en approchant de la plage.

– Ça doit être très profond.

– La pente est assez douce, en fait. Je peux vous y emmener. Vous n'avez qu'à me tenir.

Quelque part sur la plage, un vendeur de glace pilée criait sa marchandise : *Gola, gola ! citron ! ananas ! rasbhari !* Je nous imaginai partageant une glace à la *rasbhari*, alias *raspberry*, léchant tour à tour le sirop de framboise fondant. La ligne qui séparait les lèvres de Karun s'assombrissait à chaque bouchée et prenait la même

nuance cramoisie que ma bouche. La glace terminée, je pressais mes lèvres contre les siennes, non pas pour un baiser, mais pour voir comment leurs courbes s'accordaient, cramoisi contre cramoisi. Car qui pouvait affirmer qu'il ne s'agissait pas là d'un critère déterminant, plus important que les horoscopes, les thèmes astraux, les lignes de la main ? Et si la compatibilité de deux âmes pouvait se réduire à cette question mathématique de pure géométrie ?

– On n'est pas obligés d'y aller si vous avez peur.

À vrai dire, je ne me sentais jamais rassurée dans l'eau. C'était comme ça depuis les cours de natation à la piscine. Mais le vendeur de glace était loin, cette expérience-là devrait attendre.

– Si vous pensez que ce n'est pas dangereux.

– J'en suis sûr, a-t-il dit.

Alors il a pris ma main et m'a entraînée dans l'océan, nageant sur le dos vers l'horizon. Nous avons dépassé les noix de coco, les guirlandes, la femme au sari bouffant et les enfants qui plongeaient au creux des rouleaux. Déjà je n'entendais plus les cris du vendeur de glace, déjà je n'avais plus pied, les vagues perdaient leurs crinières écumantes et l'onde enflait en silence contre nos mentons.

Une altercation éclate dans un coin du sous-sol. Les Kaki accusent un homme d'être musulman et se mettent à le frapper. Un médecin fait tourner son stéthoscope au-dessus de sa tête comme un fouet, deux femmes en uniformes d'infirmières brandissent des parapluies et jouent des coudes pour pénétrer le cercle. Ma voisine la plus proche y met du sien, elle aussi, et agonit la victime d'injures à travers la salle.

– Fils de porc ! Nique-ta-sœur ! crie-t-elle en lâchant un long crachat rouge de bétel dans sa direction.

J'ai toujours été consciente de l'hostilité qui divisait les communautés confessionnelles, mais c'est la première fois que j'assiste en direct aux manifestations de haine qui en découlent. Je comprends mieux à présent pourquoi le gardien d'immeuble mettait tant de conviction à me dire ce matin : « Il faut être très courageux ou très bête pour se risquer encore aujourd'hui dans la mauvaise zone. » Mais enfin, nous sommes dans un hôpital ! ai-je envie de m'écrier. Même s'il se trouve dans un quartier hindou, est-ce que ça veut dire qu'une raclée est le seul traitement que les musulmans peuvent espérer y recevoir ? Si nous avions été dans un hôpital musulman de Byculla, est-ce qu'on aurait pratiqué sur moi, hindoue, une médecine aussi agressive ?

On prétendait que ça n'arriverait jamais, que Bombay était trop cosmopolite, sa population trop diverse, ses communautés trop interdépendantes pour que la ville suive le chemin de Beyrouth ou de Belfast.

– C'est évident rien qu'au niveau des échanges financiers, disait mon père. Sans la coopération de chacun, l'économie se tarirait, tout simplement.

Il revenait sur les émeutes linguistiques des années cinquante, les discours communautaristes des campagnes électorales des années soixante et soixante-dix, les vagues d'attentats à la bombe qui avaient fait des centaines de victimes dans les trains, les bus, les bureaux, depuis 1990.

– Tu auras beau déclencher le pire des chaos, la ville restera unie,

même si le reste du pays se désagrège.

Il a eu longtemps raison. Même l'attaque des kamikazes pakistanais de 2008 n'avait fait que renforcer la détermination des habitants à rester soudés.

– Tu vois tous ces gens qui se tiennent par la main ? m'avait-il demandé devant la veillée aux chandelles qui avait lieu au pied de l'hôtel Taj encore fumant. Ils ne sont ni hindous ni musulmans ; ils sont citoyens de Bombay avant tout.

En écoutant les cris de l'homme martelé de coups, j'appelle de mes vœux cet esprit d'unité. Comment avons-nous pu tomber si bas, si vite, alors que Mumbai était à deux doigts de devenir une métropole d'envergure mondiale ? Le Bandra-Worli Sealink, un pont autoroutier d'une élégance éblouissante, chef-d'œuvre d'architecture, avait été construit pour relier le nord au sud par la mer, et la campagne de communication sur « la Ville de Devi » devait nous propulser au niveau d'une gloire universelle. Qui aurait pu prédire que ces réussites portaient en elles les germes de notre apocalypse ? Je me retiens de revenir en boucle sur la succession d'événements qui nous ont conduits à cette dévastation, je me bouche les oreilles pour ne pas entendre le craquement des os sous les coups de barre de fer, assourdis par le tissu et la peau. Je dois m'endurcir pour survivre, apprendre à rediriger mes pensées vers les souvenirs d'une époque plus heureuse.

La réaction de ma mère en apprenant que Karun me donnait depuis quelques jours des leçons de natation m'a déçue. J'avais espéré des cris, un drame, et même l'instauration d'un couvre-feu comme celui que mes parents avaient essayé d'imposer à Uma quand elle avait commencé à sortir tard le soir avec Anoop.

– On dirait une taie d'oreiller, a déclaré ma mère en me voyant dans mon maillot de bain de l'époque du lycée. Tu ne pourrais pas te procurer quelque chose qui mette mieux ta silhouette en valeur ?

C'est alors que j'ai compris combien on est vieille à trente et un ans et combien mes chances devaient être minces, à ses yeux.

Le samedi suivant, ma sœur m'a aidée à choisir un modèle plus seyant et moins prude dans une boutique chic de Colaba. Les rayures bleues et blanches s'étiraient sur mes seins à la façon des voiles d'un bateau de plaisance, d'un parasol de plage. Je m'imaginais émergeant des douches telle une sirène surgie d'un Danielle Steel, l'eau ruisselant

le long de mon cou, perlant sur mon décolleté, tandis que j'avancais vers Karun d'une démarche chaloupée. Bien entendu, tout mon courage s'est évaporé dès ma sortie de la cabine et j'ai croisé les bras sur ma poitrine pour la dissimuler de mon mieux avant de trotter en hâte vers le petit bain.

Karun était déjà dans l'eau, contre le bord de la piscine, les genoux repliés, les vaguelettes lui lapant le cou. Son corps flamboyait dans la lumière vermeille. Le soleil illuminait aussi la mosaïque bleu et blanc du pourtour, posait des étincelles sur les ondes légères autour de son menton.

– Venez ! a-t-il dit, la température est agréable.

Son regard s'est posé brièvement sur ma nouvelle tenue de bain, mais il n'a hasardé aucun commentaire sur la touche marine dont se paraient mes seins.

Comme d'habitude, nos corps se sont à peine touchés. Chaque fois que je croyais qu'un contact allait avoir lieu, il s'arrangeait, mine de rien, pour l'éviter. Ce jour-là, nous avons travaillé la détente de la grenouille, le mouvement que je redoutais entre tous. Il a réussi à me montrer la séquence entière sans même frôler ma jambe. Pure timidité, ou manque d'intérêt de sa part ? Qu'est-ce qui nous tenait si chastement éloignés l'un de l'autre ? Qu'attendait Mumbadevi pour me propulser de nouveau dans ses bras ?

– Vous avez trop peur de couler, a déclaré Karun. On va essayer avec une bouée.

J'ai payé un moment comme une malheureuse bête de cirque coincée dans un cerceau pendant son numéro aquatique. Après avoir laissé échapper la bouée cinq fois, j'ai formulé, par lassitude, la question qui se posait de toute évidence depuis le début :

– Vous ne croyez pas que ce serait plus pratique si vous me mainteniez vous-même à la surface ?

Il a donc fini par m'entourer de ses bras pour poser les paumes contre mon ventre, déclenchant tous les stimuli chimiques adéquats dans mon cerveau. Il y avait de la délicatesse dans sa façon de me soutenir, comme si j'étais une créature en porcelaine que toute chute aurait envoyée se briser par le fond. Ce formalisme m'ennuyait. Quelle tristesse, pensais-je, si toutes ces leçons ne devaient me servir qu'à savoir nager.

Après la piscine, nous marchions vers la plage de Chowpatty.

J'attendais chaque soir que Karun se décide à me prendre la main et il n'en faisait rien. Mais j'aurais aimé mieux encore former avec lui un de ces couples qui grignotaient des collations devant un stand, car la natation me creusait l'appétit. Cependant, j'aurais jugé trop entreprenant de lui suggérer que nous partagions un *bhel puri* ou une *dosa*.

– Si on achetait quelque chose à manger ? a demandé Karun ce soir-là tout à trac, et j'ai failli tomber à la renverse.

Je l'ai piloté vers les sandwiches aux légumes, qui me semblaient le mieux correspondre à son attitude réservée.

– Je connais le goût immodéré de votre famille pour les sandwiches, dit-il, en faisant référence au pique-nique du premier jour. Mais cela vous ennuerait, si nous prenions quelque chose d'un peu plus épicé, des *dosa* par exemple ?

Les crêpes, accompagnées de leur chutney au coco bien pimenté, avaient si bon goût que nous en avons commandé une deuxième tournée. J'ai osé proposer de terminer sur un *kulfi*, et j'ai même choisi les saveurs, mangue et safran. Le vendeur a fait rouler avec adresse les cônes de métal givrés entre ses paumes pour en ramollir l'intérieur, puis a démoulé nos deux glaces sur une feuille unique. L'intimité de ce partage en perspective nous a fait rougir tous les deux.

Nous nous sommes promenés le long de la plage tout en plongeant nos cuillères en plastique dans la crème. Karun a mangé la plus grande part du *kulfi* au safran pour me laisser la mangue, qui avait meilleur goût.

– Il y avait des éternités que je n'en avais pas mangé sur la plage, depuis mes années de fac, en fait.

Quand je lui ai demandé s'il était resté en contact avec ses camarades d'autrefois, il a secoué la tête.

– Non, ils ont tous quitté Bombay. Tout passe avec le temps.

Bien sûr, ce que j'aurais réellement aimé savoir, c'était s'il avait eu des amies, ici, à Bombay, ou auparavant à Delhi, voire encore plus tôt, adolescent, à Karnal. Mais je ne savais pas comment formuler ma question de façon subtile. En trois jours, je ne lui avais extorqué pratiquement aucune information utile, laissant Uma et ma mère horrifiées par ma scandaleuse incompétence à collecter des données. Nous avons parlé de sujets parfaitement neutres, de ses recherches en astrophysique des particules (il étudiait la densité des quarks pour

tenter de comprendre les origines de l'univers), des raisons pour lesquelles j'avais choisi les statistiques (toutes ces courbes aux noms étranges – Gauss, gamma, chi – m'avaient attirée, ai-je avoué, penaude). Alors que je cherchais une fois de plus à orienter subrepticement la conversation vers ses petites amies éventuelles, Karun s'est arrêté devant une sculpture de sable.

– Regardez, la Trimurti !

L'artiste avait terminé deux des trois têtes et s'apprêtait à entamer l'exécution de la troisième.

– Vishnou le protecteur, Shiva le destructeur. Mon père avait un point de vue intéressant sur la divinité qui devait occuper la troisième place.

Craignant de voir compromises mes chances d'enquêter si la conversation prenait un tour nouveau, je n'ai pas réagi. Mais Karun insistait :

– Qui doit-on considérer comme le créateur légitime de l'univers ? Allez, essayez de deviner.

– N'est-ce pas Brahma, qui émet dans un seul souffle tout ce qui vit ?

– La création vient de la matrice, pas de la bouche, c'est une simple question d'anatomie, disait mon *baji*. Donc, logiquement, la troisième personne est Devi, la déesse-mère.

– Votre *baji* devait vous faire marcher. La Trinité se compose de Vishnou, de Shiva et de Brahma, tout le monde s'accorde à le dire.

– Non, il y a des exceptions. Krishnamurti a été un des premiers à proposer Devi comme troisième élément de la Trimurti, et d'autres érudits se sont prononcés dans le même sens. Le fait est que la vénération de Brahma est quasi inexistante alors que la déesse compte des millions de fidèles. Pensez à tous les temples qui lui sont consacrés dans le pays, jusque dans les endroits les plus reculés.

– Vous voulez dire que tous les sculpteurs devraient oublier Brahma et s'en remettre au verdict populaire pour composer leur Trimurti ?

– Absolument, dit Karun en riant. D'une certaine façon, c'est déjà le cas. Vous avez sûrement vu tous ces tableaux et statues qui représentent Shiva fusionné avec Vishnou, Devi fusionnée avec Shiva, Vishnou et Devi. Ces trois-là cherchent perpétuellement à se compléter, disait Baji, à s'enrichir ainsi des attributs qui leur

manquent et dont ils ont si grande envie. Brahma n'est presque jamais invité à partager l'intimité de ces accouplements.

Voyant que la conversation prenait la tangente, j'ai tenté de retourner la situation à mon avantage en lui extorquant d'autres informations sur sa famille :

– La religion tenait une grande place dans la vie de votre *baji* ?

– Sous bien des aspects, on pourrait le dire. Mais plus que le religieux, ce qu'il aimait, je crois, c'était la mythologie. Il me racontait une nouvelle légende chaque soir – le barattage de l'océan de lait qui livrait des bijoux, le poisson géant Matsya qui sauvait l'humanité du Déluge. C'était une façon magique de comprendre le monde.

– Magique, mais pas très scientifique. Ce n'était pas l'éducation idéale pour un futur physicien.

– En fait, si, il donnait souvent un tour scientifique à ses histoires. Il liait le Déluge aux ères géologiques de montée des océans. Il se servait de la succession des incarnations de Vishnou – poisson, reptile, mammifère et, enfin, homme – pour me parler de l'évolution. Je me rappelle encore tout ça.

– Il travaillait dans la recherche, lui aussi ?

– Non, mais il aurait fait un excellent chercheur s'il en avait eu la possibilité. Des problèmes familiaux l'ont obligé à abandonner ses études dès la fin de la première année d'université et il a fini comme acheteur dans une entreprise de construction. Il n'a pourtant jamais perdu son amour des livres, ni sa curiosité. Il s'intéressait à toute sortes de choses, au jardinage, particulièrement. Il avait même fait pousser un grenadier sur notre balcon. Mais c'étaient la mythologie et la science qui avaient sa préférence, et il trouvait toutes sortes de moyens pour les combiner. Il disait par exemple que trois était le nombre magique de l'univers, sa configuration essentielle, non seulement à cause de la triade des couleurs primaires ou des trois dimensions de notre espace, mais de la Trimurti et de toutes les trinités qui existent dans différentes religions. Il était convaincu que tout dérivait de Vishnou, de Shiva et de Devi en tant que principes fondamentaux. Pseudoscience ou même absurdité mystique, c'est bien possible, mais sa conception ne manquait pas de charme, dans son ambition. C'était un peu la théorie du Grand Tout à l'usage de l'homme du commun. Si j'ai choisi la physique, en fait, c'est peut-être pour accéder à la formation que mon père n'a pas pu suivre.

Brahma commençait à émerger du sable. Karun regardait le sculpteur tapoter pour donner forme à ses sourcils. En le voyant, une question essentielle m'est venue à l'esprit :

– Et vous ? Est-ce que vous êtes croyant ? Religion, mythologie, vous les avez héritées de votre *baji* ?

– Étant petit, j'accompagnais Baji dans tout ce qu'il faisait. L'encens, les temples, les prières étaient un aspect fondamental de mon existence. Mais les choses ont commencé à changer peu après sa mort. J'ai remis les choses en question en remarquant des contradictions dont je ne pouvais m'accommoder. Il me serait difficile aujourd'hui de ressentir les mêmes impressions qu'étant enfant, même si je le voulais. Cette sculpture, par exemple. Je sais que les gens peuvent la vénérer en tant que Trimurti. Quant à moi, je ne peux pas m'empêcher de la concevoir en tant qu'association de grains de sable individuels, d'imaginer les multitudes de molécules, d'atomes et d'électrons qui constituent chacun de ces grains, les événements qui se déroulent à des niveaux infiniment petits que nous ne pouvons percevoir. Une trinité de dieux émergeant du sable, c'est une façon d'interpréter les merveilles de l'univers, mais il en existe d'autres, plus subtiles, qui les expliquent peut-être de façon plus profitable.

– Donc vous êtes athée ?

– Je suis sans doute de ceux qui assimilent Dieu aux lois de l'univers, pour reprendre le vieux cliché du physicien – qui l'a dit le premier, Einstein ? Les histoires mythiques de Baji, je le sais, ne se déploieront jamais devant moi. Néanmoins, en tant que métaphores, elles restent fascinantes : Devi émergeant, resplendissante, de la mer, ces sculptures de sable qui s'animent miraculeusement, et même l'obsession de Baji pour le nombre trois, dont l'univers semble confirmer qu'il est fondamental. En effet – mon père serait ravi de l'apprendre –, il y a exactement trois générations de particules fondamentales qui entrent dans la constitution de toutes choses.

Il m'a posé des questions sur ma famille. Je lui ai confié que ma mère était la seule pratiquante, qu'Uma prétendait être agnostique tout en fréquentant régulièrement le temple et que mon père, à l'autre bout du gradient, pestait encore, après toutes ces années, contre le nom d'inspiration religieuse dont on avait affublé la ville. Il lui préférait la laïcité de « Bombay », venu du portugais, et dont il ne manquait jamais de répéter qu'il voulait dire « bonne baie ».

– Moi, ai-je ajouté, je me situe quelque part entre les trois. Parfois j'appelle la ville Bombay, parfois Mumbai. Certains jours, je prie et d'autres, je ne crois pas.

– Une vision probabiliste ? Il fallait s'y attendre. Vous êtes une statisticienne de A à Z, je vois.

– Pas tout à fait. Un jour, je vous raconterai le désastre qu'a été mon diplôme de gestion.

Quand nous avons quitté la plage, le flamboiement du soleil couchant commençait à colorer les vagues. Le bus 123 allait m'emporter d'un instant à l'autre comme il l'avait fait chaque soir de la semaine, me laissant frustrée, dans l'ignorance des antécédents amoureux de Karun. C'est peut-être pour ça que je me suis libérée de la question qui me rongait l'esprit :

– Est-ce que vous avez laissé une fiancée derrière vous à Delhi, Karun ?

Les mots m'ont échappé d'un trait et aussitôt j'ai baissé la tête, honteuse.

– Non, a-t-il répondu.

Impossible de savoir si je l'avais froissé. J'aurais dû m'arrêter là, mais quelque chose dans le rose extravagant du ciel m'a encouragée à continuer :

– Pourtant, je suis sûre que vous avez eu beaucoup de petites amies dans votre vie, ai-je dit, cette fois la tête levée vers lui pour sonder sa réaction.

Ses traits se sont affaissés comme si je venais de lever le voile sur une insuffisance secrète.

– Non, pas vraiment, a-t-il répondu en regardant au loin, les joues en feu. Je n'en ai jamais eu.

C'était donc tout ? Son passé se résumait à si peu de chose ? Mais pourquoi pas ? L'histoire de ma propre vie amoureuse n'était pas moins concise puisqu'elle ne contenait qu'un seul nom – Karun –, et rien de concret.

À ce moment, un espace s'est ouvert en moi, beaucoup plus profond que les rêveries de fillette dans lesquelles je m'étais jusqu'alors complue. J'ai été soulevée par une vague d'empathie devant cette exposition raréfiée au monde qui nous était commune, pour l'inexpérience qui nous unissait, pour la chape de sérieux sous laquelle il avait dû suffoquer lui aussi en se consacrant à ses études.

Des auréoles de sueur tachaient ses aisselles, les cheveux sur ses tempes avaient été coupés par une main malhabile, une ligne sombre soulignait l'intérieur de son col. Chacun de ces détails me le rendait attachant, rassurant aussi, car plus il était éloigné de la perfection, moins je me devais d'en être proche.

– Moi non plus, je n'ai jamais eu personne, ai-je lâché en lui prenant la main dans un geste spontané. Je suis contente que vous ayez quitté Delhi pour venir ici.

Il n'a rien dit, mais n'a pas non plus retiré sa main. Derrière nous, le soleil s'aplatissait, semblait derrière l'horizon, perdant ses contours nets et sa flamboyance. Quand le bus est arrivé, je ne l'ai pas regardé, pour mieux masquer la proximité dans laquelle je me sentais de lui. J'ai brièvement serré la main que je tenais encore dans la mienne et je suis montée à l'impériale. Tandis que le véhicule démarrait, j'ai tourné la tête et je l'ai vu s'éloigner en zigzag entre les étals du trottoir, son sac d'affaires de bain se balançant à son épaule.

Les coups ont cessé. La victime, pelotonnée à terre dans un coin du sous-sol, est encore en vie, je l'entends à ses gémissements. Les Kaki l'entourent en discutant de ce qu'ils vont bien pouvoir lui infliger à présent. Ils vont trouver, c'est sûr, car ils n'ont pratiquement rien d'autre à faire pour s'occuper, ici. Plusieurs enfants, y compris le garçon que ma grenade intéresse, s'approchent avec précaution de la victime. L'un d'eux lui crache dessus, un autre lui jette une pierre sur le dos. La mère, à côté de moi, presse les individus qui l'entourent :

– Tapez-lui dessus !

Un médecin tente de se frayer un chemin jusqu'à l'homme, mais les Kaki s'interposent.

– Halte-là ! grondent-ils. Personne ne touche !

– Vous entendez, personne ne touche au nique-ta-sœur ! renchérit ma voisine en brailant.

Le médecin retourne auprès de ses pairs. L'un d'entre nous au moins aura essayé, même si ce n'est pas moi, me dis-je, honteuse.

Quelqu'un a déniché une corde. Je suis malade à l'idée que je vais rester assise là sans rien faire alors que je devine ce qui va suivre. J'ai beau ne pas vouloir regarder, mes yeux restent rivés à la scène qui se prépare. On transforme l'extrémité du lien en nœud coulant, on jette l'autre bout par-dessus un crochet fixé au plafond – à hauteur si

opportune que quelqu'un semble déjà avoir envisagé une pendaison à cet endroit. L'homme proteste en marmonnant des mots inaudibles tandis que les Kaki le traînent par les cheveux. J'entrevois brièvement son visage enfoncé, réduit à une masse rouge là où devaient se trouver auparavant un nez, une bouche.

Il hurle pendant qu'on lui passe la boucle autour de la tête et qu'on le hisse. Ses pieds quittent terre, et ses cris se transforment en gargouillis. Ses mains crispées montent vers sa gorge, trouvent la corde, l'agrippent. Il s'en sert pour se soulever et éviter d'étouffer.

– Imbécile, tu as oublié de lui attacher les mains ! dit l'un des Kaki en lâchant la corde.

Le corps, libéré, tombe dans un bruit sourd.

Ils cherchent une ficelle. Ma voisine en extirpe une longueur de son sac pour neutraliser le « nique-ta-sœur », mais elle n'est pas assez solide.

– Prenez sa ceinture ! crie quelqu'un, mais comme l'homme n'en porte pas, ils lui arrachent son pantalon – avec son slip, pour faire bonne mesure.

Alors qu'on lui attache les mains avec son pantalon, quelqu'un pousse un juron. Leur souffre-douleur n'est pas un musulman, il n'est pas circoncis. On décide de le remporter dans le coin où on l'a trouvé et on l'assoit, adossé contre le mur, le nœud coulant pendant encore à son cou. Un Kaki le secoue pour tenter de le réveiller et lui offre une cigarette.

À la fin du mois de mai, j'avais atteint les limites de mes capacités d'apprentissage de la natation, du moins dans cette existence. Je pouvais rejoindre le grand bain en barbotant à côté de Karun dans un panaché de mouvements bâtards qui dénaturaient tout à la fois la brasse et le crawl. Mon style était totalement dénué de grâce et de fluidité, comme celui des locuteurs d'une langue étrangère qui négligent la prononciation et la grammaire. J'avais seulement trouvé le procédé le plus basique pour parcourir une certaine distance sans couler.

En promenade sur la plage après chaque leçon ou presque, nous avons exploré toute la palette des nourritures proposées (à l'exception de la salade de fruits, rebaptisée « spéciale choléra ».) De temps à autre, nous admirions le coucher du soleil assis sur le sable, et un jour

sur trois, nous regardions le sculpteur entamer une nouvelle œuvre après avoir étalé un tissu par terre et lancé dessus une pièce de cinq roupies. Karun me détaillait l'interprétation singulière que donnait son père de la Trimurti. Selon lui, Vishnou, doué d'une tournure d'esprit plutôt solaire, symbolisait le dynamisme, l'élan à concrétiser, tandis que Shiva représentait l'introspection, la solitude, la tendance à se tenir à l'écart de la vie, laissant à Devi le soin d'incarner le reste des attributs de la nature. Ayant reçu en partage le pouvoir de créer, c'était elle la figure la plus polyvalente.

– Une ces trois qualités prédomine toujours chez un individu, affirmait Baji. Quand il voyait un bambin plein de vie qui gambadait, ou un enfant espiègle comme Krishna, il disait à ses parents : « Quel petit Vishnou vous avez là ! » Et d'une personne très rêveuse, perdue dans son univers intérieur, il disait qu'elle était un « véritable Shiva ».

Toujours selon son *baji*, les gens, à travers leur expérience du monde, ne cessaient de chercher leur complément.

– Un Vishnou ou une Devi est indispensable à un Shiva pour le tirer de sa coquille et le tourner vers le monde, une Devi dépend d'un Shiva ou d'un Vishnou pour leur semence. Quant à ce malheureux Vishnou, il doit perpétuellement suivre Shiva et Devi à la trace pour s'assurer que l'univers continue à tourner rond. Plus que des couples qu'ils peuvent former, c'est de leur triade unifiée que l'univers a besoin. Lorsque Shiva, Vishnou et Devi se retrouvent, quand ils fusionnent, alors – et alors seulement – le circuit de l'univers est établi dans sa complétude, et sa puissance réelle est libérée.

– Il voyait en vous son petit Vishnou ?

– Non, plutôt Shiva. J'étais toujours seul, même enfant. Vishnou, dans notre trinité, c'était Baji, évidemment, toujours mobile, toujours à nous maintenir en mouvement, ma mère et moi. On mettait en scène mon histoire favorite, celle où Vishnou prend la forme d'une femme à la séduction irrésistible pour tirer Shiva de sa méditation et l'entraîner dans la dynamique du monde. Je prenais la pose de l'ascète immobile, mais je me roulais par terre de rire dès que je voyais Baji ondoyer devant moi drapé dans un sari.

Ces soirées nonchalantes ne nous inspiraient jamais rien de plus élaboré – ni repas en tête-à-tête au restaurant, ni séance de cinéma. Nous sommes retournés à Juhu en compagnie d'Uma et d'Anoop pour mettre mes nouvelles compétences de nageuse à l'épreuve en milieu

marin. C'était un dimanche, jour de la plus grande affluence. La plage était entièrement recouverte d'un épais manteau d'êtres humains. Une bataille faisait rage entre leur flot bouillonnant et les vagues démontées d'une mer en pleine effervescence à quelques jours du début de la mousson.

Abandonnant l'idée de lutter contre la foule et les vagues tonitruantes, nous avons tenté de nous faufiler jusqu'à la piscine en plein air de l'hôtel Indica. Krishan Patel, un fabricant de puces électroniques revenu de la Silicon Valley, avait annoncé que l'hôtel symboliserait, par sa majesté, le triomphe de l'Inde dans l'ordre mondial nouveau. Le palace constituerait un « hommage impressionnant » à son pays natal, retraçant dans sa structure l'histoire et tout l'éventail des accomplissements de l'Inde. L'extérieur tenait parole : des tourelles, des chemins de ronde crénelés évoquaient les forts et les palais mogols, des balcons de pierre dentelée à la rajpoute saillaient rêveusement des murs. À l'entrée des suites futuristes toutes de verre et d'acier construites sur le toit-terrasse, des *gopuram* finement ciselés chapeautaient les portails en pierre sculptés dans le style de Vijayanagar. La réplique de la statue de la Liberté portant sari était censée inviter l'Occident à se tourner vers l'Inde, et non l'inverse, insistait Patel, car c'était désormais l'Inde qui montrait la voie des prouesses et des opportunités de l'avenir.

L'inauguration, malheureusement, ne s'était pas déroulée sans heurts. Les critiques s'étaient déchaînés contre la fusion des styles. « C'est une monstruosité schizophrénique », disait l'un, « Shah Jahan va au cirque », ironisait un autre, « plus criard qu'un mariage gujrati, et d'encore plus mauvais goût si possible », concluait un troisième. Les ordinateurs destinés à la tribune très attendue des avancées technologiques nationales s'étaient embrasés l'un après l'autre et une émeute avait failli éclater au restaurant L'Estomac de l'Inde, où des touristes jaïns avaient extrait un os de poulet de leur *biryani* végétarien. Pour couronner le tout, Patel s'était déclaré en faillite au beau milieu de la construction et les travaux avaient été terminés, disait-on, par les Chinois.

Rien de tout ceci n'avait eu finalement d'importance. L'Indica remportait un tel succès qu'une annexe était déjà prévue sur un terrain adjacent, derrière l'hôtel. Ce jour-là, un flot animé se hâtait vers la piscine par les portes en verre de l'atrium. Uma est passée, très

sûre d'elle, au bras d'Anoop, mais nous avons été refoulés, Karun et moi, faute de pouvoir produire le laissez-passer réservé aux clients. Nous avons fini tous les quatre au Sensex Bar, devant un café.

L'affichage en temps réel des cotations de la Bourse sur les murs, en harmonie avec le thème du lieu, était un peu perturbant, mais le tintement des tasses et des pinces à pâtisseries estompait agréablement le souvenir des hordes frénétiques de la plage. Anoop se gargarisait du succès de ses investissements, en position avantageuse sur la courbe du Sensex, nous exposant le profil de chacune des entreprises dont il était actionnaire. Comme Karun était différent de mon beau-frère ! Il ne disait pas grand-chose, mais je ne connaissais personne dont il fût aussi reposant de partager le silence. Ensuite, nous nous sommes attardés dans le hall pour admirer le mural peint par Hussein qui commémorait, du sol au plafond, l'invention par l'Inde du système décimal. Au-dessus de nos têtes, un énorme tore en métal poli, d'un certain Anish Kapoor (dont Uma nous a appris qu'il était natif de l'Inde et très connu à l'étranger) jetait sur le sol et les murs des ombres en forme de zéros obliques. Les fauteuils aux larges contours circulaires avaient été dessinés par le même artiste. Ils me faisaient penser à des vulves plus qu'à des zéros et je les trouvais par-devers moi carrément inconfortables. Puis Uma a exprimé le désir de voir le thème de la vallée de l'Indus tel qu'il était développé trois mille ans avant J.-C. (la discothèque du sous-sol), mais la perspective de boire des limonades à cinq cents roupies dans de fausses chopes de l'âge du bronze au milieu d'une musique assourdissante m'était insupportable. J'ai refusé tout net.

– À la façon dont vous vous comportiez tous les deux, a commenté Uma plus tard, on aurait dit un frère et une sœur. Deux cailloux sur un présentoir de musée produiraient plus d'étincelles. Qu'est-ce que vous avez donc fait, tous les soirs, après les leçons de natation ? Vous vous êtes regardés dans le blanc des yeux, raides comme des statues ?

– Il n'a pas besoin de battre des records de logorrhée pour me plaire. C'est rassurant de savoir qu'on est bien en compagnie l'un de l'autre sans avoir besoin de se débiter des stupidités à jet continu.

– Est-ce qu'il a déjà essayé de t'embrasser, au moins ?

– Nous nous sommes tenu la main. Ça me suffit, à moi.

– Tenu la main... pour de vrai, ou comme frère et sœur ?

Je n'ai pas répondu. Comment lui faire comprendre la nature du

lien que nous nous étions découvert, l'harmonie de nos tempéraments, les similarités de nos histoires ? Ce qui m'attirait le plus en lui, c'était précisément sa façon d'agir, comme moi, sans assurance et sa méconnaissance des comportements amoureux comparable à la mienne.

– C'est bien ce qui me semblait, a conclu Uma en secouant la tête. Vous avez passé tout ce temps ensemble, et il n'en est *rien* sorti ! Il y a un truc qui ne va pas là-dedans.

– C'est censé être la mode aujourd'hui, je sais, mais tout le monde ne peut pas être aussi dévergondé qu'Anoop et toi quand vous vous êtes rencontrés.

– Qu'est-ce que tu attends pour aller dire à Maman que tu es encore plus vieux jeu qu'elle ? Tu sais qu'elle envisage déjà votre mariage ? Hier, elle a demandé à Anoop si Karun avait un oncle ou une tante avec qui elle pourrait entrer en contact pour en discuter.

Ma sœur m'a regardée d'un air pensif avant de reprendre :

– Pourquoi est-ce que tu ne prends pas l'initiative ? Pourquoi tu n'essaies pas de l'embrasser, pour voir ?

Je l'ai coupée net :

– Ne sois pas ridicule !

Néanmoins, la suggestion d'Uma m'est restée dans la tête. Pourquoi Karun ne m'avait-il pas embrassée ? Je lui avais pris la main la première. Attendait-il encore une fois que ce soit moi qui donne le signal ?

Le jour où c'est arrivé, nous avions failli ne pas aller à la piscine, tant l'air annonçant la mousson était lourd et humide. Au soir, le ciel paraissait crouler sous le poids des nuées accumulées. Et pourtant, la pluie ne venait pas. En sortant des douches, j'ai vu les bords tourmentés de deux nuages s'écarter brièvement, laissant s'écouler un rayon de soleil d'un jaune grassey.

La piscine était presque vide. Un groupe d'adolescents faisaient distraitemment la planche dans le petit bain. Ils ressemblaient à des phoques bouffis. Le surveillant maître-nageur, ignorant les baigneurs encore plus ostensiblement que d'habitude, arpentait les rangées de bancs du parterre pour les couvrir de bâches.

– On monte sur la tour de plongeon ? On doit avoir une belle vue de là-haut, ai-je suggéré.

La tour était interdite d'accès par un cordon depuis qu'un garçon

s'était cogné la tête contre une des plateformes inférieures en plongeant, plusieurs années auparavant. Nous avons gravi les marches le plus discrètement possible, laissant des empreintes humides sur les couches de sel et de poussière qui les recouvraient. Les nuages au-dessus de nous semblaient encore plus bas, comme si notre modeste ascension allait nous mener à une altitude d'où nous pourrions les crever du doigt et libérer la pluie. D'autres nuées, plus noires encore, s'amassaient à l'horizon dans le ciel encombré. La scène rappelait un de ces embouteillages que vient aggraver continuellement l'arrivée de nouvelles voitures.

La vue, du sommet, était spectaculaire, car la piscine avait été construite juste au bord de la mer. La cité, autour de nous, cherchait à refermer ses bras sur la baie. L'océan, ni bleu ni gris mais d'une couleur intermédiaire étrange et violente, semblait guetter le moment opportun pour se jeter à l'assaut du littoral et l'engloutir tout entier. Penchés au-dessus de la rambarde, nous espérions l'arrivée de la mousson, paquebot géant attendu au port d'un instant à l'autre.

– J'aimais énormément la saison des pluies étant enfant. Baji montait avec moi sur le toit de notre immeuble et nous adressions des signes aux nuages. Il disait que des gens les habitaient. Ils nous voyaient, déversaient des seaux de pluie sur nous et nous faisaient bonjour, eux aussi. Après que son cœur a lâché, j'ai attendu chaque année l'arrivée de la mousson avec une grande impatience, parce que j'étais sûr qu'il se trouverait parmi les habitants des nuages. J'avais pourtant onze ans, un âge où l'on est déjà capable de voir les choses autrement. Ma mère, assise dans le minuscule abri construit sur le toit, me voyait aller et venir sous la pluie en faisant de grands gestes en direction du ciel. Il a beaucoup plu, cette année-là, à cause de tous les seaux que Baji a déversés pour me faire comprendre, croyais-je, que tout allait bien pour lui. C'est sans doute idiot, mais il m'arrive encore d'avoir envie de faire signe à un nuage porteur de pluie.

– Pourquoi vous ne le faites pas ?

– Cela m'arrive, de temps en temps, quand personne ne regarde.

Une vague s'est écroulée au-dessous de nous et j'ai résisté à la tentation d'essuyer une éclaboussure sur la joue de Karun.

– Mais il faut laisser ce genre de choses derrière soi et apprendre à grandir. C'est ce que ma mère disait, à l'époque de son cancer, une fois le diagnostic établi. Elle m'a déclaré que je pourrais penser à elle

toute une année après sa mort, mais qu'ensuite je devrais la chasser de mon esprit. Je crois qu'à la façon dont Baji me manquait, dont je me nourrissais d'enfantillages pour remplir le vide laissé par mon père alors que j'étais déjà adulte, elle voyait le danger qui me guettait. Elle savait qu'après sa disparition, ce vide doublerait de volume.

– Vous étiez très proches ?

– Aussi bizarre que ça puisse paraître, je ne me rappelle pas grand-chose la concernant à l'époque où mon père était en vie. Je sais qu'elle apportait à la maisonnée une présence aimante, mais l'intensité de Baji nous éclipsait tous les deux. Elle n'a véritablement émergé pour moi qu'au moment où notre triangle parfait s'est désintégré et réduit à une ligne. À ce moment-là, je me suis rétracté dans ma coquille et j'ai été témoin de sa force, de sa détermination à me sortir de mon marasme. De temps à autre, un éclair de douleur traversait son expression et j'étais surpris. Mais si elle faisait tout pour absorber mon chagrin, elle ne livrait rien du sien. J'ai toujours pensé, et même espéré, qu'elle rencontrerait un autre Baji pour qu'il remplisse d'énergie nos existences. Mais il faut du temps pour chercher, et du temps, elle n'en avait pas. Elle était trop affairée à gagner de quoi subvenir à nos besoins. Alors elle a dû se résoudre à me laisser me débrouiller seul. J'ai appris à m'abîmer dans mes études, à utiliser ma réclusion de façon plus productive.

– Elle devait avoir beaucoup de force.

– Oui, en tout cas, elle en a acquis avec le temps, elle est même devenue intraitable. J'imagine qu'il lui a fallu s'endurcir. Elle était féroce déterminée à ce que je sois heureux dans la vie, et sans pitié envers toute personne qui, selon elle, chercherait à me nuire.

– Vous croyez qu'elle m'aurait bien aimée ?

– Oui, je crois.

– Ma mère aussi vous aime bien.

L'asymétrie de ma réponse ainsi formulée m'a mis les joues en feu.

Karun fixait les nuages en silence et je me demandais si j'étais allée trop loin. Il a fini par répondre en hésitant sur chaque mot :

– J'envie depuis toujours les gens qui savent exactement ce qu'ils veulent. Je doute d'être jamais aussi sûr de moi qu'ils semblent l'être d'eux-mêmes. De pouvoir faire avec la même intensité qu'eux l'expérience des sentiments qu'on attend de moi. Ma mère était consciente de ce point faible de ma personnalité, c'est pourquoi elle

me pressait toujours de chercher une ancre solide pour m'amarrer durablement à la vie. Elle devait redouter qu'après son départ, je me mette simplement à dériver, à essayer en vain de recréer un passé idéal.

Mon cœur battait la chamade. Ses paroles dissimulaient-elles une invitation personnelle, une allusion précise à un sujet que la peur m'empêchait d'aborder ? J'avais l'impression d'accéder à la dernière étape d'un jeu de sang-froid, de n'avoir plus, pour remporter la partie, que quelques centimètres à faire parcourir à la boucle sans qu'elle touche le fil électrique.

– Il y a trois ans qu'elle est morte. C'est trois fois le temps qu'elle m'a donné pour faire mon deuil d'elle. Chaque nuit, je l'entends qui me murmure à l'oreille : « Fixe-toi, oublie le passé. Marie-toi, aie un enfant, fonde une nouvelle trinité. » Je croyais que ce serait facile, mais en fait, je n'ai jamais pu passer le cap, bien que je le veuille et que je me sente seul. C'est peut-être une question de confiance en soi. Je dois manquer d'assurance concernant mes aptitudes à répondre aux attentes d'une partenaire. Vous voyez ce que je veux dire ?

Non, je ne voyais pas. Était-il en train de me signifier gentiment son absence d'intérêt pour moi, de décliner poliment une invitation que je ne lui avais pas encore adressée ?

– Vous ne voulez pas vous marier ? me suis-je entendue demander d'un ton plus neutre que je l'aurais souhaité.

Puis, au bout d'un moment, sans réponse de Karun, j'ai repris :

– Moi, si.

– Je sais.

– Mais vous, non, ai-je murmuré, complétant sa pensée, et aussitôt, mes épaules se sont allégées d'un poids énorme.

La boucle avait touché le câble, le signal avait retenti, j'avais perdu. Terminé, le suspense. Je pouvais respirer librement le vent de la mousson.

– Ce n'est pas ça. Rien ne me ferait plus plaisir que de faire de nouveau partie d'une cellule, de fonder ma propre famille. Je crois que je m'inquiète trop de savoir comment les choses tourneraient. C'est que parfois, devenu proche, l'autre vous porte une attention différente. La certitude que les gens comme vous éprouvent, je voudrais bien la partager.

On aurait dit qu'il essayait de me mettre en garde au sujet de

quelque chose, mais de quoi ?

– On n'est jamais sûr à cent pour cent que ça va marcher, bien sûr, mais il faut essayer.

C'était sans aucun doute le moment où jamais de suivre le conseil d'Uma. J'ai fermé les yeux et approché mon visage du sien, guidée par la seule pensée de ses lèvres. Quand j'ai senti son souffle, j'ai pressé aussitôt ma bouche contre la sienne, puis je me suis retirée en silence, redoutant le cui-cui d'oiseau qu'émettaient mes parents dans les rares moments où ils s'embrassaient. J'ai ouvert les yeux, sans oser les lever vers Karun.

Est-ce mon audace qui l'a incité à renchérir ? Voulait-il vraiment me rendre mon baiser, ou s'y est-il cru obligé ? Ai-je provoqué en lui un sentiment de gêne qui l'a poussé à le faire ? Je restais concentrée sur la ligne qui m'avait attirée dès le premier jour. Elle s'est assombrie au milieu, scindée en deux, puis estompée tandis qu'il approchait sa bouche de la mienne. Si l'univers avait eu le sens du drame lyrique, l'orage aurait éclaté à ce moment précis, le tonnerre, grondé à l'arrière-plan pour célébrer l'événement, les éclairs, illuminé l'instant du contact. Mais non. J'ai senti le renflement de ses lèvres contre les miennes, le goût de sel que leur donnait la mer. L'humidité qui en tapissait l'intérieur communiquait à ma langue leur chaleur et une étrange impression d'intimité. L'idée de mêler nos salives me répugnait, mais c'était précisément cette fusion, si choquante, si électrisante, qui dilatait les muscles de ma gorge et me coupait le souffle.

Nous nous sommes embrassés de nouveau, et cette fois, la pluie s'est bel et bien mise à tomber. Lentement, d'abord, puis, le vent ayant forcé, en un balayage vif et majestueux, et enfin en nappes d'eau tournoyant au-dessus de la mer qui venaient fouetter la tour de plongeon dans un mouvement de spirale. Mes cheveux dégouлинаient, les gouttes me criblaient le visage sans que je songe à rompre le contact de mes lèvres avec les siennes. Le tonnerre s'est mis à gronder du fond de l'horizon sur un rythme lent, comme l'auraient fait des percussions basses et lointaines. Il dansait au-dessus de l'eau, de plus en plus proche, comme s'il annonçait l'arrivée du paquebot au long cours tant attendu dont j'allais à coup sûr découvrir les contours si je jetais un coup d'œil derrière moi. Mais j'ai gardé les yeux fermés et ma bouche sur la sienne jusqu'à ce que le tonnerre s'éloigne et que des

cloches se mettent à sonner.

À dire vrai, ce n'étaient pas des cloches mais des sifflements qui venaient non pas de la mer, mais du garde, en bas. Il se précipitait vers la tour de plongeon en soufflant furieusement dans son sifflet. Les adolescents regroupés sur le pourtour de la piscine, tirés de l'eau par la pluie, jacassaient et nous montraient du doigt comme des singes excités.

– On devrait descendre, a murmuré Karun.

Je m'apprêtais à le suivre quand une pensée m'est venue. Nous nous étions embrassés, certes, mais nous n'avions pas encore scellé notre alliance de façon symbolique. Il nous fallait passer par une étape supplémentaire, une mise à l'épreuve de son engagement envers moi, pour nous affirmer en tant que couple. Soudain, debout au sommet de la tour, au sein du mélodrame tissé par les nuages, les sifflets et la pluie, j'ai vu. La chance de quitter nos dépouilles ingrates, de sauter ensemble le pas vers la liberté, nous tendait les bras. Tenait-il assez à moi pour m'accompagner ?

– Pas par là, ai-je dit.

Il n'a pas compris avant que j'ébauche un premier pas, à reculons, vers la plateforme.

– Sarita, vous plaisantez, a-t-il soufflé, me regardant avec ahurissement aborder au plongeon. Vous savez à peine nager.

Plusieurs garçons avaient déchiffré eux aussi mon intention.

– Sautez ! Sautez ! criaient-ils tandis que le garde montait quatre à quatre les marches de la tour.

Karun a fait un pas vers moi.

– N'allez pas plus loin, Sarita, vous pourriez tomber. Tenez, prenez ma main.

– Seulement si vous venez avec moi.

J'ai posé précautionneusement un pied, puis l'autre, sur le tremplin. La pluie le rendait glissant, mais je gardais l'équilibre. Je me suis balancée un moment en pliant les genoux pour évaluer son élasticité, voir dans quelle mesure il ployait sous mon poids. L'eau semblait effroyablement lointaine au-dessous de moi, on aurait dit la scène des prouesses d'un cascadeur. Des images du garçon qui s'était noyé après s'être cogné la tête me traversaient l'esprit. Mais ça vaut le coup d'essayer, me répétais-je, tentant de me concentrer sur la nouvelle vie qui m'attendait.

J'étais parvenue au milieu du plongeoir.

– Prenez ma main, je vais vous tirer, a dit Karun, et cette fois, il a réussi à me saisir.

La vue du garde qui déboulait derrière nous sur la plateforme, sifflant et gesticulant, a mis fin à mes hésitations. J'ai fait instinctivement un nouveau pas en arrière et, déportée par mon poids, j'ai perdu l'équilibre. Dans le quart de seconde qui a précédé ma chute, j'ai lâché la main de Karun, mais trop tard. Déséquilibré lui aussi, il a plongé dans le vide.

Je m'étais attendue à un saut exaltant, un peu comme une descente entre les parois de verre d'un ascenseur extérieur offrant des points de vue à couper le souffle sur la ville et ses lumières. Mais la pluie aveuglante oblitérait complètement le paysage et la sensation de tomber était terrifiante. En crevant la surface de l'eau, j'ai reçu une claque d'une violence qui m'a bloqué la respiration et s'est engouffrée, m'a-t-il semblé, jusqu'à l'intérieur de mon crâne.

Mais cela n'avait plus d'importance. Quand j'ai émergé, j'ai vu Karun resurgir à côté de moi. Les jeunes, sur le pourtour de la piscine, se sont mis à applaudir et à pousser des hou-hou en le voyant passer un bras autour de mon corps. Déjà, sous les vivats du tonnerre et les giboulées de bénédictions qui pleuvaient du ciel, il me remorquait saine et sauve jusqu'au bord.

Superdevi est sorti cet été-là, et même les non-cinéphiles dont nous étions ont été pris sous le déluge de l'hyperbole médiatique. C'était le film le plus cher de l'histoire du cinéma indien, grâce aux soutiens conjugués de Hollywood et de la mafia indienne. La grande chanteuse Lata M. revenait dans un duo techno avec Lady Gaga (dont Uma disait que c'était une star mondiale de la pop), et leur titre était propulsé en tête des ventes mondiales. Là-haut, un oiseau, un jet, que dis-je, *Superdevi* en personne filait à travers le ciel, remorquée par un avion tandis que, assis sur la plage de Chowpatty, nous tentions de l'ignorer. On disait que le film empruntait beaucoup à *Slumdog Millionnaire* et à *Superman* (nous n'avions vu ni l'un ni l'autre), car il racontait l'histoire d'une jeune fille des bidonvilles de Mumbai nantie du pouvoir d'incarner différents avatars de Devi pour lutter contre le mal. Uma nous entraînait immanquablement manger chez McDonald, dont les succursales indiennes, comme celles de certaines régions d'Angleterre et du New Jersey, offraient contre tout achat (végétarien uniquement, pour ne pas heurter les susceptibilités hindoues) une figurine articulée de Devi dans une des neuf incarnations du film. Uma en avait déjà huit dans sa collection. Le soir, elle éteignait les lumières pour nous montrer la phosphorescence qui en émanait dans l'obscurité, à l'instar de la *Superdevi* de l'écran. En dépit de tous les sandwiches Mc Alu Tikki dont elle nous a bourrés, elle n'a jamais réussi à se procurer la neuvième, Kali, munie de sa kalachnikov dans la scène finale.

La fréquentation des salles a excédé les pronostics les plus optimistes. Les journaux rapportaient que des enfants avaient entraîné leur famille à voir le film trois ou quatre fois, parfois même jusqu'à dix ; que certaine jeunesse indienne trouvait spirituellement édifiante l'incarnation de *Superdevi* en employée de centre d'appels luttant contre la fraude en ligne ; que le film, d'abord distribué localement, était rapidement passé dans le réseau commercial international après que des ressortissants indiens de New York, Londres et Sydney avaient emmené de nombreux amis blancs le voir. Un reportage de Zee TV montrait les sommets atteints en Inde rurale par *Superdevi*, dans lequel

la population voyait, plus qu'un film, une odyssée religieuse – on appelait l'héroïne *Ouper Devi* (« Devi des hautes sphères », dans plusieurs langues de l'Inde). Son auteur avait suivi des dizaines de villageois dans leur long pèlerinage à pied pour recevoir la bénédiction cinématographique de la Devi à l'intérieur d'une petite salle d'Ambala. Les deux sorties de secours avaient été transformées en autels afin que les fidèles puissent y déposer leurs offrandes de noix de coco, de fleurs ou d'argent. Un gardien restait debout face au public durant toute la projection pour veiller à ce que personne ne vienne toucher l'écran pour s'accaparer les bénédictions de la Devi lorsqu'elle apparaissait. Le témoignage de popularité le plus évident était sans doute la ressemblance frappante avec la très jeune Baby Rinky dans le rôle de Superdevi que se sont mis à cultiver tous les chromos populaires de Lakshmi, de Parvati et de Sarasvati vendus dans la rue. Quant à notre sculpteur de sable, converti lui aussi, il avait abandonné ses Trimurti au profit de reproductions plus rentables de Devi.

– Tiens, c'est pour tous les McDo aux pommes de terre que je vous ai fait ingurgiter, m'a dit un jour Uma en me tendant deux billets pour la matinée du samedi au Metro. Je sais que vous n'êtes pas des cinéphiles très assidus l'un et l'autre, mais vu le penchant de Karun pour la mythologie, ça pourrait vous intéresser.

Bollywood avait beaucoup changé depuis que j'avais vu mon dernier film. *Superdevi* déployait une qualité sophistiquée et des effets spéciaux coûteux, contrairement aux productions de commande mal dégrossies des années soixante-dix que ma mère aimait regarder en DVD. L'intrigue n'en était pas moins tirée par les cheveux, grotesque et convenue, et je me demandais ce qui pouvait bien lui valoir un tel succès. J'avais du mal à ne pas confondre les incarnations mineures de Superdevi (Cyberdevi, Devi-UV et Antibiodevi, surtout). Cependant, la plus grande partie de l'histoire concernait des complots pour détruire Mumbai, et la déesse apparaissait essentiellement en tant que Mumbadevi.

À ma surprise, Karun a pris plus de plaisir que moi au film. Les fréquentes ruptures de logique et la violation délibérée de toutes les lois de la physique ne le dérangeaient pas.

– J'aurais aimé que Baji voie ça, lui qui parlait toujours de Devi incarnée dans la réalité.

Sa seule réserve concernait les personnages de Vishnou et de Shiva

qui surgissaient au moment du dénouement pour former avec Superdevi un trio d'exterminateurs de terroristes.

– Ils auraient dû étoffer les rôles masculins et en profiter pour creuser un peu le concept de Trimurti.

Comme j'aurais pu m'y attendre, le fait d'être assis à côté de moi dans la salle de cinéma avait ranimé toute sa timidité. Passé la première demi-heure, pourtant, il s'est détendu, comme si l'obscurité dissolvait peu à peu ses inhibitions. Nous nous sommes même tenu la main sur le bras mitoyen de nos fauteuils après l'entracte et il m'a nettement semblé qu'il savourait cette clandestinité. Par la suite, nous sommes retournés régulièrement voir des films. Son cinéma préféré était le Regal, qu'il m'a dit, contre toute attente, avoir beaucoup fréquenté pendant ses années de fac. Mais quand je lui ai demandé de me raconter les films qu'il y avait vus, il n'a pu, bizarrement, se rappeler grand-chose.

Les Kaki sont repartis sur le sentier de la guerre. Leur agitation m'arrache à ma rêverie cinématographique et je me retrouve dans le sous-sol de l'hôpital.

– Regardez ! s'écrie leur chef en désignant l'homme qu'ils ont failli pendre quelques minutes plus tôt. Regardez dans quel état il est !

L'homme tente de se faire encore plus petit sous les bandages qui lui tapissent le visage. On a finalement ôté de son cou le nœud coulant qui gît par terre à côté de lui, dans l'attente d'une prochaine victime.

– Quelle honte ! Ces lâches de musulmans, ils ont failli réussir à nous faire tuer un de nos frères hindous ! poursuit-il à la cantonade sans expliquer de quelle manière ceux qu'il incrimine s'y sont pris exactement. J'ai ordonné à mes hommes de supprimer jusqu'au dernier les musulmans qui pourraient se trouver dans cette salle, afin qu'une erreur de ce genre ne se reproduise jamais. La HRM les débusquera et fera en sorte que votre refuge retrouve la sécurité.

J'aurais pu deviner à leurs cordons safran que les Kaki faisaient partie de la Hindu Rashtriya Manch, l'organisation d'extrême droite responsable d'une quantité phénoménale de sang versé dans le pays. Sur l'ordre de leur chef, ils se déploient dans le sous-sol bondé, examinent cartes d'identité et permis de conduire. Lorsqu'un homme n'a pas ses papiers sur lui, ils exigent de vérifier que son prépuce est intact.

– C’est mon chauffeur qui les garde dans la voiture, lâche l’homme en saharienne beige. Vous n’avez qu’à les lui demander quand la sirène sonnera la fin de l’alerte.

Il piétine d’indignation lorsqu’un Kaki le saisit sans ménagement par la ceinture, puis titube et s’écroule en sang après avoir reçu une bonne correction en plein visage.

– Non, arrêtez ! De grâce ! hurle la femme au sari à bordure dorée en se jetant sur son corps, comme si tous les films de Bollywood qu’elle a pu voir n’avaient fait que la préparer à son rôle dans la scène présente. C’est mon mari, il est hindou, nous sommes hindous tous les deux, regardez, voilà mon *mangalsutra* !

Un Kaki se penche pour mieux examiner le bijou, puis le lui arrache du cou et le brandit en riant au-dessus de sa tête.

Une silhouette se dirige vers moi et je me raidis en reconnaissant mon Roméo potentiel. Va-t-il de nouveau chercher à engager la conversation avec moi ? Puis je m’avise qu’il tente en fait de s’écarter de la ligne des Kaki qui avancent. Nos regards se croisent et quelque chose vacille dans ses yeux – il doit être musulman, me dis-je aussitôt. Il m’a presque dépassée et il atteint les coins sombres où sont consignées bouteilles et fioles lorsque la femme qui a des visées sur ma grenade le remarque :

– Regardez, il y a un nique-ta-sœur qui cherche à s’échapper ! Rattrapez-le, vite !

En quelques secondes, deux Kaki sont sur lui.

– Laissez-moi ! s’écrie-t-il, les muscles des bras et du cou noués tandis qu’ils lui croisent de force les mains derrière le dos. Je vous dis que je suis hindou. Je m’appelle Gaurav.

– Pourquoi cherchiez-vous à vous enfuir ?

– Je ne m’enfuyais pas. Mais j’avais envie d’uriner et j’ai pensé que c’était mieux par ici, il fait plus sombre.

L’un des Kaki fouille les poches de Gaurav, y pêche une feuille de papier qu’il déplie et scrute d’un regard de myope. Il est clair qu’il n’y comprend goutte.

– C’est juste un vieux reçu, dit Gaurav.

– Où est votre carte d’identité ?

– Chez moi. J’y ai laissé mon portefeuille pour plus de sûreté.

Le Kaki sourit.

– De toute façon, vous l’emportez partout, la preuve de votre

identité : elle vous colle à la peau ! Mon collègue va vous accompagner au fond de la salle et vérifier qui vous êtes pendant que vous la sortez pour uriner.

Éclatant d'un rire gras, ils lui tordent les bras dans le dos pour le reconduire au fond de la salle, quand je m'interpose dans un réflexe. Peut-être est-ce le visage tuméfié de leur première victime qui me hante, mais je ne pourrais pas supporter de les voir broyer et pendre un autre corps sans rien faire. S'y ajoute un vague sentiment de culpabilité pour avoir traité mon Roméo de façon bien expéditive, car après tout, rien n'indiquait qu'il eût été malintentionné à mon égard.

– Je connais cet homme. Vous pouvez le laisser partir. Il s'appelle Gaurav Pradhan.

D'où me vient ce nom, je l'ignore. Les Kaki sont aussi surpris que moi par mon intervention.

– Comment le connaissez-vous ?

– Il habite dans mon immeuble. C'est un hindou. Je l'ai souvent rencontré au temple de Mahalakshmi.

Tandis qu'ils se demandent s'ils vont le relâcher, ma Némésis, la mégère qui me dispute la grenade, s'interpose :

– Elle ment. Elle doit être musulmane, comme lui, c'est pour ça qu'elle cherche à le sauver. Il doit être son *boyfriend*.

– Ne l'écoutez pas, vous voyez bien que je suis hindoue, et mariée. Regardez mon *bindi*.

– N'importe qui peut prendre un peu de couleur et se dessiner un disque sur le front. Si vous êtes mariée, où donc est le *mangalsutra* qui devrait aller avec, espèce de chienne musulmane ? répond-elle en crachant dans ma direction.

Les Kaki se consultent. La femme prépare encore un long crachat de bétel à mon intention.

– Je les ai vus se parler il n'y a pas cinq minutes, le nique-ta-sœur et sa pute musulmane.

Elle envoie son jet ; quelques gouttes dégoulinent sur son menton.

Un des Kaki se tourne vers moi :

– Venez donc avec nous au fond de la salle. On va régler ça là-bas.

La nouvelle lueur d'intérêt qui s'allume dans ses yeux me déstabilise. Sous prétexte de m'aider à circuler au milieu du labyrinthe de corps, il me tient le bras si serré que je sens ses doigts s'enfoncer dans ma chair.

Au moment même où je me demande comment m'extirper de la situation périlleuse dans laquelle je viens bêtement de m'engluier, les percussions de la défense antiaérienne se déclenchent. Une explosion retentit, suivie d'une autre. Lorsque ses occupants se ruent aux fenêtres pour épier entre les lattes, la salle semble s'incliner sur un côté comme si le bâtiment basculait. Un sifflement strident attire une nouvelle vague de spectateurs, et juste au moment où ils se pressent contre le mur qui donne sur la rue, celui-ci explose.

Un frisson me parcourt des pieds à la tête, accompagné d'un sentiment d'exaltation farouche mêlé de terreur : je viens de subir un bombardement. Puis j'entends les hurlements, je vois les bras, les pieds qui émergent des gravats. Les Kaki abandonnent leur proie pour se porter au secours des victimes. J'en fais autant et tente de dégager deux femmes à moitié ensevelies que le blanc de leurs vêtements identifie : ce sont des infirmières.

Alors que j'aide un médecin à soulever d'autres blocs du mur, je perçois un léger mouvement dans mon *salvâr*, comme la présence d'une souris. Baissant les yeux, j'entrevois des doigts bruns malpropres qui libèrent ma grenade de sa ganguie de tissu. C'est le garçon au T-shirt Bimal Batak. Je veux lui saisir le poignet, mais il m'échappe en se tortillant et bondit par-dessus les décombres vers le trou qui s'est ouvert au flanc du bâtiment. Piétinant les gravats, je me précipite à travers la brèche et me lance à sa poursuite sous le soleil éclatant.

Bien qu'il coure à toute vitesse sur la route, je n'ai aucune peine à le rattraper et je le saisis par le col.

– Rends-moi ça !

Il refuse d'obéir. J'arrête sa main sur le point de porter la grenade à sa bouche.

– Petit voyou !

Et je lui tords le bras si fort qu'il lâche son butin dans un hurlement. Tandis que je ramasse le fruit, il me crache dessus et me jette une poignée de graviers avant de prendre la fuite.

Je me redresse et tente de reprendre mes esprits. Les batteries antiaériennes retentissent encore dans le lointain, mais je sais que les bombardiers ont quitté les lieux. Derrière moi, fument les débris du Liberty. Est-ce donc la stratégie de l'ennemi, de détruire tous les cinémas un à un ? Au bout de la rue, une ancienne bâtisse a été rasée. Peut-être est-ce le simple traumatisme d'avoir assisté à l'attaque qui a

eu raison de ses os fatigués.

Toujours partagée entre la stupéfaction et l'euphorie du bombardement et de mon sauvetage, je me mets en route en direction de la gare des Marine Lines.

Nous nous sommes mariés, Karun et moi, en octobre, à l'Indica, désireux de commémorer le pique-nique de notre première rencontre en fêtant l'événement dans un hôtel de Juhu. Nous avions d'abord pensé au Sun'n'Sand, moins cher, mais tout était réservé jusqu'en février, et nous avons décidé de flamber. Uma a essayé de nous persuader d'organiser une cérémonie funky sur la plage même. Je m'y suis immédiatement opposée. Karun aurait préféré un mariage civil, mais il s'est prêté à la comédie des bénédictions du prêtre et des sept cercles autour du feu pour faire plaisir à ma mère.

Presque tous les convives étaient des invités du côté de ma famille. Karun, prié de constituer sa liste, avait inscrit les noms de plusieurs collègues de l'institut de recherche. J'avais espéré faire la connaissance de ses amis de longue date, ceux de Delhi et de Karnal, mais le voyage, m'a-t-il expliqué, aurait été bien trop long pour eux. Parmi ceux qu'il avait pu connaître durant ses trois années de fac à Bombay, personne.

– J'étais assez lié avec plusieurs camarades, mais j'ai perdu tout contact avec eux.

Son unique tante a pris le train de Delhi, accompagnée de ses deux cousins.

– Jamais nous n'aurions imaginé que notre Karun finirait par se marier ! À une aussi jolie épouse, en plus ! se sont-ils exclamés dans un hindi mâtiné de pendjabi. Il doit y avoir quelque chose dans l'eau que vous buvez à Bombay pour qu'il ait guéri si vite de sa *célibatose* !

Uma m'a confié qu'elle avait cherché à leur extorquer des informations sur Karun, mais qu'ils ne semblaient pas avoir été très proches de lui. Elle tentait toujours de retrouver dans son passé la trace d'une hypothétique aventure sérieuse, non plus pour lui en faire grief, mais pour s'assurer au contraire qu'il était comme tout le monde.

– Tout ce qu'ils racontent, c'est combien il est studieux et quel étudiant brillant il était. Sa tante dit qu'il a traversé une période d'épisodes asthmatiques après le décès de son père et que, pour les

soigner, il s'est mis à la natation et à la pratique quotidienne du yoga, chaque matin pendant une heure.

– C'est ce qu'il fait toujours. C'est tout ce que tu as pu dénicher ?

– J'essaie de remplir les pages blanches, Sarita. Tout le monde est tellement soulagé de la perspective de ton mariage que personne ne s'est soucié de vérifier d'où il venait ni qui il était. On s'est seulement dépêché de te marier. Tu nous as rebattu les oreilles de la façon dont il a plongé avec toi dans la piscine, mais est-ce que tu en sais suffisamment à son sujet pour décider de passer toute ta vie à ses côtés ?

– Bien sûr que oui. Ses origines n'ont rien de mystérieux. Il ne descend pas d'une longue lignée de meurtriers. Et nous avons parlé de tout ce qui existe sous le soleil, de nos plats préférés à nos théorèmes favoris en arithmétique.

La mention de ce dernier sujet de conversation était un mensonge pour la faire enrager. J'étais plus proche de Karun par mes qualifications universitaires qu'elle pourrait jamais l'être d'Anoop avec sa licence d'histoire.

– Mais vous vous aimez vraiment ?

– Je ne l'épouserai pas si ce n'était pas le cas.

Au cours des quatre mois qui s'étaient écoulés depuis notre plongeon, nous avons passé beaucoup de temps ensemble. En plus de l'intérêt commun que nous nous étions découvert pour le cinéma, nous avons commencé à essayer des restaurants, notamment plusieurs de ceux qui semblaient se multiplier de semaine en semaine dans le quartier des anciennes filatures. Lors d'une journée passée au parc d'attractions d'Essel World, nous avons parcouru quatre fois de suite les montagnes russes du Zyclone sur les instances de Karun puis, par quatre fois également, nous avons sauté dans le vide, cédant à l'attraction du Super-Drop dernière version, inspiré de la descente sur terre de Superdevi après sa visite à la déesse de la Lune. Nos sorties avaient toujours un léger parfum d'école buissonnière, comme si le fait de nous retrouver nous délivrait de nos obligations, nous donnait le feu vert pour tout le bon temps que nous avions à rattraper. Karun s'était beaucoup détendu, il était devenu plus expressif. Nous avions échangé jusque-là, si j'ai bien compté, cinq « je t'aime ».

Et pourtant, Uma n'avait pas tort sur un point. Karun extériorisait rarement ses sentiments les plus profonds. Nous nous étreignions plus

souvent que nous ne nous embrassions. Je prenais feu rien qu'à le voir, mais ses expressions de passion les plus vives allaient à sa discipline de recherche, lorsqu'il en discutait.

– Qu'est-ce que vous avez, tous les deux ? nous a apostrophés Uma, un jour, voyant que nous ne profitons pas de l'occasion d'échanger des câlins sur le sofa en regardant la télévision. Vous ne savez donc pas que la période d'avant le mariage est la meilleure de la vie amoureuse ?

Quand, de nouveau seule avec lui, j'ai déclaré que j'étais désolée de la façon dont ma sœur avait fait pression sur nous, Karun a rougi.

– C'est moi qui devrais m'excuser. Je ne suis pas très doué pour faire ce qu'on attend de moi. Ou même pour m'apercevoir de ce qui serait bon pour moi. Parfois, je me demande si nous n'allons pas trop vite en besogne, si tu me connais assez bien.

J'ai balayé son hésitation d'un rire, mais l'idée qu'il puisse nourrir des doutes rétrospectifs m'inquiétait. Bien sûr que je le connaissais suffisamment ! N'avions-nous pas parlé d'où nous allions vivre (à Colaba), de ce que nous allions manger (des repas cuisinés chez nous quand nous ne sortions pas au restaurant le soir, comme ce serait souvent le cas), et même du nombre d'enfants que nous aurions (un seul – il y allait, ni plus ni moins, de la fondation de notre Trinité). Et d'ailleurs, combien de millions de couples, mariés sur la base d'un arrangement traité par leur famille, se connaissaient encore bien moins que nous ?

– Nous ne sommes pas encore mari et femme, répondais-je à toutes les piques d'Uma. C'est bien agréable, pour une fois, de rencontrer quelqu'un qui pèche plutôt par excès de correction.

Uma – je lui dois cette mise au point – a cessé d'émettre des doutes le jour du mariage, dès le lever du soleil. Elle a été une sœur parfaite, m'a aidée à passer mes bijoux, à poser mon diadème. C'est elle qui m'a guidée jusqu'au feu cérémoniel, qui a fait reculer les gens derrière le périmètre d'accueil quand ils s'attardaient trop longtemps. Et quand j'ai pris congé à deux heures du matin pour aller rejoindre Karun dans la suite nuptiale du troisième étage où il s'était retiré un peu plus tôt, c'est encore elle qui m'a réprimandée :

– Sarita ! Sarita ! Je ne sais pas si tu es au courant, mais c'est à la mariée de monter la première et d'attendre en rougissant sur son lit que son promis arrive !

La porte était entrouverte. Karun, renversé sur les draps cramoisis, des fleurs aux pétales d'un blanc crémeux éparpillées en cercle autour de sa tête, avait dû s'assoupir en m'attendant, car il n'avait pas ôté son pantalon et sa chemise était encore parfaitement rentrée dans sa ceinture. Il s'était seulement déchaussé, et j'ai remarqué de nouveau la cheville glabre entrevue lors de notre première rencontre. C'était le moment que je n'avais cessé de me représenter de toute la soirée tandis qu'assis sous le dais, nous serrions des mains et recevions des enveloppes remplies de billets de banque. Fallait-il que je le réveille ? Que je rassemble les pétales pour les déverser en pluie sur son visage ?

En fait, il ne dormait pas. Lorsque je me suis assise sur le bord du lit, il a posé la tête sur ma cuisse.

– Sarita, a-t-il murmuré en ouvrant des yeux que ne marquait aucune trace de sommeil, le regard teinté d'angoisse.

– Tout va bien ?

– Oui, bien sûr. C'est notre nuit de noces, comment cela pourrait-il ne pas aller ? Je me reposais les yeux, c'est tout.

Il s'est glissé sur le côté pour me faire de la place et je me suis étendue à côté de lui, tout habillée moi aussi. Nous avons échangé un baiser bref. Il avait la mâchoire tendue, les lèvres étirées. Je n'avais jamais lu une telle anxiété dans la ligne qui les séparait.

– C'est difficile à croire, que nous sommes mariés maintenant, comme l'étaient nos parents avant nous, a-t-il dit.

Sa tension avait l'effet curieux de centrer mon attention sur l'effort à faire pour le tranquilliser. J'en oubliais mon propre manque d'assurance.

– Tu as vu le ventre du prêtre ? Il avait un nombril grand comme une pièce d'une roupie ! Et quand il a jeté le camphre dans le feu, j'ai eu un mal fou à me retenir d'éternuer.

J'ai continué à babiller, sautant d'un sujet à l'autre – les plats, les cadeaux, les invités –, et finalement Karun s'est mis à parler de sa tante.

Je ressentais plus de curiosité que d'inquiétude. J'avais vécu chaque jour un peu plus dans l'expectative de cette nuit-là. J'avais hâte que commence le film que je passais et repassais dans ma tête depuis plusieurs semaines, l'instant de se dévêtir, le moment où je presserais mon visage contre son corps, où je sentirais ses baisers sur mes seins. Tandis que Karun racontait des vacances passées une année

avec ses cousins, j'ai pris mon courage à deux mains et je me suis penchée au-dessus de lui, le haut de mon corps formant un pont.

Il s'est arrêté au milieu de sa phrase et il est resté sans bouger, retenant son souffle. Il a fallu que je défasse mon sari pour qu'il pense enfin à dégrafer mon corsage, à libérer mes seins. Alors je me suis laissée descendre au-dessus de lui juste assez pour qu'ils pendent comme des fruits au ras de son cou. Après une hésitation, il a soulevé la tête pour planter un baiser sur chacun d'eux.

Plus chastes que je les aurais souhaités, ces baisers, mais j'ai tout de même marqué mon appréciation par un soupir. Il y a répondu en recommençant, toujours dans une répartition rigoureusement équitable. Quand je me suis déplacée vers le haut, il a de la même façon embrassé mon ventre, puis s'est arrêté, dans l'attente de mon approbation.

– Ces habits de mariage tiennent trop chaud, ai-je dit. Quittons-en quelques-uns.

Après que nous nous sommes mis à l'aise, moi en jupon, lui en caleçon, le cycle de stimulations de ma part et de réactions de la sienne a repris. Mon esprit d'initiative me sidérait. Qu'était-il advenu de mes inhibitions, de mon manque d'expérience ? Nous nous sommes frottés peau contre peau ; Karun, encouragé par moi, est allé jusqu'à prendre un de mes seins dans sa bouche. Son empressement à plaire avait un côté touchant, mais un revers neutralisant. La pensée qu'il puisse ne pas être excité refroidissait les élans de passion ardente qui me traversaient.

En fin de compte, mes efforts ont échoué. J'étais à court de lieux à explorer et je n'osais pas m'aventurer au-dessous de sa ceinture sans y avoir été invitée. Allongés côte à côte, nous nous sommes caressés.

– Dormons un peu, ai-je conclu quand il est devenu évident que le feu ne prendrait pas ce soir-là.

– La journée a été longue. Je suis désolé, je suis trop fatigué.

Il a enfoui sa tête dans ma poitrine pour dissimuler son embarras – son soulagement, peut-être.

J'ai éteint la lumière. À vrai dire, je n'étais pas très abattue. J'aurais certes aimé que Karun se montre plus sûr de lui, mais cette déception était compensée par le ravissement éprouvé à me découvrir capable de prendre la situation en main. Dehors le flux et le reflux des vagues, rassurants, murmuraient que nous avions toute une vie

conjugale devant nous.

La sirène n'a pas encore sonné la fin de l'alerte, c'est inquiétant. La tour de contrôle a-t-elle été touchée ? Les gens vont-ils le comprendre et finir par ramper hors de leurs abris ? Ou vont-ils s'y enfoncer plus profondément, compter les jours qui leur restent, convaincus que le silence de dehors annonce la fin ? La rue est entièrement déserte, seul un bus à impériale rouge abandonné est planté un peu plus loin en travers de mon chemin. Même les mendiants qui vivent sous le pont enjambant King's Road ont disparu. La crainte d'être la cible de leurs voix importunes, de leurs mains baladeuses, me manque.

Je monte les marches de la gare. Pour s'assurer que les trains circulent, il suffit d'examiner les traces laissées par les citoyens qui ont fait leurs besoins sur les rails. Un véhicule a bien aplati les dépôts d'excréments, mais son passage est antérieur à aujourd'hui. La marche semble la meilleure solution, d'autant qu'il n'y a pas de courant pour alimenter les motrices. Je traverse vers la voie qui longe le littoral. Les pelouses du chapelet de clubs de gymkhana ont l'air bien soignées. Leurs propriétaires continuent-ils à payer leurs jardiniers pour en pomponner chaque brin d'herbe ? Peut-être est-ce ici que se trouve la fameuse terre sacrée à laquelle le Kaki mettait l'ennemi au défi de s'attaquer.

Un peu plus loin, pourtant, des blocs et des gravats de béton jonchent le trottoir. Ce sont des fragments de l'ouvrage de soutènement de Marine Drive côté mer. Un tétrapode projeté de l'autre côté de la route a enfoncé un bâtiment et dépasse tel un missile de la façade endommagée. Une bâtisse sur quatre de ce « Collier de la Reine » si cher à la ville paraît avoir été victime des bombes. Marchés, cinémas, et maintenant immeubles Art déco... Est-ce de l'incompétence de la part des planificateurs ou les avions américains ont-ils simplement mal visé ? Mais après tout, il pourrait aussi bien s'agir des Pakistanais.

Une large crevasse dans le sol me coupe le chemin. Les vagues s'y jettent, écumant entre les blocs, et remontent la faille à travers la chaussée jusqu'au pied d'un bâtiment encore debout. Se peut-il que cette fissure soit la conséquence d'un bombardement aérien ? N'est-ce pas plutôt le fait d'un séisme, d'une réaction spontanée de la Terre, qui se serait lacérée en manière de protestation ? Me remémorant les

conversations désespérément neutres que nous avions avec Karun à l'issue de mes premières leçons de natation, je l'entends encore dire que ce genre de phénomène peut être également provoqué par une élévation du niveau de la mer.

Une femme est apparue au balcon de l'étage le plus haut de l'immeuble. Le drap de lit qu'elle déploie pour le secouer flotte le long du bâtiment tel un grand drapeau blanc qui annoncerait la reddition de celle qui le porte à tout avion patrouillant encore dans les parages. Je me demande comment elle fait pour monter chez elle, comment elle s'y prend pour franchir la rigole et traverser le fossé qui entoure son immeuble bancal. S'effondrera-t-elle en même temps que lui, agrippée à son appartement dans l'espoir qu'ils survivront tous deux jusqu'à la remontée des prix de l'immobilier ?

Alors que je fais demi-tour vers Chowpatty, une sensation désagréable d'être épiée me picote la nuque. Quelqu'un me suivrait-il ? Je me retourne. Pas de Kaki en embuscade derrière les réverbères. La courbe de Marine Drive s'étire, déserte, jusqu'à Nariman Point où elle se termine dans un enchevêtrement d'épines noires : des gratte-ciel calcinés.

Pétrifiée, je prends la mesure du nouvel horizon désormais privé de la tour d'Air India, quand les batteries antiaériennes se remettent à crépiter. Des projectiles invisibles sillonnent le ciel. Mon premier réflexe est de plonger dans un des véhicules abandonnés au milieu de la route, la jeep de police sans roues qui se trouve devant moi, par exemple. Néanmoins, il serait idiot de céder à la panique, je suis une cible bien trop insignifiante, les avions ennemis ne gaspilleraient pas leurs bombes pour me supprimer. Comme pour me donner raison, la formation en fer de lance des jets venus de la mer qui fondent à présent vers l'intérieur des terres me survole sans ralentir. Une seconde plus tard, j'entends un vrombissement plus râpeux que les précédents, comme celui d'un réacteur qui chercherait à digérer un pigeon coincé dans son hélice. Le traînard vole droit sur la ville, lui aussi, mais soudain le voilà qui décrit un arc de cercle pour rebrousser chemin. Je le vois, stupéfaite, qui pique du nez vers moi et je me mets à courir en hurlant tandis que des éclats d'asphalte jaillissent autour de mes pieds. Il fait à nouveau demi-tour et me donne la chasse jusqu'à l'aquarium de la ville, niché dans son enceinte de palmiers.

Persuadée qu'il va me faire sauter dans les secondes qui suivent,

j'attends la fin, recroquevillée dans le vestibule. Ce serait parfaitement logique : les hôpitaux, puis les beaux immeubles, les cinémas, et maintenant, l'Aquarium. Enfin, au bout de quelques minutes, je m'autorise à respirer librement. L'avion exécute encore ses demi-tours dans ma tête dans l'intention de me pulvériser, mais je suis sauvée, je le sais, je bénéficie d'un sursis.

Plusieurs années se sont écoulées depuis que je suis venue ici avec ma mère et Uma. À l'époque, les marches de pierre étaient lisses et polies, toutes les créatures aquatiques sculptées sur les murs avaient leur tête et aucun aileron ne manquait. On était accueilli devant l'entrée par une famille d'hippocampes, merveille des merveilles, qui glissait debout telle une tribu sous-marine mythique, derrière une vitre. Leur aquarium est vide, à présent. Les portes d'accès au bâtiment sont bouclées par une chaîne et un cadenas.

Alors que je m'apprête à m'éloigner, le petit snack-bar de poisson-frites du périmètre de l'aquarium, où nous nous repaissions de *pomfret* croustillants après chaque visite, me revient en mémoire. Serait-ce pour satisfaire ma fringale de poisson que le destin m'a poussée jusqu'ici aujourd'hui ? Uma nous faisait toujours remarquer à quel point l'endroit était lugubre, comme si la raison d'être des spécimens exposés était d'aiguiser l'appétit de leurs spectateurs. Je secoue la poignée, je fais cliqueter la chaîne pour signaler ma présence, en vain. Le restaurant est soigneusement bouclé. La porte qui mène à l'étage de la cantine, par contre, s'ouvre sous la pression et je me glisse à l'intérieur.

Au premier, le sol est recouvert de poussière et de verre pilé. En passant la porte de la cuisine, je suis assaillie par une forte odeur de poisson. Est-ce que je rêve ? Est-ce le mirage de la poissonnière de l'hôpital qui revient me hanter ? Des années de friture ont-elles imprégné les murs de leur odeur ? Je commence à distinguer d'autres choses dans la pénombre, le réchaud à pétrole, la bouteille d'huile et, dans un coin encore plus sombre près du placard, la silhouette d'un homme couché en chien de fusil sur une natte.

Il se réveille presque au même moment et se soulève, tout ensommeillé, sur ses bras.

– Comment êtes-vous entrée ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Il n'a même pas vingt ans. Ses traits creusés n'accusent pas seulement la fatigue liée à la guerre que j'ai notée sur d'autres visages.

Il donne l'impression de livrer un combat personnel épuisant, sans grand succès.

– Vous êtes le cuisinier ?

– Le cuisinier ?

Il se redresse tant bien que mal en position assise. La contrariété a évacué la somnolence de son expression.

– Parce que d'après vous j'ai l'air d'un cuisinier ?

L'espace d'un instant, je me demande si je ne suis pas tombée sur un Kaki, car il porte une chemise semblable à la leur, dont les épaulettes ballottent hors de leurs boutonnières. Puis je remarque l'emblème de l'Aquarium cousu sur la poche et je comprends qu'il en est le gardien, ce qui a l'air de l'adoucir.

– J'ai un fusil, en bas, vous savez, dit-il, comme pour me faire bien saisir la position de pouvoir qu'il occupe.

Et, comme pour en donner une preuve supplémentaire, il sort de sa poche arrière un grand anneau de clés qu'il escamote aussitôt derrière son dos, de peur, pourrait-on croire, que je pose la main dessus.

– Qu'est-ce que vous venez faire ici ? me demande-t-il.

– Chercher du poisson.

Ses yeux prennent un regard méfiant.

– Les aquariums sont dans le bâtiment d'à côté.

– Je veux dire, du poisson à manger. Ce n'est pas la cantine, ici ?

– La cantine ! Comme si on pouvait la croire ouverte ! Vous n'avez pas entendu les bombes tomber autour de vous ? D'où pourrait bien venir le poisson ? Il vous sauterait sur les genoux, plouf, tout droit de Chowpatty ? Il n'y a pas de poisson, et maintenant, allez-vous-en, dit-il en secouant la tête. Puis il me tourne le dos et se rallonge sur sa natte.

Je m'apprête à quitter les lieux quand je repère une poubelle près du placard. Une tête dépasse de dessous le couvercle, les yeux desséchés et fixes.

– Et ça ? m'écrié-je en soulevant le couvercle. Je l'avais bien senti ! Quelqu'un mange bel et bien du poisson ici !

Le gardien s'accroupit d'un bond.

– Vous m'accusez ? Vous m'accusez d'avoir mangé du poisson ?

Sa véhémence me fait tressaillir :

– Je ne vous accuse de rien du tout.

– N'importe qui peut s'être faufilé à l'intérieur de l'Aquarium et en

avoir sorti un poisson. Comment pourrais-je savoir qui c'est ? Vous croyez que j'ai dix têtes pour surveiller dans toutes les directions ? Et qu'est-ce que je suis censé manger, moi ? Vous savez depuis combien de temps je n'ai pas été payé ?

Est-il en train de me demander de l'argent ? Je pourrais lui proposer quelques-uns des billets noués dans mon *dupatta*.

– Écoutez, Bhaiyya, moi non plus je n'ai rien mangé depuis longtemps. Si vous m'apportez un poisson, même un petit, je vous donnerai deux cents roupies.

Loin d'être apaisé par mes paroles, il explose :

– Et en plus vous m'insultez ! Vous croyez que vous pouvez me soudoyer ! Vous croyez que je vais vous céder les animaux que je suis là précisément pour protéger ? Que je n'ai pas ma dignité ? Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici, *memsahib* ? Me cracher à la figure ?

Il noue ses bras autour de ses genoux, étreint son corps et se balance d'avant en arrière, lentement, sur ses talons, comme pour se reconforter après mes calomnies.

– Je suis désolée, dis-je en reculant vers la sortie, je ne voulais pas vous être désagréable.

Je suis presque arrivée à la porte, prête à m'enfuir, quand il lève les yeux.

– *Quatre* cents, lance-t-il.

Un passage souterrain reliant les deux bâtiments nous conduit à l'aquarium. Hrithik – ce n'est pas son vrai nom, avoue-t-il, mais celui de sa vedette de cinéma favorite, qu'il a adopté – m'apprend qu'il reste peut-être quelques-uns de mes chers hippocampes quelque part.

– Mais ils n'ont pas beaucoup de goût, me prévient-il.

Aucun éclairage ne permet de voir les poissons exposés. Hrithik allume une bougie.

– En ce moment, il y a tout juste assez de pétrole dans les générateurs pour faire fonctionner les filtres, explique-t-il. De toute façon, il ne reste pas beaucoup d'aquariums occupés.

Il me montre une vitre derrière laquelle de minuscules poissons multicolores, la bouche constamment en mouvement, semblent le remercier de leur donner un peu de lumière en lui envoyant des baisers.

– Ceux-là, je ne les ai jamais essayés. On m'a toujours dit que les

plus colorés étaient venimeux.

D'un aquarium vide au suivant, je prends conscience du grand nombre de poissons qui ont disparu. Hrithik les aurait-il tous mangés ? Comme s'il avait lu dans mes pensées, il se met à me raconter avec quelle facilité les poissons tombent malades, combien ils sont affectés par le manque de nourriture et d'eau propre, quelles pressions il subit d'aquariums étrangers pour leur vendre les plus beaux spécimens.

– Avant de fermer, on a servi de vivier aux restaurants, hébergé provisoirement leurs carpes et leurs *pomfret*, histoire d'avoir quelque chose à présenter aux visiteurs.

Nous arrivons près de l'aquarium principal, éclairé par un soupirail proche du plafond. Une grande raie m'expose langoureusement son anatomie ventrale en passant devant la vitre. Hrithik ébauche un geste de dénégation pour indiquer qu'elle ne présente aucun intérêt gustatif.

– Regardez, là, au fond, dit-il en désignant une ombre qui se déplace en cercle à l'arrière-plan. Celui-là est très bon à manger. C'est le seul qui reste.

– Mais c'est un requin !

Je l'ai reconnu à son aileron triangulaire. Un petit requin, presque un bébé, mais un requin tout de même.

– C'est le dernier spécimen vraiment bon au goût. J'essaie de l'attraper depuis plusieurs semaines, mais il m'échappe toujours. Regardez.

Il me montre une cicatrice à son cou, une autre en travers de son bras.

– J'en ai sur tout le corps, sur le torse en particulier. Il a même essayé un jour de m'arracher la jambe, poursuit-il en fixant l'eau d'un air hostile. Impossible de le coincer, en tout cas, à moi tout seul. Par contre, si quelqu'un m'aidait..., insinue-t-il en me regardant.

– Je préférerais quelque chose de plus petit.

Nous arrêtons notre choix sur un poisson à la face camuse et à peau mouchetée qui nage en solitaire dans un aquarium. Il a l'air abruti, léthargique, et ne gigote pas longtemps dans le filet quand Hrithik le sort de l'eau.

– Il serait mort d'ici un jour ou deux de toute façon, me rassure-t-il.

Nous retournons dans la cuisine. Hrithik verse dans une poêle une quantité d'huile si parcimonieuse que le poisson en ressort plus calciné

que frit. Il a une consistance gélatineuse très déplaisante et aucune épice ne vient camoufler son arrière-goût amer. Rien à voir avec le *machi-fry* dont je rêvais, mais j'en mange autant que je peux. Hrithik enfourne en un clin d'œil sa part et le reste de la mienne, tout en reconnaissant qu'il n'a pas bon goût. Ce n'est pas pour rien qu'il m'avait recommandé le requin.

La sirène sonne la fin de l'alerte alors que nous terminons notre repas. Je sors l'argent pour payer Hrithik. À son expression de satiété béate s'est substitué un regard de puceau libidineux.

– Vous n'avez pas besoin de payer plein tarif, dit-il avec un sourire goguenard. Restez un petit moment, les rues ne sont pas sûres et j'ai un drap en réserve.

Je lui jette les billets.

– Je me débrouillerai. Un petit conseil : la prochaine fois, demande la permission à ta mère avant de lancer ce genre d'invitation.

Son air bravache le quitte, il fuit mon regard. Au moment où je passe la porte, je l'entends me crier :

– Revenez demain ! Si vous m'aidez à attraper le requin, vous pourrez en manger gratis autant que vous voudrez !

Au matin, des apsaras s'étaient introduites d'un vol léger dans notre chambre pour nous éveiller au son de leurs instruments célestes. Nous avions à peine prêté attention, la veille au soir, aux reproductions de fresques des grottes d'Ajanta qui ornaient notre suite nuptiale. On y voyait des boddhisattvas contemplant des lotus, des jeunes filles réconfortant leurs princesses pâchées, et même le Bouddha, qui posait du haut d'un mur un regard détaché (peut-être juste un peu trop) sur les nouveaux mariés. Étant donné la façon dont les choses s'étaient passées entre nous pendant la nuit, mieux valait en effet, me disais-je avec soulagement, ne pas avoir réservé la suite Khajuraho.

Nous avons pris le petit déjeuner sur le balcon. Le décor se jouait de la vraisemblance historique avec une liberté insolente. Des sièges mogols ornements entouaient une table en roue de char d'époque maurya ; grilles, arches et motifs décoratifs franchissaient allègrement le fossé qui sépare le nord du sud, l'ancien du contemporain, le dravidien du rajpoute. Mais qu'importe, puisque le sable éblouissant s'étirait de part et d'autre de la côte, puisque les vagues déferlaient sur la grève dans des rugissements étouffés, puisque le soleil illuminait Karun choisissant sur un plateau des abricots qu'il épluchait pour moi. Ensuite, nous avons traversé le hall, imprégné ce matin-là du parfum de milliers de tubéreuses, pour aller découvrir les plantes exotiques importées de la lointaine Hawaï qui poussaient dans la cour extérieure.

Nous avons pensé l'un comme l'autre à apporter notre maillot de bain, car c'était probablement notre dernière chance de faire connaissance avec la piscine de l'hôtel. Le gardien nous a laissés passer en s'inclinant, sans vérifier les sauf-conduits de client que cette fois nous possédions. Les piliers ouvragés, la cascade de marches qui permettait d'y accéder dans le sens de la longueur donnaient au bassin l'allure solennelle de certaines cours intérieures de temples. L'eau était tout simplement magique, pure, revitalisante, comme pour célébrer le baptême de notre nouvelle vie de couple. J'aurais aimé échanger avec

Karun quelque chose qui ressemblât à notre premier baiser, mais mon désir manquait de spontanéité et je me suis contentée d'un bisou rapide sous l'eau. Abandonnant l'idée d'explorer le reste de l'hôtel, nous avons préféré nager et nous asperger d'eau presque jusqu'à l'heure de rendre la chambre.

Uma est venue nous chercher à une heure pour nous conduire à l'appartement que Karun habitait à Colaba. Nous avons décidé de différer de deux mois notre lune de miel. À ce moment-là, Karun devait partir donner une conférence à Jaipur et je l'accompagnerais.

– Fais-lui franchir le seuil dans tes bras, comme c'est la coutume à l'étranger, lui a dit Uma.

Elle a pouffé en voyant qu'il ne savait pas où me déposer et a suggéré le lit avec beaucoup d'à-propos.

J'étais déjà venue chez Karun. J'adorais la vue sur la mer qu'on avait de ses fenêtres. Il m'a indiqué l'armoire qu'il avait en partie vidée pour moi dans la chambre.

– Si tu n'as pas assez de place pour tes vêtements, je peux aussi enlever plusieurs de mes chemises.

Sous les couvertures, il avait tendu les draps neufs qu'il venait d'acheter.

– Je sais que tu aimes les roses, Uma me l'a dit, mais ce motif de tournesols est le seul que j'aie trouvé. Le tissu est encore un peu raide, je ne les ai donnés que deux fois à laver jusqu'ici.

Nous avons passé l'après-midi à écouter sa collection de CD de musique classique.

– Au *sarod*, c'est Ustad Ali Akbar Khan, le maestro en personne, a dit Karun en me passant le casque. Il joue le raga *Chandranandan*, sa composition la plus connue.

Ensuite, il m'a parlé des quelques nanosecondes qui ont suivi le Big Bang, quand la soupe primitive s'est coagulée en protons et neutrons, puis il m'a montré sur son ordinateur la simulation filmée d'une collision d'ions d'or.

– On a cherché à dérouler le processus de condensation en sens inverse : les particules qui se défont pour donner un plasma de gluons et de quarks.

Le domicile de Karun était un appartement de fonction. Tout le pâté de maisons ainsi que la résidence plus vaste du bout de la rue où

logeaient Uma et Anoop étaient la propriété de son institut de recherche.

– Je ne m'étais pas rendu compte que j'allais être entourée de scientifiques ! me suis-je exclamée.

– Je ne pensais pas que ça t'ennuierait, a-t-il dit, confus.

– Je plaisante. Ma sœur est mariée à un scientifique, et à présent, moi aussi.

Nous nous sommes enlacés et, juste à ce moment, on a sonné. M. Iyer, un collègue du sud du pays qui habitait deux étages plus bas, se tenait à la porte, accompagné de sa femme. Ils nous ont tendu une boîte à en-cas où ils avaient empilé avec prévenance de quoi composer le dîner de notre première soirée à l'appartement. Après leur départ, nous avons aligné les différents compartiments sur la petite table de la cuisine. Aux *dosa*, *sambar*, *iddli*, Mme Iyer avait même ajouté un *uppuma* au sucre de palme et aux noix de cajou cuisiné par ses soins. Karun a ouvert une bouteille de champagne, un de nos cadeaux de mariage, et en a rempli deux verres avant de ranger soigneusement le reste au fond du réfrigérateur.

– Je n'ai pas l'habitude de boire. Je ne sais pas ce qu'on dit pour trinquer.

– À nous ! dis-je en levant mon verre, et nous avons bu une gorgée.

Kishmish, ma série télé plaisir-culpa, passait à huit heures. Nous avons donc dîné devant le poste du salon, *dosa* et champagne en équilibre sur nos genoux.

– J'ai commencé à regarder *Kishmish* quand j'avais quatorze ans et je n'ai jamais pu arrêter, même quand on révisait toute la nuit pour nos examens avec mon amie Reena. Sa mère nous autorisait cette récréation. Elle nous servait du jus d'orange et des croustilles de pommes de terre.

Debout dans la salle de bains, j'ai été soudain frappée par une révélation. Ce que je ressentais était très proche de ce que j'avais éprouvé chez Reena. Au lieu de mémoriser des formules et des dates comme alors, nous venions d'écouter de la musique, Karun et moi, puis de parler de collisions de particules, mais pour le reste, nous avons vécu presque la même chose. Pourtant, il ne s'agissait pas d'une simple visite, cette fois-ci. La sonnette n'allait pas retentir, ni la porte s'ouvrir sur ma mère venue me chercher. J'ai regardé ma brosse à dents, qui flanquait celle de Karun sur le lavabo, le porte-savon

nettoyé pour recevoir ma savonnette, la serviette rouge (comme il se doit pour les filles) qu'il avait préparée pour moi, pendue avec la sienne, la bleue (des garçons), et une vague d'affection m'a envahie. J'étais là pour de bon.

Nous n'avons pas poussé nos caresses plus loin que la veille. Peut-être l'unique verre de champagne avait-il vraiment handicapé Karun, comme il me l'a expliqué. Il nous a bordés dans les tournesols et nous nous sommes endormis, mon bras bien serré autour de sa poitrine.

Toute la semaine, j'ai gardé l'impression délicieuse de passer la nuit chez un ami (d'autant que nous portions désormais des pyjamas). Notre activité sexuelle, toujours restreinte, ne se hasardait pas au-dessous de la ceinture. Karun tapotait gentiment ma cuisse chaque fois qu'elle frôlait la sienne, embrassait ma main chaque fois que je la laissais s'aventurer en terrain inconnu. Il me présentait fréquemment des excuses (sans spécifier pourquoi exactement) – une journée éreintante au travail, une équation irrésolue qui lui trottait dans la tête.

– Mais tu n'imagines pas le plaisir que je prends à dormir avec toi. C'est le meilleur moment de la journée.

Un soir, suivant les conseils d'Uma, j'ai accueilli Karun en talons hauts, vêtue d'une robe noire courte à la mode occidentale qu'elle m'avait prêtée. Mais cette incarnation de la vamp ne lui a inspiré aucune convoitise. Perplexe, il m'a demandé :

– Ce n'est pas trop pénible de marcher avec ces chaussures ?

Je me suis sentie tellement ridicule que je suis partie me changer.

– C'est parfois difficile au début, m'a réconfortée Uma. Surtout avec quelqu'un d'aussi lent que Karun. Anoop était atteint du même virus au début – tu te rappelles comment j'ai galéré pour l'attirer, comment je me suis évertuée à jouer les nymphes fatales pour venir à bout de cet ascète ? C'est probablement le cas de tous les scientifiques – toujours à peaufiner leurs réflexions, toujours distraits par leurs théories. Ils ne passent tout simplement pas assez de temps en compagnie des femmes. Est-ce que tu as essayé de parler avec lui ?

– Ce n'est pas un sujet facile à aborder. Et puis, il pourrait se braquer. Je ne veux pas déclencher un conflit.

– Alors tais-toi et agis. Touche-le aux endroits propices. Tu dois faire quelque chose avant qu'il se persuade qu'avec ces câlins, il te donne tout ce dont tu as besoin.

Ce soir-là, allongée auprès de Karun, j'ai suivi du doigt la trace de poils qui courait jusqu'au nombril sur son torse nu. J'ai coulé une main sous le drap au niveau de sa taille et j'ai lentement écarté le drap aux tournesols, puis j'ai dénoué le cordon de son pyjama pour découvrir ce qui y était niché. Pendant quelques secondes, je l'ai laissé s'accoutumer à la sensation d'être nu.

Il a gardé les yeux clos, mais il a bougé sensiblement quand mes doigts ont entamé l'exploration de son entrejambe. Tout son corps s'est tendu lorsque j'ai posé la main sur son sexe. Le contact m'a fait tressaillir, moi aussi. J'ai attendu un peu avant de risquer une caresse, et cette fois il a émis un grognement distinct. J'ai failli retirer ma main, mais la voix d'Uma dans ma tête me pressait de persister.

– L'un des deux doit assumer le rôle actif, disait-elle, et dans ce couple, c'est toi.

Glissant les doigts autour du pénis de Karun, je l'ai pris dans ma main.

– Sarita, a-t-il haleté, et je l'ai regardé : il avait le visage exsangue, les lèvres crayeuses, le regard envahi de panique.

– Arrête, je ne peux pas, a-t-il ajouté, et je l'ai lâché aussitôt. Je ne peux pas.

Alors, tirant les tournesols jusqu'à son cou, il m'a tourné le dos.

En débouchant de l'escalier de la cantine, je vois un homme debout sur les marches de l'Aquarium qui tente de regarder à l'intérieur. Au bruit de la porte qui se referme derrière moi, il se retourne.

– Vous êtes là, Dieu soit loué ! s'exclame-t-il en descendant à ma rencontre. Tout va bien ?

Je réponds d'un ton méfiant :

– Ça va.

Il parle avec un léger accent que je n'arrive pas à définir. Ses traits, ses cheveux courts à la coupe impeccable, le feu qui couve dans son regard me sont indiscutablement familiers. Je devrais le reconnaître. Est-il une relation de travail de Karun ?

– Je vous avais perdue ! Quand les tirs ont commencé, vous vous êtes mise à courir trop vite pour moi. J'ai marché jusqu'à la passerelle près de Chowpatty, puis j'ai pensé que vous aviez pu vous cacher ici et je suis revenu sur mes pas. Je suis si content !

Il s'interrompt un instant avant de reprendre :

– Vous me reconnaissez, n'est-ce pas ? Gaurav, de l'hôpital ? À qui vous avez sauvé la vie ? Cela dit, il faisait sombre, je sais.

– Gaurav ?

– Oui, continuez à m'appeler comme ça, s'il vous plaît. Je me suis dit que je devais faire quelque chose pour vous remercier.

– Vous m'avez suivie ?

À cette idée, je me sens brusquement vulnérable, à découvert. Dois-je remonter quatre à quatre les marches de la cantine ? Quel est le plus dangereux des deux, l'homme attaché à mes pas ou Hrithik et ses fantasmes d'adolescent ?

– Je tenais seulement à m'assurer que personne ne s'en prendrait à vous. Avec tous ces gangsters en kaki – je me suis dit que c'était le moins que je puisse faire. Avant, à l'hôpital, j'ai voulu vous demander où vous alliez, mais vous vous êtes peut-être méprise sur mes intentions. Je vous avais entendue vous renseigner sur les trains auprès d'un groupe de gens chics et je voulais vous dire que j'allais en banlieue, dans la même direction que vous.

Son explication est assez plausible, j'ai peut-être eu tort de le soupçonner. Il n'a pas l'allure d'un satyre, bien que je ne puisse jurer de sa sincérité.

– Vous m'avez sauvé la vie, laissez-moi vous payer ma dette en vous accompagnant jusqu'à votre destination pour veiller à votre sécurité.

Je ne sais quoi dire. Guerre ou non, il reste un étranger, et sa proposition ne manque pas de présomption.

– Ça ira, merci. Je n'ai pas besoin de garde du corps.

– Je m'en ferais un privilège, et un devoir...

– Non, vraiment. C'était mon devoir à moi, de vous sauver, vous ne me devez rien. Il y a longtemps que je vis à Bombay, croyez-moi, je peux me débrouiller toute seule.

Avant de m'en aller, je lui répète qu'il n'est pas question qu'il me suive, pour m'assurer qu'il a bien compris. Je me retourne à plusieurs reprises sans pouvoir le repérer parmi tous les passants, frappée par la densité de la foule. La fin de l'alerte a sonné il y a à peine dix minutes, et déjà Marine Drive fourmille de monde, comme si le stade qui se trouve au bout de l'avenue venait de dégorger le public d'un match de cricket. Ne disait-on pas que la ville s'était vidée de ses habitants ? Où

s'étaient donc cachés tous ces gens ? Un flot ininterrompu de têtes ondule tout au long du chemin jusqu'à Chowpatty comme autant de points de couleur dans une photo géante.

Je m'immerge parmi ces pixels, emportée par la vague. Tout le monde rit, sourit, agite des drapeaux comme au jour de la République ou souffle dans des mirlitons. Une telle jubilation est peut-être liée au fait d'avoir survécu à l'attaque aérienne. Au loin, la passerelle piétonne dont parlait Gaurav surplombe de haut la route et les voies de circulation adjacentes. LA NATION EST EN MARCHÉ, proclame en lettres géantes aux couleurs du drapeau indien une pancarte publicitaire pour des chaussures de sport.

Devant moi, la foule se contracte, puis se déroule pour contourner une crevasse, encore une, ouverte dans le sol. Des gerbes d'eau spectaculaires s'élancent vers le ciel chaque fois que le flot s'y engage. Tandis que je suis docilement le mouvement, un jeune garçon déboule derrière moi pour franchir la faille d'un bond. Une vague le surprend en plein saut, mais son élan lui permet de rejoindre l'autre bord et il lève ses bras mouillés dans un geste triomphant. Les témoins applaudissent. Une jeune femme prend la suite en pouffant de rire, le sari gonflé comme une voile tandis qu'elle bondit dans les airs.

Au club de natation, une foule se presse au portail. Je repense à toutes les soirées que j'ai passées dans cet endroit, à prendre des leçons avec Karun. Ce n'est pas le moment de se baigner, pourquoi tous ces gens cherchent-ils à entrer ? Je ne tarde pas à comprendre. C'est le plongeoir qui les attire, et le point de vue qu'il offre sur les alentours. Des groupes s'entassent sur les plateformes, dans un équilibre précaire, une file importante serpente le long des marches. Quelqu'un va-t-il plonger comme nous l'avons fait ? Non, aucun corps ne se désolidarise de ces agrégats.

J'approche de la passerelle, bondée elle aussi. Des mains, des bras qui dépassent de la pancarte publicitaire jettent des objets sur la foule en contrebas dont je fais partie. Une bouteille explose sur le trottoir. Une pierre atteint une femme qui s'écroule en tenant sa tête en sang. Je réussis à passer indemne sous le pont.

Curieusement, de l'autre côté, aucun projectile ne pleut sur nous. Là-haut, les spectateurs, alignés derrière la balustrade autour d'une autre pancarte pour les mêmes chaussures, se dévissent le cou afin de regarder vers les plages de sable de Chowpatty. En les voyant d'en bas,

je me demande ce qui peut bien les subjuguier ainsi, tandis que je me fraie un chemin dans l'épaisseur de la foule. Je commence à apercevoir des haut-parleurs attachés à des réverbères et le son de chants psalmodiés s'élève.

Une large bannière de tissu annonce un *yagna*, rite centré sur un grand feu sacrificiel. LÈVE-TOI, MUMBADEVI, ET SAUVE TA CITÉ, proclame-t-elle. La liste des donateurs, indiquée au-dessous, comprend plusieurs temples et groupements religieux, mais la HRM n'y figure pas. En fait, je n'ai aperçu aucun Kaki parmi nous. Les hommes qui canalisent la foule à coups de sifflet ne portent pas d'uniforme, aucun ruban safran ne décore leur cou.

Et pourtant le safran colore tout : les drapeaux qui flottent au sommet de colonnes, les kiosques qui surgissent du sable, la bannière dénouée qui ondule au vent : la plage est inondée par une vague safran. Derrière les kiosques et le groupe de générateurs, une scène se dresse à dix mètres au-dessus du sol sur son échafaudage de bambous, telle une énorme sauterelle voletant au-dessus de la multitude. Des escaliers s'enroulent autour des piliers. Des hommes vêtus de simples bandes-culottes montent s'asseoir en rangs bien ordonnés sur le plateau. Le soleil est réfracté par quelque chose de difficile à identifier, peut-être est-ce le blanc du cordon de brahmane qu'ils portent en travers du torse.

La scène m'évoque les Jeux olympiques – je m'attends à voir un athlète accourir torche en main pour allumer une vasque. Mais les prières commencent et je m'avise que le feu a déjà dû être consacré. J'ai été témoin de *yagna* auparavant, mais à bien plus petite échelle. Je suis les actions des prêtres tandis qu'ils jettent du camphre, du *ghî* et du safran dans la flamme sacrée.

Des musiciens prennent place de chaque côté du plateau. Les soupirs larmoyants de leurs *shehnai* accompagnent l'ascension vers le ciel de la fumée invisible et des prières. Ces offrandes convaincront-elles Devi de soutenir notre camp et d'abattre les avions ennemis ? Elle pourrait tout aussi bien commander à la mer de se déchaîner sur la ville pour l'avaloir, de jeter ses vagues explosives à l'assaut des fissures qui déchirent les trottoirs de Marine Drive.

– Ô Mère, je viens à Toi porteur d'un message de paix, annonce une voix qui succède aux chants des brahmanes dans le haut-parleur. Nous sommes réunis ici pour mettre fin à cette guerre, pour aplanir les

divergences qui nous séparent et pour faire appel à Toi, ô Grande Déesse.

L'association de temples qui a organisé cet événement, explique l'orateur, entend contrer les forces de division qui mettent à mal la ville et le pays.

– Nous sommes Tes dévots sincères, parais devant nous, révèle-nous Ta sagesse, Ta compassion.

Je n'ai pas le temps d'en écouter plus. Mon objectif est de traverser la rue et de poursuivre mon chemin. La passerelle Nike étant trop loin derrière moi, je fends lentement la foule vers le pont piétonnier qui franchit l'avenue un peu plus loin. La sueur imbibe les chemises, les saris, me mouille la peau quand je les frôle. Un enfant s'agrippe à ma main. Je vérifie instinctivement que la grenade est toujours dans ma poche.

Gagner l'accès au pont me prend une demi-heure, et je mets quinze minutes pour monter à mi-hauteur en jouant des coudes. Comment la structure peut-elle supporter un tel poids ? Tous sont pendus aux lèvres de l'orateur qui, de la scène en contrebas, les exhorte à ne pas prêter foi aux rumeurs.

– La véritable Devi *ma* n'est pas encore descendue parmi nous. Elle n'est en rien comparable à ce que vous avez pu voir au cinéma. Elle ne peut se manifester que dans un temple en bonne et due forme, et non pas n'importe où sur une plage profane, comme certains le prétendent.

Les premiers cris qui se superposent à la voix amplifiée sont faibles et semblent émerger de la périphérie du micro. J'aperçois de la fumée, une mince colonne de fumée noire qui monte de la scène. Mais il pourrait s'agir de la cérémonie. Peut-être est-il prévu que le plateau brûle, lui aussi, en conclusion du sacrifice. Puis je vois des silhouettes s'écarter en bondissant, d'autres se précipiter sur l'échafaudage de bambous pour tenter de descendre. La bâche qui délimite l'enceinte se met à fumer, avant de prendre feu dans un ronflement amplifié par la sono. Les flammes, d'abord petites, pâlies par la lumière du soleil, croissent très rapidement en larges nappes qui s'enroulent autour de la toile et s'élancent, avides d'altitude. En quelques secondes, le brasier engouffre le plateau. Bambou, bâche, marches, prêtres disparaissent derrière un rideau orange et la scène littorale se change en bûcher funéraire géant.

De ma perspective en plongée, l'horrible spectacle qui suit

ressemble à une scène de carnage dans un film épique. La foule qui cherche à s'éloigner du plateau se presse et fuit en vagues désordonnées, tandis que des débris enflammés pleuvent sur elle. Les haut-parleurs, eux, fonctionnent toujours. Sans pitié, ils alimentent la panique en diffusant les échos de la fin atroce des victimes prisonnières de la scène et créent un véritable chaos. Un grand nombre de personnes sont piétinées par la ruée, et lorsque le feu a enfin raison des hurlements amplifiés, j'entends leurs cris qui s'élèvent. Le mouvement de foule est si puissant qu'il ébranle sur sa marge les piliers du pont d'où je regarde. Plusieurs spectateurs basculent dans le vide, mais je tiens bon.

Un peu plus tard, le silence revenu, restent les cadavres mutilés qui jonchent la plage et une masse fumante de débris là où se dressait la scène. Autour de moi, les gens, hébétés, commencent à descendre du pont. Je leur emboîte le pas en titubant avant de me raviser : c'est en sens inverse que je voulais traverser. Arrivée de l'autre côté, les jambes flageolantes, je me fraie un passage sur le trottoir au milieu des corps contorsionnés qui gisent à terre. Je dépasse le New Yorker où nous buvions parfois un café, Karun et moi, en sortant de la piscine. Le carton-pâte de la statue de la Liberté est intact, mais sa torche en cornet de glace à l'italienne est éclaboussée de sang.

Je tourne au coin du Barista dans une ruelle d'où il est possible de rejoindre la voie ferrée. Après ce que je viens de voir, je suis trop secouée pour continuer sur le bitume. Les trains ne circulant pas, il semble tout indiqué de marcher entre les rails. Je cherche un intervalle entre les immeubles et je finis par en découvrir un, juste assez large pour que je m'y engage. À la sortie, je tourne vers le nord le long des voies toujours aussi désertes et j'entame ma longue marche vers la banlieue de Mumbai.

Le soir où il a tourné le dos à mes avances, la réaction de Karun m'a laissée dans un état de choc si profond que j'ai d'abord eu du mal à comprendre ce qu'il me disait.

– C'est trop tôt, j'ai encore besoin de temps, a-t-il sans doute dit, et je n'ai su comment prendre son propos.

Ne me trouvait-il pas séduisante ? Et dans ce cas, pourquoi m'avoir épousée ?

– J'étais déjà anxieux plusieurs jours avant notre mariage. Je n'ai

pas l'habitude de ces choses, je n'en ai eu aucune expérience. Tu n'imagines pas l'état de tension dans lequel cela m'a mis.

– On ne peut pas dire que j'aie une expérience pratique des hommes, moi non plus.

– S'il te plaît, ne te méprends pas, c'est entièrement de ma faute. J'ai toujours été réservé dans ce domaine. Je me croyais simplement timide, mais il y a plus. Peut-être faut-il que je te connaisse mieux. Ou peut-être est-ce toi qui dois mieux me connaître. Mon explication n'est pas très claire, je suis désolé. Tout ce que je te demande, c'est d'être patiente.

Il tenait à ce que nous continuions à nous câliner avant de dormir ensemble. Comme il paraissait sincèrement contrit et que son propos semblait assez inoffensif, j'ai accepté.

Les nuits qui ont suivi, nous n'avons fait que partager notre lit et notre sommeil. J'aurais voulu me montrer dure et sans indulgence, mais Karun était si insistant, si désolé que je finissais toujours par sentir fondre ma colère. Je l'autorisais à nouer mes bras autour de son corps avant de nous endormir, à presser le dos contre ma poitrine comme il aimait le faire. De temps à autre, il se retournait pour me regarder tel un artiste étudiant les détails de son modèle avant de le peindre de mémoire. Dans ces moments-là, je lui rendais son regard, j'essayais d'absorber l'essence de sa personne à travers cette expérience partagée de communion silencieuse. Qui était Karun ? Que ressentait-il ? Par-delà les atomes et les molécules dont il savait tant de choses, de quoi son être était-il constitué ?

Dès l'instant où cette curiosité s'est éveillée en moi, j'ai tenté d'y subordonner mon désir physique. Chaque jour, après le départ de Karun au travail, je passais l'appartement en revue, je me familiarisais avec ses affaires afin d'enrichir notre intimité. J'enfouissais mon visage dans ses chemises pour tenter d'y détecter la trace de l'odeur de son corps. J'examinais le motif de chaque cravate dans l'intention de comprendre ce qui lui plaisait. J'ai noté qu'il pliait consciencieusement ses mouchoirs en quatre, qu'il rangeait ses chaussettes l'une dans l'autre par paire, qu'il superposait ses sous-vêtements en piles bien nettes. Même les chaussures usées qu'il ne portait plus étaient soigneusement remisées dans leurs boîtes originales.

C'est sous le lit que j'ai découvert le passé de Karun, organisé aussi

méticuleusement que le reste. Quelques malles et paquets formaient tout son bagage : parmi eux, une vieille valise contenant des jouets et des jeux (voitures de course et avions long-courriers miniatures, trois boîtes de Lego) et un petit porte-documents du genre de ceux qu'utilisent les écoliers, rempli de ses bulletins scolaires classés depuis le jardin d'enfants par ordre chronologique. Je me suis sentie étrangement proche de lui en feuilletant une liasse de tableaux d'honneur semblables aux miens en sciences, mathématiques, géographie et en instruction morale (l'inévitable discipline dans laquelle je m'illustrais, moi aussi, immanquablement). Tout au fond d'une malle, j'ai découvert une copie reliée de sa thèse : « Évolution non abélienne d'instabilités chromo-Weibel fondées sur des éléments observables de spectres hadroniques ». J'ai souri en me disant que le titre était incompréhensible, comme l'aurait probablement été pour lui celui de mon mémoire de maîtrise sur les modèles de Fellegi-Holt.

À l'intérieur de la dernière valise, entre deux paquets de livres scientifiques, un choc m'attendait. Mes yeux se sont arrondis sur des saris et leurs corsages, des *dupatta*, un ensemble *salvâr-kamîz*. Une petite boîte en plastique recelait des boucles d'oreilles et des bracelets, une autre, deux colliers et une bague. Venais-je d'exhumer la preuve d'une ancienne liaison ? Karun avait-il un passé amoureux dont il avait omis de m'informer ?

Puis j'ai senti l'odeur de naphthaline, remarqué les costumes d'homme aux revers à l'ancienne mode et les lourds saris de brocart. Ces vêtements devaient de toute évidence appartenir à ses parents, conservés à titre de souvenirs. Un album enveloppé dans du papier était déposé sur le fond. Je l'ai ouvert. La première photo était une copie de celle qu'il avait encadrée et posée sur la table de la salle à manger. Elle représentait ses parents. Son père considérait l'appareil d'un œil enjoué, sa mère, l'air rêveur, regardait au loin, comme si elle voyait se dérouler à l'horizon le panorama de son existence à venir. Karun apparaissait en nouveau-né à la page suivante, puis en tout-petit à tignasse noire. Je l'ai suivi d'année en année, posant en costume de lapin avec une carotte dans la bouche, recevant le trophée du meilleur louveteau chez les scouts, assis avec ses parents dans une Mercedes en contreplaqué dans le studio d'un photographe. Je m'imaginais dans chacune de ces situations, partageais avec lui chacun des moments évoqués. Je m'insinuais par les photos dans sa

vie.

Brusquement, le visage de son père a cessé d'être là. Les rides de sa mère se sont creusées, le sourire de Karun s'est fait plus ténu et plus rare. Du poil a poussé sur sa lèvre et à son menton, une moustache s'est installée, puis a disparu. Il irradiait toujours la même innocence, mais l'expression de ses yeux devenait plus difficile à déchiffrer. La dernière photo le représentait tenant un diplôme encadré, sa mère debout, très fière, à côté de lui.

Loin de déranger Karun, mon furetage l'amusait. J'avais chaque jour une question différente à lui poser quand il rentrait. Quel était son jeu de stratégie favori ? À quel âge ses parents s'étaient-ils mariés ? Pour quel motif s'était-il acheté un caleçon vert vif ? Je profitais de ces occasions pour lui parler un peu de moi. Nous nous penchions ensemble sur nos albums, comparions nos photos d'anniversaires. Un soir, nous étions si bien occupés à assembler en Lego un bâtiment géant sur le modèle du Taj Mahal (il avait fini par ressembler à la porte de l'Inde !) que nous en avons complètement oublié de dîner. Je lui ai parlé de ma spécialisation en épidémiologie, des résultats de tests pharmaceutiques que j'allais analyser statistiquement à partir du mois suivant pour un grand laboratoire. Karun a tenté de m'expliquer le sujet dont traitait sa thèse. En bref (si j'ai bien compris), il avait analysé les données d'un processus de division de particules en vue de prédire les instabilités qui en découlaient.

La simplicité du passé de Karun, sa totale absence de surprise, me rassurait. Comme il était attachant de découvrir une biographie si raisonnable qu'elle tenait en quelques valises glissées sous une moitié de lit ! J'imaginai l'histoire de ma vie occupant l'espace restant, à touche-touche avec la sienne, dans ses propres malles.

– C'est vraiment un enfant, ai-je dit un jour à Uma. On ne fait que dormir tous les deux la nuit. Comme ça, pas de tensions !

La situation ne m'empêchait pas de rester vigilante sur tout ce qui pouvait faire progresser notre intimité physique. J'avais appris à agir de manière indirecte, à marcher sur des œufs. Chaque soir, lui enlaçant la taille, j'attirais Karun vers moi dans un mouvement très graduel, je nichais ses fesses au creux de mon ventre, pressais mes cuisses contre l'arrière des siennes. Lorsque je le sentais à l'aise, j'inversais nos positions, l'invitant à la réciprocité en toute légèreté. Je

transformais chaque mouvement en jeu. Nous nous étreignions en roulant sur toute la largeur du lit, nos ombilics cherchaient à se rencontrer pour échanger un « baiser nombriliste » ; je mesurais à l'aune de mes lèvres les distances d'un point à un autre de son corps : six bouches d'un bout de sein à l'autre, douze entre sa pomme d'Adam et sa taille. Je l'ai convaincu de m'enseigner le yoga ; aussitôt que l'air est devenu moite, la proposition de pratiquer en sous-vêtements paraissait aller de soi.

C'était un peu comme apprendre à nager, l'eau en moins. Chaque matin avant le petit déjeuner, Karun tentait avec douceur de me faire arquer le corps dans les règles de l'art et rectifiait la position de mes membres. J'apprenais vite : mon talent pour le yoga excédait largement mes aptitudes à la natation. La posture du guerrier est devenue ma préférée. Je coulais un regard vers le miroir chaque fois que nous la pratiquions. On aurait dit que nous dansions, tendus ensemble dans la même direction, vers la fenêtre ouverte par laquelle le soleil ruisselait sur nos visages et le long de nos bustes.

Parfois nous exécutions une *asana* en nous touchant, corps l'un contre l'autre comme pour ne former qu'un. L'énergie déployée pour maintenir la posture éveillait en nous une conscience décuplée des points qui nous liaient. Nous avons commencé à pratiquer de cette façon l'*asana* de l'arbre, de sorte que Karun, servant d'appui à mes mains levées au-dessus de ma tête, contrecarrait les éclipses fréquentes de mon sens de l'équilibre. Dans cette posture de flamant rose, qui implique de presser le talon le plus haut possible contre l'intérieur de l'autre cuisse, tout ajustement infime entraîne un mouvement – frôlement, poussée – au niveau de l'entrejambe dont nous éprouvions tous deux les effets. Il était difficile de faire comme si de rien n'était.

Les *asanas* méditatives, telle la posture du cadavre, pouvaient se révéler plus provocantes encore. Lorsque j'étais allongée au-dessus de Karun, complètement détendue, mon attention revenait sans cesse au point de contact qui nous liait au-dessous de la taille. Les sensations que je détectais n'étaient pas seulement les miennes, mais je résistais scrupuleusement à l'envie de les exploiter. Je laissais l'*asana* accomplir sa magie et Karun s'emplit de l'énergie de mon corps pressé contre le sien.

Plusieurs mois ont passé, et ma patience a fini par payer. Un soir, il m'a annoncé qu'il avait retrouvé au fond du frigo le restant de

champagne de notre première nuit à l'appartement.

– Je vais peut-être cuisiner quelque chose d'italien pour l'accompagner.

La sauce *cacciatore* qu'il a servie sur les spaghettis avait étrangement le goût de ses currys de poulet, mais se mariait assez bien avec le champagne (qui avait perdu ses bulles, mais dont la teneur en alcool suffisait encore à lever la plupart de ses inhibitions). Tandis que je me blottissais contre lui dans le lit un peu plus tard, j'ai remarqué qu'il ne portait ni pyjama ni sous-vêtements.

– C'est agréable. Tu ne veux pas en faire autant ?

Il avait raison. C'était *très* agréable, surtout quand il m'a laissée nicher son membre exposé entre mes cuisses sans se rétracter. Il a joué avec mes seins, pris les mamelons dans sa bouche comme je lui avais appris à le faire, mais avec une curiosité que je ne lui connaissais pas (pour l'heure, son enthousiasme était objectivement mesurable). La nuit suivante, bien que le support du champagne nous ait fait défaut, il a semblé encore plus enthousiaste. Il posait des baisers sur mon corps, traçant des motifs élaborés à base de courbes entre mes seins, mon ventre, ma taille. Il forait mon nombril de la langue comme pour en extraire du miel. J'ai trouvé un agenda périmé pour y commencer un pointage en dessinant une étoile face à chaque date où une interaction intéressante de ce genre avait lieu.

À la fin du premier mois, j'ai relevé six étoiles. Parfois, excités par nos jeux, nous nous trouvions à deux doigts de l'acte essentiel, et bien que Karun n'ait jamais franchi le cap, j'ai assigné une étoile supplémentaire à ces soirées-là. Une avancée capitale, valant trois étoiles, devait avoir lieu à Jaipur.

La conférence qu'il s'apprêtait à donner ayant été différée à la suite d'un attentat terroriste sur des sites touristiques, notre lune de miel dans la ville rose a eu lieu sept mois après notre mariage. Le Hawa Mahal était en ruine et le Palais gravement endommagé, mais le Jantar Mantar était intact. C'est là, dans le jardin de l'Observatoire, que nous avons passé sa journée de congé à nous promener. Le cadran solaire de plus de vingt-sept mètres de haut le fascinait, tout comme les immenses hémisphères concaves servant à relever les coordonnées astronomiques. Ce soir-là, un de ses collègues de Princeton nous a invités à dîner dans le palais restauré où il logeait. Les bombardements avaient épargné la partie du bâtiment qui abritait le

restaurant. Après plusieurs verres de vin, le professeur Ashton nous a déposés à notre hôtel, beaucoup plus modeste que le sien.

Je voyais bien, à l'état d'exaltation de Karun, que la nuit promettait d'enfanter une étoile, voire deux. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous étions nus tous les deux et Karun pivotait tête-bêche autour de moi, jouant à l'ombre qui se déplace sur le cadran solaire.

– C'est le chemin que je parcours le matin, a-t-il dit, penché au-dessus de moi pour m'embrasser en décrivant un arc d'un sein à l'autre.

Puis il s'est avancé un peu plus afin de semer des baisers le long de ma taille.

– Voilà où je suis parvenu à midi.

– Et ensuite, où te poses-tu ? ai-je demandé tandis que ses hanches pivotaient au-dessus de mon visage.

– Pile au cœur de l'hémisphère ! a-t-il déclaré, se penchant pour m'embrasser entre les jambes.

J'ai crié, puis éclaté de rire, tandis qu'il recommençait. Son membre nu se balançait devant mes yeux, et j'ai failli le saisir pour lui rendre la pareille. Mais je me suis rappelé de justesse son injonction de ne pas le toucher et je l'ai emprisonné dans ma bouche.

Par chance, loin de s'en inquiéter, il a trouvé mon initiative hilarante. Nous sommes retombés à plat sur le lit, riant de si bon cœur que j'ai dû le relâcher. Mais il ne s'est pas éloigné de mon visage et, au cri de « Jantar Mantar ! », j'ai repris son sexe entre mes lèvres. Bientôt, je me suis aperçue qu'il ne riait plus, que je le sentais plus présent, que l'atmosphère de notre jeu avait changé. Il a émis un petit son étouffé en se retirant à mi-chemin, puis s'est glissé de nouveau à l'intérieur.

Je n'étais pas parvenue à le faire jouir, mais j'étais sûre qu'il avait pris du plaisir. Tout comme j'en ai pris lorsqu'il m'a rendu la pareille. Si je l'y ai autorisé, c'est que les libations du dîner au restaurant avaient fait fondre toute ma réserve. La première chose à faire, à notre retour à Bombay, serait d'investir dans quelques bouteilles de vin, me suis-je dit. Par ailleurs, le jeu que nous venions de découvrir semblait nous convenir à merveille. La fois suivante, nous n'aurions peut-être même pas besoin de boire.

C'est impossible, me dis-je, il n'y a pas de courant dans les caténaires. Mais, arrivée sous le pont de l'Opéra, c'est bien cette vibration caractéristique que je ressens sous mes pieds, ce grondement, et il ne peut signifier qu'une seule chose. Je m'oblige à poursuivre mon chemin entre les rails sans me retourner. Quand le bruit est si fort qu'il m'emplit les oreilles, quand je respire l'odeur de la fumée dans mes narines et que son âcreté se répand dans ma bouche, je finis par regarder derrière moi. Soufflant par bouffées, une vieille locomotive à vapeur approche, tirant deux wagons jaune et brun.

« *Sister*, viens ! » m'interpelle une voix de femme tandis que je saute sur le remblai qui longe les voies. Une main dépasse de la portière, couverte de henné et de bijoux, une main de mariée le jour de ses noces. « Viens vite, n'aie pas peur, je vais te tirer à l'intérieur. » Sans réfléchir, je me mets à courir le long du train, j'accélère et, après avoir réussi à bondir sur le marchepied déplié, je m'étire pour saisir la main tendue.

L'acte terroriste qui avait abrégé la partie touristique de notre séjour à Jaipur n'était pas un cas isolé. Des attentats à la bombe avaient eu lieu depuis notre mariage au moins deux fois par mois dans différents États. Des violences de toutes natures avaient éclaté avec une fréquence accrue. Les villes et villages de l'Inde entière étaient en proie à une épidémie d'émeutes et de saccages. Certains voyaient dans ce chaos grandissant un cycle de provocations et de réactions orchestré par l'ISI, la tristement célèbre agence des services secrets pakistanais. D'autres accusaient les insurgés maoïstes ou les organisations mafieuses. Un jour, à la radio, j'ai entendu un journaliste attribuer l'origine des troubles à la sortie de *Superdevi* sur les écrans et blâmer l'orgie sanguinaire dans laquelle le film se complaisait.

Il en donnait pour preuve plusieurs exemples de spectateurs enragés qui, à la fin d'une séance, s'étaient littéralement déchaînés. À Ahmedabad, ils avaient envahi un marché proche et mis à sac toutes les boutiques musulmanes ; à Jhansi, ils avaient tabassé des fidèles à la sortie d'une mosquée et, à Nagpur, mis le feu à tout un lotissement habité par des musulmans. Les politiciens d'extrême droite, exploitant le potentiel de conflagration générale dont ces troubles étaient porteurs, avaient renchéri pour attiser les flammes du conflit, affirmait l'analyste. Le même genre de chauvinisme religieux, engendré par la diffusion du *Ramayana* à la télévision, ne les avait-il pas, plusieurs décennies auparavant, portés dans un seul élan au pouvoir ? Un an après la sortie de *Superdevi*, on organisait encore dans des milliers de villages des séances gratuites du film (sur DVD piratés), suivies chaque fois d'un discours religieux enflammé sur le message qu'il était censé transmettre : « l'épuration » nécessaire de la population. La Hindu Rashtriya Manch avait recruté et armé un demi-million de paysans répartis stratégiquement sur tout le territoire de l'Inde en vue de la bataille promise contre les non-hindous, pour répondre à la volonté de la déesse.

« Le pays entier est une poudrière sur le point d'exploser,

poursuivait le journaliste. Le public dit de *Superdevi* que c'est un film de la diversité parce que les producteurs ont réussi à adjoindre un acolyte musulman à la déesse, mais la prochaine fois que vous allez le voir, faites le compte des musulmans malfaisants qu'elle élimine. Chaque auditeur devrait exiger que le film soit immédiatement retiré des écrans. »

Bombay était le dernier endroit où cet appel avait une chance d'être entendu. Non seulement le public y était plus averti et plus difficile à influencer qu'ailleurs, mais les entrepreneurs locaux avaient surnommé Mumbai la « Ville de Devi » afin de tirer profit des retombées de ce succès cinématographique. Depuis quelque temps, je voyais le nom de *Superdevi* partout, sur les affiches géantes, aux flancs des bus et des trains, et même – à notre retour de Jaipur – écrit en lettres de néon rose flamboyant le long d'une spirale descendante au flanc de la tour de contrôle de l'aéroport. L'appellation allait bien à Mumbai, non seulement parce que l'action du film s'y déroulait (avec, dans le rôle principal, Baby Rinky, bel et bien découverte dans le bidonville de Dharavi), mais parce que, des neuf incarnations de la déesse, Mumbadevi, la divinité tutélaire de Mumbai, occupait l'écran le plus longtemps. Sachant que « Mumba » et « Ai » désignaient tous deux la « mère » en marathi local, quelle autre métropole en Inde aurait pu seulement imaginer disputer à Mumbai le statut de ville de la déesse-mère ?

Ce fut un coup publicitaire de génie. Les voyages organisés sur le thème « Ville de Devi », proposant la visite des sites du film et de destinations religieuses, sont devenus la coqueluche de la population, au point que tous les temples cherchaient à se faire inclure dans le périple. Ceux-là mêmes qui ne possédaient qu'une vague reproduction ou statue de la déesse l'époussetaient pour la circonstance dans l'espoir d'être choisis. D'autres, attirés par cette manne touristique en roupies (mais aussi pour une part en dollars, livres sterling et euros), faisaient installer des écrans vidéo dans leurs espaces de prière, quand ce n'était pas la stéréo THX dernier cri. Des festivals littéraires, des spectacles de danse, des joutes de dissertations entre les écoles et le concours du « Meilleur Costume d'avatar » organisé par l'hôtel Taj portaient l'emblème de la Ville de Devi : sept touches de pigment (symbolisant les sept îles originelles de Bombay) arrangées artistiquement de façon à évoquer Mumbadevi. Le *Mumbai Mirror*

publiait chaque dimanche un supplément détachable sur la mythologie de la déesse – sa victoire sur le démon géant, l'histoire de la Koli dévote dont Elle avait sauvé le mari pêcheur, Son intervention pour sauver les filatures sous embargo de la ville, auxquelles Elle avait apporté du coton. Ce dernier épisode était d'invention récente, ainsi que plusieurs autres. Mumbadevi n'avait jamais joui auparavant d'un statut de divinité de premier rang, contrairement à Lakshmi ou à Kali. Soucieux de regagner le terrain perdu sur McDonald's dans son offensive publicitaire, Pizza Hut a proposé en prime à ses clients un tapis de souris d'ordinateur à l'effigie de la déesse posant un sourire bienveillant sur plusieurs sites de la ville. Cette opération a dû cesser abruptement lorsque les musulmans ont pris ombrage du fait que Mumbadevi englobait la mosquée de Haji Ali, bien visible, dans la bénédiction qu'elle semblait adresser au littoral de Worli.

En fait, plusieurs associations de citoyens auraient souhaité faire abolir purement et simplement cette désignation de « Ville de Devi », qui transgressait l'idéal laïque de la ville (mon père en faisait une apoplexie). Les organisateurs rejetaient ces arguments, arguant que l'objectif de la campagne, culturel et dénué de prosélytisme, était de promouvoir le commerce, seule religion véritable de la ville.

L'intérieur de ce wagon ne ressemble à rien de ce que je connais. Les parois sont peintes en rose, les banquettes et les sofas installés sur le pourtour sont cramoisis, les appliques fixées à hauteur des fenêtres garnies de rideaux diffusent une lumière mordorée. Un tapis du Cachemire couvre tout le sol jusqu'à une porte fermée, flanquée de part et d'autre par une coiffeuse aux miroirs drapés de *dupatta* roses. J'ai l'impression de m'être introduite dans le boudoir d'une courtisane itinérante, dans le salon d'une maison close ambulante.

Cependant, les trois femmes qui se trouvent là sont vêtues en mariées, et non en dames de la nuit. Elles chatoient dans leurs saris rouges ; des gouttelettes décoratives de pigment blanc ont séché le long des contours de leurs visages, des clous en faux diamant étincellent à leur narine, prometteurs de virginité.

– Bienvenue ! m'accueille la plus grande. Je suis Madhu, et voici mes compagnes de parcours, Guddi et Anupam.

– Madhu *didi* nous a appris que nous allions être les nouvelles confidentes de Devi *ma* à partir de ce soir, annonce Guddi d'une seule

traite.

Elle a un visage en forme de cœur et des yeux très écartés. Elle semble la plus jeune du trio, seize ans tout au plus.

– Regarde ce qu’on vient de nous donner, ajoute Anupam, tout excitée, en désignant dans un rire son collier et ses pendants d’oreilles, qu’elle fait tinter. Et ce sari... Je sais, c’est un secret, Madhu *didi*, mais il faut que je lui dise : dans le noir, il est phosphorescent, juste comme celui d’Ouper-devi *ma* !

– Ouper-devi *ma*, répète Guddi en écho, dans les dernières scènes du film. Nous sommes les premières confidentes à en porter ! On devrait lui montrer, éteindre toutes les lumières, baisser les volets roulants. On peut, Madhu *didi* ?

Madhu leur répond par la négative.

– Ne faites pas attention à elles. Elles sont très naïves. Mura les a recrutées dans leur village il y a seulement une semaine. J’ai eu à peine trois jours pour les mettre au courant de ce qu’est la ville. Quand je vous ai vue marcher le long des voies, je me suis dit que vous pourriez peut-être...

– Oh, ce serait tellement formidable qu’elle puisse prendre la place de Nalini *didi* ! s’exclame Anupam.

– Oh oui, elle pourrait, dis ! Elle deviendrait une de nos sœurs ! Oh, s’il te plaît, dis oui, Madhu *didi* ! supplie Guddi en pressant une de mes mains contre sa poitrine.

Madhu m’examine de près et fronce le sourcil :

– Tu paraissais beaucoup plus jeune vue de loin, dit-elle d’un ton blessé comme si je l’avais trompée sur la marchandise. Ça risque de ne pas marcher si tu as l’air d’être leur tante au lieu de leur sœur. Tu as sûrement passé la trentaine.

– Mais on peut la maquiller, *didi*, insiste Anupam, avec toutes ces poudres et tous ces rouges à lèvres que tu nous as montrés. On peut la rendre jeune comme avant si on l’enduit avec cette crème magique, celle dont les étrangères se servent, tu disais, quand elles prennent de l’âge.

– Et si on lui apprend à danser en plus, Mura *chacha* ne pourra pas la renvoyer, si ?

Guddi, debout sur le tapis, joint les mains au-dessus de sa tête et se met à évoluer dans des mouvements de danses classiques réinterprétés par le cinéma populaire.

– On danserait toutes les quatre ensemble pour Devi *ma*.

Madhu accueille leur proposition avec tiédeur.

– On peut toujours essayer, pourquoi pas. Au moins, elle ne porte pas de *mangalsutra*. Pour Mura, une femme mariée, c'est hors de question.

Avant que je puisse la détromper, elle me pousse vers une des coiffeuses.

– Bon, dépêchons-nous, le train va s'arrêter à Santa Cruz sans qu'on ait vu le temps passer.

Je sursaute à ces mots. Santa Cruz, plusieurs stations après ma destination !

– En fait, si vous pouviez faire arrêter le train à Bandra, je pourrais descendre...

– Oh, c'est tout à fait impossible. Le conducteur du train est dans la locomotive et la seule façon de lui parler, c'est de tirer le signal d'alarme, dit Madhu d'un air faussement attristé.

Elle a du mal à dissimuler la jubilation qui traverse son regard.

– Et puis, il faut qu'on te prépare pour Mura *chacha*, *didi*, ajoute Guddi. Il est là, juste derrière la porte, il se repose, il va se lever d'une minute à l'autre.

Elle me fait asseoir pendant qu'Anupam prend une fiole de liquide blanc et la secoue.

– Heureusement qu'on a toujours le costume de Nalini *didi*, on peut t'habiller avec.

Anupam commence à peindre une série de touches blanches le long de mes sourcils, mais j'arrête sa main.

– Je suis désolée, je ne sais vraiment pas ce que vous faites, mais je ne veux pas que vous me fassiez belle pour votre Mura *chacha*. Excusez-moi. J'ai seulement besoin de me rendre à Bandra.

Guddi et Anupam me jettent un regard anxieux.

– Tu sais ce que tu dis ? s'exclame Madhu. C'est pour Devi *ma* que nous sommes en train de te préparer, pas seulement pour Mura. La véritable Devi *ma*, celle qui est apparue en personne à Juhu, pas une de ces copies qui surgissent de tous les côtés. C'est pour ça que nous allons à Santa Cruz. Tu n'as donc pas entendu la nouvelle ? Tu as de la chance qu'on t'offre cette occasion, que Nalini n'ait pas pu nous rejoindre. Devi *ma* en personne, tu entends ? Vous allez la servir en tant que demoiselles de compagnie. Bien que dans ton cas, sans

vouloir être impolie, il faudrait plutôt dire dame.

– S’il te plaît, *didi*, tu dois dire oui, insiste Guddi. Devi *ma* peut devenir furieuse quand on lui manque de respect si peu que ce soit. Il y avait une fille dans notre village, en plaisantant devant l’idole, elle a dit qu’elle avait le teint plus clair que Devi *ma*, que Devi *ma* était trop noire. Dans la semaine qui a suivi, elle est morte, sa peau et même ses yeux étaient devenus tout noirs. Après ça, même ses parents n’ont pas eu le courage de l’approcher. Elle s’est fait dévorer par les chacals. On les a vus à l’œuvre.

Devant mon scepticisme évident, Anupam hoche la tête pour confirmer que c’est la vérité.

– Et Bhim *kaka*, parle-lui de Bhim *kaka*, dit-elle à Madhu, d’un ton excité qui fait monter sa voix dans les aigus.

– Tu n’as sans doute pas entendu parler de Bhim non plus ? C’est vrai qu’il est seulement l’homme le plus important de la ville...

Madhu lève les sourcils et me fixe jusqu’à ce que je réponde d’un hochement de tête – oui, je sais, le dirigeant de la HRM qui tient sa notoriété quasi mythique de ses méthodes sanguinaires.

– Eh bien, essaie de te représenter un peu : Bhim en personne est devenu disciple de Devi *ma*. Il l’a d’abord provoquée, il l’a traitée de frimeuse, et maintenant, il tombe à ses pieds au moins une fois par semaine pour la supplier de lui accorder sa bénédiction. Il a mis son armée à sa disposition jusqu’au dernier soldat et clame que, dans la ville, aucune feuille d’arbre ne tombe sans qu’elle l’ait voulu. Qui, selon toi, fait déplacer ce train avec ces jeunes femmes toutes les semaines ? Bhim ! Mura n’est que son factotum. Alors, oublie ce que tu avais à faire à Bandra. Si Devi *ma* ne te fait pas peur, aie au moins la prudence de ne pas te mettre Bhim à dos.

La locomotive siffle. Nous avons dépassé le pont de Bombay Central. Je pourrai toujours m’esquiver à Santa Cruz et marcher en sens inverse.

– Très bien, dis-je à Madhu, je vais me présenter à Mura.

Guddi et Anupam, ravies, poussent des glapissements. Madhu elle-même semble se détendre un peu et s’empare d’une brosse pour me coiffer pendant que les deux autres s’extasient en ouvrant des pots de maquillage.

– Guddi, trouve-moi cette crème antirides pour les *memsahib*. Anupam, verse un peu d’eau de la thermos sur un chiffon et nettoie-lui

les bras.

La brosse se coince en rencontrant de la poussière de gravats ; Madhu force l'obstacle en tirant violemment.

– Comme si ce n'était déjà pas assez difficile ! Qu'est-ce que tu as fait pour que tes cheveux s'emmêlent comme ça ? Tu les soignes au gravier ?

Quand les filles veulent me peindre les ongles au vernis, Madhu refuse. Le séchage, à son avis, prendrait trop longtemps.

– Les joues et les lèvres maquillées, cela suffira. Ensuite, il n'y aura plus qu'à espérer qu'elle fasse l'affaire.

Un collier de plusieurs métaux cascade à présent le long de ma gorge en multiples torsades. Elle pique de lourdes boucles dans les lobes de mes oreilles. Puis elles se reculent toutes les trois pour m'examiner. Je sens la peau de mon visage emprisonnée sous une croûte de maquillage.

– Elle aura l'air plus jeune quand vous aurez fini de lui peindre les touches blanches de mariée autour des sourcils.

Une fois décorée, je suis priée de passer le sari « magique ». Madhu insiste :

– Il est vraiment phosphorescent, crois-moi, mais ça ne se voit que dans l'obscurité totale. De toute façon, ton *salvâr* est sale. Tu n'imagines tout de même pas que Devi *ma* tolérerait qu'on se présente devant elle dans une guenille pareille ?

Je prends conscience de mon erreur en me changeant. Ni le sari ni le jupon n'ont de poche et je suis obligée d'envelopper la grenade dans les plis, au niveau de la taille, et de m'en remettre au destin. Me voilà transpirant sous plusieurs couches de soie épaisse. Guddi et Anupam s'exclament qu'en rouge vif je ressemble vraiment à une mariée et Madhu reconnaît à contrecœur que je ne donne pas l'impression d'être leur tante. Elle me voile la tête du pan du sari et m'accompagne jusqu'à la porte de Mura comme si elle me guidait vers ma chambre nuptiale. Juste avant de tourner la poignée, elle s'arrête, prise d'un doute :

– J'ai oublié de te demander, tu as eu tes règles, ce mois-ci, j'espère ? Il est hors de question de polluer Devi *ma*.

La teneur de la campagne « Ville de Devi » a changé du jour au lendemain. Un beau matin, nous avons découvert qu'un régiment de

statues de Mumbadevi de près de cinq mètres de haut avaient envahi Mumbai.

– C'est une opération touristique, a expliqué le nouveau responsable, pour montrer Mumbadevi à tous ceux qui viennent visiter notre ville, afin qu'ils puissent l'apprécier dans toute sa splendeur et sa munificence.

Il émanait cependant des statues plus de bellicosité que d'éclat. Identiques, coulées dans le béton, c'étaient des figures guerrières sinistres, aux traits grossièrement esquissés. La plupart d'entre elles avaient surgi aux abords de localités musulmanes surpeuplées qui ne voyaient passer aucun touriste, là où leur présence constituait la provocation la plus criante.

Peu après, la municipalité, alliée de la HRM, a interdit la vente de viande le vendredi par déférence envers la déesse-mère. La semaine suivante, elle a émis un décret exigeant de tous les établissements publics, y compris les lieux de culte, qu'ils exhibent l'emblème « Ville de Devi » à leurs frontons. Quand les églises et les mosquées ont protesté, trouvant cette représentation de Mumbadevi agressive, Shrikant Doshi, le président de la HRM, a pris la parole personnellement pour répondre :

– Devi *ma* ne se révèle qu'à ceux qui croient. Quiconque affirme la voir dans cet emblème ne peut affirmer ensuite être un authentique chrétien ou musulman.

Ses nervis ont émis des ultimatums par toute la ville, tabassé les mollahs et les prêtres récalcitrants, vandalisé leurs mosquées et leurs églises. Des foules en colère ont fondu en repréailles sur des temples hindous, poignardé deux prêtres à Babulnath et détruit plusieurs sanctuaires périphériques de Mahalakshmi.

Les émeutes déclenchées par cette opération ont changé irrémédiablement le caractère de la ville. Le calme est revenu en apparence, mais l'atmosphère explosive d'agressivité et de méfiance extrême qui s'était installée entre les communautés est restée.

Immergée dans le « projet Karun » de mon agenda, je ne prêtais qu'une attention intermittente aux tensions de la « Ville de Devi ». Le jalon de notre centième étoile approchait à grands pas. Le jour où je l'ai enregistrée, je n'ai pas résisté au plaisir de me livrer à quelques calculs. Notre moyenne hebdomadaire des cinq derniers mois s'élevait

à 4,35 étoiles, avec un écart-type (σ) de 2,72. En ignorant la période écoulée avant Jaipur, la moyenne bondissait à 6,67 étoiles par semaine, avec $\sigma = 1,44$. Ces statistiques étaient-elles bonnes ? Ces chiffres étaient-ils conformes à la norme ? Je n'en avais aucune idée.

– La moyenne paraît un peu juste, pour des nouveaux mariés, a estimé Uma. Mais il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Maintenant, tu sais que son appareil fonctionne et qu'il n'est probablement pas homo.

– Merci pour cette démonstration de sensibilité.

– Désolée. Ce que je veux dire, c'est que tant que vous prenez du plaisir, les chiffres sont forcément bons. C'est la seule chose qui compte.

Du plaisir, oui, nous en prenions. Karun attendait toujours que je mène le jeu, mais j'avais découvert, à ma surprise, que j'aimais le faire. La chasseresse, la tigresse sur la piste de sa proie... il y avait sûrement une déesse pour incarner ces personnages-là et leur démarche, non ?

Mais avant tout, Karun était devenu un élément primordial de ma vie. J'aimais le moment du réveil, chaque matin, quand il remontait sur le lit pour partager avec moi sa tasse de café à la cannelle. Nous lisions le journal en prenant le petit déjeuner, à l'affût des erreurs et des inexactitudes dans les enquêtes et les études dites « scientifiques », stupéfiés par les dernières entorses à la logique de la part des politiques. Les soirs où je rentrais tard du travail, je ne savais jamais quelle nouvelle expérience culinaire m'attendait. Un jour, il a même créé la surprise avec un plat vietnamien. Le goût de sa cuisine indo-italienne confinait au sublime depuis que le professeur Ashton lui avait envoyé de Princeton des sachets de graines d'herbes aromatiques (nous hébergions désormais sur notre balcon des plantes européennes : sauge, romarin). Parfois, je découvrais des brins de basilic entre les plis de ma serviette. Un jour, ouvrant mon placard, j'ai trouvé des sachets de lavande nichés entre mes saris. Chaque soir, je frottais de mon orteil l'endroit glabre de sa cheville avant de m'endormir et ce contact me rassurait. La texture de nos draps tournesols avait acquis une douceur soyeuse avec le temps et l'usage.

Le jour où mon père a eu son infarctus, dans le taxi en route vers l'hôpital, Karun m'a tenu la main durant tout le trajet, le visage rouge de chagrin, les jointures livides, tout comme moi.

– J'ai vécu la même chose à onze ans, a-t-il murmuré. Je sais ce

qu'on ressent.

Durant mes nuits de veille, il insistait pour me tenir compagnie et nous restions assis côte à côte au chevet de mon père jusqu'à ce qu'Uma vienne prendre la relève. À la maison, il s'occupait de moi comme si j'avais été la malade et cherchait à me redonner des forces à grand renfort de minestrone et de vitamines en m'assurant que tout irait bien. Peut-être son traitement a-t-il eu un effet thérapeutique par procuration, car deux semaines plus tard, mon père, bon pied bon œil, était de retour chez lui.

Je prenais peu à peu conscience de la façon dont j'en étais venue à compter sur Karun, à l'aimer et à le connaître depuis notre mariage. Il était trop réservé pour se révéler, sauf à de rares personnes triées sur le volet. Certes, j'étais dans ce cas, mais je me faisais l'effet d'une abeille dans un bouton de fleur aux pétales serrés dont chaque couronne était suivie d'une nouvelle. J'avais beau creuser toujours plus profond, je sentais que le cœur du mystère restait à atteindre. Un secret, un trésor, un charme imprévu existait au fond de lui, que je découvrirais le moment venu.

Peut-être la consommation de notre mariage au sens traditionnel du terme faisait-elle partie de cette attente, de cette séduction. La chasseresse devait encore persévérer pour remporter ses quatre étoiles. J'étais prête à attendre le signal de Karun pour aborder l'étape suivante. Jusque-là, j'allais devoir me contenter de notre répertoire limité de « Jantar Mantar » (comme nous appelions à présent nos jeux).

La grossesse d'Uma m'a poussée à réorienter ma stratégie. Comment pourrions-nous jamais former une trinité si Karun ne faisait pas ce qu'il fallait pour me mettre enceinte ? Bien que nous ayons parlé famille avant notre mariage, la question de l'enfant n'avait pas reparu (chose curieuse) dans nos conversations, et je m'étais dit qu'elle pouvait encore attendre. Mais lorsque Uma a accouché, la vue de mon minuscule neveu à son sein m'a rempli le cœur d'un désir douloureux. Je venais d'avoir trente-trois ans. Combien de temps mon horloge biologique me laisserait-elle avant que la batterie expire ?

J'ai donc abordé la question un soir, sans ambages :

– Cela fait un an et demi, peut-être qu'on pourrait essayer de s'y prendre autrement ? Comme les autres couples ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Le visage de Karun s'est empourpré.

– Pour qu'on forme une famille de trois, ai-je ajouté pour couper court à toute interprétation pénible.

En dépit de son malaise, Karun a acquiescé à ma proposition d'y travailler dans les semaines à venir. Chaque soir, les yeux clos, il s'embarquait dans cette nouvelle mission d'exploration. Je tentais de ne faire aucun mouvement qui le prenne au dépourvu. Je me retenais même de regarder vers le bas, et plus encore de le caresser ou de le guider. Et c'était mentalement que je lui transmettais des vibrations positives – mes encouragements, mon estime, mon empathie.

La barrière que je devais l'aider à franchir semblait être essentiellement d'ordre psychologique. Parfois, il rapetissait trop vite, mais le plus souvent il s'arrêtait en pleine phase d'érection. C'est alors que ma sœur m'a conseillé d'essayer les grenades.

– La grenade, c'est notre alternative aux huîtres prescrites en Occident. Le *Kama-sutra* dit de faire bouillir les graines dans de l'huile, mais un verre de jus du fruit donne le même résultat, j'en ai fait l'expérience.

Comme Karun marquait une certaine perplexité devant toutes les boissons que je m'étais mise à lui servir après dîner, je lui vantais leurs propriétés antioxydantes, lesquelles, ajoutais-je, sont d'autant mieux assimilées qu'on les absorbe le soir.

J'achetais les grenades au marché proche de mon travail. Je préférais la variété rouge à la dorée, elle exprimait mieux visuellement l'ardeur que l'on attend d'un aphrodisiaque. J'ai appris à distinguer la *mrduḷa*, à l'intérieur lisse et cramoisi, de la *bhagwa* à la peau douce et luisante (les plus juteuses venaient de Sarata). Je suis devenue experte pour séparer les arilles du mésocarpe blanc et amer, pour les presser jusqu'à la dernière goutte de saveur. Un jour, j'ai substitué à mon breuvage du jus en bouteille acheté dans une boutique. Il était insipide, sans âme, sans comparaison avec le jus frais.

Notre tonique du soir nous est devenu indispensable à l'un comme à l'autre. Peut-être Karun en avait-il deviné la fonction, bien que je ne lui aie rien avoué. Chaque soir, notre premier baiser avait un goût de grenade, et je me suis aperçue plusieurs fois que le bout de mes seins en avait pris la couleur. Je me demandais si l'odeur du fruit se mêlait à la mienne après Jantar Mantar et si j'en déposais aussi des effluves sur Karun. Parfois j'en mettais de côté quelques graines pour

saupoudrer nos céréales du matin et prolonger le charme.

Les mêmes associations avec le rapport amoureux ont dû faire leur chemin dans l'esprit de Karun. C'est peut-être à ces références subliminales que le *Kama-sutra* attribue l'effet de la grenade, car j'ai bel et bien noté un progrès. Les explorations de Karun devenaient suffisamment précises pour que j'entrevoie le succès à plus ou moins brève échéance. Étendue sous lui chaque soir, j'attendais patiemment qu'il amorce la prochaine avancée. Des images de son passé allaient et venaient dans ma tête, photos, avions miniatures, tableaux d'honneur en instruction morale, formes fantastiques en Lego. Avec ce dénouement, mon absorption de lui serait enfin totale. Les avions décolleraient, les Lego voleraient à travers le ciel comme autant de quarks et d'électrons, de planètes, de Voies lactées. Enrobée dans le doux parfum des grenades, la supernova que nous formions s'épanouirait dans le temps et dans l'espace.

Je lisse les plis de mon sari pour aplanir autant que faire se peut la bosse que la grenade forme à ma taille tandis que Madhu m'entraîne vers la moitié de wagon réservée à Mura. Le lieu, curieusement, est d'aspect miteux. Des zones de peinture blanche récente alternent avec des étendues vert ferroviaire tout écaillées, comme si l'on avait abandonné en cours de route un projet de rénovation. Toute une longueur est encore garnie de couchettes superposées deux à deux. Le sol laisse voir des trous béants aux endroits où l'on a arraché les parois de séparation entre les compartiments. Est-ce donc là le repaire d'un assistant du grand et puissant Bhim ?

Mura, assis sur une des couchettes basses, est occupé à manger des cacahuètes qu'il décortique de la main gauche et lance une à une dans sa bouche d'un mouvement compulsif en forme d'arc. Petit, bulbeux, il a la tête plus large que le corps, comme quelqu'un qui utilise beaucoup ses méninges. Un comptable, peut-être. Je remarque qu'un film malsain couvre sa peau, une sorte de graisse qui exsude de ses pores et fait reluire son crâne. Par excès de cacahuètes dans son régime ?

Madhu lui explique ma présence et se retire en fermant la porte derrière elle. Le maquillage doit faire son effet, car Mura ne me pose pas de question sur mon âge.

– Tu sais danser ? demande-t-il par contre.

– Un petit peu. Guddi a dit qu'elle pouvait m'apprendre.

– Ah, Guddi. Elle est tellement naïve, non ? Tu sais, quand je suis allé la chercher, elle a demandé si elle pouvait amener son petit frère de cinq ans pour rencontrer Devi *ma* ! Ces paysans, ils sont vraiment puérils. Impossible de leur expliquer comment fonctionne le monde.

Mura ôte ses verres épais de comptable et s'essuie la face avec un mouchoir. Je me demande où il veut en venir.

– Toi, bien sûr, tu es de la ville, tu dois savoir que les choses ne se passent pas comme ça. Par exemple, quels que soient les défauts que ton maquillage cherche à dissimuler, admettons que je te choisisse pour tenir compagnie à Devi *ma*. La question qui se pose alors, c'est : « Qu'est-ce que j'y gagne ? »

Les yeux de Mura s'écarquillent derrière ses lunettes, comme ceux d'un enfant à qui l'on évoque sa friandise favorite.

– Je n'ai pas beaucoup d'argent, si c'est ce que vous voulez dire.

– Oh non, je ne veux parler de rien d'aussi vil. Mais tu comprends ma situation, n'est-ce pas ? Les citadins sont différents des paysans, ils sont prêts à employer des moyens détournés s'ils peuvent en tirer un avantage. Avec eux – entre *nous* –, il n'y a aucune honte à demander que l'échange soit équitable, dit-il en tapotant la banquette à côté de lui. Pourquoi ne pas venir t'asseoir à côté de moi sur la banquette... m'accorder cette petite récompense en échange de tout ce que je fais pour notre communauté ?

Il craque une cosse de cacahuète et me présente les graines sur sa paume tendue comme si j'étais un oiseau.

J'ignore son offre.

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préfère rester debout.

D'abord le Roméo de l'hôpital, puis Hrithik, et maintenant Mura... Mon corps dégage-t-il des phéromones particulières aujourd'hui, pour que je m'attire de telles avances ? Pourquoi suis-je tout à coup devenue si populaire ?

Mura secoue la tête.

– Tu refuses même de t'asseoir près de moi. Tu manques de la plus élémentaire générosité, dit-il avec un regard lourd de reproche. Alors c'est peut-être bien Mura qui va se mettre debout, à ta hauteur.

Juste à ce moment, la locomotive pile dans un crissement assourdissant de freins. Les cacahuètes éjectées en l'air, Mura dérape sur le sol et manque de s'envoler lui aussi. Quand le train s'immobilise

tout à fait après plusieurs hoquets violents, il se relève en jurant.

– Ce chauffeur est complètement fou ! On ne s'arrête pas comme ça ! Attends-moi ici, je vais voir ce qui se passe.

Il sort par la pièce des femmes et j'entends un loquet qu'on tire de l'autre côté.

C'est le moment ou jamais. Je m'approche de la porte et j'appelle les filles dans un murmure.

– Anupam ? Guddi ? Madhu ?

– Oui, *didi* ?

– Guddi, tu peux m'ouvrir ?

Je les entends pouffer, puis se parler à voix étouffée. Enfin, Anupam répond :

– *Didi* ? Mura *chacha* nous a ordonné de ne pas te laisser sortir.

– Juste une minute, il faut que j'aille aux toilettes.

Elles délibèrent de nouveau, puis Guddi s'adresse à moi :

– Il faut qu'on consulte Madhu *didi* d'abord, mais elle a rejoint Mura *chacha*. Ils ne seront pas longs.

J'entends Anupam glousser derrière elle.

Je décide de tenter ma chance par une fenêtre. J'écarte deux des barreaux horizontaux, mais l'espace ainsi agrandi laisserait à peine passer un chat. En cherchant une barre de fer dont je pourrais me servir comme levier, je m'aperçois que les fenêtres de l'arrière du wagon sont considérablement plus rouillées. Il ne reste plus que deux barreaux à la dernière, dont l'un s'effrite dans ma main quand je le pousse. Au moment où je fais subir le même sort à l'autre pour me ménager une ouverture confortable, Mura revient.

– Cet imbécile de chauffeur ! Il voulait retourner à Dadar, trop froussard pour traverser Mahim. Il s'était mis en tête de prendre la Central Line jusqu'à Ghatkopar, puis de passer sur la nouvelle voie du métro. Le fou ! À vingt mètres au-dessus du sol ! Je l'ai convaincu qu'il n'y avait aucun danger, que Bhim en personne avait négocié notre passage.

Je reste debout près de la fenêtre pour tenter d'en masquer la béance. Mieux vaudrait qu'il reste dans l'ignorance de mes plans. Ils divergent par trop des siens.

– Ça ne t'aurait pas avancée à grand-chose de réussir à te faufiler dehors, dit-il d'une voix douce, avec sympathie, tandis que le train redémarre. Tu ne vois pas où on est ?

Je jette un coup d'œil par la fenêtre aux flaques d'eau stagnante qui longent les rails, à l'alignement de bicoques le long des voies, aux parcelles plantées d'épinards et de salades, paysage commun à toutes les banlieues desservies par la ligne.

– Tu ne t'es rendue compte de rien ? Le chauffeur s'est arrêté à l'embranchement de Dadar pour prendre l'autre voie, mais on l'a raisonné et nous sommes à Mahim, maintenant, le côté musulman qui l'épouvantait, le cœur du fief des circoncis. Quand les massacres ont commencé, c'est le premier quartier dans lequel ils se sont barricadés. Ne t'inquiète pas, on les a payés pour qu'ils nous laissent passer. Ils nous prennent pour une bande de chrétiens inoffensifs qui retournent à Bandra par le pont ferroviaire... Bien entendu, tu as toute liberté pour partir de ton côté. Mais qui sait ce qu'ils vont te faire en te voyant sortir du train ? Surtout dans cette jolie toilette de mariée hindoue...

Ce qui a fait dériver irrévocablement Bombay vers la fracture entre hindous et musulmans, c'est le pont autoroutier qui relie Bandra à Worli. Coupant par la mer pour éviter les banlieues surpeuplées telles que Dadar et Mahim, il reliait le sud au nord en dix minutes, pas une de plus (et même trois de moins lorsque Uma conduisait).

– Regarde ce que nous sommes devenus ! disait-elle en empruntant la route suspendue au-dessus de l'eau dont la construction avait pris dix ans et coûté seize milliards de roupies. Une métropole internationale de première classe, au même niveau que San Francisco ou Sydney !

Peut-être est-ce l'appellation « joyau de la technologie indienne » qui a attiré l'attention de la HRM. L'organisation a annoncé un beau jour que l'ouvrage, opérationnel depuis 2009, restait à consacrer et le serait dans le cadre du projet « Ville de Devi ». Des processions religieuses venues de tous les quartiers de Mumbai devaient converger vers le pont. Des prêtres hindous accorderaient leurs bénédictions à la structure et la rebaptiseraient « Liaison maritime de Mumbadevi ». Pour rendre encore plus délétère cette « provocation incendiaire » (selon les termes de l'*Indian Express*), la HRM inviterait les dirigeants de toutes les factions politiques importantes de droite à participer à la cérémonie et les ferait venir par avion.

Quand j'ai allumé la télévision ce matin-là, les cabines de péage

avaient déjà été badigeonnées de vermillon et la marée de participants atteignait la zone de suspension cantilever du pont. En gros plan, Doshi, de la HRM, essayait de sourire, malgré la sueur qui ruisselait sur ses joues. Quand il a voulu casser une noix de coco sur le béton, il a dû s'y reprendre à trois fois. Puis, levant les deux moitiés comme s'il venait de réussir un tour de magie, il a monté les marches d'un petit podium et a commencé un discours.

« Il y a de cela bien des siècles, au temps du *Ramayana*, nos ancêtres ont fait la preuve de leur expertise en matière de construction. Ils ont construit un pont immense qui reliait l'Inde à l'île de Lanka afin que le seigneur Rama puisse traverser la mer et ramener sa bien-aimée Sita Devi. Aujourd'hui, les ingénieurs hindous ont réitéré l'exploit de leurs aïeux afin que nous puissions nous aussi voyager vers le sud, de Bandra à Worli. »

J'ai changé de chaîne... et retrouvé Doshi. Il remerciait à présent Mumbadevi pour la protection constante et les bénédictions qu'elle avait fait pleuvoir sur le pont.

Juste au moment où je m'apprêtais à zapper de nouveau, la caméra a reculé, montrant, dans un drôle de plan grand-angulaire comme pris d'avion, des ensembles de câbles suspendus se soulevant d'une hauteur de quarante étages dans les airs. Ce qui a capté mon regard, c'était la façon dont une des tourelles centrales maintenant ces câbles semblait s'incliner vers moi. L'énorme boule de feu, accompagnée par le son d'une explosion, est survenue quelques secondes plus tard. Des images se sont succédé par saccades sur l'écran, de gens qui couraient et se jetaient dans l'eau, de nouvelles explosions crachant débris et fumée, des axes de haubans se désolidarisant telles les ailes d'un papillon mort pour s'écraser et sombrer dans la mer. Chaque fois que je croyais que tout était fini, une nouvelle explosion faisait voler en éclats un nouveau segment du pont. Finalement, devant mes yeux hébétés rivés sur l'écran, il n'a plus subsisté que l'ossature fumante de l'ouvrage.

Cent quatre-vingt-deux personnes ont péri ce matin-là, parmi lesquelles Srikanth Doshi et la plupart des dirigeants de la HRM et de ses alliés. Mon père m'a appelée pour me dire de rester chez moi, qu'il allait y avoir des émeutes dans toute la ville. Effectivement, des factions rivales hindoues se sont jetées avec jubilation dans la compétition. C'était à qui massacrerait le plus grand nombre de

musulmans, non seulement en représailles (même si les explosions portaient toutes les marques d'un acte terroriste très élaboré), mais pour se prouver chacune qu'elle était la plus farouche, la plus impitoyable – la plus digne, donc, d'occuper le siège vacant du pouvoir. Notre Marche pour l'Unité ne les a pas impressionnées, pas plus que les éditoriaux angoissés des plus grands journalistes.

L'épisode le plus sanglant s'est produit à la fin de la semaine à Haji Ali. Une foule déchaînée, éperonnée par un meneur jusqu'alors inconnu, s'est engouffrée sur la jetée à l'assaut de l'île sur laquelle se dresse la mosquée. Les soldats de Bhim ont décapité les hommes en prière, traîné les femmes au-dehors pour les violer dans la cour, empalé des bébés sur des piques enfoncées entre les rochers de la plage. Ils ont filmé le tout en vidéo dans les moindres détails. La diffusion du film, édulcoré par la censure pour passer à l'antenne, n'en était pas moins insupportable. Nous avons dû, Karun et moi, détourner les yeux.

D'autres, en revanche, se délectaient de ces images. La vidéo en a propagé la sauvagerie dans tout le pays, atteignant par voie d'écran une population de plus d'un milliard de téléphones portables. Mon père, atterré, en a même reçu une version retouchée présentant les agresseurs comme musulmans et leurs victimes comme de pauvres pèlerins hindous sans défense. Après plusieurs mois de défoulement sans cible bien définie, les foules urbaines et rurales galvanisées par *Superdevi* avaient enfin trouvé des proies rêvées. Les informations sont devenues si atroces que nous avons abandonné notre rituel de lecture mutuelle du journal au petit déjeuner : vingt villages musulmans rasés dans l'ouest du Gujerat, quarante et un enfants hindous circoncis à Lucknow à l'aide de pierres pointues utilisées ensuite pour leur défoncer le crâne ; des chrétiens brûlés vifs dans leurs églises, des sikhs massacrés en pleine rue. Chaque groupe semblait se jeter dans la mêlée avec ardeur, comme si l'objectif national d'intégration avait finalement triomphé et que le bain de sang était une façon symbolique de célébrer le multiculturalisme et l'égalité des chances.

Quand Bhim s'est affirmé comme dirigeant suprême de la HRM, nous avons tous poussé un soupir de soulagement. La compétition pour le pouvoir était terminée, les meurtres allaient cesser. Durant toute son ascension, nous avons entendu à son sujet toutes sortes de légendes mythiques. Homme d'affaires enlevé et torturé par des

musulmans, professeur dont la famille avait été annihilée par des terroristes... Mais personne ne savait ce qu'il prétendait défendre avant le rassemblement au cours duquel il s'est présenté comme un combattant de la paix. « “Je m'engage à mettre fin à la violence sanguinaire, à tendre aux minorités un rameau d'olivier” », a déclamé Karun le lendemain matin, lisant ses propos dans le journal. « “Dorénavant, mon objectif est de promouvoir l'harmonie, de soutenir le progrès de l'industrie, des sciences et des arts.” » Le modèle que Bhim proclamait sien était Ashoka, le grand empereur de la dynastie maurya qui, dans sa volonté d'unifier l'Inde, déploya d'abord une cruauté sans limite avant de gouverner le pays avec une compassion et une bienveillance remarquables. Dans les semaines qui ont suivi, on a diffusé en boucle des rapports sur ses efforts pour unir les citadins et les paysans qui le soutenaient, sur son aptitude à communiquer avec les jeunes instruits. Uma elle-même a envisagé un instant de s'inscrire (« par pure curiosité », précisa-t-elle à mon père écumant de rage) quand Bhim a inauguré son compte TwitterXLP.

Il avait négligé un détail : la HRM l'avait certes sacré empereur, mais celle-ci était loin de représenter l'ensemble du pays. Elle a été battue à plates coutures dans les élections nationales longtemps différées qui ont eu lieu ce mois-là. Enragé par cette défaite humiliante qu'il imputait aux germes cancéreux implantés par les minorités, Bhim ne s'est pas contenté d'abandonner aussitôt la défroque d'Ashoka, mais a décidé que la HRM contournerait le processus politique et ignorerait les résultats du scrutin. La violence de la lutte pour le pouvoir ne s'était jamais réellement éteinte. Elle brûlait encore à l'arrière-plan, autoalimentée à la façon d'une réaction nucléaire. Bhim a soufflé sur ses braises. Il a canalisé tous ces appétits sanguinaires en lançant une campagne d'éradication définitive des musulmans de l'Inde.

Monté sur un char à l'ancienne, il s'est embarqué pour un *rath yatra* par tout le pays, périple incantatoire durant lequel il a fait plus d'une fois penser à Hitler, avec ses appels à la « solution finale ». D'autres dirigeants avaient effectué des *rath yatra* dans le passé, telle la fameuse croisade qui avait mené à la destruction de la mosquée d'Ayodhya en 1992. L'odyssée de Bhim en était une version high-tech, avec écrans vidéo géants pour exciter les spectateurs et système de communication sophistiqué pour mobiliser et manipuler les foules. Il a

fait un usage particulièrement réussi du nouveau service TwitterSpeak, grâce auquel il pouvait diffuser des messages sous forme vocale aux portables de ses adeptes illettrés.

Dès lors, le carnage a atteint des niveaux dont mon père n'avait pas connu d'équivalent depuis la Partition en 1947. Le conflit faisait boule de neige, les investisseurs du monde entier fuyaient le chaos indien, l'effondrement consécutif de l'économie engendrait une recrudescence d'hostilité envers les musulmans qui servaient de boucs émissaires, accusés du désastre.

– Les dirigeants de notre nouveau gouvernement fédéral devraient être passés par les armes, me disait-il. Ils sont tellement soucieux de préserver leur coalition qu'ils osent à peine ouvrir la bouche pour critiquer Bhim.

La BBC a commencé à commenter la situation du pays en termes de « nettoyage ethnique » et de « génocide ». Le Pakistan fanfaronnait, fulminant qu'il allait intervenir avec son armée pour sauver ses « frères en islam », mais ne bougeait pas, le soutien de la Chine ne lui étant pas encore acquis. Il a dû se contenter de gonfler l'enveloppe de son aide au terrorisme, car peu après, une bonne dizaine de temples emblématiques, de Badrinath à Madurai, ont été détruits par des bombes. Bhim a immédiatement tiré de ces exactions un nouveau prétexte pour intensifier les pogroms de la HRM.

Selon un reportage du *Times of India*, les villes dont la population était constituée d'une minorité suffisante pour opposer une résistance s'étaient divisées en sections hindoue et musulmane, chrétiens et sikhs se glissant là où ils le pouvaient, selon les cas. Des cartes montrant les divisions imminentes de Mumbai ont fait leur apparition sur l'internet. Les frontières changeaient du tout au tout d'un jour à l'autre, mais notre quartier de Colaba tombait immanquablement en territoire hindou. Le boucher, un musulman, a cessé de nous livrer, tout comme l'homme qui faisait du porte-à-porte pour vendre des biscuits, une grande boîte en métal sur la tête. Les Ahmed, nos voisins, ont échangé à contrecœur avec une famille hindoue leur appartement et leur vue sur la mer contre un studio à Dongri. Les Miranda, des chrétiens qui habitaient à l'étage au-dessous du nôtre, ont disparu eux aussi, ainsi que le docteur Kanchwalla, un parsi dont le nom aurait pu faire croire qu'il était musulman.

Peut-être d'autres personnes autour de nous se sont-elles

volatilisées, peut-être les bouleversements ont-ils été de plus grande ampleur dans notre voisinage sans que je m'en aperçoive, prise dans le tourbillon de ma vie personnelle.

Rétrospectivement, je peux identifier précisément le soir où les choses ont changé pour Karun. Le Pakistan s'était rallié à l'invasion chinoise deux jours plus tôt, et avait lancé ce matin-là une série d'attaques aériennes dans le Nord jusqu'à Delhi. Des rumeurs de bombardement imminent du site rupestre de l'île d'Elephanta avaient plongé Mumbai dans l'inquiétude. J'étais rentrée à pied de chez ma mère après avoir cherché en vain un taxi. À mon arrivée, Karun semblait tendu – les rumeurs, me suis-je dit. Mais il s'est avéré qu'il n'était au courant de rien. Quelque chose avait dû se produire, pour le mettre dans cet état. Avant que je puisse découvrir ce qu'il en était, il m'a entraînée au lit et m'a pénétrée avec une telle conviction que j'ai cru la quatrième étoile enfin à portée de notre palmarès. Cependant, son élan l'a brusquement abandonné, son expression s'est relâchée et son attention, dispersée. Il s'est excusé, s'est levé pour boire un verre d'eau et est revenu couvrir mon corps de baisers. Le Jantar Mantar auquel il s'est livré ensuite avec une touche de folie m'a menée rapidement à l'orgasme. Quand mon tour est venu, pourtant, je n'ai pas eu le même succès. Finalement, il a enfoui sa tête contre mon corps ; il voulait que je le serre dans mes bras, et rien d'autre.

Il est resté déphasé toute la semaine, distrait jusqu'à la fièvre (il n'avait pas de température, j'ai vérifié). Chaque soir, il se couchait avec la détermination apparente de faire ses preuves – sans succès. Il compensait vaillamment par la suite, mais je le voyais de plus en plus frustré par ses échecs récurrents. Je ratissais chaque jour le marché du quartier en quête de grenades. En vain. La guerre avec le Pakistan les avait fait disparaître des étals.

Le voyant si mal en point, j'ai failli ne pas rendre ma visite hebdomadaire à mes parents la semaine suivante. Mais il a insisté, il se sentait bien, disait-il, et semblait tenir à ce que je maintienne mon rendez-vous. À mon retour, l'appartement était vide et Karun n'est rentré qu'à onze heures du soir, échevelé, presque dément. Il sentait l'alcool, je l'aurais juré.

– C'est la conférence sur les astroparticules que j'organise. On a eu une réunion d'urgence. Les émeutes, et maintenant cette guerre ! Ça

ne facilite pas les préparatifs.

Il parlait sans me regarder et je me demandais si je devais croire ce qu'il me disait. Au matin, j'ai bien vu qu'il n'avait pas dormi de la nuit.

Les jours suivants, son agitation n'a fait que croître. Parfois, la nuit, je me réveillais et le voyais assis dans l'obscurité, la tête entre les mains. Il refusait de me dire ce qui n'allait pas, il irait mieux, disait-il, passé la conférence. Nous n'avions plus de rapports sexuels, pas même Jantar Mantar, et les étoiles ont cessé de parsemer mon agenda. Les attaques aériennes nocturnes avaient plongé la ville dans le plus grand chaos – en fait, le monde entier vacillait, après les nouveaux attentats de ce 11 septembre. Je me disais que Karun devait être sur les nerfs, comme tout un chacun. Il m'a demandé de ne dire à personne où il se trouvait. Les hostilités semblaient l'avoir rendu paranoïaque. Plus tard seulement, il m'est venu à l'esprit que quelqu'un le faisait chanter (à quel sujet ? Les astroparticules n'étaient pas classées top secret, pour autant que je le sache).

Durant notre dernière nuit ensemble, il m'a étreinte avec une grande tendresse.

– Je t'aime tant, tu sais ! Quand tout ça sera terminé, nous partirons...

Il a laissé sa phrase en suspens. J'ai eu l'impression toute la nuit qu'il me regardait dormir.

À mon réveil, il était parti. Il m'a appelée l'après-midi de Bandra.

– Je suis à l'annexe de l'Institut, au centre où la conférence aura lieu. Les intervenants arrivent dimanche, et avec tout ce qu'il y a à faire, il vaut mieux que je reste ici jusqu'à la fin.

Comme son téléphone portable ne recevait apparemment pas de signal, il m'a donné le numéro de la réception. Déjà, le concept d'une conférence au milieu de ce chaos universel était péniblement absurde, mais j'entendais à sa voix étranglée combien il détestait me mentir et j'ai fait comme si je le croyais. Plus tard, j'ai compris qu'il avait dû planifier son absence : son sac de marin avait disparu ; les CD classiques qu'il écoutait pendant ses séances de yoga aussi.

M. et Mme Iyer sont venus voir comment nous allions après l'attaque aérienne de ce soir-là. Ils m'ont dit en passant que la conférence avait été annulée trois semaines plus tôt. Karun avait-il planifié son escapade à ce moment-là ? J'ai composé le numéro de

téléphone qu'il m'avait donné. Il ne cessait de sonner occupé. Le lendemain matin, après avoir entendu un nouveau communiqué sur l'attaque nucléaire redoutée du Pakistan, j'ai appelé de nouveau. J'ai essayé jour après jour sans succès, jusqu'au moment où le courant a été coupé, réduisant les téléphones au silence.

Le train accélère. Je garde les yeux fixés sur le paysage par la fenêtre. Mura s'approche de moi et suit le regard que je pose sur les maisons qui défilent. Seuls les toits sont visibles, le reste est masqué par le mur qui court parallèlement aux voies.

– Je me rappelle, quand j'étais petit, on prenait le train tous les dimanches pour aller chez mon oncle à Gurgaon. Il n'y avait pas autant de constructions à l'époque, ni de murs. À Santa Cruz, on voyait tous les avions garés sur l'aéroport.

Il se met à me caresser la nuque.

– Tu as grandi en banlieue ou dans la ville ?

Je repousse sa main, mais il a le réflexe de me saisir les doigts au passage. Il enfouit son visage dans mes cheveux et prend une profonde inspiration.

– Ah, la délicieuse odeur des écolières du privé ! C'est le shampoing, le savon, ou juste le parfum des riches de Mumbai sud ?

Je me retourne pour tenter de m'esquiver, mais il m'a coincée contre le mur.

– Tu as fait de longues études, hein ? La fac, sans doute ? C'est pour ça que notre Devi ne t'impressionne pas beaucoup, comparativement à Guddi et Anupam. Ces deux-là, elle les met en ébullition. Elles croient dur comme fer qu'elle est venue sauver sa propre ville.

– Vous voulez dire que ce n'est pas vrai ? Comme c'est désespérant de l'entendre ! Ce train, cette mascarade de mariage que vous nous imposez, et vous n'avez même pas de Devi ?

– Oh, si, nous en avons une, et comment ! Elle est même mieux que dans les films, tu verras, et vénérée par les foules, même si les élèves des écoles religieuses comme toi ne croient pas en elle.

– Et vous, vous croyez en elle ? Vous croyez qu'elle nous protégera contre les Pakistanais ? Qu'elle va ouvrir son parapluie céleste pour arrêter leurs bombes, le 19 ?

Mura recule.

– Rien n’arrivera le 19. C’est juste un bruit que les Pakistanais font courir pour nous effrayer. Qui annoncerait ce genre d’attaque plusieurs jours avant de la lancer ? Leurs menaces auraient déjà été suivies d’effet. Ou plutôt, nous y aurions déjà répondu pour y faire échec, si nos militaires avaient jugé qu’elles étaient sérieuses. Avec tes diplômes supérieurs, tu dois bien être capable de faire ce raisonnement, non ?

Il plisse les yeux derrière ses lunettes pour mieux m’évaluer.

– Là réside toute la beauté de Devi *ma*, vois-tu. Elle sauve Guddi, Anupam et les foules qui l’adorent, elle tient sa promesse de protéger Mumbai sans avoir à lever le petit doigt.

– Et si vous aviez tort ? Si les avertissements se révélaient exacts ?

– Ils ne le sont pas, mais nous nous sommes préparés à toutes les éventualités.

– Qui ? Votre Devi et vous ?

– Bhim, pas la déesse. Tu crois vraiment qu’il n’aurait pas pris de précautions, visionnaire comme il est ? Je ne peux pas entrer dans les détails, mais si les Pakistanais tentent un mauvais coup, il agira pour faire de nous les âmes les mieux protégées du pays. Et ce « nous » inclut toutes les demoiselles de compagnie de la Devi, si tu veux savoir. Alors tu as de la chance que j’aie jeté mon dévolu sur toi. Tu pourrais te montrer un peu reconnaissante.

Mura s’approche de nouveau et passe une main dans mes cheveux.

– Allons, qu’est-ce que tu en dis ? En échange de la vie sauve, tu peux sûrement faire ce petit geste, non ?

Et il se penche pour m’embrasser. Je pose les paumes contre sa poitrine comme si j’allais me laisser faire, puis je le pousse violemment. Il bascule d’un coup et s’effondre les bras en croix comme un bébé dodu de pantomime. Il cherche ses lunettes à tâtons et les retrouve sous son corps. Une des branches s’est brisée.

– Comment est-ce que je vais y voir, sans mes verres ? demande-t-il d’une voix endeuillée, fixant l’objet inutile qu’il tient à la main.

Je martèle la porte de mes poings en appelant les filles quand il se jette sur moi, tête en avant ; le coup asséné contre mon dos me coupe le souffle. Je me retourne. Il fonce de nouveau, bélier gras sans cornes, et cette fois sa tête vise ma poitrine. L’impact me projette au sol où je reste étendue, sonnée. La grenade s’échappe de mon sari et roule à terre. La première pensée qui me traverse l’esprit est la crainte qu’il

devienne complètement incontrôlable s'il ingère ses propriétés aphrodisiaques.

Mais il ne prête aucune attention au fruit. Il s'accroupit à cheval sur moi alors que j'essaie de reprendre mon souffle.

– Je te demande une toute petite faveur, dit-il, tout rouge, en essuyant des larmes. Et toi, qu'est-ce que tu fais, tu m'agresses !

Je tente de m'asseoir, il me plaque au sol.

– Ah, c'est ça, les filles des écoles privées ! Pourquoi est-ce qu'elles sont toutes aussi méprisantes ?

Il me maintient étendue et se couche de tout son long sur moi. Son corps, relâché, est étrangement mou ; ses lèvres dans mon cou ont une consistance d'éponge.

– S'il te plaît, murmure-t-il, c'est si peu de chose.

Son haleine sent encore la cacahuète. J'acquiesce pour gagner du temps.

– Bon, mais pas par terre, pas comme ça.

Surpris, il me regarde pour voir si je me paie sa tête. Je lui adresse un sourire rassurant.

– D'accord, en échange de ma vie sauve, comme vous disiez.

Il m'aide à me mettre debout et me conduit jusqu'aux couchettes. Je tâte le moelleux de chaque banquette, prétendant chercher la plus confortable. Je suis à court de stratagèmes, et Mura de patience, quand des convulsions secouent le sol sous nos pieds, et un craquement soudain interrompt le grondement régulier des roues. Un crissement aigu de métaux qui s'entrechoquent s'élève, le wagon se déforme et se soulève, et je vois, incrédule, le mur du dehors se rapprocher. J'ai tout juste le temps de me couvrir le visage avant que nous l'enfoncions, dans une volée de briques et de mortier. L'habitable bascule dans un balancement précaire autour de moi, me projette contre une couchette, s'équilibre miraculeusement durant quelques secondes juste avant de plonger en avant. Un alignement de façades passe en sifflant devant mes yeux ; je viens de comprendre que le train a quitté ses rails et fonce le long d'une route.

Sauf que... Non, il ne suit pas la route, mais il en dérive selon un angle qui nous rapproche à grande vitesse des bâtiments qui défilent. Nous escaladons quelque chose, le trottoir sans doute, et la secousse déloge la grenade de sa cachette, qui s'élève et passe devant moi, traversant l'espace avec une sérénité de soucoupe volante. Je tente en

vain de l'attraper. Je m'imagine aéroportée, moi aussi, en apesanteur entre ces murs, le train transformé en fusée dans le grand vide intersidéral. Au moment de l'impact, la force de gravité nous fait une fleur et nous nous élevons au-dessus des immeubles au lieu de nous écraser contre eux. Tous les bruits terrifiants du choc – de métal qui s'écrase, de bois qui se brise – s'éteignent autour de moi. Nous décrivons un arc dans l'espace, les wagons affranchis de leur dépendance à la terre, nos personnes emportées dans un élan céleste par l'esprit du train détaché de tout lien. Mon regard découvre les nuages, la longue comète de Mumbai qui s'étire au-dessous de nous, du ruban déroulé des banlieues septentrionales à Colaba, sa pointe sud. Pendant un instant, au sommet de la courbe, tout s'immobilise, puis nous entamons notre descente vers la ville où Karun attend.

JAZ



Tout en regardant défilier le paysage troué de cratères par les bombes, je me demande une fois de plus ce que ma vie aurait été si je n'avais pas rencontré Karun. Plus calme, probablement. Plus longue, aussi. Penser qu'une simple rencontre de hasard m'a mené à ce cercueil ambulant de bois et de métal dans lequel je cours à ma perte... Tendre, innocent Karun, séduisant comme un bourgeon du vénéneux *datura* et presque aussi inoffensif ! Samson avait sa Dalila, Adam, son Ève et le Jazter t'avait, toi.

Je vois d'ici mon épitaphe : « Ci-gît Jaz, amant de ses congénères masculins, royalement entubé par l'un d'eux. » Assortie d'un avertissement sur ma pierre tombale adressé à ceux de mon espèce, ceux qu'il me plaît d'appeler les *shikari*, « les chasseurs ». Ou, plus exactement, d'une liste des signes dont il faut se méfier, le plus parlant étant la démesure de l'obsession, dont je donne aujourd'hui l'exemple en risquant ma vie, l'intégrité de mes membres et de certain appendice particulièrement menacé pour fouiller cette ville sinistrée, dans mon obstination à retrouver Karun.

Mes bras sont couverts d'égratignures, mes cheveux sentent le soufre. Le Jazter est-il vraiment réduit à ça ? Il y a de la boue sur mes baskets de marque et des taches sur mon jean Diesel. Qu'est-ce qui m'a pris de précipiter dans un tel danger mes fringues les plus affriolantes ? Ça y est, je me rappelle : c'est Karun, Karun que je dois retrouver, que je veux éblouir, dont j'espère enfoncer la rectitude.

Je vais peut-être un peu vite à lui faire porter le chapeau. Avec la bombe qui menace, le Jazter est une oie, jean et baskets inclus, programmée pour la rôti-soire. J'ai rarement planifié mon avenir, alors à quoi bon me lamenter sur mes chances perdues d'échapper au pire. J'aurais aimé regarder le déroulement de l'action de loin, sur l'écran géant de Times Square, par exemple. Sauf que New York, du moins une grande partie de la ville, est passé à la friture, pour autant que je le sache.

L'avenir étant plus qu'incertain, je me retournerai vers le passé. Le cliquetis qui scande mes dernières minutes sous mes pieds exige d'être

noyé dans la nostalgie, de toute façon. Je règle ma radio sur la longueur d'onde des sons d'il y a douze ans. Des enfants rient et crient sur les balançoires. Le vent bruit dans les manguiers qui m'entourent. Je suis assis dans le parc proche de Cooperage en attendant que la chasse commence.

Le jour tombait quand j'ai aperçu Karun pour la première fois. Il avait l'air beaucoup plus jeune que tous les parents qui s'activaient autour de leurs enfants, ce qui le rendait suspect dès l'abord. Il était assis sur un banc entre les toboggans et les balançoires, un livre sur les genoux. Il essayait à toute force de passer inaperçu, c'était évident.

J'étais venu à pied de la fac après les cours pour voir quelles perspectives m'offrait la soirée. Un ado se pavanant dans ses Reebok flambant neuves, un jeune bohri barbu promenant une épouse en *burkha*, des ouvriers sortis fumer, les bras blancs de poudre de plâtre. Je les matais tous avec l'impartialité la plus scrupuleuse. Les couples, comme d'habitude, n'y voyaient goutte. Des *shikari*, eux, m'auraient reconnu pour un des leurs.

Mon regard revenait sans cesse à Karun. Délicat comme un faon et peut-être encore plus jeune que moi. Le menton aussi lisse que les joues, les cheveux coupés si court que ses oreilles paraissent décollées, les lèvres alléchantes. Mais était-il déjà assez charnu pour justifier l'attraction d'un *shikari* ?

Il a ouvert le livre qu'il tenait. Son absorption dans sa lecture était trop immédiate pour ne pas être feinte. Avait-il quelqu'un en vue ? Au moment où je décidais qu'il ferait une proie convenable pour ce soir-là, il a levé les yeux et soutenu mon regard, longuement, comme pour se forcer à la bravoure.

Soudain, l'expression de hardiesse a quitté ses traits. Il s'est levé d'un bond et il a marché vers la sortie. Le temps que j'aie passé le portillon, il descendait le trottoir, un pied sur la chaussée. J'avais envie de lui crier : « Holà, attends ! Tu connais les règles du jeu, non ? » Il avait déjà presque traversé quand je me suis jeté à sa poursuite dans le flot de la circulation.

Vu de dos, il semblait dégingandé, pas du tout à son avantage, avec ses oreilles qui dépassaient de sa tête d'une façon absurde. Comment avais-je pu le trouver beau ? Et d'ailleurs, jouait-il vraiment au même jeu que moi ? Mais il était trop tard, tous mes instincts

carnivores étaient en éveil, je devais le traquer.

Il a brusquement tourné pour entrer dans l'enceinte de l'Oval, le stade de cricket où, dans la nuit tombante, des groupes de garçons terminaient leurs parties de foot. L'allée s'étirait, déserte, personne ne traversait le terrain ce soir-là. Nous avons vite fait de comprendre pourquoi. La sortie vers la rue d'en face était condamnée par une grille fermée. Notre point d'entrée était la seule issue.

Il s'est arrêté. Deux garçons en chaussettes orange et noir sont passés entre nous en se disputant le ballon, torse contre torse, engagés dans le plus bref des contacts. Puis ils se sont éloignés à la course en riant.

Il a saisi cette occasion pour disparaître de l'allée. J'ai suivi le contour de ses épaules tandis qu'il se fondait dans l'obscurité. D'autres joueurs de foot sont passés en courant devant moi, nus jusqu'à mi-corps, leurs chemises attachées à la taille pendant derrière leurs shorts. La sueur faisait luire leurs muscles à la lumière des réverbères lointains.

La nuit semblait tomber avec une rapidité insolite. Déjà un autre genre d'individus erraient sur le terrain, dont le centre était à présent plongé dans les ténèbres, en quête de jeux nocturnes. J'entendais les petites toux familières, ces signaux que je connaissais bien. J'entrevois un torse, une tête.

Pour cette nuit, j'avais mon gibier réservé. Je l'ai suivi jusqu'au pourtour planté de palmiers. Les lumières de la ville clignotaient derrière les troncs ; entre les arbres et elles, de hautes barres de métal coupaient le chemin. Il a ralenti, hésité en les apercevant. Avait-il vraiment cru pouvoir sortir par là ?

C'était le moment de passer à l'attaque. De se préparer au contact, peau contre peau. Des buissons poussaient par endroits, hauts d'un mètre ou plus, entre certains palmiers. Allait-il m'opposer une résistance farouche si je cherchais à l'y culbuter ? Et si je l'initiais, quel volume sonore ses gémissements allaient-ils atteindre ?

Mais c'était un novice au jeu de la chasse, ignorant des multiples usages de la salive, me suis-je rappelé. J'allais devoir commencer par lui faire la conversation : quels joueurs de cricket il aimait, est-ce qu'il allait au cinéma...

Il s'est retourné au moment où j'allais le rejoindre. Même sous cette lumière parcimonieuse, je pouvais lire la peur sur ses traits.

« Bonsoir », ai-je dit pour le tranquilliser. Il s'est figé, puis il a pris ses jambes à son cou.

J'étais sidéré, cloué sur place. Ce n'était pas une chasse, ça. Je n'avais jamais entendu parler d'une réaction de fuite pareille. Alors, un flot d'adrénaline a ranimé d'un coup toute ma mobilité. Il courait dans l'obscurité, le long du pourtour du stade. Je me suis lancé à ses trousses. Nous aurions pu passer pour des joueurs de foot restés les derniers sur le terrain, se mesurant à la course après la fin du match.

C'est arrivé alors qu'il se rapprochait de la sortie, au moment où je m'avisais qu'il allait peut-être m'échapper. Il a trébuché sur une racine d'arbre, et il allait si vite qu'il a été propulsé en l'air. Il a traversé la nuit en volant, comme un footballeur casse-cou défie la gravité pour exécuter un arrêt de ballon acrobatique. Quand je l'ai rejoint, il était par terre, sur le dos, grimaçant de douleur.

Dans les documentaires animaliers, le prédateur, à ce stade, plante les crocs dans sa proie blessée. J'ai ressenti la même impulsion devant mon gibier réduit à l'impuissance, mais j'ai résisté à l'élan qui me poussait à me jeter sur lui et à en faire ce que je voulais. « Ça va ? » ai-je demandé, mais il n'a rien répondu. Il se roulait par terre, les yeux brillants de larmes, tenant son poignet gauche.

L'envie dévorante de le toucher m'a fait prendre son poignet pour l'examiner. Il s'est crispé quand mes doigts ont effleuré l'arête de l'os fragile. J'ai tenu la partie intacte plus longtemps qu'il n'était nécessaire, fasciné par la douceur des poils sur sa peau souple. Proposer un examen du reste de son anatomie lui aurait-il paru déplacé ?

– Pourquoi t'es-tu enfui ?

– Pourquoi me suiviez-vous ?

– À ton avis ?

J'ai compris aussitôt que ce n'était pas ce qu'il fallait dire.

– Je voulais parler avec toi, c'est tout, ai-je glissé dans la foulée, mais mon audace l'avait réduit au silence.

Sa vulnérabilité – chemise salie, jean déchiré, un pied déchaussé – le rendait douloureusement désirable. Mais l'appétit notoire du Jazter pour la chair fraîche avait été corrompu par le sentiment de culpabilité.

– Allez, laisse-moi t'épousseter, ai-je dit, conscient d'être entièrement responsable de l'état dans lequel il se trouvait.

Il n'a pas protesté quand j'ai brossé du plat de la main sa chemise puis, plus vigoureusement, son jean. Il s'est contracté lorsque je lui ai remis au pied la basket vagabonde.

– Ça fait mal ? ai-je demandé, et il a secoué la tête en signe de dénégation.

Pourtant, quand je l'ai aidé à se lever, il a eu une nouvelle crispation.

– Ce n'est rien. Je rentre chez moi, a-t-il répondu à ma suggestion de l'emmener voir un médecin.

Puis il a voulu faire un pas, et un glapissement de douleur lui a échappé.

Je tenais l'occasion de me racheter, de m'élever, telle Mère Teresa, au-dessus de mes instincts lubriques. Je l'ai enfourné, toujours protestant, dans un taxi, et en route pour le Bombay Hospital. La radiographie a révélé une fracture nette, une petite ligne noire coupant le métatarse externe.

– Il faut vraiment que j'y aille, a-t-il dit au médecin quand ce dernier lui a prescrit un plâtre.

Rouge d'embarras, il m'a murmuré qu'il n'avait pas suffisamment d'argent sur lui.

Je lui ai proposé un prêt, chose insolite de ma part, mais le fantôme de Mère Teresa m'applaudissait en coulisse. Il a refusé, et, comme je m'y étais attendu, je suis allé payer directement à la réception de l'hôpital. Le plâtre était lourd et massif ; ses orteils en dépassaient tels de petits animaux en cage. Je me sentais de nouveau glisser sous le charme de sa fragilité. Qui eût pu croire qu'une proie clopinante recelait de telles propriétés aphrodisiaques ?

Il ne voulait pas dire où il habitait.

– Déposez-moi à la gare de Mumbai Central.

Mais il était trop bancal sur ses béquilles. Je l'ai accompagné jusqu'à son foyer, puis j'ai monté avec lui les trois étages jusqu'à sa chambre où il n'habitait pas seul.

– Mon colocataire dort, donc je vous dis au revoir sur le palier. Je vous rendrai l'argent demain à six heures.

J'ai repris le même taxi pour rentrer chez moi. Ma mère m'attendait avec mon dîner, mais il fallait que je passe aux toilettes d'abord. L'image de mon faon boitillant dans son jean déchiré tournoyait dans ma tête. Le stimulus avait été un peu trop fort pour le

Jazter : avant de manger, il devait s'occuper de lui-même.

Lorsque j'ai frappé à la porte de Karun le lendemain soir, j'avais tellement fantasmé sur lui que je m'apprêtais à me ruer sur son corps, à déchirer sa chemise et à le plaquer sur le lit. Ou peut-être à le jeter par terre, l'argent du remboursement éjecté de ses mains tandis que je plongeais dans la satisfaction de mon désir. Peut-être, dans le même état de bouillonnement, se joindrait-il aux lacérations et aux plaquages. À tout, sauf à la plongée : le Jazter ne l'autorisait pas sur sa personne.

Il ne m'a laissé aucune chance. Il a entrebâillé la porte, juste assez pour me glisser une enveloppe en disant :

– Merci pour votre aide hier soir. J'ai rajouté le prix du taxi.

La porte se fermait déjà et il faisait au revoir de la main comme à quelqu'un dans un train qui s'éloigne.

Je suis resté là, estomaqué. Puis j'ai tambouriné à la porte.

– Qui est-ce ? a demandé une autre voix d'un ton irrité qui m'a plu.

– Un ami. Je m'en occupe, l'ai-je entendu dire.

La porte s'est entrouverte et Karun s'est glissé dehors.

– Vous êtes fou !

– Pourquoi est-ce que tu parles tout bas ? ai-je demandé à voix haute.

Il a refermé la porte derrière lui.

– Mon colocataire est à l'intérieur. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je veux savoir ce que tu faisais hier soir dans le parc.

– Comment ça ?

– Écoute, je veux juste parler.

Il a entamé une phrase, puis s'est ravisé.

– Attendez-moi ici.

Rentré dans la chambre, il en est ressorti peu après sur ses béquilles.

– Il y a un Barista au coin de la rue. On peut aller y boire un café.

Dans l'escalier, les béquilles ne lui étaient d'aucun secours. Il a sautillé gauchement du troisième au deuxième puis, vaincu, il a pris le bras que je lui tendais. Aussitôt, les voyants d'alerte des zones de la prédation se sont mis à clignoter dans mon cerveau, et j'ai cherché instinctivement des yeux le coin sombre dans lequel j'aurais pu

l'acculer et l'enculer vite fait bien fait.

Quand je l'ai rendu à ses béquilles au bas de l'escalier, j'ai eu droit à une petite consolation. La tension de son corps chaque fois qu'il prenait appui sur celles-ci me révélait les muscles de ses bras – modestes, mais attachants, un bon 6,8 sur l'échelle du Jazter. Le balancement de ses fesses quand il déplaçait son poids de l'une à l'autre m'invitait à le suivre. Je ressentais une satisfaction primitive à la pensée qu'il était physiquement incapable de m'échapper.

– Ijaz, je m'appelle Ijaz, ai-je déclaré au café, mais tout le monde m'appelle Jaz. Je voulais te le dire depuis que j'ai vu ton nom sur le registre d'admission de l'hôpital. Tu vas à la fac ?

Il a opiné du chef, puis, brusquement sérieux, a plongé le nez dans sa tasse quand je lui ai demandé où. Pour le mettre à l'aise, j'ai parlé de mes propres études commerciales à l'HR College. Je débitais à n'en plus finir des propos sur la stupéfiante montée en flèche du Sensex à la Bourse de Mumbai quand il m'a coupé :

– Qu'est-ce que vous cherchez exactement ?

– À entrer dans la finance internationale, j'imagine. Pour comprendre comment le monde fonctionne vraiment.

– Non, je veux dire, qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Il dardait sur moi un regard perçant, un sourire affolé jouait sur ses lèvres.

À ce moment, j'ai raté le coche. Le code de conduite du Jazter est assez explicite dans ce genre de situation : pas de faux-semblant, ne pas risquer le malentendu pour cause de subtilité, sortir, en quelque sorte, l'artillerie lourde. Sans doute, mais... Mon envie de lui avait été altérée par un sens de la responsabilité que je ne me connaissais pas, peut-être même par une certaine tendresse.

– J'ai seulement pensé qu'on pourrait être amis, ai-je répondu, horrifié par ma mièvrerie.

Ses traits ne se sont pas détendus. Le cricket et le cinéma, mes positions de repli habituelles, n'ont pas eu plus de succès.

– Tu veux rentrer ? lui ai-je finalement demandé, et il a dit oui.

Je l'ai suivi jusqu'à son immeuble, le goût amer de la défaite dans la bouche. Loin d'exprimer l'invitation, le balancement de ses fesses proclamait à présent son inaccessibilité. Le fait d'avoir échoué à établir une liaison, à poser des jalons en vue de le posséder, ne faisait que décupler mon désir. Mais il allait, tapotant misérablement le sol

de ses béquilles, et mes velléités de tendresse, se renforçant elles aussi, évoluaient vers un besoin farouche et débordant de le protéger. J'aurais voulu en même temps le materner et le maltraiter.

Juste au moment où je m'apprêtais à lui dire adieu à son foyer, il s'est retourné :

– Jai Hind, a-t-il déclaré.

« Vive l'Inde » ? On m'avait déjà ordonné de dégager, mais jamais en m'assénant le slogan patriotique national numéro un.

– Quoi ? ai-je demandé, abasourdi.

– Jai Hind College. C'est la fac où j'étudie, ce n'est pas ce que tu voulais savoir ? Je suis libre vendredi soir, on pourrait se donner rendez-vous là-bas.

Le train s'arrête. Dehors, le paysage est toujours aussi lugubre. Où sont passés les gens ? Où la guerre les cache-t-elle ? Heureusement que le Jazter a renoncé à son passe-temps de *shikar*. Les conquêtes de parking doivent se faire terriblement rares, ces jours-ci.

Mais, là encore, ce n'est pas si simple. La densité de peuplement des rues est très fluctuante. Peut-être est-ce la gravitation exercée par la masse lunaire sur les cerveaux qui fait enfler et décroître la population. Plus vraisemblablement, les gens doivent être attirés dehors par le sentiment de sécurité que leur apporte le nombre, sachant à quel point le lendemain est imprévisible. Je sens des regards méfiants fixés sur nous depuis les fenêtres d'immeubles lointains, j'imagine leurs propriétaires soigneusement dissimulés derrière leurs rideaux. À tout moment, ils peuvent prendre conscience de leur pouvoir collectif et déferler sur nous en un torrent implacable. Quand j'étais agent de sécurité, j'étais aux premières loges pour voir les marées humaines se répandre dans les quartiers, pour assister à leur montée subite et à leur reflux soudain.

J'entends parler dehors. Ils ne sont pas foule, mais j'ai un mouvement de recul instinctif. Ils se disputent au sujet de quelque chose, je ne comprends pas quoi. Sommes-nous arrivés assez près de ma proie pour que je m'esquive ni vu ni connu ? Je jette un coup d'œil discret par la fenêtre, mais je ne vois pas la femme, le seul visage que je pourrais reconnaître. Donc ce n'est pas ici qu'on descend, je dois m'accroupir et me tenir coi encore un moment.

Des pas approchent, on claque des portes et nous repartons. Il est

dix-sept heures à ma montre. Le jour ne va pas tarder à tomber. Rien à faire, il faut que je prenne mon mal en patience dans ce cliquetis de roues horripilant. Je me replonge dans les souvenirs de ma conquête en pointillé de Karun.

J'ai attendu le vendredi toute la semaine. Seul le désir, à coup sûr, avait pu pousser Karun à proposer qu'on se rencontre. Je m'attendais un peu à ce qu'il me pose un lapin. J'avais tort. Nous avons pris le thé dans le patio en plein air du Gaylord's, un endroit (selon moi) légèrement au-dessus de ses moyens.

Sa façon d'être était sans rapport avec le comportement qu'il avait eu lors de notre dernière rencontre. Il était si communicatif qu'il m'a pratiquement submergé d'informations. Il m'a appris qu'il aimait la science depuis son enfance ; que sa mère veuve vivait à Karnal, pas très loin de Delhi ; qu'au foyer, son compagnon de chambre, qui venait du Tripura, avait un passe-temps curieux (la broderie, si je me souviens bien).

– Il m'a été difficile de quitter ma mère pour venir étudier à Bombay, mais j'avais besoin de prendre un peu le large, nous étions tous les deux d'accord là-dessus.

Il avait visité tous les musées de la ville, assisté à deux concerts de musique carnatique (celle que je qualifiais de « vagissements »). J'ai retenu une grimace. Il continuait à pratiquer le yoga tous les jours en dépit de son plâtre, mais il ne pourrait pas retourner nager avant qu'on l'en ait débarrassé.

Au début, il a bien failli m'avoir. J'ai cru, désespéré, qu'il m'avait pris au mot quand j'avais parlé du désir d'être simplement son ami. Puis, à mesure qu'il parlait, j'ai entrevu des failles dans son camouflage : la nervosité de son bavardage, l'énergie qu'il déployait à éviter la question dont il savait que je ne manquerais pas de la lui poser de nouveau : *Pourquoi était-il allé au parc ?* Si fort que puisse être son désir de la refouler, il devait parfaitement connaître la réponse au fond de lui. Était-il venu en espérant que j'allais le forcer à s'exprimer malgré la peur qu'il en avait ?

D'ordinaire, je l'y aurais obligé sans perdre une seconde. Mais il se prenait à son propre subterfuge avec un tel sérieux qu'il m'aurait paru grossier de ne pas jouer le jeu. En outre, pourquoi ne pas le laisser mijoter un peu ? N'est-ce pas la meilleure façon d'attendrir la viande

la plus récalcitrante ? Je lui ai parlé de mes parents, je lui ai raconté leur première rencontre lors d'une soirée entre étudiants musulmans aux États-Unis.

– Mon père était dans le département des religions comparées, ma mère dans celui des études asiatiques. Non seulement ils se sont mariés, mais ils ont travaillé ensemble. Ils sont revenus en Inde quelques années plus tard pour me mettre au monde, mais ils sont retournés aux États-Unis quand j'ai eu six ans.

J'étais, lui ai-je confié, une victime de la mondialisation, un bâtard international à force d'avoir poussé dans tous les coins du monde :

– Singapour, Indonésie, Allemagne en l'espace d'une seule année, suivie de quatorze mois en Suisse.

J'ai étalé mes connaissances en français et en allemand – « *Tu as un beau cul* », « *Und ich hoffe du erlaubst mir es zu erforschen* » – après m'être assuré qu'il ne comprenait ni l'un ni l'autre (et j'ai refusé de traduire). Nos contextes étaient dissemblables sous bien des aspects, mais nous étions des enfants et nous avions tous deux vingt ans ! Nos cafés éclusés, une amitié entre lui et moi était devenue plausible.

Au moment où j'allais lui porter le coup de grâce, poser la question qu'il redoutait et souhaitait tout à la fois, je me suis avisé qu'il y avait un problème. À supposer que je le persuade de reprendre notre *shikar* inachevé là où nous l'avions laissé, où pouvais-je lui proposer de l'emmener ? Il fallait avoir deux pieds en bon état de marche pour s'aventurer dans les taillis du parc ou pour parcourir les plages les plus tranquilles de Chowpatty. La chambre de Karun au foyer était indisponible pour cause de colocataire, de même que l'appartement que j'habitais : un domestique y avait ses quartiers permanents. Allais-je devoir attendre que Karun soit rétabli avant de l'étreindre ?

Je n'ai donc pas évoqué le parc – à quoi bon l'effrayer si je ne pouvais pousser mon avantage ? Je lui ai payé sa consommation, il a protesté, j'ai dit qu'il fallait qu'on se revoie pour qu'il me rende la pareille. C'est comme ça que le Jazter (rouge de honte, encore maintenant, à l'évocation de cette entorse à sa réputation de dur à cuire) s'est embarqué dans la pratique inédite de la *fréquentation*. On a commencé à se rencontrer le mardi et le vendredi, puis le samedi aussi, à la fin des cours. Le plus souvent, c'était dans un endroit pas cher du genre Samrat, mais de temps en temps on s'offrait une glace chez Baskin-Robbins, tout près de là. (Quand je regardais sa langue

rose lécher timidement ma Rocky Road pour y goûter, je mourrais d'envie de partager avec lui plus que des produits laitiers.) Puis je prenais un taxi pour le déposer à son foyer et rentrer chez moi. Il appréciait ce geste, car il lui était vraiment difficile d'affronter les foules avec ses béquilles pour circuler en bus.

Ce fut mon « février de frustration ». Je n'ai pu aborder à son postérieur de rêve. J'ai dû me contenter de passer en revue toutes ses façons de tourner et de pivoter, de suivre des yeux la demi-torsion qu'il effectuait sur une seule béquille, sa progression chaotique et pénible quand il montait des marches, son balancement allégé quand il utilisait le poids de son corps pour aller vite. La question du parc chatoyait à l'arrière-plan de toutes nos conversations, les dotant de potentialités que je ne détaillais pas. Je n'étais pas sûr que mes efforts soient récompensés un jour si je me contentais de rester en sa compagnie pour expier son handicap. Après tout, l'avenir n'était le garant d'aucune satisfaction, mars ne promettait aucune plongée festive.

Cependant, une partie de moi prenait plaisir à ces rencontres végétariennes. Je me précipitais ensuite chez moi pour me soulager dans la salle de bains, le départ de l'express Main Droite avait lieu régulièrement à huit heures (il m'arrivait de prendre plusieurs trains de suite). Je me demandais si Karun connaissait le même tourment, et s'il n'exagérait pas son infirmité temporaire pour l'exalter. La pratique de la fréquentation, après tout, pouvait avoir du bon. Ce n'était pas qu'une affaire de gogos et de femmelettes, comme le Jazter l'avait toujours pensé avec dédain.

Dans ma tête, une alarme sonnait, elle sonnait même à toute volée, martelant mes tympans. Mauvaise conscience et sympathie avaient-elles formé une alliance malsaine et engendré l'affection ? Quid de ses métastases possibles en un mal encore plus dangereux ? Le Jazter s'était toujours vanté de la distance respectable à laquelle il se tenait de ces marécages. Son *dharma* se limitait pratiquement à l'embrochement. Pas de liens émotionnels, pas d'attachements prolongés, tels étaient les préceptes de sa bible personnelle.

Et voilà que j'écoutais, les yeux étincelants, Karun me décrire les expériences de chimie qu'il avait effectuées l'après-midi. Comme sujet passionnant, on faisait mieux, mais j'imaginai les méfaits auxquels on aurait pu se livrer, ensemble, dans le laboratoire. Surtout après le récit

de ses infractions :

– Je rapportais à la maison des échantillons de chimie dans des flacons de médicaments vides. Nitrates, chlorures, sulfates, plus les cuivres et les cobalts aux couleurs vives dont je ne me lassais pas. J'ai honte de le dire, c'était un vrai pillage. Je voulais installer mon petit labo personnel chez moi.

– Tiens, tiens, tu n'es donc pas aussi innocent que tu en as l'air ! Et tu continues à piquer ? Tu organises un labo dans ton foyer ?

Ma question l'a fait rire et je me suis aperçu que je n'avais jamais bien vu ses dents auparavant. Étincelantes. Un rayon de soleil Coolmate, comme dans les pubs de la télé.

– C'est pour ça que tes poches ont l'air si bien remplies, aujourd'hui ? ai-je renchéri, espérant revoir ces merveilles.

Mais il a pris l'air grave, comme s'il s'était laissé aller à un excès de gaieté.

– Ma mère a tenu deux emplois après la mort de mon père. Alors le soir, je me distrayais en effectuant des expériences. Je lisais aussi beaucoup, je m'enterrais dans les livres. Je me sentais sans doute très seul, même si je ne m'en rendais pas compte.

Je me rappelais les jours où mes parents donnaient des conférences en soirée, quand je rentrais de l'école dans un appartement vide, seul moi aussi, en manque de frère ou d'ami.

– C'est difficile de ne pas se sentir esseulé quand on est enfant unique.

Un peu plus tard, dans le taxi, je me suis assis plus près de lui que d'ordinaire. Nos cuisses se touchaient, mais ce n'était pas faute de place sur la banquette arrière. J'aurais voulu qu'on se tienne par la main comme les hommes de la classe ouvrière le font dans toute la ville en témoignage d'amitié innocente, ignorants des inhibitions à l'occidentale. Je me suis contenté de lui masser la nuque comme pour jouer, puis j'ai laissé glisser mon bras autour de son épaule et il ne s'est pas rétracté. Lorsque je me suis penché pour baisser la vitre de son côté, nos bouches se sont trouvées si proches que j'ai failli l'embrasser (je crois bien qu'il a ressenti la même attraction). Si un témoin me connaissant avait vu mon manège, il se serait dit que le grand Jazter était tombé bien bas pour en être réduit à rechercher ce genre de frisson. Mais je voulais avant tout être près de Karun, lui exprimer ma tendresse, baigner paisiblement dans la camaraderie qui

émanait de lui.

C'est peut-être un effet *fin du monde*^{*1}, ce besoin brusquement incontrôlable que j'ai de vouloir écrire mes mémoires. La saga réconfortante du petit Jaz qui a grandi tout autour du globe. Notre histoire commence il y a longtemps, en 1581, quand Akbar, l'empereur mogol, fait mijoter dans sa marmite islam et hindouisme en proportions égales, avec une pincée de christianisme, pour concocter son curry personnel, le Din-i-Ilahi ou « foi divine ». Cette religion n'a pas rencontré le succès espéré, du moins jusqu'au moment, plusieurs siècles après, où mes parents ont eu l'idée de la remettre au goût du jour. À partir des grands principes d'Akbar, ils ont échafaudé une version de l'islam pouvant aisément (en tout cas selon eux) cohabiter en paix avec d'autres religions. *Le Legs d'un empereur à l'islam*, leur pavé de mille trois cents pages, est resté numéro un de la liste des best-sellers du *New York Times* vingt semaines d'affilée. Tous deux étant demeurés des musulmans convaincus (fût-ce de la variété libérale buveuse de vin), leur message rencontrait une très forte demande à travers le monde. Yale leur a fait miroiter deux postes de professeurs quand j'ai eu six ans. Deux ans plus tard, le sultan de Bahreïn leur a proposé un pont d'or pour venir consolider sa réputation de dirigeant libéral. Puis ils ont été appelés successivement par l'Allemagne, les Pays-Bas et la Suisse, dernier pays européen à vouloir afficher sa largeur de vues dans le sillage d'une nouvelle loi effrontément discriminatoire à l'encontre des musulmans. Au lendemain du Printemps arabe, même le Qatar et l'Arabie saoudite se les arrachaient, souhaitant faire oublier leurs excès passés et les images de répression qu'ils évoquaient.

Dans l'ardeur de leur désir de transformer le monde, mes parents changeaient si souvent de lieu que j'avais l'impression de vivre dans le tambour d'une machine à laver. Chaque fois que j'essayais de m'adapter à une nouvelle culture ou à une nouvelle couleur de peau à l'école, le cycle de rotation se remettait en marche. Il semblait vain de nouer des liens, puisqu'ils étaient condamnés à brève échéance, le temps d'un séjour. Mon sentiment d'étrangeté – ma seule constante –

m'a suivi comme un chien fidèle à travers les années et les continents. En proie à des ténèbres intérieures envahissantes, j'étais tellement dénué d'espoir que ma compagnie décourageait les plus désaxés de mes condisciples.

À l'époque, je ne me rendais pas compte qu'il existait une raison cachée à mon malaise, quelque chose de plus explosif que la fréquence de nos déménagements. Mon père et ma mère étaient superbement ignorants de ce qui ne touchait pas à la nourriture, au gîte et à la garde-robe. Ils n'avaient qu'une vague idée de ce qu'aurait impliqué une conception plus nourricière du rôle de parents. Comme il m'était constitutivement impossible de récolter de mauvaises notes, mon bulletin ne leur livrait d'indice ni sur le peu d'efforts que je fournissais, ni sur la profondeur de ma dépression.

À Genève, le jour de mes quatorze ans, j'ai redressé un trombone et je m'en suis transpercé la langue. Puis j'ai essayé d'enfoncer la pointe au même endroit pour former un double anneau, mais le sang qui coulait en abondance m'en a empêché. Je me suis essuyé les lèvres et je suis revenu à la table du dîner où mes parents m'attendaient en corrigeant les épreuves d'un livre devant un verre de gamay. J'ai gardé la bouche close jusqu'au dernier moment pour que rien ne s'en échappe prématurément, puis j'ai soufflé les bougies de mon gâteau d'anniversaire.

C'est ce qui a fini par attirer leur attention. Le blanc de la crème fouettée rehaussait idéalement l'effet décoratif du rouge de mes postillons. De retour des urgences, mes parents ont enfin remarqué d'autres signes : les affiches anti-arabes punaisées aux murs de ma chambre, le svastika imprimé dans mon cou, la lame de rasoir sur ma table de chevet. Je les ai entendus se parler jusqu'au milieu de la nuit, dans un état de choc perceptible à travers la paroi, stupéfaits que tous ces trimbalements de gauche et de droite aient pu me déséquilibrer à ce point !

Comme solution à mon problème, ils ont décidé de déménager, pour changer. Mais cette fois, il s'agissait d'un retour à l'Inde maternelle censé débrouiller les fils de mon identité, de m'emplir le cœur de fierté envers mes origines et envers moi-même. Et voilà comment le jeune et encore influençable Jaz s'est retrouvé assis dans l'annexe aux murs verts de la mosquée de Byculla, coiffé d'une calotte blanche et équipé d'un coran. Chaque soir, pendant que les adultes

priaient à l'étage au-dessus, je fixais la peinture qui s'écaillait sur les bancs en tentant de faire abstraction de la voix de l'imam commentant les hadiths. Allais-je devoir me percer une autre partie du corps pour échapper à ça ?

Heureusement, mon cousin Rahim, qui suivait le même cours, me réservait autre chose. Mes parents, toujours pressés par le temps, s'étaient arrangés pour que je passe les soirées chez lui au sortir de la mosquée. Rahim, de deux ans mon aîné, était aussi plus développé que moi. Je me faisais une idée de son poids quand il s'asseyait sur moi à l'issue d'une de nos parties de lutte. Il insistait pour que nous nous affrontions torse nu, à la façon des sumos. Sa sueur se déposait sur mon corps, parfumée aux effluves des épices dominantes du repas précédent.

La mère de Rahim était morte quelque temps auparavant et son père rentrait tard du travail. Nous n'avions donc personne sur le dos pour nous surveiller. Bientôt, nous nous sommes mis à lutter entièrement nus. Je ne sais pas si j'avais fait des progrès ou si Rahim me laissait gagner, mais je me suis retrouvé de plus en plus souvent assis sur lui, les cuisses enserrant ses hanches, le séant pressé contre son entrejambe. Il gardait les mains libres, mais jamais il ne s'en est servi pour me désarçonner. Un soir, il m'est venu l'idée géniale de le gifler de mon pénis pendant que nous nous démenions. Il m'a regardé d'un air bizarre, puis il s'est penché et m'a pris dans sa bouche.

Je suis resté un moment indécis, en suspens, inquiet, au-dessus de lui. Puis je me suis senti céder la place à quelqu'un de plus mûr, plus familier que moi de la géographie des cavités de Rahim et qui paraissait savoir à quelle vitesse, à quelle profondeur plonger, de combien ressortir. Ma nuque s'est arquée en arrière, mes mains ont saisi sa tête tandis qu'il émettait de petits grognements. Mais la personne que j'avais détectée en moi n'avait peut-être pas autant d'expérience qu'elle se l'imaginait, car avant de pouvoir me retenir, j'avais déjà connu mon premier orgasme dans la bouche de mon cousin.

Mesdames, Messieurs, jeunes gens et jeunes filles, futurs survivants de l'holocauste du 19 octobre, futurs voyageurs de l'espace, ici advient le grand virage, le tournant radical de ma vie entre mon avant et mon après J.-C., la révélation divine qui a balayé les nuées épaisses qui avaient assombri mon passé. Brusquement, j'ai cessé de me sentir

désespéré ; d'un coup, je me suis retrouvé aux commandes de ma vie ; subitement, les réponses à toutes mes questions ont surgi devant moi dans des fulgurances de feu d'artifice. Mon identité a jailli en pleine lumière, ma confiance s'est affirmée, les rayons du soleil ont éclairé la voie de mon accomplissement.

Nous avons passé les semaines suivantes, Rahim et moi, à enfoncer, palper, combler, tenter toutes les combinaisons d'appendices et d'orifices qui se présentaient à notre imagination enfiévrée. Fini la lutte, nous entrions directement dans le vif du sujet, marquant chaque dénouement d'une encoche sur la colonne du lit (ainsi que sur le sofa, la table de la salle à manger, le tabouret de la cuisine et même sur la tablette du téléphone, avant qu'elle se brise). La rugosité de certaines de nos expériences s'est considérablement adoucie après notre découverte des qualités lubrifiantes de certains ingrédients culinaires. La confiture était trop collante, le beurre convenait mieux que la mayonnaise, mais rien ne rivalisait avec la *glissance** du *ghî* pur.

Mes parents étaient perpétuellement aux anges devant l'enthousiasme que je mettais à partir au cours chaque soir. Comme cette expérience semblait m'être profitable ! Ils ont même publié peu après un article sur le thème « Effets bénéfiques de l'instruction religieuse sur l'affirmation personnelle des jeunes en difficulté ». J'avais également commencé à m'occuper de mon physique, un bonus supplémentaire.

– « Un esprit sain dans un corps sain » – exactement comme le dit le Livre, a remarqué un jour mon père en me voyant faire ma gymnastique matinale quotidienne.

L'explication de cette pratique était en fait à chercher du côté de mes activités extrascolaires du soir. Entre Rahim et moi, les rôles étaient de plus en plus clairement définis, j'étais devenu le mâle et lui, l'éternel *zamel*. Si je voulais consolider mon image, j'avais intérêt à prendre du muscle.

Un an et demi plus tard, il ne restait plus grand-chose du garçon de Genève à la langue trouée d'un trombone. À sa place, se dressait un Jazter viril, sûr de lui, musclé (du moins, en bonne voie de le devenir, j'y travaillais). Rassurés par ma guérison, mes parents avaient succombé de nouveau au virus de la bougeotte. Rahim s'était trop attaché à moi, l'enculer était devenu affaire de routine, et j'étais prêt moi aussi à voler vers d'autres horizons. Et quel plus bel horizon que

les vastes étendues de l'Amérique pour compléter mon éducation ?

Nous avons fini à Chicago. Je n'ai pas été long à remarquer dans Lincoln Park, où j'allais faire du skateboard à la sortie des cours, la succession de voitures occupées par des hommes (autant d'instructeurs potentiels) dans diverses positions de détente. Certains m'ont emmené aux bains proches du Loop où j'ai fait l'expérience des trios et des quatuors, pour voir jusqu'où je pouvais aller. La couleur de ma peau (qui, sans m'avoir jamais démoralisé, m'avait souvent empêché d'être tout à fait spontané à l'école), immédiatement visible, a fait des miracles pour mon palmarès. Je me suis mis à prononcer les *v* comme des *w* pour accentuer mes origines sud-asiatiques. Il m'est arrivé, planant au Quaaludes, de passer le dimanche après-midi dans la réserve ornithologique, à m'ébattre avec les clandestins. (Au plus fort de ma défonce, j'ai toujours pris soin de ganter Jaz-le-joyau pour le protéger des maladies.) Lors d'une excursion à San Francisco avec mes parents, je me suis esquivé un soir pour participer toute la nuit à une orgie au Castro. Ils se sont demandé, le lendemain, ce qui avait bien pu me fatiguer de la sorte. Toutes ces expériences extrascolaires avaient un effet secondaire bénéfique sur moi : je me sentais plus à l'aise et plus détendu avec mes camarades de classe. À vrai dire, j'en ai même initié quelques-uns.

Durant ces deux années passées aux États-Unis, j'ai eu l'impression de terminer mon apprentissage. J'ai appris l'étiquette et le protocole, l'échange bien dosé de propos anodins au sauna (en préliminaires et après coup), la façon délicate d'amener un pelvis à prendre ma position favorite. J'ai fait mieux encore qu'acquérir définitivement ces compétences, je me suis libéré du doute et de la honte. Le sexe était ma vocation foncière, ma raison d'être, aussi étrangère à la culpabilité que le yaourt et naturelle comme la pluie. Le vécu de ces jours d'affirmation de soi était si doux que, rétrospectivement, mes exploits les plus osés d'alors me semblent avoir été chorégraphiés par Norman Rockwell en personne. Me voici au-dessus de la cheminée, en interaction amoureuse avec quelqu'un rencontré aux bains, et au mur de la salle à manger, dans un tableau kitsch intitulé *Jaz se fait tailler une pipe au jardin public*.

Le choc, le jour où mes parents ont décidé de rentrer en Inde ! Ils voulaient, selon leurs explications vaseuses, s'exposer aux meilleures occasions de « changement véritable ». Et moi, *mes* occasions à moi,

vous en faites quoi ? avais-je envie de crier. Les nouvelles recrues de l'école, mon réseau de connaissances du jardin public, la niche que je me suis creusée au sauna ?

Pourtant, à Mumbai, j'ai trouvé une pratique du *shikar* beaucoup plus étendue que j'aurais jamais pu l'espérer dans les jardins, les rues, les autobus, les trains. Mon apprentissage m'a été d'un grand secours. Je savais à présent quels signes rechercher, quelle démarche adopter (le truc qui consistait à affecter un accent, américain cette fois, me conférait une fois de plus le charme de l'étranger). La diversité extraordinaire de la faune me stupéfiait : commerçants *bania* en *dhoti* enfermés dans leur boutique, cadres supérieurs haut de gamme accrochés à leur portable, immigrés de tous les États de l'Inde qui fourmillaient dans la ville, Malayalis, Gujeratis, Bengalis et même, un jour, un Assamais ! Le Jazter jetait son dévolu tour à tour sur chacun d'eux pour se constituer sa propre expérience locale multiculturelle.

Ah, j'en aurais, des histoires à raconter ! Quel dommage que la bombe ait tout gâché et qu'il soit trop tard pour ouvrir un blog !

Une fois le plâtre de Karun ôté, j'ai senti qu'il me fallait agir sans tarder si je ne voulais pas le voir m'échapper. Le paisible décès de mon grand-oncle maternel Habib a donné à mes plans de séduction un coup de pouce inattendu. À peine mes parents étaient-ils partis pour Lucknow que j'ai promis à Nazir, notre domestique, de rester bouche cousue s'il lui prenait l'envie de s'esquiver pour aller rendre visite aux siens dans son village. Et je me suis retrouvé dans un appartement vide, événement plus rare qu'une éclipse de lune.

Mon invitation à dîner a semblé prendre Karun par surprise.

– Fini le plâtre, te voilà libre, il faut fêter ça !

Nous habitons une des adresses les plus chics de Worli, un immeuble de quatorze étages tout près de la mer. En entrant, Karun a eu l'air décontenancé à la vue de l'appartement. Alors je me suis empressé d'en rejeter l'opulence sur le dos de mes parents, de montrer que je n'y étais pour rien.

– Ce sont des gens qui savent gagner leur vie avec la philosophie et mettre leur érudition à profit pour s'enrichir. Un phénomène rare !

Mais son malaise semblait avoir une autre origine.

– Je croyais qu'on allait manger avec tes parents. Je n'avais pas compris que ton cuisinier n'était pas là.

Assis sur le sofa, il frémissait de tout son corps, mains fébriles, pieds agacés. Il a refusé le whisky que je lui proposais avec libéralité. Je l'ai donc invité à passer à table.

– J'ai réussi à convaincre Nazir de nous cuisiner son fameux *biryani* avant de partir.

Le repas a eu un effet positif sur Karun. Lesté par le plat de riz et de viande, il s'est un peu apaisé. Je devais l'attirer dans ma chambre avant que cette léthargie le quitte et qu'il rue dans les brancards.

– Tu veux écouter mes *qawwali* disco ? ai-je demandé avant de lui expliquer la synthèse de la musique soufie et d'anciens tubes de danse avec lesquels je faisais des expériences. C'est la nouvelle vague de fusion. Elle va submerger le monde de la musique quand je vais les poster sur l'internet.

Il m'a suivi en hésitant dans le sanctuaire du Jazter où – c'est la vérité – aucun *shikar* n'était jamais entré. J'ai aussitôt refermé la porte et je l'ai mis en laisse, relié à l'ordinateur par un casque audio. Je lui ai passé plusieurs de mes mixages, Fareed Ayaz et les Bee Gees, Donna Summer et Mubarak Ali Khan, et j'en suis venu au plat de résistance.

– Prêt pour un *Dancing Queen* tel que tu n'en as jamais entendu ?

– Je suis sûr que c'est bien, mais ce genre de musique ne m'est pas très familier.

Le silence est retombé. J'aurais voulu lui frotter le dos ou glisser ma main autour de son épaule, faisant appel à mes ressources d'acteur pour feindre la juste spontanéité, mais je n'y arrivais pas. C'est lui qui m'a offert une ouverture.

– Je croyais que tu ne savais pas nager ? s'est-il étonné en désignant la photo d'un groupe de baigneurs accrochée au mur (entre mes affiches originales de Ricky Martin et de RuPaul, qui n'avaient apparemment déclenché aucun signal dans sa tête).

– Non, c'est vrai. C'est l'équipe olympique américaine de plongeon. Devant sa confusion, j'ai précisé :

– Ce n'est pas que je sache plonger non plus. J'aime bien les regarder, c'est tout.

Il n'a trahi aucune réaction, comme si ma dernière phrase avait été réabsorbée par magie en traversant l'espace. J'ai insisté :

– Lequel est le plus beau, pour toi ? Si tu devais choisir ?

Il a rougi et détourné ostensiblement les yeux de la photo.

– Je ne sais pas.

– Allez, ce n'est pas une question si difficile. Moi, j'aime bien celui qui a le teint foncé, sur la gauche. Surtout son torse et les gouttes d'eau sur sa peau.

Décidant de passer à l'acte, j'ai posé ma main entre les omoplates de Karun pour lui frotter le dos comme par jeu, mais l'intention qui sous-tendait mon geste ne lui a pas échappé.

– Pas de problème, tu n'as pas besoin de te rétracter comme ça, Karun. Je te connais mieux que tu le penses, crois-moi.

Et j'ai placé l'autre paume sur sa cuisse, juste comme ça, pour mieux souligner mon propos.

À l'autopsie, ma façon d'agir m'a stupéfié. Comment le Jazter, à l'issue d'une longue et minutieuse traque, avait-il pu tout mettre en péril par un geste aussi indélicat ? L'espace d'un instant, Karun, fixant ma main, a semblé se demander s'il pouvait faire comme si de rien n'était, puis il a bondi sur ses pieds.

– Je dois y aller, a-t-il déclaré.

Je l'ai rattrapé près de la porte d'entrée qu'il essayait en vain d'ouvrir.

– Ne te fatigue pas. Elle est fermée à clé et la clé, c'est moi qui l'ai.

– Il faut vraiment que j'y aille.

– Je vais t'ouvrir, mais d'abord, tu dois répondre à une question : dis-moi franchement pourquoi tu es venu.

– Quoi ? Mais c'est toi qui m'as invité à dîner. Tu as oublié ?

– Je te parle du jardin public, l'autre jour. Pourquoi tu es venu ? Qu'est-ce que tu cherchais ? C'est la question que tu évites depuis plusieurs semaines.

Il m'a foudroyé du regard.

– Pour les enfants. Je suis venu les regarder jouer. Un jour, j'espère en avoir, moi aussi. Tu es satisfait ? a-t-il lancé d'un ton de défi, avant d'ajouter : Pas pour ce que tu crois, pas pour ce que tu voulais faire. C'est dégoûtant.

– Pas mal trouvé. On voit que tu as eu le temps de fabriquer une réponse sur mesure. Mais si tu t'attends à ce que je gobe ça, tu es complètement givré. Encore plus givré si tu y crois toi-même.

– C'est toi qui es givré...

– Je sais comment tu m'as regardé dans le jardin. La façon dont tu t'es conduit avec moi, je ne suis pas dupe. Thé et glace, je t'en filerai. Pourquoi est-ce que tu ne peux pas l'admettre honnêtement ?

– Ouvre cette porte ! s’est-il écrié en martelant le battant de ses poings. Ouvre ou j’appelle à l’aide.

– Pas besoin de faire tout ce raffut. Tiens, la voilà, la clé ! Il y a des taxis dans la rue d’à côté. Cette fois-ci, j’espère que tu as de quoi t’en payer un tout seul.

Il m’a rappelé une heure plus tard sur son portable.

– J’ai quelque chose à te dire. (Je n’ai pas répondu.) À propos de ta question. (Nouveau silence de ma part). Tu es là ?

– Vas-y, je t’écoute.

– Pas comme ça. Je suis en bas.

Il avait trouvé le chemin qui menait à la petite bande de plage derrière l’immeuble. Alors que je m’approchais, il s’est levé du tronc de palmier abattu sur lequel il s’était assis.

– Jaz ?

– Oui, c’est moi.

J’ai avancé avec précaution parmi les débris qui jonchaient le sable. La lune brillant entre les palmes éclairait Karun d’un délicat treillis de lumière. Il avait l’air immatériel, fait de dentelle, comme un esprit qui a perdu son chemin, capturé dans ce filet lunaire.

Nous sommes restés silencieux plusieurs minutes, à regarder la baie. Je n’avais jamais vu la mer aussi basse, les vagues aussi lointaines, réduites à des lignes argentées pratiquement immobiles.

– Je savais, à propos du jardin. Je m’étais renseigné sur l’internet, quand j’étais à Karnal.

La digue rompue, tout est sorti. Après ses premières années de fac à Karnal, il avait compris qu’il devait aller poursuivre ses études ailleurs. À Delhi, il avait trouvé des annonces de rencontres dans des jardins publics, mais il n’avait pas osé, il ne se sentait pas encore assez loin de sa mère et de sa famille.

– Je me suis senti très mal en posant ma candidature pour la bourse, mais je savais que je devais partir loin si je voulais survivre. Arrivé à Bombay, il m’a fallu encore un an et demi pour trouver le courage de tenter quelque chose.

Il a enchaîné en me parlant de sa lutte intérieure contre ses sentiments, de ses doutes. Excès d’informations étouffe la passion, aurais-je voulu lui dire. Avant que le moment se perde dans un flot de paroles, je me suis penché vers lui et lui ai cloué les lèvres d’un baiser.

Sa bouche m'a paru petite, peut-être parce que sa langue ne savait pas comment répondre. J'ai pris sa tête entre mes mains, je me suis pressé contre lui. Un petit soupir étranglé s'est échappé des profondeurs de sa gorge. Mon corps, lui aussi, était tatoué à présent par les rayons croisés de la lune. Nous étions pris tous les deux dans leur filet.

Nous sommes remontés chez moi et je l'ai conduit par la main dans ma chambre. Sa peau avait un goût de sel et de propre. Quand je l'ai pris dans ma bouche, il a poussé un cri, m'a saisi la tête et a éjaculé avant que je puisse le faire ralentir. Ensuite, il a enfoui son visage dans ma poitrine et m'a demandé timidement s'il pouvait me sucer, lui aussi.

Cette nuit-là, nous avons dormi blottis l'un contre l'autre. Je lui avais proposé d'aller chercher un deuxième oreiller, mais il avait refusé.

– Je veux être aussi près de toi que possible. Je n'ai jamais passé une nuit avec quelqu'un.

C'était la première fois pour moi aussi. Durant toutes ces années, je m'étais adonné au *shikar* dont la pratique se passe de lit.

Le soleil est plus bas sur l'horizon, mais il fait encore jour. On traverse, me semble-t-il, une des zones les plus miteuses de Matunga ou de Mahim. Je n'ai aucun repère pour m'en assurer. C'est plus facile la nuit, quand les quartiers pauvres sont les seuls à ne pas être éclairés. Les riches possèdent leurs propres générateurs depuis les coupures de courant de l'an dernier.

Qu'est-ce que je vais faire à la nuit tombée ? Les ampoules et les interrupteurs sont probablement hors d'usage dans mon wagon. Des boîtes d'encens et de bougies sont entassées dans un coin près d'une pile de saris, mais le Jazter, non-fumeur, n'a pas d'allumettes sur lui. Je soulève la bâche qui recouvre une rangée de caisses le long du mur. C'est une cache d'armes. J'écarte avec précaution les fusils, les munitions, les grenades, redoutant de déclencher un 19 Octobre à mon échelle. En vain : je ne trouve rien qui puisse m'éclairer dans un rayon d'un mètre ou deux – du moins sans explosion.

Un revolver enveloppé dans un tissu se trouve là, l'air aussi mignon et inoffensif qu'un simple pistolet à amorces. Je n'ai jamais tenu d'arme à feu et je suis sidéré par son poids. Je cherche en vain le

cran de sûreté, talon d'Achille de tout bon flingue dans les polars. Vais-je oser appuyer sur la détente pour voir s'il est chargé ? Je le replace au sommet de la pile, puis je me ravise. Depuis le début de cette guerre, je me sens en danger, tout le monde me cherche des problèmes. Ce matin encore, j'ai frôlé la catastrophe. Je fourre le revolver dans ma poche latérale de pantalon, aussitôt saisi d'inquiétude à l'idée qu'une décharge intempestive pourrait mettre à mal mes bijoux de famille. Je tente de les déplacer de l'autre côté pour les mettre à l'abri, mais ils ne veulent rien savoir et reprennent leur place habituelle au centre.

Tout cela a un parfum d'irréalité qui me donne envie de rire. Dire qu'il y a des gens qui voudraient me tuer sous prétexte que je suis musulman ! Ils sont d'un ridicule ! La dernière fois que j'ai prié, c'était avec Rahim, dans l'annexe de la mosquée. Il faudrait peut-être leur dire que ma religion, c'est de foutre les hommes ! Au moins, ils tiendraient une bonne raison de s'exciter contre moi.

Au réveil, Karun a semblé dériver dans le mode regrets du lendemain.

– Quelle heure est-il ? Mon colocataire doit se demander où je suis.

– Il n'est que dix heures et on est samedi, alors détends-toi. Je fais un brin de toilette et je reviens nous préparer des omelettes.

Il m'a regardé, les yeux écarquillés, comme stupéfait à l'idée de manger des œufs.

– Je peux te faire autre chose, si tu préfères.

– Non, ce n'est pas ça. C'est juste que je dois partir.

Avoir avoir extirpé sa chemise du tas de vêtements enchevêtrés qui gisaient par terre, il l'a passée, puis il a enfilé son pantalon en sautillant sur un pied.

– Excuse-moi, j'ai seulement besoin de me retrouver seul.

Le *shikari* en moi s'est réveillé, bouillonnant, dans toute sa vigueur, devant la tentative d'évasion de sa proie.

– Minute ! ai-je dit, frappé par une impression de déjà-vu tandis qu'il se hâtait vers la porte, ses chaussures à la main. Je ne te laisserai pas partir comme ça.

Le verrou l'a arrêté une fois de plus.

– Tu peux me donner la clé, s'il te plaît ? S'il te plaît !

– Sinon, quoi ? Tu vas me menacer d'appeler à l'aide comme hier ?

Vas-y, hurle autant que tu veux, ne te gêne pas. Je n'ouvre pas la porte avant qu'on ait pris le petit déjeuner.

– Je reviendrai, je te le promets. Un autre jour, crois-moi. Mais là, tout de suite, laisse-moi partir.

Les larmes lui montaient aux yeux, la panique le gagnait.

– Non, Karun, c'est toujours comme ça au début, ça fait peur. Tu ne peux pas continuer à fuir comme tu le fais.

Il m'a laissé lui prendre ses chaussures, les poser par terre, le reconduire dans ma chambre. J'ai voulu le guider vers le lit, mais il s'est affalé sur une chaise. Plusieurs minutes se sont écoulées en silence. J'ai fini par l'encourager à parler.

– Raconte-moi la fin de ce que tu as commencé hier soir sur la plage. Tu en es resté à ce qui t'a poussé à aller surfer sur l'internet la première fois.

Il n'avait dû attendre qu'un stimulus, car il s'est exécuté aussitôt. Tout avait commencé le jour où, au cours d'une réunion de famille, sa cousine Sheila lui avait demandé pourquoi il n'avait pas de petite amie.

– Quand elle m'a sorti ça, tout le monde s'est tu et je suis devenu rouge comme un hibiscus. J'ai marmonné que j'attendais d'avoir terminé mes études, que tous mes copains n'étaient pas en couple. Sheila a répliqué : « D'accord, mais tu ne parles jamais de femmes. » Ma mère est venue à ma rescousse en lui rétorquant : « Pas à toi, tu veux dire. » Tout le monde a ri et la conversation a repris, mais la remarque de Sheila m'est restée. C'est le genre de pensée qui ne te sort plus de la tête une fois qu'elle y est entrée.

« Pourquoi est-ce que le sexe opposé ne m'intéressait pas ? Ma mère attendait patiemment que je lui apprenne l'existence d'une petite amie, je le savais. À l'école secondaire, puis à la fac, les premières années, les garçons ne parlaient que de ça et j'avais un mal fou à faire abstraction de leurs bavardages. Je me demandais si je n'étais pas différent, s'il était possible que je préfère les hommes. À ce moment-là, c'était une hypothèse purement abstraite, du genre de celles qu'on élabore en physique ou en maths, car je n'avais jamais détecté en moi de tendance homosexuelle. Mais c'est vite devenu une obsession. Je me suis mis à lire tout ce que je pouvais trouver sur l'internet à ce sujet. Et j'ai fini par me dire que la seule façon scientifique d'apporter une réponse à une question, c'était de passer par l'expérience.

– Pourtant tu n’as jamais essayé avec une femme.

– Ça m’a traversé l’esprit. J’ai même pensé aller au bordel, ou un truc sordide du même genre. Je n’en ai jamais trouvé le courage. Pareil pour le parc, j’en avais arpenté le pourtour un nombre incalculable de fois, tellement j’avais peur d’entrer, avant le soir où je t’ai vu.

– Le soir où tu as pris tes jambes à ton cou.

– J’ai paniqué, comme chaque fois que j’ai voulu m’expliquer, plus tard, quand on prenait le thé ensemble. C’est difficile de combler la faille entre la théorie et l’expérience. Comme tu le vois, le simple fait d’être assis là à te parler me demande un effort.

– Je devrais me sentir honoré d’être ton objet d’expérience, j’imagine.

On avait déjà appliqué au Jazter de nombreuses épithètes après un rapport sexuel, mais l’appellation de cobaye, jamais.

– Et qu’est-ce que tu as découvert ?

– Je ne sais pas encore très bien.

Je savais, moi. Après la nuit passée avec lui, je savais dans quel groupe il jouait, et je savais même de quel instrument. Mais de quel droit l’aurais-je privé du concert supplémentaire qu’il pensait nécessaire de donner pour s’en assurer ?

– Je t’aiderai avec plaisir dans la mesure du possible.

Nous avons pris le petit déjeuner, puis j’ai rempli la baignoire d’eau et d’un produit de bain moussant que ma mère avait rapporté de France. Karun a d’abord refusé d’y entrer avec moi en dépit de mes assurances que nous nous bornerions à des jeux sans conséquence. Sa curiosité a fini par l’emporter.

– Je n’ai jamais rencontré quelqu’un qui ait une baignoire chez lui ! Il paraît qu’on en trouve partout, en Occident ?

Il a risqué un pied avec précaution, comme pour éviter de faire éclater les bulles, puis s’est assis pour me faire face.

– J’ai toujours cru en voyant les photos qu’on s’y sentait comme dans une petite piscine personnelle. Mais en fait, c’est beaucoup plus petit.

Il s’est écarté quand j’ai voulu le savonner. À défaut, je l’ai éclaboussé, je lui ai chatouillé les orteils, et il a répondu de même. D’autres parties de nos corps se sont presque aussitôt trouvées inévitablement en contact. Pourtant, le Jazter s’est retenu

scrupuleusement d'en profiter, afin de garder l'énergie de Karun disponible – en vue des sondages de l'après-midi plus que pour respecter sa parole de gentleman.

De retour dans ma chambre, Karun a aperçu dans un coin la pile de jouets de mon enfance.

– Un train électrique ! Il marche encore ?

– Oui, mais il faut des heures pour l'installer.

J'ai essayé de l'orienter vers quelque chose de plus immédiat, Boggle ou Mikado, mais il n'en démordait pas. Alors j'ai descendu les éléments de paysage de l'étagère de mon placard, extirpé les boîtes de rails supplémentaires de dessous mon lit. Karun s'est plongé illico dans le jeu. Il a étalé les éléments, accroché les wagons, installé le village au grand complet, y compris les figurines miniatures d'hommes et de femmes. Comme il s'étendait par-dessus la voie ferrée pour voir si les rails étaient bien à l'alignement sous un tunnel, j'ai eu des visions du train qui traversait en haletant la vallée de son cul.

Entre deux fantasmes lubriques, j'aidais Karun dans son installation. Je lui ai montré comment, grâce à une voie surélevée, on pouvait faire se croiser deux lignes.

– Le pont ferroviaire, c'est mon favori depuis toujours ! C'est l'endroit idéal pour imaginer des accidents, un train qui déraile et tombe sur un autre en contrebas, une bombe qui met le feu au pont...

Mes histoires de catastrophes excitaient beaucoup Karun, il avait hâte d'avoir placé tous les rails pour organiser une collision. Nous avons projeté des locomotives l'une contre l'autre, propulsé des wagons en l'air et, dans un accident particulièrement tragique, regardé un train dérailler et anéantir tout un village.

– C'est encore mieux qu'un incendie ! ai-je dit, et une lueur pyromaniaque s'est aussitôt allumée dans les yeux de Karun.

Nous avons tiré les rideaux, éteint les lumières, puis jeté deux trains l'un contre l'autre après les avoir bourrés d'allumettes et de bougies d'anniversaire allumées, provoquant leur apocalypse.

Plus tard, étendu à côté de Karun au milieu des ruines de l'attaque aérienne qui venait de faire exploser les voies, j'ai fait rouler une des locomotives sur son dos.

– Ça chatouille ?

– Non.

Je l'ai proménée paresseusement sur ses fesses.

– Et là ?

Comme il ne répondait pas, je l’ai fait glisser le long de ses jambes, je me suis attardé autour de sa cheville, puis je suis reparti en sens inverse.

– Cette petite locomotive pense que le moment est venu de tenter une nouvelle expérience.

L’ayant dévêtu de son pantalon et de son slip, j’ai pressé avec espièglerie l’objet dans la raie de son postérieur pour la lui faire parcourir.

Karun, sur le ventre, ne disait toujours rien, mais il s’est étiré et a croisé les bras sous sa tête. Il a soupiré quand j’ai retracé des lèvres le parcours de la locomotive, l’embrassant partout, m’aidant de la langue pour le convaincre de s’ouvrir. Je me suis déplacé pour me mettre en position, le préservatif déjà discrètement enfilé, tout en continuant à l’embrasser pour qu’il reste détendu.

– Chut..., ai-je murmuré en le pénétrant, alors qu’il se contractait. Ça va aller mieux très vite.

Tout en bougeant en lui, je l’enveloppais de mon corps aussi complètement que possible pour lui transmettre ma tendresse et lui faire éprouver la sensation que nous ne faisons qu’un.

Je me suis réveillé à trois heures du matin. Karun était étendu à côté de moi, la bouche ouverte, le souffle régulier. Il avait l’air innocent, paisible, et je me suis demandé quels rêves se déroulaient sous ses paupières. Se pouvait-il que j’en fasse partie ? Son esprit scientifique était-il en train d’évaluer les résultats de ses expériences et d’en dresser un tableau ? Il nous restait une matinée. J’allais devoir envisager d’autres jeux, d’autres tentatives. Pour l’heure, je m’abandonnais, comblé, au plaisir de le regarder, de sentir la chaleur de son corps près du mien, de partager mon lit avec lui.

1.

Les mots en italiques suivis d’un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

Quand le train crève le mur et s'élance à tombeau ouvert pour dévaler la route, ce sont elles qui me viennent à l'esprit en premier, les collisions que nous organisons, les bougies, les allumettes, la fumée qui monte en panaches des fenêtres, les flammes qui lèchent la peinture des wagons. À coup sûr, lorsque les caisses d'armes que j'ai repérées exploseront, le spectacle éclipsera nos scénarios les plus fous. Dommage que je me trouve au beau milieu de la scène. Le Jazter, condamné à servir de combustible au brasier qui s'annonce, aurait mille fois préféré en être le spectateur.

Le wagon se convulse autour de moi en grinçant comme un gigantesque moulin à poivre, et me voilà flottant dans l'air comme tout ce qui m'entoure, du moins durant le court instant qui précède notre atterrissage sur le flanc, la longue glissade, l'arrêt brutal. Trois miracles se sont produits pendant ces quelques millisecondes : je suis indemne (sauf quelques contusions au bras), les munitions ont décidé de ne pas exploser et, phénomène magique s'il en est, la porte arrière s'est ouverte violemment sous le choc. Après tout, peut-être Allah a-t-il un petit faible pour les sodomites.

Je me hisse jusqu'à la sortie. La locomotive, couchée comme une bête blessée, exhale encore de la fumée par bouffées moribondes. Derrière elle, le premier wagon est resté debout, mais son toit s'est enfoncé et les parois sont presque complètement écrasées. Ça a vraiment de la gueule, nous n'aurions jamais pu faire ça avec nos joujoux. Deux femmes tentent d'en faire sortir une troisième. La partie supérieure de son corps gesticule avec animation hors d'une fenêtre ; le reste, invisible, coincé à l'intérieur, donne l'impression que la carcasse de métal est en train de la dévorer vivante. Dans un premier temps, je crains qu'il s'agisse de Sarita, qui ne serait alors plus en mesure de me conduire jusqu'à Karun, mais bientôt je l'aperçois, sonnée, assise sur la route à côté d'une roue déjantée. Debout un peu plus loin, le chauffeur et son aide considèrent le désastre, armés semblablement d'une petite clé à molette, comme si, à l'aide de ce simple outil, ils allaient pouvoir remettre le train sur ses rails.

Je me précipite vers Sarita qui, pour je ne sais quelle raison, s'est changée et porte un costume de mariée. L'extrémité de son sari se déroule autour de ses pieds en une volute flamboyante.

– Venez, il ne faut pas rester ici.

Elle me regarde fixement quand je lui tends la main et je remarque la ligne de points blancs qui orne son front.

– Il n'y a pas de temps à perdre.

Une lueur s'allume dans ses yeux et je me demande si elle m'a remis.

– C'est Gaurav, vous vous rappelez ? À l'hôpital, à l'Aquarium ?

– Gaurav ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Le train a déraillé. Sûrement un sabotage. On doit faire vite.

– Mais comment m'avez-vous retrouvée ?

– Je vous expliquerai tout plus tard. Venez avec moi.

La confusion fait place sur ses traits à la suspicion et à la dureté. Je m'accroupis auprès d'elle.

– Vous m'aviez interdit de vous suivre, je sais, mais j'ai sauté dans le wagon de queue quand je vous ai vue monter. Je tiens toujours à vous sauver la vie comme vous avez sauvé la mienne. Il faut que nous partions immédiatement. Ceux qui ont fait dérailler le train seront là d'un moment à l'autre.

– Non... C'est que... Les filles, je ne peux pas les abandonner.

Nous essayons alors de convaincre les autres de nous accompagner, mais elles s'y refusent.

– Mura *chacha* est toujours là-dedans, dit celle qui est coincée à mi-corps à l'intérieur.

Elle s'appelle Madhu et, toute sandwichée qu'elle est, c'est apparemment elle qui décide.

– Vous venez le délivrer ? demande-t-elle. Après, on pourra tous aller voir Devi *ma*.

Sarita déclare vouloir fouiller elle aussi les décombres pour y retrouver, non pas ce Mura, mais une grenade. Je crois d'abord avoir mal entendu, mais non, la voilà qui explique que c'est la dernière grenade de tout Bombay et que son sort est entièrement suspendu à celui du fruit. Aurait-elle subi un choc à la tête ? Comment faire pour lui palper discrètement le crâne ?

Cependant, la moitié de Madhu, toujours en position horizontale, aboie des ordres aux deux autres filles :

– Guddi, laisse-moi et va chercher le chauffeur. Anupam, prends cet homme avec toi et soulevez la couchette qui est tombée sur Mura *chacha*. Toi, là, aide-les.

Elle s'échauffe considérablement quand je lui réponds qu'on n'a pas le temps.

– Mura *chacha* est plus important que quelques-unes de vos précieuses minutes. Comment peut-on être aussi égoïste ?

J'essaie d'entraîner Sarita à l'écart. Madhu me poursuit de ses imprécations quand une détonation retentit.

– Je suis touchée ! hurle Madhu en levant une main.

C'est vrai, on lui a tiré dessus, le sang ruisselle le long de son bras et goutte de son épaule. D'autres coups de feu éclatent et elle s'affaisse depuis la taille contre la paroi comme une poupée de chiffon. Ses compagnes se mettent à hurler, je tire Sarita par la main derrière le wagon pour nous mettre à l'abri. Elle a cessé de répéter comme une automate qu'elle veut retrouver sa grenade.

Nous nous fauflons dans une ruelle. Son sari a l'éclat et l'insolence d'un drapeau. Le son des coups de feu ricoche sur les murs de part et d'autre. Je crois à plusieurs reprises entendre quelqu'un courir derrière nous. Je conduis Sarita en zigzag à travers le labyrinthe d'un bidonville abandonné. Je m'arrête finalement dans un abribus. Silencieux l'un comme l'autre, nous inspirons à grandes goulées.

– Est-ce qu'ils vont se mettre à notre recherche ? demande Sarita après avoir repris son souffle.

– Non, dis-je en secouant la tête. Mon wagon était rempli d'armes, c'est sûrement ce qu'ils voulaient s'approprier.

Comme pour me donner raison, on entend une rafale de mitraillette. Le bruit est désagréablement proche, juste derrière les immeubles qui nous font face. Nous avons dû tourner en rond sans nous en rendre compte.

Quelqu'un rit, un homme hurle, et de nouveaux tirs retentissent. Les cris reprennent, pitoyables, implorants.

– C'est la voix de Mura, on dirait, dit Sarita. Les coups de feu... Et si c'était Guddi, Anupam..., poursuit-elle en me regardant, les lèvres exsangues.

Avant que je puisse la rassurer, une moto démarre quelque part. On l'entend rouler en cercle derrière les immeubles, puis le bruit se rapproche.

– Elle remonte la rue !

Je saisis Sarita par la main et je l'entraîne derrière la paroi de l'abribus. Je jette un coup d'œil prudent sur le côté et rentre presque aussitôt la tête à la vue d'une seconde moto et d'une camionnette cahotant à l'arrière du convoi. Les geignements sortent à présent du véhicule. Je murmure :

– Ce sont les Limbu, l'équivalent musulman des truands en kaki. On n'aurait rien pu faire.

J'ai lu quelque part que la milice avait récupéré le terme afin de le réhabiliter. *Limbu*, « citron », a d'abord été, des années durant, une injure dans la bouche des fachos de la HRM pour désigner les musulmans, accusés de faire tourner le lait pur qu'était selon eux la population hindoue.

Le silence retombe sur la rue. Le soleil vient de plonger derrière les bâtiments abandonnés qui bordent ses trottoirs jonchés d'ordures. À en juger par son orientation, les Limbu se dirigent vers l'ouest. Est-ce par là que Karun attend ? Sarita reste longtemps sans réaction quand je lui demande quelle est sa destination, puis elle finit par répondre :

– Bandra. Mon mari se trouve là-bas, dans une pension.

Je me retiens d'insister pour qu'elle me donne l'adresse exacte, car je sais qu'elle doute toujours de mes intentions.

– Ça tombe bien, je vais au nord, moi aussi, mais plus loin que vous, à Jogeshwari, voir ma mère. Bandra est sur ma route, dis-je pour endormir ses soupçons. Votre mari se trouve à l'est ou à l'ouest de la voie ferrée ?

– À l'ouest, côté mer.

Je cherche à lui soutirer plus de détails en engageant la conversation, mais elle se dérobe et répond par monosyllabes. Peut-être est-elle encore en état de choc ?

Comment allons-nous poursuivre notre chemin ? Nous sommes séparés de Bandra non seulement par des quartiers infestés de Limbu, mais par la crique de Mahim. La montée du niveau de la mer et les inondations répétées de la mousson l'ont agrandie ; le même phénomène s'applique aux berges de la rivière Mithi, simple canal déversant de la boue dans la crique aujourd'hui élargi aux proportions d'un abîme infranchissable. La solution la plus simple pour traverser serait de retourner marcher le long de la voie ferrée, mais les Limbu ont probablement prévu cette hypothèse. Gagner la chaussée de

Mahim qui enjambe la rivière est la seule solution. Avec un peu de chance, beaucoup de monde l'empruntera en même temps que nous et de cette façon, nous passerons plus facilement inaperçus. Le hic, c'est comment se fondre dans la foule avec une femme empapillotée comme une sucette ?

– Elles voulaient que je devienne une des dames de compagnie de Devi *ma*, m'explique-t-elle, penaude, quand je lui demande la raison de son accoutrement. C'est même censé être phosphorescent dans l'obscurité, exactement comme Superdevi.

– D'accord, mais là, tout de suite, on est à Mahim, et si vous n'avez pas l'air d'une musulmane, nous sommes morts tous les deux.

– Il n'y a personne dans les environs.

– Pas ici dans ce no man's land. Les Limbu l'ont sans doute évacué pour en faire une zone tampon, mais un peu plus loin, il y aura des gens partout. Quand les émeutes ont commencé, c'est vers Mahim que des milliers de musulmans ont fui.

Je lui tends mon mouchoir.

– On s'occupera du sari plus tard, mais faites déjà disparaître ce que vous avez sur le front.

Sarita essuie le *bindi* et les points blancs de son maquillage de mariée, puis me rend mon mouchoir maculé de rouge sombre comme du sang coagulé. Elle se passe les doigts dans les cheveux avec inquiétude.

– Ils vont avoir des soupçons, non ?

– Pas si on dit que vous êtes ma femme, Mme Hassan. C'est mon nom. Ijaz Hassan, pas Gaurav. Vous avez sûrement deviné, à l'hôpital, que j'étais musulman.

Sarita a l'air secouée et je me rends compte que je viens peut-être de commettre une gaffe terrible. Il est possible que Karun lui ait parlé de moi et qu'elle ait reconnu mon nom... À mon soulagement, c'est la pensée de jouer à la bégum d'un nabab de mon genre qui la met dans cet état. Je me rappelle le réflexe de fuite qu'elle a eu, au début, quand j'ai essayé de l'entraîner dans le sous-sol de l'hôpital. Qui eût cru que le Jazter pouvait passer aussi facilement pour un prédateur de chair féminine !

– Je ne pourrais pas plutôt me présenter comme votre sœur ?

Ce serait certainement la solution à son problème, mais la ressemblance, même dans la pénombre, est par trop inexistante.

Qu'est-ce que Karun a bien pu lui trouver ? Cette énigme menace de nouveau de me paralyser l'esprit, quand il me revient que l'individualité de ses traits n'a aucune importance. Dans le Mahim d'aujourd'hui, la règle veut que les femmes se voilent consciencieusement le visage. Elle peut donc faire semblant d'être ma sœur.

Quand je le lui explique, elle s'en irrite :

– Vous voulez dire que je vais être obligée de garder le visage couvert ?

– Pas seulement le visage, le corps tout entier. On va chercher un tissu qui puisse en même temps vous servir de *burkha* et cacher votre sari. Les Limbu font la loi. J'ai entendu dire qu'ils punissaient les infractions de coups de fouet.

Ainsi, c'est entendu, elle sera Rehana Hassan, ma cadette virginale à la vertu impeccable. Virginale, en fait, c'est un peu excessif puisque l'histoire veut que je l'accompagne dans son voyage vers Bandra où elle va secourir son mari souffrant.

– Où allons-nous passer la nuit ? demande Rehana.

– Au meilleur hôtel-boutique de Mahim. Nous allons rendre une petite visite à mon cousin Rahim.

Quand, suite au retour de mes parents, notre laboratoire de recherche a fermé, j'ai dû trouver d'autres lieux de rencontre pour aider Karun à poursuivre ses expériences. Il a immédiatement écarté mes repaires habituels : la plage de Chowpatty était trop exposée, l'allée proche du Taj trop miteuse. Je n'ai même pas osé lui proposer les toilettes de la gare de Bandra. J'ai tenté de lui faire comprendre que la ville n'avait rien de mieux à nous offrir. N'était-il pas venu à Bombay après avoir lu sur l'internet ce qui se passait dans les jardins publics ? À quoi pensait-il pouvoir s'attendre exactement ? Son apprentissage lui avait sûrement enseigné à prendre des risques, à montrer un peu de cran, sinon pour son propre assouvissement, du moins pour la cause de la science, non ?

Mais rien ne l'ébranlait. Le conte du Jazter et du physicien se serait peut-être arrêté là si la bibliothèque de l'université de Mumbai n'était venue à notre rescousse. J'avais souvent levé les yeux vers son architecture gothique, témoin complaisant de mes cabrioles sur le terrain de cricket, mais jamais je n'avais pénétré dans ses augustes

salles. Quand nous y sommes entrés cet après-midi-là, l'endroit était frais et silencieux sous les vitraux qui s'élançaient vers un plafond de cathédrale. Les livres avaient l'air ancien et solennel qui convenait au lieu. C'étaient des volumes poussiéreux aux reliures craquelées, emprisonnés derrière les vitres d'armoires en bois fermées à clé. Dans une salle de lecture déserte, derrière un placard, nous sommes tombés sur une porte si bien fondue dans la boiserie sombre des murs que seuls deux petits loquets, discrètement peints en brun, laissaient entendre qu'il ne s'agissait pas d'un simple panneau. Une fois ouverte, il fallait enjamber un seuil de bonne hauteur pour se retrouver sur un minuscule balcon qui semblait oublié du temps comme du personnel. Le sol était couvert de déjections d'oiseaux. Plusieurs pigeons se sont d'ailleurs vivement envolés quand nous avons surgi près d'eux, tandis que d'autres sont restés à roucouler sans nous prêter attention sous l'avant-toit. Deux étages plus bas s'étendait la pelouse verdoyante de l'Oval ; à notre droite, se dressait la tour de l'horloge de l'université, le Big Ben de Mumbai.

– Le cœur de la ville, et personne ne sait que nous sommes là. C'est parfait !

Karun s'est montré scandalisé quand il a compris ce que je voulais dire. J'ai désamorcé ses inquiétudes une à une. Oui, c'était sale, mais pas au point qu'une couverture ou un vieux tapis ne pût y remédier. Vrai, c'était dehors, mais allongés, nous serions complètement dissimulés par la balustrade massive. Non, je ne pensais pas que d'autres habitués allaient découvrir l'endroit ou essayer d'y accéder, et d'ailleurs n'avait-il pas vu qu'à l'extérieur également, il y avait des loquets pour fermer la porte ? Tout en éliminant une à une ses objections, je savais que ce serait insuffisant pour l'induire en tentation. Il ne restait plus qu'une option.

– As-tu le *Times of India* d'aujourd'hui avec toi ?

Surpris par ma question, Karun a sorti de son sac à dos le journal qu'il achetait chaque matin.

– Ils ont bien fait de le rembourrer de tous ces suppléments tape-à-l'œil, ai-je dit tout en dépliant les feuilles pour les étaler à nos pieds sur le sol malpropre.

Avant que Karun soit revenu de son incrédulité, j'avais fermé la porte au loquet.

– Ne t'en fais pas. On va juste s'allonger une minute pour que tu

puisses voir ce qu'il en est.

En dépit de ses réticences, j'ai réussi à le culbuter. Il était trop inquiet pour oser protester à voix haute. Je n'ai pas perdu de temps. J'ai fait glisser sa fermeture éclair. Son érection s'est libérée dans une détente, il ne pouvait plus feindre de ne pas être excité. Chaque caresse de ma langue sur une zone nouvelle suspendait son souffle. Il a lutté brièvement, sans conviction, quand j'ai voulu le retourner sur le ventre. Le papier se froissait bruyamment sous nos corps, mais les pigeons étaient les seuls à l'entendre. À la fin, lorsqu'il a joui, Karun s'est rappelé qu'il valait mieux gémir dans un murmure.

Dès lors, il m'a été beaucoup plus facile de vaincre sa bienséance et son dégoût. Le colombier était devenu notre nid d'amour. J'ai repoussé néanmoins les limites de Karun en y ajoutant d'autres lieux de rencontre. Lors d'une matinée peu fréquentée au Regal, nous avons offert au dernier balcon, désert, un spectacle auquel il n'avait probablement jamais assisté, même sur pellicule. Dans un endroit retiré de Versova, au nord de Juhu, nous avons essayé de faire l'amour de l'eau jusqu'à la taille. Mais les vagues ne cessaient de perturber notre rythme et nous avons dû trouver un coin tranquille sous les palmiers pour terminer. J'ai même convaincu Karun de me branler pendant que nous dévalions Marine Drive sur l'impériale d'un 123 vide, un soir, tard. L'expérience a été si mémorable qu'elle a plongé le Jazter dans une humeur poétique : « Les embruns bruinaient, le Jazter jouissait », « s'envoyant en l'air au vent de la mer », « en un haut geyser fusait le Jazter ». Un haïku se niche quelque part dans ces mots, pour peu qu'on les fasse entrer dans le cadre syllabique convenu.

La disponibilité de Karun pour participer à ces escapades m'a surpris. Je voyais bien qu'il aimait notre activité sexuelle, mais il ne me donnait pas l'impression de la rechercher avidement. La sexualité ne serait jamais pour lui la force déterminante qu'elle était pour le Jazter, renversant tout sur son passage. Elle occupait un compartiment du casier bien ordonné de ses besoins, dont il contrôlait et gérant le remplissage. Peut-être voyait-il dans nos rencontres des expériences, des contributions à une recherche ethnographique d'ordre plus général sur les différentes formes que revêtent les entrevues et les comportements d'accouplement chez les homosexuels. Plus vraisemblablement, ce qui l'attirait dans nos équipées clandestines, c'était l'occasion qu'elles lui offraient de se dégager de toute

responsabilité, de régresser dans une adolescence insouciante. « Je me sens redevenu enfant », disait-il chaque fois que nous installions le train électrique ou que nous parcourions les montagnes russes à Essel Park, et je crois que nos fugues engendraient une excitation du même ordre.

Toutes mes conquêtes de jardin public m'avaient lassé au bout d'une fois, et pourtant j'aimais ces épisodes-là aussi avec Karun. J'étais ébahi par tout le temps que je passais en sa compagnie alors que le *shikari* en moi avait atteint ses objectifs. Nous faisions des kilomètres pour aller manger le meilleur *vada-pav* à un étal de coin de rue ou un *iddli-sambar* sans égal dans un restaurant brahmane d'Udipi (il n'avait pas les moyens de s'offrir mieux que ces établissements bon marché). Certains soirs, nous nous promenions sur Marine Drive en partageant un épi de maïs grillé. Le week-end, je transportais mes livres dans son foyer. Nous pouvions ainsi nous trouver ensemble dans la salle d'étude pour réviser nos examens.

Les préoccupations de Karun semblaient se volatiliser en ma compagnie. Peut-être était-ce ce qui m'entraînait dans toutes ces activités hors programme. J'aimais voir son sérieux se dissoudre et une personnalité plus insouciante émerger, comme un visage caché au monde par un voile, que seul l'époux peut découvrir. Mon jeu favori était de provoquer son sourire le plus souvent possible. Chaque fois que je marquais un point, je m'avisais dans un frisson que c'était une prouesse que j'étais le seul à pouvoir accomplir, un privilège exclusif accordé à ma personne. Il aimait me parler de ses parents, comparer nos souvenirs, nos solitudes d'enfants, nos façons de nous débrouiller seuls. Je prenais soin de l'entraîner à passer aux choses sérieuses avant que la conversation devienne trop sentimentale ou trop longue. Nous n'étions pas des lesbiennes, tout de même.

Son intelligence me plaisait, même si je ne portais à ses atomes et à ses galaxies qu'un intérêt limité. (Peut-être l'érudition de sa propre famille influence-t-elle le Jazter plus qu'il ne veut l'admettre.) Un matin, Karun m'a appelé, tout excité, pour m'apprendre qu'il venait de découvrir un lien entre nos deux domaines d'études dans un article sur la valorisation des produits financiers dérivés par la technique des quanta.

Je l'ai invité à dîner avec mes parents, chose impensable pour tout autre partenaire.

– C’est si bon de rencontrer les amis d’Ijaz, a déclaré ma mère, qui s’est jointe à nous pour une partie de Scrabble après dîner.

Mon père, aux anges, souriait avec bienveillance et me félicitait de l’intérêt considérable que je portais à la physique. (Pas à la physique, avais-je envie de lui faire remarquer, à un *physicien*.)

Nazir, lui, était un peu moins naïf.

– Si le *sahib* se retire dans sa chambre un peu plus tard avec son ami, m’a-t-il proposé, je pourrai faire du thé.

Je me sentais bien trop exposé aux regards pour emmener Karun dans ma chambre, et nous nous sommes contentés de nous faire du pied sous la table.

Nazir faisait bon usage de sa sagacité. Quelque temps plus tard, quand mes parents sont repartis en voyage, il a décliné mon offre de prendre lui aussi des vacances.

– Je retournerais bien dans mon village pour quelques jours, mais le voyage coûte trop cher. Si seulement j’avais les deux cents roupies du billet de train...

À l’issue d’un bref marchandage, il est redescendu à cent, plus vingt pour nous préparer le *biryani*.

La bombe dont on nous menace a réussi là où des milliers d’ingénieurs avaient échoué : marcher dans les quartiers de banlieue les plus congestionnés est devenu un jeu d’enfant. Paniers, caisses et charrettes à bras sont certes abandonnés n’importe où sur les trottoirs, mais les voitures qui d’ordinaire engorgent les rues ont disparu, conduites loin de la ville par leurs propriétaires en quête de sécurité. Le spectre des Limbu effraie les piétons potentiels. Même les chiffonniers se sont volatilisés, si bien qu’un véritable trésor de papiers, faute d’avoir trouvé preneurs, tourbillonne à nos pieds.

Une silhouette imposante monte la garde au centre du carrefour qui nous fait face dans le lointain. Sarita se fige au même moment que moi, comme si l’immobilité avait le pouvoir magique de nous rendre invisibles en plein milieu de la rue. À bien y regarder, l’apparition est anormalement grande et volumineuse ; elle dépasse d’une bonne tête les feux de circulation.

– Aucun être humain n’a cette taille, dis-je, dans un murmure, et nous reprenons notre marche avec précaution.

Sarita la reconnaît la première.

– C'est une statue de Mumbadevi, une des représentations guerrières que les membres de la HRM ont installées en plusieurs endroits pendant leurs journées « Ville de Devi ».

Guerrière, plus vraiment. Quelqu'un a tranché ses six bras. Sa nuque, attaquée à coups de hache, est ployée, la tête complètement tournée. De la saleté s'accumule dans les orbites oculaires ; on lui a coupé les lèvres, le nez, les oreilles. Les entailles et les taches de peinture couvrent tout le corps d'un patchwork violent. Avec son buste vandalisé et les parties déplacées de son anatomie, Mumbadevi ressemble à la sculpture d'un cubiste misogyne, d'un Picasso. Pourtant, trop lourde pour basculer de son piédestal, elle tient debout. Muette et digne dans le soleil mourant, elle regarde de ses yeux profanés la destruction de sa ville.

– Aucun doute, on se rapproche des Limbu, dis-je.

Derrière Mumbadevi s'étire une avenue bordée de boutiques aux volets baissés. Une sur trois environ a été incendiée. Il me semble voir un bras dépasser des décombres. Le bombardement n'a pas épargné Mahim, remarque Sarita, mais je la détrompe, c'est sans doute l'œuvre des Limbu.

– Ils s'en sont probablement pris aux hindous pour leur faire abandonner leurs commerces dès le début de la guerre, dis-je en me plaçant entre elle et les boutiques afin qu'elle n'aperçoive pas les morceaux de cadavres qui pourraient s'y trouver.

Ma compagne en tourisme de l'extrême est devenue, je le note, beaucoup plus curieuse. Elle me pose des questions sur mes études, mon travail. Comme je n'ai pas l'impression qu'elle me démasquera, je lui réponds au plus près de la vérité. Pourtant, quand j'en viens à expliquer pourquoi ma mère se trouve à Jogeshwari, je me laisse entraîner à inventer un véritable mélo, un veuvage à l'âge tendre, des parents avides et usurpateurs.

– Pourquoi n'êtes-vous pas marié ? renchérit-elle, comme pour me faire trébucher, une fois ma garde baissée.

Je lui offre ma réponse habituelle selon laquelle je n'ai pas trouvé l'âme sœur. *Mais j'espère que vous allez me conduire jusqu'à elle*, me dis-je par-devers moi.

Sarita se prête volontiers à l'interrogatoire auquel je la soumets en retour, jusqu'au moment où je cherche à savoir ce que son mari peut bien faire dans cette pension de Bandra. Elle me répond alors par

monosyllabes, et je me demande si ce n'est pas pour me faire obstruction. Puis il me vient à l'esprit qu'elle pourrait aussi en ignorer tout simplement la raison, que Karun ne lui a peut-être rien dit. Si tel est le cas, serait-ce bon signe pour le Jazter ?

Le silence de l'avenue rend plus criante que jamais la cacophonie des placards collés aux façades des immeubles qui exhortent à acheter des voitures Suzuki et des crèmes éclaircissantes, à regarder des séries télé. PIZZA AU POULET ET AUX ÉPICES NEW SINGAPORE ! hurle une pancarte devant une pizzeria de restauration rapide. Aussitôt ma faim se déclenche, car je n'ai rien mangé depuis le matin. Le restaurant n'a plus de porte, et, malgré mes craintes d'y faire des découvertes macabres, nous entrons. L'endroit a été méticuleusement pillé, même les plans de travail des cuisines ont été arrachés. Seules ont été épargnées les affiches murales qui continuent de promouvoir la souris d'ordinateur « Ville de Devi » en frontispice des nouvelles saveurs à la carte : « Mandchourienne au chou-fleur », « Texas tandoori », et même une improbable « Suédoise au gingembre et à l'ail ».

Je défaille à la pensée de toutes ces pizzas, tenaillé par la faim, quand des sonneries retentissent. J'entraîne Sarita plus loin à l'intérieur avant de revenir regarder par la fenêtre. Le son est produit par des enfants à bicyclette, une dizaine de garçons en shorts et maillots de corps dépenaillés qui roulent en cercle devant l'entrée. Certains d'entre eux sont si petits que leurs pieds touchent à peine les pédales.

– Vous ne trouverez rien là-dedans ! s'écrie l'un d'entre eux. Pour manger, il faut aller à la mosquée, à huit heures. On sert tous ceux qui se présentent.

J'ai beau leur faire signe de s'écarter, quand nous émergeons de la pizzeria ils nous suivent dans la rue en agitant leurs sonnettes, croisant et recroisant notre chemin.

– Vous en avez une jolie femme, raillent-ils en sifflant. Drôlement sexy dans son sari rouge et sans *burkha*. Mais les Limbu – bouh ! – ils vont la battre comme plâtre pour lui apprendre !

L'aîné du groupe, un garçon d'environ douze ans, les joues balafrees de longues cicatrices, nous dépasse et s'arrête devant nous.

– Suivez-moi par là.

Il désigne une ruelle étroite qui prend en biais un peu plus loin.

– Les types qui gardent la rue principale sont armés. Ils ne vous

laisseront passer que si vous pouvez les payer très cher.

J'ai beau n'avoir aucun doute sur ma capacité à prouver que je suis musulman (si ma récitation de tous les vers du Coran que je connais par cœur ne suffisait pas, certaine signature anatomique les convaincrail), je perds mon sang-froid. Sarita, même habillée plus discrètement, aurait été un problème, et de plus, s'ils trouvaient mon revolver ? Je l'entraîne dans la venelle à la suite du garçon, non sans me demander s'il ne s'agit pas d'un guet-apens. Mes soupçons se renforcent quand il nous fait entrer par un grand portail de bois dans une cour d'immeubles vide, puis attache sa bicyclette à un pilier et disparaît dans un escalier. Je cherche des yeux les armes pointées sur nous et prêtes à tirer, aux fenêtres qui encerclent la cour, quand le garçon redescend.

– Voilà, dit-il à Sarita en lui tendant un tissu brun. Mettez ça.

– Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle en soulevant le vêtement. On dirait une nappe.

L'autre hausse les épaules.

– C'en était une, mais maintenant, c'est une *burkha*. Ma mère l'a pliée en deux, elle l'a cousue sur les côtés et elle a coupé des trous pour les yeux. C'était pour couvrir ma sœur quand elle sortait faire les courses, avant qu'on lui en fasse tailler une vraie. Je vous la cède pour pas cher : cinquante roupies.

Sarita déclare qu'il n'est pas question qu'elle porte un chiffon pareil sur le dos, mais je lui ôte le tissu des mains et je donne vingt roupies au garçon, qui prend le billet en souriant et se présente sous le nom de Yusuf. Puis il file vers une porte du côté opposé de la cour.

– Vous voyez ? dit-il en l'ouvrant d'un geste vif. En passant par ici, vous avez évité le poste de garde.

Nous nous retrouvons tous trois au milieu d'un marché si peuplé qu'il compense presque la désolation des quartiers que nous venons de traverser. Contrairement à l'époque de mes précédentes visites à Mahim, toutes les femmes sans exception sont enveloppées dans une volumineuse *burkha* et la plupart des hommes portent une calotte et la barbe. (L'ont-ils laissée pousser dès l'instant où la guerre a été déclarée ?) Des torches allumées, fixées aux réverbères privés d'électricité, donnent à la scène une atmosphère médiévale festive. Sarita avance à mon côté, trébuchant sous sa nappe. On dirait une petite fille qui joue aux fantômes.

– Ça alors, c'est incroyable ! s'exclame-t-elle soudain en désignant un vendeur de grenades assis sur le trottoir derrière ses fruits. Elle en achète une grosse, bien rouge, à cinquante roupies, pour remplacer celle qu'elle a perdue dans le train.

– Ce cochon de marchand de Crawford Market m'a bien eue !

– Celui-là aussi, renchérit Yusuf. J'aurais pu l'avoir pour quinze.

Je suis stupéfié par la qualité et la variété des marchandises proposées. Les grenades, les pommes luisantes, les poires et les oranges nichent chacune dans un logement de polystyrène, traitement habituellement réservé aux fruits d'importation les plus choisis. Des conserves de viande et de poisson qu'on ne trouve pratiquement que dans les boutiques chics du sud de Bombay s'empilent en spirales artistiquement équilibrées. Un étal de trottoir spécialisé dans le dentifrice propose cinq produits dont les marques, toutes inconnues (Denticon, Protect, Kingcol...), sont indiquées sur les tubes en anglais, en arabe et même en chinois ! D'où vient tout ça ? D'abord pris au dépourvu par la question, Yusuf réfléchit et son visage s'illumine :

– On doit tout fabriquer ici, à Mahim, déclare-t-il avec fierté.

Nous nous disputons ensuite au sujet de son prix pour nous conduire jusqu'à l'hôtel de Rahim. Arrêté devant un étal, il tente de se faire payer une paire de baskets griffées à trois mille roupies, puis révisé ses exigences à la baisse et finit par capituler en voyant que je m'en tiens résolument à ma proposition de lui donner un deuxième billet de vingt roupies.

– C'est par là qu'on va au seul restaurant encore ouvert, dit-il en nous montrant une rue étroite alors que nous dépassons une rangée de vieux immeubles. Les gens prétendent qu'on y tue des chiens pour fabriquer les brochettes, mais ma mère dit que leurs kebabs ont simplement un goût prononcé de viande en conserve. Et plus loin, c'est la rue principale, la rue de la mosquée. C'est là que vous pouvez faire la queue pour manger gratis, si vous voulez.

Il nous raconte ensuite que son père est mort quand il avait trois ans et qu'en plus d'une sœur, il a un frère de seize ans qui a rejoint les Limbu.

– Il n'a pas choisi de les suivre. Un jour, ils sont venus chez nous, et comme ma mère n'avait rien à leur donner pour qu'ils nous laissent tranquilles, ils ont entraîné mon frère. Quand il a voulu résister, ils m'ont empoigné par les cheveux et ils ont commencé à me cingler de

coups de fouet. Heureusement, je les avais vus faire la même chose au marché, j'ai eu le réflexe de me protéger les yeux avec mes poings.

Sarita est tellement bouleversée qu'elle l'étreint et couvre de baisers les cicatrices qui s'étirent jusqu'à son front.

– Pourquoi vous ne m'achetez pas la paire de baskets ? en profite-t-il pour lui demander d'un air rusé. Comme ça je pourrai leur échapper la prochaine fois qu'ils essaieront de m'attraper.

Nous dépassons un bureau de poste au rideau de fer baissé. La foule s'est volatilisée, nous nous trouvons devant un vaste champ de décombres noircis. À l'exception d'une porte ou d'un mur resté debout par-ci par-là, tout un pâti de maisons a été rasé par ce qui ressemble à une explosion gigantesque. Nous avançons à pas précautionneux parmi les gravats et les poutres calcinées.

– Les Pakistanais ont bombardé le quartier ?

– Les Pakistanais ? Non, ils ne s'attaquent jamais à nous. Leurs avions passent au-dessus de nos têtes, c'est tout, me répond Yusuf. Un jour, j'ai vu un vrai combat aérien, avec des missiles et tout et tout. L'un des avions a explosé en vol, je ne sais pas de quel camp il était. Quand il est tombé, toute la ville a tremblé. On pouvait voir la fumée de n'importe où, comme quand le pont a sauté. On est partis à vélo pour essayer de le localiser, mais c'était trop loin. On est allés jusqu'à la statue de la déesse debout sur la tête et on a fait demi-tour.

– Et ici, c'est un autre avion qui s'est écrasé, pour provoquer un désastre pareil ?

– Un avion ! s'exclame Yusuf en riant. Non, ça, c'est l'œuvre des Limbu. Vous voyez cette arche, encore debout, là-bas ? C'était l'entrée du nouveau multiplexe Ad Labs. Pour les Limbu, le cinéma va contre la loi du Coran, alors ils ont mis le feu aux salles. Mais les flammes se sont propagées aux bâtiments environnants qui ont tous brûlé, y compris leur propre QG !

Il pouffe et glousse de rire, puis la gaieté le quitte et il poursuit :

– J'allais souvent y voir des films. Les sièges étaient si bien disposés qu'on pouvait voir tout l'écran. Aujourd'hui, on se fait battre par les Limbu pour peu qu'on fredonne une chanson.

Il entonne à voix basse quelques mesures d'un tube de *Superdevi*, puis regarde autour de lui pour s'assurer que personne n'écoute.

La nuit va tomber. Aux ruines succède un quartier qui chatoie d'une luminosité familière mais inattendue. L'électricité !

– Ici, presque tout le monde a un générateur, explique Yusuf. C’est là que vivent les riches.

Il montre du doigt un immeuble aux entourages de fenêtres éclairés avec goût.

– Voilà, c’est l’hôtel Rahim. Je n’y suis jamais entré. Il paraît que Sharukh Khan en personne y a séjourné !

Il fait claquer sa paume contre la mienne pour me dire au revoir.

– C’est ce qu’on fait en Amérique, j’ai vu, à la télé.

Puis il prend ses jambes à son cou et se retourne pour nous dire :

– Si vous avez besoin d’aide, demandez juste Yusuf. Tout le monde me connaît à Mahim.

Les pluies de mousson étaient arrivées, et notre vie sexuelle s’en ressentait gravement. Les plages étaient balayées par des vents violents. Le balcon de la bibliothèque, qui subissait les averses et les déjections de pigeons – de plus en plus nombreux à s’y réfugier –, était mouillé et visqueux. Même le Regal s’était retourné contre nous. Il ne passait plus que des succès et faisait chaque fois salle comble. Un soir, nous nous sommes introduits furtivement sur l’hippodrome désert de Mahalakshmi, mais nous n’avons pu accéder aux tribunes couvertes. Nous avons fini trempés comme des soupes, si boueux d’avoir marché sur les pistes qu’aucun chauffeur de taxi n’a accepté de nous charger et que nous avons dû rentrer à pied.

Juin est passé, puis juillet. Chaque semaine était plus humide que la précédente (et plus aride du point de vue de l’activité sexuelle). Je passais le plus clair de mon temps de loisir aux côtés de Karun, ce qui rendait cette abstinence forcée encore plus difficile.

– C’est l’éternel drame d’être gay à Bombay ! me lamentais-je. On n’a jamais un endroit à soi.

Les loyers urbains hors de prix obligeaient les garçons à habiter chez leurs parents (le Jazter inclus) jusqu’à ce qu’ils se marient (sauf le Jazter), et même souvent bien plus tard.

Rahim avait échappé à ce sort. Son père, veuf, était mort alors qu’il venait d’atteindre sa majorité, lui léguant l’appartement immense qu’ils occupaient tous deux près de Chowpatty. Comme je ne l’avais pratiquement pas revu depuis son retour des États-Unis, son invitation par courriel m’avait surpris.

– Il dit que c’est pour fêter un mariage. Qu’il n’y aura que des

hommes et que ça durera toute la nuit. Connaissant Rahim, ça risque de tourner à l'orgie. Mais nous n'aurons pas à nous occuper des autres, ai-je ajouté en tendant le carton à Karun alors que nous prenions le thé face à face dans un café. L'important, c'est que nous puissions concrétiser notre désir de passer la nuit ensemble.

– Tu veux dire qu'il y aura du monde autour de nous ?

– Qu'est-ce que ça peut faire ? On s'enroulera dans une couverture et on se cachera dans un petit coin où personne ne pourra nous voir.

– Je ne suis pas mûr pour me livrer à ça en public.

Je connaissais la chanson, l'angoisse de Karun au moindre risque d'exposition. Nous avions, pour les mêmes raisons, fait une croix sur les fêtes disco organisées de temps à autre dans des boîtes par la branche locale du Gay Bombay.

– Tu ne crois pas qu'il serait temps de te lâcher un peu ? Tu attends encore de recevoir le rapport de tes expériences par la poste pour te disculper ?

– Ce n'est pas ça du tout. Je refuse seulement d'exhiber ma vie privée devant des étrangers pendant une fête.

– Ce que tu ne veux pas admettre, en fait, c'est que tu es comme eux.

– Si c'est ce que tu penses, va donc chez Rahim tout seul. Je suis sûr que tu trouveras parmi ces hommes quelqu'un qui répondra mieux que moi à tes critères.

Je suis sorti du café pétrifié. J'avais peine à croire que Karun pouvait laisser passer une occasion pareille en pleine famine. Mettait-il en réserve au fond de lui les bienfaits de l'activité sexuelle que nous avions partagée comme un chameau stocke l'eau dans ses bosses ? Ne pouvait-il donc pas avoir une libido normale et se livrer comme tout le monde à ses pulsions inconvenantes ? Les bijoux de famille du Jazter, d'un bleu déjà foncé, viraient à vitesse grand V aux bonbons menthol en papillote. Une dose considérable d'action allait s'avérer nécessaire en urgence pour les rendre à leur état originel.

En chemin vers l'arrêt du bus, j'ai soudain entrevu l'étendue de mon erreur. Je m'étais trop attaché à Karun les mois précédents. Le défoulement était de même nature quel que soit le partenaire – c'était le credo du Jazter. Le Bouddha, cet autre sage, n'avait-il pas mis en garde ses auditeurs contre les maux qu'engendre tout attachement ?

J'ai donc passé les jours suivants à traîner dans mes anciens

repaire, dans les ruelles de la porte de l'Inde, à l'intérieur des toilettes de Bandra et même sur l'Oval, le stade de cricket, malgré la pluie. Je suis monté dans le wagon de queue des derniers métros du soir, surnommée « *gandu car* » pour l'activité clandestine notoire dont elle était témoin. J'ai fini par lever un caissier en uniforme McDonald's dans les toilettes aux dalles étincelantes d'un centre commercial récemment ouvert. Mais en le pénétrant, le corps tendu sous l'effort, je me suis pris à évoquer l'image du visage de Karun. Le sentiment de culpabilité m'a aussitôt submergé comme si j'avais été infidèle, comme si j'avais fait un pas de travers.

Ce sentiment gâchait désormais chacune de mes rencontres, transformait mon programme de défoulement en cure de désintoxication par le dégoût du *shikar*, mon passe-temps favori, qui avait perdu tout éclat. La chasse ne me donnait plus le frisson, ses proies manquaient de raffinement, elles étaient trop anonymes, trop dissemblables de Karun. J'avais envie de prendre le monde à partie, de crier : Comment ai-je pu en arriver là, à une telle mutilation, après quelques mois de rencontres innocentes ?

– Tu as l'air complètement malade d'amour, a déclaré Rahim après m'avoir morigéné pour n'avoir pas gardé suffisamment de liens avec lui. Est-ce qu'il faut que je te soumette à la torture pour te faire avouer de qui il s'agit ?

Sa démarche avait acquis un chaloupé de matrone et il avait découvert le mascara avec des résultats quelque peu effrayants.

– J'ai compris, tu as décidé de te taire. Mais pas de problème. De toute façon il y a un certain nombre de personnes, ce soir, qui se feront un plaisir de faire oublier son élu à mon petit Jazmin.

La « noce » était celle d'Akbar, un ami de Rahim, qui s'était présenté en costume de mariée au grand complet, sari rouge et chaînettes de cheville assorties de minuscules clochettes.

– C'est une adepte du mariage, m'a expliqué Rahim, mais avec un époux différent chaque mois. Comme elle en avait marre de le célébrer à la musulmane, on a décidé de remplacer le *nikah* par la cérémonie hindoue, pour une fois.

La femme et son fiancé – le chef revêtu du turban traditionnel en boutons de jasmin – ont bel et bien effectué les sept circumambulations rituelles du feu autour d'une lampe basse. Après quoi Akbar a décrit des cercles verticaux avec un plateau garni de

fleurs et une lampe à huile devant le visage de son nouveau mari.

– Maintenant, agenouille-toi et recommence devant la partie du corps qui compte vraiment, lui a ordonné Rahim.

Akbar s'est exécuté sous les vivats et les applaudissements.

Un peu plus tard, tous les invités ont tiré comme un seul homme sur l'extrémité du sari d'Akbar pour le dérouler en une longue volute de tissu dans un mouvement qui l'a envoyé tourner comme une toupie à travers la pièce. En le regardant se pavaner en bikini, je me suis réjoui de ne pas avoir amené Karun, qui à ce moment aurait sans doute déjà pris la porte. Le jeu des genoux qui a suivi a duré une éternité à cause de tous les contacts auxquels il incitait, puis Rahim nous a emmenés dans le bureau qu'il avait converti en une pièce retirée, plongée dans l'obscurité complète.

– C'est la juste riposte à la respectabilité qui écrase nos malheureuses sœurs occidentales fourvoyées. Vive le *masti* ! Vive la fantaisie et les audaces !

De minces filets de lumière filtrant aux contours des vitres recouvertes de papier m'ont réveillé le lendemain matin. Je me suis dégagé du bras jeté autour de ma poitrine et je me suis levé. Il m'a fallu une demi-heure pour retrouver mes vêtements. Je suis arrivé chez moi la tête palpitant de pensées de Karun. Je ne lui avais pas parlé depuis plusieurs jours. Et si je l'avais perdu ? Je voulais recommencer à le faire sourire, sa ténacité me manquait, et même son bavardage scientifique me paraissait à présent plein de charme. Échange charnel ou pas, il fallait que je le voie. Avais-je fini par me rapprocher de ses vues, à force de l'entendre pontifier qu'il n'y avait pas que le sexe dans la vie ?

Rassemblant mon courage, j'ai composé son numéro.

– Où étais-tu ? a-t-il dit. Tu m'as manqué.

Septembre. Sous le poids de la chasteté, je me demandais si les pluies allaient cesser un jour. Au moment où, de désespoir, je m'apprêtais à casser ma tirelire pour nous offrir une chambre d'hôtel, la chance a tourné. Mes parents m'ont annoncé qu'ils allaient passer une semaine à Jakarta pour une conférence. Allais-je les accompagner ? J'ai décliné leur invitation, ce qui les a passablement surpris.

– Enfin, du moment que Nazir est là pour veiller sur toi, j' imagine

que tout ira bien.

J'ai dû lui remettre les cinq cents roupies économisées en prévision de la chambre d'hôtel pour le convaincre de prendre un congé, lui aussi.

Je me suis aussitôt attaqué à la priorité des priorités, faire l'amour à Karun. Je l'ai enculé dans toutes les pièces de l'appartement, sur le lit de mes parents, sur les dalles de la cuisine. Quand il était fatigué, je le ranimais avec un bain moussant, et je l'enculais encore. Il a fini par s'enfermer dans les toilettes, déclarant qu'il n'en sortirait que si je lui promettais d'arrêter. J'ai fait un effort sincère pour ne pas le toucher, mais je n'ai tenu qu'une demi-heure. Au bout du troisième jour, cependant, j'avais trop mal moi-même pour continuer.

Heureusement, c'était un lundi, nous devions aller à la fac. Je suis rentré à cinq heures, inquiet à l'idée qu'il ne revienne pas, regrettant d'avoir poussé mon avantage aussi loin. À six heures, on a sonné à la porte. Il devait avoir récupéré, lui aussi, car il n'a pas protesté quand je l'ai entraîné dans ma chambre.

Le problème épineux de la nourriture a fini par se poser. Le *biryani* de Nazir était devenu inabordable et nous avons dévoré ce qui traînait dans le frigo jusqu'au dernier brin de coriandre.

– Je faisais la cuisine, à l'époque où ma mère travaillait le soir, a déclaré Karun.

Nous sommes donc sortis faire des courses au marché du coin. Mais ni lui ni moi ne savions marchander. En nous voyant poser précautionneusement nos baskets sur le sol boueux de la mousson, les vendeurs de légumes multipliaient les prix par deux ou trois.

– Je connais ta mère, m'a roucoulé une poissonnière. Elle achète toujours son *pomfret* ici parce qu'elle sait que je n'arnaque personne.

Quelle que soit la marchandise qu'ils proposaient, poulet, œufs ou même *samosa*, ils souriaient tous jusqu'aux oreilles et je voyais le reflet des roupies étinceler dans leurs yeux.

– Ils ont compris qu'on n'y connaissait rien. Il faut échafauder une stratégie, a décrété Karun. Je pourrais faire comme si je voulais acheter pendant que tu me tires en arrière en disant que c'est trop cher. Qu'en penses-tu ?

Alors j'ai mobilisé toutes mes ressources vocales pour jouer les mégères. J'ai accusé le marchand de choux-fleurs de manger les meilleurs morceaux et de vouloir tirer un bénéfice des feuilles,

ordonné à Karun de rendre un sac de prunes au motif qu'il ne contenait selon moi que des noyaux. J'y suis allé un peu trop fort pour le poisson, dont j'ai soupçonné la fraîcheur avec tant de véhémence que j'ai déclenché l'ire de la poissonnière. Nous nous sommes enfuis, direction l'étal des poulets, sous une litanie d'injures en marathi.

Malheureusement, la chair de la volaille que nous avons achetée ne s'est pas attendrie à la cuisson, même au bout de trois heures. Karun a tout tenté, ajouté du vinaigre, du yaourt, des épices fortes en arôme trouvées dans les placards. De frustration, il a même scarifié la viande avec un couteau. À minuit, j'ai proposé de saucer simplement le jus avec du pain. Les yeux de Karun se sont arrondis en y goûtant.

– Je crois que j'ai mis trop de piment.

– C'est bon, ai-je décrété tout en manquant de m'étouffer, et je me suis levé l'air de rien pour aller chercher de l'eau. Nous avons terminé le repas en tempérant chaque bouchée d'un morceau de chou-fleur cru.

– Je peux rincer la poule pour la débarrasser de la brûlure des piments et réessayer demain, a dit Karun. On dirait qu'il y a un bon moment que je n'ai pas fait la cuisine...

Il avait l'air tellement consterné que je l'ai attiré à moi et fait asseoir entre mes cuisses. J'ai enfoui mon nez dans ses cheveux pour identifier les différentes épices du curry, comme on le fait pour les arômes qui composent le bouquet d'un vin. Ses doigts sentaient surtout l'ail et le gingembre. En les embrassant, j'ai remarqué qu'ils étaient jaunes de curcuma. Puis, les bras autour de lui, je l'ai bercé.

– Tout va bien. J'ai beaucoup aimé notre petite expérience de chimie. Et puis, c'était amusant d'aller faire les courses.

Assis dans cette position, Karun sur les genoux, j'ai entrevu un avenir que je n'aurais jamais pu imaginer auparavant : Karun et le Jazter, apprivoisés, se berçant l'un l'autre dans un confort douillet à travers l'existence. J'ai failli éclater de rire, puis je me suis ravisé. Cette vision était-elle si sentimentale, si absurde, si éloignée du royaume des possibles ? Quel avenir le Jazter s'imaginait-il exactement ? Son existence de *shikari* se prolongerait-elle indéfiniment ou bien oserait-il lever le regard par-delà les plages, les gares, les allées sombres ? Se pouvait-il qu'au plus secret, dans le recoin le plus occulté de son être, il aspirât à une vie banalement conformiste (ou était-ce une trop grande hérésie) ?

J'ai embrassé la nuque de Karun. Le futur, comme toujours, était un temps trop abstrait pour qu'on s'en inquiétât, trop nébuleux, trop irréel. Ici et maintenant, voilà ce qui comptait. Le contact du corps de Karun adossé au mien, les épices dans les bocaux de la cuisine et leur arôme dans ses cheveux, la poule récalcitrante sur le plan de travail, en attente de nouvelles tentatives de cuisson le lendemain matin... Comblé par chacun des moments magiques que nous passions à jouer à la vie de famille, j'étais heureux que nous ayons encore quatre jours devant nous.

Yusuf est retourné se fondre dans l'obscurité de Mahim. Quant à moi, j'essaie de préparer Sarita à la rencontre avec mon cousin.

– Il a acheté son hôtel avec l'argent d'un immense appartement à Chowpatty qu'il possédait. Vous allez peut-être le trouver un peu... hum... *excentrique*.

C'est Rahim en personne qui nous ouvre.

– Mon chéri ! Mon petit Jazmin ! Quelle surprise ! s'exclame-t-il d'une voix stridente en me reconnaissant. Après tout ce temps, tu t'es enfin rappelé Tatie Rahim !

Je ne m'attendais pas à le voir aussi rondouillard, après ces dix années durant lesquelles je l'ai perdu de vue. Ses joues se sont teintées d'un rouge improbable, ses lèvres ont acquis un brillant surréel. Son addiction au mascara, que j'avais découverte avec stupéfaction le soir du « mariage » d'Akbar, semble avoir définitivement échappé à son contrôle. Est-ce bien l'homme sur qui j'ai flashé la première fois, celui qui a présidé à la cérémonie de *mizuage* du Jazter, qui a cueilli le diamant de la virginité à sa narine ? Quoique, en y réfléchissant, c'était plutôt l'inverse.

– Allons, ne reste pas comme ça, viens m'embrasser.

Il s'est inondé d'*attar*, dont les effluves imprègnent ma chemise après notre accolade. Je prends soin de détourner les lèvres au moment où il veut y déposer un baiser.

– Oh, tu fais le timide parce que nous ne sommes pas seuls !

Sarita nous regarde, médusée, ce qui est un peu préoccupant, le lieu étant mal choisi pour lui faire un topo de tout ce qu'elle a un besoin pressant de savoir.

– Et qui est donc cette splendide créature ? Habillée pour ses noces avec les Pandava, on dirait !

Rahim découvre théâtralement la tête de Sarita du pan de son sari et aspire à grand bruit, stupéfait :

– Oh le vilain ! Le vi-lain léopard ! Il est un peu grand, non, pour passer des taches aux rayures ? Ou devrais-je dire de la viande au poisson ?

Il caquette d'un rire bruyant.

– Je te présente mon amie Rehana, dis-je, en essayant de prendre mon ton le plus neutre.

Je sens le cerveau de Sarita fourmiller de questions sur Rahim et sur moi, mais j'évite de la regarder.

– Son mari est malade à Bandra, c'est pour ça que nous nous y rendons, pour le ramener à Mahim. La tenue hindoue est un déguisement pour la faire passer inaperçue auprès des sbires de Bhim.

– Ah, une damoiselle en détresse ! Que tu réunis à son amoureux, et tout et tout. Notre petit Jazmin est devenu une bonne âme en grandissant. Il faut que tu excuses ta Tatie Rahim et son esprit mal placé de se poser la question, mais où est ton intérêt dans tout ça ?

C'est alors qu'il remarque la nappe que Sarita étreint contre sa poitrine.

– Ne me dis pas que ce machin est censé être sa *burkha*.

– C'est ce que nous avons pu trouver de plus approchant dans l'urgence. Nous l'avons achetée à un gamin des rues.

– Oh, mais elle est immonde ! Tatie ne saurait supporter une vue aussi pénible. Attendez-moi.

Il disparaît dans l'escalier et redescend quelques minutes plus tard avec un spécimen violet au rabat de visage délicatement brodé.

– Il arrive à Tatie de s'habiller comme une *véritable* tatie, voyez-vous, commente-t-il en la tendant à Sarita. *J'adore* votre sari – rappelez-moi de vous raconter le jour où Tatie a été une nouvelle mariée, elle aussi.

L'hôtel est hyper-luxueux, du marbre d'Italie, des tapis d'Afghanistan et même des lunettes de W.-C. d'Angleterre, du moins, c'est ce que prétend Rahim.

– La même marque que celles de la reine, un authentique trône royal pour merde royale.

Chaque chambre est décorée dans un style différent. Seul point commun, elles sont inoccupées. La chose ne semble pas perturber Rahim, qui nous conduit en babillant d'un étage à l'autre, laissant dans son sillage une traînée de lumières.

– Plus fantastique que le Taj et l'Oberoi réunis, vous ne trouvez pas ?

En descendant, il me demande comment vont « Tatie et Tonton ». Bien, dis-je, en espérant que Sarita n'a pas entendu ou qu'elle n'a pas

compris qu'il parlait de mes parents.

– Et ce garçon dont tu refusais de dire un mot la dernière fois que je t'ai vu ? Celui que tu as suivi jusqu'à Delhi ou ailleurs, je crois savoir, si le téléphone arabe a bien fonctionné ?

– C'était il y a longtemps. On n'est plus en contact depuis plusieurs années.

Je voudrais l'entraîner à l'écart et le prévenir de ne pas me poser de questions personnelles, mais Sarita est juste derrière moi. Heureusement, c'est la dernière fois qu'il évoque quelque chose qui pourrait éveiller ses soupçons.

Nous pénétrons dans la salle à manger, garnie d'un énorme buffet. Des salades voisinent avec tout un assortiment de gâteaux et autres pâtisseries.

– Shabir ! Parvez !

Rahim a beau appeler, personne ne vient.

– Je dois vous présenter mes excuses. Cette guerre nous rend la situation intenable, question personnel.

Il fait le tour de la table, soulève les cloches pour découvrir des currys, remuer des fritures, des plats à la sauce *kurma*, des bouchées de légumes rissolées.

– Il faut absolument que vous goûtiez au foie gras. Nous en avons toute une caisse importée de France, dit-il en coupant une part généreuse de la préparation sur un plateau garni de fromages et de pâtés.

Sarita laisse échapper un petit cri en découvrant un pot de Marmite parmi les condiments.

Pendant que nous mangeons, assis à la longue table déserte, j'observe Sarita, aussi perplexe que moi devant cette débauche de mets.

– Nous nous tenons toujours prêts à recevoir, même les clients chinois qui viennent nous voir de temps à autre. Et pourtant, trouver un chef qui sache préparer un *lo mein* correct, ce n'est pas évident.

Devant notre expression, Rahim marque une pause.

– Vous devez vous demander d'où vient toute cette nourriture. Je me trompe ?

J'acquiesce d'un signe de tête.

– Pas seulement celle-ci, celle qu'on trouve dans les marchés aussi.

– Et toutes les grenades qu'on y vend ! renchérit Sarita. Alors que

presque partout ailleurs, on a les plus grandes peines du monde à trouver une carotte.

Elle prend une timide bouchée de foie gras, fait la grimace, la recouvre d'une couche de Marmite.

– En fait, c'est tout simple, essayez de deviner. Qui, à votre avis, voudrait faire de ce quartier de la ville un de ses avant-postes ? Une Mecque pour donner aux musulmans le goût de leur terre promise ?

Rahim nous regarde, pendu à nos lèvres, passant de l'un à l'autre et tapotant son assiette avec nervosité devant notre air stupide.

– Allons, ça saute aux yeux ! Qui tirerait le plus de profit d'une enclave en plein cœur de l'Inde ? Qui fait du plat aux musulmans indiens depuis l'Indépendance ? Qui a toujours incité sous cape les hindous à massacrer les musulmans afin de se présenter en bienfaiteur auprès des victimes ?

– Le Pakistan ? dis-je d'une voix incertaine.

– Pas la république de Finlande, évidemment ! Bien sûr le Pakistan, banane ! Ce qu'ils n'ont pas réussi à faire au Cachemire en plusieurs décennies, ils l'ont accompli à Mahim en une nuit – aidés par leurs amis de Dubai, bien sûr. Le plus beau, c'est que toutes les voies d'accès étaient déjà en place, les anciennes routes maritimes arabes des années soixante et soixante-dix pour la contrebande de cigarettes et d'appareils électroniques comme les nouveaux canaux que les services secrets pakistanais utilisent pour l'infiltration de leurs terroristes. Ils se servent toujours des mêmes bateaux, mais au lieu de whisky et de postes de télé, ils sont remplis de pommes et d'oignons. De quelques *jihadi* aussi, peut-être – Dieu sait que rien ne peut s'accomplir sans une pincée de terrorisme dans le monde d'aujourd'hui. Mais leurs efforts visent en premier lieu à faire de Mahim un endroit où l'on peut tout acheter, de la viande et des mets fins pour contenter l'élite, des conserves bon marché pour les autres et même du Marmite pour ton amie, qui d'ailleurs peut emporter le pot si elle le souhaite. Ils n'en sont pas encore à se révéler au grand jour, ils restent très discrets. Les résidents comme moi ne sont encore qu'une poignée. Il n'en demeure pas moins que Mahim est une terre d'abondance, pas seulement pour le prestige, mais pour que les réfugiés affluent et que la région connaisse un bon développement. C'est pour ça qu'ils ne relâchent pas leurs efforts. C'est beaucoup plus difficile depuis que la guerre a éclaté, mais ils arrivent tout de même à

faire accoster un certain nombre de bateaux au nez et à la barbe de la marine indienne.

Quelle explication abracadabrante !

– Tu crois sérieusement que le Pakistan est en train d'établir une colonie, ici, en plein milieu de Bombay ?

– Je sais, ça a l'air complètement fou, hein ? Mais justement, ils comptent là-dessus. Qui irait imaginer une chose pareille et soupçonner les services secrets pakistanais d'organiser ça depuis des années ? Pourquoi crois-tu que toutes les enquêtes sur les attentats à la bombe de Bombay conduisent à un ou deux suspects au moins qui possèdent un appartement à Mahim ?

– Ce n'est même pas le quartier le plus densément peuplé de musulmans, souligne Sarita. Pourquoi l'ISI n'a-t-elle pas plutôt choisi Mazgaon, Byculla ou Dongri ?

– Tout simplement parce que l'accès direct par la mer est essentiel. Pour trouver une banlieue située sur le littoral qui ait une aussi forte population musulmane que Mahim, il faut remonter beaucoup plus loin au nord. Bien entendu, l'objectif à terme est de relier toutes les poches musulmanes du coin, de s'étendre au sud vers les endroits que vous avez mentionnés, et peut-être aussi vers le nord et vers l'est.

On nage en plein délire. Le plomb de son mascara s'est-il infiltré dans les neurones de mon malheureux cousin ?

– Dans ce cas pourquoi s'arrêter là ? Pourquoi ne pas s'emparer de toute la ville ? La renommer « South Karachi » et jeter tous les hindous à la mer ? Je suis sûr que l'ISI trouverait à reloger Bhim quelque part ailleurs.

Ma sortie fait rire Rahim.

– Je sais bien, c'est énorme. Il va falloir qu'ils retaillent leur projet aux limites de la réalité. Et tu as raison, ils sous-estiment gravement Bhim et la HRM. Mais rappelle-toi, c'était une torpille dormante, un à-côté. Qu'ils n'ont jamais été sûrs de dégoupiller un jour. Cette idée de « South Karachi », comme tu l'appelles, n'a vu le jour qu'à cause de la HRM. Sa campagne « Ville de Devi » a fourni l'occasion idéale à l'ISI, qui n'avait plus qu'à entretenir le bain de sang et provoquer quelques attaques supplémentaires en recrutant une poignée de *jihadi* bien placés. Mais je vois que mon petit Jazmin n'est pas convaincu. Tatie va lui montrer quelque chose d'intéressant sur la carte.

Il tire à lui un set de table en papier représentant le logo de son

hôtel à l'intérieur des contours de Bombay.

– Tu vois comme il est facile d'isoler Mahim, entre la voie ferrée, ici, la crique au nord, la baie à l'ouest ? Une fois la mise en scène complète, ils n'avaient plus qu'à faire sauter le pont maritime Worli-Bandra. Ce malheureux pont, il était condamné dès le départ. On dit que des agents de l'ISI se sont débrouillés pour le truffier d'explosifs au stade de la construction.

– C'est du terrorisme visionnaire.

– Ce n'est pas du terrorisme, c'est de la stratégie. Ce pont-là une fois soufflé, ils ont pu bombarder ceux qui restaient à l'est pour étrangler efficacement la liaison entre le nord et le sud. Maintenant, tous les camions, tous les convois, tous les trains de marchandises doivent traverser Mahim ou faire un grand détour. Non seulement ils contrôlent tous ceux qui passent, mais ils ont mis en place une collecte de taxes élevées.

– Et les Limbu ? Ce sont des agents de l'ISI, eux aussi ?

Rahim se rembrunit.

– Eux ? Une bande de sauvages écervelés, c'est tout ce qu'ils sont. Des bouffons qui n'ont rien à faire de la religion qu'ils affichent. Ils nous rayeraient bien tous de la carte du monde. Comme on avait besoin dans l'urgence d'une armée pour nous protéger, on n'a pas eu le choix, on a dû leur demander de nous aider. Le problème, c'est qu'ils ont vu trop de films de talibans ou qu'ils ont fumé la moquette, je ne sais pas. Au bout de quelques jours, ils décidaient de bannir la musique, le cinéma, la télé. Ils se sont mis à incendier à tout-va, une nouvelle cible chaque soir pendant plusieurs semaines – temples, boutiques de vidéos, restos minute pour bien montrer qu'ils étaient antiaméricains, et même l'hôpital Hinduja, parce qu'ils trouvaient blasphématoire l'élément « hindou » de son nom. Un monde fou venait voir chaque fois, évidemment : qui résisterait au spectacle d'un bon feu de camp, surtout quand on vous a supprimé toutes vos autres distractions ? Bientôt leurs facéties ont causé l'incendie de pâtés de maisons entiers, tu as vu l'état de celui d'à côté. Mais aujourd'hui, tiens-toi bien, ils déclarent que brûler, c'est trop hindou, ça dérive de la crémation des cadavres, c'est contraire aux enseignements du Coran. Ils ont décrété que les musulmans ne devaient plus jamais incendier ce qui est non islamique et qu'ils étaient seulement autorisés désormais à le *démolir*. Comme s'il restait debout quelque chose de

non islamique à *démolir* – la moitié de Mahim est en ruine ! Alors, pour continuer à divertir les masses, ils ont organisé des lapidations devant la mosquée. Manque de chance, les pierres sont plutôt rares à Bombay et ils en ont vite manqué. Du coup, maintenant ils décapitent leurs victimes. Toutes des hindous pur jus. Pour le prouver, ils commencent par découper les prépuces et ils les jettent dans le public comme souvenirs.

Devant nos expressions horrifiées, Rahim se hâte d'ajouter que la plupart des résidents de Mahim partagent son aversion pour les Limbu, mais qu'ils ont bien trop peur d'eux pour le dire.

– Même les réfugiés, ceux qui ont tout perdu dans les émeutes, ne soutiennent pas les exactions des Limbu. J'imagine que c'est un mal nécessaire pour garantir notre protection. Peut-être qu'un jour on pourra les rééduquer.

La question que je n'arrive pas à poser à Rahim, c'est où il se situe, lui, dans tout ça. Est-il un valet des Pakistanais, est-il à leur botte ? Je mords dans le gâteau à l'ananas que j'ai choisi parmi les desserts du buffet et la crème pâtissière descend, moelleuse, entre les parois de ma gorge. Dois-je remercier l'ISI pour ce festin ?

Il s'avère que le bienfaiteur de mon cousin est un personnage encore plus sinistre.

– Tout a commencé un jour où ce VIP est descendu ici pour un séjour clandestin. Il a tellement aimé mon hospitalité qu'il a remboursé tous mes emprunts, ces mêmes emprunts qui menaçaient d'anéantir ta pauvre Tatie Rahim. Je ne peux pas te dire son nom, tu le reconnaîtrais tout de suite. Il habite à Dubai et à Karachi, maintenant, mais il contrôle encore la plus grande partie de Mahim.

– Un gangster, tu veux dire ? Comme Dawood ou Shakeel ?

Rahim part d'un petit rire niais.

– Peu importe qui il est, il a l'entière confiance de l'ISI. Ce sont ses hommes qu'elle a chargés de tout le déroulement de leur opération. Il descend encore à Bombay plus souvent que les gens se l'imaginent. Il arrive toujours par bateau, accompagné d'une suite importante. Tout comme ses associés, dont tu reconnaîtrais aussi les noms si je te les donnais. Nous sommes complets ou presque pratiquement tous les soirs. Et comme je ne sais jamais qui va venir, ni quand, je fais en sorte que le dîner soit toujours prêt.

– Ce que tu es en train de me dire, au fond, c'est que tu travailles

pour la mafia. Peut-être pour un de ces mêmes parrains qui se sont réfugiés à Dubai après avoir fait des centaines de morts dans des attentats à la bombe un peu partout dans la ville ?

Rahim se raidit.

– Tu ferais mieux de regarder autour de toi avant d’accuser. Qui est responsable des massacres – mettons, juste de l’an dernier – et qui sont les victimes ? Tu as fait les comptes ? Gaza, l’Allemagne, Houston, Haji Ali, pour ne rien dire des camps de détention. On nous annihile, Jaz, et si on n’accepte pas l’aide de qui nous la propose, il ne restera bientôt plus un seul musulman. Et puis, ce n’est pas d’un voyou de bas étage qu’il est question. Mon protecteur est une personne cultivée, raffinée, quelqu’un qui apprécie le foie gras à chaque repas.

– Quelqu’un qui n’aurait aucun scrupule à faire sauter l’Inde entière. Ou est-ce qu’il est archaïque, dépassé, de penser qu’on doit un soupçon de loyauté à son pays natal ?

– Oh, comme il est touchant, le petit toutou qui met en question le patriotisme de Tatia ! Après avoir passé la moitié de sa vie, pas moins, à l’étranger. Alors permets-moi de te dire quelque chose, mon cher et loyaliste Jazmin. Pendant que tu t’empiffrais de bière et de chocolat en compagnie des Américains et des Suisses, moi, j’étais nourri au lait du rêve indien. Nehru, Gandhi, *Saare Jahan Se Achcha*, l’idéal séculariste au grand complet. Alors, quelle importance si notre gouvernement perpétuait des années de carnage contre ses propres citoyens au Cachemire ? S’il expurgeait systématiquement son armée et sa police de tout élément musulman ? S’il fermait les yeux chaque fois que les hindous décidaient de faire rôtir tout vifs quelques individus d’autres communautés ? Rien de tout ça ne m’atteignait vraiment. Je me contentais de chanter des hymnes patriotiques, d’identifier le Pakistan comme l’ennemi de l’Inde, de participer dans la rue, main dans la main avec tous mes coreligionnaires décervelés, à des marches contre le terrorisme.

« Puis la HRM a déchaîné la meute de son opération Devi. Tabassages, viols, meurtres – brusquement, c’est arrivé à des gens que je connaissais, des gens assez proches pour que le phénomène devienne inquiétant. Dans Linking Road, j’ai personnellement vu les cadavres de commerçants dans leurs boutiques. J’ai vu des momies calcinées assises derrière leur caisse, prêtes à rendre la monnaie sur un billet de vingt. Des familles entières anéanties sans que personne ne

réagisse, ni le gouvernement, ni la police, et certainement pas nos *concitoyens* hindous.

– Mais c’est exactement la façon dont on cherche à te faire penser. Opposer les hindous aux musulmans au lieu de penser en termes d’Indiens.

– Peu importe la façon dont on pense. Tu peux hurler que tu es indien avant tout, tu peux renier ta religion, tu peux même être la prochaine incarnation de Krishna si ça amuse tes compatriotes hindous, leur HRM baissera ton pantalon pour voir l’état de ton prépuce et t’égorgera sans autre forme de procès.

Il prend une grande inspiration et poursuit :

– Écoute-moi, Jaz. Tu me connais depuis longtemps. Regarde-moi, tu vois comme ma mise est ostensible, je ne peux tout bonnement pas cacher qui je suis. Tu n’imagines pas les difficultés que j’ai dû surmonter, toute ma vie, pour m’intégrer. Mais toutes les insultes et les injures que j’ai essuyées m’ont appris une chose : comment protéger ma peau. Avant d’être un Indien, avant d’être un musulman, je suis un survivant, prêt à tout pour rester de ce monde. Si ton amie et toi voulez sortir indemnes de cette guerre, je vous suggère d’en prendre de la graine.

Pendant que nous prenons le café après dîner, je m’avise qu’aucun des gangsters d’envergure qui protègent Rahim ne semble être arrivé à l’hôtel.

– Il est encore tôt. Il leur est difficile de me prévenir, depuis que les portables ne fonctionnent plus.

– Ça n’a donc rien à voir avec les pétards atomiques que le Pakistan risque d’allumer cette semaine ?

– Ces bruits qui courent via les téléphones et l’internet ? reprend Rahim dans un geste insouciant. Ce n’est pas le Pakistan, c’est Bhim qui cherche à vider la ville de ses habitants.

– Dans quelle intention ?

– Qui sait ? Peut-être qu’il croit se rendre les choses plus faciles pour arriver au pouvoir. Ou qu’il espère faire peur à l’armée indienne pour qu’elle se décide à une frappe préventive. Si Dieu veut, même nos militaires ne seront pas assez stupides pour se faire avoir. Mais l’argument de poids, c’est que le Pakistan ne songerait pas à s’impliquer autant dans sa colonie d’ici s’il avait l’intention de faire

sauter la ville.

– C'est donc juste une coïncidence, si ton hôtel est vide. Est-ce que tu as eu au moins un nombre satisfaisant de clients aujourd'hui ?

Rahim ignore ma question.

– Crois-moi, ils seront bientôt là. Je suis sûr qu'ils sont déjà en route.

Neuf heures. Rahim est manifestement inquiet. Il essaie plusieurs fois d'appeler sur son portable, comme si un miracle avait pu rendre le réseau fonctionnel. Il envoie quelques-uns de ses domestiques demander aux Limbu s'ils ont entendu parler de quelque chose. Il nous ressert sa théorie sur la bombe, assortie de motifs chaque fois plus loufoques pour expliquer le stratagème de Bhim (il aurait voulu attiser la peur pour récupérer des adeptes, ou donner à sa vanité de quoi la nourrir). À neuf heures et demie, on sonne à l'entrée.

– Les voilà, annonce Rahim, triomphant, soulagé. Il descend l'escalier à toute vitesse pour faire entrer ses clients.

Il revient peu après.

– On va quitter la pièce, mes clients préfèrent dîner entre eux. Je vais vous montrer vos chambres.

Sarita s'inquiète en voyant qu'on l'installe seule dans une suite, mais il lui assure que je serai juste en bas pour un moment.

– Les draps sont en coton égyptien, vous dormirez comme un bébé, si profondément que vous oublierez tous vos soucis.

Nous lui souhaitons bonne nuit, puis Rahim me conduit dans une chambre au bout du couloir. Aussitôt que nous sommes entrés, son expression change :

– C'étaient les Limbu. Ils sont à vos trousses. Ils ont pris un train en embuscade aujourd'hui et ils ont fait un ou deux prisonniers. Ils sont à la recherche de ceux qui leur ont échappé. Un même du nom de Yusuf dit qu'il vous a envoyés ici. Ils l'ont brutalisé un peu pour le faire parler après qu'un copain l'a donné. Je leur ai dit que je n'avais fait entrer personne, mais ils voulaient quand même fouiller l'hôtel. Il a fallu, pour les faire céder, que je leur rappelle qui est le propriétaire et la fureur qui le prendra quand il le saura. Maintenant, ils arpentent les environs en attendant le feu vert de leurs supérieurs.

Il fait une pause et m'adresse un regard grave.

– Elle est hindoue, pas vrai ? J'aurais dû deviner, à sa façon de se couvrir la tête du pan de son sari.

Mes pensées s'enchaînent à toute vitesse.

– Ils surveillent l'arrière ? J'ai vu une allée entre les immeubles. Il doit y avoir une entrée par là aussi, je me trompe ?

– C'est vrai, répond Rahim en me regardant d'un air triste. On peut passer par la cuisine, c'est une issue de secours parfaite. Mais je ne peux pas vous laisser l'emprunter, mon patron me tuerait, si les Limbu ne s'en chargeaient pas avant. Heureusement, il existe une solution toute simple au problème. On leur dira la vérité, que tu es musulman, que nous sommes parents. On la dénoncera et tu jureras ne pas savoir qu'elle était hindoue.

Puis, me caressant la joue du revers des doigts, il ajoute en souriant :

– Ce ne serait pas si mal de rester ici avec moi, hein ? Comme au bon vieux temps, mon petit Jazmin.

J'écarte sa main :

– Ne dis pas de bêtises, Rahim. Il n'est pas question que je la dénonce. En plus, tu ne cours aucun danger, même tes domestiques ne nous ont pas vus. Contente-toi de nous montrer la sortie de derrière, et les Limbu ne sauront jamais que nous sommes passés.

Il secoue la tête :

– Tu n'as donc pas compris ? C'est une hindoue. Une *hindoue*, tu entends ? Tout ce dont je t'ai parlé, c'est autant d'informations qu'elle a stockées dans son cerveau. Quelques mots tombés de sa bouche et la HRM prend mon hôtel pour cible avant la fin de la journée. Je n'ai pas la moindre fibre de préjugé dans le corps, comme tu sais, mais les temps ont changé et je risque trop gros. Qu'est-ce qui t'a pris de l'amener ici ? Je n'aurais jamais cru que tu puisses me mettre en danger comme ça.

– Écoute, Rahim...

– Non, c'est à toi de m'écouter. Je veux que tu m'accompagnes dans sa chambre et que tu fasses comme si de rien n'était. On redescend tous les trois gentiment et on la remet aux Limbu pour entrer dans leurs bonnes grâces.

C'est le moment que je choisis pour sortir le revolver. On se croirait dans une bande dessinée, mais la situation s'y prête, avec ses éléments dignes d'un scénario de film – le train, l'hôtel, la menace nucléaire. Rahim a la même impression.

– À quoi tu joues, maintenant, Jaz Bond ? À l'agent secret

chhakka 006 ? Il faudrait peut-être te viriliser un chouïa pour commencer, non ?

– Allons chercher Sarita. Tranquillement.

D'un ton qui se veut autoritaire, je cherche à projeter toute ma conviction et ma détermination implacable dans le canon de mon arme. Mais ça ne marche pas, le revolver est incompatible avec moi et si mal adapté à ma main que j'ai du mal à le garder pointé à l'horizontale.

– Oh, je t'en prie, tu ne devrais pas t'amuser avec ce joujou. Tu sais que tu n'as pas l'intention de t'en servir. À la première détonation, les Limbu feraient irruption, et même mes domestiques arrêteraient pour une fois d'échanger des potins pour monter voir ce qui se passe.

Rahim repousse ma main sans se formaliser, comme s'il adressait une remontrance à un enfant.

– Mais je suis impressionné à l'idée que tu aies pu envisager ce recours juste pour la protéger. Comment te tient-elle ? Ça doit avoir quelque chose à voir avec l'amour, non ?

Je répugne à l'idée de révéler quoi que ce soit, je n'ai pas une confiance illimitée en Rahim. Mais d'un autre côté, il semble n'y avoir d'autre choix que de parier dessus.

– Ce garçon dont tu as parlé, qui est parti de Delhi. Elle est mariée avec lui.

Rahim émet un sifflement :

– Raconte.

Le Jazter s'exécute et raconte son histoire. Rahim en a les larmes aux yeux.

– Toute ma vie, j'ai voulu donner cette importance à quelqu'un et avoir la même à ses yeux.

Il esquisse un sourire nostalgique.

– J'imagine que tu ne connaissais pas ta Tatie sous ce jour d'incorrigible romantique. C'est ce qu'elle est au fond.

« Il vaudrait sans doute mieux prendre par Cadell Road, la grande rue qui longe la mosquée, m'informe-t-il. Ils sont sûrement à ta recherche et ils n'abandonneront pas, quoi que tu fasses pour les semer. Mais s'ils ont capturé des prisonniers dans le train, ils vont faire la fête ce soir, et vous pourrez peut-être vous faufiler à travers la foule qui se rend à la prière.

Il me referme les doigts autour d'un rouleau de billets.

– La chaussée de Bandra est sûrement trop dangereuse, il se peut que tu doives vous trouver un bateau pour traverser. De toute façon, ça va te coûter de l'argent.

– Et toi, tu ne vas pas avoir d'ennuis ?

– Avec les Limbu ? Ils sont trop stupides pour se figurer quoi que ce soit. Et mon patron n'est pas là, il ne l'apprendra jamais.

Nous échangeons une accolade et je surprends sur le visage de Rahim une expression d'affection candide qui me propulse de nombreuses années en arrière. À moins que ce soit la lumière de la lampe de table qui lui rende les traits de son adolescence.

– J'espère que vous allez le trouver, dit-il.

Alors que je sors dans le couloir pour aller chercher Sarita, il me rappelle :

– En fait, une fois dans ma vie, j'ai été à deux doigts de donner une grande importance à quelqu'un. Mais je n'avais que seize ans, j'ai cru que c'était juste une passade.

Incroyable mais vrai, ma vision s'est concrétisée, Karun et le Jazter ont fini par vivre ensemble dans leur appartement bien à eux. Pas à Bombay, mais à Delhi, où Karun est retourné, après avoir passé sa licence, pour se rapprocher de sa mère et poursuivre ses études supérieures. Comme j'avais obtenu mon diplôme de commerce en même temps, j'ai dit au revoir à mes parents sidérés (« Mais la capitale financière, c'est Mumbai ! ») et j'ai trouvé un emploi dans un centre d'investissement sur Connaught Place.

Nous avons failli ne pas habiter ensemble, faute de trouver quelqu'un qui veuille bien nous louer un logis. Pour désamorcer les réserves éventuelles des propriétaires, nous prétendions vouloir partager les dépenses pour mettre un peu d'argent de côté en vue de nos mariages respectifs. Ce qui coïncait, néanmoins, ce n'était pas la cohabitation de deux hommes, mais la religion de ma communauté. J'avais entendu parler de Bombayites refusant de louer à des musulmans, mais les hindous de Delhi étaient dix fois plus sectaires. « Avec tout ce terrorisme, vous comprenez », nous a expliqué l'un d'eux plutôt gentiment. L'idée que Karun puisse prendre la location à son nom était d'emblée exclue, les étudiants constituant, si faire se peut, une catégorie encore plus décriée que les musulmans.

Nous avons vécu quelque temps dans une *barsati* du quartier

musulman d'Old Delhi. Venant de Bombay, je n'étais pas accoutumé à ces chambres conçues à l'origine pour héberger les domestiques sur le toit-terrasse des maisons. La nôtre comportait un W-C minuscule, une douche et une plaque chauffante (M. Suleiman, le propriétaire, nous prenait cinquante roupies par mois pour l'électricité dépensée à l'utiliser). Cet endroit – notre « penthouse » – offrait l'avantage d'une parfaite intimité. Seuls les pots de colle les plus déterminés étaient prêts à monter quatre étages à pied pour déboucher sur une terrasse exposée toute la journée en pleine chaleur.

Pourtant, durant les deux mois que nous y avons passés, Karun (Kasim, pour M. Suleiman) et moi avons pu partager pour la première fois une vie quotidienne détendue et tranquille. Chaque matin, nous faisons le thé sur la plaque, mangions un paquet de biscuits – sept pour lui, sept pour moi, et parfois une moitié de plus chacun. Nous partions vers huit heures et ne revenions qu'à la nuit, après avoir essayé la cuisine huileuse mais bon marché d'une nouvelle *dhabba* des marchés environnants. Parfois nous allions voir un film, mais le plus souvent nous regardions la télé sur le petit poste portatif que nous avions monté en cachette de M. Suleiman afin qu'il n'augmente pas notre note d'électricité. Puis, quand la température était devenue plus supportable, nous faisons l'amour dans la chambre avant de tirer les sommiers de corde sur la terrasse, à l'endroit le plus exposé à la brise nocturne. Comme Karun aimait écouter des histoires avant de dormir, je lui narraï un conte de fées entendu dans mon enfance. Je n'étais pas arrivé à la moitié qu'il dormait déjà.

Par les nuits torrides, j'essayais de nous rafraîchir en parlant de la neige que j'avais découverte lors de mes voyages avec mes parents, du grand blizzard de Chicago, de la semaine entière durant laquelle nous avions frissonné sans chauffage, faute d'électricité, des maisons encapuchonnées et des rues matelassées de blanc qui transformaient Genève en carte postale, des arbres étincelants de glace sous lesquels je m'allongeais, des chaises de neige que je me fabriquais pour m'y lover, des lacs gelés sur lesquels je dansais, patins aux pieds. Karun, qui ne connaissait pas l'hiver, se pelotonnait plus près de moi comme s'il en éprouvait réellement le contact. Alors je prétendais que la Yamuna n'était plus qu'un lit de glace, que les rues en contrebas étaient entièrement blanches et plongées dans le silence, que la lueur émise par notre toit n'était pas le reflet de la lune mais celui de la

neige. Un soir, je lui ai même appris à patiner, comme si notre terrasse s'était changée en une grande étendue d'eau gelée.

Je me réveillais à l'aurore, quand les oiseaux commençaient à chanter. Je roulais de mon lit vers celui de Karun. J'aimais me blottir contre lui dans la fraîcheur. Parfois, je le serrais fort, je pointais mon érection contre lui, lui caressais l'entrejambe, mordillais son prépuce. J'aimais le taquiner dans son demi-sommeil. Il se retournait en grognant ou succombait à mes avances. Ensuite il tentait de se rendormir quelques minutes. Je le tenais dans mes bras et j'attendais que le soleil se lève derrière les toits pour recueillir d'une caresse les premiers rayons délicats de lumière dorée sur sa peau.

Peut-être notre logis n'était-il pas aussi bien protégé des regards que nous le pensions. Peut-être d'autres locataires de *barsati* s'éveillaient-ils en même temps que nous, à l'aube. Toujours est-il qu'un jour, alors que j'asticotais un Karun encore somnolent, une pierre jetée violemment d'un toit voisin a atterri sur notre terrasse. Quand je suis rentré ce soir-là, un attroupement de femmes qui habitaient les étages inférieurs bavardaient sur les marches du seuil. À la façon dont elles se sont tues et m'ont fixé quand je suis passé devant elles, il était clair qu'elles parlaient de nous. Le lendemain, M. Suleiman a bravé les quatre étages pour venir nous signifier notre congé.

Jusqu'alors, je n'avais pas jugé bon de solliciter l'aide de mes parents pour trouver un logement, car je ne voulais pas leur dire que je vivais avec Karun. Mais je m'étais inquiété pour rien. Quand, au bout de deux semaines de chambres d'hôtel miteuses, j'ai fini par céder, mon père a gobé sans l'ombre d'un soupçon l'argument des économies que nous cherchions à faire en habitant ensemble.

– L'étudiant en physique, oui, je me le rappelle. C'est bien d'avoir des amis avec des centres d'intérêt différents.

Il m'a mis en contact avec Mme Singh, une veuve, amie d'une de ses collègues, qui nous a donné rendez-vous directement dans l'appartement à louer qu'elle possédait au-dessus de chez elle à Green Park. Elle avait l'air beaucoup plus jeune que je m'y étais attendu, cinquante ans, peut-être. Elle portait bien les vêtements blancs du deuil de son mari, mais les sandales qui dépassaient du bas de son *salvâr* étaient d'un rose extravagant.

– J’habite juste en dessous, mais vous disposez d’une entrée privée. M. Singh l’avait fait installer juste avant de mourir.

Elle nous scrutait tour à tour comme pour se faire une idée de qui nous étions.

– Il n’y a qu’une pièce, mais deux lits, a-t-elle commenté en désignant les sommiers, apparemment aussi basiques que celui de Karun dans son foyer bombayite. Normalement, je ne loue qu’à des couples mariés. J’ai ordonné à la *mai* de les séparer pour vous ce matin et de mettre la table de nuit entre les deux, a-t-elle poursuivi en me fixant. C’est comme ça qu’elle doit les trouver tous les matins à dix heures quand elle vient faire le ménage.

– Je ne suis pas sûr de comprendre.

– Écoutez, monsieur Hassan. Vous me dites que votre ami et vous souhaitez faire des économies. Très bien. Je ne vous ai rien demandé et cela ne me regarde pas. Vous ne trouverez pas, dans tout Delhi, de femme pendjabie plus discrète que Mme Singh. Mais il est hors de question que je sois la proie des ragots. J’aime que mes locataires soient propres et calmes. Tout ce que je vous demande, c’est de ne donner à la *mai* aucune raison de cancaner.

Après nous avoir adressé, l’un après l’autre, un regard sévère, elle a conclu :

– Je peux vous montrer la cuisine, si nous sommes d’accord sur ce point.

Le loyer se montait à la moitié de mon salaire. Nous ne risquions donc pas de faire des économies substantielles en vue de nos mariages. Mme Singh exigeait par-dessus le marché un an de caution, la règle à Delhi. J’ai dû de nouveau appeler mon père à l’aide. Il a accepté aussitôt, heureusement, de m’envoyer l’argent.

Les deux années suivantes ont été les plus heureuses de ma vie. Je me sentais le héros, parfois l’héroïne, de l’un des contes de fées que je racontais à Karun chaque soir. Nous tournoyions au milieu de champs couverts de fleurs, galopions par des plaines magiques. Qu’importe s’il s’agissait en réalité des ruelles encombrées de Delhi, puisque Karun était à mon côté. Nous nous sommes perfectionnés dans l’art du marchandage, nous avons appris à attendrir les poules les plus coriaces de Delhi en les faisant mariner une nuit dans le yaourt. Nous avons dévalisé les boutiques de jeux de table, acheté plusieurs nouveaux accessoires pour mon train électrique, cédé à tous nos

caprices d'enfants frustrés. Comme nous étions las de remettre les meubles en place chaque matin pour la *mai*, nous nous sommes peu à peu habitués à dormir serrés l'un contre l'autre dans le même lit. La nuit, nous faisions l'amour en silence et sans presque un craquement pour ne pas déranger Mme Singh.

Son attitude s'est adoucie peu après notre emménagement. Elle nous a aidés à déposer une demande de ligne téléphonique et à nous repérer dans le labyrinthe de chiffres de la note d'électricité. Elle nous donnait quelques-uns des concombres qu'elle faisait pousser sur son balcon et ne manquait jamais de nous souhaiter de bonnes fêtes, musulmanes comme hindoues. Deux mois après notre installation, quand nous avons attrapé la grippe, elle nous a fait monter un grand faitout de soupe aux lentilles et au poulet. Mais ce qui nous la rendait particulièrement sympathique, c'était qu'elle nous avait considérés comme un couple bien avant que les commerçants du coin n'aient pris l'habitude de nous voir ensemble. Le boutiquier d'en bas nous conseillait d'économiser en achetant le modèle familial de paquet de lessive, la vendeuse de légumes se rappelait que j'aimais les gombos et Karun les pois, le boucher nous mettait de côté la juste quantité de morceaux de viande pour deux.

La seule épine dans notre pied, c'était Harjeet, le fils de Mme Singh. Chaque fois qu'il nous croisait dans l'escalier, il fronçait le sourcil et s'arrangeait pour déployer sa vaste carrure de façon à nous rendre le passage difficile. En compagnie de ses amis sikhs, il lançait des quolibets homophobes à gorge déployée depuis la véranda. Nous avons cessé de faire sécher notre linge sur le toit-terrasse après avoir constaté que des crachats avaient mystérieusement atterri dessus (les sous-vêtements semblaient tout particulièrement visés). Il faisait des haltères en turban et en short sur le palier devant notre porte le dimanche afin de pouvoir nous marmonner des obscénités lorsque nous posions les yeux sur lui par inadvertance.

Heureusement, nous passions le plus clair de nos week-ends à explorer la ville. Lors de l'une de ces expéditions, nous sommes tombés, le long d'une enclave d'ambassades étrangères, sur un jardin public dont les taillis luxuriants offraient aux *shikari* un terrain de choix, un paradis potentiel. Comme on pouvait s'y attendre, des hommes rôdaient partout, debout près de l'entrée, renversés sur le dossier des bancs, en appui contre les arbres. La grande allée piétonne

qui franchissait un pont de cordes rouge et blanc était la plus fréquentée, chasseurs et proies allant et venant pour mettre en valeur leurs atouts comme sur la rampe d'un défilé de haute couture.

Sur un coup de tête, j'ai pris Karun par le bras et je l'ai entraîné vers les hommes qui paraient sur la portion de l'allée qui menait au pont. Un espace s'est aussitôt dégagé autour de nous, comme par déférence envers le couple constitué que nous formions. Je sentais de la curiosité dans les regards qu'ils coulaient vers nous pour capter un instant notre image. Se mêlait-il une pointe de jalousie, de ressentiment à leur surprise en nous voyant nous promener comme des rois au milieu d'eux ? Karun ne paraissait pas se rendre compte de leur réaction, et pointait allègrement du doigt les arbres, les jardins, les fleurs orange et rouges.

Ce soir-là, j'ai finalement prononcé la phrase qui me tournait dans la tête. Je ne me rappelais plus quand cette idée avait germé dans mon cerveau, ni quand elle avait poussé et pris racine en moi avant de constituer un énoncé grammatical, une expression contraire à la philosophie du Jazter, blasphématoire de sa *Gîta*, de son Coran et de sa Bible. Lorsque, en marchant dans le parc, j'avais compris à quel point j'étais chanceux d'avoir dépassé la condition de *shikari*, le déclic qui allait permettre à la phrase de se libérer s'était enclenché. Je me suis soulevé au-dessus de Karun en la sentant monter à mes lèvres, hésitant une ultime seconde, mon regard plongé dans le sien. « Je t'aime. » Dans la bouche du Jazter, ces mots étrangers avaient la douceur de la soie.

Karun est resté un moment sans rien dire, le temps de me demander si je n'avais pas poussé trop loin mon avantage. Puis il s'est dressé sur ses avant-bras pour m'embrasser. « Moi aussi, je t'aime », a-t-il dit.

La venelle derrière l'hôtel est déserte, seuls des rats profitent du clair de lune, autour d'un souper de déchets culinaires. Nous courons le long des immeubles, l'immense *burkha* violette de Rahim gonflant et faseyant autour de la silhouette élancée de Sarita. Nous atteignons Cadell Road, fréquentée à cette heure par une foule heureusement parsemée de quelques femmes voilées de la tête aux pieds. Je tente de nous tenir à l'écart des regards des Limbu plantés sur les bords de la route qui surveillent la circulation des piétons, le sourcil menaçant. De

temps à autre, d'un geste de leur canon ou du tube en caoutchouc dont ils se servent comme d'un fouet, ils font signe à quelqu'un de s'approcher pour un contrôle.

Le gratte-ciel de l'Hinduja Hospital se dresse à notre gauche. Les Limbu n'ont réussi qu'à le noircir, le feu ne l'a pas détruit. Même la coquille calcinée du tunnel aérien qui relie les ailes est et ouest du bâtiment reste accrochée en suspens au-dessus de la rue. Des consoles médicales brisées, des lits disloqués, des tables d'opération en miettes jonchent le sol tels des corps qu'on aurait traînés hors des locaux et pilonnés à coups de matraque. Un scanner/IRM semble avoir fait l'objet d'une fureur encore plus vive, sa couchette tordue et brûlée, son cylindre tranché par le milieu, répandant ses entrailles électroniques multicolores sur le trottoir.

En haut, l'air s'est épaissi de l'odeur du carburant des générateurs. Des haut-parleurs éructent des sermons religieux à un volume assourdissant, les torches cèdent la place à des projecteurs allumés au sommet de poteaux. De temps à autre, un rugissement d'approbation monte de la foule quelque part devant nous. Je me sens étouffer. Pressés de tous côtés, nous sommes obligés de suivre le mouvement. Celui-ci se dirige vers la chaussée qui est aussi notre objectif, certes, mais si c'était précisément là qu'on espérait nous cueillir ?

La rue s'étrécit. D'autres Limbu, qui viennent de surgir de Dieu sait où, bloquent tous les embranchements. Il semble désormais impossible de couper vers l'eau pour choisir l'alternative proposée par Rahim. À quelques centaines de mètres, un tumulus se dresse, séparant en deux la foule qui passe en contrebas. Deux Limbu armés de mitraillettes se tiennent debout sur cette éminence, encadrant une petite silhouette. Yusuf. Même de loin, j'ai compris qu'il s'agissait de lui. Ils canalisent les piétons pour s'assurer qu'il peut observer tous les visages un à un.

Sarita ralentit en l'apercevant, mais je lui pousse un doigt dans les côtes pour la presser de maintenir la même allure. Tout demi-tour est impossible. Les Limbu, hystériques, entreraient aussitôt en action. Je nous guide, selon une oblique imperceptible, vers le trottoir. Le portail ouvert d'un immeuble, un peu plus loin, n'est pas gardé. Si nous arrivons à le franchir, nous avons une chance de nous en tirer.

À peine avons-nous atteint le trottoir qu'un coup de sifflet retentit, puis plusieurs simultanément, dans une véritable cacophonie. On nous a repérés de haut : du canon de son arme, un Limbu perché à un

balcon nous fait signe de ne pas nous approcher du bâtiment. Je replonge vivement dans l'anonymat de la foule en entraînant Sarita avant que les surveillants postés au sol puissent identifier les individus qu'ils désignaient.

Nous nous rapprochons de Yusuf. Il a le visage tuméfié, du sang s'écoule de son oreille, de sa bouche et plusieurs de ses cicatrices se sont rouvertes. Je m'efforce de ne pas poser les yeux sur lui, par prudence, me dis-je, bien qu'en réalité, ce soit par sentiment de culpabilité. Mais il m'aperçoit alors que nous sommes encore à quelques mètres de lui. La reconnaissance se lit dans son regard, il ouvre la bouche et lève la main pour me désigner. Je me raidis, prêt à être dénoncé par son doigt accusateur et son cri de triomphe. Comment lui en vouloir après les blessures qu'il a subies à cause de moi ? Les secondes se succèdent dans un ralenti insupportable. Est-ce que je dois tout de même tirer mon arme de ma ceinture, ou laisser les Limbu nous abattre sans réagir ? Au dernier moment, Yusuf rappelle sa main, la porte vers son menton qu'il essuie, puis lèche le sang sur ses lèvres et ferme la bouche. À notre passage, ses lèvres esquissent un tout petit sourire narquois tandis que son regard reste résolument rivé sur la foule.

L'état dans lequel il se trouve met Sarita dans une telle détresse qu'elle me secoue le bras pour m'inciter à faire demi-tour. Je bénis la *burkha* de masquer aussi bien son agitation.

– Son frère est un Limbu, ils le laisseront tranquille, lui dis-je dans un murmure tout en l'entraînant.

Dans le virage de la mosquée, la foule venue en sens inverse est si dense qu'il est impossible de continuer tout droit vers la chaussée. Les Limbu se frayent un chemin tant bien que mal pour essayer de régler la circulation de ce tourbillon de piétons, brandissant leurs bidules improvisés pour les canaliser dans l'allée qui mène au monument. Faute d'avoir le choix, nous nous laissons diriger vers l'arche verte, calligraphiée de caractères ourdous blancs, dans laquelle s'encadre la mosquée. Les quatre minarets et le drapeau au croissant qui se dressent par-dessus le portail sont tels que je me les rappelle. Je suis venu ici deux fois avec mon père, une fois pour regarder les suppliants du jeudi accourus chercher un remède à leurs maux, une autre pour baigner simplement dans la tranquillité du saint des saints où reposent dans leurs tombes un homme de dieu soufi et sa mère.

Pour l'heure, les Limbu ont érigé sur la place dallée une scène haute et des haut-parleurs.

– Ces infidèles, ces *kafir* terroristes qui ont tenté de tuer nos enfants innocents avec leur train..., débite un homme debout près d'un portoir à grappins tel qu'on en trouve dans un abattoir halal.

Deux silhouettes aux yeux bandés et aux vêtements tachés de sang sont attachées à un poteau par des cordes. L'homme de gauche tire, tous ses muscles tendus pour se libérer, l'autre est assis, avachi par terre, la tête pantelante baissée sur sa poitrine. Une pierre lancée par quelqu'un dans la foule rebondit sur son corps et lui arrache un faible cri, mais il ne fait aucun mouvement pour se protéger.

– Je crois que c'est Mura, dit Sarita d'une voix étranglée. Et Guddi, et Anupam ? Ils les ont peut-être prises aussi !

Elle voudrait rester dans le coin pour s'assurer que ses compagnes de train ne font pas partie du spectacle, mais le malaise me tord les boyaux à l'idée de ce qui se prépare, et je l'entraîne avant que commence le « divertissement » dont Rahim nous a parlé.

Lors de notre dernière visite, mon père m'avait entraîné par une longue volée de marches sur la plage derrière la mosquée. Alors que je cherche un moyen de nous éloigner de la scène, mes yeux se posent sur le passage menant à cet escalier qui, par miracle, n'est pas gardé. À peine avons-nous fait quelques pas sur le sable que nous tombons sur la sentinelle manquante en train de refermer sa braguette face à un mur ruisselant d'urine. Il tente de défourailler, mais, à ma grande surprise, mes réflexes sont plus vifs que les siens. Le pistolet apparaît comme par magie dans ma main et en une seconde, me voici transformé en Jaz Bond.

Peut-être... mais on ne maîtrise pas *ex nihilo* l'art du dialogue de l'agent secret et aucune des phrases qu'il est censé prononcer dans cette situation ne me vient à l'esprit. Après un silence embarrassé, Sarita prend les devants et ordonne au Limbu de poser son fusil et de lever les mains. Elle lui fait même signe d'avancer, d'un geste qui laisse croire qu'elle tient elle aussi une arme à feu, sous sa *burkha*.

Nous marchons en file indienne le long du mur de l'ancien fort de Mahim. Le garde étire les bras très haut en l'air comme s'il mettait un point d'honneur à exécuter ce geste de reddition le plus correctement possible. Il est presque de la même taille que moi et il doit avoir à peu près mon âge. Dans un réflexe de *shikari*, je l'évalue rapidement.

Même nos carrures sont comparables. Il me traverse l'esprit que j'aurais pu être né à sa place, et lui à la mienne. Je m'imagine troquant le confort de mes baskets italiennes contre ses pieds nus, l'élégance ajustée de mon jean de designer contre son *salvâr-kamîz* déchiré. Comment aurais-je grandi dans son contexte – d'affamé peut-être, d'analphabète sans doute –, entouré de zéloteurs de la religion ? Le Jazter se serait-il mué en Jihadster ? Le libre arbitre aurait-il prévalu, ou celui-ci est-il conditionné par la destinée ?

J'entends encore mon père disant : « C'est l'occasion qui fait le larron. » Il a toujours affirmé qu'entre le tolérant et l'extrémiste, la différence n'est pas si grande qu'elle en a l'air. « Quand on regarde à l'intérieur de l'autre, on y trouve toujours quelque chose de soi. » Selon cette logique, j'ai moi aussi le pouvoir d'entrer en contact avec ce Limbu, de semer en lui une notion, une graine qui pourrait l'influencer. Qui sait quelle intelligence innée, quelle personne sensible, quel visage attachant sont tapis derrière cette apparence dépenaillée ? Je m'avise de lui révéler que je suis musulman, première pierre d'un gué qui nous relierait.

– Fumier de menteur ! souffle-t-il en se retournant, et il me crache au visage. Tu es un des hindous qui se sont enfuis du train, je le sais. Mais on vous cerne de partout, vous ne nous échapperez pas.

Alors j'essaie de le convaincre de ma sincérité en récitant les premières sourates du Coran en ourdou, puis en arabe, sans autre résultat que d'accroître sa rage.

– Tu pourriras en enfer pour avoir laissé ta bouche impie prononcer des mots sacrés !

Et il crache de nouveau dans ma direction, mais cette fois je déporte la tête à temps pour ne pas être atteint.

Non seulement ma tentative de contact se solde par un échec, mais le Limbu vocifère de plus en plus fort des injures toujours plus horribles.

– Vous n'êtes bons qu'à faire foutre par des porcs ! Essayez un peu de passer la chaussée de Bandra. Nos gardes vous hacheront menu !

Sarita soulève son voile pour me faire part de son inquiétude devant ce délire verbal. Va-t-il falloir que je le tue pour m'assurer qu'il ne menace pas de nous faire découvrir ? Le hic, c'est que j'en suis incapable, je le sais bien. Le seul pistolet que Jaz Bond ait jamais déchargé sur quiconque est celui qu'il porte entre les jambes. Alors,

tandis que notre captif se met à hurler effrontément à l'aide, je fais un pas derrière lui et lui assène un coup de crosse à l'arrière de la tête. Il fait « oh » et se retourne vers moi, l'air furieux. Je le frappe de nouveau, un peu plus fort. Cette fois-ci, il titube et tombe accroupi. Je lui porte un troisième coup avec réticence et je vois, à mon horreur, ma main se couvrir de sang.

Nous piquons un sprint loin des remparts du fort, puis autour d'une rangée de hangars. La nuit est tombée. Les toits en tôle ondulée reflètent par bandes le clair de lune. Des milliers de poteaux de bambou sont entassés devant les bâtiments, d'autres pointent par-dessus des clôtures en bois tels des cure-dents dépassant de supports géants. Çà et là des camions chargés de bambou, abandonnés, garés sur le sable. Au-dessus de nos têtes, deux structures cylindriques blanches me rappellent les réservoirs d'une raffinerie de pétrole. La mer à notre gauche est calme, sa surface paraît huileuse sous les rayons de la lune. On est à marée basse, mais l'odeur – mélange de poisson pourri et d'ordures en décomposition – n'en est que pire.

Je ralentis, puis m'arrête. Sarita me rattrape. On peut apercevoir entre les cylindres l'ombre du pont autoroutier qui jette sa flèche au-dessus de l'eau vers les rives quasi mythiques de Bandra. De cette perspective, il paraît beaucoup plus bas que je l'imaginais, comme si on pouvait d'un saut agripper les poutres qui soutiennent le tablier et se balancer de l'une à l'autre jusqu'à la rive opposée. Mais foin de ces acrobaties, la seule possibilité de traverser semble bien être de relever le défi dont la sentinelle limbu était si fière : affronter les gardes.

– Ça ne va pas marcher, hein ? dit Sarita. Il va falloir que nous trouvions un passage par la mer, Rahim nous l'avait bien dit.

Nous nous mettons à la recherche d'un bateau sur le sable. Mais à l'exception de quelques barques recouvertes de bâches, bien trop grandes pour que nous puissions les mouvoir, nous ne trouvons que deux coques en bois retournées, à la membrure manifestement détériorée.

« Je t'aime. » Peut-être n'aurais-je pas dû me risquer à prononcer ces mots si déterminants. Ou peut-être le mauvais œil des *shikari* de Nehru Park me poursuivait-il. Toujours est-il que la situation a commencé à se dégrader entre Karun et moi à la suite de cette promenade, le jour où je l'ai accompagné un dimanche à Karnal pour

rendre visite à sa mère.

Pendant le trajet en train, Karun n'a cessé de vanter la douceur, l'empathie, la fortitude teintée de grâce de celle qui avait enduré de si longues années d'épreuves. À la façon dont il l'encensait et après tout ce qu'il m'avait déjà raconté à son sujet, je m'attendais à découvrir une femme auréolée de lumière, une combinaison de Mother India et de Vierge Marie, capable, par-dessus le marché, de réaliser en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire un curry à tomber par terre. Et de fait, je lui ai vraiment trouvé l'air éthéré en la voyant s'encadrer dans la porte, le soleil réfléchi par le blanc du sari cascadeant le long de sa chevelure argentée. Une véritable reine mère descendue d'un conte.

Elle s'est pourtant révélée plus sorcière que fée.

– Karun m'a tant parlé de vous – vous lui avez jeté un sort, ma parole. Un jour, il faudra que je vienne voir par moi-même ce qui fait de vous un colocataire aussi exceptionnel.

– C'est l'appartement qui l'a ensorcelé, pas moi. Il est tout près de l'université...

– Cependant, le foyer du campus est encore plus près, n'est-ce pas ? Enfin, je suppose que s'il partait, vous devriez payer la totalité du loyer.

Elle avait préparé le plat de mouton à l'ail dont Karun m'avait parlé avec révérence. La viande m'a paru un peu aigre, on y avait laissé beaucoup trop de nerfs, peut-être pour faire du volume.

– Karun m'a dit que vous mettiez de l'argent de côté pour votre mariage. Qui est l'heureuse élue ?

– Je ne l'ai pas encore trouvée. Pas tout à fait.

– Pas de candidate ? Vos parents n'en cherchent-ils pas une ?

– Je ne suis pas particulièrement pressé.

– Et pourquoi ? Vous avez un métier, le moment est venu de vous installer. N'attendez pas trop longtemps, vous savez, les gens jasant. Je répète à Karun qu'il devrait se marier, lui aussi, mais peut-être est-il trop impressionné par votre exemple. Qui mieux qu'une épouse pourrait s'occuper de lui pendant qu'il s'escrime à étudier ? Il perd trop de temps à faire les courses, le ménage, sans parler de ces expériences culinaires avec vous tous les soirs. Et puis, j'ai cinquante-cinq ans, l'âge qu'on me fasse grand-mère.

Elle m'a posé les questions rituelles sur mon emploi et mes parents. Elle a pris soin de n'afficher qu'une surprise polie en découvrant que

j'étais musulman.

– Je n'avais jamais fait le lien entre Jaz et le prénom Ijaz. Karun ne s'en sert jamais pour parler de vous.

Elle préférait centrer son enquête sur l'énigme qui la turlupinait, la raison pour laquelle je me trouvais habiter à Delhi avec son fils.

– Votre mère n'a pas essayé de vous dissuader d'aller vivre aussi loin d'elle ? Il y a sûrement de meilleurs postes pour vous à Bombay, avec tous les établissements financiers qu'on y trouve.

– J'avais besoin de changement.

– C'est ce que m'a dit aussi Karun quand il a posé sa candidature pour une bourse d'études à Bombay. Je ne comprends pas bien pourquoi tout le monde a un si grand besoin de changer. En ce qui me concerne, chaque fois qu'il y a eu un changement dans ma vie, j'y ai perdu beaucoup.

Après le déjeuner, elle a sorti un billet de dix roupies d'un porte-monnaie minuscule et l'a déplié soigneusement en s'adressant à son fils :

– Pourrais-tu aller nous chercher des *jalebi* chez le marchand de gâteaux ? C'est l'heure où ils les sortent de la friture.

Je me suis levé pour accompagner Karun, mais elle m'a fait signe de me rasseoir.

– Non, pas vous, vous êtes mon invité.

Après le départ de Karun, j'ai déclenché en hâte le numéro de charme du Jazter avant qu'elle puisse se métamorphoser en je ne sais quelle incarnation courroucée de la déesse, en une Kali aux bras multiples arborant un collier de crânes.

– Votre fils est très intelligent. Vous devez être fière de lui.

C'était le seul compliment qui m'était venu à l'esprit. Un peu maigre, suffisant néanmoins pour que le sourire figé sur ses lèvres depuis mon arrivée prenne enfin vie, éclairant son regard et tout son visage.

– Il a toujours été le premier de sa classe depuis la quatrième. Il était tellement studieux que je devais insister chaque soir pour qu'il ferme ses livres et qu'il aille se coucher. J'ai gardé tous ses bulletins de notes dans son vieux cartable.

« Nous déposions toutes nos pièces d'une roupie dans des pots de confiture vides pour ses dépenses. Mais il achetait toujours des livres, si bien qu'un jour, j'ai voulu lui acheter quelque chose d'un peu plus

amusant et j'ai vidé nos tirelires. Quand je lui ai dit ce que j'avais fait, vous ne l'auriez pas reconnu ! Je ne l'avais jamais vu dans une telle colère ! s'est-elle exclamée dans un rire. Mais il a fini par aimer mon acquisition, un petit télescope. C'était presque un jouet, en fait, car je n'avais pas beaucoup d'argent à dépenser. Il le plaçait près de la fenêtre et il examinait les étoiles chaque nuit.

Elle a regardé le coin dont elle parlait comme si Karun s'y trouvait à ce moment-là, contemplant la Voie lactée à travers son télescope, et l'espace d'un instant, je l'ai vu, moi aussi.

– Saviez-vous qu'il avait onze ans quand son père est mort ?

– Oui, Karun m'a raconté tout le mal que vous vous êtes donné pour lui depuis.

– J'ai fait ce que n'importe quelle mère aurait fait. Mais comme nous n'étions plus que deux, j'ai dû vouer à son succès chaque atome de mon être. J'ai toujours su qu'il était un peu rêveur, enclin à se perdre dans ses pensées, incertain de ce qu'il souhaitait pour lui-même. Il a été facile de l'orienter vers les sciences, son père lui avait déjà tracé le chemin, en quelque sorte. Les livres, il les aimait depuis toujours. Je lui ai appris à y enterrer toute sa douleur. J'avais le cœur brisé de le voir si solitaire, mais je me disais qu'il en serait dédommagé plus tard par le bel avenir qu'il se préparait. Même en lui achetant le télescope pour qu'il s'amuse, je n'ai pu m'empêcher de penser que c'était un objet susceptible de déclencher en lui un intérêt, de l'orienter vers une profession.

– Vous l'aidiez de la meilleure façon possible.

– C'est ce que je croyais. Mais si je l'avais encouragé à se faire des amis, à aller au cinéma ou à jouer au cricket, il aurait moins souffert de l'absence de son père. Il aurait été moins enclin à s'engager sur la mauvaise voie pour sortir de sa solitude. Moins vulnérable. Il ne se serait pas laissé tourner la tête, il ne serait tombé sous le charme de personne.

– Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire.

Le regard dans lequel elle a emprisonné le mien pour me répondre était d'une clarté à couper le souffle.

– Ce que je veux dire, c'est que Karun est mon fils et le centre de ma vie. Je le comprends mieux qu'il ne se comprend lui-même. Il pourrait à peine me cacher un soupir, je devine tout ce qui lui arrive. Je sais exactement ce qui lui apportera la complétude, je sais qui, non

seulement le rendra malheureux, mais ne fera que son malheur. Je sais bien mieux que lui déchiffrer la nature des gens à partir de leur visage. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le protéger des mauvaises influences. Pour moi, le bonheur de Karun est sacré. Je m'y emploie depuis trop longtemps pour le voir le jeter à tous les vents sans rien faire.

Des minutes entières ont paru s'écouler avant qu'elle me délivre de l'emprise de ses yeux.

– Je vais faire du thé pour boire avec les *jalebi*, a-t-elle dit, concluant notre entretien.

– Je crois qu'elle sait, pour nous deux, ai-je dit à Karun dans le train du retour. Et c'est sûrement pour ça qu'elle ne m'aime pas beaucoup.

– C'est absurde ! Si elle savait, elle ne t'en aimerait que plus, et non l'inverse. De toute façon, je vais tout lui dire bientôt, m'a-t-il répondu, puis, devant mon expression sidérée, il s'est repris. Enfin, c'est juste une pensée comme ça.

Mais il s'est effectivement ouvert à elle de notre relation quelques mois plus tard. Je l'ai deviné à son air hagard, à ses cheveux en bataille lorsqu'il est rentré.

– Elle ne l'a pas pris aussi bien que je le pensais. Elle veut que je me marie, elle dit que c'est la seule chose qu'elle me demande en échange de tout ce qu'elle a fait pour moi. Elle croit que tu as une mauvaise influence sur moi, moins à cause de la communauté dont tu fais partie et de sa religion que des idées que tu as rapportées de tes séjours à l'étranger. Des idées qui vont, selon elle, contre notre culture. Elle exige que je déménage tout de suite.

Ce soir-là, Karun ne voulait pas faire l'amour, mais j'ai insisté. Je tenais à lui rappeler pourquoi il vivait avec moi, afin de désamorcer toute intention de partir qui aurait pu germer dans sa tête. Au début, il s'est contenté d'étendre les jambes et de regarder son oreiller pendant que j'explorais son corps de ma langue. Il n'a opposé aucune résistance, n'a eu aucune réaction quand je l'ai serré dans mes bras pour le pénétrer. Lorsque le rythme de mes coups de reins s'est accéléré, il a essayé de se dégager, mais je l'ai maintenu en place. Il a arqué la nuque, criant et crispant les poings tandis que nous jouissions tous deux simultanément.

Blottissant sa tête dans mon cou comme il aimait que je le fasse après nos étreintes, je lui ai demandé s'il allait accéder aux désirs de sa mère.

– Ne t'inquiète pas, a-t-il répondu d'un ton de défi, comme s'il s'adressait à lui-même. J'arriverai à lui faire comprendre que c'est comme ça et pas autrement. En plus, j'ai passé l'âge limite pour postuler à une chambre au foyer, et je n'ai pas les moyens de louer quelque chose tout seul.

Il l'avait sous-estimée. Elle s'est découvert un cancer, la sorcière. Elle n'aurait pu choisir de moment plus approprié. Le dimanche où il lui a bravement récité le discours qu'il avait répété, elle lui a opposé calmement l'annonce de sa maladie.

– Elle a fait des examens la semaine dernière, et les résultats sont arrivés jeudi. C'est assez grave, il se peut que la tumeur ait touché la colonne vertébrale. Elle dit que je ne dois pas m'en faire, qu'elle se résigne à son sort. Je sais que c'est fou, mais je ne peux pas m'empêcher de me dire que si je ne lui avais pas appris...

– Tu as raison, c'est complètement fou. Tu sais bien que les deux choses n'ont aucun lien entre elles.

– Oui, mais je me sens quand même responsable. Après tout ce qu'elle a fait pour moi. En plus, elle ne me réclame rien, pas la moindre chose, dans son état.

Bien sûr que non, avais-je envie de répondre. Sa stratégie était claire. Comment faisait-il pour ne pas la percer à jour ? Ignorait-il le pouvoir du sentiment de culpabilité ? Elle aurait bien été capable de fabriquer ce mélo de toutes pièces pour le sevrer de ma compagnie et l'éloigner de moi. J'ai failli lui demander de me laisser jeter un coup d'œil sérieux aux radios. Si je me suis retenu, c'est que je n'étais pas sûr qu'il ne s'en offusquerait pas.

Puis je me suis senti triste pour lui. Et même un peu en tort – un petit peu – envers la sorcière.

– Si tu as besoin de l'amener à Delhi pour des examens ou pour un traitement, elle peut habiter chez nous.

Mais elle a refusé de venir à Delhi, déclarant que c'était trop loin, bien que la capitale proposât de bien meilleurs hôpitaux que Karnal. La faiblesse du prétexte – nous l'avons compris tous les deux – était délibérée : c'était une façon de signifier son opposition à ma présence continuelle aux côtés de son fils. Elle s'est aussitôt lancée dans

l'exploration du marché matrimonial pour Karun, sollicitant des candidatures, répondant à des annonces. Chaque dimanche, il revenait de chez elle avec un nouveau dossier de notes et de photos.

– Tout ce qu'elle me demande, c'est de lui donner un petit-fils ou une petite-fille avant qu'elle meure.

Sa santé déclinait. Karun passait de plus en plus de temps chez elle. Au dimanche s'ajouta le samedi, puis le vendredi. Quelques mois plus tard, il s'est installé à mi-temps à Karnal et un an et demi après le début de sa maladie, il a suspendu son travail à l'université. Durant les deux mois qu'a duré sa chimiothérapie, il a pris soin d'elle et lorsque son état s'est amélioré, il a commencé à revenir à Delhi le dimanche. Je voulais aller le voir à Karnal, mais il m'en empêchait chaque fois. Nous ne serions jamais seuls, arguait-il, car il ne pouvait pas quitter le chevet de sa mère.

Un an environ après le diagnostic, un autre problème est survenu. Mme Singh était tombée amoureuse d'un homme qui vivait à Noida et elle passait une grande partie de son temps là-bas avec lui. Nous avions compris qu'il y avait anguille sous roche en la rencontrant un soir vêtue d'un *salvâr-kamîz* flamboyant et traînant dans son sillage des effluves capiteux. Comme elle venait de marier sa fille, son fils Harjeet se retrouvait le plus souvent seul à habiter l'appartement.

Au début, nous avons tenté d'ignorer un harcèlement qui s'intensifiait de jour en jour. Non content de nous bloquer le passage dans l'escalier, il nous bousculait. Le choc a éjecté plusieurs fois de nos bras les fruits et légumes que nous rapportions. Notre courrier disparaissant de la boîte aux lettres commune du rez-de-chaussée, nous avons dû en louer une à la poste. Les jeunes sikhs sans emploi qu'il fréquentait étaient devenus ses hôtes permanents. Ils se saoulaient ensemble et nous les entendions chaque nuit brailler des chansons de Bollywood dont ils transformaient les paroles sur un mode grossier (« *Aum Shanti Aum* » était devenu « *Homo Shanti Homo* » et « *Love Mera Hit Hit* » s'était transformé en « *Love Mera Shit Shit* »). Un jour, nous avons trouvé une flaque d'urine devant notre porte et une autre fois, sur notre balcon, un slip raidi par du sperme séché.

Quand nous avons réussi à contacter Mme Singh, elle n'a fait aucun cas de nos récriminations. Son Harjeet était un bon garçon incapable de ces turpitudes. Si nous avions un problème, libre à nous de trouver un autre endroit pour vivre. Évidemment nous ne le

pouvions pas et nous le savions tous. Les propriétaires accueillants envers les musulmans et les hindous étaient chose rare, et les loyers avaient augmenté dans d'énormes proportions, suivant la courbe de l'économie qui s'emballait.

Pour neutraliser les tentatives d'intimidation de Harjeet, j'avais pris l'habitude de me redresser de toute ma hauteur en passant devant lui quand il cherchait à me bloquer le passage, répliquant par l'injure à toute injure qu'il marmonnait entre ses dents. Karun était plus craintif. Il inspectait l'escalier du regard avant de descendre pour s'assurer que Harjeet n'était pas en embuscade quelque part et il opposait à ses provocations verbales des répliques parfaitement inoffensives.

– Je déteste avoir affaire à des gens comme lui ! disait-il. Est-ce qu'il va falloir qu'on vive comme ça jusqu'à la fin de nos jours ?

Je me demandais parfois s'il ne passait pas tout ce temps à Karnal pour échapper à Harjeet.

Les absences de Karun étaient devenues trop longues pour le Jazter, dont les pulsions restaient le plus souvent inassouvies, sans personne pour le traire régulièrement. Main, chaussette, fruits, volaille, il avait tout mis à contribution de façon créative, mais cet usage restait limité. Il s'est d'abord battu quelque temps pour la bonne cause. S'il repensait au jardin public qu'il avait découvert avec Karun, il ne s'aventurait jamais dans les parages. Un jour, il a pris le bus, est descendu, et il a marché jusqu'au portail avant de faire demi-tour. Il est revenu un autre jour, il est entré jeter un bref coup d'œil aux fleurs du parc en s'efforçant d'ignorer les ébats de sa faune. Le lendemain, il s'est joint à elle pour un bref défilé de mode sur la passerelle, mais il était toujours sous contrôle.

Puis, un jour, c'est arrivé. Deux regards échangés, une allée sous les arbres, un lit herbeux sous le plafond familial du ciel bleu. Une partie accélérée de cobra dans son trou, de mangouste au terrier, et l'irruption du soulagement (ou plutôt, techniquement parlant, son expression). Et zou, les chemises rentrent dans les ceintures, zip, les braguettes se ferment, zéro politesse superflue. Le bus m'attendait, je suis rentré – c'était somme toute une petite virée conso bien commode.

En ouvrant la porte, je me félicitais encore de la solution que

j'avais trouvée. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? La réponse m'attendait sur le seuil. J'ai été immédiatement submergé par le sentiment de culpabilité. Notre armoire, le lit que nous partagions, la table où nous mangions, tout me rappelait ma trahison. N'avais-je pas réaffirmé ma dévotion à Karun chaque fois qu'il m'étreignait au cours de ses brèves visites ? Comment avais-je pu lui faire ça, sans même tenir compte de sa peine au sujet de sa mère malade ?

Mais si l'on s'en tenait à la logique, qu'est-ce que ça changeait ? La question du mal que j'aurais pu lui faire ne se posait pas, puisque je n'avais pas l'intention de l'informer de mes escapades. En outre, j'utilisais toujours des préservatifs, je ne l'exposais à aucun risque. Mieux encore, ce défoulement activait en moi une vision du monde optimiste, une humeur positive qui m'aidait à mieux le soutenir. *Wer rastet, der rostet*, qui stagne rouille. De toute évidence, le Jazter se devait d'être prêt à fonctionner, avec des rouages bien lubrifiés.

Je suis donc retourné au parc. J'ai repris goût à la sueur et à la salive, aux hommes et à leurs différences d'odeur, de toucher, de goût. J'ai exploré tous les nouveaux sites de drague sur l'internet, appris les arcanes du *shikar* dans l'espace virtuel. Chaque fois que Karun revenait, j'interrompais ces activités et je lui consacrais toute mon attention. Il avait maigri et son visage s'était émacié. Je lui ai même découvert quelques cheveux blancs. Il passait beaucoup de temps au lit, sans appétit sexuel et sans me résister quand je prenais l'initiative d'un rapport. Quand il parlait de sa mère, c'était seulement pour dire que son état se dégradait, que les médecins ne lui accordaient plus que quelques mois à vivre. Il ne faisait plus aucune allusion aux annonces matrimoniales. Parfois, il feuilletait en silence la thèse de doctorat à laquelle il avait cessé de travailler.

J'aurais voulu ranimer toute l'affection que je lui portais, me rappeler les joies de notre vie ensemble. Mais son apathie était si épuisante, sa tristesse si contagieuse que je me sentais soulagé à l'heure de son départ. Lorsqu'il sortait du taxi à la gare, je chassais d'un soupir mon sentiment de culpabilité et je poursuivais mon chemin dans la même voiture jusqu'au jardin public.

Au cours de notre marche sur la plage en quête d'une coque de noix navigable pour nous transporter jusqu'à Bandra, nous tombons sur un groupe de personnes blotties contre un hangar. Je sursaute, un

réflexe me fait plonger la main dans ma poche pour la refermer sur le revolver. Mais de toute évidence ce ne sont pas des Limbu, ils sont tous bien trop soignés et habillés avec goût.

– Bonjour ! s'écrie la voix amicale et enjouée d'une femme proche de la trentaine, l'âge qu'ils semblent tous avoir. Vous allez chez Sequeira ? Le ferry devrait arriver d'une minute à l'autre.

– Sequeira ?

– La Fête de Fin du Monde qu'on y donne ce soir. Vous n'êtes pas au courant ? On nous a même promis qu'il y aurait de l'électricité !

Comme les deux autres femmes, elle porte une *burkha* vaguement pliée sur son bras. Elle accepte une cigarette de l'un de ses compagnons, l'allume et aspire. Le bout s'éclaire, orange vif, brûlant.

– Vous n'avez pas peur qu'ils vous voient fumer ? demande Sarita en la fixant avec surprise.

– Qui ? Les Limbu ? s'esclaffe la femme. N'ayez crainte, ils ne nous embêtent jamais ici.

Puis elle reprend, entre deux bouffées de tabac :

– Pourquoi ? Vous vous cachez d'eux ?

Sarita nie en bégayant, mais la femme l'interrompt avec un rire :

– Je plaisante. Et même si c'est vrai, pas de problème. Nous ne dirons rien, il n'y a pas de Limbu parmi nous. Tenez, vous voulez une taffe ? propose-t-elle en tendant sa cigarette à Sarita.

Il s'avère que Sequeira est le propriétaire d'une boîte de nuit du même nom sur la rive de Bandra.

– C'est vraiment bizarre que vous n'en ayez pas entendu parler. J'étais sûre que c'était là que vous alliez en voyant vos baskets et le jean. C'est ce que tous les hommes portent là-bas, l'uniforme, pour ainsi dire. Ne croyez pas que je veuille absolument connaître votre destination, mais au cas où vous cherchiez à traverser, si ça vous dit de vous arrêter une minute chez Sequeira...

À ce moment, une clochette tinte doucement derrière nous. La forme sombre d'un bateau a surgi de l'horizon. Une petite barque s'en détache et s'approche de nous dans le sillage mouvementé du ferry. Une arche portée à travers ciel sur les ailes des fées n'aurait pas mieux réchauffé le cœur du Jazter, me dis-je, émerveillé, en voyant s'avancer notre planche de salut. Nous allons pouvoir nous évader de Mahim.

– C'est le moment que je déteste, déclare Zara, la femme à la cigarette, en ôtant ses chaussures. Il faut patauger dans l'eau pour

atteindre la barque, et après, sur la piste de danse, on a les pieds collants toute la nuit à cause du sel.

L'altercation avec Harjeet s'est produite un jour où Karun revenait pour une brève visite avant qu'on opère sa mère de nouvelles tumeurs. La période de convalescence devait couvrir une grande partie de l'hiver, et il voulait récupérer des pulls et un manteau. Il venait d'acheter un porte-jarretelles orthopédique post-opératoire pour sa mère et poussait le portail quand les motos se sont approchées.

– On rentre à la maison, Sucette ? lui a crié Harjeet, déclenchant rires et sifflements chez ses copains.

Nous étions convenus que Karun ne devait pas réagir aux provocations. Laissant le battant ouvert, il s'est hâté dans l'allée qui menait à la maison. Les motos se sont engagées en vrombissant derrière lui.

– Un cadeau pour Petit-Mari ? a demandé Harjeet de son bolide en lui arrachant la boîte des mains.

– J'aurais sans doute mieux fait de m'abstenir, m'a dit Karun plus tard, mais je n'ai pas pu me retenir.

– Rends-moi ça ! s'est-il écrié.

Harjeet brandissait le porte-jarretelles en le balançant du bout des doigts.

– Qu'est-ce que c'est que ce truc de lingerie pour femme ? C'est Sucette ou son petit mari qui est censé porter ça ?

Puis, mettant l'objet sous son nez, il a inspiré profondément.

– Miam, ça sent bon. Sûrement Sucette.

– C'est pour ma mère.

– Hé, les autres, vous entendez ! En plus d'être une lopette, Sucette nique sa mère ! Et Petit-Mari participe, évidemment. Qui est-ce qu'il fourre en premier, Sucette ou sa maman ?

Harjeet s'est coiffé du porte-jarretelles puis il est descendu de moto et s'est mis à danser et à chanter :

– Je suis un *gandu* et un nique-ta-mère en susses...

Karun a réussi à entrer dans la maison, poursuivi par la bande de copains qui l'ont coincé dans l'escalier. Harjeet s'est amusé à faire claquer l'élastique des jarretelles contre son entrejambe, et l'un de ses coups a porté. Karun était plié en deux de douleur.

– Sucette vouloir essayer bon sikh pas découpé ? Ça le changerait

du Petit-Mari circoncis qu'il se farcit tous les jours !

Ils l'ont alors saisi par ses vêtements, mais il s'est dégagé, a grimpé les marches quatre à quatre et s'est enfermé. Ils ont tambouriné à la porte un moment, ont même essayé à plusieurs reprises de l'ouvrir à coups d'épaule, mais les verrous ont tenu bon. Je l'ai trouvé blotti au fond du lit, la chemise déchirée, des égratignures aux bras et sur le visage.

– Il faut aller porter plainte, ai-je dit tout en m'interrogeant sur la façon dont la police allait nous recevoir.

– Impossible. Je dois rentrer à Karnal aujourd'hui même. L'opération a lieu demain.

Je l'ai embrassé et serré contre moi.

– Ne t'inquiète pas. Je vais trouver quelque chose pour remédier à la situation quand tu seras parti.

– Après ce qu'il a dit sur ma mère, je crois que je ne veux plus habiter ici.

Nous avons fait l'amour avant qu'il s'en aille. Notre échange était plus réconfortant que passionné, puis je l'ai tenu dans mes bras le plus longtemps possible.

– Je t'aime, lui ai-je dit, et il m'a répondu « je t'aime » en écho.

Je nous imaginais partageant un nouvel appartement quelque part, à Bombay, par exemple. Derrière nous, sa mère, Harjeet et mes infidélités s'éloignaient, noyées dans les brumes d'un univers parallèle.

– Je t'aime, ai-je répété, sans savoir que je l'embrassais pour la dernière fois au sein du foyer que nous nous étions construit.

Puis je l'ai accompagné à la gare.

Le samedi matin, j'ai frappé chez Harjeet. Je n'avais plus le choix, il fallait que je lui parle puisque sa mère ne voulait pas nous aider et que je manquais de preuves pour porter plainte auprès de la police. J'aurais pu menacer de lui casser la figure, mais les trente kilos d'avantage qu'il avait sur moi me faisaient réfléchir.

Il a ouvert la porte en maillot de corps, un mouchoir noué autour de son chignon. Il avait l'air plus surpris que furieux.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Je veux que vous cessiez de nous harceler. De faire ce que vous avez fait à mon ami l'autre jour. Arrêtez de nous tourmenter. Un point c'est tout.

Il s'est étiré paresseusement.

– Sinon quoi ?

– J'irai voir la police.

– Et tu crois qu'ils vont venir en aide à un *gandu* de ton espèce ? s'est-il esclaffé. À toi et à ta petite sucette ? Où est-ce qu'il est, d'ailleurs, Sucette ? On a dû vraiment lui donner les foies pour qu'il n'ose même pas descendre avec toi.

– Sa mère a un cancer. Il est à Karnal pour plusieurs mois.

Quelque chose a bougé dans le regard de Harjeet, mais ce n'était pas le remords que j'avais espéré éveiller.

– Eh bien, dis à Sucette que nous en sommes très, très, très tristes. On sera tous à l'attendre sur les marches, le jour de son retour.

Et il m'a claqué la porte au nez.

Ce soir-là, le concert des motocyclistes a commencé avant même que la bande soit complètement saoule. Ils ont chanté une flopée de tubes de Bollywood sur la séparation et la tristesse qu'elle nourrit. Ils ont même entonné « *My sweetie lies over Karnal, my sweetie lies over the sea* ». Leur usage permanent du pendjabi ne m'avait pas laissé soupçonner qu'ils puissent connaître des chansons folkloriques anglaises. Ils ont fini par se taire quand les habitants de la maison voisine ont menacé d'appeler la police.

À deux heures du matin, on a frappé à la porte. Il m'a d'abord traversé l'esprit, par un réflexe irrationnel, que c'était peut-être Karun. J'avais tenté de le joindre toute la journée pour lui demander comment s'était passée la deuxième opération de sa mère. Au lieu de mon ami, je suis tombé nez à nez avec Harjeet, fin saoul, appuyé au chambranle pour ne pas tomber.

Durant deux minutes, il n'a fait que regarder les murs, cherchant à rassembler ses idées.

– Je dors juste en dessous, maintenant, dans la chambre de ma mère, a-t-il finalement réussi à articuler. Je t'entends quand tu vas aux toilettes.

Puis il s'est laissé tomber sur une chaise avant de s'avachir sur le côté et de tomber. Affalé de tout son long par terre, il a murmuré de vagues excuses (ou étaient-ce des menaces ?), saisi ma jambe, tenté de me faire chuter à côté de lui. Il m'a fallu près d'une heure pour le traîner sur le palier. Il y est resté, chantonnant une de ses chansons anti-homos pour lui-même.

Si le Jazter s'était parfois demandé ce qui motivait l'agressivité belliqueuse de Harjeet, la semaine qui a suivi a balayé tous ses doutes. C'était comme si j'assistais à une bataille épique, un *jihad* intérieur, un condensé de toutes les réactions contradictoires possibles. Un jour, il essayait de me pousser dans l'escalier, le lendemain, il me fixait d'un regard lascif en me cédant le passage ; le soir, il chantait des chansons injurieuses avec ses amis, avant de venir tituber devant ma porte, complètement ivre. Curieusement, il avait recommencé à faire sa gymnastique sur mon palier, vêtu d'un string (avec un élastique à cheveux assorti) d'un jaune si criard qu'il faisait rougir même le Jazter.

Au début, je l'ai tout simplement ignoré. Quand il frappait, je n'ouvrais pas. Puis j'ai commencé à me demander, en toute abstraction, ce que j'éprouverais en le baisant. Je coulais un œil par ma fenêtre pendant qu'il soulevait ses haltères avec effort. Je voyais les muscles de son torse saillir et tressauter. Son corps aurait obtenu un A sur l'échelle des préférences du Jazter. En outre, il présentait un petit plus : je n'avais encore jamais enculé un sikh et j'étais curieux d'ajouter les données d'une nouvelle espèce à mon tableau de prédateur. Quel mal y avait-il à passer à l'acte ? Là aurait été la question... si le Jazter n'avait pas déjà trahi Karun si souvent au jardin public.

J'ai donc décidé de foncer. De fournir au sikh mon propre *sikh-kebab*. Livraison à domicile en prime, alors à quoi bon aller farfouiller dans les taillis du parc ? J'ai glissé une note dans sa boîte aux lettres. « Abandonne tes amis pour un soir et monte dès qu'il fait nuit. »

Comme il était très nerveux, je l'ai renvoyé au rez-de-chaussée chercher du rhum. Assis sur le sofa, nous nous sommes passé la bouteille sans beaucoup parler. Avant qu'il soit complètement ivre, j'ai emporté ce qu'il restait d'alcool dans la cuisine. Inviter Harjeet sur le lit que je partageais avec Karun m'aurait fait l'effet d'une trop grande trahison. J'ai déroulé un petit matelas sur le sol.

– Pourquoi tu restes habillé ? Enlève tes vêtements !

Nu, son corps était encore plus imposant. Sa façon de s'allonger, un oreiller sous le ventre, disait clairement pourquoi il était venu. Sans plus de chichis, j'ai donc enfilé un préservatif, content de cette économie qui me rappelait le *shikar* et les sensations éprouvées au jardin.

Il jurait en pendjabi tout en se contorsionnant et en s'arquant au-dessous de moi. J'avais l'impression de chevaucher une baleine, de harponner un monstre marin. Après une pause, il en a redemandé. J'ai trouvé l'énergie de le retourner et de soulever ses jambes massives pour le baiser sur le dos, mais quand il a réclamé un troisième service, j'ai décliné.

Avant de partir, il m'a enlacé gauchement sur le seuil, mais nous n'avons pas échangé de baiser. Le lendemain, nous n'avons pas réitéré ce geste. Il s'est habitué à venir tous les soirs, plus un après-midi pendant le week-end. Il continuait ses fanfaronnades avec ses amis, mais les chansons sur les homos n'offensaient plus personne depuis longtemps.

La situation m'a contenté un bon moment. Le corps de Harjeet était accessible sans effort et remplissait bien sa fonction. Pourtant, j'ai pris conscience peu à peu de m'être mis dans un sale borbier. Comment allais-je me débarrasser de Harjeet le jour où j'en aurais assez de lui et même, dans un futur encore plus proche, au retour de Karun ? Je me creusais les méninges sans trouver d'autre solution que de déménager. Karun n'avait-il pas dit qu'il ne voulait plus habiter le même bâtiment que Harjeet ? Devais-je chercher un nouveau propriétaire prêt à nous louer un logement ?

Je n'avais pas à m'en faire. Un soir que nous baisions sur le matelas, la porte s'est ouverte. Comme Harjeet se manifestait par des cris et des grognements, nous n'avons rien entendu et j'ai continué à le tringler à un rythme croissant jusqu'à l'orgasme. Puis je me suis affaissé, et c'est alors que mes yeux se sont posés sur la silhouette de Karun, debout, un sac encore à la main. En dépit de mon état nébuleux, j'ai vu clairement l'expression bouleversée, horrifiée, qu'il m'adressait.

– Ma mère est morte hier soir. La crémation a eu lieu ce matin.

Le lendemain, après mon départ pour le travail, Karun est passé enlever ses affaires. Je l'ai appelé sur son portable, mais il ne répondait pas, et bientôt sa ligne a été déconnectée. J'ai voulu lui écrire une lettre d'excuses, mais je me suis vite enlisé. Ma conduite avec Harjeet paraissait encore plus blessante sur le papier, surtout en association avec la perte de sa mère. En outre, je n'avais pas son adresse à Karnal, où je lui avais rendu visite sans l'avoir notée. Un jour, j'ai pris le train pour aller le voir, mais j'ai trouvé un gros cadenas en travers de la porte close. Le commerçant d'en bas m'a appris que personne n'avait remis les pieds dans cette maison depuis le décès. Alors, je suis allé enquêter à l'université où Karun étudiait, mais personne ne savait où il se trouvait.

Son départ a marqué le début d'une série de malheurs pour moi. Quand j'ai appris à Harjeet qu'il n'était plus question pour moi de faire l'amour avec lui, il s'est mis en rage et m'a bourré de coups de poing au visage, puis, quand je suis tombé, de coups de pied. Il a fallu six points de suture pour me recoudre la lèvre et plusieurs rendez-vous chez le dentiste pour remettre ma dentition en état. Alors que les côtes commençaient à me faire moins mal et que j'envisageais de reprendre mon travail, j'ai trouvé mon bureau fermé. Mon employeur avait fait faillite et mis la clé sous la porte. Je n'ai pas trouvé à me faire embaucher ailleurs, car avec la chute brutale de l'économie, le marché se tarissait à toute vitesse. Un jour, un quidam m'a fait les poches et une autre fois, quelqu'un (je soupçonne Harjeet), entré par effraction chez moi, m'a volé mon ordinateur et mon poste de télé.

Je suis retourné vivre chez mes parents à Bombay. Karun me manquait terriblement. La perte de cette relation me déprimait au point qu'il m'arrivait de ne pas pouvoir me lever le matin. Maintenant que j'avais dilapidé mon trésor, je ne voulais plus que le reconstituer. Après sept années de vie commune, il restait entre nous quelque chose d'inaccompli en suspens, comme un message personnel que Karun aurait tenté de me transmettre et dont j'aurais été sur le point de m'imprégner.

Je lui ai envoyé plusieurs lettres à Karnal, sans réponse. La perspective de retrouver mes anciens repaires pour me soulager me donnait la nausée. Je me trouvais pathétique. Je ne comprenais pas comment j'avais pu, quelques semaines plus tôt, arpenter les jardins publics de Delhi en quête de rencontres. Le souvenir de Karun se dressait comme un pilier de lumière dégageant une intégrité telle que je me sentais poussé à l'imiter.

Je me forçais tout de même à fréquenter les soirées gay pour trouver quelqu'un d'autre, et j'ai fini par rencontrer Sonal lors d'une nuit disco du Gay Bombay. Il possédait un minuscule appartement à Andheri. Durant les quatre mois où nous nous sommes vus, je n'ai cessé de le comparer à Karun, et il n'a jamais fait le poids. Son corps avait tout faux, son arôme n'était pas enivrant. Il n'avait d'autre ambition que de devenir vendeur et parlait de films de Bollywood sans discontinuer. Au bout d'une semaine, il me semblait déjà que je savais de lui tout ce que je devais savoir, qu'il ne lui restait à me révéler aucune richesse qui eût pu m'intriguer – comme le sourire que j'avais peu à peu appris à faire naître sur les lèvres de Karun. Je suis sorti ensuite avec d'autres hommes, mais jamais aussi longtemps.

Au bout de presque une année sans emploi, un cabinet de conseil financier de Hyderabad m'a proposé un poste. J'ai accepté, résolu à profiter de mon nouvel environnement pour m'extirper de ce mal-être. Les berges du grand lac, au centre de la ville, ont bientôt tiré mes instincts de *shikari* de leur sommeil. Guidé par mon radar, j'ai passé des soirées agréables à y flâner, à déceler les activités qui s'y déroulaient, à découvrir une variété locale de proies qui attisaient ma curiosité. Elles offraient une combinaison de Nord et de Sud, d'hindou et de musulman, de clair et de foncé – le tout emballé dans une innocence provinciale doublée d'une politesse surannée – que j'ai trouvée particulièrement réparatrice. Je n'ai jamais su dans quelle langue ils s'exprimaient quand je les baisais, en ourdou, en télougou ou dans un mélange des deux (seuls les technos jouissaient en anglais). Il m'a traversé l'esprit que ce genre de délices locales, de *spécialités du terroir**, devaient exister dans chaque État. J'aurais été bien avisé d'effectuer un pèlerinage national (mon Haj bien à moi, mon *rath yatra* personnel), de me soigner en goûtant à quelques spécimens régionaux dans leurs contextes respectifs. N'était-ce pas la meilleure façon de sentir battre le pouls de la nation, d'établir le contact avec les

pauvres comme avec les riches, de suivre tous les progrès éblouissants accomplis par l'Inde ?

Mes voyages se sont limités en fin de compte à des déplacements professionnels à Bombay et à Delhi qui me plongeaient invariablement dans la mélancolie. Les souvenirs des journées passées avec Karun me prenaient à la gorge. Dans les rues de la capitale, j'évitais de regarder en l'air où j'aurais pu entrevoir la terrasse d'une *barsati*. À Bombay, je faisais maints détours pour esquiver l'Oval, la bibliothèque universitaire, le Regal et tous les lieux qui avaient jalonné notre histoire. À chaque retour, il me fallait des semaines entières pour secouer le joug de ma vie passée qui comprimait ma mémoire. J'ai jeté les photos que je possédais de Karun, j'ai cessé de lui écrire des lettres.

Le travail me procurait heureusement quelques distractions. Les réformes politiques récentes rendaient très excitants les investissements liés à la Chine, que je suivais de très près (comme la plupart des analystes du cabinet). Là-bas, la Ligue des jeunes démocrates venait d'obtenir une reconnaissance officielle. D'abord marginalisée comme simple outil de propagande servant à marteler les opinions ultranationalistes, elle avait puisé dans le filon de la jeune génération du pays entier une popularité qui débordait à présent les autorités gouvernementales. Ses appels fanatiques à exiger le remboursement de la dette des États-Unis, à donner une bonne leçon à l'Europe pour avoir censuré la Chine sur la question des Droits de l'homme aux Nations unies, à envahir non seulement Taïwan mais la Corée et le Japon avaient provoqué des fluctuations démesurées du yuan. La plus importante s'était produite le jour où la Ligue avait fait la démonstration de sa puissance en appelant à une grève nationale de vingt-quatre heures pour protester contre les complaisances du gouvernement chinois à l'égard de l'Occident. J'ai été fasciné en constatant que les valeurs indiennes ne suivaient plus automatiquement le mouvement de leurs homologues chinoises (et le marché de la plupart des pays émergents) comme elles l'avaient longtemps fait. Elles réagissaient, au contraire, à la hausse. Les investisseurs se repliaient sur la stabilité relative de l'Inde chaque fois que la Ligue inquiétait en avançant un nouveau pion qui la rapprochait un peu plus du pouvoir. J'ai aussi découvert peu à peu que l'inverse était vrai : le Shanghai Exchange enregistrait une flambée des cours chaque fois qu'une attaque terroriste faisait plonger

le Sensex, comme si les tournois engagés entre la Chine et l'Inde se soldaient toujours par un match nul. (Si j'avais été professeur comme mes parents, j'aurais peut-être écrit un article sur le sujet et baptisé cet attelage « le phénomène Jazter ».)

À la fin de ma quatrième année à Hyderabad, bien que les attentats à la bombe fussent devenus endémiques dans les grandes villes, la balance était en faveur de l'Inde. L'indice du Sensex avait presque doublé, tandis que les Bourses de Shanghai et de Hongkong affichaient des pertes respectives de vingt-cinq et quarante-cinq pour cent. Devant les vains efforts des loyalistes de la vieille garde pour canaliser les initiatives de plus en plus téméraires des têtes brûlées de la Ligue, on pouvait se demander s'ils gouvernaient encore la Chine. Les rapports de fiabilité commerciale qui parvenaient à nos bureaux prédisaient tous de nouveaux bouleversements, tandis que le pays s'acheminait cahin-caha vers un nouvel ordre politique. Mais avant que nous ayons pu tirer de la situation chinoise un réconfort pour notre avenir, le pont maritime Bandra-Worli a explosé, ensevelissant sous ses décombres les prédictions des experts.

Les soubresauts du marché étaient moins graves que les ondes de choc qui ont paru déchirer physiquement l'étoffe du pays. Hyderabad plus que toute autre ville a plongé allègrement dans le chaos. Plusieurs hypothèses ont été formulées pour expliquer ce phénomène : d'anciennes revendications jamais satisfaites, une répartition à peu près égale entre populations musulmane et hindoue, la stratégie des séparatistes du Télंगana qui auraient cru servir leur cause en attisant les flammes. Accoudé à mon balcon, je comptais les panaches de fumée qui se rapprochaient de moi un peu plus chaque jour. Ce fut d'abord la vieille ville au loin, puis les énormes centres commerciaux de Raj Bhavan Road, puis les restaurants et les bars situés sur le pourtour du lac. Toute activité a été suspendue dans la ville, d'abord pour une semaine, et une seconde fois pour quelques jours quand des camions chargés d'explosifs ont fait sauter, l'un, le temple Birla, l'autre, la mosquée Mecca, le même week-end.

Les troupes de Bhim venaient de lancer leur croisade à l'échelle nationale et la situation commençait à sentir sérieusement le roussi pour les musulmans. Mon père nous a annoncé qu'il avait accepté un poste à Genève et que nous partions tous pour l'Europe. J'ai démissionné (la plupart des cabinets financiers fermaient, de toute

façon) et repris l'avion pour Bombay, où je devais me présenter à une interview en vue d'obtenir un visa. Je me demandais comment j'allais m'acclimater de nouveau à la vie parmi les Suisses (succomberaient-ils à mes nouvelles compétences de *shikari* ?). À mesure que nos projets prenaient forme, se précisait la question de l'appartement où nous vivions : qu'en faire ? La HRM claironnait déjà que les zones hindoues devaient être nettoyées des musulmans qui y résidaient afin de se protéger contre tout sabotage ou toute embuscade. Le temple de Siddhi Vinayak était à deux pas de chez nous, si bien que notre immeuble avait toutes les chances d'être inclus dans une de ces enclaves hindoues. Des échanges d'appartements et de quartiers s'organisaient entre familles musulmanes et hindoues, mais mon père, du fait que nous étions sur le point de partir à l'étranger, n'a pas jugé nécessaire de s'y résoudre.

J'ai décidé d'écrire une lettre d'adieu à Karun. Une fois l'enveloppe fermée et affranchie, je me suis aperçu que j'avais oublié son adresse. En dernier recours, j'ai demandé à l'université de Delhi s'ils l'avaient dans leurs archives et j'ai eu la surprise de recevoir une réponse de la secrétaire du département de physique. Karun avait passé son doctorat, puis il était retourné à Bombay. Son adresse, dactylographiée avec soin, s'étalait sous mes yeux sidérés : il habitait Colaba.

Zara nous apprend que le ferry vient de Worli, près du point de départ de ce qui était le pont maritime.

– Sequeira fournit ce service depuis des années, depuis l'ouverture de sa boîte. On travaillait au centre d'appels à l'époque, tard le soir, et on allait danser quand on avait fini. Il s'arrangeait toujours pour qu'il reste des *samosa* et du chutney pour nous. Un sacré personnage, vous verrez. J'ai fini par le connaître assez bien. Maintenant que nous sommes adultes, que nous avons passé l'âge de ces distractions-là, mes amis ont essaimé un peu partout sur le littoral entre Worli et Versova. Mais, heureusement, il y a un arrêt du ferry dans chacun de ces quartiers, si bien que même avec cette guerre et tout ce chaos, on peut encore se rencontrer chez Sequeira.

– Les Limbu vous laissent aller et venir à votre guise ?

– Sequeira arrose tout le monde, répond Zara en riant, et particulièrement les mafieux qui contrôlent les voies maritimes – ceux-là mêmes qui contrôlent la majeure partie de Mahim, d'ailleurs.

Comme les Limbu ne peuvent pas se permettre de se mettre les gangsters à dos, ils gardent leurs distances, ils ne descendent pas de ce côté de la plage. Ils empochent l'argent de Sequeira et font semblant de ne pas voir ses navettes. On est en Inde, après tout, et en Inde, le maître mot, c'est « s'adapter ». Et puis, les Limbu n'ont pas le pouvoir qu'ils aimeraient qu'on leur prête. Ils oppriment les ouvriers et les réfugiés, certes, mais pas ceux qui ont des relations ou de l'argent.

– Quand même, une boîte de nuit, ce n'est pas, exactement, ce contre quoi ils sont censés se dresser ?

– Ha ! Vous voyez les lumières qui vacillent sur la mer, là-bas, dans la crique ? Ce sont les petites barques des *dalit* des rives de la Mithi qui vous font traverser pour quelques roupies. Vous savez qui ils comptent parmi leurs clients réguliers ? Des Limbu, qui passent clandestinement sur l'autre bord ! Depuis que la prohibition est instaurée, on dirait que tout bon chrétien de Bandra a décidé d'ouvrir un bar clandestin sur l'autre rive de la crique ! Entrez dans n'importe lequel d'entre eux et vous verrez des Limbu avachis un peu partout, un verre à la main, tripotant les femmes.

« Si vous le désirez, propose Zara à Sarita, vous pouvez même enlever votre *burkha* et la confier au batelier jusqu'à votre retour, comme moi.

« Je trouve que ce n'est pas une concession trop pénible. Si les Limbu insistent pour que je reste couverte en échange de leur protection, très bien, je m'incline. En tant que musulmane, j'aurais bien trop peur de vivre ailleurs. Même à Bandra, ce quartier censé accueillir toutes les religions, où plusieurs de mes amis plus jeunes que moi, chrétiens comme musulmans, sont partis habiter. Ils seront en première ligne quand les hindous décideront d'étendre leur territoire. La frontière qui les sépare des hommes de Bhim est ténue.

Nous passons entre deux pylônes du pont maritime. Tels les montants d'une imposante porte océane, mémorial du point zéro où les destructions ont commencé, ils tiennent encore debout. Je regarde en l'air. Une section du pont, arrachée, pend au-dessus de nous, prolongée par des câbles métalliques qui dépassent de son extrémité. Dire que la ville l'avait emporté sur la mer en réussissant la tâche herculéenne de relier ses secteurs nord et sud ! Pourra-t-elle jamais renouveler son exploit ? Une brise légère venue du large pose une risée sur l'eau dont le niveau est étonnamment haut pour la marée

basse. Cette élévation est-elle due au réchauffement climatique, est-ce une conséquence des moussons cataclysmiques que nous connaissons ces temps-ci ? Ou bien, ayant pressenti la vulnérabilité de la ville à ce lien rompu autour duquel son flot se meut, est-ce la mer, en reconnaissance secrète sur le rivage de son ennemie ancestrale, prête à donner l'assaut final, à déchaîner sur Mumbai la crue ultime qui l'engloutira ?

Une musique disco inattendue retentit dans la nuit, diffusée par des haut-parleurs aux deux extrémités du ferry.

– Le capitaine considère qu'on a quitté Mahim dès qu'on a dépassé le pont écroulé, explique Zara.

Plusieurs passagers se mettent à danser. Zara tire sur la *burkha* de Sarita :

– Quand allez-vous vous décider à enlever ça ?

Sarita obtempère et s'extraît de son cocon violet, d'où elle émerge, radieuse comme un papillon. Son sari émet une lueur d'un rouge très vif, comme s'il avait été plongé dans un bain corsé d'uranium. Stupéfaite, elle se considère d'un regard horrifié, lisse les plis, brosse le tissu phosphorescent du dos de la main comme si elle pouvait d'une manière ou d'une autre lui faire entendre raison.

– Le sari fluo, murmure-t-elle. Ça doit être à ça que Guddi faisait référence.

– C'est trop cool ! s'écrie Zara. Ça me rappelle mon amie Rashida. Son diadème de mariée portait un millier d'ampoules minuscules qui ont clignoté pendant toute la cérémonie. Mais dites, comment ça marche ? Vous avez des batteries dissimulées quelque part sous le jupon ?

Zara tâte la soie puis examine ses doigts, sans doute pour voir si la fluorescence a déteint dessus.

– Allons, j'ai promis de ne pas fourrer mon nez dans vos affaires. Je ne vous demanderai pas pourquoi vous avez choisi de porter un rouge pareil.

Pourtant, c'est plus fort qu'elle, son regard curieux ne cesse d'aller et venir entre Sarita et moi. Elle hasarde des commentaires sur le couple « cosmopolite » que nous formons, sur la ressemblance de Sarita avec une mariée, une mariée... de... temple...

– Ça y est, j'y suis ! s'exclame-t-elle brusquement. Vous êtes hindoue, n'est-ce pas ? Et lui, musulman ! C'est pour ça que les Limbu

sont à vos trousses, ils vous ont surpris en plein mariage clandestin !

Sarita tente de la démentir, mais je la coupe gentiment :

– C'est à peu près exact, vous avez deviné. Mais s'il vous plaît, promettez-nous de n'en parler à personne. Nous devons garder le secret pour rester en sécurité.

Zara glapit de ravissement :

– Je le sentais ! Et le sari ? Ne me dites pas que vous venez de vous marier officiellement !

– Si. Ce matin même.

Le Jazter et la femme de son amant unis par les liens du mariage ! L'occasion est trop belle, la perspective trop perverse. En outre, je tiens une explication parfaitement plausible à l'accoutrement flamboyant de Sarita et à notre présence à Mahim. Lancé dans l'histoire de deux enfants amoureux l'un de l'autre qui rêvaient de s'unir par-delà le fossé de leurs religions, je tisse un conte si émouvant que des étoiles s'allument dans les yeux de Zara. Des larmes perlent au coin de ses paupières. Sarita, l'air accablé, m'écoute décrire la façon dont j'ai risqué ma vie pour m'aventurer dans le quartier hindou où elle habitait.

– Si la bombe devait nous tuer, je voulais au moins être son époux avant de mourir. Même la résistance de sa mère a fondu quand elle a été témoin de notre détermination. Elle a trouvé au dernier moment un prêtre pour nous marier au temple d'en bas de chez elle. Mon erreur, c'est d'avoir voulu me faufiler à l'intérieur de Mahim pour demander la bénédiction de mon père. Il l'a tellement mal pris qu'il a jeté les Limbu à notre poursuite et depuis, nous sommes en fuite. Notre seul espoir est de gagner Bandra, où le frère de Sarita pourrait nous héberger.

« Nous ne possédons que les vêtements que nous portons sur le dos, un petit peu d'argent et un amour qui n'a plus peur de dire son nom, dis-je en conclusion.

Zara voudrait qu'on appelle ses amis pour leur faire entendre notre histoire, mais je lui rappelle que notre sécurité exige la plus grande discrétion.

– Il faut que vous en parliez à Sequeira, en tout cas. Il sera absolument aux anges ! Il essaie toujours de réconcilier les religions entre elles, il dit que le véritable esprit de Bandra, c'est ça. Si vous lui demandez, je suis sûre qu'il vous emmènera en personne chez votre

frère dès demain matin.

Lorsque Zara s'est éloignée en chaloupant au son de la musique, je présente mes excuses à Sarita :

– J'espère que vous n'êtes pas choquée. J'ai pensé que c'était le meilleur moyen pour qu'elle ne soupçonne pas l'origine de votre tenue.

– Pas de problème, dit Sarita, les traits pourtant figés par la consternation. Je ne m'attendais pas à la nécessité d'inventer tout ça, mais peu importe, n'est-ce pas ? Nos chemins ne vont pas tarder à se séparer, de toute façon.

Le ferry accoste près d'une passerelle flottante. Le batelier récupère le montant du passage auprès de chacun de nous, un tarif exorbitant de deux mille roupies par personne qui inclut tout de même l'entrée chez Sequeira. Tout en sortant la somme requise, je remercie mentalement Tatie Rahim pour son aide financière.

Le rythme sourd de la musique pulse à nos oreilles sans que nous puissions voir la boîte de nuit à cette distance. Un homme muni d'une torche nous conduit sur un chemin signalé par une corde blanche. Sarita avance d'un pas glissé à mes côtés. Elle émet une lueur rouge qui veloute les rochers, telle une créature lumineuse des profondeurs qui ferait ses premiers pas sur la terre ferme.

Le night-club surgit de l'ombre. C'est une bâtisse large, aveugle, évoquant un entrepôt.

– Avant, Sequeira tenait une boîte au bord de l'eau, explique Zara. Puis les studios Mahboob, au bout de la rue, lui ont vendu cet endroit. Il ne ressemble à rien, mais certaines scènes de *Superdevi* y ont été filmées.

Les vastes entrailles de la bâtisse sont divisées en plusieurs plateaux de tournage recyclés. On sirote des cocktails assis dans des sièges d'avion Air India, on monte un escalier d'honneur aux courbes majestueuses, on flâne dans les jardins d'un palais mogol. Mon regard se pose, au centre, sur ce qui ressemble à une surface lunaire.

– Vous vous rappelez la scène clé où Baby Rinky voyage jusqu'à la Lune pour recevoir des mains de la déesse le cristal magique qui lui donnera des pouvoirs divins ?

Le sol lunaire sert pour l'heure de piste de danse. Deux bonnes centaines de personnes entre vingt et quarante ans y évoluent au son d'une version disco remaniée de *C'est moi, Superdevi*. Une femme ôte

sa robe et danse en panty et soutien-gorge au milieu d'un groupe d'hommes qui ont tombé la chemise.

– C'est en rébellion contre la *burkha*, dit Zara, alors qu'une autre, pareillement dévêtue, se joint à eux. Il y a encore quelques mois, personne n'aurait pu imaginer ce genre de chose. Mais maintenant, on ne pense plus qu'à faire des pieds de nez aux Limbu. Et à Bhim. Si les jeunes n'agissent pas, qui le fera ?

Au bar Air India, on nous remet la carte des consommations. Zara me voit tiquer devant les bières à mille roupies, les martinis à mille cinq cents.

– Sequeira augmente les prix chaque semaine. Il croit que tous les gens de notre âge se sont fait des paquets d'argent pendant les années du boom et qu'il nous fait une faveur en nous donnant l'occasion de le dépenser en réjouissances avant qu'il soit trop tard.

À ce moment précis, Sequeira apparaît dans le pinceau d'un projecteur au balcon qui surplombe le jardin mogol. Il est vêtu en dandy classique de Bollywood, costume et haut-de-forme lamés argent, gants blancs, canne sertie de pierres précieuses. Amitav Bachchan a dû porter une tenue semblable dans un de ses films à succès, vers les années soixante-dix.

– Bienvenue à la Fin du Monde ! commence-t-il, se balançant et virevoltant avec la légèreté des hommes âgés qui veulent montrer combien ils sont encore lestes.

Il lève sa canne pour faire cesser les sifflets et les acclamations qui s'élèvent de la piste.

– Vous êtes les intrépides, ceux qui n'ont pas abandonné Bombay en dépit des rumeurs, en dépit de tous les efforts déployés pour nous déchirer ! Ce soir, le Sequeira sera votre récompense. Que la bombe éclate ou non, le plus important, cette nuit, c'est de danser comme si le jour ne devait jamais se lever !

La foule rugit, le projecteur s'éteint, et à mon côté, Sarita brille d'un éclat encore plus vif dans l'obscurité du night-club. Une sirène se met à mugir, un missile en forme de fusée descend du plafond. Le long de ses parois, il est écrit « bombe atomique ». Des ampoules rouges clignotantes soulignent les contours de ses ailerons et de sa queue. Lorsqu'il touche terre, des éclairs éblouissants éventrent les ténèbres dans des explosions assourdissantes. *Superdevi* retentit de nouveau et une horde de spectateurs envahit la piste. Zara insiste pour que nous

nous joignons à elle.

– C’est un devoir, pour des mariés le jour de leurs noces ! Et vous allez brûler les planches, avec un sari aussi sexy !

Elle n’accepte de nous laisser qu’après nous avoir arraché la promesse de la rejoindre un peu plus tard.

Le spectacle me rend morose. Il me rappelle l’unique soir où j’ai réussi à entraîner Karun dans une boîte disco du Gay Bombay. Il m’avait fallu le cajoler longtemps pour qu’il accepte de me suivre sur la piste, où il est resté mal à l’aise et raide comme un piquet. Pourtant, j’ai été profondément touché par les tours étriqués, les ondulations et les balancements maladroits que j’ai réussi à lui faire esquisser. Je n’ai jamais pu tenir ma promesse, cet hiver-là, de lui apprendre à danser.

Sarita semble elle aussi d’humeur nostalgique. Aurait-elle eu plus de chance que moi ? A-t-elle enseigné à Karun quelque chose de plus guindé, la valse, le fox-trot ? Je les imagine tournoyant, enlacés, embrassés, sur le plancher ciré d’une piste de bal, et à cette pensée, je suis transpercé de jalousie.

Elle lève les yeux vers moi, soudain consciente de ma présence. Est-ce qu’elle nourrit des soupçons, maintenant qu’elle peut enfin faire une pause et réfléchir ? Je me prépare à affronter de nouvelles questions sur l’histoire de couple que j’ai racontée sur le ferry, mais elle m’interroge sur un sujet beaucoup plus périlleux :

– À un moment, Rahim vous a demandé des nouvelles de son oncle et de sa tante... Vous ne m’aviez pas dit que votre père était mort ?

Aïe, elle a bel et bien saisi le propos de Rahim qui m’a plongé dans l’embarras à l’hôtel.

– Vous avez mal compris. Il demandait des nouvelles de la sœur de mon père et de son mari, pas de mes parents. On les appelle tous les deux « oncle » et « tante ». Mon malheureux cousin, coincé dans son hôtel, n’a pas souvent l’occasion de les voir.

Elle plisse les yeux, fronce le sourcil, plonge dans le silence, et juste au moment où je crois être tiré d’affaire, elle pose tout à trac la question que je redoute depuis le début :

– Rahim et vous... vous étiez... ensemble ?

En temps ordinaire, le Jazter est plutôt militant, et tout sauf hypocrite sur le sujet, mais ce n’est pas le moment le mieux choisi pour faire la promotion de la gay attitude assumée, d’agiter le drapeau arc-en-ciel sous son nez.

– C'était il y a longtemps. Les enfants font des expériences de toutes sortes, vous savez bien.

Il me semble que ma réponse va lui suffire et qu'elle va passer à autre chose, mais je me trompe.

– Et maintenant ? Est-ce ce qui... Est-ce que c'est devenu votre... préférence ? demande-t-elle avec difficulté.

– Les hommes ? Vous me demandez si je couche avec des hommes ? Je pourrais vous dire que ce ne sont pas vos affaires, mais je vous réponds non.

Ne voulant à aucun prix me soumettre à un interrogatoire en règle, j'ai mis dans ces mots toute la dignité offensée dont je suis capable.

Elle rougit aussitôt :

– Excusez-moi, c'est juste parce que Rahim a parlé d'un garçon que vous aviez suivi...

– Oubliez ce que Rahim a dit. Il regarde tout à travers des lunettes roses. Ce n'était qu'un collègue qui m'a amené à Delhi pour un travail, même pas un ami. En fait, je ne suis pas comme Rahim, je ne l'ai jamais été.

Le Jazter mériterait de pourrir en enfer pour un tel blasphème, une telle trahison de ses idéaux. Mais c'est seulement dans l'intention de retrouver mon seul et tendre amour, jure-t-il silencieusement à Allah, Jésus, Krishna et tous ceux qui sont susceptibles de l'entendre là-haut.

Nous retournons à notre contemplation de l'assistance. Le front de Sarita se plisse de nouveau. Je devrais peut-être lui demander si elle veut danser, la déstabiliser en affichant mon nouveau statut autoproclamé d'hétéro. Voici une chanson d'ABBA du bon vieux temps, c'est le moment ou jamais, elle doit sûrement la connaître. Mais alors que je cherche à rassembler suffisamment d'assurance pour formuler mon invitation, elle m'interrompt :

– Delhi est une ville terriblement intéressante. Quand y avez-vous vécu ?

Son prosaïsme me met immédiatement la puce à l'oreille. Essaie-t-elle de se représenter l'époque où Karun et moi aurions pu nous rencontrer ? Heureusement, Zara s'approche à point nommé pour m'éviter de répondre, accompagnée de Sequeira qu'elle veut nous présenter. De près, il a l'air encore plus vieux, son visage est un palimpseste de rides profondes sous le maquillage et la poudre.

– Ça alors ! s'exclame-t-il. Quand Zara m'a dit que vous étiez une

mariée radieuse, je ne savais pas qu'il fallait la prendre à la lettre.

– J'ai parlé à oncle Sequeira de votre mariage clandestin. Il a promis de vous aider à retrouver votre frère demain matin.

– Bien sûr que je vais le faire. Mais demain est encore loin. « La nuit est jeune », comme on dit, et nous avons beaucoup de choses à fêter.

Le champagne bien frais apporté par un serveur est de bonne qualité et – ce qui ne gâte rien – il est gratuit. Le Jazter ne peut néanmoins retenir un pincement au cœur à la pensée que c'est sans doute la dernière fois qu'il en boit. Le vin, en outre, vient de Nasik, et non pas de Reims. Sequeira trinque et retrinque à notre avenir. Il trempe à peine les lèvres, mais remplit généreusement mon verre chaque fois que je l'ai éclusé.

– Vous voyez, on a dû pressentir que vous viendriez ce soir. Non seulement on a troqué les bougies contre des vraies lumières disco en l'honneur de votre mariage, mais comme vous avez dû le sentir, l'air conditionné fonctionne !

– Vous avez décidé de dépenser sans attendre toutes vos réserves de pétrole pour le générateur ? s'esclaffe Zara. Et de vider toutes vos caisses de champagne ? Qu'est-ce qui va se passer si finalement ils ne lâchent pas leur bombe ?

– En fait, ma chère, il faut en être reconnaissant à notre intrépide classe de commerçants, Guju, Bania, Marwari et j'en passe. Ils sont tellement atterrés à l'idée d'enregistrer des pertes au cas où leurs entrepôts exploseraient que depuis quelques jours ils font du porte-à-porte pour vendre leurs stocks presque à prix coûtant. Si vous faites un tour dans la caverne, vous verrez, c'est la première fois depuis des mois que j'ai assez d'électricité pour toutes les suspensions.

– La caverne ! s'exclame Zara tout excitée en saisissant le bras de Sarita. C'est un lieu stupéfiant, vous allez voir !

Elle nous entraîne tous les trois vers une porte ménagée au fond du décor de la riche demeure. Nous nous retrouvons dans un vaste périmètre sans plafond dont les murs bleus débouchent, au-dessus de nous, sur le vide de l'entrepôt. Au centre, deux femmes aéroportées fusent, filent et se croisent, engagées dans un duel de lasers.

Le temps d'accommoder et l'on distingue la machinerie qui vrombit, les câbles, courroies et harnais qui retiennent les lutteuses, les repose-pieds suspendus. Les « lasers » sont constitués de tubes qui

émettent une fluorescence verte. Des gerbes d'étincelles jaillissent chaque fois qu'ils entrent en contact avec une surface.

– Pour les combats de *Superdevi*, c'est ça qu'ils utilisaient, dit Sequeira. C'est une mécanique drôlement bien fichue, quand on y pense. Les adversaires ont chacune un levier de contrôle qu'elles actionnent pour s'élever ou s'abaisser dans les airs, mais le reste dépend de la façon dont elles propulsent leur corps.

– Où avez-vous caché l'autre machine, la plate-forme volante ? demande Zara. C'est là-dessus que je veux faire un tour, c'est l'attraction que je préfère.

– Ah, ne m'en parlez pas, c'est trop triste. J'ai dû m'en séparer. Je n'ai pas le droit de dire à quoi elle leur sert maintenant, disons que c'est le prix à payer, même à Bandra, pour que la boîte reste ouverte et pour garantir notre sécurité.

Zara tente de lui soutirer de plus amples informations sur l'endroit où se trouve le dispositif qui donne, dit-elle, l'illusion de flotter librement dans l'air, mais Sequeira ne veut rien savoir. Il nous encourage à le suivre et nous place en tête de la file d'attente des candidats aux joutes aériennes.

– Puisque vous êtes jeunes mariés, vous avez le droit de ne pas faire la queue. Et voici le premier cadeau de mariage de l'oncle Sequeira : votre premier combat de conjoints, pour vous porter chance.

C'est d'une telle absurdité que j'éclate de rire. Zara trouve l'idée très drôle ; nous devons essayer, selon elle, et l'effet sera d'autant plus spectaculaire que Sarita porte déjà un sari de la Devi. Or Sarita accepte, à ma stupéfaction !

– À moins, bien entendu, que mon jeune époux n'ait trop peur, ajoute-t-elle en me jetant un regard provocant qui m'oblige à relever le défi.

– Pour le film, ils dissimulaient le harnais sous les vêtements de Baby Rinky, explique Sequeira en serrant les lanières autour de nous. C'est à cause de ça qu'on n'y voit que du feu. Et les repose-pieds, du même bleu que le décor du fond, sont invisibles aussi.

Il nous indique comment manœuvrer le levier pour monter et descendre, puis dépose un laser entre les mains de Sarita, un autre dans les miennes.

– Allez, les super-héros, et que le meilleur gagne !

Au début, nous nous balançons en l'air comme des pantins sans pouvoir contrôler grand-chose et il nous faut plusieurs minutes pour nous familiariser avec nos suspensions. Puis Sarita, fonçant sur moi, me touche de son laser, et bien que le contact ne soit pas douloureux, le bourdonnement et les étincelles qui l'accompagnent ont un effet effrayant. Je m'écarte d'un bond, puis fais volte-face pour attaquer, mais elle a anticipé ma trajectoire et voltige hors de portée. Devant la détermination farouche qui brûle dans son regard, on pourrait croire qu'en revêtant la défroque lumineuse de Superdevi elle s'est imprégnée des qualités de la fougueuse déesse, vengeresse et omnisciente. C'est impossible, me dis-je, tandis que je repasse dans ma tête tous les épisodes de notre aventure pour traquer les indices qui lui auraient permis de m'identifier en tant que rival. Elle se jette de nouveau à ma rencontre, le laser pointé vers ma gorge comme une épée, et je l'évite de justesse d'un coup de reins. Une intuition, un sixième sens aurait-il pu l'aider à reconstituer la situation à partir d'un signe ténu, tels ces candidats à certains jeux télévisés qui, nantis d'une simple lettre, devinent un mot entier ?

Sarita marque un nouveau point en me touchant à la joue. Cette fois, je riposte et elle glapit de surprise en voyant une cascade d'étincelles ruisseler le long de son corps. Elle se reprend très vite et fond sur moi, tandis que le pan de son sari s'échappe et tourbillonne derrière elle telle une cape incandescente. Je plonge à sa rencontre et l'évite d'un balancement vif une nanoseconde avant la collision assurée. Nos lasers se croisent, créant une averse luxuriante de lumière et d'énergie. L'effet est éblouissant, bien que notre chorégraphie manque de la justesse qui caractérise les combats de cape et d'épée au cinéma. Au-dessous de nous, un public de plus en plus étoffé prend parti avec des cris et des huées pour nous exciter. Mais, tout à notre duel aérien pour l'homme que nous cherchons, nous les remarquons à peine.

Je m'étais attendu à une rencontre d'adieu dans la lignée des grandes séparations hollywoodiennes classiques – la musique qui enflé en arrière-plan, des images sépia, une atmosphère de drame et de mélancolie. Mais en voyant Karun, je me suis littéralement embrasé. Toutes les émotions refoulées, la passion étouffée durant plus de cinq années sont brusquement remontées à la surface.

– Karun..., ai-je dit, et j'aurais voulu l'embrasser, l'écraser, l'engouffrer dans mon étreinte.

Seul le sentiment de culpabilité me retenait. Il se tenait debout à la porte, bouche bée. À travers mon euphorie, j'ai noté qu'il avait l'air différent, pas exactement plus vieux, mais plus averti, comme s'il avait fait l'expérience d'un monde plus vaste. Il avait un peu grossi, juste assez pour remplumer ses zones les plus squelettiques. Même ses oreilles ne dépassaient plus aussi ostensiblement de son crâne.

– Je te croyais à Hyderabad, a-t-il fini par articuler.

Ainsi, il avait reçu mes lettres.

– Je suis revenu à Bombay récemment. Peut-être étions-nous destinés à nous revoir...

Mon commentaire l'a troublé.

– Comment m'as-tu retrouvé ?

– Par ta fac. Je peux entrer ?

Il n'a pas bougé, j'ai posé de nouveau la question. Sans plus de réponse de sa part.

– Karun ?

– Les choses ont changé, a-t-il dit enfin, baissant les yeux à terre, puis les levant pour me regarder. Je suis marié.

À ma décharge, je n'ai pas réagi de façon excessive. Je ne me suis pas précipité dans l'escalier en le traitant d'abruti, je ne lui ai pas rafraîchi la mémoire sur ses préférences sexuelles en m'esclaffant. Il se peut même que je lui aie adressé mes félicitations.

– Alors, tu l'appelles pour me la présenter ou tu la gardes au secret derrière un voile ?

Le voyant bouger inconfortablement d'un pied sur l'autre, j'ai compris qu'il n'avait rien dit à sa femme de notre relation.

– Elle est partie voir sa mère et ne reviendra que tard dans la soirée.

J'ai décidé de le mettre à l'aise :

– Tu n'as pas à t'inquiéter. Je venais juste te dire au revoir. Je pars bientôt pour la Suisse avec mes parents.

Dans l'ascenseur qui me ramenait au rez-de-chaussée, j'ai rejoué la scène dans ma tête – la tape sur l'épaule dont je m'étais contenté, sa façon gauche de me rendre la pareille, sa promesse factice de rester en contact par e-mail. J'ai revu le geste d'adieu qu'il m'avait adressé en fermant la porte et j'ai été saisi par une impression de *déjà-vu**.

N'avait-il pas cherché à esquiver de la même façon, au foyer, le jour de notre première rencontre ? J'avais martelé le battant, parlé très fort et il avait été obligé de m'accompagner au rez-de-chaussée.

Alors j'ai appuyé de nouveau sur le bouton du septième, tambouriné à la porte et quand il a ouvert, je l'ai repoussé et je me suis rué à l'intérieur. Il m'a suivi en courant, j'ai fait demi-tour et je l'ai saisi aux épaules. Puis, en invoquant les mânes de Cary Grant et de Clark Gable, je l'ai attiré à moi et je l'ai embrassé.

Peut-être n'avait-il pas vu ces grands classiques du noir et blanc, car au lieu de fondre, il s'est dégagé et écarté en titubant. Je l'ai rattrapé et de nouveau embrassé. Cette fois, lorsqu'il s'est débattu, je l'ai jeté à terre et je me suis allongé sur lui, l'emprisonnant sous mon corps.

– Qu'est-ce que tu es en train de faire ? Tu es fou ? a-t-il soufflé en détournant la bouche.

J'étais prêt à lui arracher ses vêtements et à le prendre en dépit de ses protestations. Peut-être souhaitait-il la même chose dans un recoin secret de son être. Mais à la ligne déterminée de ses lèvres, à la raideur de sa nuque, je voyais qu'il ne céderait pas. Alors j'ai roulé sur le côté et il s'est redressé aussitôt.

Nous nous sommes assis face à face, le plateau de la table entre nous représentant pour lui, je suppose, un rempart contre toute nouvelle attaque de ma part. Il m'a laissé lui présenter une à une toutes mes excuses avant de me dire qu'il les connaissait déjà pour avoir lu mes lettres.

– Je ne crois pas que tu puisses comprendre un jour, Jaz. Tout le temps qu'a duré la maladie de ma mère, quand je nettoyait son vomi, son sang, ses excréments, je détachais mes pensées de son malheur et du mien et je les reportais sur toi, en train de m'attendre, à Delhi.

Il m'a raconté la crémation de sa mère, comment il avait allumé le bûcher puis, un peu plus tard, recherché des débris d'os au milieu des cendres.

– À ce moment-là, je me suis dit que les flammes n'avaient pas seulement consumé son corps, mais le lien qui me reliait au monde. J'ai eu l'impression d'avoir été précipité dans le vide pour finir mes jours dans la solitude. À cette différence près que je n'étais pas seul, que je t'avais, toi, pour m'ancrer dans la vie. Pendant tout le voyage de retour, j'ai pensé à notre avenir ensemble. Ce n'était pas un choix

facile, mais c'en était un auquel j'étais prêt à tout sacrifier. Tu imagines le choc que j'ai reçu en...

Il avait envisagé à plusieurs reprises de répondre à mes lettres, mais chaque fois une pensée avait retenu sa main.

– Si tu étais tombé assez bas pour le faire avec Harjeet, avec qui d'autre avais-tu été capable de le faire ? Et comment savoir quel avenir tu me réservais ? Le seul remède pour moi, c'était de chercher quelqu'un d'autre.

J'ai recommencé à m'excuser. Il m'a arrêté en levant la main.

– À ce doute se rattachait une incertitude encore plus glaçante. Comment pouvais-je être sûr que cet autre homme ne serait pas aussi peu fiable que toi ? Pour autant que je sache, ce genre de comportement est monnaie courante pour toi et tes amis. Alors, peu à peu, tout ce que ma mère avait mis en chantier pour moi les derniers mois a commencé à prendre sens. Bien sûr, elle savait ! J'étais transparent pour elle. Elle avait identifié le risque que je courais, c'est pourquoi elle voulait que je tente ma chance avec l'autre sexe.

Le Jazter a écouté dans un silence stoïque le récit de la rencontre de Karun avec sa femme trois ans après notre rupture, de leurs moments passés ensemble, de la façon dont ils étaient tombés amoureux. Pour moi, la situation était inédite. C'était une punition cruelle que d'être confronté à la liste des innombrables qualités de l'angélique Sarita.

– À présent je reconnais le cadeau que ma mère a voulu me léguer. C'est une possibilité d'accomplissement, de tranquillité. L'occasion d'être père, d'offrir à quelqu'un l'enfance que je n'ai pas eue. Je me suis découvert, j'ai découvert ce pour quoi j'étais fait. Mieux encore, j'ai découvert la personne idéale pour moi. Je te souhaite la même chance, Jaz, je souhaite qu'il t'arrive la même chose quand tu seras en Suisse.

Et, non content de m'avoir tenu ce discours, il m'a fourré un album de photos de mariage entre les mains.

Réglons tout d'abord la question la plus brûlante : en termes de physique, l'Autre Femme ne correspondait à aucun des critères du Jazter. (Sans même parler de son goût vestimentaire. Qui avait-elle consulté en choisissant son sari de mariage ? Sa domestique ?) Peut-être suis-je victime de mes préjugés, peut-être possédait-elle un certain charme, au rayon femmes effacées et sans surprise. Karun n'avait-il

pas mentionné qu'elle était une analyste, une bibliothécaire ou quelque chose comme ça ? Trêve de récriminations, j'ai remarqué un détail intrigant : l'expression tendue de Karun sur plusieurs photos. À ses yeux qui ne participaient pas au sourire, je reconnaissais la gaieté forcée qu'il lui arrivait de manifester quand nous étions ensemble. Et dans un éclair, tout ce qu'il venait de me raconter sur sa révélation idyllique s'est teinté de suspicion.

Mais comment faire pour le mettre en face de la réalité ? M'enquérir de sa vie sexuelle ? Mes questions lui auraient paru à coup sûr trop indiscretes. Lui demander à brûle-pourpoint s'il avait parlé de moi à sa femme aurait probablement déclenché chez lui un réflexe de fermeture. Menacer de tout dire à Sarita s'il n'en passait pas par ce que je voulais aurait été du chantage. C'est alors que m'est venue une idée retorse, une stratégie imparable.

– Dînons ensemble une dernière fois. Comme ça, je pourrai rencontrer Sarita avant mon départ.

Il a tergiversé, ratiociné, invoqué son emploi du temps, leurs programmes, mais je lui ai proposé d'appeler Sarita sur-le-champ pour lui demander quand elle était libre. Nous nous sommes entendus provisoirement pour un jour de la semaine suivante, chez moi. Le Pakistan était récemment entré en guerre et la fréquence des attentats terroristes rendait dangereuses les sorties au restaurant. La perspective de la présence de mes parents le rassurait. Nous avons échangé nos numéros de téléphone. Comme j'aurais pu m'y attendre, il m'a donné celui de son portable, et non de son domicile.

La reconquête de Karun a commencé à sept heures du soir, lorsqu'il s'est présenté seul à notre porte (Sarita avait dû de nouveau aller voir sa mère, prétextait-il sans conviction). Son inquiétude me plaisait. N'était-ce pas Casanova qui témoignait de la facilité qu'il y avait à conquérir lorsque la peur d'être séduit était déjà présente chez l'autre ?

– Ça fait un bail, mon ami le physicien ! s'est exclamé mon père à point nommé d'une voix tonitruante, dissipant en partie le malaise de Karun.

Mes parents sont partis peu après faire leurs adieux à leur entourage, nous laissant seuls dans l'appartement.

Au début, nous avons discuté en toute simplicité du retrait de la

Chine quatre jours plus tôt pour éviter un embargo général.

– Tu as entendu comment ils ont pesté contre les Nations unies ? La Ligue doit s'en mordre les doigts – je suis sûr qu'elle était derrière l'invasion.

La menace pakistanaise d'attaque nucléaire avait été diffusée quelques heures plus tard, mais nous pensions l'un comme l'autre que la guerre se terminerait bien avant le jour J qu'ils annonçaient. Quand il s'est inquiété de savoir si mes parents étaient en sécurité dehors malgré le couvre-feu, j'ai fait oui de la tête.

– Ils savent ce qu'ils font, ils sont prudents.

On ne devrait jamais passer à la phase 2 dans la chambre à coucher, mais c'est bel et bien ce que j'ai fait. J'y ai entraîné Karun. Son appréhension a fondu comme neige au soleil (ainsi que je l'avais prévu) en voyant le train électrique assemblé par terre.

– Tu as toujours les wagons aux bougies ?

– Bien sûr ! J'ai enveloppé toutes les pièces moi-même avant de déménager de Delhi.

Nous nous sommes assis entre les rails pour mettre en scène notre première collision depuis des années. Non seulement les bougies allumées ont mis le feu au papier froissé que nous avons glissé sous le pont, mais elles ont déclenché la vague de nostalgie sur laquelle je comptais (phase 3). Quand je l'ai estimé suffisamment attendri, je l'ai attiré à moi pour le serrer dans mes bras.

– Non ! a-t-il protesté en se raidissant, et il s'est écarté.

– Ne t'en fais pas. Je serai bientôt parti. Je n'ai aucune visée sur toi, sois tranquille.

C'était faux, évidemment, j'avais des visées sur lui et il était temps de me rabattre sur la phase 3 alternative (la nostalgie ayant échoué, j'allais essayer l'alcool). Je l'ai emmené dans la cuisine.

– J'ai acheté des *samosa*. Au bout de la rue, il y a une échoppe qui se débrouille encore aujourd'hui pour trouver tous les ingrédients. Pour les accompagner, on peut se servir à volonté dans la cave à vins de mes parents : ils veulent tout liquider avant de partir pour la Suisse.

Il buvait à petites gorgées méfiantes, assis à côté de moi sur le divan.

– Ça, c'est un merlot, et je vais ouvrir un cabernet, pour que tu puisses les comparer.

Plus tard, je lui ai fait goûter un pinot, en me demandant quelle tête ferait mon père en voyant les bouteilles de sa réserve à demi consommées.

– Lequel préfères-tu ?

Mon homme préférerait le cabernet, des trois le meilleur de mes complices avec ses 14,3° d'alcool (contre un misérable 11,4° pour le pinot). Je lui en ai resservi un verre. Il n'a repoussé ni le bras qui lui entourait subrepticement les épaules, ni la main qui lui tapotait innocemment la cuisse. J'ai essayé de l'embrasser, et cette fois il n'a pas opposé de résistance. Le contact de sa bouche m'a transporté par plages et balcons, chambres et *barsati* et tous les endroits où j'avais jamais été en sa compagnie. Déjà, il ne s'agissait plus pour moi de mettre en œuvre une ultime soirée d'ébats avant mon départ, mais de rejouer chacun des moments de notre relation depuis le début. C'était une superproduction de Bollywood, un hommage version Broadway à notre vie commune – les nuits passées ensemble, les années partagées. Le visage de Karun étincelait sur un écran géant qui montait, s'étirait dans toutes les directions. J'aurais voulu le décrocher pour m'en envelopper comme d'un drap.

Il était temps de passer à la quatrième et ultime phase.

– Retournons dans ma chambre, ai-je murmuré en lui prenant le bras pour le mettre debout.

Il s'est libéré de mon étreinte pour rester assis sur le sofa. J'ai fait une deuxième tentative. Nous serions plus à l'aise, installés plus confortablement, ai-je suggéré. Rien n'y a fait.

– Je sais que tu le veux, Karun. En plus, je serai bientôt sorti de ta vie pour de bon.

Il est resté assis un moment, haletant, silencieux. Puis, d'une voix calme, il a expliqué :

– Je n'aurais pas dû venir. J'ai honte – même de ça, de ce que nous venons de faire. Un peu plus honte à chaque seconde.

– Je vois que tu ne m'as toujours pas pardonné. Tu veux que je te renouvelle mes excuses ?

Il a eu un petit rire bref et sans joie.

– Non, non, j'ai bien compris, Jaz. Tu es qui tu es, un point c'est tout. Je ne peux pas prétendre avoir été pris par surprise en venant ici aujourd'hui. Je suis juste un peu déçu de voir qu'avec le temps, tu n'as pas appris à voir plus loin que le sexe.

Ses mots m'ont atteint cruellement. Je les trouvais injustes, car il ne savait rien de ce que j'avais vécu. Comment lui faire comprendre l'intensité du manque que j'avais éprouvé toutes ces années, le flot d'émotion qui venait de me submerger en l'embrassant, l'impression d'incomplétude qui m'avait poursuivi, la joie de vivre que je ne pouvais pas retrouver ?

– Alors, toutes les lettres que je t'ai écrites, tous les efforts que j'ai faits, rien ne compte ? Tu crois que c'était seulement pour te remettre dans mon lit ?

– N'est-ce pas ce que tu étais en train de vouloir faire ?

– Peut-être que je voulais seulement te tenir dans mes bras, retrouver la sensation du contact de ton corps. Et si j'étais allé plus loin, mon comportement aurait encore été une manifestation d'amour. C'est ce qui nous accomplit, toi et moi. Tu dois me pardonner si tu me manques tant, Karun, si je sais d'avance combien tu vas me manquer où que j'aille, en Suisse ou ailleurs. Si nous devons ne plus jamais nous revoir, est-ce si difficile pour toi de me donner ce soir de quoi nourrir mes souvenirs ?

Il a hésité, mais trop brièvement pour me laisser de l'espoir.

– Je suis désolé, Jaz. Je ne peux pas. Je ne peux pas faire ça à Sarita. Grâce à toi, je sais exactement comment on se sent dans la situation où je la mettrais.

– Mais pourquoi devrait-elle le savoir ?

– Non, Jaz, ça, c'est *ta* façon de penser, pas la mienne.

– Vraiment ? Parce que tu as été complètement honnête avec elle, bien entendu ? Tu lui as tout raconté, à propos de nous deux ?

– Toute cette partie de ma vie est révolue, je l'ai laissée derrière moi quand je l'ai rencontrée. Le mariage concerne l'avenir, pas le passé. Je ne lui ai rien demandé sur le sien.

– Comme c'est commode ! Je ne savais pas que ça marchait de cette façon. Tu te plains que je n'aie pas changé, mais à mes yeux, tu t'es considérablement transformé... en hypocrite ! Toi, mon merveilleux modèle auréolé de lumière ! Au moins, à l'époque, tu ne mentais qu'à toi-même, tu ne cherchais pas à duper ta femme par-dessus le marché. C'est pour ça que tu es venu sans elle aujourd'hui ? Pour consolider ton couple ?

– Tu as raison, j'ai eu tort.

Il s'est levé d'un bond et s'est dirigé vers la porte. Cette fois, j'avais

laissé la clef dans la serrure et il a pu l'ouvrir.

– N'oublie pas de transmettre mon meilleur souvenir à Sarita ! ai-je glapi, tandis qu'il claquait le battant derrière lui.

Les attentats à la bombe sale de Zurich se sont produits le 11 septembre, quatre jours avant le départ prévu de ma famille pour la Suisse. Des engins radioactifs lestés de dynamite ont explosé tout le long de la Bahnhofstrasse et à l'hôpital universitaire, rendant une grande partie de la ville inhabitable. Des frappes similaires ont suivi un peu plus tard dans la journée à New York, Londres, Rome, Toronto et Francfort. Comme si le choix de la date ne suffisait pas à incriminer al-Qaida, des prospectus appelant au *jihad* ont été trouvés près de deux de ces sites et la vidéo revendiquant la responsabilité des attentats, filmée par une nouvelle branche du mouvement, a circulé sur l'internet.

Ceux qui appréhendaient depuis plusieurs années le prochain attentat terroriste d'envergure ont dû pousser un soupir de soulagement en voyant qu'il s'était enfin produit. Peut-être ont-ils remarqué qu'en dépit de la panique et du chaos généralisés, les dégâts étaient sans commune mesure avec les ravages causés par un seul missile thermonucléaire. Mais les héritiers du 11 Septembre historique avaient considérablement évolué. L'explosion de leurs bombes n'était que le coup d'envoi d'une manœuvre de destruction d'une ampleur considérable. Des hackers aux taquets, les doigts sur le clavier, n'attendaient que ce signal pour infecter le cyberspace de logiciels malveillants. Cinq semaines plus tard, le Jazter reste émerveillé par la rapidité et la facilité avec lesquelles l'ordre du monde entier a pu être subverti.

Ce furent d'abord les fausses nouvelles dont ils ont inondé l'internet, faisant mousser une panique déjà effervescente. Un article bidon a fait état d'un attentat suicide perpétré par un camion au cours du sommet de l'OTAN réuni en hâte à Bruxelles, en termes si convaincants que CNN a dressé la liste des chefs d'État qui y avaient prétendument laissé leur peau. L'annonce non moins bidon d'un rayonnement électromagnétique intense attendu d'un moment à l'autre au-dessus des États-Unis a déclenché des ruées hystériques vers les banques jusqu'à Mexico et au Belize. Pendant ce temps, les armées de virus informatiques auxquelles on avait simultanément lâché la

bride s'insinuaient par des failles minuscules jusque dans les systèmes réputés imprenables, infectant assez de nœuds stratégiques et de sources pour s'arroger le contrôle du réseau mondial dans sa totalité.

En s'assurant le monopole de l'information, ces cyberjihadistes ont réussi un coup de génie. Ils ont surfé sur le besoin désespéré de *savoir* dont notre époque a fait une addiction. Qu'importe si les nouvelles qu'on leur présentait étaient opaques et sujettes à caution ! Les gens avaient besoin de leur shoot quotidien. Ils gobaient sans ciller les rumeurs les plus improbables, les fictions les plus fantastiques pour assouvir l'insatiable appétit qui les rongait. Le Jazter lui-même, consommateur vorace d'informations depuis toujours, a succombé à cette calamité.

Parmi tous les scénarios inconcevables dont on nous gavait, il en était pourtant qui se concrétisaient. Les virus avaient gagné en rouerie et appris à chasser le gros gibier. Ils sabotaient les centrales, faisaient exploser les conduites de gaz, leurraient les pilotes d'avion pour leur faire exécuter des piqués suicidaires au-dessus de l'Atlantique. On ne pouvait plus séparer la réalité de la fiction, se sentir en sécurité sur le sol qu'on foulait, dans le monde où l'on vivait. Le Maroc avait-il vraiment envahi l'Espagne ? Une chaîne de réacteurs nucléaires avait-elle réellement explosé en France ? La justesse des réponses à ces questions perdait chaque jour de son importance dans une mesure inversement proportionnelle à l'aggravation de la panique et de l'abatement.

Mais pour revenir aux lendemains du 11 septembre, un fait irréfutable suggère que les attentats ont bien eu lieu : la Suisse s'est empressée d'abroger les visas de ma famille. Le gouvernement venait de faire voter en urgence une loi interdisant à tous les musulmans étrangers de fouler le sol helvétique. Mon père a fait des pieds et des mains pour nous trouver un autre pays d'accueil, mais des décrets similaires apparaissaient partout, verrouillant efficacement l'Occident. Les seules options restantes étaient les États islamiques, ceux du golfe Persique en particulier.

Mes parents disposaient déjà de visas touristiques pour Dubai, qui semblait donc le choix le plus prometteur. Malheureusement, à Bombay, les musulmans pleins aux as qui tentaient de fuir l'Inde étaient nombreux à faire le siège des consulats, y compris de celui du Pakistan, géré pour l'essentiel par l'employé de sécurité depuis que

l'ambassadeur avait pris la poudre d'escampette. Mon père a tiré toutes les ficelles à sa portée pour faire tamponner mon passeport, mais l'ambassade des Émirats arabes unis n'a pas cédé : je devrais attendre six mois, le délai d'obtention ordinaire.

Comme le temps pressait et que Dubai n'était qu'une destination temporaire, nous avons décidé que mes parents partiraient sans moi, en éclaireurs. C'était la solution de loin la plus pratique. Ils pourraient pendant ce temps s'assurer les appuis nécessaires pour solliciter un asile permanent dans un autre pays arabe et m'obtenir un visa pour m'y rendre. Ils pourraient aussi décider de rester dans les Émirats où ils avaient donné des conférences en plusieurs endroits après que des ondes démocratiques s'y étaient propagées dans la foulée de la révolution tunisienne. Il se pouvait que l'Arabie saoudite, leur ayant proposé à plusieurs reprises des postes à l'université, soit intéressée, elle aussi. (Le principe du pouvoir de droit divin dans la religion prônée par Akbar semblait particulièrement alléchant depuis le Printemps arabe.)

Toutes ces éventualités paraissaient bien lugubres au Jazter. Un mendiant ne peut se permettre d'être exigeant, mais il devait bien exister une alternative à ces lieux connus pour pratiquer une répression rampante contre son espèce. Même si le *shikar* était populaire parmi les Arabes, comme le rapportaient plusieurs sources, Riyad ou Charjah ne figuraient pas très haut dans l'ordre de mes préférences. J'essayais de me consoler en me disant qu'à en croire les rapports, les Saoudiens avaient décapité moins de gays que les Iraniens.

Dès lors que je restais à Bombay, j'allais devoir me trouver un logis plus sûr. Heureusement, mes parents ont pu échanger notre appartement deux jours avant leur départ. Ma nouvelle résidence était située dans le quartier musulman qui jouxte Crawford Market. C'était un appartement miteux, vieux et lézardé, où régnait une odeur de moisi, avec deux toilettes sur le palier pour tout l'étage. Mais c'était un endroit sûr, plus sûr en tout cas que notre domicile précédent.

La veille du jour où je les ai accompagnés à l'embarcadère de Ballard Pier, j'ai trouvé mon père assis par terre dans une pièce. Il avait étalé autour de lui ses livres et sa collection de manuscrits de prière. J'ai reconnu le coran très usagé de Nafi dans lequel il pouvait s'immerger des heures durant.

– Regarde, m’a-t-il dit en me montrant l’ouvrage qu’il tenait dans sa main, *Legs d’un empereur à l’islam*. C’est un exemplaire de la première édition, les éditeurs n’en avaient tiré que cinq cents, c’est tout ce qu’ils espéraient vendre. Ta mère et moi avons mis huit ans à l’écrire, et ça, c’est l’exemplaire original que l’éditeur nous a envoyé de New York par la poste.

Il a ouvert le livre à la page de la dédicace, ces lignes que j’avais lues maintes fois auparavant : « Puisse la lumière briller toujours sur notre fils Ijaz. »

– La seule chose encore plus merveilleuse que j’aie jamais tenue entre mes mains, c’est ton corps minuscule, le jour de ta naissance.

Il a posé l’ouvrage refermé sur le sol.

– Nous avons toujours espéré que tu accepterais notre cadeau, Ijaz. Quand tu l’as refusé, exprimant un grand dédain pour la religion, nous avons compris, bien sûr. Quel enfant n’a pas connu le besoin de se rebeller ? Nous n’étions pas contrariés par le fait que tu ne marches pas dans nos traces, mais tristes à la pensée que tu ne verrais jamais la beauté que nous avions vue, la sagesse que contiennent ces textes, les réponses qu’ils apportent à un grand nombre des problèmes actuels qui nous déchirent.

Il a caressé la couverture d’un vieux manuel de religion comparée, puis suivi du bout des doigts les caractères richement ornés de l’un des manuscrits en ourdou. La lumière poussiéreuse lui faisait comme une auréole envoyée par Dieu. Quand il a levé les yeux, pourtant, il était hagard.

– Ils ont gagné, Ijaz. Je ne sais pas ce que nous allons faire. Ils ont eu raison de l’islam, ils l’ont détourné complètement, avec leurs menaces et leurs bombes. Notre travail, nos efforts, notre crédibilité, tout ça est réduit à néant. Nous devons continuer quoi qu’il arrive, bien sûr, mais avec tout ce qui vient de se passer, qui nous croira désormais ?

Je dansais d’un pied sur l’autre, mal à l’aise, incapable de trouver les mots qui auraient pu le reconforter.

– Tu sais ce qui me fait honte par-dessus tout ? C’est de devoir te laisser ici derrière nous dans cette situation. De ne pas savoir si nous nous reverrons. Je n’aurais jamais cru être capable un jour d’abandonner mon fils.

– Ça ira, ne t’en fais pas, ce sera l’affaire d’un mois au plus,

probablement.

Il a secoué la tête.

– Ça a toujours été le problème, on ne s'est jamais suffisamment inquiété à ton sujet. Depuis la Suisse, on te laisse suivre ton propre chemin. Tu as pu croire qu'on se désintéressait de toi, mais en fait nous avons poussé trop loin notre confiance en ton indépendance, sans interférer, sans te demander ce qui te plaisait, ce que tu aimais. On a exagéré dans ce sens.

Il a tendu la main et j'ai posé ma paume dans la sienne. Si nous avions entretenu un rapport différent, nous serions tombés dans les bras l'un de l'autre.

– Le physicien, par exemple. Nous aurions pu faire beaucoup plus pour vous soutenir. Un garçon si sincère, si intelligent, c'était un tel soulagement de voir que tu le ramenaï à la maison après si longtemps. J'ai dit à ta mère que nous devons respecter ton intimité. Notre intention était de vous laisser l'appartement pour la soirée et de nous promener pendant ce temps-là, mais le couvre-feu en a décidé autrement : nous nous sommes assis dans un café près de Lotus, à boire cinq ou six tasses de thé.

– Je n'avais pas idée...

– J'espère que tu le verras plus souvent après notre départ. Dis aux voisins qu'il est ton cousin, ce sera beaucoup plus sûr de vivre à deux que seul, ici. Et nous serons, ta mère et moi, rassurés de te savoir avec un ami aussi proche.

– Mais comment savais-tu ?

– Comment savais-je quoi ? a demandé mon père, l'air sincèrement égaré.

Le chaos régnait sur les quais. Une foule aux proportions bibliques vociférait à grands cris, cherchant à embarquer sur le vieux cargo comme sur l'arche qui les aurait mis à l'abri du Déluge. Les relations de mon père lui avaient permis de se procurer deux billets à la dernière minute. Il avait ainsi échappé au piège de l'attente d'un vol hypothétique, les liaisons aériennes ayant été pour la plupart interrompues. Jusqu'à leur passage devant le guichet des formalités de départ, mes parents ont été assaillis d'offres exorbitantes en échange de leurs places. Dans l'espoir de les repérer parmi les passagers qui affluaient sur la passerelle, j'ai attendu jusqu'au moment de

l'embarquement, en vain.

J'ai compris, en voyant s'éloigner le bateau sur la houle grise, que mes chances de les revoir un jour étaient minces. Le Jazter ne réussirait probablement jamais à émigrer, il n'aurait pas à mettre à l'épreuve la tolérance de l'Arabie pour le *shikar*. J'entendais encore la voix de mon père résonner à mes oreilles : demande à Karun de venir habiter avec toi, vis avec quelqu'un que tu aimes (j'avais décidé qu'en fin de compte, c'était bien ce qu'il avait voulu dire). Nous pourrions toujours trouver à nous replier quelque part dans la campagne si la situation en ville devenait intenable.

Je n'avais pas appelé Karun depuis qu'il était sorti fâché de chez moi, onze jours plus tôt. En lui apprenant que j'allais rester encore un moment à Bombay, je l'ai plongé dans l'effroi.

– Pourquoi est-ce que ça te perturbe autant, si je ne suis rien pour toi ? ai-je demandé.

Il a raccroché. Comme il ne prenait plus jamais mes appels, j'ai décidé de l'affronter à l'institut de recherche où il travaillait. À mon arrivée, j'ai prétendu avoir rendez-vous avec lui et le gardien m'a désigné son bureau. Karun a écarquillé les yeux, incrédule, en me voyant refermer la porte sur moi.

– Comment oses-tu te présenter ici ?

– Je veux que tu reviennes, Karun. Je veux nous donner une nouvelle chance. Mes parents sont partis définitivement, nous aurions l'appartement pour nous seuls.

– Tu es fou ?

– Je ne te demande pas de déménager tout de suite. Mais passe la nuit avec moi, et au réveil, tu décideras de ce que tu veux faire.

– C'est bien ce que je disais, tu es fou.

– Karun, écoute-moi, s'il te plaît ! Tu le désires autant que moi, je l'ai vu dans tes yeux l'autre soir, et je le vois encore aujourd'hui, là, maintenant, alors fais-nous plaisir, arrête de prétendre le contraire.

J'ai tenté de l'embrasser et il s'est précipité derrière son bureau pour saisir son téléphone – dans l'intention d'appeler à l'aide ou de s'en servir pour m'assommer, je ne sais pas.

– Sors d'ici immédiatement !

J'ai obtempéré.

Les jours suivants, je l'ai suivi quand il partait travailler et sur le trajet du retour. Je l'attendais le matin à l'arrêt de bus voisin de son

immeuble et le soir dans la cabine téléphonique située devant l'institut. Je devais parfois me cacher pour qu'il se risque dehors. Il m'est arrivé de l'aborder au beau milieu du trajet. Je surgissais du poste de police abandonné jouxtant l'église ou des ruines du McDo bombardé pour lui répéter ma proposition. Il ne ralentissait jamais, poursuivait sans un mot, et j'avais peine à me retenir de lui barrer le chemin. Je l'ai suivi à deux reprises alors qu'il sortait de l'immeuble avec Sarita, mais d'un peu plus loin. (Le Jazter a dû se rendre à l'évidence : pour une bibliothécaire, elle ne présentait pas trop mal.)

J'ai fait monter la pression en téléphonant chez eux un après-midi, quelques jours plus tard. Après m'être longtemps creusé la tête pour obtenir leur numéro de fixe, je l'avais déniché dans le bottin ! J'ai chargé Sarita de lui demander de rappeler « M. Masood ». Ce qu'il a fait le soir même.

– Ne recommence jamais ! a-t-il hurlé, avant de me supplier de le laisser tranquille.

– Tu sais ce que je veux, Karun.

– Je ne peux pas ! a-t-il dit d'une voix en pleurs. Ce n'est pas juste, après tous les efforts que j'ai faits !

– Une nuit, rien qu'une, c'est tout ce que je te demande.

– Laisse-moi tranquille. C'est du harcèlement. Tu as eu ta chance.

J'avais beau sentir son angoisse et trouver parfaitement écoeurante mon insistance de déséquilibré, l'espoir m'interdisait de desserrer l'étau. J'ai laissé d'autres messages à Sarita, fait de nouveau irruption dans le bureau de Karun. Un soir, j'ai marché droit sur lui alors qu'il attendait pour traverser au feu rouge de Wodehouse Road et j'ai passé mon bras autour de ses épaules. Une autre fois, après l'avoir suivi dans l'ascenseur de son immeuble, j'ai attendu que les autres occupants descendent pour l'embrasser de force sur la bouche. J'ai même sonné chez lui en l'absence de Sarita, mais il a refusé de m'ouvrir.

Un jour, Karun n'est pas sorti de son immeuble. J'ai cru qu'il s'était esquivé plus tôt qu'à l'ordinaire, mais il ne s'est pas présenté non plus à l'institut. Deux jours plus tard, j'ai poussé un soupir de soulagement en apercevant Sarita qui effectuait une brève sortie chez l'épicier du coin. Ils n'avaient pas déménagé ! Elle a eu l'air confuse quand je me suis de nouveau présenté au téléphone sous le nom de Masood.

– Il n'est pas là. Je lui dirai que vous avez appelé quand il rentrera.

Cette nuit-là, une série d'explosions m'ont réveillé vers une heure.

À la vue du reflet orange vif sur les murs de ma chambre, j'ai cru l'immeuble en feu et j'ai sauté du lit. J'ai couru au balcon. L'incendie, en fait, faisait rage un peu plus loin dans la rue, dans le secteur du Metro. Des heures durant, le ciel a été sillonné par les éclairs et les détonations de la riposte antiaérienne.

Le lendemain matin, l'air semblait différent, comme si une nouvelle saison insalubre, déboulant à la faveur de la nuit, avait pris d'assaut la ville. J'étais sorti pour me rendre chez Karun. À chacun de mes pas dans la rue déserte, mon instinct me criait de faire demi-tour, de regagner l'abri de mon appartement. Devant St Xavier's School, de larges rubans calcinés de coton et de lin s'accrochaient aux arbres. La boutique d'un marchand de tissu, sur le trottoir opposé, avait été éventrée par une bombe et l'explosion avait projeté des rouleaux d'étoffe dans les airs. Un groupe de badauds allait et venait autour des ruines encore fumantes du Metro Cinema. Il était dangereux de poursuivre vers le sud, m'ont-ils averti, car les routes fourmillaient de tireurs isolés de la HRM. Par ailleurs, les trains ne circulaient plus, rendant impossible de contourner la zone.

D'autres raids aériens ont suivi, compromettant gravement mes expéditions de surveillance à Colaba. Les menaces d'annihilation nucléaire avaient dépeuplé la ville. Pourtant, je n'avais jamais été *témoin* de l'exode. Dans mon voisinage obstinément désert, je n'avais vu aucune horde se rassembler pour partir. Quand les habitants s'étaient-ils donc esquivés ?

Il ne me restait plus, semblait-il, qu'à quitter les lieux, moi aussi. Les tentatives de mainmise de la HRM sur le quartier avaient franchi plusieurs degrés dans l'agressivité et mes réserves de riz étaient presque terminées. Mes rares incursions à Colaba ne m'avaient rien apporté. Je n'avais pas vu Sarita, mon dernier lien avec Karun était rompu. J'y étais allé trop fort avec lui, je l'avais fait fuir, j'avais perdu mon pari de le reconquérir. Il était temps d'écouter mon instinct de conservation et de me mettre en sécurité.

Mais en quittant mon appartement ce matin-là, une vague de nostalgie m'a submergé et j'ai marché vers le sud. Je voulais entreprendre un ultime pèlerinage à l'immeuble de Karun pour lui rendre un dernier hommage. Je suis resté une heure sur le trottoir, la tête en l'air, à regarder ses fenêtres. Je nous imaginais ensemble, blottis en sécurité derrière les vitres. Comment notre vie commune se

serait-elle déroulée ? Quelle part de moi-même, inaccessible à ma seule exploration, avais-je perdue en le perdant ? Au moment où je lui adressais par-devers moi des adieux larmoyants, Sarita a surgi.

Nous voici renversés côte à côte, Sarita et moi, sur nos sièges dans notre suite nuptiale. J'ai eu beau protester avec véhémence, affirmer que nous pouvions parfaitement dormir sur la piste de danse avec les autres retardataires (ceux qui, comme Zara, n'avaient pas pris le ferry de retour pour Mahim), Sequeira a insisté pour que nous passions quelques heures seuls dans cette pièce.

– C'est votre nuit de noces, votre *suhaag raat*. Vous allez avoir besoin de toute l'intimité qu'il est en notre pouvoir de vous offrir. Ce n'est pas la meilleure installation dans la catégorie qui vous concerne, mais je suis sûr que vous vous débrouillerez.

Je sens encore le regard de Sarita me percer à vif pendant qu'il éclatait de rire.

– Dormez bien. Cela dit, ce n'est sûrement pas à votre programme...

La « suite » n'est guère qu'une réserve attenante au décor d'Air India. Notre couche nuptiale est constituée de deux sièges d'avion excédentaires. Ils auraient juré avec le reste de la cabine, nous a assuré Sequeira.

– Ce sont des premières classes, je ne pouvais pas les utiliser, ils ont une inclinaison trop prononcée.

C'est vrai. Je n'ai jamais voyagé en avion dans des conditions aussi confortables. À mon côté, Sarita semble sous la même impression, car elle luit en toute sérénité, ronflant calmement.

Je médite et m'émerveille de l'absurdité de la scène – le Jazter en nouvel époux, sa dulcinée, leur première nuit d'union pour l'éternité – quand soudain une pensée me rappelle à la réalité. Contrairement à moi, Sarita a connu une *suhaag raat*, avec Karun, qui a dû, couché à côté d'elle, la regarder d'aussi près que je la regarde en ce moment. Qu'ont-ils fait ensuite ? Ils se sont sûrement embrassés, caressés. Quel goût avaient les lèvres de cette femme ? A-t-il été excité par la senteur de son corps ?

Je me penche vers elle pour la renifler. Rien, je ne sens rien. En dépit de tous mes efforts, je ne peux voir Sarita par les yeux de Karun. Je ne peux pas les imaginer consommant leur mariage, peut-être à

cause d'un préjugé personnel, du scepticisme inné du Jazter envers les degrés 1 à 5 du gradient Kinsley. Et si Karun incarnait le chimérique échelon 3, la bisexualité absolue ? Si, pendant toutes les années passées ensemble, il avait porté en lui une indécélable ambidextrie ?

Peut-être, mais cela n'explique pas son agitation inquiète devant ma réapparition, ses tentatives de fuite à mon approche. Ou plutôt ses efforts pour fuir ses propres désirs. Le Jazter reste persuadé qu'il peut battre Sarita à tout moment sur le terrain de la désirabilité. Hélas, pour Karun et tous ses semblables de par le monde, la sexualité n'est pas prioritaire. Et s'il nourrissait de vrais sentiments pour cette femme-ver luisant qui dort à côté de moi ? En plus de ses qualités d'épouse fidèle, elle possède probablement une personnalité agréable. Et puis elle a la capacité de se reproduire, injustement limitée à son sexe. Le Jazter peut-il vraiment être sûr à cent pour cent de son avantage ?

Il me vient à l'esprit que je n'ai élaboré aucune stratégie pour ce qui va suivre. Qu'est-ce que je dirai à Karun pour le reconquérir quand nous nous trouverons tous les deux face à lui ? Comment vais-je justifier tous mes mensonges à Sarita ? Que ferai-je si Karun fait semblant de ne pas me connaître ? Vais-je le dénoncer à sa femme ? Cela dit, il n'est pas exclu qu'elle ait déjà des soupçons. Après notre petite joute au laser, je n'ai aucune idée de l'étendue de ce qu'elle sait, de ce qu'elle peut bien mijoter de son côté. Je m'endors en regardant se soulever et s'abaisser ses seins lumineux au rythme de son souffle.

Sequeira nous réveille à midi avec un plateau chargé d'une théière, d'œufs, de toasts et de gâteaux secs.

– Le petit déjeuner spécial « jeunes mariés » de Sequeira ! Croyez-le ou non, ce sont des œufs du jour pondus par de vraies poules !

Il rayonne de bonheur en m'entendant dire que rien ne vaut les protéines pour compenser toute l'énergie que la dame et moi avons dépensée au cours de la nuit. *Frau* Hassan fronce de nouveau le sourcil. Un point pour le Jazter : lui, au moins, a le sens de l'humour – quoique Karun ne soit pas forcément le mieux placé pour l'apprécier à sa juste valeur, vu qu'il en est lui-même totalement dépourvu. Après avoir fait ripaille, nous mettons de côté autant de biscuits que nous pouvons en emporter, car bien malin qui pourra dire quand nous aurons de nouveau l'occasion de manger. Sarita me confie le pot de Marmite, de peur d'être tentée de le finir trop vite.

Sequeira possède une maison à l'extrémité nord de Bandra. Il nous propose de nous déposer en chemin chez le prétendu frère de Sarita. Je vois qu'elle meurt d'impatience de poursuivre sans moi, mais elle ne peut évidemment pas abandonner son nouveau mari aussi effrontément.

– Il habite Carter Road, près de l'Otter's Club, nous apprend-elle avec réticence.

Le jour est d'une clarté quasi méditerranéenne, comme passé à la chaux. Les vagues lèchent les roches de soutènement du mur qui longe la route. La mer est rafraîchie, ravivée, après la marée basse d'hier soir.

– Vous devriez vraiment vous installer par ici, dit Sequeira, si par chance on survit au 19. Un couple mixte comme le vôtre ne trouvera jamais de point de chute plus accueillant.

Il nous brosse un tableau de l'histoire de *Bandora* (l'ancien nom de l'île, nous dit-il) depuis la construction de Santa-Ana, sa première église, par les Portugais.

– Avec tous les chrétiens qu'il y a ici, personne ne se soucie de savoir si vous êtes hindou ou musulman. Bandra, c'est vraiment la reine des banlieues, la plus cosmopolite dans ses modes de vie.

– Mais vous n'avez pas peur que les Limbu y prennent le pouvoir ? Ou, plus probablement, Bhim ?

– Jusqu'ici, ils n'ont rien tenté. J'ai comme l'impression qu'ils pourraient préférer nous utiliser comme zone tampon. Nous ne prenons pas de risques pour autant. Guerre ou pas guerre, on est à Bombay, la loi de l'argent reste en vigueur. On les paie. Leurs hommes font la tournée de tous les commerces une fois par semaine.

Nous sommes comprimés dans une Nano outrageusement exiguë que Sequeira manœuvre avec dextérité, slalomant entre les voitures abandonnées et les blocs de béton qui jonchent la route. Mais un peu plus loin, un monceau de gravats, résultat d'un bombardement, se révèle impossible à contourner et il doit bifurquer vers l'est. Il se glisse dans la peau d'un agent immobilier pour nous désigner un immeuble de haute taille au coin d'une rue, décoré de balcons aux lignes elliptiques fluides qui semblent flotter en l'air.

– Personne n'habite ici, vous vous rendez compte ! Tous ces gens qui ont quitté la ville ! Vous pouvez entrer et vous choisir vos appartements vides pour pas un rond. Dire qu'ils coûteront des

millions de roupies quand la guerre sera finie !

– À condition qu'ils soient restés debout ! Ce n'est pas pour rien qu'on les a évacués.

Sequeira acquiesce.

– C'est vrai. La bombe. Mais rien n'est arrivé jusqu'ici, et il est probable que rien n'arrivera le 19. Ce que je me dis toujours, c'est que ni un camp ni l'autre n'aura la bêtise ou la témérité d'appuyer sur le bouton. Encore trois jours, et nous saurons.

« Afsan, le capitaine du ferry, dit que je suis fou. Il s'en va le 18. Après un dernier trajet pour Madh Island, il continuera sa route vers je ne sais où, le plus loin possible, pour se mettre à l'abri. Il n'arrête pas de me demander de partir avec lui, il m'a même proposé de faire de Diu sa destination. C'est de là que viennent les Sequeira, mes frères et sœurs y vivent toujours. Il se peut que je finisse par accepter, il sait par quels sentiments me prendre ! Le hic, ce sont mes enfants d'ici, ceux du club, qui dépendent de moi maintenant. Ils seraient consternés. C'est de la superstition, mais j'ai l'impression de pouvoir garantir leur sécurité tant que j'organise une fête chaque soir.

Il dépose un baiser sur un petit pendentif qu'il porte au cou, puis en effleure son cœur.

Les ruelles qui mènent à Carter Road semblent toutes bloquées, l'une par un immeuble écroulé, une autre par un camion retourné. Sequeira arrête la Nano pour nous laisser descendre.

– Comment savoir ce qui vaut mieux, rester ou fuir ? Vous formez un couple très stimulant. Que Dieu vous aide, quoi que vous décidiez.

Sarita se tourne vers moi aussitôt que la voiture démarre.

– Je ne saurai jamais assez vous remercier pour toute votre aide. Mais maintenant que nous sommes en terrain sûr, je peux vraiment continuer seule.

– C'est absurde, ça ne prendra qu'une minute. Après tout ce que nous avons vécu, j'aimerais au moins saluer votre mari.

Après plusieurs tentatives pour se débarrasser de ma compagnie, elle finit par me laisser l'accompagner malgré ses réticences. Nous nous faisons tout petits pour passer de l'autre côté du camion couché, roues en l'air, en travers de la chaussée. Un peu plus loin, une volée de marches mènent à la mer. Je m'interroge de nouveau sur la réaction de Karun lorsqu'il nous verra, quand Sarita pousse un cri et se met à courir. L'espace d'une seconde, je reste pétrifié. Croit-elle

vraiment me semer à ce stade de l'histoire ? Puis je vois ce qu'elle a vu : les ruines du front de mer, les bancs et les poteaux tordus, les palmiers réduits à l'état de troncs étêtés qui longent les cratères béants. L'Otter's Club semble s'être volatilisé. Il n'en reste que deux portails en fer bardés de chaînes et de cadenas dans une dernière tentative, sans doute, pour éloigner les hordes de va-nu-pieds.

Je la rattrape et nous continuons notre course le long des ruines d'un parc dont les allées prévues pour le jogging, encore nettement délimitées par des rubans de peinture blanche, vont s'inclinant, puis s'enfoncent dans l'eau tel le pont d'un paquebot naufragé. Sarita tourne à droite et s'arrête à côté d'un balcon profilé comme un astronef qui semble avoir atterri intact au milieu de la scène ravagée.

– Karun ! appelle-t-elle, et elle marque une pause avant de recommencer, dans l'espoir de le voir surgir d'une porte ou d'une fenêtre de guingois, la saluant d'un grand geste de la main.

Mais les bâtisses sinistrées restent silencieuses. Une vague s'écrase derrière nous. Le tourbillon d'eau creuse un sillon qui mord sur le littoral, presque sous nos pieds.

– Ça se trouvait juste à cet endroit et ça n'y est plus, dit Sarita, et je me sens soudain douloureusement proche d'elle, du moins de la panique qui s'inscrit sur ses traits. Elle se remet à marcher en continuant d'appeler Karun et je la suis.

En fait, sa mémoire avait raccourci les distances d'une centaine de mètres.

– Je ne suis venue qu'une fois ici. Karun dit que l'endroit est utilisé surtout pour des conférences.

Le bâtiment trapu, d'un étage, jouxte les ruines d'un immeuble d'habitation qui a dû être élégant. C'est peut-être la laideur bureaucratique de la pension pour fonctionnaires, avec sa pancarte miteuse signalant l'INSTITUT DE PHYSIQUE NUCLÉAIRE souillée par les pigeons, qui lui a épargné le sort de son voisin. À l'entrée, la grille de métal, du type des anciennes portes d'ascenseur s'ouvrant en accordéon, est tirée. Le mécanisme de fermeture semble avoir été perforé par des balles. Un dispositif de fortune, simple fil de fer torsadé pour former une boucle, lui a été substitué.

Sarita secoue les barreaux à grand bruit, puis soulève le câble et ouvre la grille. Nous nous frayons un chemin à travers les débris de la porte en bois, encore accrochée à son chambranle par un gond. Le hall

de réception est sombre et lugubre. Une ancienne affiche encadrée, représentant des électrons tourbillonnant autour d'un noyau en forme de ruche, annonce un congrès de physique qui s'est tenu là en avril 1999. À l'exception d'une banquette et de deux chaises pliantes à côté d'un bureau, la salle est vide. Sarita crie « Hello ! », mais personne ne répond.

– Je me demande s'ils tiennent un registre, dit-elle.

Tandis que nous farfouillons dans les tiroirs, j'essaie de garder l'air plutôt indifférent pour dissimuler mon désir soudain, désespéré, de découvrir la signature de Karun avant elle. Mais notre recherche ne donne rien.

– Si je me souviens bien, toutes les chambres sont à l'étage.

Dans l'escalier, je suis pris d'angoisse. Je ne me suis pas préparé à une confrontation imminente avec Karun, j'ai besoin de temps. Si seulement je pouvais arracher à Sarita quelques minutes de tête-à-tête avec lui, peut-être les choses tourneraient-elles à mon avantage. La voilà qui frappe à la première porte, tourne le bouton. Karun attend-il à l'intérieur ?

La chambre semble inoccupée depuis un moment. Les deux suivantes présentent le même aspect, rideaux tirés, serviette de toilette fine pliée avec soin près de chaque lit. La quatrième, quant à elle, contient des livres et des chaussettes éparpillés sur le sol. À côté d'une armoire ouverte, une valise à demi remplie gît par terre.

– Ce n'est pas la sienne, déclare Sarita qui n'entre pas, jugeant inutile d'y poursuivre ses investigations.

Je m'apprête à m'enfoncer avec elle un peu plus loin dans le couloir, quand les notes lointaines d'un raga parviennent à mes oreilles. C'est impossible, me dis-je. Karun passait et repassait inlassablement ce morceau quand nous habitions à Delhi. Il m'est même arrivé plusieurs fois de lui demander de l'arrêter. Sarita l'a reconnu, elle aussi, car elle fait brusquement demi-tour.

– Vous entendez ? C'est le *Chandranandan*. On dirait que ça vient de l'autre côté.

Elle se précipite vers l'escalier, traverse le palier et emprunte le couloir qui le prolonge, bordé d'autres chambres. Elle plaque l'oreille à la première porte, puis à la deuxième et s'arrête devant la troisième. Je la rejoins alors qu'elle lisse ses cheveux de la main, puis arrange le pan de son sari sur sa tête. Elle prend une longue inspiration, puis

frappe. « Karun ? » J'essaie de me mettre en position bien visible derrière elle. Personne ne répond et elle frappe de nouveau, plus fort.

Cette fois, la musique s'arrête. On entend un grincement de métal contre du béton, comme si quelqu'un se levait d'un sommier. Puis un froufrou de rideaux qu'on tire. Puis des pas qui approchent. La panique me saisit, je ne sais pas de quoi j'ai l'air, je ne suis même pas rasé, alors que Sarita, devant moi, semble fraîchement épanouie dans une subtile fluorescence. J'essaie de prendre une expression assurée, d'appeler à la rescousse les paroles magiques qui ramèneront Karun à moi. Mais trop tard. Le loquet est tiré, la porte s'entrouvre et le spectacle commence.

SARITA



Gaurav. Ijaz. Jaz. Jazmin. C'est sûr, sans lui, je ne serais certainement pas arrivée jusqu'ici. Et pourtant, comment faire confiance à quelqu'un dont même le nom est difficile à cerner ?

Je sais qu'il cache quelque chose, mais quoi ? Je suis certaine d'une seule chose, c'est qu'il n'est pas en route, comme il le prétend, pour aller voir sa mère à Jogeshwari. Avant même l'épisode douteux de l'« oncle » et de la « tante », je trouvais difficile d'avalier tous les malheurs qu'il lui prêtait. Et quoi qu'il ait pu vivre avec Rahim, quand je lui ai demandé quelle était son orientation sexuelle, pourquoi n'a-t-il pas répondu sincèrement ? Pourquoi a-t-il nié avec une telle véhémence que c'était l'amour qui l'attirait à Delhi ?

Ses affabulations sur le ferry sont encore plus révélatrices. Pourquoi déclarer que nous étions mariés, pourquoi raconter cette histoire d'amour contrarié et se lancer dans toutes ces divagations imprudentes ? Qu'est-ce qu'il espère en tirer ? Peut-être qu'il est mythomane de nature, qu'il nage en permanence entre deux eaux.

Et si c'était un terroriste ? Est-ce une explication plausible à ses identités multiples, au revolver qu'il porte sur lui ? Maintenant que nous avons quitté la zone musulmane, a-t-il l'intention d'infiltrer les hindous en nous forçant, Karun et moi, à lui servir de couverture ? Mais non, il n'a aucune expérience des armes à feu, je l'ai vu de mes yeux, sa main tremblait. Les Pakistanais entraînent leurs agents mieux que ça, c'est sûr. Ils recrutent leurs *jihadi* parmi des individus mieux trempés.

Depuis la traversée, je me demande s'il n'est pas guidé par des motifs plus personnels. Nos chemins se sont-ils déjà croisés, serions-nous liés par quelque chose à mon insu ? Cette éventualité déclenche toutes sortes d'alarmes dans ma tête, mais jamais pour très longtemps. Le souvenir de la nature aléatoire de notre rencontre à l'hôpital me retient chaque fois de creuser plus profond ces ébauches d'hypothèses.

Lorsque nous fondions l'un à l'assaut de l'autre dans les airs chez Sequeira, j'ai été à deux doigts de reconstituer le puzzle, la façon dont nous nous étions rencontrés, la raison pour laquelle il me suivait, ce

qu'il attendait de notre tandem, qui il était. Mais cet éclair de conscience a été trop bref, trop évasif, il s'est évaporé avant que je puisse le retenir. Seule m'est restée la certitude que je lui avais accordé une trop grande confiance, que son comportement protecteur n'était pas purement désintéressé, et j'ai succombé à mon agressivité en lui portant ces coups de laser furieux qui ont failli vendre la mèche. J'aurais dû mieux dissimuler l'intuition qui m'était venue.

Tout à l'heure, quand nous étions allongés côte à côte sur les sièges d'Air India, j'ai fermé les yeux pour oublier sa présence. Même à travers ce filtre, je sentais qu'il éprouvait une sorte de curiosité à mon égard. Non pas amoureuse, comme j'avais pu le craindre au début, mais tout de même physique, d'une façon détournée. On aurait dit qu'il m'évaluait, qu'il me jugeait comme on le fait d'un vêtement accroché à un cintre avant de l'essayer. Ou peut-être, tenant compte des révélations de Rahim, d'un vêtement conçu pour quelqu'un d'autre. J'aurais même juré qu'il s'était penché vers moi un bref instant pour respirer dans mon cou.

J'ai serré les paupières très fort et je me suis concentrée sur Karun. Je nous imaginai tous deux sur nos sièges de première classe, en vol vers une destination exotique du bout du monde. Mais au réveil, je me suis rendu compte que j'avais rêvé de Jaz. C'était nous que l'avion avait emportés ensemble, dans un voyage long et tortueux.

À présent, debout dans ce couloir d'hôtel, je me sens mal à l'aise. Quelle présence maléfique ai-je amenée jusqu'à la porte de Karun ? Pourquoi n'ai-je pas tout fait pour me débarrasser de Jaz ce matin ? L'excitation à l'idée d'avoir atteint le but de ma quête, la pensée que j'allais revoir Karun, le sentiment qu'une fois réunis, rien de tout ça n'aurait plus d'importance... Tous ces éléments ont probablement contribué à court-circuiter mon réflexe de prudence.

En tout cas, ce sont les sensations qui m'envahissent de nouveau quand je frappe à la troisième porte dans le noir. « Karun ? » Je frappe plus fort. J'entends presque aussitôt bouger à l'intérieur, et ma fébrilité se teinte d'inquiétude. Je ne sais toujours pas pourquoi il est parti, pourquoi il n'est pas revenu, ce qui a pu se passer entre nous. Dans un instant, le battant va s'ouvrir. Laquelle de mes innombrables questions vais-je lui poser en premier ?

L'homme qui regarde dans l'entrebâillement n'a rien à voir avec

Karun. Il a la peau tachetée, le cheveu gris ; avec le chiffon qui lui entoure le visage, passé sous le menton et noué au sommet du crâne, on dirait un personnage de dessin animé souffrant d'une rage de dents.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je suis désolée. Je croyais que... Je cherchais Karun. Karun Anand.

– Qui ? dit-il, alors même qu'une expression alarmée traverse son regard. Il n'y a personne ici.

Il va pour fermer la porte, mais je m'avance dans l'entrebâillement pour l'en empêcher.

– La musique que vous écoutiez, d'où la tenez-vous ?

– Quelle musique ? Je n'ai rien entendu.

– Et la chemise que vous avez sur le dos ? Elle ne vous appartient pas.

Je le repousse pour pénétrer dans la chambre.

– Et ce lecteur de CD, là, je le reconnais. C'est bien sa chambre, n'est-ce pas ? Je suis sa femme.

L'humeur sombre de l'homme se dissipe. Il s'empresse d'expliquer qu'il est le gérant, qu'il est seul dans la pension, et que s'il se trouve dans la chambre de Karun, c'est uniquement pour s'assurer que tout y est en place et en bon état.

– J'ai essayé la chemise pour m'amuser, pour comparer nos tailles. Quant aux CD, je voulais m'assurer que les batteries n'avaient pas coulé, avec cette humidité. On dirait que votre mari n'aime que les ragas. J'en ai passé un, même si je ne suis pas grand amateur de musique classique.

Il baisse un regard coupable vers ses pieds et les voit chaussés de mocassins qui appartiennent eux aussi à Karun. Il les enlève en cafouillant.

– Où est mon mari ?

– Oh, le docteur Anand ? Sauf votre respect, madame, il a quitté la pension avec trois autres clients. C'était il y a un peu plus d'une semaine ou deux. Je ne vais pas très bien, il m'est difficile de tenir le compte des jours qui passent.

Il tousse bruyamment puis émet des sons liquides comme s'il conservait dans sa bouche des mucosités qu'il aurait pu ravalier ou cracher.

– Vous n'auriez un bonbon ou quelque chose d'autre à manger, par

hasard ? J'ai une faim de loup.

– Il est parti depuis une semaine ?

– Il serait parti bien plus tôt s'il l'avait pu. Comme tous les autres. Ils ont voulu se rendre à Colaba, mais les trains ne marchaient plus. Une autre fois, ils se sont mis en route à pied pour traverser le pont vers Mahim, mais les musulmans leur ont fait faire demi-tour. La dernière fois, ils n'ont pas cherché à rentrer chez eux. C'est tout droit de la Devi que l'ordre émanait.

– La Devi ?

– À vrai dire, je ne sais pas trop laquelle ni comment elle s'appelle, Mumbadevi, Kali, Ouper-devi, peut-être. Mais vous avez sûrement entendu dire qu'elle allait apparaître aujourd'hui à Juhu, juste au-dessus de la plage, deux fois dans la soirée, comme au cinéma ? Moi, je voudrais bien qu'elle se matérialise ici, devant moi, avec de quoi manger. Ce brigand de cuisinier s'est fait la malle juste après les scientifiques, il n'y a plus rien à se mettre sous la dent, ici.

Il part d'une toux pitoyable mais forcée, puis resserre le nœud de son écharpe au-dessus de sa tête comme s'il accomplissait je ne sais quelle pénitence.

– Excusez-moi, je divague. J'essaie de me rappeler tout ce que je sais de votre mari, mais la faim a fait le vide dans mon cerveau.

Je le regarde fixement. Ce doit être la même Devi que Madhu, Guddi et Anupam étaient parties voir, pour laquelle elles s'étaient habillées et m'avaient préparée. Mais en quoi pourrait-elle être intéressée par des scientifiques ? Comment a-t-elle dérivé dans l'histoire de Karun ?

Jaz ouvre un des paquets de gâteaux secs à l'orange dont nous avons fait provision chez Sequeira, puis il en tend deux au gérant, qui s'en saisit d'une main tremblante pour les enfourner dans sa bouche. Il mastique bruyamment, gloutonnement. Quand il a terminé, il ferme les yeux.

– Une camionnette. Devi *ma* les a envoyé chercher dans une camionnette blanche rayée bleue très luxueuse, peut-être même avec l'air conditionné. C'était il y a un peu plus d'une semaine, le 8 – je me rappelle, maintenant –, la veille du jour où les bombes ont complètement défoncé les chaussées. Mais figurez-vous qu'ils refusaient d'y aller, vous vous rendez compte ! « Nous sommes là pour éradiquer les superstitions, pas pour nous vendre à cette chimère de

déesse », dit Moorthy, le fauteur de troubles, qui s'autoproclamait meneur du groupe, genre Madrasi en croisade, si vous voyez ce que je veux dire. Il s'est plaint dès son arrivée, les draps n'étaient pas assez propres, il y avait trop de lait dans le thé, et j'en passe.

Le discours du gérant s'arrête. Silence. Jaz plonge les biscuits un par un dans la bouche de l'homme comme s'il insérait des pièces dans un juke-box. Il reprend :

– J'ai tenté de leur faire comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une invitation à une réception de rien du tout, que la dernière chose à faire, c'était d'irriter Devi *ma*, mais ils ne m'ont pas écouté. Moorthy est monté sur ses grands chevaux et il a chargé le chauffeur de transmettre à qui de droit qu'ils se déplaceraient à la seule condition que la Devi accepte un débat public. « Un échange au cours duquel nous aurions l'occasion de démasquer toute supercherie. Dans l'intérêt du bien public, parce que nous sommes des hommes de science. » Comme si les masses réclamaient à cor et à cri l'opinion des scientifiques !

– Donc ils ne sont pas partis ?

– Pas ce soir-là. Mais une nuit, la camionnette est revenue. C'était une bande de dévots de la Devi. Sauf qu'ils ne portaient pas des bâtonnets d'encens, mais des flingues. Ils ont tiré dans la grille d'entrée, rassemblé tous les scientifiques, et en voiture ! Rétrospectivement, je maudis ma stupidité ! J'aurais dû essayer de m'insinuer dans leur groupe. Je suis sûr que la déesse les nourrit bien, et c'est toujours ça.

J'arpente la chambre en l'inspectant du regard. Les vêtements de Karun sont éparpillés sur le lit et par terre. Apparemment, le gérant s'est accordé une petite séance d'essayage, il les a tous passés. Les tiroirs de chaussettes et de sous-vêtements, dont le bon ordre est la signature de Karun, sont sens dessus dessous. Je cherche des yeux une lettre ou une note sur le bureau, mais en fait de texte écrit à la main, je ne trouve qu'un carnet truffé de gribouillages scientifiques.

Au moment de quitter la chambre, j'aperçois Jaz qui lisse les T-shirts et les replace soigneusement dans la commode. Quand je lui demande s'il a découvert quelque chose, il se tourne vers moi avec un drôle d'air :

– Non, je regarde, c'est tout.

Nous sortons dans le couloir.

– Votre mari, reprend le gérant en passant la tête par la porte, avant d’être repris par une quinte de toux suivie de nouveau par des bruits de succion et de déglutition, c’est un homme si bon, si doux, si tranquille ! C’est lui que je préférerais, de loin. Les autres scientifiques... Parmi eux il y en a sur lesquels je ne cracherais même pas. Je prierai pour que vous le retrouviez.

Il m’adresse un regard de profonde empathie, mais ne peut empêcher ses yeux de dériver vers le paquet presque vide que Jaz tient à la main. Nous le lui tendons et quittons les lieux.

Juhu. C’est pour le moment la seule piste que nous ayons pour retrouver Karun. Jaz dit qu’il vaut mieux marcher le long de l’eau, que c’est plus sûr. Nous prenons donc la route du littoral. Les crevasses qui nous coupent le chemin creusent la chaussée de plus en plus loin. Les doigts de mer s’insinuent jusqu’au trottoir qui longe les immeubles, territoire de leur revendication.

– J’ai lu que c’était lié à une augmentation du niveau des océans. Les canalisations de drainage posées au moment de l’assèchement des terres ne sont plus capables de contrôler le flux, ou quelque chose comme ça. En outre, poursuit Jaz, on dit que le matériau utilisé pour enrober les câbles de liaison ne résisterait pas à la submersion. Vous imaginez ce que ce serait de revenir à l’archipel original des sept îles découvertes par les Portugais ?

Karun répudiait la théorie des conduites de drainage, mais je ne réponds pas. Je préfère continuer à penser à lui. Rassurée par les propos du gérant à son sujet, je mastique comme un bonbon réconfortant la vision de Karun cherchant à rentrer chez nous. Néanmoins, les raisons de son départ de Colaba me restent obscures. Que signifiait le prétexte de la conférence alors qu’elle était annulée ? Et les premiers jours qu’il a passés à Bandra alors que les trains circulaient sans doute encore ? Si seulement je m’étais mise en route plus tôt, nous serions peut-être réunis, à l’heure qu’il est. À ces réflexions mélancoliques vient s’ajouter une inquiétude sourde. Qui a kidnappé Karun ? A-t-il vraiment été pris en otage par cette soi-disant Devi ? Où a-t-il été emmené ?

Les crevasses se raréfient à l’endroit où la grève devient rocheuse. Des buissons d’arbustes rabougris poussent dans les fissures. Les lambeaux de tissu taché qui s’accrochent aux branches évoquent une

décoration qu'on aurait voulue spectrale. Nous tombons sur un ensemble de sculptures entièrement constituées de détrit. Parmi celles-ci, des gants accrochés à une estrade, dont les doigts flottent et s'entortillent au gré du vent comme s'ils cherchaient ceux, de chair et d'os, qui les ont remplis un jour. Plus loin, au fond d'une petite crique, un village de pêcheurs sent encore la crevette séchée au soleil. Deux garçons qui jouent autour d'une barque tirée le long d'une cahute s'enfuient à notre approche.

– Attendez ! s'écrit Jaz, mais ils n'en escaladent que plus vite les rochers.

Poursuivant notre marche, nous remarquons bientôt des taches noires qui tournoient au-dessus d'une lagune de sable. Des corbeaux. Ils sont des centaines dans le ciel, à s'élever et à descendre. À mesure que nous approchons, leurs croassements excités se précisent. Puis la puanteur nous saisit à la gorge. L'espace entre les rocs n'est qu'un vaste tapis de cadavres à divers stades de décomposition que les rapaces picorent en sautillant de l'un à l'autre. À côté d'eux, le sable est jonché de fleurs et de poudre vermillon. On se croirait devant les reliefs d'un gigantesque rite funéraire bâclé.

– Restez là, dit Jaz, et je suis volontiers son conseil en détournant la tête.

Il revient peu après.

– Je sais que c'est macabre, mais on n'a pas le choix.

Il tient entre deux doigts une pincée de vermillon ramassée près des corps.

– Pour les Kaki, comme vous les appelez. Ils risquent de vous prendre pour une musulmane si vous n'arborez pas les signes distinctifs de votre statut d'épouse hindoue.

Horriée, je le vois s'approcher pour enduire de rouge la raie de mes cheveux, puis presser mon front du bout du doigt.

– Et un *bindi*, pour compléter le tableau.

J'insiste ensuite pour que nous marchions sur le bitume. Malheureusement, cette mesure ne nous épargne pas l'insupportable. Des torsos, des membres arrachés nous attendent à tous les tournants, dans toutes les rues.

– C'est sûrement l'œuvre des Kaki, c'est leur zone tampon, l'équivalent de celle des Limbu.

Jaz a raison. Quelques mètres plus loin, nous découvrons le

spectacle familial des immeubles calcinés, des vitrines incendiées.

Alors que je me demande où peuvent se cacher tous les Kaki, deux d'entre eux sortent d'un bâtiment un peu plus loin devant nous. Ils nous repèrent aussitôt et s'arrêtent pour nous barrer le passage.

– Alors, on se promène dans ses beaux atours rouges, ma petite chérie ? ironise le plus grand en se mouillant un doigt de la langue, avant de se lisser les cheveux en arrière dans le pur style du méchant de Bollywood.

Au prix d'un effort pénible, je ne bronche pas quand il m'effleure le ventre du canon de sa mitrailleuse.

– Est-ce bien le chemin pour aller voir la Devi ?

– Suis-nous, on se charge personnellement de te mener à bon port, raille l'autre.

Il s'apprête à me saisir le poignet, quand Jaz s'interpose :

– Nous ne voudrions pas vous déranger. Il suffit que vous nous indiquiez la route.

– Et qui êtes-vous donc, mon petit monsieur ?

– Je l'accompagne. Le responsable de sa sécurité, c'est moi.

Jaz songe à sortir son revolver, je le sens. Contre une mitrailleuse, et incompetent comme il l'a prouvé en manipulation d'armes à feu, il ne fait pas le poids. Alors, surprise par ma propre présence d'esprit, je lâche :

– Bhim nous attend. Je suis une des demoiselles de compagnie de la Devi. Vous n'avez pas vu comment je suis habillée ?

Le nom de Bhim agit comme un sésame. Je me force à ne pas flageoler sur mes jambes tandis qu'ils examinent mes vêtements en désordre, mon *bindi* plaqué à la va-vite. Puis le plus grand crache par terre.

– Vous n'avez qu'à continuer jusqu'à la grand-rue.

Nouveau crachat. Ils nous laissent passer devant eux. Sous leurs regards insistants, je me retiens de prendre mes jambes à mon cou.

– Dire que j'ai failli sortir mon flingue, souffle Jaz dans un murmure teinté d'effroi. Si je l'avais fait, nous serions sûrement morts tous les deux à l'heure qu'il est.

Après cet épisode, nous essayons de passer inaperçus en nous glissant à l'ombre des immeubles chaque fois que les lieux s'y prêtent. À deux reprises, je repère des Kaki suffisamment tôt pour nous mettre à couvert et les éviter. Je n'arrive toujours pas à percer les intentions

de Jaz. Que cherche-t-il ? Pourquoi continue-t-il à me suivre ? Peut-être est-ce parce que nos situations respectives se sont inversées – c'est lui, à présent, qui est en danger, qui dépend de moi pour le piloter en terrain hostile, hindou en l'occurrence. Devrais-je partir en courant et le laisser se débrouiller tout seul ? Me sentirais-je coupable de l'avoir abandonné à son sort ? Quoi qu'il en soit, cette stratégie pourrait se retourner contre moi. Une femme seule, fût-elle hindoue, ne peut pas se sentir en sécurité parmi tous ces Kaki.

Il semble avoir lu dans mes pensées.

– J'espère que ma compagnie ne vous pèse pas. Juhu est le plus court chemin vers le nord pour rejoindre ma mère, et j'aurais du mal à passer, tout seul.

Le retour de la mère fantôme ! J'acquiesce sèchement à sa mention.

– Nous avons, vous et moi, intérêt à rester ensemble.

J'essaie de ne pas penser à ma propre mère, à ma famille. Qui sait si je les reverrai un jour ?

Vers seize heures trente, nous nous faufile dans un magasin de tissu abandonné pour manger. Les vitrines ont toutes été brisées. Les mannequins dévêtus gisent par terre dans un pêle-mêle orgiaque. Assis sur des tabourets, nous nous partageons un paquet de gâteaux secs à l'orange. J'ai toujours détesté leur saveur artificielle d'agrumes, mais aujourd'hui j'accueille avec joie toutes les molécules d'eau qu'ils peuvent m'apporter. Jaz, au contraire, en raffole, à voir la volupté évidente avec laquelle il lèche la face interne de chaque moitié avant de passer au biscuit proprement dit.

L'aspect irréel de la situation me dépasse. Que fais-je ici, tranquillement installée dans une boutique au milieu de mannequins contorsionnés et frigides, consommant ce repas grotesque à côté d'une personne qui m'accompagne dans mes pérégrinations depuis presque vingt-quatre heures et dont je ne sais pratiquement rien, si ce n'est qu'il s'invente une mère à Jogeshwari ?

– Vous séjournerez chez elle, une fois là-bas ?

– Non, c'est trop dangereux, répond Jaz. Même s'ils ne rayent pas la ville de la carte du monde cette semaine, comme ils l'ont promis, Mumbai est une cible trop tentante pour d'autres frappes aériennes, d'autres attentats à la bombe, ou que sais-je. Je partirai. Le plus tôt – et le plus loin – possible sera le mieux. Le capitaine du ferry, l'ami de

Sequeira, a raison de vouloir se mettre au vert dans un endroit sûr comme Diu, loin de tout, assez petit pour n'attirer ni l'attention ni la convoitise, pour que personne ne voie d'intérêt à l'attaquer.

Jaz ouvre son dernier biscuit et en lèche l'horrible crème jusqu'à la dernière trace.

– Vous aussi, vous devriez penser à ce que vous comptez faire quand vous retrouverez votre mari. Venez dans le Nord, nous nous servons mutuellement de laissez-passer. Ensemble, nous pourrions nous déplacer indifféremment dans les zones hindoues et musulmanes.

Peut-être, mais je n'ai aucune certitude de retrouver Karun. Ou de le sauver des griffes de ceux qui se sont emparés de lui. J'exhale un lent soupir, puis je me tourne sur mon siège pour regarder les mannequins. Jaz rompt le silence :

– Ne vous en faites pas, vous le retrouverez. Nous le retrouverons. Je vous aiderai à le sortir de là, je vous le promets.

Au lieu de me reconforter, son offre déclenche de nouveaux signaux d'alarme dans ma tête.

La marée humaine nous submerge avec sa soudaineté coutumière. Marchant dans une rue déserte, nous apercevons de loin les murs délabrés d'un bidonville, et quelques secondes plus tard, y pénétrant, nous sommes pris dans les tourbillons de la foule. Jaz repère un garçon qui vend du lait de chèvre et lui en marchande deux verres pour cent roupies. Le breuvage est plus fermenté que je m'y attendais, mais il étanche ma soif et – ce qui m'importe tout autant – il efface le goût de crème à l'orange qui semblait s'être incrusté dans ma bouche. Plus loin, une vendeuse installée derrière un panier de longs radis blancs piquants nous dépose dans la paume, pour cinq roupies de plus, une pincée de sel et de piment, de quoi les assaisonner.

Sortis de l'agglomération pouilleuse, nous nous retrouvons dans une grande rue, si fréquentée que je soupçonne le quartier d'avoir recueilli toute la population de fuyards de la ville. Nous nous joignons à la procession d'hommes tenant des bouquets de bâtons d'encens, de femmes chargées de nourrissons aux yeux ourlés de khôl, de pauvres gens vieillissants avant l'âge et d'étudiants vif-argent qui s'acheminent lentement vers la mer. Des colporteurs alignés le long des trottoirs vendent des racines, des herbes, des morceaux de roches cristallines brillants, des chromos de Kali garantissant l'efficacité miraculeuse des

cures. Certains se tiennent à côté d'appareils bardés de flèches rouges clignotantes, sans doute des jeux de force, d'autres proposent des fleurs, des éléments de *puja*, des talismans de la Devi.

Nous atteignons la plage au coucher du soleil. La scène me rappelle la Kumbh Mela, en plus dense. Des stands de nourriture proposent des aliments aux odeurs agressives, des hommes torse nu font tourner des roues de foire miniatures en bois grossièrement sculpté. Des flammes vertes et bleues jaillissent de feux rituels d'offrande dans une recherche d'effet surnaturel. Les sanctuaires, sous forme de reproductions de la Devi, sont partout et de toutes les tailles, de la petite figurine décorée de fleurs à la sculpture en sable détaillée ornée de guirlandes, entourée de dévots qui jouent des coudes pour mieux voir. Quelques-unes des statues démesurées de Mumbadevi version HRM ont également trouvé place dans la manifestation. Ces sentinelles surplombent les hordes en fête et le rouge du couchant se reflète sur leurs traits d'amazones impassibles. Parmi les *sadhu* et autres ascètes qui zigzaguent dans la foule, certains arborent sur le front des marques symboliques rouges et blanches dont le prolongement sur le crâne leur fait comme une calotte sophistiquée. De loin, il me semble même apercevoir des éléphants.

Quand la nouveauté du spectacle se dissipe, Jaz formule la question qui me comprime le cœur :

– Comment allons-nous retrouver votre mari dans tout ce monde ?

L'absurdité, la pure et simple énormité de la tâche me paralyse. Jaz, qui a dû sentir mon désespoir, cherche à élaborer un plan d'action.

– Il va d'abord falloir localiser cette Devi *ma*, c'est dans ses parages que le gérant de la pension a dit que se trouvait Karun.

Mais bien que chacun ici soit venu dans l'intention d'apercevoir la Devi, personne ne semble savoir où elle se tient. « Par-là », s'écrient-ils tous en désignant avec des sourires excités la direction dans laquelle ils marchent, et nous suivons le flot qui remonte la plage, cherchant vainement la scène ou la tribune sur laquelle elle pourrait se matérialiser.

Nous parvenons à un endroit où trois puissantes gerbes d'écume jaillissent chaque fois qu'une vague se brise. D'autres, plus petites, éclatent à la périphérie, éclaboussant les passants qui poussent des cris. Les retombées d'eau s'accumulent dans une vaste mare qui nous

barre le passage. En la contournant, nous nous rapprochons de la mer, bordée d'une ligne de dévots accroupis. Je les crois d'abord en prière, avant de m'aviser qu'ils sont en train de déféquer. Une vague impertinente surprend sous mes yeux ceux qui se sont aventurés trop loin sur le sable mouillé.

Quand l'hôtel Indica apparaît à l'horizon, il y a déjà un bon moment que nous n'avançons plus qu'à une allure d'escargot. La lumière mourante pose un reflet cuivré sur les terrasses et les tourelles familières, mais la statue de la Liberté en sari a déserté son piédestal. Je plisse les yeux pour tenter d'entrevoir dans le lointain les fenêtres, le balcon où nous avons pris le petit déjeuner le lendemain de notre mariage, et mon désespoir regagne du terrain. Nous retrouverons-nous un jour assis ensemble, à contempler les vagues ? Est-il au moins exact que Karun se trouve dans les parages, quelque part sur cette plage ou à proximité de Juhu ? À voir comment la horde submerge la chaussée, la camionnette a-t-elle vraiment pu se frayer un passage ?

Jaz tente une fois de plus de me rassurer :

– Ils sont arrivés il y a plusieurs jours, la foule devait être beaucoup moins dense à ce moment-là. Selon moi, ils ont dû atteindre sans encombre le QG, quel qu'il soit, où cette Devi tient sa cour.

Les éléphants se confirment, ce ne sont pas des mirages. Des jeunes femmes vêtues de rouge semblent flotter sur leur dos. Elles tiennent des paniers d'osier emplis de pétales de fleurs, qu'à leur signal les pachydermes, s'arrêtant, recueillent de leur trompe à pleines brassées pour les répandre sur la foule. On leur a encerclé les pattes de clochettes pour prévenir la foule de leur approche. Je me retrouve ainsi écrasée par un rempart de corps lorsque l'un d'eux s'approche nonchalamment à une coudée du public.

À la nuit tombée, nous avons fait à peine quelques pas de plus. Mon sari se remet à luire, créant autour de moi un attroupement de curieux qui rend notre progression encore plus pénible. D'abord, les gens se contentent de montrer le vêtement du doigt ou de le regarder avec étonnement, mais bientôt certains s'enhardissent à caresser le tissu, à le frotter pour voir s'ils ne sont pas le jouet d'une illusion. Indifférente aux tapes sur les doigts et aux réprimandes que je distribue tous azimuts, une petite fille assise dans les bras de sa mère s'empare du pan de mon sari et s'en entoure la tête. En un instant, la foule se presse tout autour de nous, des mains me touchent, me

caressent, empoignent le tissu. Mes mouvements désordonnés pour les en empêcher ne font que décupler leur frénésie. Jaz fonce dans la mêlée pour tenter de m'extirper de cette situation, mais contre l'assaut de tous ces bras tendus, de tous ces doigts agrippés, il ne peut rien faire.

Au moment où je me crois sur le point d'étouffer, l'Indica se met, lui aussi, à luire, dans une nuance proche de celle de mon sari, version bonbon. De la musique s'échappe des tourelles. C'est le thème rebattu de *Superdevi* arrangé en *bhajan* dévotionnel. Aussitôt c'est une éruption de feux d'artifice qui jaillit de l'hôtel. Des fusées s'élancent de ses tours, des chaînes de pétards explosent sur ses terrasses, des cascades enflammées se déversent le long de ses murs. La fumée se dissipe, les mains s'écartent de mon sari et un violent frisson secoue la foule, électrisée. Sur la plus haute des tourelles, là où se tenait la statue de la Liberté, elle vient de voir se dresser la Devi.

D'abord, bouche bée comme les autres, j'en oublie mon traumatisme. Dans ses atours d'or, la Devi, toute minuscule qu'elle est, se découpe vivement contre le ciel. Il me semble qu'elle tient des lotus dans une main, mais je ne pourrais l'affirmer. Ce que je distingue nettement, même à cette distance, c'est qu'elle est pourvue de quatre bras, dont seule la paire inférieure se lève pour saluer son public. Elle distribue des bénédictions à tous les orient, pivotant dans un mouvement régulier à la façon d'une figurine sur un plateau tournant.

– Bienvenue ! commence-t-elle, et son entrée en matière est accueillie par les acclamations de la multitude. Je vous suis si reconnaissante d'être venus me voir !

Son visage est peint en or clair et brillant, elle parle d'une voix dont la mauvaise qualité des haut-parleurs ne distord ni la douceur, ni le ton rassurant.

– Savez-vous quel est le seul, quel est l'unique remède contre tout le malheur d'ici-bas, contre la peur et les conflits dont vous êtes témoins ?

– Devi *ma* ! rugit la plage dans un élan si passionné, si tonitruant que, n'ayant pas joint ma voix à la sienne, je me fais l'effet d'une intruse.

Pendant ce temps, la Devi poursuit calmement sa rotation sur elle-même.

– Quels sont les motifs qui vous amènent ici aujourd'hui ?

demande-t-elle quand le silence est revenu, avant de se lancer elle-même dans leur énumération – la guerre, la bombe, tous les périls du jour. Des forces ténébreuses, des individus qui ne croient pas en moi sont à l'œuvre contre votre *Devi ma*.

Puis elle presse l'auditoire de rejeter ces derniers hors de son sein et de les exterminer sans merci.

– Nourrissez la terre de leur sang comme l'eau de la mer nourrit la plage !

Des vivats continuent à s'élever de la foule, qu'elle sait intégrer à merveille dans son discours, comme si elle les avait programmés à l'avance en mesurant précisément le temps nécessaire à chaque interruption. Elle maintient une grande égalité de ton, la ferveur des manifestations de ses dévots reste sans influence sur elle.

– Je suis votre protectrice, je suis votre sauveuse. Parce que vos pieds sont venus fouler ce sable, je vous garderai pour toujours sous ma protection.

À la fin de son discours, le volume de sa voix augmente de plusieurs degrés.

– À tous ceux dont elle a la charge, à tous ses enfants bien-aimés, *Devi ma* n'a qu'un mot à dire : Venez à moi.

La foule s'ébranle d'un seul mouvement vers l'hôtel, et quelques quidams cherchent même à escalader le mur qui mène à la tourelle. La *Devi* étend ses deux bras inférieurs en signe de bénédiction et son geste déclenche des étincelles qui s'échappent en pluie du bout de ses doigts. Son corps s'élève, d'abord imperceptiblement, puis de façon plus nette, dans un mouvement de spirale jusqu'à ce qu'elle lévite, toujours pivotant, de quelques pieds au-dessus de la tourelle. La pluie de lumière devient déluge, des gouttelettes de feu s'échappent de ses pieds. Je cherche du regard une corde ou un support quelconque, mais je ne vois rien. Elle scintille dans les airs, telle une comète ou une étoile filante arrêtée par magie dans sa course.

D'autres feux d'artifice éclatent depuis la terrasse. Cette fois, la nuit s'épanouit non seulement de couleurs, mais aussi de parachutes blancs libérés par une explosion de fusées. Des milliers de têtes se lèvent pour voir cette armada descendre en flottant, des doigts se tendent pour désigner les idoles éclairées de la *Devi* qui se balancent au-dessous de chaque parachute. La lutte pour s'en saisir atteint une frénésie hallucinante, comme si Dieu en personne avait procédé à ce

lâcher de figurines. Quand la fumée se dissipe, la Devi s'est volatilisée. La plage délire d'excitation encore un moment, puis la foule se calme pour attendre sa prochaine apparition.

– Maintenant, au moins, nous savons où aller, dit Jaz alors que je fixe les terrasses fumantes, incapable d'en détourner le regard.

Cette manifestation de la Devi dans l'hôtel même où nous nous sommes mariés, Karun et moi, serait-elle une coïncidence divine ? J'essaie en vain de mettre un frein à l'optimisme irrationnel qui s'empare de moi, qui me fait croire que je n'ai plus qu'à atteindre notre suite nuptiale pour découvrir Karun renversé contre des coussins sur notre lit de noces, le Bouddha souriant avec bienveillance au-dessus de lui.

Mon euphorie est de courte durée. Entre voir la Devi et parvenir jusqu'à elle, il y a un monde. La foule résiste, impénétrable. Elle nous ravale chaque fois que nous croyons avoir franchi un pas décisif pour nous en dégager. Il vient à Jaz une idée insolite :

– Peut-être qu'on devrait mettre à profit les qualités de votre vêtement.

Et il se met à claironner que je suis l'assistante de Devi *ma* et que je dois rejoindre l'Indica toutes affaires cessantes. Malheureusement, l'emballement provoqué par la fluorescence de mon sari est retombé. Après avoir assisté aux exploits pyrotechniques de la Devi, les gens sont blasés. Une femme se carre résolument devant moi et m'observe comme elle le ferait d'un insecte qui se débat dans une toile d'araignée.

– Où est-ce que vous comptez aller comme ça ?

– J'ai besoin de passer, s'il vous plaît. Je dois voir Devi *ma*.

– Et nous tous, qu'est-ce que vous croyez que nous sommes venus faire ici ? Respirer l'air de la mer ? Déguster des *bhel puri* ? Vous n'êtes pas la seule à attendre ses bénédictions.

– Vous n'avez pas compris...

– Ben voyons. Pour qui nous prenez-vous ? Pour des paysans que vous pouvez éblouir en portant quelque chose de brillant sur le dos ? Voyons un peu comment vous allez vous débrouiller pour passer.

En quelques mots, elle a mobilisé un groupe de spectateurs qui, bras croisés, me barrent le passage.

La nuit s'assombrit.

– Nous sommes coincés ici pour l'éternité, dis-je dans un murmure.

Jaz acquiesce en silence. Avec ses tourelles, l'Indica me fait l'effet d'une forteresse inexpugnable recelant entre ses murs une suite nuptiale. À la pensée que tous mes efforts ont abouti à cet échec, que Karun puisse être à la fois si proche et inaccessible, je suis accablée de douleur et de désespoir. Un minuscule point de lumière, peut-être le dernier flamboiement de tous ces feux étincelants, volette paresseusement en l'air. Je me détourne, je ne veux pas le voir s'éteindre.

Quand je pose de nouveau les yeux sur l'hôtel, je m'aperçois que l'étincelle, loin de s'être éteinte, n'a fait que grandir en éclat comme en taille. Je la suis du regard, fascinée, tandis qu'elle avance dans ma direction. Serait-ce une luciole que mon sari attire ? Non, car elle est bientôt beaucoup trop grosse pour un insecte, elle ressemble à une forme assise sur un tapis volant, une silhouette humaine, peut-être. Tandis qu'elle s'approche, j'entends des clochettes, je sens vibrer le sol sous mes pieds, puis je distingue les contours de larges oreilles qui émergent de l'obscurité dans un battement bien vivant. Enfin, la silhouette surgit dans tous ses détails, vêtue d'un sari semblable au mien, mais c'est sûrement un mirage né de mon abattement.

– Didi, monte ! crie la voix, tandis que la grosse femme et sa milice dégagent notre passage en hurlant pour se mettre à l'abri.

Chevauchant l'énorme pachyderme au pas glissé qui vient sur nous, c'est bien Guddi.

L'éléphant, mieux qu'un chariot aérien, est un galion enchanté. Nous tanguons, nous roulons au-dessus de l'océan d'humanité dont les vagues s'écartent devant nous.

– C'est le seul moyen de traverser une foule aussi dense, explique Guddi. Au début, j'étais terrifiée à l'idée d'écraser quelqu'un, mais j'ai vite compris que les gens ont toujours assez d'espace pour se serrer encore un peu plus si besoin. Comme des insectes. Pas vrai, Shyamu ? demande-t-elle en flattant la tête de sa monture. Sauf la dame de cet après-midi, mais ce n'est pas ta faute, tu n'as pas à t'en vouloir. Elle était déjà bien vieille, de toute façon. Combien de temps lui restait-il à vivre ?

Guddi se lance, volubile, dans la narration des aventures qu'elle a vécues depuis que nous nous sommes quittées, du voyage qu'elles ont entrepris, Anupam et elle, de l'autre côté des voies pour atteindre l'Indica et s'y mettre en sécurité la veille au soir.

– Celui qui nous a sauvées, c'est Vivek *bhaiyya*, l'assistant du chauffeur, tu vois qui je veux dire ? Il nous a fait ramper sur une énorme conduite, si grosse qu'on aurait pu marcher dedans, je crois bien, du moins Anupam et moi. Mais Bhaiyya disait que l'intérieur était bien trop sale, qu'il charriait tout le caca et le pipi de la ville, *tchi* ! Et il a fallu qu'on se taise, pas un mot, sinon, disait Bhaiyya, on allait finir comme Madhu *didi*.

Elle s'arrête et se mord la langue.

– J'imagine qu'il n'y a aucune chance...

Je secoue la tête, elle se met à pleurer.

– Elle me manque, et Mura *chacha* aussi. Je voudrais tant qu'ils soient avec nous, Didi...

Quelques minutes plus tard, elle a retrouvé sa gaieté.

– Je n'en revenais pas en voyant ton sari phosphorescent, Didi ! Après avoir scruté la foule toute la journée en priant Devi *ma* de toutes mes forces... Est-ce que je t'ai dit qu'on m'emmène la voir en personne ce soir ? Bref, Shyamu ne voulait pas partir à ta recherche, mais j'ai insisté, je lui ai dit qu'il devait repérer un sari juste comme le

mien, que ce serait toi ou Madhu *didi*. Tu vois, Shyamu, j'avais raison, il suffit d'avoir la foi ! D'ailleurs, même les éléphants devraient prier une fois de temps en temps. Au moins Ganesh. Je suis sûre que la Devi ne serait pas jalouse, il suffirait qu'ils lui demandent sa bénédiction au passage.

« Tu aurais vu comment les gens de l'hôtel étaient surpris quand je leur ai dit que je montais à dos d'éléphant depuis que j'avais neuf ans ! Qu'on en avait toute une famille au village et qu'on grimpait dessus à la première occasion ! C'est pour ça qu'ils m'ont laissée partir avec Shyamu, sinon, tu peux être sûre qu'ils ne me l'auraient pas confié ! Parfois j'ai l'impression d'avoir été un éléphant, moi aussi, dans une vie antérieure. J'ai su dès qu'on s'est regardés dans les yeux, Shyamu et moi, qu'on était des âmes sœurs. Hein, Shyamu, qu'on est des âmes sœurs ? dit-elle en caressant la tête du pachyderme sans qu'il semble relever. Anupam n'a pas eu cette chance, dommage, elle n'est jamais montée à dos d'éléphant, alors elle est coincée dans la cuisine de l'hôtel, la pauvre. Elle va être folle de joie en te voyant, si jamais elle arrive à terminer toutes les corvées qu'ils lui ont sûrement mises sur le dos. Mais toi, Didi, comment as-tu fait pour te sauver ? Toi et... Elle jette un coup d'œil rapide à Jaz, ne sachant par quel terme le mentionner... toi et Bhaiyya ?

Je me retiens juste à temps de présenter Jaz par son nom.

– Gaurav *bhaiyya*. C'est lui qui occupait le deuxième wagon quand le train a déraillé, tu te rappelles ? C'est un ami de Mura *chacha*. Nous ne sommes pas venus par la conduite comme vous, nous avons traversé Mahim. Sans lui, je ne serais jamais arrivée jusqu'ici.

Les yeux de Guddi s'écrouillent.

– Mahim ? Ce n'est pas le quartier où vivent les musulmans ? Est-ce qu'ils ne font pas les pires choses aux jeunes filles vierges ?

– Si, renchérit Jaz, ils les mangent.

Guddi, révoltée, grimace d'horreur.

Notre promenade sur le dos de Shyamu ne nous procure pas le plus doux des confort. Comme l'éléphant ne porte pas de nacelle mais une simple couverture épaisse attachée par des lanières autour de son ventre, nous devons toujours prendre garde à ne pas tomber. Guddi lui donne des petits coups à la base des oreilles pour le faire tourner à droite ou à gauche et enfonce ses phalanges dans son encolure pour le mettre en route ou l'arrêter, mais ces instructions ne sont pas toujours

suivies d'effet.

– Arrête, Shyamu, lui ordonne-t-elle lorsqu'elle m'entend pousser un cri d'effroi devant le bout de sa trompe qui tâtonne vers mes genoux. (Puis, s'adressant à moi :) Ne fais pas attention, ce sont les fleurs qu'il cherche.

Elle pousse le panier de pétales à sa portée et il y plonge la trompe. À la fin de chaque pause, elle enroule celle-ci autour d'une corbeille vide pour recueillir les offrandes destinées à la Devi. Fruits, guirlandes, billets de banque et même quelques montres, quelques colliers s'y déversent à chaque quête. Les bananes disparaissent presque toutes dans la gueule de Shyamu, avec parfois un bijou, par inadvertance.

– Regarde ce que quelqu'un a donné ! s'exclame Guddi en brandissant un téléphone portable. Comme ils ne fonctionnent plus, Devi *ma* a dit qu'on pouvait les garder.

Une fois tous les pétales répandus, quand les vastes sacs de jute accrochés de part et d'autre de l'encolure de Shyamu sont remplis de butin à ras bord, Guddi fait tourner notre monture en direction de l'Indica. La démarche de l'éléphant cesse d'être chaotique aussitôt qu'il prend pied sur la route – bien que, affirme Guddi, il préfère de loin marcher sur le sable. Nous atteignons l'entrée principale de l'hôtel, située dans un virage, devant des bataillons de gardes kaki qui contiennent la foule des dévots. Shyamu renverse la trompe en arrière et barrit comme pour donner l'ordre d'ouvrir. Le lourd portail en fer pivote sur ses gonds. Se peut-il que la camionnette emportant Karun soit passée par ici avant nous ?

Une allée sinueuse conduit à l'arche majestueuse de l'entrée, surmontée de dômes mogols dorés et de petits *gopuram* en alternance. Partout des lumières brillent avec une profusion qui semble vouloir souligner le contraste du QG de la Devi avec la ville privée de courant de l'autre côté des murs. L'enceinte, plantée de luxuriants bouquets d'espèces tropicales, verdoie encore, bien que les éléphants semblent avoir brouté certaines tiges. Ils sont trois, alignés comme de lourds avions-cargos sur une piste, prêts à décoller.

– La rampe de gauche est trop raide, certains n'arrivent pas jusqu'au bout, explique Guddi. Même sur celle-ci, qui est plus longue, ils ne peuvent monter qu'un par un.

Lorsqu'elle reçoit le signal d'avancer, elle se met à roucouler à

l'oreille de Shyamu, qui entame son ascension d'une foulée hésitante. Aux deux tiers de la côte, son allure a nettement ralenti. Il lance des barrissements inquiets et s'arrête, épuisé, à chaque pas.

– Continue, tu vas y arriver, allez, repars ! lui répète sans arrêt Guddi alors que nous sommes presque arrivés.

Mais Shyamu refuse de faire un pas de plus. Soudain, Guddi lui plante les coudes avec force de chaque côté de la nuque. L'éléphant tressaille et, avec un braillement surpris, franchit d'un pas chancelant le reste de la distance, accélère brutalement et entre comme un boulet de canon dans l'hôtel.

Dans le hall, des effluves ténus de tubéreuse persistent sous l'odeur écœurante et prosaïque du crottin. Les sièges Anish Kapoor, enchevêtrés en un tas informe avec le bureau, ont été remisés dans un coin pour ouvrir un passage aux éléphants. Même les deux montants du détecteur de métaux ont été écartés pour s'adapter à la largeur des animaux. L'appareil, qui pour je ne sais quelle raison marche encore, émet un bip vindicatif à notre passage. Les Kaki s'appliquent à rectifier le décor. Ils barbouillent de slogans religieux les panneaux représentant l'histoire du zéro, recouvrent le mural peint par Hussain de représentations grossières des divinités. Une Mumbadevi guerrière, qui déploie l'éventail de ses bras multiples en un point central de l'atrium, semble curieusement rapetissée par les pachydermes au pas lourd qui passent devant elle.

Shyamu déboule dans le Sensex Bar, où des cotations en Bourse depuis longtemps caduques continuent de tournoyer sur les murs. Une énorme mangeoire ronde en métal est posée par terre, dans laquelle je reconnais, choquée, la sculpture en forme de tore qui pendait au plafond du hall de réception. Trois éléphants fouillent de leur trompe parmi les végétaux dont on l'a remplie, à la recherche de choux en décomposition. Guddi essaie d'en détourner Shyamu, mais ce sont finalement les préposés au nettoyage du crottin, attachés à nos pas depuis notre entrée dans l'hôtel, qui le font reculer de leurs balais et de leurs pelles. À notre passage dans l'atrium, il cherche à accrocher les plantes qui descendent en vrilles de l'étagement des balcons, mais leurs extrémités sont inaccessibles, ses congénères ayant déjà arraché ou brouté tout ce qui se trouvait à leur hauteur.

Des centaines de visiteurs occupent l'arrière de la salle, là où elle s'élargit pour former le restaurant L'Estomac de l'Inde. Certains sont

simplement attablés, inertes, tels des dîneurs désespérant de jamais attirer l'attention du serveur, d'autres somnolent par terre, pelotonnés sous des nappes couleur crème.

– Le monde entier est ici pour apercevoir Devi *ma*, dit Guddi, et je remarque au même moment que le coin des plaques à *dosa* a été converti en une sorte de comptoir de réception.

Apparemment, la vue d'un éléphant traversant en hâte une salle à manger ne fait plus recette : même les enfants sont trop blasés pour lever les yeux.

Nous sortons directement dans le jardin par la verrière du fond à laquelle plusieurs panneaux ont été enlevés. À notre gauche s'étire le bâtiment où, au troisième étage, certaine suite nuptiale m'appelle. Cela dit, j'aurai peut-être autant de chances de trouver Karun en me promenant dans le jardin ou sur la terrasse plantée d'hibiscus, en flânant autour du Soma Bar ou en suivant une partie sur le court de badminton. Je dévisage les gens que nous croisons sans trouver l'homme que je cherche. Équipes de nettoyage, gardes faisant étalage de leurs armes, serveurs chargés de plateaux... Où sont donc passés les clients ?

Cà et là dans la piscine brillamment éclairée s'ébattent quelques nageurs qui n'ont pas l'air de faire partie du personnel. J'éprouve un douloureux pincement de nostalgie en me remémorant le lendemain de notre mariage, quand nous sommes descendus ici, au réveil. Notre premier bain de couple marié. Notre baiser sous l'eau, mon trouble extrême en effleurant ses lèvres... J'aurais voulu clamer au monde entier que l'homme avec qui je nageais était mon mari.

Shyamu interrompt ma rêverie en accélérant. Il tangué si fort qu'il heurte un des piliers qui bordent l'allée.

– Non, Shyamu, pas par là ! Les écuries, c'est de l'autre côté ! lui crie Guddi alors qu'il se dirige droit vers la piscine.

Objurgations, tractions d'oreilles, coups de coude, rien n'y fait. Les chaises longues basculent, craquent sous ses pieds, les baigneurs se ruent vers les bords. Opinant gravement de la tête, la trompe enroulée comme pour éviter de la mouiller, Shyamu descend les premiers degrés qui mènent au bassin avant de perdre pied et de nous expédier tous les trois dans le bouillon.

– Je ne sais pas encore bien le contrôler, dit Guddi pour s'excuser quand nous nous retrouvons, trempés, sur le bord.

Derrière nous, Shyamu batifole, tout heureux, dans la piscine, s'arrosant le dos avec sa trompe... quand son jet ne vise pas les garçons d'hôtel venus à la rescousse pour le persuader de sortir.

– Viens, Didi, suis-moi. Tu n'en croiras pas tes yeux en voyant où nous habitons en ce moment, Anupam et moi. On se séchera plus tard.

Elle nous entraîne dans les étages, puis le long d'un couloir au tapis luxueux. Je voudrais que mon regard ait le don de traverser les portes pour détecter la présence éventuelle de Karun à l'intérieur.

– *Namaste*, Bhaiyya, lance Guddi à l'adresse du garde armé qui se tient devant sa chambre.

Puis elle ouvre le vantail.

– Tu as vu ça ? C'est extraordinaire, non ? La superficie de toute une maison pour nous deux !

Guddi se dirige en sautillant vers le lit, s'y jette et se fait rebondir sur le sommier à plusieurs reprises. Elle ouvre la porte coulissante de l'armoire pour me montrer son peigne et son khôl, puis le tiroir de la table de nuit dans lequel elle a entreposé les cinq téléphones cellulaires déjà récupérés (bientôt six, avec celui qu'elle rapporte).

– Regarde un peu la taille de cette télé, Didi ! Ce sera notre écran de cinéma personnel quand on saura l'allumer.

Elle s'incline révérencieusement devant le Bouddha placé dans une niche au-dessus du lit, puis m'entraîne dans la salle de bains.

– Tu vois ça ? On dirait une chaise, mais c'est les toilettes, tu le crois, toi ?

Elle s'assied dessus et tire la chasse d'eau avec excitation pour prouver ce qu'elle avance.

– Quel déluge ! Ça doit vous nettoyer automatiquement le derrière, mais je n'ai pas encore compris comment ça marche.

Elle inspire profondément :

– Respire-moi ça... ça sent si propre... la rose, ou le jasmin. Les yeux fermés, tu pourrais deviner, toi, qu'on est dans des W-C ?

Jaz s'enferme derrière nous dans les toilettes pendant que Guddi m'emmène sur le balcon.

– Gaurav *bhaiyya* aura assez de place pour s'étirer, il peut dormir ici, et comme ça on n'aura pas à partager la chambre avec lui la nuit. Ce sera bon de se blottir à côté de toi, Didi, le lit est tellement grand qu'hier soir, Anupam et moi, on y était comme perdues.

Je m'approche de la vitre. En bas, les garçons d'hôtel tentent de

faire sortir Shyamu qui folâtre toujours dans l'eau de la piscine. Contrairement à la suite nuptiale d'où Karun et moi contemplions la plage, la chambre donne sur la cour intérieure. Je pense à tous les occupants de l'hôtel, aux centaines de fenêtres et balcons qui ont vue sur ce patio. Quelques lumières s'échappent même des petits bâtiments qui bordent le bassin. Les chances de retrouver Karun se sont multipliées, mais mon entreprise va encore exiger une dose considérable de bonne fortune.

– Écoute, Guddi, je cherche mon mari. Il est arrivé ici avec trois amis, en camionnette, il y a quelques jours. Ce sont tous des scientifiques que Devi *ma* en personne a fait venir. Alors, réfléchis, est-ce que tu as entendu parler d'un groupe de ce genre qui résiderait dans l'hôtel ?

Elle plisse le front, se concentre, et demande finalement :

– C'est quoi, un scientifique, Didi ?

Je tente de le lui expliquer, mais elle s'embrouille de plus en plus, surtout quand Jaz, revenu de son séjour anormalement long aux W-C, se mêle à l'interrogatoire.

– Je ne suis là que depuis hier soir, dit-elle en chevrotant, les traits tombants, au bord des larmes.

Puis, soudain, son regard s'éclaire.

– Mais je sais à qui tu peux t'adresser. Il faut juste qu'on demande d'abord la permission à Chitra *didi*.

– Chitra *didi* ?

– La gouvernante. Je suis sûre qu'elle te permettra de nous suivre à l'étage une fois qu'on se sera séchés.

– À l'étage ?

Guddi m'adresse un regard surpris.

– Ben oui, quoi, chez Devi *ma*. Elle sait tout, elle. Pas une feuille ne tombe sans qu'elle soit au courant.

Avec son sifflet au cou et ses baskets blanches, Chitra, l'aînée des assistantes de la Devi, ressemble à un entraîneur fulminant. Elle fond sur Guddi pour la morigéner et nous remarque à peine, Jaz et moi.

– Je ne t'avais pas prévenue que tu avais une entrevue avec Devi *ma* ce soir ? Tu es trempée comme une soupe ! Comment as-tu pu te mettre dans cet état ? On a déjà perdu tous les saris d'Ouper Devi dans le sabotage du train... Tu n'imagines pas le mal qu'on a eu à se les

procurer.

– Ce n'est pas ma faute, Didi, c'est Shyamu. Il a sauté dans la piscine.

– Et qui t'a permis de sortir avec lui ? Je t'ai dit de t'entraîner dans le jardin, vrai ou faux ? Tu as cru pouvoir t'en aller comme ça sur son dos le premier jour que tu le montes ?

– Mais chez moi, au village, je...

– Ah, chez toi ! Je suis sûre que tu ne manques pas d'histoires à raconter sur ton village. Là-bas, les éléphants te berçaient chaque soir pour t'endormir, ça va de soi. Allez, enlève ton sari, on va essayer de le repasser pour le sécher. Celui d'Anupam ne vaut pas mieux : elle n'était pas dans la cuisine depuis deux minutes qu'elle s'aspergeait le devant de sauce. Résultat, on dirait qu'on a mis son vêtement à teindre dans une bassine de curry de pommes de terre. Tu seras donc seule, et Devi *ma* sera furieuse. On lui avait promis que vous seriez plusieurs à l'accompagner dans sa prochaine apparition, habillées en phosphorescent comme les demoiselles de compagnie d'Ouper Devi.

– Et pourquoi on ne prendrait pas Sarita *didi* avec nous ? Elle porte le même vêtement.

Chitra examine mon sari.

– Vous aussi, vous avez décidé de sauter tout habillée dans la piscine pour prendre un bain ! Mais qu'est-ce que ça veut dire ? C'est une épidémie ! Arrêtez de me regarder avec des yeux ronds et enlevez votre sari, il n'y a pas de temps à perdre.

Pendant que les vêtements sèchent, Chitra supervise nos préparatifs. Elle repeint les points blancs de mariée autour des sourcils de Guddi et déclare qu'il ne servirait à rien d'en faire autant pour moi. Curieusement, elle ne s'oppose pas à la suggestion de Guddi d'emmener Gaurav *bhaiyya* avec nous : Devi *ma*, apparemment, a un faible pour les garçons de compagnie. Jaz refuse tout net quand on lui demande d'échanger ses vêtements mouillés contre l'uniforme beige et blanc. Redoute-t-il de révéler son identité musulmane en se déshabillant ? J'ai plutôt l'impression que c'est son sens de l'élégance qui est froissé. Il consent seulement à se laisser nouer une écharpe rouge vif en turban lorsque Chitra lui met les points sur les i d'un ton ferme : l'accès à Devi *ma* est interdit à toute personne tête nue.

– Vous êtes très beau, Gaurav *bhaiyya*, lui dit Guddi en rougissant tandis qu'il se pavane devant un miroir en ajustant son couvre-chef.

Oui, c'est bien ça, il y a quelque chose de la vanité du paon en lui, et pas qu'un peu.

Chitra ne se souvient pas d'une camionnette, bleue ou de quelque couleur que ce soit, qui serait entrée dans l'hôtel.

– Tout ce que j'ai vu dans l'allée, ce sont les éléphants, du moins au cours des deux semaines passées, dit-elle, puis, doutant de l'épisode des scientifiques dans son entier, elle ajoute : les gens arrivent ici par milliers de leur plein gré, Devi *ma* n'a pas besoin de convoquer qui que ce soit. Mais vous n'avez qu'à le lui demander. Elle seule, avec ses pouvoirs surnaturels, peut se rappeler les centaines de fidèles à qui elle donne sa bénédiction.

Dans l'ascenseur, Chitra glisse une carte magnétique dans une fente pour faire démarrer la cabine.

– Vous savez qu'il n'y a pas un seul générateur en marche dans l'hôtel ? Le pouvoir de Devi *ma* est si grand qu'elle nous fournit toute l'électricité dont nous avons besoin. Depuis qu'elle est là, nous n'avons pas connu une seule panne de courant.

À l'approche du troisième étage, je me demande si une coïncidence fantastique ne va pas nous conduire à ma chambre nuptiale, où Devi *ma* tiendrait sa cour sous le regard critique de Karun prenant des notes dans un carnet. Mais non, l'ascenseur continue pour s'arrêter au cinquième et dernier étage. Devi *ma* a élu domicile dans la suite présidentielle.

Derrière les Kaki imposants qui montent la garde à l'orée de l'escalier de secours, barrant le passage, des dizaines de visages pleins d'espoir cherchent à voir ce qui se passe. D'autres visiteurs, qui semblent avoir échappé à leur surveillance, vont et viennent en grand nombre sur le palier, bloquant notre progression. Chitra donne un coup de sifflet et tape du pied par terre comme pour faire fuir une bande de souris.

– Vous voyez ce que je veux dire quand je parle de milliers de gens ? Vous ne vous rendez pas compte de la chance que vous avez de pouvoir la voir en privé.

Nous sommes fouillés successivement par deux duos de gardes. Je retiens mon souffle quand ils effleurent le corps de Jaz, mais aucun d'eux ne trouve son revolver (il l'a caché chez Guddi, me murmure-t-il, derrière la vasque d'eau des toilettes). Il faut encore, barrière ultime avant d'accéder à la Devi, passer sous les fourches caudines de

deux employés qui vérifient les identités. Ils lèvent des yeux clignotants de leurs registres et nous adressent un regard torve. Je m'attends à ce que Chitra nous fasse passer sans examen. Non seulement il n'en est rien, mais elle doit répondre elle aussi à leurs questions tatillonnes.

Les clameurs hystériques des foules quémandeuses d'audience ont fait flamber le cours de mes attentes : la Devi va-t-elle se mettre à jeter des étincelles et s'élever en spirale dans sa suite comme elle l'a fait sur la tourelle ? Ou bien va-t-elle apparaître telle qu'on la représente sur certains calendriers illustrés, en Lakshmi émergeant d'un lotus, des flots de guirlandes dévalant le long de son cou ? Guddi se répand en conjectures dithyrambiques sur les forêts enchantées et les villes en or massif qu'elle s'attend à trouver derrière la porte. Je crois lire un certain désarroi sur ses traits lorsque, Chitra nous ayant fait entrer, elle découvre une pièce immense, impeccablement aménagée dans un style occidental ultramoderne. Après le carnaval mogol, maurya, rajpoute et chola qui bat son plein aux étages inférieurs, l'effet est sidérant. Est-ce là le summum, l'aspiration ultime de la culture indienne ? Entre les murs pastel, le mobilier d'entreprise et les tableaux abstraits, si insipides que les Kaki n'ont même pas pris la peine de les vandaliser, la seule concession à l'indianité traditionnelle est un trône vide, du genre clinquant de ceux que les familles louent à l'occasion des mariages hindous pour y asseoir les nouveaux époux. Guddi se précipite pour se prosterner devant le siège.

– Par ici !

Chitra nous conduit sur la terrasse, heureusement rachetée par la présence de nouveaux bouddhas sous des dômes mogols. Un *gopuram* se dresse même au-dessus de l'escalier de secours. Un petit bosquet de palmiers en pots flanque une piscine à débordement qui semble se jeter directement dans la mer d'Arabie. Des serveurs s'empressent, chargés d'assiettes, de bouteilles et de coussins, des électriciens s'affairent à grand renfort de câbles autour des installations audio. Un attroupement de dévots, dans un coin, semble sur le point de déborder le cordon de gardes. Au milieu de cette activité de ruche, la Devi reste invisible. Un second trône, aussi tarabiscoté que le premier et tout aussi vide, est installé sur le bord de la piscine.

– Devi *ma* n'aime pas s'y asseoir, elle le trouve trop dur, explique Chitra, et elle nous désigne une chaise de plage qui nous tourne le dos.

Allez-y, mais ne restez pas plantés comme des piquets, touchez-lui les pieds.

Je reste d'abord dubitative devant la banalité du siège, ses lattes de plastique purement fonctionnelles, son cadre en alu gris. Puis je remarque les pieds qui reposent sur un coussin de brocart rouge dans un chatoyement d'or pur, telles des idoles présentées à la vénération des fidèles. Guddi, animée d'une ferveur quasi fétichiste, se jette aussitôt sur eux pour les couvrir de baisers.

Je demeure immobile, à regarder. J'ai toujours pensé que Devi *ma* était une imposture, mais si le contraire était vrai, si elle incarnait une lueur de divin ici-bas ? En observant son visage, pourtant, l'illusion se dissipe. Ce sont les fines ridules, près des sourcils et du menton, qui vendent la mèche : l'or n'est que du toc, qu'une couche de peinture. Le pigment crée un masque où le blanc de ses yeux surnage avec éclat. Niché entre plusieurs oreillers rebondis, son corps paraît encore plus petit qu'il m'était apparu sur la tourelle du palace. Qu'on soit allé chercher une naine pour jouer les déesses ne laisse pas de m'étonner. À ce stade de mes réflexions, je l'entends nous souhaiter la bienvenue et je m'aperçois qu'il s'agit d'une enfant, de sept ou huit ans tout au plus.

– Je suis si contente que vous soyez venues. Savez-vous quel est l'unique remède contre tout le malheur d'ici-bas...

Les mots ressemblent à s'y méprendre à ceux qu'elle a prononcés du toit de l'Indica, mais la voix est différente, l'élocution, difficile.

– ... Contre la peur et... le danger... contre la peur et le danger et...

– *Les conflits !* souffle Chitra.

Relancée, la Devi répète le mot plusieurs fois avant de terminer sa phrase.

Guddi finit par s'arracher aux pieds de son idole et je m'incline vers eux à mon tour. En ouverture et à plat, surélevés à une hauteur aisément accessible pour les fidèles, ils ne bougent pas au contact de mes mains. Ils sont potelés comme tout le reste de son corps, même la plante semble charnue.

– Je suis votre protectrice, je suis votre sauveuse..., récite la fille avant d'oublier de nouveau ce qui doit suivre. Elle bégaie à plusieurs reprises une suite de mots, puis tend le bras vers une bouteille de coca posée sur une table en plastique à côté d'elle.

C'est alors que j'aperçois sa paire de bras supplémentaire. Les deux appendices émergent de ses épaules, le droit plus long que le gauche, mais tous deux rabougris et dépourvus de coude. Je crois d'abord que ce sont des prothèses qu'on lui a collées dans le dos pour faire impression. Mais non, l'extrémité du gauche est bel et bien un moignon de chair terminé par de petites excroissances, suggérant une malformation d'origine génétique.

– Parce que vos pieds ont foulé ce sable, je vous garderai pour toujours sous ma protection, émet-elle tout à coup, la mémoire rafraîchie par la caféine.

La main parfaitement formée qui termine le bras auxiliaire droit me fascine. Les doigts se meuvent et se plient inconsciemment alors qu'elle se concentre sur son texte. On dirait les pattes d'une araignée. Le membre est trop court pour se saisir de la bouteille de coca, mais après qu'elle a porté celle-ci à sa bouche grâce au bras normal, les doigts supplémentaires révèlent leur agilité en tirant la paille du goulot pour l'approcher de ses lèvres. Je voudrais les toucher, les serrer, palper les os sous la chair pour m'assurer qu'ils sont réels.

– Pourquoi me fixes-tu comme ça ? demande-t-elle, s'arrêtant entre deux gorgées.

– Je suis désolée, Devi *ma*, j'étais absorbée... absorbée par vos paroles.

Elle me jette un regard coléreux, puis se tourne vers Chitra :

– Où sont mes demoiselles de compagnie ? Hier, tu m'avais promis qu'elles danseraient sur le toit-terrasse au-dessous de moi en sari lumineux.

– Pardonne-moi, Devi *ma*, il y a eu un contretemps. L'ennemi a attaqué notre train et volé les costumes. Seules ces deux compagnes ont réussi à s'en sortir. Si tu veux bien, je vais éteindre, tu verras l'effet produit par leurs saris.

La démonstration est un échec. Peut-être ne fait-il pas assez sombre autour de nous, à moins que le séjour dans l'eau ait été fatal à la phosphorescence. Toujours est-il que nos vêtements refusent de jouer leur rôle. Guddi réussit à produire quelques vagues luminescences du côté des bras et sur la poitrine, mais autour de mon corps, le tissu flotte, aussi dénué de vie qu'un linceul. Après avoir hurlé qu'elle veut la tête des responsables du déraillement, la Devi se tourne vers moi :

– Montre-moi ton offrande.

Chitra, heureusement, m'avait prévenue de l'obligation d'apporter un cadeau. Je sors le dernier paquet de gâteaux secs à l'orange, que son emballage imperméable a sauvé de la dissolution, et je le dépose sur le coussin entre les deux pieds de la fille. Elle arrache le papier – j'essaie de ne pas garder les yeux rivés sur sa main supplémentaire qui farfouille dans le paquet – et porte un biscuit à sa bouche. Elle le mâchonne puis, sans crier gare, elle me recrache le résidu en pleine figure :

– C'est infect ! Tu cherches à m'empoisonner ?

Je m'essuie le visage, sans remarquer à temps le signe de tête frénétique que m'adresse Chitra pour m'en dissuader. Mon geste enrage la fille :

– C'est tout le cas que tu fais de ma bénédiction ! Tu ne sais donc pas que tout ce qui émane de moi est consacré ? Que c'est un *prasad* ? Comment oses-tu ?

Elle se serait jetée sur moi si Chitra et Guddi n'étaient intervenues.

– Pardonne-lui, Devi *ma*, elle ne savait pas. La prochaine fois, elle t'apportera les biscuits à la crème que tu aimes.

Alors, me saisissant par l'occiput et le pressant, elles me forcent à frotter de mon front les pieds de la fille.

– Relevez-la, ordonne-t-elle.

Les autres obéissent et me maintiennent entre elles deux. Je m'attends à être bénie de nouveau par les crachats de la Devi, mais elle choisit cette fois de secouer la bouteille de coca et d'en projeter la mousse sur moi. Voyant le breuvage dégouliner sur mon corps, elle éclate de rire, avant de me lancer la bouteille au visage. J'entends le verre siffler à mes oreilles, puis se briser en heurtant le sol derrière nous.

– Alors, qu'est-ce que tu as d'autre pour moi ?

– Elle a apporté une grenade, Devi *ma*, dit Guddi, et je me retourne vers elle, outrée.

Le fruit est tombé au moment où j'ôtai mon sari mouillé pour le repasser. Je l'ai ramassé aussitôt discrètement, sans remarquer qu'on m'avait vue.

– Allez, montre à Devi *ma* comme elle est bien rouge.

– En fait, c'est pour mon mari. Je serais heureuse de l'offrir à Devi *ma* si elle m'aidait d'abord à le retrouver, dis-je, n'ayant pas du tout

l'intention de me séparer de mon butin.

La fille entre dans une colère noire :

– Qu'est-ce que tu t'imagines, que tu peux marchander avec *Devi ma* ? Donne-moi ce fruit immédiatement, ou je te fais jeter du haut de la terrasse !

Voyant que je ne fais pas un geste pour lui obéir, elle appelle les gardes. Guddi me supplie de céder tandis que deux Kaki approchent. La mort dans l'âme, je m'exécute. La fille jongle un court instant à trois mains avec le fruit, puis le presse des excroissances de son moignon pour évaluer son degré de maturité. Avant que j'aie pu l'en empêcher, elle mord dans la peau comme s'il s'agissait d'une pomme.

– Pouah, c'est amer ! s'exclame-t-elle en recrachant graines, pelure et membrane, puis elle jette le reste par terre.

Je contiens à grand-peine la pulsion de me ruer sur mon trésor qui rebondit plusieurs fois avant de basculer dans le vide par-dessus le bord de la terrasse.

– Je te ferai noyer dans la mer ! Je te ferai écraser par les éléphants ! Ça t'apprendra !

Guddi et Chitra supplient la fille d'avoir pitié de moi, quand Jaz intervient :

– Attendez, *Devi ma*. Cette grenade ne vous était pas destinée. Le présent que mon amie vous a préparé, c'est moi qui l'ai.

Il fouille dans ses nombreuses poches, trouve ce qu'il y cherchait et le dépose dans les mains tendues de la fille.

– Depuis des jours et des jours, mon amie me répète : « Voilà ce dont *Devi ma* a envie, voilà ce qu'elle va adorer. »

Devant mes yeux horrifiés, je le vois lui offrir le Marmite.

La fille pose un regard soupçonneux sur le pot en verre ; de méfiance, les doigts de sa main supplémentaire se crispent en forme de point d'interrogation.

– Qui me dit que ce n'est pas du poison ?

Je cherche un moyen de retenir Jaz, de lui faire comprendre la folie de son pari. Comment cette fille pourrait-elle aimer un goût aussi étranger aux siens ? Mais déjà, il a ouvert le pot et mange un peu de Marmite lui-même pour prouver son innocence.

– Attendez un peu d'y avoir goûté... Miam... C'est délicieusement salé...

Sa curiosité éveillée, la fille renifle la pâte, puis redresse un de ses

doigts courbés pour le plonger dans le pot.

– C'est très noir !

Elle le porte à sa bouche. À ma surprise, au lieu de cracher et d'ordonner qu'on amène les éléphants, elle prend une expression songeuse.

– Ça ne ressemble à aucun des chutneys que je connais.

Elle en reprend, puis esquisse un sourire timide qui découvre ses dents.

– Ça chatouille la gorge. *Devi ma* est satisfaite.

Jaz est aussitôt sacré disciple favori de *Devi ma*. Elle lui permet de toucher non seulement ses pieds mais le membre de son choix, y compris les excroissances de ses appendices brachiaux. Elle détache ses cheveux et lui en balaie le visage pour jouer – bénédiction, dit-elle, qu'elle vient d'inventer pour lui. Elle insiste pour qu'il lui serve de sa propre main des bouchées de *samosa*, qu'il s'avise de plonger chaque fois dans le Marmite. Cette attention lui attire encore plus d'égards. Ils partagent à grandes goulées des bouteilles de Coca comme les acteurs d'une pub télé et gloussent en voyant les bulles leur ressortir par le nez. En marque d'appréciation toute personnelle, elle régurgite un *samosa* mâchouillé dans sa main et le lui tend en manière de *prasad*. Jaz n'a d'autre choix que de l'avaler avec toutes les mimiques de l'amour – que dis-je, du pur délice.

Quand arrive le moment de sa nouvelle apparition, la donzelle insiste pour que Jaz (dont elle a décidé qu'il serait son cheval, son *Gaurav-ghoda*) la porte sur ses épaules jusqu'à la tourelle. Un serviteur ouvre à l'extrémité du toit-terrasse une petite porte en fer sur un chemin de ronde longeant les créneaux. Jaz, monture joviale, s'y engage avec sa charge ravie. Arrivé à la tourelle, il aide personnellement la fille à monter sur une sorte de soucoupe formant socle, sous les yeux d'une équipe d'assistants. Lorsqu'il revient, je lui lance :

– Bigre ! Nous voilà devenu le toutou à sa *Devi* !

– Pour mieux récupérer votre mari ! me rappelle-t-il.

Les feux d'artifice commencent, les fusées s'élancent en sifflant, des fontaines de feu jaillissent tout autour de nous. Avec toutes ces cascades d'étincelles qui dévalent la moindre paroi, comment l'hôtel peut-il avoir évité jusqu'ici les incendies ? De larges lotus

s'épanouissent entre les mains auxiliaires de la Devi. À gauche, la tige a été insérée par Chitra le long d'une crevasse entre les excroissances du moignon.

– On essaie de lui faire apprendre par cœur ce qu'elle doit dire pour qu'elle puisse s'adresser directement à la foule, nous fait-elle savoir tandis que la gamine accompagne en synchro labiale les mots préenregistrés issus des haut-parleurs.

Sur un certain signe de Chitra au technicien du tableau de commandes, la soucoupe commence à tourner.

– Regardez-moi ça ! s'exclame-t-elle à la vue des gerbes d'étincelles qui fusent de la base tandis que l'appareil s'élève lentement en spirale.

C'est peut-être l'engin des studios Mehboob dont Sequeira disait qu'il avait dû se séparer, me dis-je tout à coup, et la question qui va de soi jaillit de mes lèvres : si Devi *ma* est bien réelle, ne devrait-elle pas être capable de léviter par ses propres moyens ? Pourquoi avoir recours à ces artifices ?

Guddi, choquée, me conjure de bannir ces pensées blasphématoires de mon cerveau avant que Devi *ma* ne me pulvérise sur place, mais Chitra la coupe d'un geste de la main :

– C'est vrai, pourquoi une déesse bien réelle n'exposerait-elle pas ses pouvoirs ?

Elle adresse sa question du regard à Guddi, à moi et à son public, tel un professeur encourageant sa classe apathique à se remémorer une leçon apprise.

– La réponse est simple : ce n'est pas la bonne question. Demandez-vous plutôt pourquoi il faudrait douter de la réalité de Devi *ma*, quand elle s'est donné la peine de s'offrir à nous sous la forme de cet avatar. Où est la preuve authentique ? Dans la guérison des innombrables éclopés qui viennent solliciter sa grâce ou dans l'exécution de tours dignes d'une bête de cirque ? Recomptez ses bras, et dites-moi ce que vous voulez de plus.

Je réprime l'envie de lui dire que tous les bras qu'elle invoque ne sont pas des membres à part entière, que leur somme n'est pas exactement égale à quatre. Les serviteurs rivent des yeux extatiques sur le miracle désormais certifié authentique, mais je ne saurais dire ce que Chitra en pense réellement. Son discours était-il destiné aux seuls courtisans ou croit-elle foncièrement en la Devi ?

Aujourd'hui, le spectacle se termine sur une chute différente. Au

moment où la fille touche à son zénith, une énorme figure de buffle apparaît en se balançant, hissée du sol à l'aide d'un câble. J'ai déjà vu ce genre de scène lors de célébrations liées au film dans lesquelles on retrouve l'épisode mythique de la victoire de la déesse sur le démon buffle.

– Je suis Mahisha, le démon, que ni Vishnou ni Shiva n'ont pu soumettre, entonne une voix dans les haut-parleurs. Je suis le Seigneur des Trois Mondes, et tu seras ma femme.

S'ensuit un échange de menaces. La Devi promet au démon qu'elle va lui couper la tête et laper son sang. Pour finir, apparaît dans sa main un de ces tridents qui envoient à travers l'espace des rayons laser, pour mettre le feu au buffle. Des chaînes de pétards éclatent à l'intérieur de son ventre, des lueurs de déflagrations rouges et vertes lui sortent par la bouche et la queue. D'énormes vivats ébranlent la foule tandis que l'animal est absorbé par les flammes.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

À l'intérieur de la cage thoracique du buffle, derrière les côtes en métal, il me semble entrevoir une ombre, une silhouette qui se tord et tressaille, en proie au feu. Je la désigne du doigt à Jaz, mais des nuages de fumée s'interposent avant qu'il ait pu l'apercevoir.

– C'est l'esprit du démon buffle, dit Chitra, purifié par la grâce de Devi *ma*.

– On aurait dit que quelque chose de vivant était emprisonné à l'intérieur. Ou *quelqu'un*.

– Un esprit, rien d'autre. Que Devi *ma* a libéré, répond-elle, le visage serein à la lueur des flammes.

Le spectacle terminé, Gaurav-ghoda charge la donzelle divine sur ses épaules et retourne la déposer sur son trône. L'heure est venue de bénir les pèlerins, du moins les plus riches d'entre eux. Chitra lui désigne Roop Kumar, l'idole de cinéma, qui abandonne sa suite avec réticence pour venir s'incliner seul devant la Devi. Elle lui présente ensuite un gentleman rebondi en costume, propriétaire de la Mumbai Cricket League. Lui succède le président de Mody Industries en personne, que tout le monde reconnaît pour l'avoir vu en photo dans les journaux, qui vient toucher les pieds de la fille. À mesure qu'on avance dans la séance de bénédictions du soir et qu'on passe à des dévots plus modestes, la Devi devient revêche. La plupart des solliciteurs souffrent d'une maladie et viennent se faire soigner. Elle

les renvoie après leur avoir vaguement imposé les mains sur la partie affectée du corps.

– Seulement un problème par personne ! aboie-t-elle à l'adresse d'une femme qui lui déclare avoir un cancer et du diabète.

Un homme qui refuse de s'en aller sans une note écrite à l'intention de son fils paralysé qui n'a pu se déplacer la met dans une telle rage qu'elle lui plante son propre stylo-plume dans l'avant-bras.

– Je crois qu'il est temps de mettre fin à l'audience, murmure Chitra. Hier soir, elle est allée jusqu'à mettre à mort des gens. Il ne faudrait pas qu'elle recommence.

À la requête de Chitra, Jaz soulève de nouveau la Devi sur ses épaules et lui fait faire le tour du toit-terrasse pour la détendre. Elle lui arrache son turban qu'elle perche sur son propre crâne et pouffe de rire quand il lui tombe sur les yeux, arrêté par son nez.

– Devi *ma* va-t-elle encore distribuer des bénédictions ce soir, cette fois pour son loyal destrier ? demande Gaurav-*ghoda*. Puisse-t-elle m'aider à retrouver la personne que nous cherchons, celle dont parlait mon amie.

– Tu veux dire son mari ? Le mari de cette femme qui a voulu m'empoisonner ?

– C'est elle qui vous a apporté le chutney que vous aimez tant, vous vous rappelez ? Son mari m'est plus cher que pourrait l'être n'importe quel frère.

Sa déclaration a des accents si sincères que l'inquiétude m'envahit.

La fille m'adresse un regard mauvais tandis que Jaz lui explique qu'un bus est venu chercher Karun et ses collègues pour les emmener la voir.

– Devi *ma* accorde ses bénédictions à de si nombreux fidèles qu'il ne lui est pas possible de se les rappeler tous après si longtemps, je le sais bien. Mais avec sa permission, mon amie et moi pourrions jeter un coup d'œil dans l'hôtel.

La fille réfléchit un moment, puis donne son accord.

– D'abord, tu me fais faire le tour de la piscine et des palmiers.

Jaz manque de s'étrangler quand, ayant saisi ses cheveux comme elle l'aurait fait de la crinière d'un cheval, elle tire violemment sa tête en arrière :

– Plus vite, cette fois.

JAZ



À peine avons-nous passé la porte que la méchante petite sorcière de l'Est me rappelle :

– Devi *ma* veut faire encore un tour ? dis-je, et elle acquiesce d'un hochement de sa petite tête grasse.

Je ne manque pas, cette fois, de me blinder à la pensée de ce qui m'attend quand elle m'enfourche. Le Jazter a appris qu'un kilo de Devi *ma* pèse plus lourd que le plus lourd des éléments connus de l'homme.

– Encore ? demandé-je à l'issue d'un galop aller-retour vers la tourelle, et Sa Très Haute Porcinité me replonge dans l'effroi en faisant oui de la tête.

Le Jazter n'a jamais rien compris à la religion, mais si telle est la destinataire de la foi des citoyens, celle par laquelle ils croient qu'ils seront sauvés, ne méritent-ils pas simplement de mourir ?

Peut-être suis-je trop cruel envers Miss Marmythomane. Allongé à ses pieds toute la nuit, j'ai écouté le récit de sa vie, de pauvreté en papauté, de destitution en Devi-nité. Le conteur impartial que je suis se doit de présenter l'aspect touchant des personnages les plus pénibles auxquels il a affaire. Personne ne pourrait rester indifférent à la vue du profond sillon qui entaille son appendice gauche. Il atteste que sa mère a purement et simplement tenté de sectionner le bras excédentaire et que si elle n'y a pas réussi, c'est que le couteau dont elle se servait était trop émoussé pour scier l'os. Sans parler des autres traces de maltraitements, cicatrices de coups sur le dos, lacerations à la nuque, brûlures de cigarettes sur les mollets, tous stigmates qu'elle exhibe à ma vue avec fierté.

– Dire que je pourrais n'être encore qu'une mendiante devant le bureau de poste de Sion, dit-elle, la gorge un peu serrée sous l'effet de cette révélation.

Ses larmes sèchent vite, cependant, évaporées par la rancœur torride accumulée au fil des ans.

– Quand je pense à tous ceux qui m'ont craché dessus, aux chiens qui riaient en voyant le nombre de mes bras sans comprendre que c'étaient les signes de Devi !

À présent ces membres ont accédé au statut de reliques sacrées, et seuls quelques élus peuvent se permettre de les toucher sans mettre en danger leur intégrité physique. Le Jazter, favori parmi les favoris, a tiré la combinaison gagnante en trouvant dans quel ordre masser phalanges et excroissances pour la faire roucouler d'aise. Ainsi ramenée au calme, dans un état proche de l'hébétude, elle confie qu'elle a une dette envers Baby Rinky.

– C'est elle qu'ils ont d'abord voulu engager, même si elle n'était qu'une fausse déesse de cinéma. Si sa mère n'avait pas insisté pour que la famille quitte Mumbai quand les choses se sont aggravées, peut-être qu'ils ne m'auraient jamais découverte. J'étais tellement maigre à l'époque qu'ils ont dû m'engraisser en me bourrant de *laddoo* pendant une semaine.

Elle s'arrête brusquement et lève un regard rêveur vers le ciel.

– Jouer le rôle principal, un jour, dans mon propre film, c'est ça que je voudrais faire. Tu crois que je plairais au public ? Après tout, la *vraie* Devi, c'est moi.

– Bien sûr que oui, Devi *ma*, ils vous adoreraient. Vous auriez un succès fou, bien plus grand que Baby Rinky !

Elle rit. Elle me caresse affectueusement la joue de ses orteils tendus.

– Ne t'inquiète pas, va, je ne te laisserais pas tomber. Je te ferais jouer dans mon film. Tu serais le cheval de Vishnou, tiens ! C'est le rôle idéal pour toi, non ? Toujours à galoper et à sauter et à bouger dans tous les sens. Qu'est-ce que tu en dis, Gaurav-*ghoda* ?

Quelque part au cours de l'énumération interminable de ce que nous ferions ensemble (voyager à travers ciel dans un char magique, manger les mêmes saveurs de glaces que Baby Rinky sur la Lune, tuer quantité de méchants avec de très très gros calibres), elle s'endort. Aussi incroyable que cela puisse paraître au Jazter, elle a l'air innocente. Un souffle régulier s'échappe de ses lèvres, ses joues ont le rebondi des joues d'un bébé. Je dégage les boucles de cheveux que ses doigts agrippent affectueusement – et douloureusement – puis je m'allonge par terre près de sa chaise longue et je m'endors. Au matin, elle me réveille avec un verre de jus de fruits.

– Mon élixir d'immortalité, je l'ai préparé pour toi.

Élixir, tu parles. C'est de l'urine, encore fumante. Il m'est impossible, lui dis-je, d'accepter une telle offrande alors que ses dévots

tant éprouvés attendent son *prasad* depuis si longtemps et avec une telle patience derrière le rempart de sa garde. « Devi *amrit* ! » larmoient-ils, avant de se saisir du verre pour avaler joyeusement une gorgée du breuvage. Le Jazter ne comprend pas très bien, mais *chacun ses goûts**, comme on dit en France. Ça doit être un truc d'hindous.

Heureusement, avant que cette usine à *prasad* personnelle puisse produire une offrande plus solide à partir de tous les *samosa* qu'elle a ingurgités la veille et digérés pendant la nuit, on l'appelle de l'étage inférieur. La *puja* est à neuf heures, Devi *ma* doit présider le rite au titre d'idole en résidence et accueillir la vénération des participants. Entre deux bouchées de *laddoo*, elle me donne sa bénédiction pour me lancer sur la piste des scientifiques. On doit m'accorder toutes les autorisations, dans tous les locaux de l'hôtel, ainsi qu'à Guddi, Chitra et Sarita, qui m'accompagneront. Au moment de me quitter, elle hésite. Et si elle venait, elle aussi ? Ça pourrait être une chevauchée fantastique. Elle le pense littéralement. Elle s' imagine portée sur les épaules de Gaurav-*ghoda* d'une pièce à l'autre, découvrant des lieux qu'elle n'a pas encore vraiment explorés. Mais le vermillon, l'encens, les clameurs de ses fidèles l'appellent en bas, pour ne rien dire, juste ciel !, de la promesse d'autres sucreries.

– Reviens vite ! me dit-elle sur un ton d'avertissement, et me voilà libre pour un petit moment.

Enfin, j'ai acquis la permission de la divine gloutonne de me mettre à la recherche de Karun. Et maintenant, comment faire pour le retrouver ? Je ne peux pas appeler la réception ou le standard et donner simplement son nom. Quand je lui demande où sont consignées les informations sur les occupants de l'hôtel, Chitra se montre évasive :

– Devi *ma* sait où loge le plus petit insecte dans cet hôtel. Elle n'a pas besoin de consulter quoi que ce soit.

– Certes, mais vous, si. Quand elle exige de voir quelqu'un, par exemple, comment faites-vous pour le trouver ?

– On pose la question aux types qui tiennent les bureaux devant sa porte. Ils écrivent les numéros de chambre de tous les pèlerins qui viennent la voir.

Les employés protègent farouchement leurs registres. Interrogés, ils émettent des grondements hostiles quand Chitra en appelle à

l'autorité suprême de Devi *ma* pour examiner leur contenu. Le nom de Karun ne figure nulle part.

– Vous êtes sûrs de n'avoir pas fait d'erreur ?

En guise de réponse à ma question, les grondements enflent en vitupérations. Chitra nous entraîne vivement à l'écart.

Pourquoi Karun n'est-il pas mentionné sur ces pages ? Le doute aux yeux de faucon fond sur moi : Karun n'est jamais arrivé jusqu'ici, la camionnette l'a emmené ailleurs, qui sait s'il est encore dans cette ville ? Pour dissiper ces pensées insupportables, je prononce en moi-même une déclaration sans appel : Karun est *forcément* ici, puisque c'est la seule façon que nous ayons de nous revoir.

Note-t-on également les noms des nouveaux venus en bas, aux comptoirs du restaurant, là où ils font la queue pour s'enregistrer ? C'était le cas à un moment donné, pense Chitra, et nous descendons enquêter. Le hall de réception fourmille d'une activité de gare routière – les éléphants en prime, qui arrivent et qui partent à un rythme régulier, suivis de serviteurs prêts à récupérer les excréments dont ils sont prodigues. Le bar du café sert à présent de cantine aux Kaki ; plusieurs dizaines d'entre eux y sont debout au coude à coude, trempant du pain grillé sec dans le thé. Une multitude de solliciteurs mêlent leurs cris devant les comptoirs. Devant ce chaos, je comprends qu'il est inutile d'espérer. En admettant que nous accédions aux registres après avoir réussi à traverser la foule, nous n'obtiendrons jamais d'informations sérieuses à cet endroit.

Conclusion : il va nous falloir fouiller mètre par mètre le gigantesque labyrinthe qu'est l'hôtel : le hall et ses arcades débordant de monde, les quelque trois cents chambres de la clientèle (plutôt quatre cents, pense Chitra), les terrains divers, les couloirs, et même le dortoir improvisé, surpeuplé, qui a vu le jour dans la boîte disco du sous-sol. Chitra nous propose sans conviction de commencer par sonder la foule réunie dehors pour la *puja* de Devi. Elle semble déjà en avoir assez, regarde sa montre à tout bout de champ, marmonne qu'elle a autre chose à faire.

Les cris d'extase qui filtrent du jardin me ramènent vers la congrégation toute à l'euphorie de sa vénération. Rien à faire, je ne peux pas imaginer Karun dans ce contexte. Les chambres ne me semblent pas non plus très prometteuses. J'ai besoin de temps pour faire le tour de mes pistes possibles et en choisir une qui parle mieux

que les autres à mes instincts de *shikari*.

Sarita, quant à elle, a un plan. Elle est déterminée à visiter la 318, la suite nuptiale qu'ils ont occupée il y a trois ans.

– Je sais, ça a l'air complètement fou, mais il me semble le voir allongé sur ce même lit.

Sans autre raison que de lui faire plaisir, nous montons au troisième. Une bouffée de doute m'assaille tandis que Chitra glisse son passe dans la fente et ouvre la porte. Après tout, Karun portait des marques de sa nuit de noces quand je l'ai irrémédiablement perdu (cette suite équivalait pour moi à une scène de crime). Mais je n'avais pas lieu de m'en faire. L'intérieur est net de toute tache de sang, de toute présence fantomatique. Personne n'a dormi dans les draps repassés de frais qui doivent avoir été changés plusieurs semaines auparavant. Sarita étreint un oreiller contre sa poitrine comme pour en exprimer toute la nostalgie, puis passe sur le balcon et regarde la mer en silence.

Puisque nous y sommes, autant commencer nos recherches par le troisième. Nous explorons les chambres voisines, suivant Chitra qui chaque fois frappe à la porte et laisse passer trente secondes (délai qui s'avère bien court) avant d'ouvrir à l'aide de son passe magique. Dans la première, un couple replet lève des yeux écarquillés de son assiette de *paratha* en nous voyant, un producteur de films (un des VIP à qui la Devi a accordé audience la veille au soir) nous chasse, furieux, de la deuxième. La troisième est inexplicablement vide, à l'exception du chevreau qui est attaché à une longe dans la salle de bains.

– Oh ! Je peux l'emporter dans ma chambre ? supplie Guddi, qu'il nous faut littéralement arracher à l'animal.

Je n'arrive pas à comprendre quel ordre préside à l'attribution des lieux. La chambre suivante est occupée par des ouvriers en train de jouer aux cartes par terre sur des nattes. À notre vue, ils éteignent vivement leurs cigarettes et font disparaître leurs bouteilles de mauvais alcool.

Quelques portes plus loin, c'est une chambre où des noix de coco s'entassent le long des murs jusqu'au plafond. Guddi doit en rattraper plusieurs, qui se sont échappées dans le couloir à l'ouverture de la porte.

– Ah, ça ! fulmine Chitra. Celui qui a permis une chose pareille va devoir s'expliquer !

Elle fait plusieurs pas, soulève les draps, découvrant des amas de colifichets, des pyramides de tissu, des boîtes de sucreries moisies. La baignoire est remplie de fruits ; la plupart ont bruni et sont en train de pourrir.

– Ce sont tous les cadeaux qu'on apporte à Devi *ma*. Les serviteurs ne se foulent pas pour leur trouver une place : ils les fourrent dans n'importe quelle chambre libre.

Au moment où nous sortons, Sarita émerge de la salle de bains, euphorique, une grenade à la main.

– Regardez ce que j'ai découvert ! Pour remplacer celle que Devi *ma* a jetée du toit ! Elle est encore parfaitement mangeable, elle n'a même pas une égratignure sur sa peau.

Je la félicite d'un signe de tête, bien qu'en réalité ce cycle karmique d'adoption et de perte de grenade dans lequel elle semble empêtrée reste pour moi une énigme. Et pourquoi des grenades, exclusivement des grenades, et pas des pommes, des poires, ou mieux encore des cerises, tellement plus faciles à transporter ? Chitra lève un sourcil de reproche devant ce pillage des réserves de Devi *ma*, mais ne pipe mot quand Sarita fait disparaître le fruit, bien attaché, dans son sari.

Quelque part entre la 352, colonisée par des ados groupies de Superdevi et la 334 où une chanteuse professionnelle chante un hymne à Mumbadevi aux oreilles du grand manitou du ciment, je suis frappé par une évidence. Je ne mène pas cette recherche de la façon la plus intelligente. Et si nous tombions sur Karun ? Avec Sarita près de moi, à quelle réaction dois-je m'attendre de sa part ? Si l'on se reporte à l'historique de la situation pour imaginer ce qui peut se passer, il musellera ses désirs les plus profonds, il laissera la loyauté maritale remporter haut la main une victoire facile. Il me faut me débarrasser de Sarita et chercher Karun en solo si je veux, en admettant que je le retrouve, m'accorder une chance significative de le ramener à moi.

De fait, je ne m'attends pas à le dénicher dans une de ces chambres. Leurs occupants sont trop insouciant, l'atmosphère trop festive et la garde des Kaki bien trop clairsemée pour prétendre assurer la sécurité de quoi que ce soit. Si on avait amené Karun ici sous la menace d'une arme à feu, on le garderait prisonnier, enfermé à double tour. Sinon, qu'est-ce qui l'aurait empêché de s'esquiver pour tenter de retourner dans le sud de Bombay ? Faut-il que le contrôle

aux portails des gens qui sortent manque de sérieux, pour qu'on ait laissé Guddi décamper avec un éléphant tout entier !

J'en déduis que mes recherches doivent s'orienter vers les zones de sécurité renforcée.

– Je crois qu'on doit se scinder en deux groupes. Devi *ma* peut nous faire appeler d'une minute à l'autre, il faut accélérer.

Chitra s'insurge contre cette idée, mais je tiens bon, fort de l'autorité dont la Devi m'a investi. Elle tente alors de faire équipe avec moi, peut-être pour m'écarter subtilement de la bonne piste, ce dont je la soupçonne depuis le début.

– Oh, mais vous formez un duo formidable avec Sarita ! Laissez donc Guddi m'accompagner.

Les yeux de Chitra se plissent quand je lui réclame son passe. Elle en extirpe lentement un double de sa poche pour me le tendre.

Au moment de nous séparer, Sarita m'arrête :

– Comment allez-vous reconnaître Karun si vous ne l'avez jamais vu ?

Aïe ! Très juste... Je la regarde, pétrifié. Comment le Jazter a-t-il pu négliger un élément aussi important de la vraisemblance de son personnage ?

– Ma foi, je demanderai aux gens de se nommer, dis-je piteusement.

Sarita pince les lèvres, elle n'est pas dupe, sa méfiance marque un point. Alors, avant qu'un autre détail vienne compromettre mon départ, je les quitte, accompagné de Guddi, sur la promesse de les retrouver un peu plus tard chez Devi *ma*.

Dans un premier temps, nous parcourons les autres étages pour nous assurer qu'ils ne sont pas gardés, eux non plus. Je dois constamment rappeler Guddi à l'ordre. Les concepts de discrétion et de clandestinité lui sont parfaitement étrangers.

– On cherche son ami, déclare-t-elle à toute personne que nous croisons, client, Kaki, femme ou homme de chambre. C'est Devi *ma* qui nous en a donné la permission.

Elle va, vient et touche à tout, comme une enfant dans un gigantesque parc d'attractions. Elle court en se trémoussant d'un pied sur l'autre à travers les couloirs, rebondit sur les sofas des paliers, plonge au fond de chaque recoin pour tenter d'étoffer sa collection de

téléphones portables. L'escalier roulant qui relie le premier au rez-de-chaussée la fascine et l'effraie à la fois, avec ses marches avalées par le sol insatiable.

Quand nous en avons fini avec l'aile des chambres, Guddi s'ennuie déjà depuis un moment et suggère que nous rendions une petite visite à Shyamu.

– J'ai peur qu'il ait attrapé un rhume après son bain dans la piscine.

Lorsque je lui apprends que les écuries ne font pas partie de notre itinéraire, elle a l'air abattue.

– Alors, on pourrait au moins suivre la dernière partie de la *puja*, non ?

Je ferme les écoutilles pour me concentrer sur Karun coincé quelque part entre quatre murs de cet hôtel. C'est ce que je dois garder résolument à l'esprit, puisque sans cette certitude (n'importe quel *shikari* sait ça), il ne peut y avoir de jeu. En ce qui concerne ce bâtiment, la piste Karun est complètement muette. La réaction irritée des employés était justifiée : ils semblent bien, la Devi et lui, ne s'être jamais rencontrés.

Mais alors, qui a ordonné son enlèvement ? De toute évidence, le maître d'œuvre de ce grand spectacle, de cet immense temple improvisé à la Devi, l'organisateur des feux d'artifice, le pourvoyeur de l'électricité et des éléphants. Vu l'étendue de l'entreprise, il ne peut s'agir que de Bhim, le grand espoir blanc hindou, aussi habile que Vishnou à accomplir toute une batterie de tâches à la fois, à répondre aussi bien au besoin des musulmans de se faire massacrer qu'à celui de la nation d'être sauvée. Mais cela ne me dit pas ce qu'il pourrait bien faire d'une journée de scientifiques.

Pourquoi n'ai-je pas détecté de plus nombreux indices de sa présence à l'hôtel ? Fait-il profil bas pour garder les projecteurs braqués sur la Devi ? S'est-il enfermé dans une zone secrète avec son armure et ses hommes ? Si je parvenais à le localiser, retrouverais-je Karun du même coup ?

Je dresse mentalement l'inventaire des secteurs de l'hôtel que je n'ai pas encore explorés : les chambres du premier étage du bâtiment frontal, l'arcade qui abritait les salons et boutiques à côté du hall de réception, le dortoir disco du sous-sol. Il faut aussi compter la bâtisse annexe à moitié habitable, derrière la clôture du jardin, dont Chitra

dit qu'elle est restée inoccupée depuis que l'un des étages édifiés à la va-vite s'est écroulé à l'intérieur, un petit centre de conférences près des terrains de badminton, le pavillon qui le jouxte – un gymnase, peut-être. D'autres structures en construction se distinguent un peu plus loin... Pour explorer tous ces lieux, il me faudrait une permission prolongée jusqu'au milieu de la nuit.

Mais je ne suis peut-être pas obligé de cocher les cases de la liste une à une. Je pourrais faire en sorte, par exemple, que les Kaki de Bhim me mènent jusqu'à lui. Ils sont répartis, de façon assez clairsemée, à travers tout l'hôtel, à l'exception du bar du café où ils s'agglutinent comme des insectes autour de la nourriture. Comme des *fourmis*, pour être plus précis. Alors pourquoi ne pas les pister jusqu'à leur fourmilière ?

Une brève reconnaissance me révèle que bon nombre d'entre eux, quittant le restaurant, se dirigent vers l'annexe. J'emmène Guddi faire un petit tour par-delà le jardin, sur leurs traces. La bâtisse est dénuée de charme, d'un style dépouillé quasi ascétique qui semble vouloir compenser les extravagances luxueuses de l'Indica. Les fenêtres sombres aux vitres écriquées, qui conviendraient mieux à un immeuble de bureaux, ouvrent sur le monde entre de longues barres de béton. Même le côté qui donne sur la mer est dépourvu de balcons. Les travaux, annoncés dans l'effervescence de l'ouverture de l'hôtel, semblent avoir subi un coup d'arrêt bien avant la guerre. Des tiges de métal transpercent le plafond du troisième et dernier étage complété (tout ce temps pour si peu !) et pointent vers le ciel. Contrairement à la construction branlante annoncée par Chitra, la structure semble robuste et bien consolidée.

Curieusement, pour y entrer, il faut franchir le mur d'enceinte de l'hôtel, piscine et cour jardinée inclus. Ce détail attise mon intérêt. Cet enclavement signifie que l'on peut maintenir les occupants de l'annexe en quarantaine. La grille en métal encastrée dans le mur mitoyen n'est pas gardée et s'ouvre sur une simple introduction du passe de Chitra dans la serrure électronique. Mais de l'autre côté, deux Kaki, avachis sous le porche d'entrée, bavardent. Nous voyant approcher, ils se saisissent vivement de leur arme.

– Où allez-vous ? demandent-ils à l'unisson d'un ton sans réplique, visiblement vexés d'avoir été surpris à parler ensemble.

Ni mon passe universel, ni la divine caution de Devi *ma* qui

m'exempte des contrôles de sécurité ne les impressionne.

– Vous avez besoin d'une autorisation spéciale pour entrer dans ce bâtiment.

Quand je leur demande auprès de qui je peux l'obtenir, ils dardent sur moi un regard coléreux, comme si leur expression suffisait à me fournir une réponse.

Guddi s'interpose alors pour tenter de renverser la situation par un réquisitoire si éloquent que je me sens honteux de l'avoir sous-estimée.

– Si vous croyez que Devi *ma* va pardonner à vos insignifiantes personnes d'avoir désobéi à ses ordres, vous pouvez faire une croix sur vos illusions. Pas plus tard qu'hier, elle a fait couper les oreilles à un serviteur pour moins que ça : il ne l'avait pas *entendue* lui ordonner quelque chose, s'emporte-t-elle tout en agitant deux doigts en ciseau sous le nez de l'un des gardes.

– Désolé, *sister*, je n'y peux rien, personne n'entre sans permission, les ordres viennent de Bhim *kaka* en personne.

– À vous entendre, si Devi *ma* venait ici, vous ne la laisseriez pas entrer, elle non plus ? Qu'est-ce que vous diriez, vous et votre Bhim *kaka*, si j'allais la chercher, pour voir ?

Les gardes baissent des yeux contrits. Ils ne cèdent pas, mais la mention de Bhim confirme qu'il s'agit de son fief.

– Devi *ma* vous ferait brûler vifs si je vous dénonçais ! s'écrie encore Guddi tandis que je l'entraîne comme pour rebrousser chemin.

Guddi veut retourner se plaindre à Devi *ma* et revenir avec des renforts, mais je lui oppose un refus sans appel. Sarita comprendrait aussitôt que je suis sur une piste.

– Devi *ma* s'est déjà montrée très généreuse, ne l'embêtons plus avec ça. Essayons de trouver un moyen d'entrer par nous-mêmes.

Au lieu de regagner le jardin de l'hôtel par la porte métallique, nous faisons le tour de l'annexe, cachés derrière une haie. Le rez-de-chaussée tout entier n'est qu'une ceinture de béton trouée d'une fenêtre par-ci par-là, fermée, maussade, enchâssée dans la paroi comme à regret. Le style bunker, franchement rébarbatif, de la bâtisse étonne au sein d'un complexe destiné au tourisme. Nous découvrons trois entrées auxiliaires, trois portes étroites encastrées dans des renforcements. Leur accès est commandé non seulement par un

lecteur de passe électronique, mais par un solide cadenas à l'ancienne.

Comment entrer, dans ces conditions ? Je réfléchis à la façon de faire diversion pour fausser compagnie aux gardes, quand une évidence me traverse l'esprit : il doit y avoir une autre entrée puisque aucune de ces portes n'est assez large pour laisser passer des meubles d'un certain volume, lits ou autres. Existe-t-il un sous-sol ? J'entraîne Guddi à l'arrière de l'annexe, et je me hisse à la force des bras pour jeter un coup d'œil par-dessus le mur qui le longe. Nous sommes bien en surélévation, comme je le soupçonnais, juste au-dessus d'une allée qui traverse une petite cour en contrebas. Malheureusement, je n'aperçois pas d'escalier pour descendre. Sauter est la seule solution.

Que faire de Guddi ? Je ne la veux pas à mes côtés quand je retrouverai Karun. Mais la laisser derrière moi comporte d'autres risques, car elle pourrait retourner à l'hôtel et parler. Le mur décide pour nous. Élevée aux galettes de blé depuis sa naissance, Guddi n'a pas la force de hisser son mètre vingt-cinq jusqu'au sommet.

– Reste là jusqu'à ce que je revienne, lui dis-je en espérant qu'elle obéira au moins une heure.

Je me soulève à l'aide des épaules et des bras, muscles tendus, jusqu'à ce que je dépasse suffisamment pour jeter une jambe par-dessus le mur.

– Gaurav *bhaiyya*, me crie Guddi alors que je me laisse glisser de l'autre côté, encore retenu par les doigts à l'arête de ciment, Gaurav *bhaiyya*, on aurait dû venir avec Shyamu, il m'aurait soulevée dans sa trompe et déposée là-haut ! (Suit une pause, et elle reprend :) Ça t'ennuierait si j'allais voir comment il va ? Je te promets de revenir avant qu'il soit deux heures.

Quelle excellente idée pour lui éviter tout risque ! Je lui assure qu'elle n'a pas besoin de se presser, qu'elle peut passer autant de temps qu'elle veut avec son ami.

– Tu devrais même trouver une astuce pour retourner faire un tour sur la plage avec lui. Il adorait ça, j'en suis sûr.

Je l'entends pousser un petit cri ravi. Alors, tout en lui criant au revoir, je lâche prise.

J'ai lu un jour un livre qui avait pour sujet les états d'âme d'un personnage en train de tomber d'une falaise. Apparemment, dans les brèves secondes qui précèdent le choc, on peut revivre toute une vie de souvenirs. Ma situation similaire entre deux étages me renvoie aux mémoires qui me restent à écrire. Mis à profit pour disséquer mon enfance, quel interlude extraordinaire aurait pu être ce moment ! J'aurais dévoilé la vulnérabilité de l'âme du Jazter et, en récapitulant l'histoire de mon amour déchiré pour Karun, j'aurais eu le bonheur de me remémorer les raisons qui m'ont conduit à me jeter aujourd'hui tête la première dans la gueule du loup.

Me voici donc, amant éperdu reconverti en héros d'action, Superman en plein vol plongé, Jaz Bond tombant du ciel dans le repaire du salaud. (Tiens, si j'écrivais un *Jazternama* en bande dessinée, pour en faire le premier best-seller post-apocalypse ?) Après avoir touché le sol, je reste un moment sous le choc, non pas de la chute, mais de la vision qui m'attend : deux camionnettes, garées dans un renforcement sous le mur. Les portes de la première sont ouvertes ; des boîtes s'entassent sur une palette à côté d'elle. C'est la deuxième qui me laisse médusé, car elle est blanche, ramassée et une rayure bleue traverse sa carrosserie d'avant en arrière, aiguë comme un rayon laser.

Depuis que j'ai quitté Colaba, j'ai toujours réprimé impitoyablement mes doutes et accepté comme un article de foi l'idée que j'allais retrouver Karun. À présent, je m'accorde un moment de jubilation en voyant l'hypothèse s'étoffer d'un indice crucial. Et la fortune me sourit pour la deuxième fois : au passage de caisses en bois, les larges battants de métal du box de chargement s'ouvrent. J'en profite pour me glisser à l'intérieur, mais presque aussitôt une autre porte m'arrête. Celle-ci n'est pas cadenassée, seul le dispositif électronique en commande l'ouverture. Pourvu que les pouvoirs de la Devi s'appliquent à cette distance ! Je fais glisser la carte le long de la fente du lecteur. Le verrou émet un vague bruit de frottement, puis rien.

Je fais une nouvelle tentative, lentement, en adressant à ma Reine des Laddoo une prière silencieuse dans laquelle je lui promets un déluge de sucreries. Cette fois, la réponse sonore est plus enthousiaste et le verrou s'ouvre dans un déclic.

Une ampoule nue éclaire le passage, révélant des caisses de marchandises entassées le long des murs. En arrachant quelques pans de carton, je découvre des bouteilles d'eau, des conserves de haricots, de soupe de tomate, de salade de fruits. Faute d'ouvre-boîte, je me rabats sur l'eau que j'avale à grandes goulées pour tromper ma faim brusquement réveillée. (Il faut dire que je n'ai rien mangé de la journée, après avoir refusé le verre d'élixir.) Suit un vaste entrepôt contenant une quantité encore plus grande de caisses. Il s'agit cette fois non seulement de nourriture, mais aussi d'objets de première nécessité, de couvertures, de troussees médicales. Je dénombre, enchâssés dans les murs, une douzaine de petits sas identiques en métal forgé, étroitement verrouillés, qui ressemblent à des écrouilles. Celui que j'essaie d'ouvrir cède à la poussée du levier quand je le tourne vers la droite. C'est une chance, car à ce moment, j'entends quelqu'un arriver du couloir en poussant un chariot. J'ai à peine le temps de me glisser par l'orifice et de refermer soigneusement le panneau.

Mes tâtonnements le long du mur me permettent de situer un interrupteur. Une nouvelle ampoule à nu s'allume et je découvre une pièce à peine plus grande qu'une cellule bourrée à craquer de caisses au point que je ne remarque pas immédiatement l'escalier qui descend. À l'étage inférieur, le décor est beaucoup plus brut. Ce sont les parois d'une grotte creusée à même le roc, lequel fait saillie par endroits à travers le plâtre sommaire. D'une ouverture centrale rayonnent plusieurs embranchements ouvrant sur de petites pièces de forme vaguement ovoïde. Toute prétention au lissage et aux finitions y a été abandonnée, ce ne sont guère que des terriers qui feraient les délices de rongeurs. La plupart sont meublés d'un sommier avec matelas et oreiller, rarement d'une table ou d'une chaise. Dans l'un de ces trous, je remarque un poste de télévision débranché par terre.

Serait-ce un lotissement à l'usage de survivants en hibernation postnucléaire ? Une fine bruine de poussière pleut sur moi tandis que j'explore les alentours. J'essaie de faire le moins de bruit possible, de peur de déclencher un éboulement qui réduirait à néant l'abri et le

futur de l'espèce humaine.

Je regagne la sécurité de la cellule du dessus. Aucun indice ne me permet de dire si la personne que j'ai entendue tout à l'heure est encore dans l'entrepôt, de l'autre côté de l'épais panneau d'acier. Je tourne le levier et compte jusqu'à trois avant de couler prudemment un œil dehors. Les lieux sont déserts. Je sors, je reprends le couloir qui se termine peu après devant un ascenseur. Je souffle sur mon passe, je le frotte entre mes mains en espérant que la magie de la Devi fonctionnera toujours. J'ai de la chance, un simple passage dans le lecteur m'en ouvre la double porte, comme si l'ascenseur m'avait attendu patiemment depuis le début.

Les boutons sont numérotés jusqu'à 20, révélant les ambitions avortées de la construction. Je mets d'emblée hors jeu le niveau rez-de-chaussée, qui fourmille probablement de Kaki, et décide de commencer par le haut. J'appuie sur le 4. L'ascenseur va-t-il jaillir hors de sa cage sur le toit provisoire, passé le troisième et dernier étage actuel ? Les portes se referment, l'appareil m'enlève vers de nouveaux périls en altitude, alors qu'ironiquement, il y a moins d'une heure, je *tombais* à la rencontre du danger. Je rassemble mon courage, la détermination implacable de Superman, le *sang-froid** de Bond. Si seulement j'avais pu trouver un prétexte avant de partir pour aller récupérer mon flingue dans la chambre de Guddi...

Les portes s'ouvrent sans crier gare au premier. Non pas sur un bataillon de Kaki en armes, regard mauvais et doigt sur la détente, mais sur un serveur préposé à l'accueil à l'entrée d'une salle de banquet. Des notes de sitar m'invitent à avancer, éloignant toute notion de risque immédiat. Après les sols de béton ou de terre, je suis surpris par la douceur du tapis sous mes pieds, émerveillé à la vue des oiseaux vert et or (des paons, peut-être bien) qui prennent leur envol sur les tapisseries murales. Les fenêtres panoramiques donnent sur un jardin d'une luxuriance insolite dans cette forteresse. Je mets un certain temps avant de me rendre compte qu'il s'agit d'un agrandissement photo à taille réelle.

– Vous arrivez bien, monsieur, dit le serveur en s'inclinant, et son turban emplumé, plus flamboyant que la crête d'un cacatoès, s'incline un peu plus profondément que lui. Nous nous demandions justement s'il fallait encore attendre quelqu'un.

Il décroche du mur un détecteur de métaux.

– J’espère que vous n’y voyez pas d’inconvénient. Nous sommes tenus de contrôler chaque nouveau venu, reprend-il en glissant son appareil le long de mon corps.

Tout compte fait, je ne regrette pas mon revolver. Je n’aurais sans doute pas pu aller plus loin.

À l’intérieur, encore des paons sur les murs. À ce stade, je m’attends toujours un peu à me voir encercler par une brigade de Kaki, armes au poing, surgie du décor. Puis je remarque des femmes parmi les convives, et même quelques enfants qui se poursuivent en courant. Je ne repère pas Karun, du moins dans ce premier tour d’horizon rapide.

– Par ici, monsieur, dit le serveur qui me guide vers une table ronde en me désignant une place libre. On a déjà fermé le buffet, mais je peux vous apporter votre commande.

– Prenez des *masala dosa*, me recommande mon voisin de gauche. Aujourd’hui, le chutney est frais et bien épicé. Devi *ma* a dû faire don de noix de coco aux cuisines.

J’acquiesce d’un signe de tête à l’adresse du serveur. Il ferme à demi les paupières pour confirmer la justesse de mon choix et se retire avec élégance.

– Vous êtes nouveau ici, remarque l’amateur de *dosa*. Monsieur ?...

– Pradhan, docteur Gaurav Pradhan. Je ne savais pas que la camionnette amenait encore des gens.

– Je me présente, professeur Das, du département de microbiologie à Kalina. Je suis là depuis les premiers jours, je suis donc bien placé pour vous renseigner si besoin est. Premier point, si cela vous intéresse, la nourriture est très bonne ici, vous allez vous en apercevoir très vite.

La *dosa* est effectivement délicieuse, les pommes de terre généreusement assaisonnées de tamarin et de kaloupilé, la crêpe assez croustillante pour s’émietter sous mes doigts. Si délicieuse, en fait, que je soupçonne brièvement ce repas d’être un guet-apens. Des Kaki y tiendraient le rôle des dîneurs et les pommes de terre recéleraient un narcotique puissant destiné à m’assommer. Vais-je me réveiller dans la tanière de Bhim, étendu sur une planche, les doigts dans des poucettes ? Allons, même si c’est le sort qui me pend au nez, je n’y peux pas grand-chose. Festoyons pendant qu’il est temps.

Le professeur me présente les autres convives en partant de mon

voisin de droite et en les regardant tour à tour.

– Le docteur Jayant, de Lohan Chemicals, le docteur Sethi, un de nos mathématiciens de pointe, de l’université de Mumbai...

En l’écoutant faire son tour de table, je m’aperçois que j’ai mis les pieds dans l’arche de Noé du gratin des sciences et techniques. C’est donc bien là que Karun est logé. Derrière le docteur Deepender, ingénieur mécanicien de l’Indian Institute of Technology, vers qui je me penche pour lui serrer la main, s’alignent les rangées de tables. Karun est-il assis à une place où je ne pourrais le voir, dos tourné, visage dans l’ombre ? Je dois absolument passer en revue toute la salle sans attendre. J’interromps Das au beau milieu d’une phrase pour m’excuser. Un besoin pressant, je dois faire un tour aux toilettes. Il me les désigne du doigt, mais je fais semblant d’être un peu désorienté pour mieux zigzaguer entre les tables. Ma recherche ne s’en solde pas moins par un échec.

– Goûtez-moi un peu ce *lassi*, docteur Pradhan, me dit Das à mon retour en brandissant une carafe, et il me verse un verre du breuvage – encore un somnifère, peut-être, mais le laitage est si rafraîchissant que j’en avale plusieurs gorgées. Racontez-moi, reprend-il, est-on allé vous chercher, ou avez-vous répondu à l’appel de votre propre chef ?

Ne sachant trop quelle réponse lui donner, je choisis la première. Das hoche la tête d’un air entendu.

– Comme la plupart d’entre nous. À ceux qui s’en plaignent, je dis qu’ils devraient le prendre comme un honneur, qu’on nous a sélectionnés parce qu’on nous considère comme la crème de la crème, articule-t-il en regardant autour de lui, adressant la qualification, semble-t-il, aux personnes qui l’entourent. À l’abri, bien nourris, tout ça au beau milieu d’une guerre, qu’est-ce qu’on peut demander de plus ?

Comme pour abonder dans son sens, le serveur dépose délicatement une nouvelle *dosa* sur mon assiette à l’aide d’une pince.

Jusqu’alors, à l’exception de Das, mes voisins de table ont gardé le nez dans leur assiette, mais voilà que le docteur Sethi rompt leur silence en me demandant ce que je fais. Prudence... je ne dois pas éveiller les soupçons. Je suis forcément un scientifique, puisqu’on est venu me chercher avec la camionnette, mais avec tous ces « collègues » autour de moi, quelle discipline choisir ? Je finis par m’inventer une carrière de géologue en poste à l’université de

Lucknow, assez peu connue, je l'espère.

– Je ne savais pas qu'ils avaient un département de géologie, dit Sethi en fronçant le sourcil.

– Ils viennent d'en ouvrir un, rétorque Das, je l'ai entendu dire.

Je hoche vigoureusement la tête pour confirmer ses propos.

Le grand écran suspendu au-dessus du comptoir du buffet se met à clignoter avant que Sethi ait pu me mitrailler de questions.

– C'est Bhim, murmure Das. Il aime bien s'adresser à nous chaque fois qu'il descend à l'hôtel.

Le visage qui remplit l'écran n'a rien à voir avec la face éclaboussée de sang qui domine la vidéo du massacre de Haji Ali, ni avec celle de l'enragé qui exhortait à la violence lors du *rath yatra* qu'il avait entrepris à travers le pays. Les traits sont nets, les cheveux, lissés, les sourcils, épilés. L'expression est posée. Retour à la facette Ashoka de sa persona médiatique ?

« Mes amis, je vous souhaite un bel après-midi », dit le visage avec des manières polies. Puis, d'une voix douce, presque mielleuse, il annonce que le gymnase du deuxième étage a rouvert ses portes après avoir été rénové, que de nouveaux ordinateurs portables vont bientôt arriver, une bonne nouvelle, même si, malheureusement, l'internet est toujours en panne. « Et n'oubliez pas, rien ne vaut une petite marche dans le jardin du toit pour commencer la journée. Vous pouvez enchaîner avec une bonne *dosa*, car puisque vous les aimez tant, nous avons décidé d'en servir désormais aussi au petit déjeuner. »

Il poursuit un moment dans cette veine, comme un gérant qui énumérerait les points forts de son hôtel à ses clients. Alors que je me prépare à l'entendre nous informer des heures d'ouverture du jacuzzi et des jeux de palet, il démarre sur les finitions apportées au « paradis » souterrain du sous-sol. « Votre télévision personnelle, votre chambre individuelle, sans parler des cuisines débordant de nourriture et de boissons délicieuses. C'est demain que nous ouvrons, vous allez donc pouvoir vérifier par vous-mêmes. »

Serait-il en train de nous parler des bunkers menacés d'effondrement sur lesquels je suis tombé ? Apparemment, oui, car il mentionne brièvement une ultime vérification, un « galop d'essai » le 19, « juste au cas où il y aurait un problème ».

« Ces locaux sont avant tout destinés à préserver votre tranquillité d'esprit, avec toutes les menaces creuses et les rumeurs qui circulent.

Vous êtes les cerveaux les plus brillants de tout Mumbai, et j'ai la responsabilité de vous garder heureux et en bonne santé.

Il fait alors le serment de réunir les individus présents à leurs familles. « Nous avons déjà commencé, d'autres devront attendre encore un peu. Nous avons retrouvé les épouses et les enfants de la plupart d'entre vous et nous les avons rassemblés dans des locaux particuliers où, soyez-en assurés, ils sont traités comme dans un cinq-étoiles. Je vous promets qu'ils sont et resteront en sécurité. »

Bhim conclut par une volée de déclarations selon lesquelles il est le seul à croire en la liberté et n'attend des citoyens que du dévouement envers leur patrie. Il affirme qu'en dépit des bruits qui courent, il n'impose aucune religion, aucune philosophie. « Un jour, cette guerre finira, mes amis, et nous entamerons la reconstruction du pays. Maintenons tous le cap sur ce jour-là et écrivons-nous à l'unisson : "*Jai Hind !*" »

« *Jai Hind !* » reprend l'assistance d'une façon que je ne peux m'empêcher de trouver un peu forcée, malgré les applaudissements qui fusent.

Les manières posées de Bhim me laissent rêveur. Était-ce trop demander que d'espérer un soupçon de fanatisme, un poil de rhétorique antimusulmans ? Peut-être exagérais-je en imaginant un gros lourdaud chiquant du bétel, mais le résumé de ses exploits évoque quand même quelqu'un d'un peu plus explosif, d'un peu plus déjanté, non ?

– C'est un véritable visionnaire, pontifie Das.

La tablée acquiesce de la tête et du regard. Je suis de nouveau envahi d'un soupçon à la Joanna dans *Les Femmes de Stepford*. Et s'ils avaient mis une drogue à décerveler dans toutes les *dosa* ?

– Vous êtes marié, docteur Pradhan ? Vous avez des enfants ? Si oui, ne vous inquiétez pas, Bhim fera tout son possible pour que votre famille vous rejoigne.

– Pradhan se fera une meilleure idée de la situation en comptant le nombre de femmes et d'enfants qui sont dans cette salle, ricane Sethi.

– Excusez-moi, docteur Sethi. Vous avez demandé quelque chose à notre nouvel invité ?

– Oui, je lui ai demandé de dénombrer les familles réunies. Cette promesse de réunion, elle ressemble plus à une menace qu'à autre chose, non ? Pour nous faire savoir qu'il les tient en son pouvoir

comme il nous tient, nous.

– Docteur Sethi, que dites-vous là ? souffle Das, désarçonné. Bhim fait tout ce qu'il est humainement possible de faire. Vous voudriez essayer tout seul, sans son aide, de retrouver quelqu'un ?

– Encore faudrait-il que je sois libre ! Or je suis coincé ici comme nous tous, que cela me plaise ou non, quoi qu'il arrive demain ou après-demain, que la bombe tombe sur la ville ou non.

– Ce n'est pas vrai, vous le savez bien. Nous sommes tous ici de notre plein gré, réplique Das en se tournant vers moi. Chacun est libre de partir. Bhim demande seulement qu'on l'en informe à l'avance.

– À l'avance, tiens donc. Comme Moorthy. Comme Sinha. Ils se plaignaient tout le temps, alors Bhim a tamponné leur passeport et les a laissés partir. Vous croyez vraiment que c'est ça qui leur est arrivé ?

– Vous ne cherchez tout de même pas à dire que Bhim...

– Et si je le disais ? Serais-je le prochain à « partir » ? Est-ce ce que vous sous-entendez ? Un coup frappé à ma porte à minuit, et personne ne me reverra jamais plus ?

Sur ce, Sethi se lève dans un mouvement brusque qui envoie sa chaise valdinguer en arrière.

– Eh bien, cela m'est égal, maintenant. J'ai ma dose, conclut-il sèchement en jetant sa serviette sur la table.

Un serveur s'empresse de redresser le siège tandis qu'il sort de la salle à grands pas.

Les autres scientifiques sont figés devant leur assiette. Das m'adresse un sourire rassurant :

– Ne faites pas attention à nos bavardages. Certains de nos collègues, qui ne se sentent pas très bien en ce moment, gardent la chambre, comme ceux dont parlait le docteur Sethi. D'autres sont venus au service précédent, et donc nous ne les avons pas croisés. Ce n'est rien. Mais revenons aux membres de votre famille. Ils sont restés à Lucknow ?

Pendant que j'invente des réponses plausibles aux questions qui suivent, je ressasse en boucle les propos de Sethi sans savoir pourquoi. Et soudain, tout s'éclaire. Moorthy ! Il a parlé de Moorthy, ce scientifique mentionné par le gérant de la pension de Bandra et enlevé en même temps que Karun.

– Excusez-moi, ai-je bien entendu ? Vous avez quelqu'un ici du nom de Moorthy ? Celui qui travaille à l'Institut de physique

nucléaire ?

– Peut-être, répond Das, tout à coup méfiant. Pourquoi ? Vous le connaissez ?

– Lui, non, mais un de ses collègues, Karun Anand. C'est un vieil ami. Je m'attendais un peu à le voir ici, mais non, bien sûr, il n'est pas là.

– Le docteur Anand ? répète Das en ajustant ses verres pour mieux m'observer, comme si j'étais un échantillon biologique dont les contours commencent enfin à se préciser. Eh bien justement...

Et me voilà debout devant la porte de Karun. Ah, les portes ! Quel rôle crucial elles ont joué dans notre relation ! Celles que Karun m'a claquées au nez, celles qu'il a essayé de forcer pour s'enfuir, celles qu'il a franchies alors que je ne l'attendais pas... Que vais-je découvrir derrière celle-ci ? Sur quelle destinée va-t-elle s'ouvrir ? Das m'a assuré que Karun préférerait tout simplement prendre ses repas dans sa chambre, mais qu'en sais-je ? Il a peut-être été maltraité, il est peut-être blessé. Je frappe, prenant soin de me tenir hors de portée de l'œil pour qu'il ne puisse pas voir qui se présente. Pas de réponse. Je frappe de nouveau. Puis, me rappelant l'existence de mon passe magique, je le glisse dans le lecteur, la porte s'ouvre doucement et j'entre.

En dépit des rideaux tirés, je reconnais immédiatement Karun à sa position familière quand il dort. Allongé sur le dos, une main pliée sur un côté, l'autre sur l'oreiller au-dessus de la tête. Debout au-dessus du lit, je vérifie qu'il est indemne : pas de bleus, pas de traces de coups. Il dort comme un séraphin, un drap autour de la taille révélant l'abondante touffe de poils de son torse – cet oreiller où je voudrais poser ma joue, ce tapis volant qui m'emporterait n'importe où. Je murmure « Karun » et, comme il ne se réveille pas, je me penche au-dessus de lui et pose un baiser léger sur ses lèvres.

Il ouvre les yeux et met un moment à reprendre ses esprits. Puis, avec un son étranglé, il se recroqueville dans un mouvement de répulsion vers le côté du lit et tombe.

– Qui êtes-vous ? N'approchez pas ! s'écrie-t-il en jetant des coups de pied à la couverture qui lui emprisonne les jambes.

Une fois debout, il court vers la porte (pour changer !) quand, ayant enfin trouvé l'interrupteur, j'allume le plafonnier.

– Karun, arrête, c’est moi, Jaz, dis-je en me plaçant à la verticale de la lumière pour qu’il me reconnaisse à coup sûr.

– Jaz ?

Il me laisse venir à lui et l’enlacer. Son cœur bat très vite, la tension de ses muscles, programmée en vue d’une fuite imminente, ne décroît pas. Je prends soin de ne pas le serrer aussi fort que je le souhaiterais, de peur qu’il croie que je cherche à le retenir. Au moment où je m’apprête à le lâcher, pensant qu’il va me rejeter, il se laisse aller complètement, comme s’il avait décidé de ne pas résister.

– J’ai cru que c’étaient les gardes. Ils sont venus chercher Moorthy dans la chambre d’à côté. Je les ai entendus.

– Chut ! Je t’ai pris par surprise pendant que tu dormais, c’est tout. Tout va bien pour toi ? Ils ne t’ont pas fait de mal, j’espère ?

– Non, ça va. Parfois, j’ai l’impression de passer la journée à faire la sieste. Ça et mon yoga. Il n’y a pas grand-chose d’autre.

Il se blottit contre moi, enfouit la tête dans mon épaule.

La prudence voudrait, je le sais bien, que nous partions sans attendre. Je sais qu’il est périlleux de nous attarder. Mais j’ai tant attendu, tant persévéré, guidé par mon besoin de lui, mon espoir et l’image de nos retrouvailles ! Je laisse mon corps se fondre à sa chaleur, entre le lit et la porte, sous la lumière qui bénit notre étreinte. L’espace d’un instant dont je voudrais qu’il dure éternellement, nous sommes tranquilles, ensemble.

Puis les inévitables questions se fraient un chemin dans son cerveau :

– Qu’est-ce que tu fais ici, Jaz ? Comment m’as-tu trouvé ? Je ne peux pas le croire, c’est totalement illogique.

Le moment que je redoutais est arrivé. Je ne peux pas raconter fidèlement mon odyssée sans révéler que Sarita, quelque part dans une pièce de cet hôtel, l’attend avec la patience inusable de l’épouse dévote. Cependant, si je mens, je sème un champ de mines qui peuvent m’exploser à la figure à tout instant.

– Je te raconterai plus tard, quand nous serons moins pressés. C’est une histoire trop invraisemblable.

Je l’attire vers la porte, mais il dégage son bras.

– Tu m’as suivi, non ? Tu m’as forcément suivi depuis le premier jour, sans me lâcher d’une semelle, même à l’aube... Je suis parti à l’aube. C’est comme ça que tu te retrouves ici aujourd’hui, dit-il en

secouant la tête sous l'effet de la surprise. Je t'ai demandé tant de fois d'arrêter de me harceler. Tu n'as rien voulu savoir, même quand tu as vu que j'avais ma propre vie à vivre.

Je tente de le piloter de nouveau vers la porte, avec la promesse de discuter de tout ça plus tard, mais il recule d'un pas.

– Pourquoi me pourchasses-tu comme ça, quand tu sais que je veux m'éloigner ? reprend-il d'une voix plaintive teintée de colère.

De toute évidence, il ne va pas m'accompagner, à moins que je ravive le passé en lui.

– T'éloigner de quoi exactement, Karun ? Je ne suis pas une montagne à écarter, tu n'avais pas besoin de donner un tour aussi dramatique à cette affaire. Il suffisait que tu me regardes dans les yeux et que tu me dises que tu ne ressentais rien pour moi. Ce n'est pas moi que tu cherches à fuir, Karun, c'est toi-même. Sois honnête, au moins une fois dans ta vie. Tu as peur de céder, tu redoutes que tes véritables sentiments ne prennent le dessus.

– On a déjà parlé de tout ça, dit-il d'un ton las. Ça ne sert à rien...

– Tu sais quels dangers j'ai traversés pour te retrouver ? J'ai failli mourir sous les bombes, on m'a tiré dessus, on a failli m'exécuter ! Tu ne te demandes pas un seul instant pourquoi je le fais ? Pourquoi je suis venu me fourrer dans la gueule du loup, dans la tanière de Bhim, qui me tuerait sur-le-champ s'il savait que je suis musulman ? dis-je d'une voix qui se brise, des larmes de frustration jaillissant de mes yeux.

Karun ne répond pas. Nous restons debout au milieu de la pièce, sous la lumière de plus en plus dure du plafonnier. Une sensation d'épuisement m'envahit. Quelles ressources dois-je encore mobiliser pour le faire céder ? Mon personnage de Jazter se fissure, Bond me fausse compagnie. Privé de leur support, je me sens diminué, sans aucune certitude de sauver ma peau.

– Je suppose qu'il est inutile de te demander de me suivre, puisque tu ne veux pas laisser ton cœur en décider, conclus-je en lui tournant le dos, seul et prêt à partir.

– Attends, Jaz.

Si c'était moi qui avais écrit le scénario, il se serait rué sur la porte avant même que je puisse l'atteindre et nous serions sortis ensemble vers notre nouvelle vie. Mais sans doute cette réaction ne lui ressemble-t-elle pas. L'injonction, dans sa bouche, représente déjà une

avancée considérable. Je franchis l'espace qui nous sépare et je l'embrasse. Très vite, il s'abandonne et nous fermons les yeux, redevenus d'un coup jeunes et impétueux. Nous retrouvons nos courses à travers les parcs, notre train électrique, nos ébats dans les bras l'un de l'autre sur les balcons et les *barsati* de la ville.

La menace recule à l'arrière-plan tandis que nous culbutons sur le lit, embrassés, dans un baiser. Comme j'ai eu faim de lui ! Comme m'ont manqué le creux de sa gorge que ma bouche épouse, sa taille contre laquelle se presse mon ventre ! Une senteur, un goût reviennent, tirés des brumes de la nostalgie, ma madeleine à moi. J'ai ôté ma chemise, je frotte mon torse contre le sien comme jadis, comme jadis je souris quand des boucles de nos poils s'emmêlent. Nous enlevons tous nos vêtements et nous restons là à savourer le contact de chaque partie de nos corps – orteils, genoux, clavicules, hanches. Déjà je regarde avidement par-delà cette chambre, je nous vois de nouveau vivre ensemble une vie entière.

Puis l'ombre de Sarita s'infiltre dans la pièce et l'enveloppe. Je m'en aperçois d'abord à ses yeux, à ses traits, où son souvenir se met à clignoter. Ce n'est pas une présence si impérieuse qu'elle puisse le divertir de la perspective d'un délicieux rapport sexuel, mais j'hésite, paralysé par l'irruption du sentiment de culpabilité. Karun voudrait sûrement savoir qu'elle l'attend à quelques pas de sa chambre. Suis-je en train de tirer profit de leurs situations respectives ? La rétention d'informations (mensonge par omission, selon certains) que je suis en train de pratiquer est-elle le meilleur moyen de nous donner une nouvelle chance ? La nuque me chatouille, comme si Sarita nous regardait depuis une fresque peinte au plafond.

– Ce n'est peut-être pas une bonne idée, dis-je, stupéfait d'entendre ces mots sortir de ma bouche. Il faut partir, planifier notre fuite.

Karun, l'air soulagé, commence à chercher ses vêtements et se rhabille avec un empressement désespérant : chaussettes, maillot de corps, chemise.

– Il y a probablement une sortie par le sous-sol. Les abris antiatomiques sont les seules zones dont l'accès est interdit, nous pouvons nous promener partout ailleurs.

Il farfouille en quête de son slip tout en décrivant la folle utopie du projet de Bhim, quand je le plaque d'un bond sur le lit, en dépit du danger qui se précise. Le Jazter a besoin d'une autre amorce de

contact physique pour reprendre des forces. Je pense : Je t'aime. Je le lui aurais déclaré si j'avais pu espérer qu'il réponde la même chose. À défaut, je l'enserme entre mes cuisses, j'embrasse sa nuque.

Il se retourne pour me rendre un baiser rapide avant de glisser à bas du lit et de saisir son pantalon. Je m'apprête à me rhabiller à mon tour, il est temps que mon copain Jazter rentre au nid, lui aussi.

– Alors, raconte, comment as-tu fait pour pénétrer dans l'hôtel ? demande Karun, qui n'a toujours pas trouvé son slip, tenant son pantalon par la ceinture.

– Je suis arrivé à dos d'éléphant.

Il éclate de rire.

– Celui qui fait la quête dans la foule pour financer les opérations de Bhim ? Et tu lui as graissé la patte pour qu'il te donne le numéro de ma chambre ?

– En fait, non, il m'a seulement conseillé la salle à manger. Il m'a dit que c'était l'heure du déjeuner et que tu t'y trouverais sûrement.

Karun secoue la tête.

– Je n'y vais plus, c'est plus sûr. Tu ne peux jamais savoir qui t'espionne, il y a trop de taupes qui travaillent pour Bhim. C'était l'erreur de Moorthy de croire qu'il pouvait critiquer à tout-va. C'était une grande gueule, il n'a jamais pu tenir sa langue. Après sa disparition, j'ai demandé à être servi dans ma chambre. Heureusement, c'est une option prévue par le règlement. J'espère que tu ne t'es pas attardé pour bavarder avec les autres quand tu as vu que je n'étais pas là.

– Il a bien fallu que je bavarde un petit peu pour te localiser. Mais seulement avec des scientifiques et des ingénieurs. Voyons, il y avait Sethi, Jayant, Deepender et Das. C'est lui qui m'a donné le numéro de ta chambre. Il avait l'air de bien te connaître.

Karun me fixe avec inquiétude.

– Das ? Le petit gros à la moustache ? C'est le pire serpent de tous, il est mouillé à tous les niveaux. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il a orchestré personnellement la disparition de Moorthy !

Il soulève les oreillers avec frénésie, et finit par retrouver son slip.

– On aurait dû partir tout de suite, comme tu le préconisais. Vite, rhabille-toi !

J'extirpe mon propre slip du tas de mes vêtements quand le verrou émet un vrombissement familier. La porte s'ouvre et deux gardes font

irruption, suivis de Das. Ils s'arrêtent tous trois, bouche bée devant nos demi-nudités. Puis Das prend la parole :

– Ah, ça, docteur Anand, je n'aurais jamais imaginé une chose pareille ! Et avec un musulman, par-dessus le marché !

À travers toutes ses années d'incursions sur les plages et dans les parcs, toute son illustre carrière de *shikari*, il est une prouesse méconnue qui fait du Jazter un cas unique : à l'exception du jour où Karun l'a découvert avec Harjeet, il n'a jamais été pris sur le fait. C'est pourquoi l'apparition de Das et des sbires de Bhim le cloue littéralement au sol. En cherchant à me couvrir, bien que mon secret n'en soit plus un, je m'empêtré dans mes vêtements. J'aurais peut-être dû bluffer, invoquer des protections puissantes, les forcer à baisser les yeux. Bond, à coup sûr, aurait joué la carte du flegme et de la dignité.

Ironique ou pas, Das est de toute évidence soulagé de nous voir rhabillés. Il adresse aux gardes un regard furibond pour faire cesser leurs commentaires graveleux, puis, comme pour dédramatiser la situation, il adopte un ton primesautier.

– Nous attendions votre ami, explique-t-il à Karun comme s'il parlait d'un convive à un dîner. Les gardes de l'entrée nous ont prévenus et nous l'avons vu, grâce aux caméras de surveillance, rôder dans le jardin.

Il se tourne ensuite vers moi pour me demander si mon voyage jusqu'à la salle à manger s'est bien passé.

– Il fallait que nous sachions quels étaient vos plans, qui vous veniez voir, où vous alliez. Désolé d'être entré sans frapper, mais le micro de la chambre ne marchait pas très bien.

Il nous conduit jusqu'à la suite de Bhim, au troisième étage, émaillant notre parcours d'une profusion de « par ici », « attention où vous mettez les pieds », avec l'amabilité d'un auxiliaire pilotant des participants à un colloque universitaire.

– Vous avez de la chance que Bhim soit là aujourd'hui, il a beaucoup d'autres centres à administrer.

La pièce dans laquelle nous entrons est aménagée en bureau, avec ordinateurs et placards à dossiers. Une secrétaire nous prévient que nous allons devoir attendre, Bhim étant occupé avec quelqu'un.

– C'est toujours le même problème quand on vient le voir, se lamente Das.

Nous patientons, assis comme dans une salle d'attente de dentiste qui manquerait de magazines, mais non de gardes pour veiller à ce que nous honorions notre rendez-vous. Das continue à papoter sur le temps qu'il fait, sur la ville, et même sur le domaine de la physique dans lequel Karun travaille. Ses manœuvres pour nous soutirer des renseignements plus substantiels sont cousues de fil blanc. Notre relation l'intéresse beaucoup, il aimerait savoir si nous sommes collègues ou si nous nous connaissons seulement au sens biblique du terme. Il tente de me faire cracher le nom de la jeune femme qui m'accompagnait à l'annexe, l'endroit où elle pourrait se trouver actuellement, la façon dont j'ai pénétré dans l'hôtel. Il me pose des questions de géologie – mon prétendu domaine de recherche – si pointues que je suis obligé d'avouer que je suis dans la finance.

– Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? s'exclame-t-il. J'aurais pu vous présenter à nos collègues économistes de la table voisine. De nombreuses disciplines sont représentées, vous savez. Bhim réunit les spécimens les plus brillants dans chacune d'elles.

Pendant les quelque quarante minutes que dure notre attente, je regarde souvent Karun. Je voudrais être assis près de lui, le tenir dans mes bras pour le réconforter, le rassurer. Le Jazter, jusque-là, n'a tenu aucun compte du danger, mais en retrouvant son amour, il est tombé entre les griffes de la peur. Une terreur insidieuse me gagne qu'il soit trop tard, que tout soit perdu, que nous ne puissions pas nous en sortir. Le visage de Karun, lui, ne reflète ni angoisse ni regret. Il pratique la méditation pour se tranquilliser.

Enfin la porte de la chambre s'ouvre d'un coup et deux Kaki émergent, qui soutiennent un homme entre eux. Le sang d'une estafilade ruisselle sur son front et de chaque côté de son nez.

– C'est Sarahan, le commandant en chef de Bhim, murmure Das. Il s'occupe d'à peu près tout, il a tant à faire que je lui prête main-forte. Je me demande si... (Laissant sa phrase en suspens, il interpelle l'homme quand les gardes passent devant nous :) Que se passe-t-il, Sarahan *kaka* ? Est-ce que ça va ?

La question ranime l'homme en sang, qui se dégage et se rue vers la porte. Mais il est aussitôt rattrapé. Les deux Kaki le frappent jusqu'à l'assommer, puis disparaissent dans le couloir en le traînant.

Un signal retentit sur le bureau de la secrétaire, qui presse un bouton pour l'arrêter.

– Bhim *kaka* va vous recevoir, annonce-t-elle.

Bhim, le dos tourné, debout derrière son bureau, est l'incarnation même du grand dirigeant absorbé dans la contemplation de sa propre grandeur. Un léger frisson me parcourt malgré moi, c'est un peu comme entrevoir une vedette de cinéma ou un président. Mais il est moins imposant, plus court sur pattes qu'on pourrait s'y attendre. Aurait-il la carrure du salaud pour un scénario de Jaz Bond ? La pièce qui l'entoure est décevante : aucune peau de tigre à gueule menaçante n'y sert de tapis, aucune carte ne signale au mur les avancées dans la conquête du monde. Quelques gardes de plus qu'ailleurs, certes, mais où sont les poucettes, le chevalet, les électrodes ?

– Entrez ! dit-il, et il se retourne.

Je le regarde dans les yeux. S'ils sont vraiment les fenêtres de son âme, celle-ci ne présente rien que de très affable. Et puis je note le rouge sur son poignet, le sang par terre, le bâton fendu en deux sur la table. Das le remarque comme moi, et sa curiosité est la plus forte.

– Nous avons vu Sarahan qui sortait. Quelque chose lui est arrivé ?

Bhim ignore la question.

– Vous êtes donc les personnes qu'on a surprises à mettre le nez dans nos affaires. Je devrais sans doute être flatté, car en général on cherche à partir d'ici plutôt qu'à y entrer. Envisagiez-vous de m'assassiner ? Est-ce que c'est comme ça que je peux vous être utile ?

Puis, se tournant vers Das :

– Avez-vous trouvé qui les envoie ? Je croyais qu'il y en avait un, pas deux.

– Il n'y en a qu'un effectivement, celui de gauche. Et apparemment il est venu de sa propre initiative. Non pas pour vous, mais pour le docteur Anand que voici.

– Il voulait tuer un de nos scientifiques ?

– Non, pas le tuer. Être avec lui, dit Das en se trémoussant, gêné. Apparemment, ils sont *ensemble*. Comme on le dit d'un homme et d'une femme.

C'est le moment ou jamais pour Bhim de faire la preuve de ses talents de crapule. Il a le choix entre répondre par un rire sardonique, fulminer, l'écume aux lèvres, ou se lancer dans une diatribe retentissante contre l'immoralité. Mais non. Il se tait, il réfléchit (avec une absence d'expression très cinématographique), comme s'il

cherchait dans les dossiers de sa mémoire un cadre de référence pour y rattacher ce qu'il vient d'entendre.

– Non, ce n'est pas possible, finit-il par dire, c'est trop ridicule, je n'y crois pas. Ils avaient autre chose en vue. Vous leur êtes tombés dessus et c'est la première chose qui leur est venue à l'esprit pour vous embrouiller.

– Hum, nous... nous avons trouvé le docteur Anand et son ami Gaurav Pradhan nus tous les deux. Enfin, Pradhan, c'est le nom qu'il se donne, parce que, en réalité, il est musulman.

Le sourcil de Bhim se fronce, puis se relâche, et il esquisse un lent sourire.

– Alors, ça pourrait être vrai. Le vice bien connu des Pathans, sans parler des Turcs, des Arabes et de toutes leurs ramifications... Mais tout de même, je suis stupéfait. Stupéfait et déçu, docteur Anand. Vous, un hindou, qui plus est un scientifique ! Savez-vous combien nous avons dépensé pour vous faire venir ici, pour vous nourrir, vous garder en sécurité ? Est-ce ainsi que vous nous remerciez de notre investissement ?

– Votre investissement ! explose Karun. Vous enlevez quelqu'un, et vous appelez ça un investissement !

Avant qu'il puisse s'énervier davantage, je le coupe gentiment :

– Il n'est coupable en rien. C'est moi qui le pourchassais, qui le harcelais. Il n'a même pas su que j'étais sur sa trace tous ces jours derniers. Il n'avait pas la moindre idée de ma venue.

Bhim balaie mes propos d'un geste.

– Ça n'a aucune importance, nous allons enquêter et tirer les choses au clair. Das, faites les préparatifs nécessaires pour ces messieurs. Ils disent probablement la vérité, mais nous devons nous en assurer de la manière habituelle. Je sais, je sais, je m'en prends encore à un de vos collègues scientifiques et vous allez protester.

Je n'ai pas de mal à deviner ce qui va suivre, les instructions de Bhim ne présagent rien de bon. Karun lui crie sa colère, mais les mots sont impuissants à nous sauver. C'est au Jazter de tirer son bien-aimé du borbier où il l'a fourré. S'il échoue, c'est l'amour avec un grand A, partout dans le monde, qui ne s'en relèvera pas.

Alors je jette mon dernier atout sur la table, la carte qui ouvre les portes des prisons et que je gardais jalousement à l'abri des regards.

– Laissez-le partir, il est marié. C'est moi que vous cherchez, pas

lui.

Ma révélation n'a pas exactement l'effet attendu. Bhim a plutôt l'air de trouver ça amusant.

– Est-ce vrai, docteur Anand ? Vous naviguez à voile et à vapeur ?

Il fait un signe aux gardes tandis que Karun lui répond que ce ne sont pas ses affaires.

– Montrez le chemin à ce cher docteur et à son *compagnon*, s'il vous plaît.

Il ne reste plus qu'un aveu extrêmement pénible à faire, qui pourrait arranger les choses. Les mots tournent et rôissent lentement dans ma tête comme une volaille à la broche. Je regarde Karun avec douleur, sachant que son regard va s'emplir pour toujours de mépris lorsqu'il entendra ce que j'ai à dire.

– Autre chose, avant que vous l'emmeniez : sa femme est à l'hôtel, elle l'attend. C'est avec elle que je suis venu.

Karun est stupéfait :

– Quoi ? Sarita est ici ? Et tu ne me l'avais pas dit ! Tu es fou ? Est-ce qu'elle va bien ?

– Je suis désolé, dis-je, gardant les yeux baissés. C'est elle que j'ai suivie, pas toi. Elle va bien, ne t'inquiète pas. Je savais que tu voudrais te précipiter vers elle, c'est pour ça que je n'ai pas pu me résoudre à te l'annoncer tout de suite.

– Où est-elle, Jaz ? Mon Dieu, comment peux-tu être tombé si bas ! Chaque fois que je crois assister à la dernière de tes trahisons, tu trouves le moyen de renchérir. Quelle histoire lui as-tu racontée ? Toi et tes sempiternels mensonges !

Pendant que je m'explique en bégayant, assurant à Karun que j'ai gardé le secret pour ne pas éveiller sa rancœur, Bhim part d'un rire homérique, théâtral, enfin en phase avec son rôle de méchant.

– Une scène de ménage ! Comme c'est charmant. À bien y regarder, il va peut-être vraiment falloir vous séparer. Das, changement de programme, notre ami musulman fera chambre à part. Cependant, vérifiez d'abord qu'il dit la vérité et que la femme du docteur Anand se trouve bien parmi nous. Voulez-vous emmener ce dernier pour voir si vous pouvez réunir les époux ? Nous les présenterons demain au petit déjeuner comme un cas exemplaire de notre programme de regroupement familial.

Karun commence sans doute à entrevoir quel sort Bhim peut me

réserver, car la colère a quitté son visage. Il prend la parole pour me défendre et plaide pour qu'on me laisse retourner avec lui à l'hôtel. Le désespoir filtrant dans sa voix confirme qu'il tient à moi, et cette révélation me fait du bien.

– Pourquoi le retenir, quand vous savez qu'il est parfaitement inoffensif ? Vous n'êtes pas obligé de tuer tous ceux qui ne sont pas nés dans la bonne religion !

Le sourire de Bhim disparaît. Il fixe Karun un moment avant de répondre calmement :

– C'est l'image que vous avez de moi ? Je serais un meurtrier ? Un sectaire enragé ? Vous croyez vraiment que mon objectif est de nettoier le pays de tous les musulmans qui l'habitent ?

Das, momentanément désarçonné lui aussi par la question, reste bouche bée.

– Je voulais dire simplement...

– Oui, je sais ce que vous vouliez dire. Bhim le boucher, Bhim le fanatique, Bhim, qui est tellement assoiffé de sang qu'il massacre femmes et enfants innocents. Mais y a-t-il quelqu'un qui se donne la peine de se demander pourquoi ? Quelqu'un qui comprenne le *dharma* que je me dois d'accomplir ? Regardez le monde qui nous entoure, il est en miettes ! Et notre sort est entre mes mains, je suis le seul à pouvoir inverser la donne, on ne s'en rend donc pas compte ?

« Le pays doit endiguer le raz-de-marée, poursuit Bhim, les hindous sont le seul espoir restant, le seul pilier qui tienne debout contre la religion terroriste ("pour ne pas la nommer", dit son regard sur moi) qui déferle sur la planète entière. » Il affirme disposer du soutien non seulement de la CIA, mais de la Russie, d'Israël et des « services secrets asiatiques ». Il invoque son cher Ashoka et dans le même mouvement – référence plus inattendue – Akbar, l'empereur musulman (il faudra que je pense à lui offrir l'opus écrit par mes parents), soulignant que les deux souverains ont dû affronter l'un comme l'autre des croisades de violence similaires avant de rétablir un calme suffisant pour renoncer aux bains de sang.

– En voyant la façon dont je mène mes campagnes, on dit que je suis trop cruel, impitoyable. Mais chaque fois que je baisse ma garde, l'ennemi relève la tête, il répand la terreur au moindre signe de clémence. Alors les mêmes critiques se plaignent de Bhim en disant qu'il n'est pas capable de la fermeté nécessaire pour le mettre au pas.

Je m'apprête à lui décerner un 14 sur 20 pour sa performance en Bond-ieuserie quand il couronne le gâteau de la cerise qui fait tout basculer dans le délire. Encore sous le choc de l'accusation d'annihiler les musulmans, il s'en défend... par la surenchère.

– Hier encore, j'ai dû donner l'ordre d'anéantir tout un rassemblement d'hindous sur la plage, à Chowpatty, dit-il avec une fierté teintée de tristesse et de remords, et je me demande s'il parle du carnage auquel nous avons assisté, Sarita et moi. Je tue aussi des hindous. Les gens ne tiennent jamais compte de cet élément-là dans leurs calculs, pourquoi ?

Puis il se lance dans l'énumération des reproches qui lui sont adressés. Les foules sont toujours promptes à penser les pires choses de lui. Et si lentes, par contre, à reconnaître le bien qu'il fait.

– On croit que c'est moi qui ai répandu le bruit de la bombe pakistanaise, tout ça parce que, paraît-il, je serais le seul à bien connaître l'informatique. Ensuite, volte-face, on m'accuse du contraire : c'est moi qui ai coupé l'accès à l'internet et au téléphone. Oubliant que, privé de TwitterSpeak, je ne peux plus atteindre les multitudes que je contactais d'un clic pour leur adresser des messages.

Il semble particulièrement chagriné par le comportement de ses invités d'élite qui réclament à cor et à cri, « comme des enfants gâtés et gourmands », des ordinateurs portables et l'accès à l'internet sans voir quel luxe et quel privilège représente l'électricité qu'on leur fournit vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Vous savez à quel point il est difficile de détourner le réseau ? J'ai dû diriger moi-même l'assaut sur la centrale de Khopoli.

Il est las des questions qu'on lui pose sur le retard pris par la construction des abris antiatomiques, épuisé par les ambitions de ses subordonnés qu'il doit constamment surveiller, fatigué de devoir exaucer les caprices de Devi *ma*, beaucoup plus difficile à manipuler qu'il ne l'avait prévu.

– Et en plus, je dois jongler avec tous ceux qui nous apportent leur soutien et maintenir une myriade de contacts. Personne ne peut concevoir à quel point mon travail est ingrat.

Serait-il en train de taquiner le goujon de notre compassion ? Bizarrement, j'éprouve déjà un embryon de pitié à son égard quand, brusquement, le ton change.

– Mais voilà qu'on m'y reprend. Vous devez vous dire, ah, ce Bhim,

il n'arrête pas de se plaindre, c'est un signe évident de faiblesse, il doit manquer de volonté. Ce serait oublier ce que j'ai lu quelque part, à savoir que tous les grands de ce monde connaissent ces conflits intérieurs.

Karun saisit l'occasion pour renouveler sa tentative de sauvetage. Il complimente Bhim pour sa sagesse, le rassure au sujet de son image, et suggère que ma libération serait de sa part un signe de force et non de faiblesse. Bhim secoue la tête tristement :

– Je dois faire ce qu'Ashoka aurait fait dans ce genre de situation, ma marge de manœuvre est extrêmement réduite. Quand l'intérêt de son royaume était en jeu, il n'hésitait pas, il n'a jamais pris de risque.

Il me regarde comme pour me demander mon appui, comme si je devais me sacrifier, la joie au cœur, à sa logique implacable.

Karun insiste, et cette fois Bhim explose :

– Vous n'avez rien entendu de ce que je viens de dire ? J'essaie de sauver le monde, et tout ce que vous savez faire, c'est de discourir sur le cas de cet individu dégénéré !

Il tend la main vers les deux moitiés ensanglantées de la matraque et cherche à la reconstituer.

– Je me suis peut-être trompé, peut-être devrais-je faire entrer un peu de raison dans votre cervelle et vous expédier au même endroit que votre ami musulman.

Il est temps que le Jazter tente quelque chose pour le sauver.

– C'est inutile. Sa femme l'attend à l'hôtel. Je suis prêt, emmenez-moi.

– C'est vraiment pour le bien de tous, dit Bhim, de nouveau calme et souriant.

Karun se rue sur lui, mais un garde l'arrête.

– Ne vous inquiétez pas, je ne toucherai pas à un cheveu de votre ami, je vous le promets.

Karun se débat, poussant des cris de plus en plus désespérés tandis que l'on m'entraîne. Avec une petite inclinaison de la tête, Bhim m'adresse un *namaste*, mains jointes, tel un consommateur préoccupé de karma saluant l'abnégation exemplaire de son steak.

Le pire a fini par s'imposer, on dirait, même si la forme qu'il prend frise le cliché. Le Jazter semble condamné à suivre les traces d'une longue généalogie d'ancêtres littéraires et cinématographiques qui ont

sacrifié leur vie sans rechigner. Ici, c'est l'homosexuel qui doit avaler la grosse couleuvre dans la scène finale, en châtiment de ses péchés.

Le Jazter, cependant, a-t-il vraiment péché ? Il a pris du bon temps, c'est sûr, jusqu'à se montrer un poil mufle envers Karun et Sarita (quoique tout soit permis, dit-on, en amour comme à la guerre). Mais ce n'est qu'une brouille, plus que largement compensée par son geste, l'offrande de lui-même afin que Karun et Sarita puissent vivre jusqu'au bout leur conte de fées hétéro. D'une certaine manière, ni le beau rôle qui m'échoit ni ce dénouement ne suffisent à me satisfaire. Les délices du martyr sont décidément surestimées.

Les gardes me conduisent au sous-sol. Je n'ai pas, contrairement à Guddi, le talent d'inspirer la terreur, car, non contents de refuser de prévenir Devi *ma* en dépit de mes récriminations, ils vont jusqu'à ricaner quand je les menace de déchaîner ses foudres contre eux. Pour renchérir dans l'insulte, ils me confisquent mon passe après m'avoir fouillé. Ils m'enferment dans une des cellules de l'abri antiatomique et me laissent à mes réflexions sur l'avenir abrégé qui m'attend. Sur mon passé, aussi. J'énumère tous les carrefours de ma vie où j'aurais pu choisir d'éviter le sort qui va être le mien.

J'en suis à neuf ou dix quand j'entends remuer quelque chose dans l'ombre derrière moi.

– Je vois qu'on m'a envoyé de la compagnie, dit une voix, et je distingue une forme assise sur un sommier. Je suis Sarahan, l'adjoint de Bhim. Plus exactement « j'étais », jusqu'à tout à l'heure.

Je me présente sous l'identité de Gaurav, puis je me ravise. Quelle importance, à présent ?

– Je m'appelle Jaz, de mon nom complet Ijaz Hassan.

– Un musulman ! s'exclame Sarahan, et je le sens qui me scrute pour découvrir, évidemment, quelle tête peut avoir l'abruti de ma tribu fourvoyé dans cet endroit. Abruti, non, amoureux, ai-je envie de dire, bien que la différence soit sans doute très mince.

Ma vision s'étant accoutumée à la pénombre, je l'examine, moi aussi, et plus particulièrement la coupure qu'il porte au front, couverte de sang séché. Il a récupéré, et de fait, ma présence dans la cellule semble le raviver. Il brûle de savoir ce qui m'a amené dans le repaire de Bhim. Je lui explique donc que je suis venu sauver un ami et lui relate quelques morceaux choisis de la rencontre avec le grand chef.

– Quel dommage que vous n'ayez pas eu un revolver ! Bhim tué

par un musulman, c'est exactement la fin qu'il mérite !

Sarahan raconte à son tour qu'il était ingénieur et qu'il s'est élevé dans les rangs de la hiérarchie après avoir été recruté par la HRM lors d'un rassemblement. Apparemment, c'est le déraillement du train dans lequel j'ai voyagé qui est à l'origine de sa déchéance aujourd'hui.

– Je faisais venir un nouveau chargement d'armes de notre dépôt de Churchgate. J'avais graissé toutes les pattes nécessaires, comme d'habitude, pour nous assurer un passage sans heurts. Quelqu'un a dû vendre la mèche aux Limbu, leur parler de la cargaison. Qui ? je n'en sais rien. Ils ont tendu une embuscade au train à Mahim, ils l'ont fait dérailler. Inutile de dire qu'on a tout perdu, d'où la fureur de Bhim.

Il commence à se plaindre de son chef. Bhim a ignoré ses conseils, il aurait dû nettoyer Mahim comme Sarahan le lui avait suggéré, soutenu par son groupe de pression, et il ne serait rien arrivé à leur train.

– Il n'en a rien fait, toujours pour les mêmes mauvaises raisons. Il paraît que nous avons besoin d'une région ennemie à nos portes pour exciter nos troupes et empêcher une attaque nucléaire. Comme si les Pakistanais en avaient quelque chose à faire ! Ils se moquent bien de faire des martyrs de la moitié des musulmans de l'Inde, ils frappent là où ça leur chante !

Je tente de ramener Sarahan à la précarité de notre situation pour tenter d'examiner avec lui nos possibilités d'évasion, mais il est lancé dans l'énumération de ses griefs contre son supérieur et rien ne peut l'arrêter.

– Devinez qui a saboté une cérémonie de prière hier ? Tout ça parce qu'un temple rival avait osé l'organiser ! Il a tué des centaines de gens dans l'opération, des centaines d'hindous que nous aurions pu recruter. Ce qui l'a propulsé là où il est, c'est – ne le prenez pas mal, s'il vous plaît – le massacre de *mu-sul-mans* en grand nombre ! Comment peut-il l'avoir oublié ?

Qu'il se rassure, je n'en prends pas ombrage, lui dis-je avant d'ajouter :

– Et quant à l'abri où nous nous trouvons, comment...

– Un abri, ce truc ! Allons donc ! Pour sauver les grosses têtes de la ville, qu'il prétend. Quelle blague ! Il aurait eu plus vite fait de leur acheter un casque de moto à chacun. Vous savez qu'en cas de panne de courant, la ventilation s'arrête ?

Il donne un coup de pied dans le mur et, comme en réponse, une pluie de graviers tombe du plafond.

Peut-on creuser un tunnel pour s'enfuir ? Sarahan pense que c'est trop dangereux, que toute la galerie pourrait s'effondrer et nous ensevelir.

– En fait, c'est un miracle que l'hôtel soit encore debout, que les Pakistanais ne l'aient pas détruit. Il suffirait que nos amis commanditaires nous retirent la protection promise pour que nous soyons aussitôt bombardés. Et que fait Bhim ? Il les ignore. Il y a des semaines qu'il n'a pas pris la peine de communiquer avec eux. Tout ce qu'il sait faire, c'est discourir sur Ashoka, et même, maintenant, sur Akbar, obsédé par la façon dont l'Histoire le jugera. Nos hommes ont bien vu qu'il déraillait ; du coup, ils exécutent les ordres distraitemment et ils deviennent aussi excentriques que lui.

Je suis curieux d'en savoir plus sur ces commanditaires mentionnés par Sarahan. Veut-il parler de la CIA ? Je suis en retard de quelques wagons, répond-il, à notre époque, la CIA est sans influence. Alors qui ?

– Peu importe qui ils sont, l'important est que Bhim s'en aille. Notre bagarre d'aujourd'hui me l'a prouvé une fois de plus. L'avenir de l'organisation tout entière est en jeu.

Tout cela est bel et bon, et le Jazter est ravi d'apprendre que la HRM a des penseurs d'une telle profondeur pour s'occuper d'elle. Mais pourrions-nous revenir à des préoccupations plus immédiates ? Pour me répéter : le professeur Sarahan connaîtrait-il un moyen de nous évader ?

– Oh, ça ! Quelqu'un va bien venir, non ? On ne peut tout de même pas espérer m'enfermer dans une cellule sans que personne s'en aperçoive.

Se renversant sur son sommier, il se met à étudier le plafond, comme si la vision panoramique des problèmes et de leurs solutions y était inscrite.

Une heure s'écoule, puis une autre. Pendant ce temps, Sarahan élucubre un scénario dans lequel c'est *moi* qui serai en fait l'assassin de Bhim.

– C'est le moyen idéal pour ne nous mettre personne à dos ! On rejetera toute la faute sur les musulmans.

Je lui fais remarquer que personne n'est encore venu à notre

rescousse, mais il m'assure de la loyauté inébranlable de ses officiers.

– Ils viendront dès qu'ils auront mis une stratégie au point. Bhim n'est pas si pressé, il ne cherchera pas à nous supprimer aujourd'hui.

Pourtant, c'est justement ce qu'il semble avoir décidé de faire, ayant sans doute évalué le danger que représente Sarahan. Au lieu du commando de libérateurs attendus, c'est sur un trio de gardes que la porte s'ouvre. Ils s'empressent de nous passer les menottes. Sarahan proteste, puis cède brusquement d'un ton léger, comme s'il s'agissait d'un caprice sans conséquence. Lorsqu'ils nous font sortir de la cellule, il sourit et pousse la désinvolture jusqu'à m'adresser un clin d'œil de conspirateur.

Pendant que nous traversons le tunnel, je réfléchis. L'optimisme dont fait preuve Sarahan est peut-être excessif, voire complètement déplacé. Je ne peux pas lui faire confiance, je dois élaborer moi-même un plan d'évasion. Mon plus grand espoir est de me faire remarquer en chemin par quelqu'un qui rapporterait m'avoir vu menotté, en état d'arrestation, à *Devi ma*. Hélas, nous ne croisons personne et nous émergeons dans un hangar retiré et désert. Une haute silhouette de quadrupède au ventre démesurément distendu me fait face, et un coup d'œil autour de moi m'en révèle de nombreuses autres.

Je crois d'abord avoir affaire à des sculptures décoratives, spécimens d'artisanat populaire. Les animaux sont parfaitement immobiles, la tête légèrement de côté, comme si un bruit insolite venait d'interrompre leur pâture. Puis je remarque les protubérances en forme de cornes, les pattes en rondins, les crochets le long du dos, la cage thoracique faite de solides cerceaux. Des bovidés, apparemment. L'un d'eux, dénué de membres, est posé par terre comme un œuf géant. Un autre est à l'état de squelette ; une femme frotte l'intérieur de son cadre métallique à l'aide d'une feuille de journal froissée en boule.

– Les buffles, dit Sarahan en les désignant du menton. J'avais cru deviner qu'ils servaient à ça.

Je ne suis pas sûr de comprendre. Tout ce que je vois, c'est qu'on nous a amenés voir les effigies du démon buffle que la déesse sacrifie. La femme s'approche, et après nous avoir dit qu'elle s'appelle Mansi, nous présente sur ses bras tendus un drap de toile épaisse. Voyant que nous ne pouvons le prendre, elle le tient devant nous afin que nous puissions l'examiner.

– Voilà, dit-elle, ce qu'on utilise pour l'extérieur du buffle, puis on bourre le cadre de papier et de pulpe de bois autant qu'on peut et on tend ce tissu sur le métal comme une peau. Il prend feu tout de suite, grâce au *ghî* dont on l'enduit.

Elle nous conduit ensuite d'un buffle à l'autre pour nous présenter chacun d'eux sous le nom qu'elle leur a donné, leur caressant le dos comme s'il s'agissait d'animaux vivants. Il y a même un Shyamu parmi eux, sans rapport, apparemment, avec l'éléphant de Guddi.

Mansi ne tarit pas de commentaires élogieux sur les traits spécifiques de chaque buffle – volume spacieux de la cavité ventrale, couleurs et motifs peints sur les flancs. Chacune de ses remarques donne l'impression qu'elle cherche à nous vendre quelque chose.

– Alors, conclut-elle après avoir fait l'article d'un modèle particulièrement festif décoré au front de svastikas porte-bonheur verts, Birbal sera-t-il l'heureux élu, ce soir ?

Sarahan me laisse répondre et, n'ayant aucune raison de vouer à Birbal une animosité quelconque, je dis oui en haussant les épaules. Mansi, rayonnante, reprend :

– Dans ce cas, je vais vous montrer les feux d'artifice.

Elle nous conduit vers un coin du hangar où sont alignés de vastes coffres remplis de fusées enchevêtrées, chaînes de pétards rouges, « bombes atomiques » soigneusement emballées dans des boîtes, « alertes au feu » luisant comme des chocolats emballés dans du papier d'aluminium.

– N'hésitez pas, choisissez-en autant que vous voulez, dit-elle en nous tendant à chacun un seau vide.

Je m'exécute et pour finir, cédant à la gourmandise, je remplis mon récipient à ras bord de serpentins et de fontaines.

Mansi approuve d'un hochement de tête.

– Ce sont les plus spectaculaires quand ils brûlent. *Devi ma* en est particulièrement friande.

Après avoir déposé les seaux près de Birbal, nous voyons Mansi couronner leur contenu de briquettes de camphre blanches, dont l'odeur puissante me rappelle le Vicks.

– Pour un bel effet d'étincelles.

Elle nous explique ensuite qu'on nettoie soigneusement les carcasses chaque matin et je n'ai toujours pas compris. Faut-il que je sois obtus ! C'est seulement quand elle cherche à nous rassurer sur le

confort de l'habitable que je me demande s'il est humainement possible qu'elle veuille dire ce qui vient de me traverser l'esprit.

– C'est parfaitement hygiénique, vous ne sentirez aucune trace de la combustion précédente.

Je tourne la tête vers Sarahan, qui me fait oui de la tête comme s'il avait observé depuis le début sur mes traits l'éveil douloureusement lent de ma compréhension.

– Ne vous en faites pas, me dit-il. Rappelez-vous ce que je vous ai dit au sous-sol à propos de mes hommes.

Puis, se tournant vers Mansi, il la complimente sur la splendeur de son œuvre.

– Je suis certain que le dedans est aussi beau que le dehors. Je n'aurais jamais osé envisager d'en faire l'expérience moi-même.

Mansi rougit de plaisir.

– Il me reste une ou deux roues de feu. On n'est pas censés les utiliser dans les buffles, mais Devi *ma* les aime encore plus que les fusées. Je vous les offre.

Notre insertion dans l'effigie s'effectue avec la plus grande désinvolture. Les gardes soulèvent Birbal sur un chariot, appliquent une échelle contre son flanc et nous obligent à y grimper, toujours menottés mains dans le dos, à la pointe de leurs canons. L'un d'eux ouvre une trappe au sommet et pousse Sarahan à l'intérieur. Je l'entends grogner de douleur quand son corps heurte la base de planches. Il proteste encore plus fort lorsque j'atterris en plein sur son ventre. Alors que je me tortille pour m'écarter, une cascade d'objets se déverse sur nous – un seau, puis un autre, de fusées et de pétards. Suit une pluie d'autres matériaux, copeaux et pulpe de bois. C'est le contenu inflammable des corbeilles à papier que les gardes nous vidant sur la tête.

Le carré de ciel visible par la trappe ouverte tourne déjà au violet quand on vient pousser notre chariot hors du garage. Je suis parvenu à me tourner en position allongée tout contre Sarahan, et nous voilà serrés comme des sardines (selon l'expression consacrée dont je constate la justesse *in vivo* pour la première fois). Après avoir roulé plusieurs minutes au son d'une sérénade de musique dévotionnelle, notre char bovin s'arrête. Là-haut, par la trappe ouverte, j'aperçois des crochets suspendus par des filins qui disparaissent vers la tourelle de l'Indica à l'arrière-plan.

Au moins, ils nous ont laissé une ouverture pour respirer, me dis-je, mais comme pour me démentir, quelqu'un fait claquer la trappe, et la voilà fermée. On tire des loquets, on ajuste des sécurités dans un bruit sec, puis le buffle se met à tanguer et à vibrer tandis que des pas arpentent la surface plate de son dos. Ça y est, on est foutus ? L'obscurité commence à m'étouffer. Je cherche à m'ôter les menottes, je lutte pour débarrasser les creux de mon corps de tout objet explosif (la fusée dont le cône pointe sur mon entrejambe s'avère particulièrement récalcitrante). Mon estomac vide baratte des sucres acides. Ne devrait-on pas au moins nous servir un bon plat de mouton frit ou une côtelette, un ultime repas digne de ce nom ?

– Tout va bien, répète Sarahan. Ils viendront, ne vous en faites pas.

Il essaie de garder un ton encourageant, mais je détecte les premiers trémolos d'appréhension dans sa voix amplifiée par l'obscurité. Il entonne des chansons (qui ressemblent à des prières), prétendument dégagé de toute préoccupation.

Cela doit faire maintenant une bonne heure qu'on est là-dedans et que mes oreilles subissent les assauts vocaux de Sarahan dans ses efforts pour feindre l'insouciance. J'essaie de me distraire en pensant à Karun, mais le résultat est pire encore. Je le vois flânant avec Sarita sur le bord de la piscine, partageant avec elle un verre au pourtour givré (oublié, avalé par le passé, le sacrifice du Jazter a déjà perdu toute couleur). Au moment où, désespéré, claustrophobe et touchant le fond, je vais hurler qu'on démarre le barbecue pour en finir, j'entends de nouveau le bruit des verrous au-dessus de nous.

– Je vous avais bien dit qu'ils allaient venir, dit Sarahan avec un soulagement parfaitement audible.

Certes, mais ce n'est pas son équipe de sauveteurs qui nous regarde de là-haut. C'est Das.

– Sarahan ? Tout va bien en bas, cher ami ? Ça doit être un peu inconfortable, je sais, mais il n'y en a plus pour longtemps.

– Das ? Qu'est-ce que vous faites là ?

– Bhim m'a raconté ce qui s'était passé. L'embuscade du train, la cargaison d'armes, et par-dessus le marché, ils ont tué Mura. Quelle insupportable honte ! Je suis venu vous dire à quel point vous allez me manquer. Sans votre présence, les choses ne seront plus les mêmes. Vous ne le savez peut-être pas, mais du jour où je suis arrivé ici, vous avez été mon modèle d'homme.

– Charmé de vous l’entendre dire. Maintenant, pouvez-vous me tirer d’ici ?

– Je le voudrais bien, Sarahan. Rien ne pourrait me faire plus plaisir, croyez-moi. Mais vous êtes parti si brusquement, sans personne pour prendre votre place, que Bhim m’a désigné pour assumer les fonctions qui étaient les vôtres. Moi, vous vous rendez compte ! Il a sûrement obéi à un coup de tête, il savait sans doute que j’avais été votre assistant. Je ne peux pas trahir sa confiance pour le moment. Je suis venu en fait vous demander de souhaiter bonne chance à votre humble successeur. Je sais que je n’ai pas, de loin, vos qualités, mais je prie le ciel de m’accorder la réussite dans mes entreprises, fût-elle moitié aussi grande que la vôtre.

J’entends Sarahan prendre une inspiration indignée.

– Alors comme ça, c’était toi ! dit-il lentement. Depuis le temps que je me demandais qui avait craché le morceau aux Limbu, qui leur avait conseillé de faire dérailler le train. Tu devais avoir prévu ton coup.

– Non, bien sûr que non. Comment pouvez-vous imaginer que je...

– Salaud, fils de chien, et tu as le culot de vouloir que je te bénisse ! Si j’étais libre...

Sarahan souffle et se débat à côté de moi. Il soulève et abaisse successivement des parties de son corps dans un mouvement qui évoque la reptation d’un ver de terre.

Das recule d’un pas. Quand il reprend la parole, c’est sur un ton blessé :

– Quoi ? Je viens vous demander de me placer sous vos bons auspices et tout ce que vous savez faire, c’est de me couvrir d’injures ? Je vous ai même apporté un cadeau, voyez-vous, pour vous remercier de tout ce que vous avez fait, dit-il, montrant un récipient de métal dans sa main. Voilà, je vous le laisse, que vous y soyez sensible ou pas.

Il fait descendre l’objet au bout d’une corde. Le jerrycan atterrit sur nous, chevauchant ma cuisse et le ventre de Sarahan. En déplaçant la jambe, j’entends un glouglou à l’intérieur.

– C’est pour vous faciliter la transition. Comme vous avez pu le voir, le feu de Devi *ma* peut être lent et pénible.

Sarahan a entendu le bruit de liquide, lui aussi, et se met à l’injurier encore plus vivement. Das secoue la tête.

– C’est là toute votre gratitude ? Vous ne savez pas à quel point il

m'a été difficile d'en trouver. Il m'a fallu le faire venir clandestinement. Ne le dites à personne, mais c'est du pétrole, du vrai, et il y en a assez pour faire exploser un bus. Vous serez consumés en une seconde, au lieu de brûler petit bout par petit bout, la peau en lambeaux.

Les cris de Sarahan emplissent le ventre du buffle. Das secoue tristement la tête.

– Que de colère ! Que d'hostilité ! Estimez-vous heureux de participer à la gloire de Devi *ma*, conclut-il sur un petit signe d'adieu avant de repousser la trappe et d'en refermer tous les verrous.

Il est temps d'affronter la tragique vérité. Le Jazter n'écrit jamais ses mémoires. Quel dommage. Toutes ses réflexions vont mourir avec lui. Quelle tristesse. Il n'a même pas pu s'en ouvrir sur Twitter.

Quelles devraient être mes ultimes pensées ? Quels hymnes devrais-je composer, quels conseils dispenser, quelle sagesse transmettre en héritage ? Quelles intuitions passeront l'épreuve du temps – épreuve dont le succès aujourd'hui est d'autant plus plausible que le temps semble toucher à sa fin ? Je suis pris de court. Aucune étincelle ne m'anime plus, maintenant que c'en est fini du plaisir et des jeux. Je ne peux susciter en moi ni réflexe d'humour, ni vigueur. Je ne peux même plus distiller de mes expériences une banale épitaphe.

Pourtant l'arôme roux, écœurant du *ghî* me rappelle à l'urgence. Il filtre par la doublure du ventre de Birbal, se mêle au soufre des explosifs et à l'effluve âcre de la pulpe de bois. Les jeunes filles ont commencé à enduire de beurre clarifié notre couverture inflammable ; je les entends glousser et rire. D'où vient tout ce *ghî* ? Les vaches qui donnent le lait pour le fabriquer ne savent-elles donc pas qu'une guerre a éclaté ? Sarahan a reconnu l'odeur, lui aussi, car ses prières déguisées en chants se muent en incantations frénétiques.

Je ne suis pas vacciné contre la peur, moi non plus, je m'en rends compte. Jusqu'ici, le rempart de mon cynisme m'a aidé à la tenir à distance, mais les digues ont cédé et la panique déborde. Le Jazter n'était pas né pour jouer les Bond. Pas plus que les Jeanne d'Arc. Il a toujours glapi au moindre soupçon de brûlure. Il n'arrive pas à concevoir la perspective d'être immolé. Quant à y faire face avec aplomb, il en est parfaitement incapable.

La terreur est palpable, l'air dans l'habitable se raréfie très vite. Allongé dans l'obscurité, j'ai du mal à respirer, ma bouche est pleine de poussière, la gorge me brûle. C'est comme ça que je vais mourir, ligoté, suffocant, pressé contre le corps flasque et tressautant de Sarahan dans le ventre du buffle ! Choqué, je prends la mesure de cette révélation. Jamais je n'aurais cru que ma quête connaîtrait une fin aussi sordide. J'ai toujours imaginé que mon existence se déroulerait de bout en bout sous le signe du merveilleux.

Que fait-on, quand on est sur le point de mourir ? Quels conseils les gourous prodiguent-ils pour attendre dans le calme l'explosion fatale ? J'essaie de ramener à ma mémoire des scènes joyeuses : des repas conviviaux, des concerts, le premier morceau *qawwali*-disco que j'ai mixé, des vacances passées, il y a très longtemps, avec mes parents dans les Alpes suisses ; le cycle intemporel des chasses, des affrontements et des victoires, les scènes épiques du *shikar* ; et bien sûr, Karun. Le montage devient plus lyrique, plus doux, irisé, chatoyant. Peut-être est-ce la chaleur imminente du brasier qui donne une vivacité toute particulière aux souvenirs de la *barsati* rafraîchie par mes contes de neige.

Mais aucun de ces moments, même lorsqu'ils ont Karun pour sujet, ne me retient assez longtemps. Il faut que je m'élève au-dessus de ce qui m'attend, je ne peux plus rester en contact avec la terre. À la façon des différents étages d'une fusée spatiale, les divers constituants de mon identité me lâchent l'un après l'autre : le Jazter, Ijaz, Jaz – le *shikari*, le fils et le saint amant. Je monte toujours plus haut, plus vite, plus libre, à mesure que j'abandonne mes défroques, mes personnages.

Que vais-je découvrir sur moi dans mes derniers instants ? Qu'est-ce qui m'attend au moment où je passerai de l'autre côté de ces nuages de flammes ? Je ne me suis jamais aventuré aussi haut, jamais je ne me suis confronté à moi-même, décapé de tout vernis, jamais je n'ai regardé en face le soleil éblouissant de l'être affranchi. Je sais que je n'aurai qu'une seconde pour le faire, mais je l'aurai vu, et c'est assez.

Soudain, l'étincelle se produit et surgit l'intuition, la conscience de ce qui me caractérise. À ma surprise, je m'aperçois que c'est la *tragédie*, quelles que soient les couleurs dont je la pare, quels que soient mes efforts pour l'occulter. Tragédie d'un esprit inabouti, d'une personnalité qui n'a pas atteint son complet développement. J'ai

besoin de temps pour m'accomplir, pour devenir un véritable adulte, pour occuper en toute responsabilité ma place en ce monde.

Mais ce temps est épuisé et la vision perd déjà de son intensité. Les nuages se referment sur moi, je me sens chuter dans l'obscurité retrouvée. Trempés, asphyxiés, les accoutrements que j'avais dépouillés se réajustent à mon être et me tirent vers le bas. Sarahan s'est mis à hurler après que le bruit des voix de jeunes filles s'est tu.

Tout à coup il s'arrête. Des grincements, des claquements de métal, des pas retentissent. On dirait qu'on accroche le buffle aux câbles, ils doivent s'apprêter à nous hisser. Je ferme les yeux, j'inspire profondément, je laisse mes poumons s'emplier de l'odeur de la poudre. Il ne reste plus qu'à attendre la délivrance.

SARITA



D'abord, je me sens défaillir à l'idée que l'information n'est sans doute qu'un canular cruel. Abandonnant ma recherche inutile dans les étages, je me rue dans la chambre de Guddi, enfonçant littéralement le poste de garde au passage. Mais je ne vois qu'Anupam.

– Où est-il ? m'écrié-je, à bout de souffle, les jambes cédant sous moi.

Elle me désigne le balcon :

– Là, Didi. Alors, c'est ton mari..., dit-elle avec un sourire timide en se couvrant la tête du pan de son sari. Je serai dehors, au cas où tu aurais besoin de quelque chose.

Je m'avance lentement dans la pièce, puis je m'arrête. À travers les rideaux ondulants de la baie vitrée, j'aperçois la silhouette familière. La lumière tourbillonne autour du corps de Karun, cascade sur ses épaules, dépose des gouttes sur ses cheveux. Je me sens transportée brusquement des années en arrière, le jour du pique-nique sur la plage, alors qu'il émerge des vagues incandescentes ; les matins de nos séances de yoga, chez nous, illuminés tous deux par le soleil ruisselant de la fenêtre. L'espace d'un instant, je n'ai d'autre désir que de rester là, de le boire à petites gorgées, de savourer tour à tour chacun de ses traits. Mais il se rapproche, il appelle mon nom, et je me précipite pour enfouir avidement mon visage dans sa poitrine.

– Karun, Karun...

Je répète son nom continuellement, comme un mantra, je cherche à me perdre dans la sensation, dans son odeur, dans la ligne entre ses lèvres. Si fort que je l'étreigne ou que je presse ma bouche contre la sienne, il me semble que je ne pourrai jamais exprimer de lui assez de réconfort pour combler le déficit de toutes ces journées de séparation vécues dans l'angoisse, de ces heures, de ces minutes, de ces secondes perdues, épuisées goutte à goutte. Une fois rassasiée, j'ai l'impression que je ne pourrai plus jamais le laisser partir.

Bien qu'il me serre très fort, et même avec frénésie, dans ses bras, je sens qu'il n'émane de lui aucune joie. Son corps paraît étrangement tendu, neutralisé. Alors, je recule d'un pas et je vois, stupéfaite, à quel

point il a l'air malheureux, agité. Quand je lui demande ce qui ne va pas, il plisse très fort les paupières.

– Jaz. Ils l'ont pris. Et je n'ai rien pu faire pour l'aider.

Les mots jaillissent de lui plus vite que je ne peux les assimiler. Il est question d'annexe de l'hôtel, de Bhim, d'un collègue dont je n'ai jamais entendu parler.

– J'ai d'abord été furieux en apprenant que tu étais ici et que Jaz ne me l'avait même pas dit. Mais maintenant, je me rends compte qu'il a proposé de se sacrifier en échange de notre sécurité à tous les deux.

Ma confusion doit être évidente, car il s'arrête, me prend par les épaules et me regarde, bras tendus.

– Tu vois de qui je parle ? Jaz, celui qui m'a retrouvé, qui t'a suivie, avec qui tu es venue. Ils vont le tuer si nous ne trouvons pas un moyen de le sauver.

Mes pensées sont encore embrouillées, mais devant l'expression du visage de Karun, l'effroi s'insinue en moi. Les questions fourmillent dans ma tête, je ne sais par où commencer.

– Alors, tu... Tu le connais, ce... Jaz... Tu le connaissais déjà ?

Je dois répéter ma question à plusieurs reprises avant qu'elle l'atteigne, qu'il ralentisse son débit puis s'arrête. Il laisse tomber ses bras et se tient debout, en silence, peut-être en repentir.

– C'est arrivé il y a longtemps, bien avant que je te connaisse, dit-il finalement. Lui et moi... nous étions... nous étions ensemble.

Ensemble. Alors c'est ça ? C'est aussi simple que ça ? C'est tout ce qu'il y a à dire, c'est comme ça qu'on annonce ces choses-là, maintenant ? Ensemble. Et comment dois-je réagir ? De toutes les émotions qui me submergent, laquelle dois-je laisser transparaître ? Aucune ne paraît appropriée. Ce n'est pas que je n'aie jamais envisagé cette éventualité, que je n'aie pas eu la puce à l'oreille à plusieurs reprises ou le temps de m'y préparer. Mais si je suis à ce point désespérée, c'est peut-être que je n'ai jamais rencontré d'héroïne confrontée à cette situation dans les Mills & Boon de mes lectures, ni dans les films de Bollywood. Choc, déception, horreur, blessure, la toupie tournoie, j'attends qu'elle s'immobilise et que sa flèche m'indique quelle réaction exprimer.

– Je suis désolé, dit Karun.

Puis le mouvement s'arrête, les coordonnées se précisent, la photo d'arrivée est formelle : c'est la colère qui a gagné. Peu importe à

présent que j'eusse pu le deviner ou non, ma fureur balaie toutes ces futilités sur son passage. Les rigueurs du voyage, la tension des semaines passées, peut-être aussi l'insécurité de notre couple depuis le début m'emplissent d'un désir de vengeance. Je veux punir Karun pour la douleur qu'il m'a infligée. D'immenses réservoirs de rage et d'indignation bouillonnent en moi, qui exigent un exutoire.

« *Désolé* » ne suffit pas, « *ensemble* » ne suffit pas. Je le fais recommencer du tout début, ne tolère aucune omission, ne souffre aucun euphémisme. Chaque fois qu'il tente de faire l'impasse sur quelque chose de privé, j'insiste, je veux qu'il me révèle tous les détails embarrassants. Comment Jaz l'a-t-il initié le premier jour ? Et comment a-t-il réagi à ses avances ? Quelle sensation a-t-on quand on est couché sur le ventre et qu'on vous pénètre ? Est-ce donc ce que mon... époux préfère, ce en quoi mon *pati-dev*, mon seigneur et maître, se spécialise ?

Karun se met à pleurer, mais ses larmes n'éteignent pas mon besoin de l'humilier. Je ne laisse transparaître aucune expression, aucune vulnérabilité, même si mes boyaux se retournent à l'écoute de ce que je le force à raconter. Combien de fois l'ont-ils fait sur le balcon de la bibliothèque ? Comment se débarrassaient-ils des journaux salis ? Sentaient-ils le caca d'oiseau quand ils forniquaient au milieu des fientes ? Je pose chaque question avec une froideur et une précision cliniques, méthodiquement, comme si je lui faisais passer un examen au détecteur de mensonge. C'est une opération chirurgicale nécessaire, un exorcisme qui doit être accompli. La cruauté, à bien y regarder, joue peut-être aussi un rôle dans mon interrogatoire.

– Arrête ! Il faut qu'on sauve Jaz, tu ne comprends pas ? s'écrie Karun.

Je n'entends pas, j'insiste. Il se défend en disant que s'il ne m'en avait pas parlé avant le mariage, c'est que toute cette affaire était déjà passée depuis longtemps, qu'il ne m'avait jamais été infidèle, qu'il n'avait jamais cédé depuis aux avances de Jaz. Je reste de marbre. Pourquoi s'est-il enfui à Bandra ? C'est la deuxième fois que je le lui demande, il m'a déjà répondu : il voulait échapper au harcèlement (n'était-ce pas plutôt à la tentation ?). Il sanglote sans répondre. Je persévère, bille en tête, je cherche d'autres questions pour le torturer.

Enfin, ma fureur se tarit, à court de vitriol. Mes boyaux révoltés ont accouché d'une nausée. Soulevée de dégoût par le caractère

sordide des récits que j'ai arrachés à Karun, épouvantée par mon comportement, je sors. Il reste avachi sur le divan.

– Je vais faire un tour pendant que *sahib* se repose, dis-je aux gardes.

L'un d'eux insiste pour me suivre – ordre supérieur. Je descends l'escalier qui mène au jardin et m'assois sur une chaise de plage au bord de la piscine. J'ôte mes sandales pour laisser les dalles chauffées à blanc me brûler les plantes de pied. Les seules personnes que j'aperçois sont loin, sur la scène, occupées à préparer le spectacle de chants dévotionnels pour le soir. Un éléphant, au milieu d'elles, transporte vaillamment des poteaux dans sa trompe enroulée. Je lève le visage vers le ciel, livrant la colère de mon corps au soleil dans l'espoir que l'astre la transfigurera.

Ses rayons doivent avoir des propriétés thérapeutiques car à travers le torrent de mes émotions, je parviens à ancrer mon esprit à une pensée, une seule, qui le stabilise. Pour la première fois, je peux dérouler le fil d'un questionnement qui m'encombre la tête depuis de nombreuses années en y apportant des réponses. Nos tentatives de rapports sexuels soldées par un échec dont je me suis si souvent tenue pour responsable m'apparaissent sous un jour nouveau. Ici, au milieu de cette guerre, dans l'hôtel où nous nous sommes mariés, je découvre le couple que je forme avec Karun sous un éclairage inédit et révélateur.

Une fois le passé décanté, une question se fait jour et devient obsédante : est-ce que je veux continuer à vivre avec Karun ? Et surtout, est-ce que je le *peux* ? La métaphore du Jantar Mantar, les bribes d'intimité, les étoiles, les statistiques me suffiront-elles cette fois ? Rien n'est moins sûr, à présent que le mystère s'est dissous dans la lumière crue de cette réalité. Comment pardonner à Karun, comment rétablir le fragile équilibre de notre alliance sur la base de ces coordonnées nouvelles ?

Cependant, ai-je le choix ? Quelles seraient mes chances de commencer une nouvelle vie, avec la guerre et toutes les menaces qu'elle agite ? Aucune. Alors qu'en y travaillant, je pourrai certainement retrouver un peu du contentement qui était le mien, chasser de mes pensées ce que je viens d'apprendre – puisque ça s'est produit avant nous – et ne pas laisser ce passé nous faire dérailler.

Se pose ensuite la question de la confiance. Je me demande

comment être certaine que Karun ne suivra pas d'autres hommes à l'avenir. Et brusquement, mes pensées prennent un tour pour le moins dénué de noblesse. Si Karun a été fidèle durant toutes ces années, c'est qu'il s'est arrangé pour maîtriser ses pulsions. Peut-être est-ce la conséquence d'une sexualité peu exigeante, mais il n'est jamais allé chercher ailleurs de quoi les satisfaire. S'il est passé à l'acte aujourd'hui, c'est uniquement parce que Jaz a réapparu. Jaz ! Mon indignation change de cap, droit sur ce dernier, non seulement pour s'être impunément invité dans notre vie de couple, mais pour la façon dont il m'a dupée afin que je le conduise jusqu'à Karun. Et il faudrait que je sois terrassée de chagrin à l'idée qu'il disparaisse ? Il n'aurait que ce qu'il mérite. Ses sollicitations cesseraient à jamais, nous serions en sécurité. C'est dans mon intérêt – dans *notre* intérêt – que le tentateur, objet de la tentation, se volatilise une fois pour toutes, non ?

Mais aussitôt, je m'en veux, j'ai honte de mes pensées. Je ne lui souhaite aucun mal, affirmé-je intérieurement à toutes les forces de vie et aux esprits qui pourraient voler autour de moi. Sans l'aide de Jaz, je ne serais pas arrivée à bon port. Ce n'est pas dans ma nature d'appeler le malheur sur qui que ce soit. Je revois le désespoir de Karun, ses plaidoiries angoissées pour sauver un homme qui apparemment est prêt à se sacrifier pour nous. Ma rancune persiste, mais elle ne m'empêchera pas de tout tenter pour le tirer d'affaire.

Pourtant, dans un coin de mon cerveau, les calculs intéressés vont bon train : quelles chances avons-nous de le sauver, Karun et moi, face à l'organisation mise en place par Bhim ? Quelle que soit notre tactique, le pronostic est sombre. J'essaie de réfréner cette ligne de réflexion avant qu'elle se mue en panique. Ce n'est pas de ma faute si Jaz m'a suivie. Il ne faudra pas que je m'en veuille si nous ne le trouvons pas. Ce qui d'ailleurs ne signifierait pas forcément qu'il soit condamné au pire. Tel que je commence à le connaître, Bhim est bien capable de l'avoir relâché en douce.

Je retrouve Karun dans la même position sur le sofa. Au lieu de lui annoncer ma décision de maintenir notre relation de couple, je gagne la salle d'eau pour me débarbouiller le visage, puis je ressors et lui tends une serviette mouillée.

– Il faut qu'on voie la Devi. Elle s'est prise d'affection pour Jaz. Si quelqu'un peut le sauver, c'est bien elle.

Les gardes nous expliquent avec regret qu'ils ont reçu des instructions. Nous avons la permission de sortir dans le jardin accompagnés, mais pas de converser avec qui que ce soit. Une audience de Devi *ma* est hors de question. Je peux parler à Anupam, mais normalement, ils devraient nous l'interdire aussi.

Avant qu'ils puissent changer d'avis, je transmets mon message à Anupam :

– Va dire à Devi *ma* que mon mari a vu son bien-aimé Gauravghoda fait prisonnier dans l'annexe de l'hôtel. Il faut qu'elle le trouve et qu'elle aille le délivrer tout de suite, faute de quoi Bhim va le faire tuer.

Mes paroles plongent Anupam dans l'anxiété. Elle ne va pas se rappeler ce que je veux lui faire dire ; elle doit gagner les cuisines pour commencer son travail ; est-ce que je m'imagine vraiment qu'on va la laisser voir Devi *ma* ? Dans ce cas, lui dis-je, elle n'a qu'à passer le relais à Chitra, puis je lui fais répéter plusieurs fois mon message et je l'expédie.

Attendre, il n'y a rien d'autre à faire. La perspective de traîner dans cette chambre endeuillée par notre échange pénible étant trop pesante, nous allons nous asseoir tous les deux sur un banc au pied de l'escalier. La tête entre les mains, Karun évite de me regarder et se balance d'avant en arrière sans parler. Toutes les cinq minutes, il se lève pour arpenter les environs à la façon des proches rongés d'inquiétude devant une salle d'opération. Je voudrais éprouver de la compassion pour lui, mais je n'en trouve pas la source, enfouie sous mon propre chagrin.

La Devi va nous convoquer, Chitra va apparaître ou Anupam, au moins, pour nous raconter ce qui s'est passé. Mais les minutes passent et personne ne vient. Les tourelles de l'hôtel se teintent des couleurs du couchant, or, puis cramoisi, tandis que leurs ombres s'allongent au-dessus de la piscine et des terrains de badminton. Un serveur nous apporte du thé, puis une assiette de biscuits et de *samosa*. Le son des *dholak* et des *chimta*, tambours et pinces-cymbales flotte à travers les jardins. Un public s'est formé autour de la scène. Dans le crépuscule qui fait place à la nuit, un grand buffle blanc, apparition surréaliste, passe en glissant et disparaît derrière l'hôtel.

Karun semble être entré en transe à force de se balancer. Quant à

moi, j'en suis à penser que tout le monde nous a oubliés, quand des gardes s'avancent.

– On vous demande là-haut. À l'étage de Devi *ma*.

Devant la suite, les deux employés nous arrêtent, toujours aussi obstinés et pointilleux. Ils veulent savoir qui est Karun, d'où il surgit, pourquoi ils n'ont pas été mis au courant de sa visite. Notre escorte de gardes ne les impressionne pas. Il faut l'apparition de Chitra, qui répond à toutes leurs questions, pour qu'ils nous laissent passer, non sans réticence.

– Je suis contente que Gaurav ait pu retrouver votre mari, dit Chitra, dont le ton dément complètement les paroles. Mais la permission qu'on lui a donnée de partir avec Guddi nous a attiré bien des problèmes. Devi *ma* est très perturbée. Elle réclame son Gaurav-*ghoda* continuellement. Sans lui, elle refuse de manger, ou même de parler à qui que ce soit.

– Mais je vous ai envoyé Anupam vous transmettre un message. Vous ne l'avez pas reçu ?

– Ah oui, la fille de la cuisine qui a abîmé son sari ! Elle est venue dire que Gaurav avait été capturé, quelque part dans l'annexe, apparemment, en dépit de tous mes avertissements de ne pas s'y aventurer. Maintenant, vous voyez ce qui arrive aux gens qui ne m'écoutent pas.

– Vous n'avez pas informé Devi *ma* ? Quand elle saura, il suffira qu'elle en donne l'ordre et Gaurav sera libéré, où qu'il soit.

Chitra laisse échapper un rire railleur.

– Si ça pouvait être aussi simple ! L'annexe de Bhim, contrairement à ce que vous pouvez croire, n'est pas entièrement sous le contrôle de Devi *ma*. Si c'est là qu'on retient Gaurav, on ne peut pas débarquer comme une fleur pour le réclamer. Pourquoi vous ai-je fait croire qu'elle était inhabitée, à votre avis ? Si Guddi n'avait pas disparu, elle aussi, j'aurais pu lui demander ce qui est arrivé exactement.

– Vous voulez dire que vous n'avez rien fait pour le retrouver ? coupe Karun. La vie de mon ami est en danger, et vous nous avez fait attendre tout ce temps pour rien ? Je vous ai déjà dit ce qui était arrivé. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

Chitra se raidit.

– J'ai des problèmes plus importants à traiter, quelle que soit

l'importance que vous vous attribuez. Si votre ami m'avait écoutée, il serait en sécurité à l'heure qu'il est. Mais il a préféré prendre des risques et mettre en danger cette pauvre Guddi.

– S'il vous avait écoutée, il ne m'aurait jamais retrouvé...

À ce stade, je juge bon de nuancer ses propos :

– Ce que mon mari veut dire, c'est que vous pourriez peut-être au moins informer Devi *ma*. Peut-être qu'il en sortirait quelque chose.

– Parler à Devi *ma* ? Vous entendez ce tohu-bohu, dehors ? dit Chitra dans un rire, tendant l'oreille aux bruits de vaisselle brisée émaillés de cris et de hurlements. C'est elle. Elle casse tous les verres et toutes les assiettes qui passent à portée de sa main parce que Gaurav n'est pas là. Elle peut décider d'une minute à l'autre de passer à l'échelon supérieur, en mode Kali. Réclamer du sang humain à boire, mettre le feu à l'hôtel. Mon devoir est de la protéger, de l'empêcher d'atteindre ce stade. Lui parler de Bhim, contre qui elle ne peut pas faire grand-chose, risquerait de mettre le feu aux poudres.

Chitra hoche la tête et poursuit :

– De plus, Bhim est le seul qui puisse la calmer quand elle se met dans cet état. Il sera là d'un instant à l'autre. C'est lui qui a ordonné qu'on vous fasse monter pour l'attendre.

– Eh bien, j'ai assez attendu, dit Karun. Si vous ne prévenez pas Devi *ma*, c'est moi qui le ferai.

Et, passant devant Chitra, il se dirige à grands pas vers la terrasse, évite les gardes et se précipite à l'extérieur, poursuivi par Chitra qui lui crie de s'arrêter. Je les suis, évitant de peu la main d'un Kaki qui cherche à m'agripper.

L'air sent le plastique brûlé. Les restes d'une chaise de plage finissent de se consumer au bord de la piscine à débordement. Des serveurs tentent d'éteindre le feu qui a pris dans un des arbres en pots en y jetant des casseroles d'eau puisées dans la piscine. Biscuits, *pakoda* et *laddoo* orange vif flottent sur l'eau, ainsi que des plateaux de bois, une table en plastique et même un trône renversé, bercé sur l'onde dans un remous de tissu rouge. La terrasse est jonchée d'une telle quantité de débris que je me demande qui a pu fournir toute cette vaisselle à Devi *ma*. J'échoue d'abord à la repérer dans le chaos de gens qui courent en tous sens. Puis, derrière un cercle de fidèles qui ont échappé aux cerbères, j'entrevois un cou doré et, brièvement, un bras atrophié.

Nous nous précipitons vers cette barricade humaine d'où Chitra cherche, par des cajoleries, à persuader Devi *ma* de sortir. Les dévots ripostent par des incantations et des poings levés. Il ne doit plus y avoir d'assiettes à casser, car seuls quelques couverts traversent l'espace. Un cri de douleur s'élève derrière le cordon et à travers la forêt de jambes, j'aperçois un serviteur étendu au sol, la face couleur de cendre. Le col de son uniforme beige est teinté de sang. La fille est allongée sur l'homme de tout son long, le visage enfoui dans son cou, comme engagée dans un échange charnel. À la faveur d'un déplacement des jambes qui l'entourent, je la vois qui lève la tête. Du sang ruisselle de sa bouche comme de la gueule d'un fauve dévorant sa proie.

– Écartez-les ! s'écrie Chitra, et les gardes passent à l'action.

Ils s'efforcent d'assommer les dévots à coups de crosse de leurs fusils, mais lorsqu'un fidèle tombe, sa place est aussitôt prise par deux autres. La passion atteint un tel paroxysme qu'un Kaki est avalé par la foule, puis un autre. Quelque part dans la mêlée, le serviteur couché réussit à s'esquiver en rampant, le cou en sang, comme perforé en plusieurs endroits par un apprenti vampire. J'entrevois une disciple qui s'offre à le remplacer, corsage déboutonné pour découvrir son cou, anticipant l'extase avec un air béat.

Finalement, les coups de crosse ont raison du rempart humain, les défenses sont enfoncées, la Devi exposée. De surprise, lâchant la nouvelle victime consentante qu'elle vient de mordre, elle bondit sur ses pieds et ses mains à la façon d'un félin. À quatre pattes, elle se met à feuler à l'adresse des gardes qui s'approchent d'elle, puis se dresse de toute sa hauteur en grondant.

– Attention ! s'écrie Chitra. Rappelez-vous qu'il est interdit de toucher Devi *ma*.

– Parfaitement, c'est interdit, répond la fille d'un ton ironique, et elle se rue vers les gardes, les forçant à reculer.

Puis, les levant au-dessus de sa tête, elle bat des bras de haut en bas comme si elle chassait des oiseaux ou qu'elle jouait à l'avion qui décolle. Je me rappelle ce mouvement : dans *Superdevi*, l'héroïne l'exécute chaque fois qu'elle veut se transformer en un avatar particulièrement terrifiant. Mais rien ne se passe, la Devi en herbe ne subit aucune transformation.

– À genoux ! Touchez le sol de votre front ! ordonne-t-elle, sans

paraître perturbée par la faillite de sa métamorphose.

Un à un, les gardes et les serviteurs se prosternent docilement, rejoints avec enthousiasme par les dévots (du moins ceux qui n'ont pas encore été assommés). Chitra regarde, lèvres pincées, Devi *ma* écraser de son pied le visage d'un Kaki, serpenter entre les dos comme si elle jouait à la marelle.

– Pourquoi êtes-vous debout ? s'enquiert-elle impérieusement en s'arrêtant devant nous.

Elle bat vigoureusement des bras, probablement dans une dernière tentative pour susciter sa transformation.

Chitra recule, mais Karun ne bronche pas.

– Parce que j'ai quelque chose à vous dire. Je sais où est votre Gaurav.

– Qui êtes-vous ?

– Son ami. Celui qu'il est venu chercher. Nous étions ensemble quand Bhim l'a capturé.

À peine Karun a-t-il le temps d'indiquer l'annexe du doigt que Bhim en personne apparaît sur le seuil.

J'ai vu Bhim en photo, sur des vidéos, mais jamais en chair et en os, ni en costume d'apparat. Des boucles tombent en cascade autour de son visage sous le casque guerrier, l'or de son pectoral et de ses brassards l'auréole d'une splendeur qui n'a rien à envier à celle de Devi *ma*. La frange qui souligne le bas de sa tunique se perd dans un tourbillon de brocart. Paré comme un empereur de jadis, il avance à grandes enjambées. On peut ergoter sur sa petitesse et son poids, mal assortis à un homme investi de cette puissance, mais l'admiration mêlée d'effroi qu'il inspire n'est pas un mythe. Kaki et dévots bondissent sur leurs pieds, honteux. On dirait des élèves surpris à jouer en classe par un proviseur en maraude. Pourtant ses manières sont affables tandis qu'il s'incline vers Devi *ma* jusqu'au niveau de son visage pour lui demander :

– Quelque chose ne va pas ?

Contrairement à mes appréhensions, elle ne le maudit pas, ne bat pas l'air de ses bras, ne fait pas de moulinets. Elle se calme immédiatement.

– Gaurav-*ghoda*. Vous avez pris mon Gaurav-*ghoda*. Je veux qu'il revienne, dit-elle avant d'éclater en sanglots.

– Gaurav-ghoda ? Qui est-ce ? Bhim *kaka* n’a pas de Gaurav-ghoda, répond-il, puis, se tournant vers Chitra : De qui parle-t-elle ? Je ne vous ai pas ordonné de la maintenir dans la bonne humeur à n’importe quel prix ?

Chitra présente des excuses, et commence à expliquer qui est Jaz, quand Karun l’interrompt :

– Ne croyez pas ce qu’il vous dit, Devi *ma*, demandez-lui plutôt où il cache Gaurav.

– Ah, c’est vous qui lui avez mis ça dans la tête ! L’épouse ne suffit plus à satisfaire vos pulsions, vous vous languissez toujours de votre *ami*.

Il se penche de nouveau vers la fille et ouvre grands les bras :

– Il a raison, Devi *ma*, pardonne à Bhim d’avoir oublié. Je détiens Gaurav-ghoda, sain et sauf. Il m’est plus précieux que n’importe quel invité. Nous irons le voir dès que ton spectacle sera terminé.

– Il ment, Devi *ma*, écoutez-moi. Il va faire tuer votre Gaurav-ghoda, il me l’a dit. Dépêchez-vous, sauvez votre ami, sinon vous ne le reverrez plus jamais.

Mais la fille s’est déjà laissé soulever de terre dans les bras de Bhim. Elle se blottit contre sa poitrine, sa main droite atrophiée joue avec les boucles, le moignon gauche lui caresse le cou.

– Il m’a apporté un cadeau, dit-elle en sortant d’une poche le pot de Marmite vide.

Puis elle le retourne tristement pour le montrer à Bhim.

– Le chutney qu’il contenait était tellement bon que j’ai léché les bords.

– Et tu n’en as pas gardé pour Bhim *kaka* ? Ça ne fait rien, on s’en procurera d’autre, ne t’en fais pas, dit-il en déposant un baiser sur son front. Quant à ton Gaurav-ghoda, je te promets de ne pas toucher à un seul cheveu de sa tête.

– Ne le croyez pas !

De désespoir, Karun essaie d’agripper l’épaule de la Devi pour attirer son attention. Elle hurle au contact de ses doigts qui ratent leur cible et se referment sur son membre difforme.

– Comment osez-vous toucher Devi *ma* ? Je vous ferai mettre à mort. Gardes ! Vous avez entendu ? Obéissez sur-le-champ, tout de suite, devant moi. Coupez-lui la tête !

Les sentinelles échangent un regard et je me serre contre Karun,

inquiète. Bhim part d'un rire débonnaire.

– Allons, allons, Devi *ma*, voilà un châtiment bien radical. Tu pourrais peut-être faire preuve de pitié, j'ai besoin de lui et de sa femme, demain, au petit déjeuner, reprend-il, et il l'assoit en travers de ses épaules. Bhim *kaka* ne t'a jamais vue invoquer Kali avec autant d'intensité, il est très impressionné.

La louange atteint son but. Du haut de son piédestal, la fille chasse les Kaki et, dans un geste théâtral, accorde son pardon à Karun.

– Le moment de ton apparition approche, lui rappelle Bhim en lui tapotant la jambe. Ce soir, c'est le grand jour où tu dis toi-même tes lignes, non ? Bhim *kaka* n'a pas oublié. Allons faire retoucher l'or sur ton visage et placer un micro à ton cou.

Il s'éloigne en marchant avec son chargement, puis, quand la fille lance un « Bhim-*ghoda* ! » plein d'allant, il prend le galop.

La foule éclate en vivats délirants dès l'instant où Bhim apparaît portant Devi *ma*. Je comprends à présent pourquoi il tient à s'exhiber vêtu de la sorte : son accoutrement le relie à la splendeur toute en or de la Devi, il lui confère la même aura surnaturelle. De cette fille consacrée, il doit être le père divin. Il la dépose sur l'engin récupéré dans les studios de *Superdevi* et lève les bras très haut pour inciter les multitudes massées sur la plage à rugir encore plus fort. Puis, ôtant son casque, il s'incline mains jointes dans l'attente du signal divin. Le piédestal s'est élevé à présent suffisamment haut pour qu'il n'ait pas à se baisser gauchement quand il touche les pieds de la Devi. Elle le bénit en lui posant les mains sur la tête, la transaction se déroule sans accroc, selon une chorégraphie bien huilée. Seul raté au tableau, lorsqu'elle se redresse, le lotus glisse et s'échappe du sillon de son moignon gauche. La foule, qui n'en a cure, redouble d'acclamations et l'exultation atteint son apogée. Bhim baigne le plus longtemps possible dans cette adulation, jusqu'au moment où la déesse commence à s'élever dans les airs. Quand le projecteur s'éloigne de lui pour la suivre, il hésite un instant puis vient nous rejoindre.

– Bienvenue à tous, je suis si heureuse que vous soyez venus me voir...

La voix de la fille s'élève, d'abord ténue, hésitant sur les mots, mais la confiance lui vient peu à peu. Bhim approuve d'un geste de tête.

– Je savais que ce serait elle, je l'ai su dès que je l'ai vue dans son

bidonville, à Dharavi.

Il fait taire Karun, qui s'est lancé dans un plaidoyer en bonne et due forme pour la vie de Jaz.

– Pas maintenant. Je veux voir si elle joue bien son rôle. Elle va parler de la bombe.

Tel un parent inquiet suivant les débuts sur scène de son rejeton à l'école, Bhim prononce les mots en même temps qu'elle. Mais sa protégée ne s'en tire pas très bien.

– Venez à moi, je vous protégerai du feu, dit-elle avant le trou de mémoire.

Les secondes s'écoulent, Bhim est de plus en plus tendu. Il est sur le point de donner le signal pour qu'on enchaîne avec la version enregistrée, quand la voix reprend, crachotant dans son micro :

– Je vous sauverai de la destruction de notre ville, je vous sauverai de la bombe.

Bhim claque dans ses mains à la fin de la prestation, entraînant les applaudissements de tout son entourage. Karun, désireux de reprendre son plaidoyer en faveur de Jaz, profite de la bonne humeur du dirigeant.

– Ah oui, votre ami. N'ayez crainte, je n'avais pas oublié. Mais d'abord, permettez-moi de poser une question à la charmante dame qui se trouve à vos côtés. Êtes-vous son épouse ?

Il m'adresse un *namaste* et je joins les mains instinctivement pour lui répondre.

– C'est un grand honneur de faire votre connaissance. Quel bonheur d'avoir pu vous réunir, votre mari et vous. Mais dites-moi, vous a-t-il informée du passe-temps musulman qu'il cultive en secret ?

J'en suis réduite à détourner les yeux sans répondre, ce qui déclenche chez lui un petit rire hideux.

– Ainsi, vous êtes au courant... Qu'en pensez-vous, devrais-je relâcher ce Gaurav afin que vous formiez désormais tous les trois une petite famille heureuse ou préféreriez-vous préserver votre duo et me voir vous débarrasser une fois pour toutes de cette épine dans le pied ?

– Si vous croyez que je cherche la mort de qui que ce soit, vous êtes fou. Délivrez-le immédiatement.

– Bravo ! Vous défendez les intérêts de votre mari avant les vôtres. Paroles de Sita, d'épouse modèle ! La terre devrait s'ouvrir d'une

seconde à l'autre pour accueillir un aussi noble sacrifice. Mais pourquoi ai-je le sentiment que notre Sita n'est pas exactement prête à se résorber dans le sein de la terre ? Qu'elle ne verrait pas d'inconvénient à ce que le musulman soit avalé à sa place ?

– C'est un ignoble mensonge. Je ne souhaiterais jamais...

– Non, bien sûr que non. Vous ne voudriez pas avoir sa mort sur la conscience, je comprends. Comment pourriez-vous regarder votre mari en face si, par votre faute, il sombrait dans la tristesse, privé de son passe-temps ? Allons, n'ayez crainte. Nous ne vous laisserons pas vous salir les mains. La tâche en incombera à Devi *ma*. Regardez, voici son buffle magique. Je l'ai fait avancer au programme de la première séance afin que nous puissions tous avoir le plaisir d'assister à son sacrifice.

Me retournant, je vois l'animal suspendu dans les airs qui se balance au-dessus du parapet. Son corps paraît plus dodu que celui de la veille, comme s'il s'était empiffré toute la nuit pour engraisser. Une ligne de svastikas verts court le long de son front à la façon des points qui soulignent les sourcils d'une mariée. « Je suis le démon Mahisha ! » beugle-t-il par les haut-parleurs, et la Devi se dresse, prête à affronter la menace.

– Encore aujourd'hui, cette partie est enregistrée, s'excuse Bhim. Devi *ma* n'a pas pu mémoriser le texte.

Il semble, quant à lui, le connaître si bien que je me demande s'il n'en est pas l'auteur.

– *Repens-toi ou je vais trancher ta tête de buffle et réduire en cendres ta chair pécheresse !* tonne-t-il à l'oreille de Karun, en imitant la voix métallique qui tempête. Mais oui, votre requête sera respectée. Regardez bien, car voici le meilleur moment, celui qui concerne votre ami.

Bhim affiche un sourire espiègle et je suis prise d'un frisson.

– J'ai promis de ne pas porter la main sur lui, dit-il avec un clin d'œil, alors qu'un trident apparaît dans la main de la fille. De cette façon, je tiens parole en même temps que j'offre un peu de bonheur à Sita.

– C'est impossible, me dis-je dans un murmure tandis que l'image de ce que Chitra, la veille au soir, appelait « l'esprit », se tordant à l'intérieur du cadre métallique du buffle, me revient en force. C'est impossible, il ne serait pas dedans !

– Excellent ! s’écrit Bhim, qui tend une oreille avide pour capter tout ce que je dis. Vous avez gâché mon effet de surprise, j’attendais la fin du spectacle pour vous en révéler les dessous.

Il arbore un sourire rayonnant, comme si nous ne pouvions que reconnaître le génie du dénouement inattendu qu’il a imaginé pour nous distraire.

– Évidemment, avec toutes ces fusées qui partiront en même temps, vous n’aurez pratiquement pas la possibilité d’entrevoir votre ami.

Alors je m’agrippe à Karun, qui n’a pas compris ce qui se trame, et je lui crie :

– Il est dedans ! Jaz est à l’intérieur du buffle, ils vont y mettre le feu et à lui avec !

De son piédestal, la Devi brandit son trident en jetant de nouvelles menaces à la face du buffle qui flotte, insouciant, le ventre distendu.

– J’ai vu la même chose hier, quelqu’un brûlé vif ! Vite, nous n’avons que quelques secondes.

Mes paroles galvanisent Karun.

– Arrêtez ! crie-t-il à la déesse en agitant les bras pour capter son attention. Arrêtez, Devi *ma*, votre Gaurav-*ghoda* est à l’intérieur !

Et il part d’un trait, court à toutes jambes le long de la piscine, rattrapé à mi-chemin par les gardes.

– Arrêtez ! hurle-t-il encore une fois en cherchant à se dégager.

– Dites à votre mari de se détendre et de s’abandonner au plaisir du spectacle, dit Bhim en secouant la tête. Il ne peut rien changer au programme. Devi *ma* imagine que c’est elle, mais en fait c’est nous qui mettons le feu au buffle, par télécommande.

Au moment même où il parle, le trident de la fille émet une explosion de rayons semblables à des lasers.

Karun crie toujours quand une petite flamme jaillit sur la robe du buffle. Elle remonte le long de sa tête, bondit sur son cou, puis parcourt sa nuque telle une crinière flamboyante. De la fumée sort par les naseaux du buffle, des bourgeons orange germent à ses pattes. De la plage monte une clameur de plus en plus vive tandis que les fleurs de feu s’épanouissent.

Dans un souffle voluptueux, une cape de flammes enveloppe le buffle. Des chaînes de pétards éclatent par ses yeux, une salve de fusées jaillit de sa gueule. En réponse aux acclamations de la foule,

Devi *ma* brandit son trident dans un geste de triomphe. Le feu dévore le postérieur, de la queue à l'arrière-train, découvrant le cadre métallique. Je tente d'apercevoir la scène macabre qui se déroule, je le sais, à l'intérieur, mais déjà la fumée est trop épaisse.

Une explosion gigantesque déchire les entrailles de la bête, engendrant une boule de feu assez grande pour l'avaler tout entière. Des débris volent à travers l'espace telles des bribes de météores, une pluie de cendres brûlantes tombe en grésillant dans la piscine. La chaleur est si forte que le câble maintenant le dispositif a fondu et ce qui reste de l'animal s'écrase au sol, hors de vue. Des serveurs descendent quatre à quatre de la terrasse pour jeter de l'eau sur les palmes incendiées d'un arbre en pot.

– Belle performance, dit Bhim.

Il inspire profondément, comme s'il était content de respirer l'air lourd de fumée.

– Vous voyez, ce n'était pas si traumatisant que ça. Quittez cette expression horrifiée, vous ne voyez donc pas ce que ça veut dire pour vous ? Vous êtes libre ! Un jour, vous me remercirez. Faire concurrence à un passe-temps de ce genre, ce n'est pas si facile.

Les gardes essaient de ramener Karun, mais ses jambes ont cédé sous lui. Je me précipite tandis qu'ils l'adossent à un rebord près de la piscine. Je l'entoure de mes bras, je lui dis que nous n'avons aucune chance de le sauver, ni lui ni moi. Mes efforts ne semblent pas l'atteindre.

– Si peu de temps. Nous avons eu si peu de temps ensemble, répète-t-il sans s'arrêter.

Tenant son visage ravagé entre mes mains, je vois ce qu'il a cherché à si bien cacher cet après-midi (ou est-ce simplement quelque chose que je refusais de reconnaître ?). Le lien que j'attribuais à l'attirance sexuelle est plus profond, plus dangereux qu'elle. Malgré l'horreur de ce qui vient d'arriver, je voudrais lui demander : Et si j'avais été à la place de Jaz dans le buffle ? Son expression aurait-elle été aussi torturée, sa dévastation aussi complète ? Ou sa douleur aurait-elle été plus étudiée, plus figée, aurait-ce été le deuil consciencieux d'un époux dépossédé de sa conjointe ? « Si peu de temps », dit-il encore. N'a-t-il pas passé encore moins d'années avec moi ?

Soudain, pourtant, son chagrin me submerge. Je me sens me

dissoudre dans son angoisse, pleurer pour l'amour qu'il a éprouvé et perdu, pour l'amour que je lui porte, et pour l'amour, même moins fort, qu'il a, je le sais, pour moi. Je le tiens tout contre ma poitrine, j'embrasse son visage encore et encore, je lui dis que je suis là pour le consoler, que je serai toujours à ses côtés. Nous trouverons une façon de laisser Jaz derrière nous, quelle que soit la douleur, pour nous concentrer sur nous deux.

Je me demande ce qui va sortir de tout ça, de quelle façon nous allons tenter d'aller de l'avant, quand le premier coup de feu retentit. La Devi, qui revient de la tourelle accompagnée de Das, pousse un cri tandis que son compagnon, comme piqué par un moustique, se claque la nuque et s'écroule.

JAZ



Aussitôt que les hommes de Sarahan m'ont extirpé de mon cercueil, je me mets à vomir. La langue couverte de poudre, la gorge nouée par la terreur, plié sous le spasme, je veux chasser le goût, l'odeur. Pendant ce temps, Sarahan gifle en rafale le type qui vient de lui délier les mains.

– Qu'est-ce que vous attendiez ? Cinq minutes de plus et je rôtissais là-haut comme un poulet tandoori !

– Pardon, monsieur. On a réussi à soudoyer les gardes, mais ils nous ont appris que Das passait d'habitude juste avant la fin.

L'homme regarde ses pieds, l'air morose, soucieux de ne pas craquer sous le nouveau déluge de claques qui s'abat sur lui.

La petite cour dans laquelle Sarahan chapitre son subordonné à voix basse (juste à côté du buffle Birbal) n'est pas surveillée, mais ce n'est pas une raison pour tenter le diable.

– On ne pourrait pas continuer à discuter ailleurs ?

Ma suggestion est entendue. Nous nous dirigeons vers la cage de l'escalier de secours, où Sarahan dévoile son projet grandiose, fondement de la révolution.

– Tuer Bhim. Ce n'est pas très compliqué.

Après avoir frôlé de si près la mort, il semble déjà remis, si l'on en juge par la nonchalance étudiée qu'il affiche de nouveau.

– Vous avez déjà tenu un revolver ? me demande-t-il, et je réponds oui d'un hochement de tête convaincu (littéralement, c'est la pure vérité). Alors, je veux que ce soit vous.

– Vous voulez que je...

– Ne vous en faites pas, on sera derrière vous, on tirera de nos cachettes en même temps. J'y ai bien réfléchi et c'est ce qu'il y a de plus sensé à faire. Ça nous permettra de tout mettre sur le dos des musulmans et on n'aura aucun problème à rallier les hommes de Bhim dans la foulée.

Le flingue fait deux fois le poids du pistolet que j'ai caché dans la salle de bains de Guddi.

– Bien sûr, ils voudront vous tuer, vous écarteler, vous couper en

rondelles. Mais vous avez ma parole, je me charge personnellement de vous faire évader sains et saufs, vous et votre ami.

Le regard de Sarahan va et vient entre mon visage et l'arme que je tiens, comme s'il était conscient du risque qu'il prenait, des sombres trames que je pourrais ourdir dans ma tête. Il a tort, bien sûr, je n'ai aucune intention d'éprouver mes compétences de tireur sur lui. Je fourre le revolver dans ma ceinture avec toute l'emphase machiste dont je suis capable, et je lui dis de montrer le chemin.

Nous montons par l'escalier jusqu'à l'étage de *Devi ma*. Un seul partisan nous attend sur le palier, au lieu de l'armée que j'imaginai. Je ne suis pas expert en coups d'État, mais quatre personnes (cinq en comptant la nouvelle recrue que je suis) pour s'acquitter de la tâche, ça me semble un peu juste. Sarahan balaie mes appréhensions :

– Ils se rallieront à nous en masse, une fois que vous aurez tué Bhim.

Nous nous fauflons pendant le spectacle de *Devi ma*, juste à temps pour que le Jazter soit tout retourné à la vue de Karun piquant un sprint le long de la piscine pour le sauver. Notre déploiement laisse beaucoup à désirer, nous entourons à cinq l'accès à l'escalier. Le plan semble si minable, si insensé que je me retiens à grand-peine de prendre mes jambes à mon cou et de descendre les marches quatre à quatre. Mais Sarahan et ses hommes sont trop nerveux pour que je prenne le risque. Ils me font signe d'avancer devant eux, et quand je résiste, l'un d'eux me pointe le canon de son arme entre les côtes.

Das tombe dès les premiers coups de feu. Triste à dire, j'échoue une fois de plus à vider mon barillet : une riposte en rafale m'a déjà poussé à disparaître derrière une citerne. Quand j'en émerge, l'un des hommes de Sarahan est mort et les autres, Sarahan inclus, ont pris la fuite.

– Ne tirez pas ! m'écrié-je en levant les mains en l'air.

On m'amène devant un Bhim intact – la honte pour le Jazter, à coup sûr. Au moins, on a eu Das, me semble-t-il, avant de déchanter en constatant que sa blessure n'est qu'une simple égratignure. Tous deux expriment leur étonnement, non seulement devant mon apparition alors qu'ils me croyaient désintégré par le feu, mais devant mon intrépidité, car ils me prennent pour le cerveau de ce coup (raté, mais tout de même). Puis ils se rappellent l'existence de Sarahan.

– C'est lui qui est derrière tout ça, pas vous, n'est-ce pas ? demande

Bhim, et j'acquiesce, trop heureux de rendre à César ce qui lui appartient.

Mon honnêteté ne me sauve pas pour autant. Ils se mettent à discuter des mérites comparés de l'exécution sommaire et de la torture en hors-d'œuvre. Das est pour m'arracher des informations. Il veut enquêter sur une éventuelle conspiration musulmane à grande échelle, mais Bhim considère que c'est une perte de temps.

– On a déjà parlé avec lui, à l'annexe, avec son ami, non ? Débarrassez-nous de ce *gandu*. Il n'avait pas l'air de savoir quoi que ce soit, à ce moment-là.

Karun, pendant ce temps, s'est aperçu que j'étais en vie. Il accourt, Sarita à ses trousses, et se débat pour franchir le cordon de gardes. Bhim l'a remarqué et le désigne du menton à Das.

– Je vous le disais bien, un *gandu*, rien de plus. S'il y avait eu un complot, ils auraient sûrement envoyé un type valable.

Puis il demande autour de lui s'il reste deux buffles prêts à l'emploi.

– Trouvez-moi Sarahan, je voudrais qu'on les emballe chacun dans le sien. Deux sacrifices en une nuit, la foule sera transportée !

Alors que j'ai échappé de justesse à l'hospitalité de la pension Birbal, ces nouveaux préparatifs me mettent très mal à l'aise. L'épouvante s'infiltre de nouveau dans mes veines quand soudain j'entends mon nom prononcé par une voix dont je n'aurais jamais cru qu'elle puisse un jour me sembler aussi douce :

– Gaurav-*ghoda* ! Où étais-tu ? Tu m'as tellement manqué !

Devi *ma* force le cercle qui nous entoure et s'agrippe à ma jambe.

– Tu m'avais promis qu'on passerait la journée ensemble, mais j'ai attendu longtemps, longtemps, après la *puja*, et tu n'es jamais venu !

La vue de son cou épais, tout féminin qu'il est, ne m'a jamais été aussi agréable tandis que je la hisse contre moi. Les kilos du régime *laddoo* semblent tout bonnement s'évaporer. J'enfouis mon nez dans son nombril, j'embrasse chaque moignon, chaque doigt, chaque appendice séraphique. Elle me sourit, heureuse.

– De quoi tu parlais avec Bhim *kaka* ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Votre Bhim *kaka* veut me tuer, lui annoncé-je, l'air triste. Je me suis échappé du buffle que vous venez de sacrifier, et maintenant il veut me fourrer dans un autre animal pour que vous y mettiez le feu ce soir.

– Pourquoi est-ce qu'il voudrait une chose pareille ?

– Je ne sais pas. Demandez-le-lui.

– Il ment, intervient Bhim en cherchant à enlever dans ses bras la fille qui se dérobe. Dis-moi, préfères-tu croire Bhim *kaka*, que tu connais depuis toujours, ou lui ?

Est-ce parce que je la tiens – à cause du réconfort de mes bras, de la sincérité transmise par chaque battement de cœur du Jazter ? En tout cas, c'est moi qu'elle choisit.

– Gaurav-*ghoda* est mon ami. Que personne n'ose toucher à un seul de ses cheveux !

Voyant Bhim s'incliner, je décide de pousser mon avantage :

– Et s'il plaît à Devi *ma*, pourrait-elle lui dire de libérer également mon ami ?

Bhim adresse de la tête à ses hommes un oui réticent et Karun et Sarita se dégagent du cercle des gardes.

– Et mon revolver. Il a pris mon revolver. J'en ai besoin pour vous protéger, Devi *ma*.

Comme prévu, Bhim refuse, ce qui met la fille en rage.

– Fais ce que te dit Gaurav-*ghoda* ! ordonne-t-elle, mais Bhim feint de n'avoir pas entendu. (Transportée de fureur, elle se tortille pour se libérer de mes bras et prendre pied sur le parapet près duquel je me tiens.) Tu entends ? hurle-t-elle en trépignant. Rends-lui son revolver immédiatement !

Bhim s'incline de nouveau, et même plus profondément, puis se redresse.

– Pardonne-moi, Devi *ma*. Mais c'est allé trop loin.

Et d'un geste vif, il la cueille par le plus petit de ses appendices brachiaux.

La fille hurle, tandis qu'il la balance par le bout de son moignon. Elle cherche à le griffer, mais Bhim tend un peu plus le bras pour la tenir éloignée de son corps, puis gagne la piscine à débordement et la maintient en suspens au-dessus de l'eau.

– Devi *ma* sait-elle nager ? Quel dommage ce serait si elle se noyait !

Et il la plonge dans le bassin jusqu'aux chevilles, puis jusqu'à la taille. Elle lance des coups de pied et tente de s'agripper de tous ses appendices autour de son bras, tel un calamar paniqué.

– Bon. Maintenant, vas-tu te conduire comme il faut si je te pose

par terre ?

Les yeux pleins de larmes, elle acquiesce, mais lui crache au visage aussitôt qu'il s'exécute. Elle lui envoie des coups de pied dans les tibias et s'échappe.

– Gardes ! Serviteurs ! Attrapez-le ! s'écrie-t-elle.

Ses demoiselles de compagnie, pétrifiées par la scène à laquelle elles viennent d'assister, n'osent pourtant pas intervenir.

– Vous n'avez pas vu comment il m'a traitée ? Tuez-le tout de suite !

Lorsque Anupam s'avance pour lui obéir, Chitra la foudroie du regard et la fidèle assistante se fige.

– C'est ma volonté ! Je vous l'ordonne, moi, votre Devi *ma* ! hurle-t-elle d'une voix stridente, mais soudain elle trébuche et tombe.

Bhim prend son temps pour la rejoindre de son pas pesant.

– Tu as vraiment cru que c'était toi qui commandais ici ? Allez, vas-y, braille aussi fort que tu veux !

Il la surplombe, souriant avec indulgence devant ses cris, puis, se penchant, il la gifle violemment et la saisit par les cheveux. Elle beugle à gorge déployée. Il lui assène alors un coup de poing en pleine mâchoire et la laisse s'effondrer, gémissante, par terre. Elle tente de s'échapper en rampant.

– Tu as compris maintenant, vénérable Devi *ma* ?

Il s'apprête à la frapper de nouveau quand il est distrait par le grondement qui s'élève de l'assistance. Une foule mouvante les environne, irritée par le traitement infligé à leur Devi et difficilement contenue par les gardes. Bhim tire plusieurs coups en l'air pour les calmer.

– Regardez, elle va très bien ! dit-il en essuyant le sang pour le faire disparaître après avoir remis la fille debout. Dans une minute, elle sera retouchée à la perfection, conclut-il en la jetant entre les bras de ses demoiselles de compagnie en larmes.

Manque de chance, l'écho des coups de feu semble lui avoir rafraîchi la mémoire.

– Ah, c'est vrai, le musulman. Nous allions en terminer avec vous, n'est-ce pas, avant d'être interrompus ?

Il vérifie que le chargeur contient encore des balles, puis fait signe aux gardes qui me serrent de près de s'éloigner.

Tout à coup, je me sens très vulnérable. Le vent qui souffle de la

mer tournoie autour de ma carcasse, soulignant sa fragilité, son isolement.

– D’ordinaire, je préfère une mise en scène un peu plus inspirée, mais finalement le temps manque pour vous rempaqueter dans un buffle.

Il pointe le revolver vers mon cœur, et je sens mon estomac se contracter, mon souffle se suspendre. Je ne trouve rien à dire qui puisse prolonger ma vie de quelques secondes, rien à faire d’autre que de fixer, paralysé, le canon de l’arme qui me vise à bout portant.

– Jaz !

C’est Karun qui se rue vers moi et pousse la main de Bhim juste au moment où le coup part.

La balle va se perdre dans le cosmos et Karun tombe contre moi. Je le retiens dans mes bras, je le regarde et je lui vois alors une expression que je ne connaissais pas, dont je n’aurais jamais cru qu’elle existât. Cet amour dans ses yeux, mon nom sur ses lèvres, c’est la raison de vivre et de mourir de l’être humain, c’est ce qu’il cherche sa vie durant. Ce moment de pur partage, par le regard et le toucher, est l’expérience la plus intime que nous ayons jamais vécue et que les mots sont impuissants à décrire. Quelles bonnes actions le Jazter a-t-il accomplies pour mériter un tel instant ?

Puis j’entends Bhim ordonner à Karun de me lâcher tandis que Sarita se jette contre nous dans un cri. Das la tire par un bras pour la faire reculer, les gardes lui prêtent main-forte pour démêler notre agrégat et, à la périphérie de ce drame, j’aperçois Devi *ma*, brandissant cette fois son trident, qui s’approche de Bhim et lui plante son arme dans la cuisse en hurlant.

Bhim beugle de douleur, si fort que nous nous immobilisons tous. La fille recule d’un pas pour le toiser du regard souverain, triomphal, de la déesse sur son démon vaincu. Mais voilà qu’il extirpe le trident de sa blessure. Elle recule de plusieurs pas. Il lève l’arme sur la fille qui détale en glapissant. La foule s’ouvre pour laisser passer Bhim boitillant à sa poursuite. Un garde veut lui venir en aide, mais il le repousse d’un geste.

– Reviens ! Bhim *kaka* a une leçon à te donner !

Il lance le trident dans sa direction, mais l’arme tombe sans atteindre sa cible dans un bruit de ferraille.

– Au secours ! crie Devi *ma*, qui cherche à rallier les fidèles qui

grondent, séquestrés près du hangar à matériel audio.

Mais les gardes ont retenu la leçon de Bhim : ils tirent en l'air pour décourager la ferveur du groupe. Entendant les coups de feu, la fille change de direction et part vers la tourelle, toujours criant. Bhim lui donne la chasse le long de l'allée aux palmiers en pots, à travers le portail, par le chemin de ronde le long du parapet.

Subitement, les haut-parleurs s'animent. Les amplis étaient restés allumés et le micro de la fille est entré dans le champ d'interception.

– Au secours ! Aidez-moi ! Il veut me tuer !

Ses mots dévalent la terrasse, déferlent sur les plantes, la piscine, se réverbèrent d'un bout à l'autre du toit. De rage, les fidèles rugissent et bousculent leurs cerbères sans pouvoir briser le cordon qu'ils forment. En dépit de sa blessure, Bhim se rapproche. Habituee à être transportée partout, la fille ne cesse de trébucher, ses jambes grassouillettes de chérubin n'ont pas l'habitude de maintenir une allure aussi vive.

– Au secours ! À l'aide ! On me tue !

Quand Bhim est presque sur elle, elle se hisse sur le garde-fou pour tenter de s'échapper. Il s'accroche à son pied, et le micro est assez sensible pour capter ce qu'il dit :

– Alors, c'est pour ça que je t'ai amenée ici ? C'est pour vivre ça que je t'ai tirée de ton bidonville, espèce de sorcière, espèce de *chudail* !

Il cherche à la faire tomber, mais elle le frappe à la tête de son pied libre et réussit à s'enfuir. Ses hurlements couvrent toute la plage, diffusés à travers la foule par les haut-parleurs installés partout.

La voilà de nouveau entre ses mains. Il tente de l'étrangler. Elle se débat de tous ses membres, la tête pendant en arrière entre deux créneaux. Les amplis retransmettent chacun de ses sanglots, chaque râle, chaque grognement terrifié. Ses supplications étouffées sèment le trouble dans le rassemblement en contrebas. Une pluie de projectiles commence à s'abattre sur le parapet – pierres, sandales, coques de noix de coco, tout ce qui peut tomber sous les mains des dévots. Un caillou atteint Bhim au front. Il lâche sa proie pour porter les deux mains à sa tête.

Devi *ma* repart en titubant et en hurlant. Les créneaux la retardent, leur topographie déroutante manque à plusieurs reprises de provoquer sa chute. Lorsqu'elle a atteint la tourelle, elle comprend qu'elle n'a

plus aucune issue. Elle bat des bras sans décoller, puis repère l'appareil à léviter, se glisse à l'intérieur, tire sur ses supports, emprisonne son cou et son torse dans les lanières comme si, la magie aidant, elle allait décoller. Mais elle reste à terre.

– Aidez-moi, aidez votre Devi *ma* ! implore-t-elle.

Des milliers de mains se lèvent vers elle ; certaines tendent des vêtements en manière de filet pour la retenir au cas où elle sauterait. Elle regarde vers le bas, cherchant un balcon ou un rebord pour amortir sa chute, mais la tourelle n'en comporte pas. Bhim n'est plus qu'à quelques pas, elle s'approche encore du bord. À ce stade, c'est un miaulement qui sort de sa gorge.

Elle attend trop longtemps. Bhim la cueille avant qu'elle puisse sauter, et la brandit à bout de bras comme une marionnette. Mais il a vu la houle en contrebas et il s'adresse à la colère de la multitude :

– Regardez, ce n'est qu'une fille ordinaire, une fille des bidonvilles par-dessus le marché. Ce n'est pas une véritable déesse, il n'y a aucune raison que vous vous mettiez dans cet état pour elle.

Ses paroles, éloignées du micro, sont diffusées à faible volume et noyées sous les cris de la fille. Il la pose à terre pour lui arracher son micro et elle saisit l'occasion pour lui échapper en se débattant. Mais elle n'est pas assez rapide, il la rattrape par un bras et lui imprime un demi-tour avant de l'expédier, tête la première, heurter la pierre du parapet. Le micro renvoie fidèlement le bruit du choc, amplifié au bénéfice de la foule.

Je sens la plage gronder sous mes pieds, même à la distance où je me tiens. Bhim choisit de renchérir :

– C'est moi qui l'ai découverte, qui l'ai installée ici pour que vous la vénériez. Les miracles, les feux d'artifice, tout cela est un spectacle. C'est même moi qui ai écrit le texte qu'elle prononce.

Il soulève de nouveau la fille à bout de bras, tête pendante, tel un veau qu'on vient d'égorger.

– Si elle était une véritable déesse, ne me détruirait-elle pas sur-le-champ ? Une Devi ne serait pas aussi impuissante et désemparée, elle ne se serait pas laissé gifler !

Peut-être Bhim ne voit-il pas ce que nous voyons de notre point de vue imprenable : la lame furieuse qui déferle sous lui et s'ourle à son bord sous la tourelle, tel un tapis, pour l'escalader.

– C'est moi qu'il faut suivre, moi qui vous sauverai de la bombe de

l'ennemi, pas elle.

Chaque fois qu'il secoue le corps de la Devi comme une poupée de chiffon pour souligner l'impotence de la fille, la pression de la multitude se fait plus forte, et plus fournie la frange d'individus qui cherchent à grimper à l'assaut de la muraille. Beaucoup sont écrasés sous le flux qui les pousse. L'édifice se révèle cependant trop haut pour être débordé. À mi-chemin, le tissu des corps se défait et tous dégringolent.

La foule, cependant, a découvert que les balcons étagés le long du mur le plus proche de la terrasse forment une échelle possible. Pendant que Bhim discourt d'une voix tonitruante sur la nécessité de s'unir contre le quartier ennemi de Mahim, les premiers fidèles grimpent aux flancs des piliers gravés et franchissent d'un bond les balustrades rajpoutes pour se retrouver sur le bord du mur crénelé. Les Kaki leur tirent dessus et ils culbutent dans le vide, mais leur chute galvanise les disciples de la terrasse contenus jusqu'alors par des gardes. Ils les débordent enfin, se répandent par l'allée, hissent leurs congénères de la plage par-dessus le mur.

– Tuez-les ! ordonne Bhim.

Les armes obéissent. Des coups de feu éclatent, mais ils ne peuvent plus rien contre le flux qui déferle.

Voyant son issue de secours barrée, Bhim recule, menace de jeter la fille dans le vide en balançant son corps au-dessus de la plage. Peut-être est-ce le mouvement de l'air autour d'elle qui ranime la Devi.

– Bienvenue, dit-elle à son armée de partisans, avant de se retourner pour labourer le visage de Bhim de ses doigts en griffes.

Et c'est le chaos. Bhim hurle, les fidèles chargent, Devi *ma*, à demi consciente, les éperonne à l'aide de fragments de son discours (« Soyez impitoyables », « Nourrissez la terre de leur sang »). Quelques secondes plus tard, ils culbutent tous deux dans le vide à la rencontre de la mosaïque de chemises et de saris tendus pour les recueillir (eux et les quelques fidèles entraînés dans leur chute). Le corps de Bhim disparaît à notre vue. Les haut-parleurs n'en continuent pas moins de diffuser la bande-son du sort qui lui est fait. On entend d'abord ses hurlements mêlés à ceux de la foule, puis une succession de petits craquements bien distincts des parasites du micro, un peu comme des os qui se brisent ou une baguette rassise que l'on rompt. Il me faut un moment pour comprendre qu'il pourrait s'agir d'un corps qu'on

démembre. Suivant des yeux les remous d'activité dans la lumière des projecteurs, je crois, sans en être sûr, distinguer la tête décapitée de Bhim qui tangue sur la mer déchaînée des fidèles telle une noix de coco.

La Devi, en revanche, ne semble pas avoir souffert de sa dégringolade. Ahurie, mais intacte, elle se laisse d'abord porter par la vague d'adoration, couchée sur le dos, puis s'assoit pour vérifier, en les remuant, que ses trois mains fonctionnent. Alors elle entreprend sans attendre la reconquête de son territoire. Elle prend la tête d'un groupe qui après avoir rassemblé des piliers de haut-parleurs les attache les uns aux autres et les adosse aux murs de l'hôtel pour constituer des rampes d'ascension. La dernière vision que j'ai de la fille des bidonvilles est celle de Devi *ma* qui mène l'assaut soutenue par des bras invisibles, présence aérienne flottant comme par magie sur l'océan de ses adeptes.

Le danger de Bhim s'étant dissipé, Sarahan et ses compagnons émergent enfin de l'escalier de secours. Je crie à Karun et à Sarita de me suivre, car rien ne me déplairait plus que d'être pris dans des tirs croisés entre factions rivales. Nous remontons le courant, résistant à la poussée de la marée humaine qui se déverse à présent par toutes les cages d'escaliers en sens contraire. Tandis que nous nous frayons un chemin difficile vers le palier du deuxième étage, Sarita s'immobilise.

– Vous voulez bien m'attendre une minute ? Je dois récupérer quelque chose que j'ai laissé dans la chambre de Guddi.

– Encore vos grenades ? Vous plaisantez, ce n'est pas possible.

– J'en ai pour une seconde.

Finalement, nous y allons tous les trois. Pendant que Sarita farfouille dans l'armoire en quête de son cher fruit, je file dans la salle de bains récupérer le revolver – mon jouet karmique à moi, perdu et retrouvé.

Le détour n'a beau prendre que cinq minutes, il n'est pas sans conséquence. Quand nous parvenons au rez-de-chaussée, on dirait que toute l'humanité de la plage s'est engouffrée dans l'hôtel en s'y écrasant. Une brèche s'ouvre dans le mur derrière la scène, de nouveaux fidèles surgissent.

– Les éléphants ! crié-je à Sarita.

Toujours à contre-courant, nous nous dirigeons vers leurs écuries où – longue vie à elle – nous retrouvons Guddi, la petite âme sœur de

Ganesh, qui a réussi à s'imposer dans le rôle du cornac en chef !

– Leur superviseur était malade, alors, avec l'expérience que j'ai acquise dans mon village, il m'a semblé tout naturel de les aider à traverser cette mauvaise passe. C'est pour ça que je n'ai pas pu retourner à l'annexe, Bhaiyya. J'espère que vous n'êtes pas trop furieux contre moi de vous avoir abandonné.

Je lui affirme qu'elle est toute pardonnée, mais que nous avons besoin d'elle et de Shyamu à présent pour nous conduire en sécurité à travers la foule en délire. Elle fronce le sourcil.

– Mais je suis en fonction, ici. Je ne peux pas partir comme ça, c'est une responsabilité beaucoup trop importante. Vous voyez comme le bruit a perturbé les éléphants. Et si quelque chose arrivait à cause d'eux pendant que je ne suis pas là ?

Juste à ce moment, un des pachydermes barrit et tire si fort sur sa chaîne qu'il manque arracher l'épieu du sol.

Et pendant ce temps un autre mur s'effondre, un nouveau raz-de-marée s'engouffre à l'intérieur. Les cornacs préviennent Guddi qu'il faut conduire d'urgence les animaux dans un endroit où ils seront en sécurité. C'est la seule façon de les protéger. Ayant ainsi parlé, ils enfourchent leurs montures et s'éloignent l'un après l'autre en dépit des protestations de Guddi qui déclare que personne n'est censé s'en aller sans qu'elle en ait décidé. Vexée, elle se met en colère quand je demande à plusieurs d'entre eux de nous emmener.

– Vous venez de dire que vous vouliez partir sur Shyamu avec moi ! Brusquement, on n'est plus assez bien pour vous ?

Une fois rassurée par force mots gentils, elle fait descendre Shyamu sur l'aire de départ pour que nous puissions tous monter sur son dos. Assise sur sa tête, elle le guide à travers une brèche dans le mur d'enceinte qui révèle la couleur argentée de la mer. Elle lui offre un petit *laddoo* tiré d'un pli de son sari puis, sans prêter attention aux cris paniqués des fidèles qui se trouvent sur son chemin, Shyamu met le cap sur les sables et notre liberté.

Ainsi le destin accorde-t-il au Jazter un sursis de dernière minute, une chance supplémentaire de gagner le Grand Prix. J'aurais préféré que nous soyons seuls tous les deux sur l'éléphant (ou, pour aller jusqu'au bout du fantasme, sur une barque voguant vers une île sûre, garante d'intimité), mais c'est mieux que rien. Quelque chose a

changé, Sarita est au courant, je le sens à leur silence, à leurs visages fermés. C'est une excellente nouvelle, il vaut mieux que tout soit clair, même si elle entend occuper le terrain au nom de la morale matrimoniale, même si Karun est tenté de faire passer le devoir avant l'amour. La phase Mahatma du Jazter est révolue, il ne cédera plus, il ne se sacrifiera plus, il ne restera plus les bras ballants si l'on cherche à lui arracher son bien-aimé. Maintenant qu'ils repartent tous trois vers leurs foyers, il va faire en sorte que le voyage s'achève selon ses désirs.

SARITA



Une fois retombées l'euphorie de notre évasion et les clameurs de la foule, quand la plage, désertée, a retrouvé son état virginal au clair de lune, j'éprouve l'étrange sensation d'être transportée ailleurs et dans un autre temps. L'allure de l'éléphant, le bercement qui me pousse d'avant en arrière contre Karun, le réconfort apaisant que me procure l'épaule sur laquelle je m'appuie y contribuent sans doute. Les étoiles brillent tendrement au-dessus de nous, une brise fraîche souffle de la mer et je me sens en sécurité, protégée. Puis, m'apercevant que Karun est relié au corps de Jaz de la même façon que je suis reliée au sien, je suis brusquement rappelée au présent.

Une multitude de pensées jaillissent et se bousculent dans ma tête, impossibles à formuler en présence de Jaz. À l'issue de tous ces événements en montagnes russes, je ne sais plus où je vais ni où je suis. Quelles victoires puis-je attendre de l'avenir, avec cette ventouse de Jaz résolument attachée à nos pas ? Karun n'a-t-il pas déjà dévoilé son jeu en fuyant la tentation qu'il représentait pour lui ? Il a laissé filtrer ses sentiments à plusieurs reprises, j'ai vu un désir sans fard traverser parfois son expression. Je contemple les longues franges d'écume blanche qui ondoient en silence, s'enroulent sur elles-mêmes et se brisent dans un clapotis très doux, puis je me tourne vers les immeubles moroses qui longent la plage. Les villas détruites m'observent derrière leurs orbites aveugles. Les choses vont se décider ce soir, il semble impossible d'échapper à la confrontation. Je vois déjà approcher l'épreuve de force et ses nuages d'encre chargés de mauvais présages.

L'éléphant avance à longues enjambées et la grenade, ronde et ferme, presse contre ma cuisse. Elle m'encourage à garder confiance en moi, me rappelle que rien n'est joué. Je l'ai perdue et retrouvée si souvent... La providence ne peut intervenir sans raison avec une telle constance. Quel pouvoir magique le fruit va-t-il déployer cette nuit, comment va-t-il mettre mes atouts en valeur ? Karun succombera-t-il au souvenir de l'élixir nocturne, des saveurs et des senteurs, des lèvres teintées de rouge qu'il ramène à la surface ? Je referme la main sur la

cosse dure pour m'imprégner d'énergie et affermir mon assurance. Mon arme secrète, mon globe enchanté. Quoi qu'il arrive, il affirmera au moins ma position de prétendante.

Guddi interrompt ma rêverie :

– Où espérez-vous que je vous conduise exactement ? Où se trouve ce bateau que vous voulez prendre ? Shyamu n'a pas l'habitude de porter autant de monde sur son dos.

– Madh Island. À l'arrêt de la navette de Mahim, un peu plus loin devant nous (ce qui est vrai littéralement puisque la plage est en ligne droite, mais la distance est beaucoup plus grande que le suggèrent les paroles de Jaz).

Dès lors, Guddi ne cesse de râler et de se plaindre. Shyamu n'aime pas marcher dans l'obscurité, il n'y a rien à manger ni à boire pour lui sur le chemin, ses congénères lui manquent. Elle est certes heureuse que j'aie retrouvé mon mari, mais cela signifie un homme en plus sur son dos et, c'est bien connu, une charge de quatre personnes peut faire beaucoup de mal à la colonne vertébrale d'un éléphant.

– Qu'est-ce que je vais dire, moi, s'il boite à mon retour ? Devi *ma* se mettra dans une colère terrible.

La crise atteint son apogée quand nous arrivons à Versova Beach, là où un petit cours d'eau coupe la plage. La marée est assez basse pour le traverser sans encombre, mais son courant est trop paresseux pour lui éviter de stagner et il empeste comme un égout. Guddi en fait tout un drame. Il pue trop et, selon elle, il y a du danger.

– *Tchiii !* Je ne fais pas passer Shyamu dans ce truc-là. Et s'il s'enlise ? Et s'il coule ?

Nous avons beau la prendre par les sentiments, rien n'y fait. Finalement, Karun se rappelle l'existence du téléphone portable inutile qui traîne dans une de ses poches depuis le début de son voyage.

– Tous ces boutons ! s'exclame Guddi en pressant sur les touches et sur l'écran pour tenter de l'allumer. Il prend des photos ? J'espère qu'il marche encore, tous les autres sont foutus.

Il suffit pour cela qu'elle le recharge à l'hôtel, lui affirme Jaz. Elle doute de son explication, mais elle est déjà attachée à l'objet qu'elle tient dans sa main depuis quelques minutes. Elle nous fait traverser, mais n'ira pas plus loin.

– Allez, Shyamu, dis au revoir à Sarita *didi*, à Gaurav *bhaiyya* et à Mobile *bhaiyya*.

L'écran du téléphone, dans sa main levée en signe d'adieu, réfléchit le clair de lune. Shyamu bat des oreilles, barrit par deux fois puis fait demi-tour dans des gerbes d'éclaboussures et disparaît au cœur de la nuit.

Nous nous mettons en route sous la lune, assez haute pour éclairer nos pas. À notre gauche, l'étendue infinie de la mer est une présence constante, avec ses vagues silencieuses et presque immobiles, réduites à de fins sillons à peine visibles. Aucun signe de vie ne brise la ligne d'horizon, aucun ferry, aucun paquebot en fuite, aucun *dhow* gréé de voiles blanches pittoresques. Les sables sont déserts, eux aussi ; même les crabes restent cachés dans leurs trous.

Nous nous trouvons pour la première fois seuls tous les trois. Si seuls, en fait, que nous pourrions être les derniers survivants de la planète. Karun disait que le nombre trois était la configuration de base de l'univers, que de l'espace aux quarks les triades gouvernaient tout, la géométrie à l'intérieur de laquelle nous vivions, les couleurs primaires accessibles à notre perception, les particules vibrant dans nos atomes et même les trios d'étoiles dans le ciel. C'est possible, mais toutes les triades ne sont pas naturelles ou vivables, comme il le prétendait. J'en veux pour exemple le triangle discordant que nous formons avec Jaz.

Ayant décidé de faire une pause pour la nuit, nous nous enfonçons dans une rue perpendiculaire à la plage. Toutes les portes de villas, verrouillées, nous résistent. Jaz brise bien quelques vitres, mais les pans de verre acérés fixés aux châssis se révèlent trop difficiles à arracher. À vrai dire, je suis contente qu'on ne trouve pas d'endroit pour s'arrêter. Mon cœur se serre à la perspective du dénouement qui se profile à l'horizon. Nous nous sommes scrupuleusement abstenus jusqu'ici de toute interaction affective, de toute conversation sur un avenir partagé, de toute expression de tendresse. Nous n'avons même pas osé nous toucher, de peur de réveiller les jalousies en sommeil. Plus notre marche durera longtemps, plus tard viendra le moment du face-à-face.

Derrière un bosquet de palmiers, nous découvrons une remise dont le battant de bambou s'ouvre d'une simple poussée. Le toit a été en grande partie emporté, donnant à l'abri offert un avantage assez illusoire sur le plein air. Mais Jaz nous fait remarquer que la plage va en s'étrécissant, que bientôt son étroitesse sera très difficile à négocier

dans le noir. Comme Karun veut lui aussi passer la nuit ici, je me rallie à leur avis.

– Au moins, l'intérieur est bien éclairé, dis-je en désignant les motifs que dessinent les rayons obliques de la lune sur les lattes.

Dans un coin, nous trouvons même des nattes en paille enroulées, comme si quelqu'un avait prévu que nous dormirions ici. Jaz entreprend de les secouer et déclare qu'il est vanné. Une alarme se déclenche aussitôt dans ma tête : ne serait-ce pas une stratégie pour nous inciter à nous coucher après avoir contrôlé lui-même la disposition des nattes dans la perspective de se rapprocher physiquement de Karun un peu plus tard ? J'ai besoin de voir ce dernier seule à seul, de jouer mon atout grenade.

– Je peux te parler en privé ?

Avant que Karun puisse me répondre, Jaz coupe :

– Il n'y a rien que vous ne puissiez dire devant moi. Nous sommes tous des adultes, ici, si je ne me trompe. Nous savons tous quelle est la situation.

– Je parlais à mon mari. Ça ne vous concerne pas.

– C'est difficile à croire.

Karun intervient et entraîne Jaz à l'écart. J'entends leurs murmures excités au-dehors.

– Je suis désolé, me dit Karun en revenant. Jaz s'excuse, lui aussi. Il a promis d'attendre dans le bosquet de palmiers que je vienne le chercher.

Je ne sais pas du tout comment réagir. La confrontation ouverte, l'hostilité à vif m'ont mise sur les nerfs. Je ramasse la natte que Jaz époussetait et je la déploie en la faisant claquer, puis je me trouve incapable de décider à quel endroit l'étaler. Comment nos corps doivent-ils s'aligner ? Quelle proximité serait acceptable, *équitable*, quelle disposition préviendrait tout risque d'être accusée de me tailler la part du lion ? Mais quelle question déplacée ! Ne sommes-nous pas mariés, Karun et moi ? Depuis quand me faut-il une permission, depuis quand devrais-je marchander le droit de disposer nos couchages à ma façon ?

– Tu te sens bien ? demande Karun en s'approchant après m'avoir vue pétrifiée sur place, et il me prend la natte des mains.

– Je ne sais pas. Je ne sais pas où nous allons.

– Que veux-tu dire ?

– Je ne sais pas ce que tu penses, ce que veulent dire toute cette réserve, toute cette tension depuis que nous avons quitté l'hôtel. Je ne veux pas être une pièce rapportée.

– Tu n'es pas une pièce rapportée. Tu es ma femme.

Il dit et fait tout ce qui convient à la situation. Il affirme qu'il m'aime très fort, qu'il tient beaucoup à moi, me caresse les cheveux, m'embrasse sur le front et sur la bouche. Ses paumes pressent mon dos avec tendresse jusqu'à ce que j'éprouve la débâcle familière de mes défenses, cet abandon envahissant qui me fait désirer son corps, désirer notre lit, notre couple, notre vie. Il s'abstient pourtant de toute allusion au non-dit qui gronde, à la multitude de questions que la nuit apporte, à la silhouette morose qui boude dehors, dans l'obscurité des arbres. J'ai peur de le regarder en face. Que lirais-je sur son visage, l'amour, ou seulement, par ordre croissant vers le pire, la compréhension, l'évitement, la pitié ?

C'est alors que je me remémore mon atout, ce secret qui fait une bosse à mon flanc. Sa révélation mériterait un plus beau décor, musique et bougies. À défaut, j'entraîne Karun à l'endroit où le clair de lune est le plus vif.

– Tu n'imagines pas le mal que j'ai eu à t'en trouver une, dis-je en lui tendant la grenade dans le creux de ma paume après l'avoir brièvement astiquée du pan de mon sari.

Quelque chose en moi se rétracte, comme chaque fois, à l'idée de miser aussi cher sur une carte aussi incertaine, mais je n'ai rien à perdre et aucune alternative.

L'ayant prise, il la tient levée et regarde sa peau lustrée reflétant les rayons lunaires, le dessin net de sa couronne. Je guette des signes de nostalgie ou de ravissement, mais sa réaction est plutôt de curiosité.

– Une grenade ! Où l'as-tu trouvée ? Je n'en ai pas mangé depuis si longtemps.

– Celle-ci vient de l'hôtel. Quelqu'un a dû l'apporter en offrande à la Devi. Il faut que tu l'ouvres avec les mains, je n'ai pas de couteau.

Il enfonce un pouce au centre de la couronne et tire de part et d'autre. La pelure fait un bruit d'écorce qu'on déchire. Quelques graines tombent dans sa paume tandis qu'il sépare les deux moitiés, et je repousse sa main tendue en lui disant que tout le fruit est pour lui, mais il l'en éloigne aussitôt :

– Non, je ne mangerai rien si l'on ne partage pas.

Le fruit est un peu blet, mais charnu et sucré. Son arôme entêtant nous enveloppe. À la lumière pourtant avare de la lune, je vois que le jus assombrit ses dents. Peut-être a-t-il remarqué mon regard, car il ferme la bouche avec embarras. Sa lèvre supérieure, mieux éclairée que l'autre, met en relief la ligne familière qui les sépare. Je les vois s'écarter très légèrement. Notre baiser, sans surprise, a un goût de grenade.

Debout dans cette remise sous le flot de lumière pâle, je sens l'espoir se rouvrir sur les trésors possibles de l'avenir. C'est sûrement l'œuvre du fruit magique si Karun se concentre sur moi, si les distractions extérieures n'existent plus pour lui. Je recule pour observer son expression, ragaillardie par l'encouragement que j'y lis. Et si je déroulais la natte dans la perspective de nous allonger et de laisser la nuit nous emporter, serait-ce trop en faire ?

Mon regard tombe sur le quartier de fruit blotti dans sa paume. Le blanc de la membrane, mis en valeur par la clarté lunaire, contraste avec sa pulpe sombre.

– Veux-tu que je filtre les graines ? demandé-je, m'offrant à presser la grenade entre mes doigts serrés pour en faire couler le seul jus dans sa bouche, prête à céder à tous ses caprices.

– Ce n'est pas la peine.

Bien qu'il fasse trop noir pour m'en assurer, je sais qu'il a rougi. Peut-être, sans qu'il sache bien pourquoi, les souvenirs de nos émois et le désir de revivre nos nuits ont-ils fait irruption dans sa mémoire. Est-ce le moment d'avouer le pourquoi de la grenade et de toutes les cures prescrites par Uma, philtres d'amour, aphrodisiaques, mythes du *Kama-sutra* ? Nous rions ensemble de leurs prétentions fantasmagoriques, et je mentionnerai en sainte-nitouche qu'au moins dans notre cas leur effet a été prouvé. Quelle réfutation concoctera son cerveau de scientifique ? Que pensera-t-il de la persévérance dont j'ai fait preuve dans ma campagne d'envoûtement ?

– En fait..., commence-t-il, sur le ton timide qui ne le quitte plus, et je me penche pour l'embrasser de nouveau.

Le jeu en valait la chandelle, voudrais-je lui répondre, perte et recouvrement, chasse et jeux, tout. Peu importe qu'Uma et sa cabale d'épouses averties aient vu juste ou pas. Le seul besoin dont j'attends qu'il le comble, c'est qu'il oublie, fût-ce pour un moment, tout ce qui

se trouve à l'extérieur de cette remise. Je me sentirai affermie dans mes droits, mon soulagement sera immense. La grenade aura accompli son œuvre, sa promesse faite il y a longtemps, elle m'aura rassurée sur la place que j'occupe auprès de lui. J'attends qu'il prononce les mots qui vont nous lier tous deux dans une indubitable exclusivité. Ses lèvres s'entrouvrent et il parle :

– En fait, reprend-il, Jaz aimerait peut-être en manger, lui aussi. Ce morceau, je pensais le garder pour lui.

Nous disposons les nattes côte à côte, en un grand rectangle. Je me sens mal à l'aise à l'idée de dormir si près de Jaz, mais c'est le seul moyen que j'aie de défendre mes intérêts. En m'allongeant à l'écart, je laisserais la voie libre à ses agissements. Karun a rejeté ma suggestion voilée de ne pas faire rentrer Jaz, invoquant le danger qu'il courrait à passer la nuit en plein air sur le sable.

– La seule chose qui occupe mes pensées, ce soir, c'est la chance incroyable que nous avons eue de nous en tirer et d'être vivants tous les trois. Célébrons ce bonheur en nous concentrant sur notre sommeil, cette nuit. Le reste peut attendre demain, la journée a été assez dure comme ça.

Le tissage très lâche des nattes creuse des sillons dans ma peau. Jaz a découvert dans un coin des sacs de jute en lambeaux qui, pliés, nous servent d'oreillers. Nous sommes peu bavards, lui comme moi, couchés de part et d'autre de l'homme que nous nous disputons, dans la configuration de *statu quo* héritée de l'éléphant. Je voudrais me serrer contre Karun, sentir mon corps frémir près du sien. Mais je vais jusqu'à éviter de poser un bras en travers de son torse de peur de toucher Jaz ou, pire, de provoquer de sa part une surenchère de manœuvres.

En dépit de la proximité de la mer et de la quasi-inexistence du toit, il fait une chaleur étouffante dans la remise. Étendue sur le dos, j'essaie de détecter les moustiques que j'entends vrombir en nuées au-dessus de ma tête. Karun me prend la main, pour me rassurer, je crois, plus que dans toute autre intention. Tient-il aussi celle de Jaz ?

Je dois avoir sombré un instant dans la somnolence, car j'ai la sensation de me réveiller brusquement. La lune a décliné dans le ciel et ses rayons obliques forment une tache de lumière sur le mur. Les moustiques tournoient toujours bruyamment. C'est peut-être la

chaleur qui a interrompu mon sommeil, car la sueur ruisselle de mon cou et imprègne mon sari. À l'instar de Karun qui a tombé la chemise, j'écarte le pan de tissu qui couvrait mon corsage puis, comme aucun rafraîchissement n'en résulte, je décide d'ôter mon vêtement. Lentement, en silence, je dégage l'assemblage des plis enfoncés dans la ceinture du jupon.

En dépit de mes efforts pour ne pas éveiller l'attention, Karun se met à bouger, tend la main pour me serrer le bout des doigts et se blottit contre moi. Mon corsage est sans doute humide de transpiration, car il relève aussitôt la tête. Je me raidis tandis qu'il défait les agrafes une à une – Jaz n'est qu'à quelques centimètres de nous. Puis il embrasse l'espace entre mes seins libérés.

– Ton jupon aussi est mouillé, dit-il.

Nous finissons nus tous les deux, mais comme je me sens trop exposée vis-à-vis de Jaz, je reprends mon sari et je l'étends sur nous comme un drap. Le moindre bruissement ou frottement est amplifié par la nuit entre les murs de la remise et la peur de réveiller Jaz ne me lâche pas. Ce dernier dort tout le temps que durent nos baisers, nos câlins et notre exploration. Tout le temps que Karun et moi faisons de nouveau connaissance l'un avec l'autre.

– Il y a si longtemps que je n'ai pas dormi avec toi ! dit-il, et je me demande comment j'ai pu me méprendre sur son manque d'élan tout à l'heure, face à la grenade.

Lorsque son érection atteint son modeste plateau coutumier, je m'aperçois qu'il m'est impossible de l'entretenir. Nous ne disposons pas de l'espace nécessaire à notre liberté de mouvement, à notre gymnastique du Jantar Mantar. Mon corps prend feu au moment où le sien s'éteint. Il m'enlace dans une étreinte qui ne transmet que sa tendresse, inconscient des processus chimiques qui se déroulent dans mes veines.

Karun se blottit contre mon corps et dérive dans la somnolence tandis que je lui caresse la nuque. Au bout d'un moment passé à retrouver mon calme, je m'endors, moi aussi.

Il fait encore nuit et la chaleur n'a pas cessé quand je rouvre les yeux. Pourtant quelque chose a changé. Le souffle de Karun s'exprime en râles brefs. Il me tient toujours contre lui, mais il semble s'être absenté physiquement. Soudain, il arque la nuque en arrière et je sens son érection se presser contre moi. Je le crois d'abord en train de

rêver, mais dans la pénombre, j'entrevois ses yeux ouverts. Il se détend, exerce une nouvelle poussée et cette fois c'est son corps entier qui forme un arc dont la courbe s'amplifie de part et d'autre de l'aine. S'apercevant que je suis éveillée, il enfouit son visage dans mon cou et me couvre de baisers. Il presse son sexe contre moi, m'attire à lui, de sorte que mon corps se ploie pour épouser la courbe du sien comme dans les *asanas* de yoga que nous pratiquions jadis. Je sens son pénis remonter le long de ma cuisse.

Ses mains se posent sur mes seins dans une caresse et je sens ses lèvres m'embrasser la base de la gorge, le buste. Dérouté par ses mouvements, mon corps répond pourtant à son toucher. Il gémit quand je le prends dans ma main. Je ne sais pas ce qui le pousse, mais je veux qu'il continue, je l'y aiderai de toutes les manières possibles.

C'est alors que je regarde derrière lui. Je crois d'abord distinguer, dans une illusion d'optique, une masse d'ombre plus dense que la nuit. Mais je comprends bientôt qu'il s'agit de Jaz. Nu, éveillé, il attise l'excitation de Karun d'une manière qui m'échappe. Aussitôt, je me rétracte, mais Karun cherche à me retenir.

– Attends, halète-t-il à son adresse.

Jaz enveloppe Karun d'un bras et l'attire plus près de lui.

– Attends, non, pas tout de suite, répète Karun.

Mais ses yeux se ferment, ses mots s'éteignent, il penche la tête en arrière. Dans une contorsion du buste et comme prêt à le dévorer, Jaz applique sa bouche contre la sienne et le réduit au silence.

Pendant un instant, j'observe Karun, tel un pantin livré sans recours au pouvoir de Jaz. Les membres jetés en tous sens, les torsos contractés, les muscles qui se nouent : j'ai devant moi pour la première fois l'image de ce qui se passe entre eux. Non contente de rester spectatrice, je m'ancre d'un bras à la taille de Karun et pendant que leurs corps joints pressent vers l'avant, je saisis de nouveau son sexe pour l'introduire dans mon vagin. Il crie mon nom dans une poussée plus violente du pelvis, les épaules rejetées en arrière.

M'accorder à leur rythme s'avère impossible. Je perds Karun à plusieurs reprises et je dois chaque fois guider sa pénétration en moi. À ma stupeur, son érection ne faiblit pas, contrairement à ce qui se passait au cours de nos tentatives précédentes.

Jaz semble avoir décidé que mon manque de synchronisation faisait obstacle à ses initiatives. Il tourne Karun face à moi et l'enferme

entre nous deux en se plaçant au-dessus de lui, les deux mains sur le sol comme pour l'empêcher de s'enfuir. Ainsi allongée au-dessous de Karun, j'éprouve très profondément les sensations chaque fois qu'il presse de son sexe l'intérieur du mien, chaque fois qu'il reçoit la poussée du sexe de Jaz en lui. J'essaie de ne pas penser aux assauts de Jaz, de ne pas entendre les bruits qui émanent de sa masse haletante. Je me concentre sur la montée en moi du plaisir et de la douleur, ce jeu de contraires qui se reflète aussi sur les traits de Karun. Quand je m'aperçois qu'il vit chaque stimulation en même temps que moi et qu'il éprouve à sa façon chacune des sensations qu'il inflige, une intuition me traverse. Je comprends brusquement ce que c'est que d'être Karun, la passivité qui réside au cœur de son être, son besoin irrécusable, pour éprouver la passion de façon virile, d'être le transmetteur de cette énergie masculine que lui communique Jaz. Je m'apprête à partager cette découverte avec lui, à l'assurer de mon empathie, à lui dire que j'accepte et que je lui pardonne. Mais déjà la vague déferle sur nous, trop haute pour que nous puissions ralentir, et nous submerge, tonitruante, oblitérant tout le reste. Les traits de Karun se dissolvent, je me liquéfie, et tandis que Jaz poursuit sa besogne, nous sommes balayés tous deux dans un seul élan.

Des supernovas explosent sûrement à ce moment, quelque part dans l'univers des galaxies. La remise disparaît, la mer, le sable aussi, et ne reste plus que le corps de Karun uni étroitement au mien. Nous fusons tels des super-héros à travers l'espace entre les astres et les systèmes solaires, nous plongeons au cœur de bancs de quarks et de noyaux atomiques. Les statisticiens du monde entier fêtent l'objectif enfin atteint de notre quatrième étoile.

Plus tard, Karun roule à côté de moi sur la natte. Je savoure la douceur familière de sa cheville, son souffle égal, le réconfort de nos doigts entremêlés. Une bulle d'optimisme me soulève. Nous arriverons à bon port, en sécurité, nous nous installerons dans une autre maison, une autre ville, et nous vivrons de nouveau une époque sans histoire. Notre rêve de trinité familiale semble même avoir retrouvé ses chances, puisque la porte s'est enfin ouverte sur la possibilité de faire un enfant.

Mais voilà qu'une pensée inquiétante me traverse. Et si notre trinité était déjà complète, avec Jaz dans le rôle du troisième ? Il n'a sûrement pas l'intention de s'en aller, et Karun ne serait pas prêt à le

laisser partir. Plus grave encore, l'union que nous venons de connaître n'est-elle pas impossible sans Jaz ? N'a-t-il pas été le catalyseur, le moteur sans lequel nous n'aurions jamais pu escalader la montagne jusqu'à son sommet ?

Malgré la moiteur oppressante qui stagne entre les murs, j'ai froid. J'imagine une vie de partage, de déférence, de compromis, le rôle d'une épouse privée de certains privilèges. Quelle part me reviendrait des journées de Karun, de son attention, de son amour, de sa vie ? Compte tenu de sa passivité désespérante, ne devrais-je pas lutter pied à pied chaque jour, chaque minute, avec son ami ? Et nos rapports sexuels se dérouleraient-ils chaque fois sur le même mode, sous l'impulsion de Jaz, Jaz le sauveur indispensable, Jaz le fier conquérant, surfant sur sa propre vague quelques secondes après moi ?

La trouée de ciel pâlit peu à peu au-dessus de nous. Je suis des yeux l'avancée de l'aube qui dévore une à une les étoiles affaiblies par leur veille nocturne.

Au matin, une soif terrible, bien plus dure que la faim qui l'accompagne, nous torture tous les trois. Nous regardons avec envie les noix de coco inaccessibles qui pendent tout là-haut sous les palmes. L'eau sucrée qu'elles contiennent nous fait rêver plus que leur chair. Jaz force le volet fermé de plusieurs échoppes qui s'alignent derrière la plage. Les trois premières ont été complètement nettoyées de leurs marchandises. Dans la quatrième, il trouve par chance, en tâtonnant sous le comptoir, une bouteille en plastique d'un litre d'eau et quelques biscuits Marie épars dans un sachet, le goûter de quelqu'un, peut-être.

– Ça ne vaut pas les Gluco, dit-il à Karun pendant que nous mangeons, et ils échangent un sourire.

Je me sens exclue de cette évocation intime, avec un pincement au cœur aussitôt balayé par le choc que je reçois de plein fouet en voyant Jaz se pencher pour planter un baiser sur les lèvres de Karun.

– Ne fais pas attention, me dit Karun lorsque Jaz s'éloigne pour forcer une autre échoppe. Les Gluco, ce sont les biscuits dont nous partageons un paquet chaque matin au petit déjeuner quand nous vivions à Delhi.

Je regarde la mer, la marée qui monte, les vagues écumantes. Leur

exubérance m'apporte un réconfort dont j'ai grand besoin. Le moment est peut-être venu de lui dire que je ne peux pas, qu'il doit choisir son camp.

– Il est très sympa, en fait. Tu verras, quand tu le connaîtras mieux, reprend-il.

Comme pour confirmer ses dires, Jaz revient avec sa trouvaille, des pois chiches croquants et salés qu'il partage scrupuleusement en trois jusqu'au dernier.

– Il reste aussi un fond de bouteille d'eau, si tu veux, me dit-il.

L'exactitude de sa prédiction sur l'étroitesse de la plage ne se fait pas attendre. La mer empiète en plusieurs endroits sur notre chemin. Les vagues nous forcent à grimper sur les rochers entassés en remblai. Derrière ceux-ci, se dressent des murs parfois couronnés de piques et de barbelés qui protègent de gigantesques gratte-ciel – ou ce qui reste de leurs carcasses bombardées. Le prolongement des barbelés le long des allées perpendiculaires n'existait sans doute pas avant la guerre, ajouté pour faire pièce à la racaille des plages, aux gens comme nous.

Le trio d'avions de chasse apparaît alors que nous négocions un parcours particulièrement périlleux. Ils nous survolent, inoffensifs, tandis que nous escaladons les rochers à quatre pattes pour tenter d'atteindre le mur et nous aplatir contre lui.

– Escadrille ennemie, dit Jaz. Avant, je croyais que ça ne pouvait être que le Pakistan, mais maintenant, j'en suis moins sûr. Toutefois, on devrait être en sécurité, ils doivent chercher un plus gros gibier à bombarder.

Avant que je puisse nuancer ses propos en évoquant ma propre expérience, le vrombissement plus sourd d'un quatrième jet (serait-ce celui qui a tiré sur moi sur Marine Drive ?) nous parvient. Heureusement, le mur est surmonté d'une sorte de rebord sous lequel nous nous faisons tout petits et qui nous dissimule probablement à la vue du pilote. Mon malaise est fondé. Quelques secondes plus tard, nous l'entendons mitrailler les rochers un peu plus loin sur la plage.

De nombreux avions, dont la présence nous rappelle que la guerre bat son plein, sillonnent le ciel. Cette recrudescence d'activité doit préfigurer ce qui est censé se passer demain. Jaz est de l'avis opposé, et il en veut pour preuve les bombardements que nous entendons :

– S'ils avaient l'intention de lâcher la Grosse Tête dans vingt-quatre heures, pourquoi se donneraient-ils la peine de nous bombarder

la veille avec cette grenaille ?

Quelques minutes plus tard, une succession d'explosions retentit du côté de Juhu, comme si Devi *ma* donnait une représentation matinale exceptionnelle de son spectacle. Une colonne de fumée noire s'élève à l'horizon. Karun se demande s'il s'agit de l'hôtel.

– Ça se pourrait bien. Bhim entretenait apparemment un lien très particulier avec la CIA ou avec un autre protecteur du même calibre – lequel, je ne sais pas. Maintenant qu'il a disparu, les Pakistanais...

Une nouvelle série d'explosions l'interrompt. Un énorme nuage de fumée en forme d'arbre envahit le ciel au-dessus de l'Indica.

– C'était une cible tellement voyante ! reprend Jaz. Avec la Devi dans la place, par-dessus le marché. Je suis surpris qu'ils aient tenu aussi longtemps.

Alors, entre les lourdes volutes noires, j'ai une vision de Devi *ma*. Elle fait irruption dans le ciel, poursuivant à la vitesse d'une fusée les jets qui ont bombardé l'hôtel, et darde sur eux des lasers de ses quatre bras tendus. L'un après l'autre, les avions se muent en boules de feu sifflantes, spectaculaires, et succombent. Quand les débris tombent à la rencontre de l'eau, elle fait jaillir d'autres rayons pour expédier *ad patres* les pilotes éjectés en parachute. Elle n'a jamais été connue pour sa compassion, la question de l'impunité ne l'empêchera pas de dormir. Puis, sa tâche matinale accomplie, elle s'en retourne vers la Terre et vers les meutes qui l'acclament.

Dix heures. Nous voici arrivés à l'angle nord-ouest de Versova, là où l'anse de Malad s'enfonce dans les terres. Juste en face, à quelques centaines de mètres, se détache l'île de Madh et les ruines de son fort, perchées au sommet d'une butte. Son débarcadère vétuste, probablement soufflé par une bombe, n'existe plus. Le sol est aussi creusé de cratères sur la rive où nous nous tenons. C'est plutôt surprenant, étant donné le peu d'intérêt stratégique que présentent les lieux : pas de terminal, pas de quais. Si l'endroit est connu, c'est pour son inconfort. Il n'y a pas même de plate-forme surélevée pour débarquer, et les passagers doivent mettre pied à terre sur le sol ramolli. Plus loin à l'intérieur de la crique, le mât d'un bateau coulé dépasse de l'eau, ses cordages à nu encore garnis de lambeaux de voile. Deux petites barques de pêche flottent à côté de lui, coque retournée, comme des poissons morts.

Les bombes n'ont pas épargné le village de pêcheurs tout proche, presque entièrement en ruine, et pourtant une population assez nombreuse s'affaire alentour. Un homme marche, fourmi le long de l'eau, le dos chargé d'un énorme balluchon ; une femme allaite son enfant, assise à l'ombre d'un petit arbre à côté de ses possessions entassées. Jaz part à la recherche de vendeurs ambulants et revient avec quatre bouteilles d'eau et une pile de *chapati*, si desséchées qu'elles en sont devenues croustillantes.

– Je crois avoir vu des Kaki par-là. Mieux vaut nous faire tout petits, au cas où Das et ses hommes auraient pu s'échapper de l'hôtel.

Brusquement nous nous avisons que nous ignorons où se trouve l'arrêt du ferry. De ce côté ou sur la rive de l'île ? Jaz retourne poser la question au village, mais personne ne paraît comprendre de quelle navette il s'agit.

– Tout ce qu'ils savent, c'est que l'une des barques qui assuraient le passage vers Madh a été bombardée et que, voyant ça, les deux autres sont parties sans demander leur reste. Depuis, les gens sont obligés de traverser à la nage. Certains n'arrivent jamais.

Comme nous ne pouvons pas prendre le risque de rater le ferry, la seule solution pour notre trio est de se scinder pour l'attendre de chaque côté.

– Je pourrais nager jusqu'à l'île, propose Karun.

C'est la seule issue, sachant qu'aucune barque n'est disponible et que nous ne possédons, Jaz et moi, que des bases rudimentaires de natation. Nous acceptons son idée. Mais l'appréhension me ronge. Et s'il lui arrivait quelque chose ? S'il se prenait dans des détritiques qui flottent sous la surface, s'il était emporté par un courant ? Qui sait quels dangers l'attendent sur la berge d'en face, où il attendra seul et sans protection ?

– Ne t'en fais pas, me dit-il en ôtant ses vêtements qu'il empile soigneusement près des provisions rassemblées par Jaz, arrivera ce qui doit arriver.

À la dernière minute, gêné à l'idée d'attendre en slip une fois arrivé de l'autre côté, il décide d'emporter son pantalon noué par les jambes à sa taille.

En le voyant entrer dans l'eau, un pressentiment me pousse à lui crier :

– N'y va pas, ce n'est pas la peine, on attendra tous les trois ici, le

ferry nous verra si on lui fait des grands signes.

– Arrête de te faire du souci ou je t’emmène avec moi, répond-il en se retournant.

L’espace d’un instant, je voudrais vraiment qu’il le fasse, que nous nous retrouvions ensemble dans la piscine pour une leçon de natation. Puis il se jette à la vague et s’éloigne dans un crawl dépouillé, précis. Debout sur la grève à côté de Jaz, je regarde s’éloigner, diminuer, la troisième pointe de notre triangle.

– Il a toujours été bon nageur, dit Jaz lorsque Karun atteint la terre ferme après un moment d’angoisse durant lequel j’ai cru voir un requin et la déferlante prête à le submerger. Je me rappelle le jour où nous sommes allés à la plage à Marve...

Peut-être a-t-il remarqué que mon attention était ailleurs, car il s’arrête. Nous observons Karun qui tord son pantalon, puis l’enfile avant de nous faire signe.

– Je voudrais te demander de m’excuser pour t’avoir suivie.

Je pourrais sûrement lui répondre que j’en aurais fait autant à sa place, mais je m’abstiens – je ne suis pas encore tout à fait mûre pour la réconciliation. Pourtant, l’éloignement de Karun me rapproche de Jaz d’une façon que je ne comprends pas bien. Est-ce le fait de regarder ensemble dans la même direction, le lien créé par notre amour commun de la même personne ? Est-ce ainsi que les femmes s’entendent au harem ?

– Je sais qu’il va falloir qu’on s’accorde, dit Jaz. Pour moi, c’est sûr, ça n’ira pas de soi. Mais je crois qu’on peut y arriver, même si je ne sais pas ce que ce « y » veut dire. Il faut d’abord accepter qu’il y va de notre intérêt à tous les trois.

J’éprouve une sensation d’irréalité à l’idée de commencer une autre vie, de reprendre une relation aussi profondément modifiée dans un nouvel endroit. Jaz a-t-il vraiment passé en revue tout ce que ce changement impliquait ? Je ne parle pas des grandes questions concernant le corps et les émotions, mais des centaines de décisions quotidiennes à adopter sur les tâches à accomplir, cuisine, lessive ou choix du dentifrice ? Je ne lui réponds pas, une fois de plus, et la conversation tourne court.

En arrivant avant l’heure prévue, le ferry me sauve de la panique que le plus petit retard aurait pu déclencher dans ma tête. Notre inquiétude quant à la rive où Sequeira allait aborder était injustifiée :

il nous repère immédiatement du bateau.

– Mes mariés favoris ! Comment se déroule votre lune de miel ? Vous vous êtes décidés à partir ?

– Comme vous, apparemment, *uncle*.

– Oui, mais j'en ai le cœur brisé. Ce n'est pas tant pour échapper à la bombe que pour échapper à Bombay.

Il est vêtu d'une saharienne chic, couleur crème, et coiffé d'un casque colonial tel qu'en portaient les Anglais qui s'aventuraient dans la jungle il y a un siècle.

Durant la brève traversée pour rejoindre sur l'île le « frère » que je cherchais, Sequeira nous raconte l'attaque de Bandra. Après avoir détourné un train rempli d'armes, les Limbu ont commencé à les utiliser pour tenter d'étendre leur territoire au nord.

– Je n'ai pas osé ouvrir le club hier soir, même pour une dernière danse. C'était trop dangereux, il y avait des bandes en maraude partout. Heureusement, Afsan est venu pour la dernière fois avec son ferry comme promis.

Les explosions que nous avons entendues provenaient bien de frappes aériennes sur l'Indica. Limbu ou jets ennemis, Sequeira n'est pas certain de l'identité de leurs auteurs.

– Le bruit court que Bhim a été tué, vous vous rendez compte ! Depuis le temps qu'on attendait ça ! Mais maintenant les gens sont déchaînés, ils se livrent à des actes hideux et Mumbai est devenu le numéro un des lieux à fuir. Les Bombayites se seront chargés de détruire leur ville avant que le Pakistan puisse le faire.

Mais j'ai cessé d'écouter. Devant nous, sur la rive que nous nous apprêtons à toucher, Karun, debout, nous tend les bras, le torse encore ruisselant, le pantalon froissé collant à sa peau. Je sais que son geste ne m'est pas adressé exclusivement, mais je ne peux m'empêcher de ressentir du soulagement, seule émotion à laquelle je puisse me raccrocher, même après une séparation aussi brève. Aussitôt que la passerelle touche le sol, je m'élance à travers le marécage pour l'atteindre.

Debout, accoudés au bastingage, nous regardons Bombay s'éloigner. L'anse, le banc de sable, l'île et son fort se fondent bientôt en un seul paysage qui se réduit progressivement à une simple croûte au-dessus des vagues. Nous suivrons la côte vers le nord jusqu'à

Daman, nous explique Sequeira, avant de virer à l'ouest pour couper vers la griffe de terre que le Gujarat pose sur la mer. C'est là-bas, tout au sud, que se trouve Diu, notre destination.

– Vous n'y êtes jamais allés ? C'est un endroit tranquille, vraiment paisible et si peu peuplé ! Aux antipodes de Bombay.

– Il vaudrait peut-être mieux traverser tout de suite plutôt que de caboter, propose Jaz. Le risque de rencontrer des avions en patrouille serait plus faible.

– Inutile, répond Sequeira en riant. Vous voyez ce pavillon vert et bleu hissé par Afsan ? C'est pour prévenir les pilotes. C'est une des mesures de protection pour lesquelles je paie les gangsters qui contrôlent la côte.

Difficile de penser à des jets ennemis en voguant sur la mer allègre et espiègle qui nous éclabousse comme si elle voyait en nous des plaisanciers de week-end. Au loin, à tribord, les couleurs ternes de la ville ont laissé place à la luxuriance verte du littoral de Gorai et de Bassein. Aucun avion de mauvais augure ne nous survole, seules des mouettes descendent en piqué du ciel.

– Nous y sommes, dit Karun. La grande évasion !

À qui ce « nous » s'adresse-t-il ? Je ne sais pas très bien. Je dois apprendre à ne pas me poser la question. L'important, c'est de reconnaître la joie que contiennent ses paroles et d'en faire mon bonheur. Il s'éloigne un peu de nous, se penche par-dessus la rambarde et ouvre la bouche pour mieux sentir la fraîcheur de l'air.

– J'ai une chance extraordinaire !

Jamais je ne l'ai vu aussi insouciant, aussi désinhibé. La perte de sa maison et de ses moyens d'existence, l'anéantissement probable de sa ville, les périls inconnus – nautiques et atomiques – qui nous guettent, sans parler des embûches dont la nouvelle configuration de ses relations ne manquera pas de parsemer son chemin, rien ne peut tiédir son optimisme. A-t-il seulement réfléchi un instant à la façon dont il se propose de nous accorder, Jaz et moi, nous qui le regardons, debout côte à côte, amusés tous deux par son enthousiasme ?

– Le vent ! nous crie Karun, que la vivacité de l'air fait larmoyer. Vous le sentez ?

Bien sûr. Et plus que le vent, je sens en lui la croyance informulée que nous réussirons, que cette trinité assemblée par lui sera un succès. Mon regard passe de Jaz à Karun. Et s'il y avait lieu d'être un peu

optimiste, après tout ? Je ne vois pas comment, je ne peux pas l'imaginer, mais l'énergie qui l'anime pourrait bien faire la différence.

Le coupable est peut-être le vent sur lequel Karun ne cesse d'attirer notre attention – le vent ou la mer, les vagues, l'écume qui nous éclabousse. Ou le rugissement du moteur qui noie tous les autres bruits. Je sais, ce sont de piètres excuses. En fait, je ne peux m'ôter de la tête que c'est moi qui ai failli, que j'ai relâché ma garde, que je me suis laissée emporter par l'entrain de Karun. À ma décharge, l'escadrille n'effectue aucun survol de reconnaissance au-dessus de nous qui puisse nous servir d'avertissement, et il est déjà trop tard quand j'aperçois l'avion solitaire, cet avion qui ne cessera à l'avenir de descendre en boucle dans mes cauchemars pour consolider, quelque défense que je lui oppose, mon sentiment de culpabilité.

Karun nous demande dans un grand geste de le rejoindre pour respirer ensemble le grand air de la liberté et un quart de seconde plus tard, il est projeté en l'air par la force des balles. Quelque part derrière moi, le pont prend feu, Sequeira donne l'ordre à tout l'équipage de combattre l'incendie. Jaz court le long des planches, sort son revolver, tire en l'air des coups de feu dérisoires.

Mais Karun. Je le retourne, sans m'arrêter aux explosions qui secouent le bateau, à l'odeur de fumée et de bois brûlé, au vrombissement âcre de l'avion nonchalant qui s'éloigne. Il remue les lèvres, mais aucun son ne s'en échappe. La ligne que j'aime tant épaissit et se brouille. D'un bond, Jaz s'approche, déchire sa chemise pour arrêter le sang. Joignant les mains et les genoux, nous blottissons Karun entre nous. Il nous regarde, tente de saisir nos doigts, de parler, de sourire, de nous rassurer, mais l'effort le dépasse. Une bulle rouge se forme entre ses lèvres et il tourne la tête face au ciel, comme si les étoiles lui avaient fait signe.

Je perds la trace de notre parcours, je ne sais plus si nous dérivons, si nous avons fait demi-tour ou si nous sommes sur le point de couler. J'entends vaguement Sequeira hurler ; je perçois, ténue, la chaleur des flammes. Jaz et moi entourons Karun comme si nous venions de l'endormir en lui racontant chacun à notre tour des contes de fées, penchés légèrement pour que nos ombres jointes posent un voile protecteur sur son visage.

Mes pensées se sont arrêtées, je ne fais plus que rembobiner le film. L'avion rapetisse derrière nous jusqu'à devenir un point

malveillant que j'efface à volonté de nos vies. Karun a repris sa place debout près du bastingage et nous fait signe de le rejoindre. C'est l'audace de l'innocence qui anime sa requête : il réclame quelque chose de nous, mais seulement si nous pouvons l'exaucer, sans y mettre d'avidité. Comment pourrions-nous résister à son charme d'écolier sérieux, nuancé d'une pointe de séduction candide ?

Il nous tient d'abord gauchement, chacun par un bras, très raide. L'attitude est nouvelle, il n'était pas sûr que nous acceptions, il ne maîtrise pas encore bien ce langage. Puis il se détend, nous attire plus près de lui, si près que nous pourrions, Jaz et moi, nous embrasser. Il nous met un bras autour du cou et nous serre encore plus fort, comme si nous posions pour une photo dont il veut être sûr que nous tenions tous les trois dans le cadre.

C'est l'image que j'emporte avec moi, la vision que je retiendrai de lui : ses yeux brillants de gratitude, la joie qui éclaire son sourire, comme s'il n'arrivait pas à croire à sa chance, au gros lot qu'il vient de décrocher. Sur son visage, le bonheur rayonnant d'être accepté par les siens a remplacé l'ombre d'inquiétude qui ne le quittait jamais.

La mer s'étend autour de nous, insouciant comme avant. Une fumée noire montant du pont calciné teinte par endroits l'écume. Nous tanguons sous le ciel vide, repoussés vers la rive par les vagues folâtres.

JAZ



Qui eût cru que le Jazter en arriverait à ces réflexions ? Que son histoire dériverait si loin ? C'est donc ça, la dure leçon qu'il doit apprendre. Les dénouements sont ceux que la vie impose, la volonté n'a pas voix au chapitre.

Afsan parvient à nous débarquer à Arnala, un petit port au nord de Bombay. Pendant que Sequeira contacte ses relations mafieuses en vue de se procurer un autre bateau, nous fouillons les taillis de la grève en quête de bois. Certaines branches sont trop vertes, quelques-unes trop épaisses, la plupart à peine plus grosses que de brindilles. J'essaie de ne pas penser à l'usage que nous allons en faire. Je suis en état de choc, mais je m'efforce de rester concentré sur ma tâche.

Nous dressons le bûcher de Karun sur la plage, le plus loin possible de l'eau. Sarita veut d'abord l'allumer seule, puis se ravise au dernier moment et m'invite à l'assister. Chacun de nous tend une torche enflammée sous la pile de bois. Le feu met un temps fou à prendre. Quand les flammes frôlent enfin le corps que j'ai tenu dans mes bras, caressé et aimé, je dois m'agripper à Sarita pour ne pas me détourner. Elle fait la même chose avec moi. Nous voulons rester jusqu'à ce que les braises refroidissent, pour trier les restes et les immerger au large, mais Sequeira nous épargne cette tâche en chargeant un pêcheur de l'accomplir à notre place.

De nouveau en mer, ma douleur se change en fureur. J'enrage contre l'ennemi, contre la guerre, contre tout ce qui a conspiré à m'arracher Karun. Quel arbitraire, quel gâchis, quelle injustice, alors que nous avons surmonté de si nombreux obstacles ! Je fulmine poing au ciel, King Kong prêt à saisir et à écrabouiller les avions pakistanais entre ses doigts. Allez-y, envoyez l'artillerie – balles, bombes, missiles nucléaires –, je les affronterai tous.

Mais l'horizon reste pur, aucun avion, aucun champignon de fumée. Le ciel ne se déchire pas, aucun séisme sous-marin n'annonce l'arrivée de l'apocalypse prévue. Nous voyageons la nuit durant pour atteindre Diu le 19, vers onze heures du matin.

La ville est en proie à la panique, bien qu'Ahmedabad, la cible

potentielle la plus proche, se trouve à trois cents kilomètres au nord. Les quais sont noirs de monde. Les gens attendent d'hypothétiques bateaux qui les emporteraient vers des rivages sûrs (qu'ils seraient sans doute bien en peine de situer). D'autres se terrent derrière leurs portes verrouillées et leurs volets baissés, espérant persuader tous les malheurs qui guettent de passer leur chemin. D'autres encore arpentent les rues, armés de matraques, de fusils à plombs et de mousquets antiques, à la recherche, peut-être, du chef aguerri qui les rassemblerait.

– Pourquoi avez-vous quitté Mumbai ? demande à Sequeira une de ses connaissances. La Devi n'y est-elle pas apparue en personne pour protéger la ville ?

Sequeira nous emmène près de Fort Road, dans la demeure familiale où Vincent, Paul et Mildred, ses frères et sœurs, vivent au sein d'une vaste famille. Il leur raconte notre perte récente, mais, pris sous la menace du cataclysme, ils ont du mal à imaginer notre douleur. Vincent et son fils se relaient pour remonter à la manivelle une radio d'urgence qui persiste à n'émettre que des parasites, quel que soit le réglage. Nous faisons cercle autour d'eux avec les autres, dans l'idée que le temps finira par nous distraire de notre deuil. Mais notre attention dérive rapidement vers Karun. Rien n'a plus de réalité ou d'importance pour nous que sa disparition. En comparaison, le précarité dramatique de la survie des habitants de Diu (et de la nôtre) n'a pas plus de substance qu'une émission de télé vaguement ennuyeuse.

Le soleil se lève le 20 avec le même éclat que la veille. Les cieux sont comme lavés, radieux. Le soulagement se propage par les rues et les quais, Diu a survécu au 19 sans dommages ni ondes de choc nucléaires. Mildred se plaint d'avoir la gorge irritée par la fumée, et de l'air auquel elle trouve une couleur verdâtre. Mais lorsque la splendeur du soleil gagne le front de mer, ses rayons dorés pointant tels les doigts de Dieu vers la vieille église portugaise de la colline, elle doit en convenir : c'était bien l'œuvre de son imagination. Le soir, quand l'astre disparaît, dans une sortie encore plus spectaculaire, exposant des veines convaincantes d'orange, de rouge et de magenta, elle est prête à proclamer la fin de la guerre. La communauté jaïne locale met à la mer des petites lampes de terre cuite, bientôt rejointe dans ce rite par les hindous, les musulmans et les chrétiens.

Dans l'intention de nous divertir, Sequeira nous entraîne sur la grève pour assister aux festivités. Je regarde des gens allumer des bouts de chandelle sur des radeaux et de simples mèches dans des boîtes de conserve en guise de lampes à huile. Devant toutes les lumières d'actions de grâce qui pointillent la baie, je ne pense qu'à lui. Aurions-nous pu rester tous les trois en sécurité à Bombay ? Avons-nous perdu Karun pour rien ? S'il n'était pas tombé sous les balles de l'avion hier, aurait-il survécu pour connaître l'après-guerre ?

Mildred interrompt mes ruminations pour me parler de l'existence de rêve qu'on mène à Diu. À l'exception d'un bombardement aérien de temps à autre sur de vieux bâtiments du centre abritant des bureaux, la ville n'a pas été touchée. De plus, la rancœur entre les communautés religieuses ne constitue pas un problème, pas comme à Veraval, tout près d'ici, où l'on massacre les musulmans.

– Oui, nous n'avons plus d'électricité, nos voies de commerce essentielles sont coupées, nous ne trouvons plus de farine sur le marché et une bonne moitié de nos ouvriers sont partis. Mais montrez-moi un endroit au monde où ces problèmes n'ont pas cours. Diu a échappé au pire, le Seigneur soit loué.

Le public du coucher de soleil s'étoffe à mesure que l'heure approche. Le soleil scintille à présent d'une palette étendue, du jaune au violet. Le ciel est strié d'étonnantes rayures vertes qui évoquent les côtes d'une immense cage thoracique. Des amateurs de fêtes, massés aux terrasses des anciennes maisons surplombant le port, contemplent le spectacle qui se déroule sur la mer où les lampes à huile ont été remplacées par une myriade de barques sorties célébrer la victoire avec des feux de joie. Quelque chose me gêne dans cette escalade triomphale. Nous n'avons toujours pas de nouvelles de l'extérieur, pas même d'Ahmedabad (Vincent ne tire toujours de sa radio que des parasites). J'essaie de me rappeler ce que j'ai lu sur les particules dans l'atmosphère, sur les couchers de soleil extraordinaires qui suivent les éruptions volcaniques. Puis, gagné par l'euphorie qui m'entoure, je décide que je me fais du souci pour rien.

C'est au matin qu'on les découvre, rejetés par la mer sur le rivage. Vers dix heures, ils couvrent déjà la plage en couche si épaisse que l'eau ne l'atteint plus sous forme de vagues mais en serpentant au milieu d'une masse compacte de poissons sans vie. La plupart d'entre eux sont en voie de décomposition ou partiellement dévorés, mais

quelques-uns ont la tête intacte, leurs yeux clairs grands ouverts comme si, témoins d'un spectacle insoutenable, ils étaient morts sur le coup. La pénurie de denrées aidant, plusieurs citadins viennent remplir des paniers avec les morceaux les plus comestibles en apparence.

Quand la mer devient noire, la collecte s'arrête. C'est d'abord une grande étendue d'ombre, semblable à celle qui se répand sur la terre sous les nuées d'orage. Le ciel est pourtant clair et bientôt cette nappe se révèle d'une grande densité, tissée de cendre, de filaments et de détritiques comme si on avait déversé dans l'océan les restes d'une gigantesque crémation. À mesure que la marée monte, de plus gros fragments se déposent sur la grève. Ce sont des morceaux de bois calciné et de meubles, des cadavres noircis d'hommes et d'animaux qui disputent la place aux poissons morts. Un énorme banian aux branches nues, aux racines charbonneuses, est projeté sur la plage par des vagues de plus en plus furieuses. Bientôt, on croit voir se former un tsunami et les résidents abandonnent les maisons construites au niveau de la mer pour se réfugier dans le fort. L'eau dépasse les échoppes de la plage, traverse Fort Road, mais son avancée s'arrête et la marée redescend, laissant derrière elle, flottant sur la nappe résiduelle, une profusion d'objets si grande qu'on pourrait presque traverser à gué, comme sur la banquise.

Les débris sont-ils radioactifs ? L'expert attaché auprès du gouvernement local examine la profondeur des marques de brûlure et déclare que c'est hautement probable. Les parents hurlent à leurs enfants de s'éloigner du banian, ce terrain de jeux irrésistible, dont les racines leur servaient déjà de balançoires. Une femme, hystérique, cherche à vomir la chair de poisson qu'elle a ingérée pour déjeuner. Une bande de gamins des rues, sans un regard pour la confusion générale, continuent à fouiller les décombres en quête d'objets de valeur.

Si l'expert a raison, c'est qu'une ville a été touchée. Mais laquelle ? À l'exception de Bombay, aucune des huit cités de la liste ne se trouve au bord de la mer d'Arabie. Cela dit, nous sommes en octobre, à la saison où les courants de mousson s'inversent. Les débris peuvent donc aussi bien être venus du nord-ouest, du Pakistan, et dans ce cas la ville bombardée serait Karachi. Voire, plus à l'ouest encore, Mascate, dans le sultanat d'Oman.

La bulle de panique qui avait crevé la veille au matin dans l'euphorie se reforme d'un coup. Les missiles nucléaires, c'est comme les croustilles de pommes de terre (qui en mange une mange le paquet). Tous les scénarios prédisent que le pays attaqué réplique par le largage immédiat de tous ses missiles pour éviter de les perdre. Cela veut-il dire que les huit cibles de la liste ont été frappées ? Quid des quelque deux cents têtes nucléaires qui restent en possession de l'Inde et du Pakistan ? Les deux ennemis auraient-ils réagi à la première frappe, fût-elle d'une seule ogive, en larguant tout leur arsenal ?

Filons la scène : une fois ces premiers assauts lancés, les autres pays n'ont-ils pas été entraînés inévitablement dans la guerre ? Se pourrait-il qu'ils aient lâché une quantité suffisante de missiles pour anéantir toute vie sur la planète ?

À l'horreur provoquée par les corps rejetés sur la grève vient se greffer la conscience d'une réalité encore plus épouvantable. Ces cadavres représentent seulement une infime proportion du nombre total de victimes, qui doivent se compter par centaines de milliers. Et combien d'autres sont condamnées à mourir ? Dieu a-t-il une chance de s'en tirer ? Tous les regards se tournent vers le ciel, guettant les légendaires nuages de mort qui doivent avoir commencé leur périple à travers le globe tels des dinosaures géants dévorant tout sur leur passage. En fonction du nombre de bombes qui ont explosé, ces nuées malfaisantes se disperseront avec le temps ou se concentreront pour nous anéantir tous. Sans surprise, la première altération apparaît dans le ciel dès le lendemain sous la forme d'un maillage gris d'air coagulé qui monte de la mer. Les uns s'enfuient, d'autres se cloîtent. Le vent s'interpose pour balayer la nébuleuse vers le nord. La semaine suivante, un deuxième nuage déboule en plein centre de la ville, sans apporter de pire fléau qu'une grosse pluie, peut-être rescapée de la mousson déjà lointaine.

Les comptes rendus affluent de toute part. Certaines villes n'ont pas eu la même chance, des linéaux toxiques se sont attardés dans leur ciel, déclenchant des tumeurs énormes et une cécité immédiate. Les bébés vomissent du sang, le bétail devenu fou dévore ses propres membres, l'eau des puits est contaminée au point qu'elle sours par la gorge des gens qui cherchent à en boire. Pour l'heure, aucun réfugié fuyant les zones damnées n'est encore venu confirmer ces rapports.

Puis un jour arrive un couple en provenance d'Ahmedabad qui dit

être venu à pied. Le visage noirci de la femme suppure et l'homme n'a plus qu'un moignon en guise de main gauche. Ils semblent pourtant avoir un excellent moral. Au moins deux bombes atomiques ont explosé le 19, racontent-ils. Ils décrivent d'horribles entonnoirs de mort dans lesquels les corps fondaient comme de la cire, où des boules de feu soufflaient en rafales. Ils ont marché jusqu'à Diu pour offrir une noix de coco en action de grâce à la divinité de leur sanctuaire ancestral. Junagadh est leur prochaine étape. Ils ont l'intention de grimper les dix mille marches taillées dans la colline qui conduisent au temple.

Les gens émerveillés par leur cran leur offrent des *chapati* et du lait. Mais après leur départ, la perplexité prend le dessus. Comment, alors qu'ils buvaient le thé sur leur véranda, ont-ils pu échapper à l'enfer, quand tout ce qui les entourait était littéralement pulvérisé ? Peut-être ont-ils exagéré. Les bombes qu'ils ont vu exploser ne pouvaient pas être des missiles nucléaires.

À présent, la rumeur enfle, déborde un peu plus chaque jour, alimentée à l'infini par l'imagination prolifique des gens. On brode sur les bruits venus des villages voisins, les nouvelles prétendument entendues à la radio ou même, pour certaines, vues à la télé (ce qui tient du miracle). Delhi est en ruine, de même que toute la région du nord et du nord-est. Le Gange s'est évaporé, le plateau du Deccan s'est effondré, la chaleur a fait fondre le massif de l'Himalaya tout entier. L'intensité des explosions au centre du pays a creusé un cratère si profond que l'eau de mer y a surgi. Seuls les États du Sud, hors d'atteinte des missiles pakistanais, ont été épargnés. Ce qui signifie que les noirs vont régner sur l'Inde pour plusieurs générations.

Vincent tente d'améliorer la réception de sa radio à l'aide d'un assortiment d'antennes improvisées. La plus efficace est un morceau de câble électrique trouvé à terre qu'il noue entre les papayers du jardin. Une nuit, il capte un radioamateur qui prévient son auditoire de rester à l'écart de Delhi, anéantie par au moins six ogives nucléaires. Le lendemain, il tombe sur un échange entre deux émetteurs de la banlieue de Delhi informant des endroits où l'on peut encore acheter du lait frais. Au cours des semaines qui suivent, un certain nombre de bribes contradictoires lui parviennent ainsi de Calcutta, de Bangalore, d'Hyderabad et de Chennai. Il croit même un jour capter l'Angleterre au petit matin, mais le signal est si faible qu'il

ne détecte guère que l'accent britannique. Seule la fin de l'émission est distinctement audible : « C'était G6AQR, je rends l'antenne. Salut, vieux. »

Notre cocon de chagrin nous isole, Sarita et moi, de l'inquiétude générale. Nous écoutons les Sequeira discuter de ce qu'ils ont entendu. Le nombre croissant des diffusions radio pourrait-il signifier, en dépit de la fréquence des annonces catastrophiques, que le pays (et par extension la planète) a été épargné ? Quelle signification donner aux nuages qui s'effilochent ? Quelle est la toxicité des épisodes de plus en plus nombreux de brouillard diffus ? Sachant qu'un grand nombre de citoyens ont obéi au conseil de fuir leurs villes avant le 19, combien y aura-t-il de morts, en fin de compte ? À nos cerveaux engourdis, ces questions paraissent émaner d'un univers parallèle caractérisé par l'abstraction.

Je n'ai pas avoué à Sequeira que je lui avais menti. Il me prend toujours pour le mari de Sarita, et Karun pour son frère. Il nous a présentés à tout le monde en tant qu'Ijaz et Sarita.

– Ils ont défié les normes religieuses pour se marier. Dans l'époque que nous traversons, quel exemple, quelle source d'inspiration ! Ce couple, par sa bravoure, montrera le chemin.

Il nous a tressé de telles couronnes auprès de sa famille (descendant en droite ligne du duc portugais fondateur de la colonie, affirme-t-il) qu'elle nous a adoptés comme ses enfants.

Vivant avec elle, il nous faut continuer à jouer la comédie. La nuit, nous dormons par terre sur de fins matelas faciles à séparer. Les légères touches d'intimité qui viennent naturellement aux couples mariés se révèlent plus difficiles à simuler. Chaque fois que j'effleure accidentellement la main de Sarita au cours du dîner, je dois me souvenir de ne pas m'écarter brusquement. Nous répétons ensemble afin que l'un puisse à l'occasion compléter l'histoire de l'autre. Nous cherchons à donner l'impression que nous sommes de véritables âmes sœurs, que nous comptons sur notre union pour survivre à cette époque désespérante.

De fait, la douleur nous a rapprochés. Au début, ce lien gardait l'apparence de la rivalité – ce serait à qui, cette fois, souffrirait le plus de la mort de Karun et mériterait le titre de grand inconsolable. Mais peu à peu, nos deux rivières de chagrin ont conflué vers un même lac.

Nous nous voyons nager dans ses eaux mélancoliques et froides. Le groupe que nous formons, si petit soit-il, nous offre un sentiment de communauté. Allongés sur nos matelas respectifs, nous nous regardons en silence, revivant des souvenirs de Karun trop personnels pour être partagés.

Au bout de quelque temps, ce lien devient oppressant. Chaque soir nous ramène à l'évidence dévastatrice de l'absence de Karun parmi nous. En suspens dans l'atmosphère, le souvenir de notre rencontre partagée sur la plage nous colle à la peau et achève de nous plonger dans des ténèbres lugubres. Je me demande combien de temps il me reste à vivre sur cette planète. Vais-je le gaspiller entièrement à porter le deuil ?

Non. Je me résous à partir. Apocalypse ou pas, en attendant, je veux vivre à nouveau, me retrouver dans la peau du Jazter, jouir de l'existence en tant que tel. D'autant qu'il paraît de plus en plus probable que la fin du monde n'est pas pour demain. Les messages catastrophiques captés par Vincent semblent bien trop vigoureux pour émaner du cœur des dévastations qu'ils évoquent. Je pourrais suivre la côte en évitant les points chauds. Le Gujarat est sûrement une région merveilleuse à explorer, et *le goût du terroir**, une grande chose. Peut-être même pourrais-je ramer en kayak jusqu'à Bombay. Tout, plutôt que ces heures étouffantes passées en compagnie de Sarita et des souvenirs qui nous ligotent chaque jour un peu plus.

Un matin, je lui annonce mon départ. On dirait presque qu'elle s'y attendait.

– Je suis enceinte, répond-elle.

Si le Jazter mettait au vote la décision qu'il doit prendre, nul doute que les Bisounours l'emporteraient à une majorité écrasante. Vieux garnement attardé, laisse ton cœur fondre ! Le macaron dans le bidon, le têtard du bonheur enroulé sur lui-même... Sitôt qu'ils émergent, prends ses doigts minuscules cherchant à agripper de l'amour. Promets-toi de rester auprès de la mère, d'accueillir à cœur ouvert ce don gargouillant des dieux.

Le hic, c'est que le Jazter n'a jamais pu souffrir les nouveau-nés. Ils ont toujours l'air de larves, l'air de protoplasmes, l'air trop rouges, l'air pas cuits. Et puis, s'il succombait aux sirènes sociologiquement correctes de la paternité, ne serait-ce pas la fin de tout ce qu'il

défend : de l'exploration, de la découverte, de l'expérience ? De tous les sommets qui restent à escalader, des havres inconnus ?

Je persiste à vouloir partir, à la stupéfaction de Sarita.

– Partir ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je veux dire que Sequeira prendra bien soin de toi. Il sera ravi, tu sais. Ce n'est pas comme si tu devais élever ton enfant seule.

– Mais c'est toi, le responsable.

– Quoi ?

– Tu le sais bien. Cette nuit-là, ça ne serait jamais arrivé sans toi. Tu es le père au même titre que Karun. Si rien d'autre ne te fait fléchir, demande-toi au moins ce qu'il aurait voulu, lui.

Têtue, elle se lance dans une campagne de persuasion, me presse de poser ma main sur son ventre, me fait le coup carrément indécent du « Tu l'entends qui donne des coups de pied ? » alors qu'il est bien trop tôt pour détecter quoi que ce soit. Elle déclare que c'était la dernière volonté murmurée par Karun durant son agonie, et que s'il avait saisi nos mains au moment de mourir, c'était pour les unir.

– Il nous voyait former une famille à trois après son décès. Il a toujours cru aux trinités, tu te rappelles. Il disait qu'elles symbolisaient la perfection dans l'univers.

Je lui réponds que non, je ne me rappelle pas. (Ce qui est vrai. Il me semble bien ne l'avoir jamais entendu aborder ce sujet.) J'ajoute qu'il ne pouvait de toute façon avoir aucune idée de sa grossesse. Elle secoue la tête tristement.

– Si, il voyait. Il voyait tout depuis le début. Si tu l'aimais vraiment, tu respecterais sa volonté.

Les déclarations de ce genre me rendent furieux. Non seulement Sarita invoque un amour dont elle n'a jamais pris véritablement la mesure, mais elle tente de me manipuler en m'attribuant par décret des responsabilités au nom de cet amour. Or, avec Karun, il n'a jamais été question que de nous deux, nous n'en étions pas à élaborer un projet aussi peu conventionnel que l'adoption d'un bébé. Je sais qu'elle agit pour son enfant, en mère qui cherche à assurer une protection aussi grande que possible à sa progéniture. Mais comment ose-t-elle s'immiscer aussi grossièrement dans nos affaires ? Plus elle insiste, plus j'ai envie de partir.

Je sonde plus sérieusement que jamais les destinations possibles. À l'heure qu'il est, Vincent déclare Delhi et Hyderabad épargnées par les

radiations, mais je laisse ces longues marches aux ascètes chevronnés. Il décerne dans le même mouvement à Ahmedabad, la métropole la plus proche, un certificat de non-toxicité. Malheureusement, cette ville ne présente pas d'attrait irrésistible pour moi. Mes pensées dérivent continuellement vers Bombay : la terre des nouveaux commencements, des occasions à saisir. Il pourrait se révéler plus aisé de voyager par mer que par terre. Vincent recommande toujours la plus grande prudence concernant la ville, à cause de tous les signaux contradictoires qu'il reçoit. Ce n'est pourtant pas Bombay que les indices les plus concrets échoués sur nos rivages désignent pour cible de l'annihilation nucléaire. Une petite plaque fixée au tronc de l'arbre géant échoué sur le terrain de jeux du port donne, en ourdou et en anglais, la solution de l'énigme : il s'agit du troisième banian le plus ancien de Karachi.

J'ai une autre raison de vouloir entreprendre ce voyage : c'est la seule façon de rompre définitivement avec Karun. Il faut, je le sens, que je retourne emprunter les rues où nous nous promenions ensemble, fréquenter les mêmes plages, les mêmes restaurants, les mêmes cafés et, surtout, que je me retrouve sur les terrains de *shikar* où nous nous sommes rencontrés. C'est la catharsis dont j'ai besoin, le pèlerinage qui me délivrera.

Plus j'y songe, plus l'idée me plaît. Je pars en quête d'Afsan, toujours coincé à Diu par manque de carburant. Il passe son temps à transformer le ferry en voilier car, comme je m'en doutais, il meurt d'envie de reprendre la mer. Il n'est toutefois pas très enthousiaste à la perspective de mettre le cap sur Bombay, faute de certitudes sur le niveau de sécurité qui nous y attend. Oui, oui, il sait que Vincent n'a pas entendu de comptes rendus convaincants de frappes sur Mumbai, même au bout de deux mois.

– Mais sans témoignage direct, les risques sont encore trop importants. Attendons qu'un réfugié vienne nous le confirmer.

Il accepte finalement de s'aventurer jusqu'à Daman, où nous pourrions faire le point sur la situation avant de continuer, éventuellement.

Quitter Sarita se révèle plus difficile que je le croyais. Elle a mis fin à ses plaidoiries et ne m'adresse plus la parole. Je m'attends à ce qu'elle enrôle Sequeira pour faire pression sur moi, mais elle garde un silence complet sur sa grossesse. La nuit, elle s'étend sur le dos et fixe

le plafond. J'ai remarqué qu'il lui arrivait de se frotter doucement le ventre. Je me précipite pour l'aider un jour qu'elle s'écroule entre les tables, mais elle se relève seule et refuse ma main, les traits vides de toute expression. Son silence instille en moi un tel sentiment de culpabilité que je me faufile désormais hors de la maison avant son réveil pour aller passer mes journées ailleurs.

Un matin de bonne heure, alors que je marche en direction des quais pour voir où en est Afsan avec son ferry, j'ai la surprise de trouver sur la plage un attroupement de gens qui pointent le doigt vers la mer. Un énorme parallélépipède rectangle tangue sur les flots. Certains s'écrient qu'il s'agit d'un camion, d'autres, d'un conteneur de cargo. Les extrémités se soulèvent, tour à tour, au-dessus des vagues avant de retomber d'une hauteur considérable dans des gerbes d'écume. L'espace d'un instant, je crois qu'il va dériver pour aller s'échouer sur une autre grève. Mais bientôt, comme fatigué de son jouet, l'océan le hisse une dernière fois au sommet de ses crêtes et le projette à toute force vers la grève.

Le wagon, identifiable aux pantographes encore accrochés à son toit, vient s'immobiliser sur la plage. Mon cœur se serre lorsque je vois, se détachant sur la peinture brun et jaune tout écaillée, le logo des Western Railways. C'est la preuve indiscutable qu'il provient des voies ferrées de la banlieue de Bombay. Je passe un moment à examiner, par les fenêtres brisées, le sol en métal et les sièges vides. Je reste un peu sur ma faim, comme si j'avais découvert une bouteille à la mer vide du message de rigueur, puis, d'un coup, je comprends que le message et le wagon ne font qu'un. Il dit que je ne retournerai pas à Bombay, que la ville n'a pas échappé à un sort funeste. La peinture, curieusement, n'a pas subi gravement l'assaut du feu, il reste donc un espoir que Mumbai s'en soit tirée bien mieux que Karachi.

Je marche le long de la mer une bonne partie de la matinée en pensant à Karun. Notre histoire se déroule de nouveau dans ma tête sur fond de paysages citadins révolus. Puis je rentre et j'annonce à Sarita que je reste.

Sans délai, le Jazter abandonne sa carapace de grincheux et tourne son attention vers le bébé. Il n'est peut-être pas aussi excité que Sequeira, qui présente partout le nouveau-né à venir comme un enfant miraculeux, germe nouveau d'unité hindoue-musulmane, symbole de

la tolérance religieuse qui nous délivrera. Il s'arrange pour se procurer toutes sortes de fruits, bananes, goyaves et, oui, même les grenades chères à Sarita, qu'il pèle pour les lui presser en jus après avoir ôté les graines. Les dents de la future mère se teintent de cramoisi et des larmes discrètes lui montent chaque fois aux yeux.

Les nuits où la nappe de brume poussiéreuse envahit le ciel, je recouvre le corps allongé de Sarita d'un tablier de dentiste anti-ultraviolets déniché par Sequeira, pour protéger l'embryon des radiations. Comme elle transpire sous ce vêtement, je l'évente dans l'obscurité avec un vieux journal pour la rafraîchir. Elle devient parfois si chaude que je dois lui éponger le front à l'aide d'une serviette humide. C'est probablement une mesure excessive, nous en sommes conscients tous les deux, mais nous ne voulons prendre aucun risque. La chaleur est une bonne chose, elle pondra son œuf plus rapidement, lui dis-je, comme une poule. Elle doit avoir acquis le sens de l'humour (Allah soit loué), car ma boutade la fait rire.

J'éprouve pour la première fois la sensation de son être physique, sensation qui m'avait complètement échappé quand, étendu auprès d'elle durant notre « nuit de noces » au club de Sequeira, j'étais allé jusqu'à la respirer (souvenir embarrassant) pour tenter de le déceler. Je perçois la familiarité de son toucher quand elle s'appuie sur moi, l'intimité de son regard, l'attente dans ses yeux quand je m'apprête à étaler le tablier sur elle. Son corps exprime alors la docilité des personnes qui se laissent enterrer par jeu dans le sable de la plage.

Parfois, quand elle se redresse pour lire au lit, j'entrevois ce que Karun a pu lui trouver d'attrayant. Son front lisse au-dessus de la page, le lustre de sa peau qui reflète la lumière filtrant par la fenêtre, la courbe de son cou, tracée par un pinceau fluide, qui conduit à la plénitude du sein, le modelé de son ventre. Elle possède une sensualité mêlée de timidité dont elle n'a peut-être pas conscience. Bien sûr, dans l'épanouissement de ces premières semaines de grossesse, elle est tout simplement radieuse. Le Jazter rougit des critiques mesquines qu'il lui adressait jadis en lui-même, sous le coup – il le reconnaît non sans honte – de la jalousie.

La nuit, de temps à autre, je m'imagine serrant Sarita dans mes bras, non pas dans une étreinte de désir ou dans un jeu érotique, mais seulement pour le plaisir de sentir sa douceur contre moi. Je respecte cependant la distance soigneusement établie entre nos deux matelas,

car je soupçonne qu'elle n'y comprendrait plus rien. En fait, Sequeira suggère fréquemment que, devant la nécessité probable de repeupler le pays, nous envisagions d'ores et déjà d'avoir d'autres enfants (toute une nichée de chiots issus de notre croisement, pourquoi pas ?). Je guette continuellement les occasions de réaffirmer à Sarita mon absence d'intentions amoureuses. Heureusement, les hindous disposent de toute une flopée de fêtes des Frères et Sœurs, Rakhi, par exemple, sans doute pour exprimer justement ce genre de sentiment.

Cette nuit, je lui serre la main, je tapote affectueusement son ventre recouvert du tablier. Elle souffre de l'absence de Karun ; ses parents, sa sœur, son neveu nouveau-né, partis quelque part dans le Sud, lui manquent aussi. Ils vont sans doute bien, lui dis-je pour la rassurer, elle les reverra un jour, dans un avenir relativement proche. Est-ce l'influence des hormones sur son humeur qui l'entraîne systématiquement vers des pensées déprimantes ? La voilà qui s'inquiète :

– Tout ce brouillard dehors, ça ne va pas abréger la durée de notre vie ?

– C'est possible, mais cela vaut mille fois mieux que d'être mort. Et puis, si tout le monde vit un mois ou deux de moins, qu'est-ce que ça peut te faire ? Les statisticiens sont censés s'intéresser aux moyennes, non ?

– Au contraire, me reprend-elle avec sévérité, ce sont les écarts types qui importent pour déduire le pourcentage probable de laissés-pour-compte à l'extrémité gauche de la courbe. À condition qu'il s'agisse d'une distribution gaussienne, conclut-elle sur un ton d'avertissement, comme si je piaffais, prêt à commettre un crime statistique caractérisé.

– Ça n'a pas d'importance. Nous sommes à six cents kilomètres de Karachi et à trois cents de Mumbai... où nous ne savons toujours pas ce qui est arrivé, à propos. De toute façon, avec tous les soins que Sequeira te prodigue, tu te retrouverais du bon côté de la courbe.

Mes propos lui fournissent une autre raison d'être morose.

– Le refuge, la sécurité qu'il nous apporte et tous ces fruits dont il me gâte alors que tant de gens sont morts... Je me sens terriblement coupable.

L'alternative au sentiment de culpabilité du survivant, dis-je, c'est la sérénité éternelle, la conscience claire et insouciante du cadavre.

– Et d'ailleurs, tu pourrais aussi bien penser à tous les gens qui ont survécu. Lahore, Calcutta, Chennai, Rawalpindi – Vincent a pu établir que les autres villes s'en étaient tirées sans dommages. Rappelle-toi, au moment de la bombe, même Karachi et Mumbai s'étaient vidées de la grande majorité de leurs habitants. Les Pakistanais ont reçu un avertissement deux semaines auparavant, tout comme nous. Pense aux quatre-vingt-dix pour cent de la population qui se sont enfuis durant cette période.

J'effectue un calcul rapide sur papier : les pertes en vies humaines ne peuvent dépasser 0,4 % des populations additionnées des deux pays, soit 0,08 % de la population mondiale.

– Je peux te paraître sans cœur, mais dans ce genre de situation, il est nécessaire de penser en termes de pourcentages.

Elle examine mes chiffres d'un œil critique :

– Tu t'es trompé dans tes opérations, on arrive à 0,3 et 0,06 %.

Elle entreprend de me démontrer comment elle vient de sauver tout ce monde, puis repose la feuille. Nous savons l'un comme l'autre qu'il est inutile de finasser : en dépit de ses corrections, le nombre de victimes est d'un ordre astronomique à donner la nausée. Aucun tour de passe-passe ne peut escamoter l'horreur éprouvée à la pensée de tous ces corps calcinés et contorsionnés.

Les nuits sans brume, quand Sarita n'a pas besoin de moi, je descends au sous-sol, au centre de communications de Vincent, éclairé à la bougie. Il a mobilisé la radio remontée à la manivelle, complétée de diverses pièces (« empruntées », pour certaines, à l'aéroport de Diu) pour construire un émetteur-récepteur.

– Presque aussi bon que la radio amateur que j'avais avant qu'elle pète un fusible à cause des fluctuations de courant.

Des câbles en partent, qui peuvent être reliés à plusieurs configurations possibles d'antennes disposées dans le jardin (sa « ferme aérienne »). Pour les heures de la nuit, c'est selon lui la forme en svastika qui offre les meilleures performances. La famille a sacrifié son générateur diesel et ses précieuses réserves de carburant à ses expériences.

À l'aide de cet outil amélioré, Vincent parvient à se faire une idée beaucoup plus claire de ce qui se passe loin des rivages de Diu. La communication dans les deux sens lui permet de vérifier la véracité

des dires des opérateurs. De demander par exemple à quelqu'un qui prétend parler depuis l'aéroport de Delhi : « Quels chiffres voyez-vous écrits sur la grande pancarte en bout de piste ? », et l'autre rend aussitôt l'antenne. « D'où disiez-vous avoir vu tomber la bombe à Hyderabad, mon vieux ? » demande-t-il à VU2ARF, qui confesse aussitôt qu'il s'agit d'une information de troisième main.

Il réussit à contacter non pas un mais deux radioamateurs à Lahore, qui parlent tous deux de retours récents dans la ville. « Pas seulement à Lahore. Le même phénomène se produit à Rawalpindi et dans d'autres villes. Il se poursuit encore aujourd'hui au compte-gouttes. » Le mode opératoire des avertissements du Pakistan semble calqué sur celui de l'Inde : après avoir submergé l'internet, un déluge d'appels s'était abattu sur les téléphones portables. « Inouï ce que vos sauvages ont fait à Karachi ! Qui aurait jamais pu imaginer qu'ils passeraient à l'acte ? »

Mumbai seul résiste, s'escrime à ne rien dévoiler de son sort. Vincent n'a toujours pas pu trouver quelqu'un qui émette de l'intérieur de la ville. Selon des rumeurs persistantes, au moins une tête nucléaire aurait été lancée par les Pakistanais, mais suite à un problème technique, celle-ci aurait explosé en plein vol dans l'atmosphère ou à plusieurs kilomètres de sa cible. Si elles disent vrai, les destructions les plus graves pourraient avoir touché un rayon restreint, et pratiquement épargné à Mumbai la contamination des retombées radioactives.

Certains des propos tenus sur les ondes sont de l'ordre du rêve : la Devi a sauvé sa ville, le missile est tombé sans exploser dans la mer, les hindous se sont réconciliés avec les musulmans, et même les fissures qui s'étaient ouvertes le long de la grève se referment peu à peu. D'autres, non moins fantaisistes, parlent sur un ton apocalyptique d'ondes de choc noyant les terres reprises à la mer et plongeant de vastes quartiers de la ville sous les eaux. Personne ne peut proposer d'explication plausible au fait que l'Inde comme le Pakistan se sont limités à une cible au lieu de jeter tous leurs atouts dans la mêlée.

Personne, sauf G6AQR, « Monsieur Salut-Vieux », comme l'appelle Vincent.

– Il doit garder une encyclopédie de Diu à portée de main. Il m'a posé des dizaines de questions, sur les croisements, les statues de divinités qu'on trouve dans les musées, le nombre de canons qu'abrite

le fort, pour me mettre à l'épreuve. Je n'ai jamais rencontré de radioamateur aussi soupçonneux. Tout ça pour confirmer que je ne suis pas de nationalité étrangère.

À la grande déception de Vincent, Monsieur Salut-Vieux refuse de se soumettre à la réciproque.

– Il affirme être un ancien reporter de la BBC et prétend qu'il serait trop dangereux de signaler sa position. Rien ne me dit qu'il n'est pas un *jihadi* mijotant un attentat terroriste, quelque part en Iran ou au Yémen.

Monsieur Salut-Vieux partage, en revanche, ses informations sur le reste du monde. Les plus grosses pertes en vies humaines, annihilant des régions entières, ont résulté de frappes sur des centrales nucléaires. « Confirmées pour deux réacteurs, l'un en France, l'autre au Canada. Presque sûres pour une douzaine de plus de par le globe. » Les cybervirus ont exercé leurs ravages dans les pays techniquement les plus avancés de la planète, réduit en cendres des câbles et des centrales électriques, mis hors d'état tout ce qui était branché sur le courant, jusqu'aux mixeurs et aux ordinateurs portables. « On dit que la peste était un fléau, mais cette épidémie-là est bien pire. D'énormes afflux de courant dans un sens puis dans l'autre causent les tensions qui sont à la base du sabotage. Pas facile de réparer le réseau, les choses ne vont pas s'arranger avant plusieurs mois. »

Monsieur Salut-Vieux a cependant d'autres nouvelles, plus réjouissantes, à communiquer : « Ne croyez pas tous ces émetteurs amateurs qui vous parlent d'IEM, ou encore de tsunamis, de séismes ou d'invasions de sauterelles. Quant au terrorisme, il a pratiquement disparu. Les bombes sales sont devenues superflues, les *jihadi* sont retournés dans leurs grottes. »

L'échange entre l'Inde et le Pakistan le rend philosophe : « Le moment était venu. La tension était devenue excessive. Pas seulement du côté de chez vous, mais partout sur la Terre. Pendant longtemps, l'anticipation des conséquences a fait office à elle seule de dissuasion, mais à la fin les souvenirs s'effacent, le besoin resurgit de voir, de sentir l'odeur et le goût du sang. » Il fait remarquer que les bombardements ont mis fin immédiatement aux combats entre les deux pays, mais aussi partout dans le monde. « Les frappes ont arrêté la Troisième Guerre mondiale en plein élan. Espérons que ce sera pour plusieurs dizaines d'années. Même les insurgés du Pakistan où

sevissait la guerre civile ont oublié la cause pour laquelle ils se battaient. »

Jusqu'ici, bien qu'il nous soit impossible de vérifier ses dires, Monsieur Salut-Vieux parlait de la voix posée et pleine d'autorité du voyant, de l'oracle. Mais voilà qu'il se met à déverser un flot d'allégations décousues pour lesquelles il avoue n'avoir que très peu d'indices. « Toutes les pistes ramènent à la Chine, ils sont derrière les virus informatiques, mais aussi derrière la menace du 19 octobre. C'étaient des opérations destinées à se déjouer, à jeter du sable dans les yeux de leurs rivaux pour les faire dégringoler de quelques échelons. » Selon lui, c'est l'œuvre de la Ligue des jeunes démocrates. « Ils ont exécuté toutes les têtes brûlées qui dirigeaient le groupe, selon mon informateur de Hongkong. Avant qu'ils reprennent la voie de la libéralisation, il pourrait se passer un bon moment. Pour la démocratie, il faut avoir le cœur bien accroché. »

À l'instar des allumés de la théorie du complot, Monsieur Salut-Vieux a réponse à tout, même quand les faits sont difficiles à accommoder à ses hypothèses. Si des *jihadi* semblent avoir été impliqués, c'est que les jeunes renégats chinois ont forcément tissé des liens avec les terroristes islamistes. L'anniversaire du 11 Septembre a dû être choisi, sans grande imagination, pour détourner les soupçons. Il croit que les Chinois ont fait parvenir à la HRM aussi bien qu'aux Limbu de quoi maintenir l'Inde en état de fermentation. « Peut-être même avec la bénédiction de leur propre gouvernement, au moins jusqu'à ce que les choses partent en quenouille, qu'on sorte les têtes nucléaires de leurs entrepôts et que les virus se déchaînent. »

Ma première réaction est de rejeter tout ce que raconte Monsieur Salut-Vieux, atteint à l'évidence d'une souche particulièrement virulente de la fièvre du péril jaune. Mais à présent, je me pose des questions. J'ai toujours pensé que l'attribution d'un cybersabotage aussi sophistiqué à des organisations jihadistes du genre d'al-Qaida était un peu tirée par les cheveux. Quant aux informations précises d'attaques coordonnées avec le Pakistan diffusées dans certains communiqués, qui d'autre que les Chinois auraient pu les fournir ? À bien y regarder, Rahim n'a-t-il pas parlé de clients chinois qui fréquentaient son hôtel ? Et n'a-t-on pas entendu dire, quand l'Indica s'était trouvé en faillite, qu'une entreprise chinoise avait volé à son secours ? Et si c'étaient eux, les protecteurs dont Sarahan refusait de

donner le nom, ceux qui tiraient les ficelles, qui ont empêché le bombardement du cinq-étoiles avant la mort de Bhim ?

« Je vais vous dire comment, selon moi, l'échange nucléaire s'est déroulé. Les Chinois ont dû reconnaître leur erreur quand ils ont compris jusqu'où était allée la terreur déclenchée par leurs jeunes pitbulls. Ils se sont ridiculisés, certes, mais ils n'auraient eu aucun intérêt à vouloir faire sauter l'Inde ou le Pakistan. Malheureusement, même un avertissement lancé longtemps à l'avance met des semaines à percoler à travers des réseaux endommagés par toutes ces pannes. Qui sait quel général pakistanais, aveuglé par le brouillard de la guerre, a pressé le bouton de cette bombe isolée ?

« Bien sûr, le missile a mal fonctionné dans une certaine mesure. J'essaie encore aujourd'hui de vérifier ce qui s'est passé, et comment. Mais les Indiens auraient-ils pu croire à de l'inadvertance, même si les Pakistanais leur ont adressé leurs excuses avant que leur engin explose ? Il existe une preuve convaincante de la nature accidentelle de la frappe : au lieu des têtes multiples qui pointaient en direction de Mumbai, Islamabad n'a envoyé qu'une seule ogive. Les Indiens ont aussitôt riposté, mais à quatre contre un. Non seulement pour parer aux dysfonctionnements possibles, mais pour dissuader les Pakistanais de toute escalade et les punir de l'insulte.

« Vous allez peut-être me trouver insensible, mais c'est une des issues les plus heureuses qui soient en termes de vies perdues. Vous rendez-vous compte de la probabilité minuscule qu'il y avait à ce qu'on s'en tienne à une ou deux villes atteintes, presque vides par-dessus le marché ? Il devait y avoir un échange de frappes, maintenant ou un peu plus tard, car les choses étaient allées trop loin. Toutes les simulations que j'ai consultées dans les jeux de guerre prédisaient des conséquences plus fatales, plus hallucinantes, que la façon dont tout semble s'être déroulé. »

Sarita parle beaucoup du triangle de Karun, de la trinité que nous formions tous trois et que le bébé reconstituera. Elle est un peu obsédée par cette idée. Mer, terre et air, Terre, Soleil et Lune, Inde, Pakistan et Chine, elle voit des triades dans tous les coins. On dirait qu'elle ne peut plus considérer l'univers sans le diviser en constellations triangulaires.

– Nous allons avoir un fils, annonce-t-elle souvent, comme si elle

voulait contraindre son ventre à œuvrer dans ce sens.

Le choix du « nous », hier encore si inquiétant pour le Jazter, le rassure. « Karun », le nom idéal que Sarita déclare avoir trouvé, me plonge par contre dans un véritable malaise. Je finis par trouver l'argument incontestable :

– Trop freudien.

Elle accepte avec réticence d'en envisager un autre.

Une complication apparaît dans notre triade. Après ce retour à la normale, n'est-il pas temps pour le Jazter de retourner aux beautés de la vénérable pratique du *shikar* ? Un après-midi, il découvre Rohil sur les dunes de Nagoa Beach. Rohil aux longs cheveux, Rohil aux yeux verts, Rohil dont la couleur de peau trahit ses origines métissées. Il est très jeune, une vingtaine d'années, mais quel étudiant prometteur !

Nous commençons à nous rencontrer chaque jour dans une des bicoques décrépies du fort. Faute de touristes, les gardes sont partis et les portes restent ouvertes en permanence. Le Jazter enseigne à son disciple enthousiaste tout ce qu'il connaît. Nous passons le plus clair de notre temps allongés dans les bras l'un de l'autre – ce n'est pas exactement du *shikar*, la chasse proprement dite appartient à une époque révolue. Alors, comme pour en recréer un substitut, nous jouons à cache-cache (parfois au troufion et à l'adjudant) dans les recoins du fort.

L'expérience vécue avec Karun a dû affiner la sensibilité de Sarita, car tout à coup, elle comprend.

– À propos de ton ami..., dit-elle un soir, alors que je déplie le tablier sur son ventre.

Je l'interromps pour lui demander de qui elle veut parler, mais elle se contente de prendre une longue inspiration :

– Peu importe qui il est, je veux juste te dire qu'il n'y a pas de problème. Je suis déjà passée par là, et je ne vais pas commettre la même erreur. Je sais que tu as tes propres besoins et en fait, si quelqu'un te retient ici, c'est bon pour nous trois.

Tout en parlant, son front se plisse, mais aucune colère, aucune jalousie ne l'anime.

– En général, je ne cherche pas à m'imposer. Mais vu les circonstances, tout sauf ordinaires, les chances du bébé seront bien meilleures avec deux parents pour s'occuper de lui. Si un jour tu envisages de partir, tu dois me prévenir. Sequeira a placé en nous de

grands espoirs, il faudra prévoir une explication.

J'ai beau l'assurer de mon intention de rester, l'inquiétude ne quitte pas son regard. Elle est étendue comme une poupée, les bras le long du corps, sous le tablier.

– Je sais que je n'ai pas grand-chose à t'apporter qui te convienne. Seulement le bébé.

La nuit est beaucoup plus fraîche que toutes les précédentes et Sarita, détendue, plonge dans la somnolence à côté de moi. Mais je me retourne dans tous les sens sans pouvoir m'endormir. Je fixe le plafond. Peut-être qu'en y mettant toute mon énergie, mon regard le traversera jusqu'au ciel.

À l'aube, toujours éveillé, je finis par me lever dans l'intention de faire un tour au bord de l'eau. Des tourbillons de brouillard toxique semblent s'élever de la mer comme une brume marine dans la lumière montante. À l'exception de quelques débris qui flottent encore le long du quai, les marées ont nettoyé la baie. Je cherche des yeux le bateau d'Afsan, désormais pourvu d'un mât et de voiles saugrenues, avant de me rappeler que ce pionnier, en route pour l'inconnu tel Vasco de Gama ou l'un des Portugais fondateurs de Diu, a quitté le port depuis une semaine. Je lui ai dit qu'il avait de la chance de partir pour une telle aventure.

– Pourquoi tu ne viens pas avec moi ? m'a-t-il répliqué avec un regard narquois.

Je poursuis vers l'est, vers la jetée qui s'étire, perpendiculaire, au-dessous du fort, accessible de chaque côté par une volée de marches. À son extrémité, le tube d'un canon solitaire est posé sur le flanc. En face, émerge l'île qui fut une prison. À ma droite, l'astre du jour n'est encore qu'une bulle sous la mer.

Je pense à Afsan dans son bateau, qui va assister au même lever de soleil. Qu'aurais-je découvert si j'avais accepté sa proposition, quelle distance aurait parcourue l'explorateur qui est en moi, cabotant avec lui le long des côtes ?

Mais ici aussi, des surprises m'attendent. L'avenir à Diu est tout aussi incertain, inconnu. Que me réserve l'étape que j'ai décidé de franchir, le rôle de père responsable que j'ai choisi d'assumer ? N'est-ce pas justement la nouveauté de cette expérience qui m'a attiré – pour voir ce qu'il en est du stade de l'homme adulte, en espérant qu'il comblera le vide que j'éprouve au fond de moi ? Karun avait-il

reconnu ce besoin, avait-il tenté de m'en faire part depuis le début ? Se peut-il qu'il ait vu dans l'avenir, comme Sarita l'affirme, et tout organisé pour me faire cadeau de cette ouverture sur un tel vécu ?

Ou ne l'avait-il pas, plus probablement, envisagée pour lui-même, les trois éléments vers lesquels il était aimanté – épouse, amant, enfant – s'équilibrant autour de lui avec la justesse des particules d'un atome ? Il n'avait sans doute ni calculé ni consciemment élaboré cette configuration, mais en la voyant, il aura reconnu l'endroit précis où il voulait être. Puis, à la façon d'une de ces mêmes particules, bousculée dans une collision pour faire place à une autre, il aura tout abandonné, me permettant de le remplacer dans sa destinée.

Le soleil n'a toujours pas paru, mais sa lumière est déjà reflétée dans le ciel par de longues écharpes semblables aux traînées de vapeur d'un avion, ce que, bien entendu, elles ne peuvent pas être. Nuages effilochés, sillages de météores ou trace cosmique de je ne sais quels corps célestes ? Certains croyants n'hésiteraient pas à y voir la preuve de Dieu, le gribouillage sublime de la Devi.

Karun aurait peut-être proposé une explication ésotérique, collision d'ions, désintégration d'atomes, cascade de quarks, arcs lumineux d'infimes corpuscules jetés à travers l'espace-temps et autres tours dont sa ménagerie exotique est capable. Je pense à tous les corps en mouvement créateurs de leur propre trajectoire : Afsan ouvrant un sillon sur la mer où il vogue, Sarita et moi accordant nos démarches pour tracer un chemin familial, l'enfant qu'elle porte en elle occupé à effectuer les ajustements les plus subtils pour rester en vie, les particules qui constituaient Karun flottant, affranchies, dans l'univers, libres de se recombinaison.

C'est peut-être le bon endroit pour m'arrêter. Pour faire la part belle à ces chemins innombrables que nous parcourons contre vents et marées. La pupille du soleil dépassant de l'horizon vient illuminer le visage du Jazter. La terre mutilée, dans sa course folle, espère survivre.

REMERCIEMENTS

La palme à l'agent (héros-héros-un) Nicole Aragi et au travail de sappe auquel elle a dû se livrer pour faire aboutir ce livre. Son refus subtil de me croire chaque fois que je déclarais en avoir abandonné l'écriture a eu pour conséquence que je n'ai cessé d'y travailler dur. Toute ma gratitude à Jill Bialovsky, mon éditrice, pour son soutien infaillible du début à la fin de mon triptyque de romans. Comme ses prédécesseurs, *Bollywood Apocalypse* a beaucoup gagné en définition et en poli grâce à la prodigalité de son attention. Ma famille et mes amis ont soutenu ce projet de leur intérêt et de leurs encouragements des années durant – un très grand merci à Sunilla et Satinder Mody, Rosemary Zurl-Cuva, Viji Venkatesh, Christie Hauser, et plus particulièrement à Nancy et Frank Pfenning, pour leurs précieux commentaires sur le manuscrit.

Je suis reconnaissant à de nombreuses personnes pour leur assistance technique et les informations dont ils ont bien voulu me faire part : au docteur Sunil Mukhi du Tata Institute of Fundamental Research pour sa connaissance de la physique quantique ; à WT3TDH (alias Thomas Horne, du Montgomery Amateur Radio Club) pour ses lumières sur la communication radio (amateur et d'urgence) ; au docteur John Bersia de l'université de Central Florida pour une discussion très éclairante sur la Chine ; au docteur Sumit Ganguly de l'université d'Indiana, à Bloomington, pour sa précieuse connaissance de la prolifération des armes en Inde et au Pakistan ; à Hans Kristensen, de la Federation of American Scientists pour les détails atroces qu'il a bien voulu me fournir sur l'utilisation potentielle des armes nucléaires. Les comptes rendus d'Ashok Row Kavi m'ont beaucoup aidé à imaginer ce qu'était la vie gay à Delhi, de même que le livre de Parmesh Shahani sur le Gay Bombay. Mille mercis à Devdutt Pattanaik qui le premier m'a fait découvrir, il y a bien des années, l'alternative Vishnou-Shiva-Devi à la trinité hindoue.

Je souhaite également dire ma reconnaissance à la MacDowell Colony et à la Ucross Foundation pour les résidences, ô combien

productives, qu'elles m'ont offertes. Merci à UMBC, mon université, et plus particulièrement à son président, Freeman Hrabowski, pour avoir nourri en moi le mathématicien, l'écrivain, mais aussi le danseur de Bollywood.

Et enfin merci à mon partenaire Larry Cole, pour de si nombreuses raisons qu'elles ne sauraient faire l'objet d'une liste, mais surtout pour la joie prodigieuse qu'il apporte à chaque jour de ma vie.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel
MOTHER INDIA, 2009.